

**Institut National Agronomique
Paris-Grignon**

THESE

présentée par Eric Léonard

ingénieur agronome

pour l'obtention du titre de

DOCTEUR DE L'INSTITUT NATIONAL AGRONOMIQUE PARIS-GRIGNON

DE VACHES ET D'HIRONDELLES

**Elevage extensif et agriculture minifundiste sur le Tropicque Sec mexicain:
les Terres Chaudes du sud-est Michoacàn**

Directeur de thèse: Mr M. Mazoyer

soutenue le 28 février 1991 devant la commission d'examen composée de:

| | |
|------------------|--|
| Mr M. Mazoyer | Professeur à l'Institut National Agronomique, président. |
| Mr T. Linck | Maître de conférence habilité à l'Université de Toulouse Le-Mirail, premier rapporteur. |
| Mr P. Milleville | Directeur de Recherche à l'ORSTOM, second rapporteur. |
| Mr M. Dufumier | Maître de Conférence à l'Institut National Agronomique. |
| Mr P. Gondard | Chargé de Recherche à l'ORSTOM. |

**Institut National Agronomique
Paris-Grignon**

THESE

présentée par Eric Léonard

ingénieur agronome

pour l'obtention du titre de

DOCTEUR DE L'INSTITUT NATIONAL AGRONOMIQUE PARIS-GRIGNON

DE VACHES ET D'HIRONDELLES

**Elevage extensif et agriculture minifundiste sur le Tropic Sec mexicain:
les Terres Chaudes du sud-est Michoacàn**

Directeur de thèse: Mr M. Mazoyer

soutenue le 28 février 1991 devant la commission d'examen composée de:

| | |
|------------------|--|
| Mr M. Mazoyer | Professeur à l'Institut National Agronomique, président. |
| Mr T. Linck | Maître de conférence habilité à l'Université de Toulouse Le-Mirail, premier rapporteur. |
| Mr P. Milleville | Directeur de Recherche à l'ORSTOM, second rapporteur. |
| Mr M. Dufumier | Maître de Conférence à l'Institut National Agronomique. |
| Mr P. Gondard | Chargé de Recherche à l'ORSTOM. |

C.E.D.I.D. - ORSTOM

INV. Ø 70 35

RÉSUMÉ

Depuis près de trois cents ans, le système agraire qui s'est développé dans la dépression du Río Balsas, au sud-est de l'Etat du Michoacán (Mexique), se caractérise par la coexistence de grandes propriétés d'élevage et de très petites exploitations paysannes, subordonnées économiquement aux précédentes. Une vaste réforme agraire n'a pu modifier durablement les déséquilibres de cette société, et de nos jours la terre et les moyens de production demeurent concentrés en très peu de mains. Les mécanismes de différenciation sociale semblent au contraire s'accélérer.

L'analyse historique révèle que de tous temps, la propriété du bétail a été à l'origine du processus d'accumulation différentielle et de concentration foncière. L'étude et le suivi des systèmes de production mettent en évidence les écarts de productivité dont bénéficient les grands éleveurs pour prolonger et accélérer ce processus. La place laissée à la dépression du Balsas dans la division du travail a généré un mouvement de spécialisation vers la production de jeunes bovins destinés à être engraisés dans d'autres régions du pays. Cette spécialisation a relancé de plus belle les mécanismes de différenciation et se traduit désormais par la paupérisation et l'expulsion d'un nombre croissant de petits producteurs.

MOTS CLÉS

**SYSTEME AGRAIRE. MEXIQUE. MICHOACAN. ELEVAGE EXTENSIF. EJIDO.
MIGRATIONS SAISONNIERES. AGRO-EXPORTATION.**

ABSTRACT

For more than 300 years, the agrarian system which has been developed in the Río Balsas valley, in the south east of Michoacán State (Mexico), is characterized by the coexistence of big rearing estates and very small farms, which depend economically on the former ones. A broad land reform has not long lasting effects on the lack of balance of this society, and nowadays the land and the other means of production are concentrated in very few hands. The dynamics of social differentiation seem to accelerate.

Historical analysis shows that cattle property has always been the basis for a process of differential accumulation and land concentration. A formal survey of production systems obviously shows, cattle breeders take advantage of productivity gaps in order to extend and accelerate this process. The position left to the Río Balsas valley in the division of labour led to a specialization trend towards the production of young animals raised in order to be fattened in other regions of the country. This current specialization relaunched the mechanisms of differentiation, and generates pauperization and expulsion of an increasing number of small farmers.

KEY WORDS

AGRARIAN SYSTEM. MEXICO. MICHOACAN. EXTENSIVE REARING. EJIDO.
SEASONAL MIGRATIONS. AGRO-EXPORTATION.

RESUMEN

Desde hace cercas de 300 años, el sistema agrario que se ha desarrollado en la depresión del Río Balsas, al sureste del Estado de Michoacán (México), se ha caracterizado por la coexistencia de grandes propiedades ganaderas y de muy pequeñas unidades campesinas, económicamente subordinadas a aquellas. Una amplia reforma agraria no pudo modificar en forma duradera los desequilibrios de esa sociedad y, hoy en día, la tierra y los demás medios de producción siguen concentrados en muy pocas manos. Al contrario, los mecanismos de diferenciación social parecen estar acelerándose.

El análisis histórico demuestra que desde tiempos remotos, la propiedad del ganado ha estado al origen del proceso de acumulación diferencial y de concentración de la tierra. El estudio de los sistemas de producción pone en evidencia las diferencias de productividad de las que los grandes ganaderos se aprovechan para extender y acelerar este proceso. El lugar dejado a la depresión del Río Balsas en la división del trabajo motivó un movimiento de especialización hacia la producción de animales jóvenes que luego son engordados en otras regiones del país. Esta especialización impulsó de nuevo los mecanismos de diferenciación y se traduce hoy en día por la pauperización y la expulsión de un número creciente de pequeños productores.

PALABRAS CLAVES

**SISTEMA AGRARIO. MEXICO. MICHOACAN. GANADERIA EXTENSIVA.
EJIDO. MIGRACIONES TEMPORALES. AGRO-EXPORTACION.**

REMERCIEMENTS

Jamais cette thèse n'aurait pu être entreprise et moins encore menée à bien sans l'aide, la patience et l'enthousiasme des paysans et des éleveurs des Terres Chaudes. Entre tous se détache la personnalité de don Salvador González et de toute sa famille qui, par leur gentillesse, leur humour et les encouragements quotidiens, ont tellement facilité les choses au petit Français "venu compter les vaches" sous une telle chaleur. Je n'oublie pas les fonctionnaires de la SARH qui, à Huetamo, Caràcuaro ou Tiquicheo, m'ont aidé dans ce travail.

Comment ne pas y associer les étudiants et les chercheurs du "Colegio de Michoacán" pour leur intérêt, leur soutien et ces bouffées d'amitié qui ont constitué une source de motivation durant trois ans? Parmi eux Thierry Linck, Hubert Cochet et Martín Sánchez ont pris une part déterminante dans le cheminement de cette recherche.

C'est également le cas de Marc Dufumier et de Marcel Mazoyer. Je tiens à les remercier pour la pertinence de leurs conseils, les orientations théoriques et méthodologiques qu'ils ont su m'apporter.

Ce travail n'aurait pas davantage été mené à bien sans l'appui matériel de l'Institut Français de Recherche Scientifique pour le Développement en Coopération (ORSTOM) et sans la confiance de Jean-Yves Marchal. Un grand merci également à Pierre Milleville et à Pierre Gondard pour l'intérêt qu'ils ont manifesté et pour leur participation au jury.

Enfin je tiens à exprimer ma gratitude à Susana, à Claude et Céline mes parents, pour leur soutien permanent, leur patience, leur amour. C'est à eux que je dédie cette thèse.

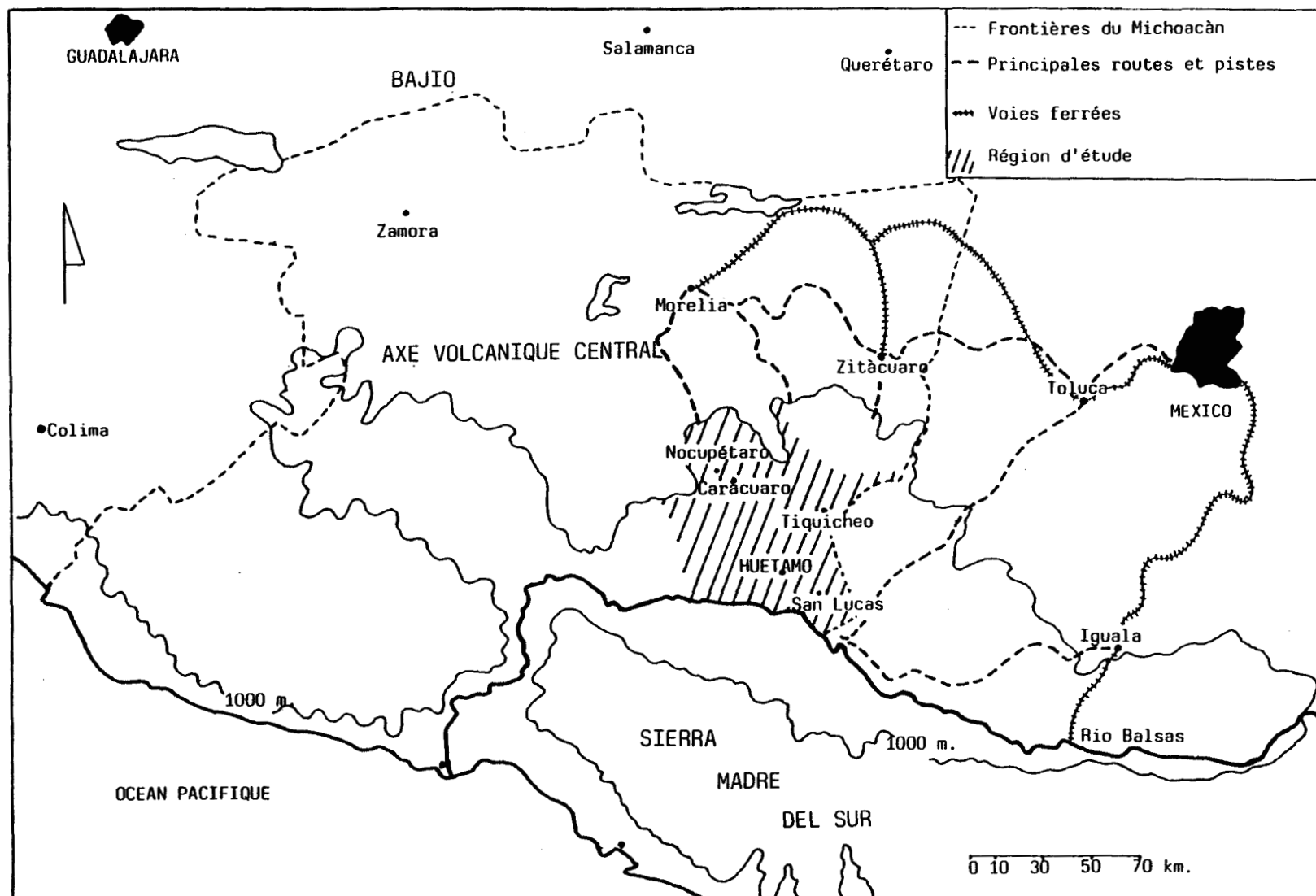
TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|----|
| INTRODUCTION | 5 |
| CHAPITRE 1: 1450-1870: L'EMERGENCE ET LE DEVELOPPEMENT DE LA PROPRIETE PRIVEE. | 13 |
| 1- Les Terres Chaudes dans l'empire tarasque: centre stratégique et économique. | 13 |
| <i>Colonisation et peuplement</i> | 13 |
| <i>La mise en valeur agricole.</i> | 16 |
| <i>Les rapports d'échange.</i> | 19 |
| 2- Les Terres Chaudes à la périphérie de la Nouvelle Espagne. | 20 |
| <i>A la périphérie des centres de développement économique.</i> | 22 |
| <i>La catastrophe démographique.</i> | 25 |
| <i>Une place marginale dans la géographie économique de la Nouvelle Espagne.</i> | 27 |
| 3- La lente gestation des grands domaines. | 29 |
| <i>La poussée des "gens de raison".</i> | 30 |
| <i>Ranchos et haciendas, développement et stabilisation.</i> | 32 |
| <i>Les communautés indiennes face à la pression des "gens de raison".</i> | 36 |
| 4- Un nouveau système agraire se met en place. | 38 |
| <i>Métayage et fermage: l'émergence de nouveaux rapports de production.</i> | 40 |
| CHAPITRE 2: 1870-1930: L'APOGEE DES GRANDS DOMAINES. | 43 |
| 1- Paix et Progrès. | 43 |
| <i>La fin d'une marginalisation?</i> | 43 |
| <i>Modalités de la pénétration capitaliste.</i> | 46 |
| <i>Un essor économique et démographique sans précédent.</i> | 48 |
| 2- La formation d'une oligarchie. | 50 |
| <i>Le temps des "sociétés mercantiles".</i> | 50 |
| <i>La dissolution des communautés indigènes et la redistribution de la propriété foncière.</i> | 52 |
| <i>Les seigneurs du commerce régional.</i> | 54 |
| <i>L'apogée des grands domaines.</i> | 56 |
| 3- L'hacienda: organisation économique et rapports de production. | 59 |
| <i>Une agriculture soumise à de dures contraintes écologiques.</i> | 59 |
| <i>Le rancho, l'unité productrice.</i> | 66 |
| <i>Métayers, fermiers et journaliers, une stratification du prolétariat rural.</i> | 67 |
| <i>La conduite des troupeaux.</i> | 72 |
| 4- Les Terres Chaudes dans l'environnement national. | 76 |
| <i>Vachers et muletiers sur les routes commerciales.</i> | 76 |
| <i>L'oligarchie face au mouvement révolutionnaire.</i> | 79 |
| CHAPITRE 3: TERRE ET LIBERTE? LES LIMITES D'UNE REFORME AGRAIRE (1935-1960). | 81 |
| 1- L'ejido et les ejidataires. | 82 |
| <i>"L'année où le général nous a donné les terres..."</i> | 82 |
| <i>L'ejido, l'usufruit individuel et la gestion collective des terres.</i> | 84 |
| <i>Les "kulaki" de l'ejido.</i> | 85 |
| 2- Le contrôle de la production: sésame et crédit agricole. | 89 |
| <i>Le renouvellement de la bourgeoisie régionale.</i> | 90 |

| | |
|--|-----|
| <i>L'or blanc: mirages et sujétion économique.</i> | 95 |
| <i>Le crédit public: subvention à l'usurier.</i> | 102 |
| 3- Eleveurs-commerçants et "hirondelles": accumulation et différenciation dans les ejidos. | 106 |
| <i>Migrations et commerce saisonniers deviennent des éléments structurels du système agraire.</i> | 106 |
| <i>Les paliers de l'accumulation: une société à deux vitesses.</i> | 117 |
| <i>L'occupation de l'espace agricole et fourrager.</i> | 120 |
| 4- Crise et redressement de la propriété privée. | 125 |
| <i>Les propriétaires dans les vents changeants des politiques agraires.</i> | 125 |
| <i>Le redressement de l'élevage.</i> | 127 |
| <i>L'évolution des rapports de production.</i> | 129 |
| CHAPITRE 4: TRANSFORMATIONS ET CRISE D'UN SYSTEME AGRAIRE (1960-1989). | 133 |
| 1- Vers une économie pastorale. | 135 |
| <i>Le développement du complexe oléagineuses-aliments concentrés: quelle place pour le sésame des Terres Chaudes?</i> | 135 |
| <i>L'élevage naisseur: une nouvelle spécialisation pour les Terres Chaudes.</i> | 141 |
| <i>Agriculture paysanne et élevage extensif: la compétition pour l'espace.</i> | 153 |
| 2- Les politiques de développement au secours des éleveurs: crédit agricole et "paquets techniques". | 155 |
| <i>La crise du système usurier.</i> | 155 |
| <i>Le réengagement de l'Etat: crédit agricole et prix de garantie.</i> | 156 |
| <i>Le changement technique: une avancée sélective dont profitent les éleveurs et les producteurs de fourrages.</i> | 162 |
| <i>L'élevage au centre des politiques de développement.</i> | 168 |
| 3- Un système agraire en crise. | 170 |
| <i>Croissances démographiques et saturation de l'espace agro-pastoral.</i> | 170 |
| <i>Enclosures, appropriation des indivis et recherche de nouveaux pâturages</i> | 172 |
| <i>L'intensification des systèmes d'élevage est elle possible?</i> | 176 |
| 4- Conclusions | 180 |
| <i>Une concentration accrue des moyens de production.</i> | 180 |
| <i>Quelles alternatives?</i> | 184 |
| CHAPITRE 5: L'INTENSIFICATION EST-ELLE POSSIBLE? | 185 |
| 1- Se rapprocher des marchés urbains: comment contourner les monopoles commerciaux? | 185 |
| <i>Les tentatives d'intensification en agriculture pluviale se heurtent aux coûts de production et à l'étroitesse des marchés.</i> | 185 |
| <i>L'irrigation: maraîchage ou productions fourragères?</i> | 189 |
| 2- Transnationales et agro-exportation, quelles perspectives pour les Terres Chaudes? | 193 |
| <i>Une expansion rapide et -apparemment- irrésistible.</i> | 193 |
| <i>Des bénéfices qui demeurent concentrés en peu de mains.</i> | 196 |
| <i>Quel intérêt pour les éleveurs?</i> | 202 |
| <i>Quelles perspectives à moyen terme?</i> | 205 |
| 3- Les recours illégaux: l'émigration aux USA et la culture des stupéfiants. | 209 |
| <i>L'émigration aux Etats Unis: comment forcer les portes de l'Eldorado?</i> | 209 |
| <i>Quand le cannabis devient "l'herbe sainte" des Terres Chaudes.</i> | 214 |
| <i>Afflux de dollars, accumulation et inflation.</i> | 216 |
| 4- La crise de l'agriculture paysanne s'amplifie. | 218 |
| <i>La main d'oeuvre agricole se raréfie.</i> | 218 |
| <i>La spirale de l'extensification.</i> | 221 |

| | |
|---|------------|
| CHAPITRE 6: DIFFERENCIATION ET RESTRUCTURATION SOCIALE: QUEL AVENIR POUR LES PRODUCTEURS DES TERRES CHAUDES? | 223 |
| 1- Comment combler les retards d'accumulation? | 223 |
| <i>Des agriculteurs de plus en plus dépendants des éleveurs.</i> | 223 |
| <i>Les écarts de productivité s'accroissent.</i> | 225 |
| <i>Un essai de modélisation des systèmes de production.</i> | 228 |
| 2- Elevage naisseur et pénurie fourragère: expansion, intensification ou diversification? | 233 |
| <i>L'oligarchie, en fer de lance des stratégies d'extensification.</i> | 233 |
| <i>Les grands éleveurs en quête d'espace et de fourrages.</i> | 236 |
| <i>Quelles perspectives pour les grands et très grands éleveurs?</i> | 240 |
| 3- Comment intensifier les systèmes d'élevage? | 242 |
| <i>Les exploitations de taille moyenne: accroître la production fourragère et le contrôle sur les indivis.</i> | 242 |
| <i>Les petits éleveurs, principales victimes de la saturation de l'espace pastoral.</i> | 245 |
| <i>L'irrigation, clé de l'intensification fourragère.</i> | 249 |
| 4- Intensification ou double-activité: quelles alternatives pour les producteurs minifundistes? | 252 |
| <i>Petite irrigation et productions maraîchères, ballons d'oxygène d'une minorité.</i> | 252 |
| <i>Les petits tenanciers en voie de paupérisation.</i> | 254 |
| <i>Double-actifs ou semi-prolétaires: pour combien de temps?</i> | 258 |
| CONCLUSIONS | 261 |
| Liste des illustrations | 267 |
| APPENDICES | 271 |
| BIBLIOGRAPHIE | 327 |

Carte I: La région des Terres Chaudes, sur le Tropique Sec mexicain.



INTRODUCTION

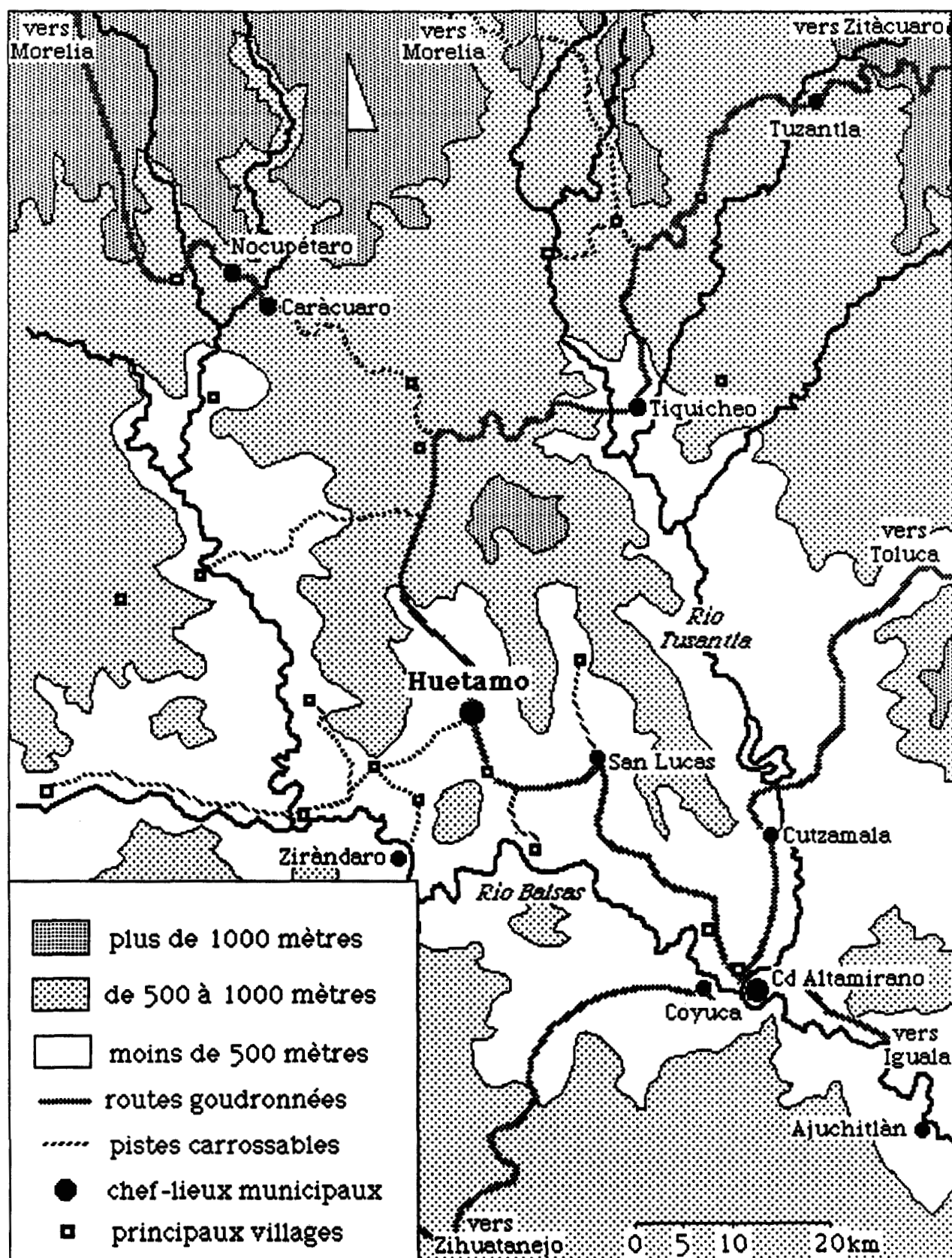
La dépression du Rìo Balsas, au sud-est de l'Etat du Michoacàn, est longtemps restée une région enclavée, insérée entre deux massifs montagneux, l'Axe volcanique central et la Sierra Madre del Sur, qui rendaient son accès difficile. Le relief accidenté, le climat sec et torride (elle est mieux connue sous le nom de Terres Chaudes) et la rareté des voies de communication, tout concourt à en faire un lieu de purgatoire, à moins de 200 km de la ville de México. Un regard moins superficiel permet pourtant d'y observer une économie intégrée de longue date au marché national et international, qui offre un raccourci presque caricatural des déséquilibres de l'agriculture mexicaine.

De très grandes structures d'élevage extensif y côtoient de petites exploitations agricoles; l'opulence d'un groupe réduit de grands propriétaires et de commerçants contraste avec la pauvreté d'une vaste population de paysans minifundistes. Les Terres Chaudes ont pourtant été le théâtre d'une réforme agraire de grande ampleur voici plus d'un demi-siècle, qui était censée fractionner les grands domaines privés et favoriser le développement d'une paysannerie prospère. L'étude de quelques exploitations issues de cette réforme agraire a pourtant vite permis de constater qu'un large processus de reconcentration foncière était en cours: dans chaque village, un petit nombre de familles avait évincé celles qui avaient reçu originellement les terres des grands domaines, et s'était rendu maître de superficies très importantes. Une analyse plus poussée révèle en fait que cette concentration des moyens de production dépasse largement le cadre de ces villages et met en cause nombre de propriétaires et de commerçants, théoriquement touchés par les expropriations, mais qui ont pu préserver leur pouvoir économique et l'étendre par la suite.

Toute recherche de type agro-économique qui serait menée dans les Terres Chaudes requiert donc l'analyse des conditions particulières qu'y a connu la réforme agraire, ainsi que celle du système agraire qui était en place avant son application. Une telle approche fait apparaître que les mécanismes de différenciation sociale, de paupérisation de la petite paysannerie, et de concentration foncière qui se produisent de nos jours reposent sur des bases identiques à celles qui permirent le développement des grands domaines voici plus d'un siècle. Au long de cette histoire agraire, les éleveurs ont mis à profit les écarts de productivité et d'accumulation dont ils bénéficiaient pour s'imposer aux communautés indiennes qui occupaient la région dans un premier temps, à la petite paysannerie issue de la réforme agraire ensuite, les marginaliser économiquement et les déposséder de leurs terres.

Les bouleversements provoqués par la Révolution mexicaine et la réforme agraire à partir de 1930 n'ont en rien permis d'inverser cette tendance. Si le pouvoir politique des grands éleveurs fut alors remis en question et la plupart de leurs domaines démantelés, les mécanismes de différenciation et de subordination liés à la propriété du bétail n'en furent pas modifiés pour autant. Les petites unités de production créées, dépourvues de capital d'exploitation, sont vite retombées sous la coupe des éleveurs, qu'il s'agisse des anciens propriétaires ou d'une nouvelle oligarchie née de la Révolution.

Carte II: Les Terres Chaudes, topographie et voies de communication.



L'histoire de cette société agraire n'est pas pour autant figée ou cyclique. Les processus de différenciation et de concentration foncière que nous avons évoqués sont avant tout le produit de l'intégration croissante de la région aux échanges marchands. Dès la fin du XIX^e siècle, la place assignée aux Terres Chaudes dans le marché national est celle d'une pourvoyeuse de viande bovine et de cuirs pour la ville de México. Son insertion dans la division internationale du travail a accentué la spécialisation vers l'élevage extensif, et c'est la production de jeunes taurillons, engraisés ensuite dans d'autres régions du Mexique, qui est devenue la principale activité économique. L'intégration au marché a renforcé le rôle et la prospérité des éleveurs, alors que la petite paysannerie était peu à peu ruinée par la baisse des cours des produits vivriers et les importations de maïs et de soja en provenance des U.S.A.

La place laissée aux Terres Chaudes dans l'économie mexicaine peut en partie s'attribuer au manque d'avantages comparatifs dont la région pourrait bénéficier. Elle constitue une longue dépression qui s'étend au pied du plateau central qui héberge plus de la moitié de la population du Mexique. C'est une zone de basse altitude (300 à 800 mètres), dont la transition avec les hauteurs de l'Altiplano ou de la Sierra Madre est presque toujours brutale: le dénivelé est important et a longtemps contribué à l'isolement de la région.

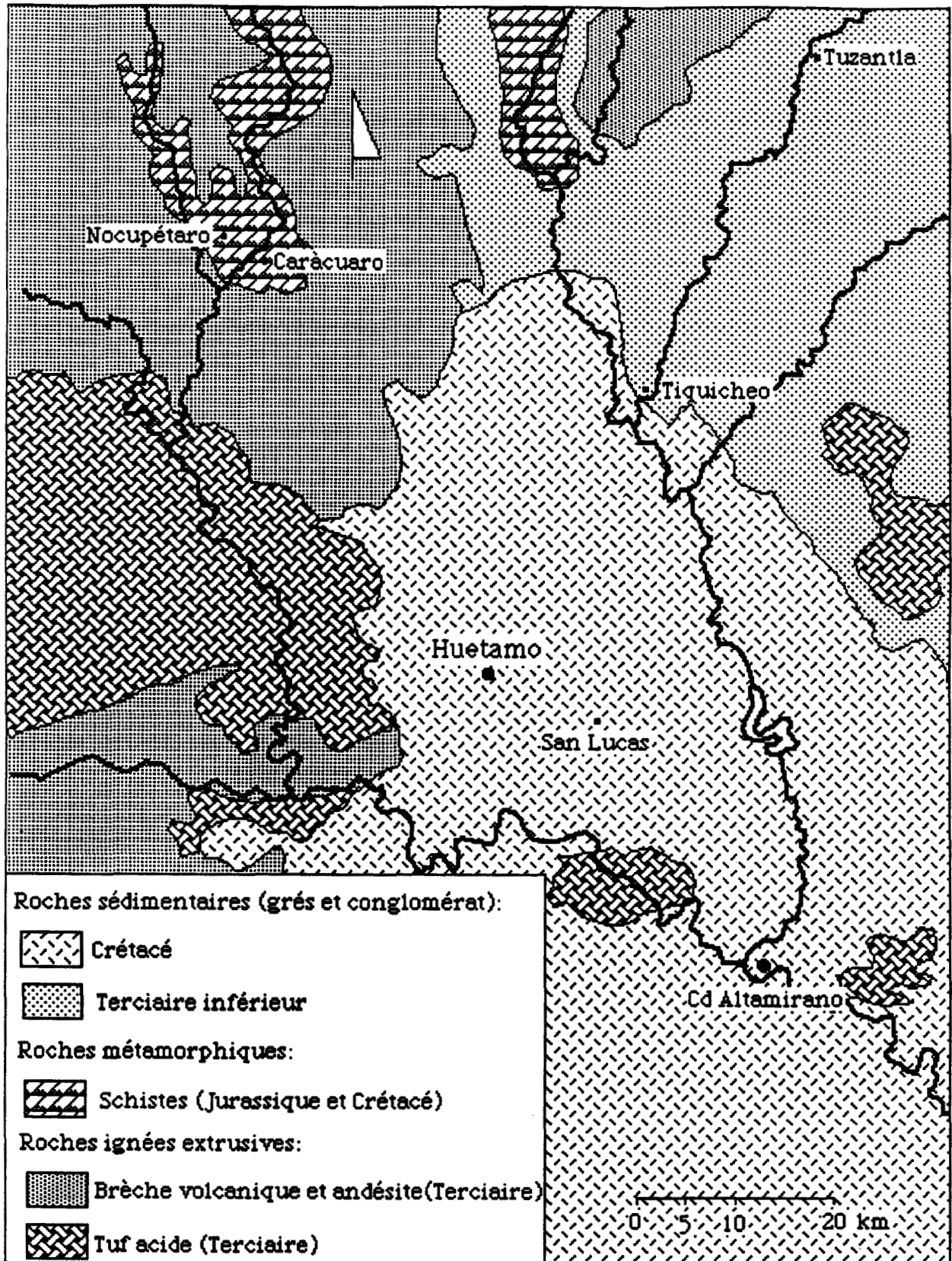
Toute cette zone a constitué un bassin de sédimentation marine au long de l'ère secondaire. Des formations de grès et de conglomérats du Crétacé forment le sous-sol du centre et de la partie ouest de la région, depuis le lit du R^{io} Balsas jusqu'aux premiers contreforts du plateau central, au nord de Tiquicheo (voir la carte III). A partir du Crétacé, la subduction de la plaque de Cocos sous l'écorce continentale a déterminé la géologie et le relief de toute la zone. Le soulèvement de la Sierra Madre provoque un mouvement de compression progressive qui se traduit dans un premier temps par la formation de roches métamorphiques (schistes), dont certaines affleurent dans le nord de la région, au long des vallées fluviales de Tzitzio ou de Carácuaro. Au début du Cénozoïque, le plissement provoque l'émersion des terres et la formation de synclinaux et d'anticlinaux, séparés par des failles nombreuses, d'orientation nord-sud¹. Il confère aux Terres Chaudes un relief formé d'une alternance des cordillères d'altitude moyenne (500 à 1000 mètres) et de vallées, très encaissées au contact de l'Altiplano, qui s'évasent progressivement vers le sud, pour déboucher sur la plaine alluviale du Balsas. Cette dernière demeure relativement étroite dans la partie michoacanais qui nous intéresse (plaine de Huetamo et de San Lucas), mais elle s'élargit sensiblement à l'est de la zone (Terres Chaudes de Guerrero). On y trouve les meilleurs sols de la région, enrichis par les dépôts alluviaux du Balsas et du R^{io} Tuzantla (feozems et cambisols).

Une sédimentation de type continental s'est poursuivie tout au long de l'ère Tertiaire, avec le dépôt de matériaux volcaniques qui composent les étagements de grès et de conglomérats du nord-est de la région. Cette phase de sédimentation se doit à la forte activité volcanique qui a donné naissance aux hauts sommets de l'Altiplano à cette époque. Celle-ci est également à l'origine des coulées de roches ignées (brèches volcaniques, andésite et tufs acides) qui ont recouvert toute la partie est des Terres Chaudes. Elles forment une zone de relief intermédiaire et moins découpé, où les sols sont aussi plus minces et peu évolués. Plus de la moitié de la région est ainsi couverte de régosols et lithosols, très pauvres en matière organique et sensibles à l'érosion.

L'insertion des Terres Chaudes entre deux chaînes de haute altitude (3000 mètres pour la Sierra Madre et plus de 4000 mètres pour l'Axe néo-volcanique au nord) soumet la région à un climat torride et à un régime des pluies très irrégulier. Les deux barrières montagneuses freinent ou bloquent les masses d'air océanique en provenance du Pacifique ou du Golfe du Mexique, et contribuent à concentrer les précipitations sur une très courte période de l'année.

¹ SPP, INEGI (1985): *Síntesis Geográfica del Estado de Michoacán*. México 1985. Pp.19-21, et Ibid. (1983): *Carta Geológica Ciudad Altamirano 1/250 000* (E 14-4).

Carte III: Géologie des Terres Chaudes.

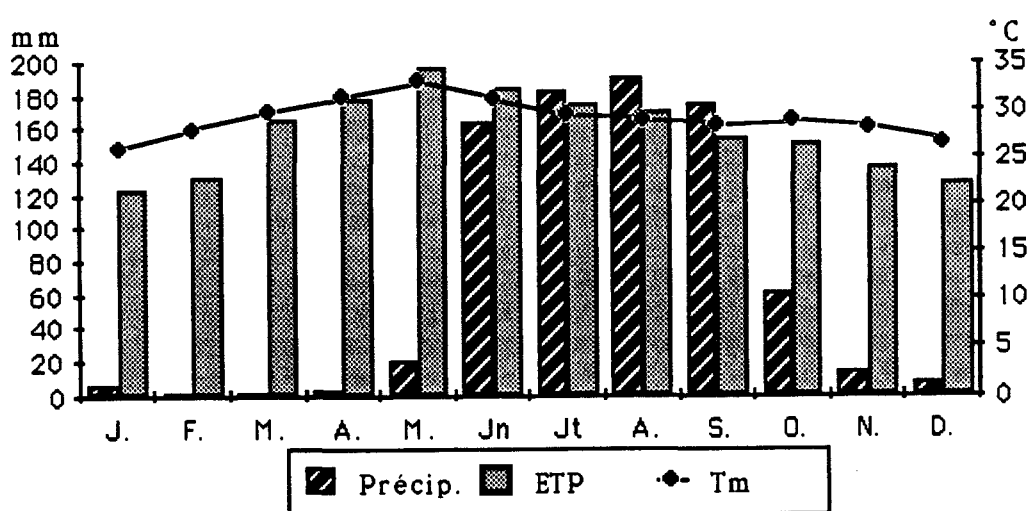


Sources: SPP, INEGI, Cartas geológicas 1/250 000, Morelia (E 14-1), Cd Altamirano (E14-4)

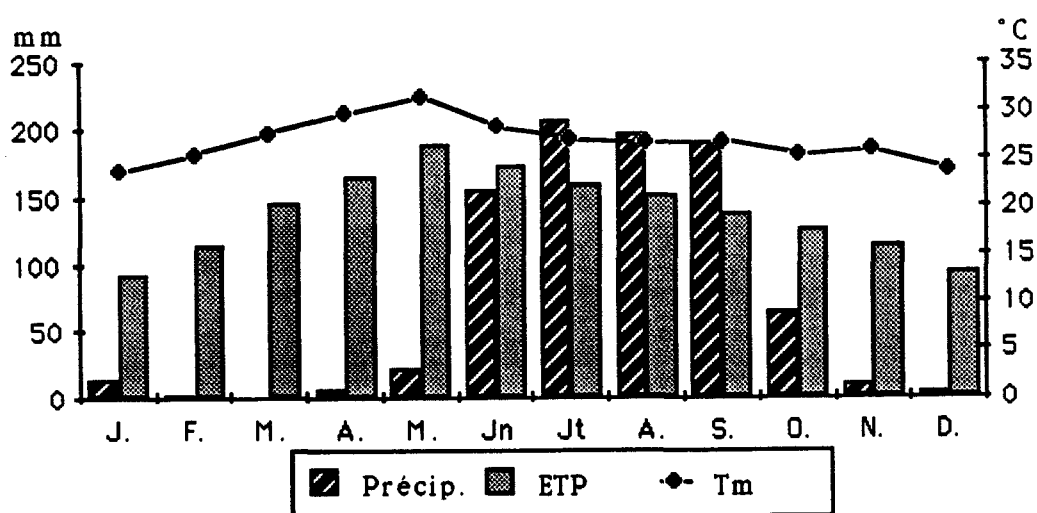
Le volume total des précipitations n'est pas lui même en question: seule la frange sud-ouest de la région doit déplorer une pluviométrie inférieure à 700 millimètres. Mais les 800 à 900 mm que reçoit la majeure partie des Terres Chaudes sont concentrés à 70% sur trois mois, de juillet à septembre, et prennent l'aspect de pluies torrentielles que les sols ne parviennent pas à absorber en totalité et dont l'effet érosif peut devenir dramatique. L'établissement de la saison des pluies est lui même sujet à de fortes fluctuations qui peuvent perturber dans des proportions majeures le calendrier agricole. Sur le reste de l'année, l'ensoleillement et les températures torrides conduisent à un déficit hydrique permanent qui interdit le développement végétatif des cultures. Un gradient climatique de faible amplitude existe pourtant entre le nord et le sud de la région. Le régime des pluies tend à se régulariser à mesure que l'on progresse vers l'Altiplano; les précipitations sont plus abondantes et mieux réparties; les risques de sécheresse s'estompent. Ceux de l'érosion s'accroissent en revanche sur un relief plus escarpé et des sols plus minces.

Graphique I: Caractéristiques climatiques des Terres Chaudes.

Plaine alluviale (Huetamo: pluviométrie de 830 mm)



Piémont (Tiquicheo: pluviométrie de 880 mm)



Sources: voir Appendice II

Les ressources hydrographiques ne permettent guère de compenser ces facteurs limitants de l'activité agricole. Les rivières qui dévalent de l'Altiplano (Río Tuzantla, Río Caràcuaro, Río Purungueo, Río Tacàambaro et Arroyo Colorado) suivent des vallées encaissées, où les possibilités d'irrigation sont très réduites. La plupart des cours d'eau mineurs sont temporaires et, s'ils peuvent être à l'origine de graves crues durant le cycle pluvial, ils s'assèchent rapidement après les dernières pluies. Seuls le Balsas et le Río Tuzantla constituent des axes de communication et de peuplement importants. Leurs cours s'insèrent dans des plaines plus étendues, où se trouve la plus grande partie des terrains labourables et où s'est concentré l'essentiel de la population et de l'activité économique depuis les temps précolombiens.

Les caractéristiques géo-climatiques de la région définissent donc un cadre géographique relativement diversifié, mais les processus historiques que nous avons évoqués y ont par contre suivi un cours très homogène. La recherche s'est centrée sur cinq communes (ou municipales) du sud-est du Michoacán (celles de Huetamo, San Lucas, Tiquicheo, Caràcuaro et Nocupétaro), qui forment une région de 6000 km² environ, dont seule la marge nord s'élève au dessus de 1000 mètres et se raccorde plus directement avec l'Altiplano central. Ces cinq communes s'intègrent indiscutablement à un même système agraire. Celle de Tuzantla, qui leur ressemble de par son relief et son climat a pourtant été exclue de cet ensemble régional, car son histoire agraire, nous aurons l'occasion de l'évoquer, a suivi un cours sensiblement différent.

Les racines des phénomènes que nous nous proposons d'étudier (accumulation différentielle liée à la propriété du bétail, subordination et paupérisation de la petite paysannerie) nous ont amené à pousser la recherche historique jusqu'aux temps de la colonisation espagnole. Aussi les deux premiers chapitres sont-ils consacrés au processus de formation et d'expansion des grandes propriétés privées qui dominaient le paysage des Terres Chaudes au début du siècle. Il s'agit de comprendre comment les colons créoles descendus de l'Altiplano au XVIII^e siècle sont parvenus à s'imposer aux communautés indiennes qui occupaient la région, à les déposséder de leur patrimoine foncier et à concentrer d'énormes superficies dès la fin du XIX^e siècle. Si la mémoire paysanne permet d'illustrer la dernière étape de cette histoire, il a fallu recourir à certaines archives régionales et à bon nombre d'ouvrages historiques pour pouvoir en cerner le cheminement.

Le troisième chapitre s'attache aux modalités d'application de la réforme agraire entre 1935 et 1960. Avec le fractionnement des grands domaines et la distribution de lopins individuels, le système agraire régional évolue sensiblement. Pourtant, les mécanismes de différenciation se remettent très vite en place, identiques à ce qu'ils étaient auparavant. Une population nombreuse de petits producteurs se retrouve dans l'obligation de chercher dans la double-activité et le travail salarié, parfois à des centaines de kilomètres des Terres Chaudes, les revenus complémentaires qui permettront sa survie. Des migrations saisonnières se mettent en place; les "hirondelles" deviennent la figure centrale de cette société agraire. Face à elles, les grands éleveurs ont vite redressé la tête. Ils ont perdu la propriété de la terre mais conservent le contrôle des autres moyens de production. Mieux que tous les documents écrits, les anciens ont su dépeindre cet immense espoir d'une liberté reconquise, vite déçu à l'épreuve du temps et des réalités économiques.

Dans les quatrième et cinquième chapitres sont décrites les transformations récentes du système agraire (1960-1989). La place assignée aux Terres Chaudes dans la division inter-régionale et internationale du travail contribue à accélérer les mécanismes de différenciation qui s'étaient mis en place au lendemain de la réforme agraire. Le revenu des petits paysans chute avec le prix des produits vivriers et le fractionnement des lopins familiaux au gré des héritages. La production extensive de jeunes bovins devient la seule activité qui permette une rémunération du travail suffisante, mais elle requiert de grandes superficies. Le développement de la petite irrigation et de la production maraîchère s'avère insuffisant pour enrayer la spirale de paupérisation qui touche le plus grand nombre. Le

processus d'expulsion et de concentration foncière s'accélère et les troupeaux bovins occupent progressivement l'espace détenu autrefois par les "hirondelles".

Le sixième chapitre enfin s'attache à caractériser les différents systèmes de production qui se sont développés dans la région, à chiffrer leurs résultats économiques et à interpréter à partir de ces résultats les mécanismes qui ont permis une différenciation aussi forte entre les différents groupes de producteurs. Pour cette partie, comme pour les deux précédentes, ce sont les enquêtes effectuées auprès des agriculteurs et des éleveurs de la région qui ont constitué la principale source d'information. Un total de 250 enquêtes ont été menées à bien dans 60 villages, hameaux et "ranchos" des Terres Chaudes. Un grand nombre d'entre elles avait un contenu essentiellement historique, mais 141 ont pu être utilisées pour établir une typologie des producteurs.

CHAPITRE 1

1450-1870 : L'émergence et le développement de la propriété privée.

1- Les Terres Chaudes dans l'empire tarasque: centre stratégique et économique.

Lorsque les premiers conquérants espagnols pénètrent dans les Terres Chaudes du Michoacán en direction du fleuve Balsas, ils rencontrent au rythme de leur progression des densités de peuplement et des bourgades d'une importance croissante et surprenante, alors que le climat se fait plus aride et inhospitalier pour l'homme. La colonisation de la région par l'Etat tarasque est pourtant elle-même relativement récente; mais elle s'est faite avec une vigueur et une pugnacité particulières: en dépit de forts facteurs limitant l'activité agricole, les Terres Chaudes ne pouvaient manquer d'attirer les convoitises.

Colonisation et peuplement.

Au début du XVe siècle, et parallèlement à la montée en puissance des tribus aztèques dans la vallée de México, un pouvoir politique et militaire s'était constitué sur les hautes terres du Michoacán, qui ne tarda pas à contrôler une grande partie de l'occident du Mexique. Très vite, les ambitions tarasques se heurtèrent à celles de leurs voisins Aztèques et la confrontation entre les deux Etats impérialistes devait caractériser leur histoire et durer jusqu'à la colonisation espagnole. Dans l'objectif d'assurer l'approvisionnement de l'empire tarasque, la conquête de la vallée du Balsas revêtait un intérêt stratégique. Elle permettait le contrôle direct des mines qui fournissaient l'or et le cuivre à l'Etat central¹. A l'arrivée des Espagnols, une bonne demi-douzaine de centres miniers y étaient exploités (voir la carte IV), dont la liste ainsi que quelques chiffres de production sont connus². Ceux-ci nous apprennent que les mines et fonderies de La Huacana et de Churumuco produisaient chaque année un total de 270 quintaux de cuivre et que sur le gisement de Cociàn près de Turicato, le plus important de la région, travaillaient 90 personnes à l'extraction et la fonte du métal. Par le biais du tribut imposé aux villages, la domination des Terres Chaudes garantissait également l'accès à des produits agricoles de forte valeur ajoutée car incultivables sur l'Altiplano, tels que le coton ou le cacao. Mais le cours du moyen-Balsas était également un passage obligatoire pour les voies commerciales établies depuis les grandes villes tarasques de l'Altiplano jusqu'à la "Costa Grande" du Pacifique, qui permettaient l'approvisionnement de l'Etat en sel, coton, cacao, coquillages etc. Sa colonisation était donc une étape nécessaire dans le développement de l'empire.

¹ à la fin du quinzième siècle, les métallurgistes Tarasques de la région de Zacapu découvrent l'alliage du bronze qui consacre la capacité de résistance militaire du Michoacán à l'expansionnisme Aztèque.

² V. de Quiroga (1533) "Relación de las Minas de Cobre" cité par E. de la Torre Villar in *El Tropicó Michoacano, Hombres y Tierra*. Sidermex México 1984.

Il est intéressant d'établir un parallèle entre l'expansionnisme des deux grands pouvoirs du Mexique central, le Tarasque et l'Aztèque, en référence à des hypothèses récemment établies par les historiens¹. Selon ceux-ci, la grande phase d'expansion de l'empire aztèque vers les riches plaines agricoles de Chalco, Cuernavaca et les terres chaudes du Golfe du Mexique s'est produite à l'issue de cinq années de mauvaises récoltes et de faim sur l'Altiplano, qui épuisèrent les réserves de grains et firent vaciller le pouvoir. A partir de 1453, México-Tenochtitlàn se lance à la conquête de grandes zones agricoles, apparemment dans le but d'éviter à l'avenir toute menace de ce type et ces événements semblent coïncider avec la conquête définitive et la colonisation des balcons sud du plateau central puis des Terres Chaudes du Michoacàn par les Tarasques. L'expansionnisme des deux Etats s'est vite traduit en confrontation directe: les Aztèques convoitaient les mines d'or et de cuivre d'Ajuchitlàn et de Coyuca alors que les Tarasques manifestaient des visées sur les dépôts de sel d'Ixtapan et d'Alahuistlàn². Les vestiges de fortifications à Temascaltepec, Tlatlaya, Acapetlahuaya et Tetela del Río en territoire aztèque et Cutzamala, Tlaltchapa, Ajuchitlàn ainsi que sur le cours du moyen-Balsas côté tarasque³, témoignent encore de nos jours du degré de militarisation dont les Terres Chaudes furent l'objet.

Pour les seigneurs de Tzintzuntzan, une clé de la défense de la région résidait dans l'augmentation de sa faible population. A la fin du quinzième siècle une ambitieuse politique de peuplement fut entreprise. Des populations alliées ou soumises à l'empire Tarasque s'établirent ainsi sur les rives du Balsas, en provenance d'horizons aussi divers que le nord-est du Michoacàn ou la côte du Pacifique: des Matlatzincas peuplèrent Cuseo et Cutzamala, des Apanecas, Guayameo et Zirándaro⁴. La pauvreté des recherches archéologiques effectuées hors de l'axe du Balsas réduisent les possibilités d'analyse du peuplement aux documents laissés par les conquérants: la "Visita de Antonio de Caravajal", la "Suma de Visitas" et les "Relaciones y Memorias de la Provincia de Michoacàn". Ceux-ci permettent cependant de penser que la majeure partie de la population s'installa dans la plaine du Balsas, sur les sols alluviaux plus profonds et fertiles alors que les parties plus accidentées au nord de la région (contreforts de l'Altiplano central) demeuraient relativement désertes. Dans tous les cas, le peuplement semble avoir reposé sur des villages et bourgades de tailles respectables rassemblant la grande majorité de la population. S.Navarrete⁵ mentionne le cas du village de Turicato regroupant 69% de la population de sa juridiction administrative, alors que ce chiffre descendait en dessous de 50% pour les juridictions de l'empire situées sur l'Altiplano. La faible disponibilité en eau dans toute la région explique en partie le regroupement de la population en agglomérations, mais on peut y voir également l'effet de l'intensité du contrôle direct et indirect exercé par le pouvoir administratif dans une zone d'importance stratégique. Comme le souligne S.Navarrete⁶: "A plus grande distance du pouvoir impérial, plus grand est le pouvoir et le contrôle direct des chefs-lieux juridictionnels sur leur population".

¹ voir à ce sujet Jose Luis de Rojas (1987) : "El Control del Granero del Imperio y la Consolidación del Estado México" in *Almacenamiento de Productos Agropecuarios en México* .El Colegio de Michoacàn A.C.-ANDSA .Zamora 1987.

² D.D.Brandt (1952) : "Bosquejo de la Geografía y la Antropología en la Región Tarasca" in *Anales del Museo Michoacano* N°5, 2a Epoca. Morelia 1952. G. Martínez (1980): "Las Fronteras Surorientales del Imperio Purhépecha" in *La Cultura Purhé, 2o Coloquio de Antropología e Historia Regionales* . El Colegio de Michoacàn-FONAPAS. Morelia 1980.

³ D.D.Brandt (1952) pp 57-58.

⁴ J. García Payón (1941) : *Matlatzincas o Pirindas* . Encuadernables de El Nacional. México 1941. "Relación de Sirándaro y Guayameo" in A.Ochoa S.et G.Sánchez D.(1985) : *Relaciones y Memorias de la Provincia de Michoacàn 1579-1581*. Morelia 1985.

⁵ S.Navarrete P.(1988): "Algunas Implicaciones de los Cambios en los Patrones de Asentamiento Indígena durante el Siglo XVI" in *Movimientos de Población en el Occidente de México*. CEMCA-El Colegio de Michoacàn. México 1988.

⁶ S.Navarrete (1988) p.109.

On trouve ainsi trace d'autres bourgades, la plupart à proximité du Balsas; Nocupétaro, Tuzantla, Cuseo, Zirándaro, Guayameo, Coyuca, Pungarabato et les centres militaires qu'étaient Cutzamala et Ajuchitlàn, où se concentraient 10 à 15000 hommes d'armes ainsi qu'un important appareil administratif.

S'agissant de l'organisation sociale et administrative en vigueur dans toutes les sociétés théocratiques méso-américaines, notre propos n'est pas de nous lancer dans une analyse détaillée du mode de production "asiatique". Il faut cependant préciser que dans l'empire tarasque, la terre demeurait sous le contrôle du souverain, lequel en délégua l'usufruit aux communautés villageoises et à la noblesse chargée de l'administration de celles-ci. Bien qu'il n'y ait pas eu dans le Mexique pré-colombien de réelle propriété privée de la terre, certaines formes d'appropriation individuelle du sol étaient apparues au sein de la noblesse et même, dans le cas des Tarasques, dans la plèbe des agriculteurs³. Mais de façon générale, le droit de jouissance du sol était conditionné au paiement d'un tribut, véritable rente de la terre, à l'Etat. La collectivité villageoise, responsable dans son ensemble, le payait en travail et en nature, en partie au pouvoir central et en partie au pouvoir administratif local. La répartition des terres entre les familles se décidait au niveau du village ou communauté et restait conditionnée à l'exploitation effective du sol¹.

La "Suma de Visitas" et les "Relaciones y Memorias de la Provincia de Michoacán" nous donnent une idée des tributs exigés aux villages des Terres Chaudes et, par là même, de leurs orientations économiques:

...ils se mettaient au service de la garnison qu'il y avait dans le village de Cutzamala, et là ils fournissaient l'approvisionnement et toutes les autres choses dont on pouvait avoir besoin pour la guerre.²

Le tribut de Zirándaro consistait en coton, arcs et flèches ainsi qu'en boucliers, en maïs et en fruits; Ajuchitlàn fournissait de l'or et de l'argent, du coton brut et tissé et des provisions de guerre; Cutzamala devait donner du coton tissé et le tribut de Tuzantla se composait de cotonnades et de fibre brute, d'arcs et de flèches, de maïs et de piment³.

Encore ne s'agit-il là que de tributs en produits. Il est probable que les mines les plus importantes aient été placées directement sous le contrôle direct de l'Etat. Elles auraient alors été exploitées grâce au tribut en travail exigé des villages voisins et au service des esclaves capturés lors des combats contre les armées aztèques. Ceci permet de comprendre pourquoi, dans une région aussi riche en gisements exploités, le tribut en métaux n'est mentionné que par la seule "Relación de Ajuchitlàn". Hormis l'or et le cuivre, le coton, tissé ou non, constituait un produit de première importance aux yeux du pouvoir; on le retrouvait en tête de toutes les denrées dont il était demandé tribut, depuis les Terres Chaudes jusqu'à la côte, tant pour les possessions tarasques que pour celles des Aztèques. M.C.Labarthe⁴ en a fait l'un des principaux moteurs de l'expansion des deux

³ selon Zorita cité par F.Chevalier (1953) in *La Formación de los Latifundios en México*. Fondo de Cultura Económica. México 1976 p. 42. M.Godelier (1965) évoque à ce sujet une possible transition entre le mode de production asiatique et le mode de production féodal dans *La Notion de "Mode de Production Asiatique" et les Schémas Marxistes d'Evolution des Sociétés*. Les Cahiers du CERM. Paris 1965.

¹ R.Barta (1969) : "Tributo y Tenencia de la Tierra en la Sociedad Azteca" in *El Modo de Producción Asiático*. Ed. Era. México 1986. G. Rivera Marin (1983) : *La Propiedad Territorial en México 1301 - 1810*. Siglo XXI. México 1983 pp. 15 - 57. G. Sánchez D. (1980) : "Tenencia de la Tierra en Michoacán Prehispánico. Trabajo Campesino entre los Tarascos" in *La Cultura Puhré* op. cit.

² "Relación de Cuseo" in A.Ochoa et G.Sánchez (1985) op. cit.

³ "Relación de Zirándaro y Guayameo", "Relación de Asuchitlàn", "Relación de Tuzantla" ibid.

⁴ M.C.Labarthe (1969): *La Provincia de Zacatula. Historia Social y Económica*. Tesis de Maestría en Antropología. ENAH. México 1969. p.26

empire vers la Costa Grande. Les armes et provisions de guerre figuraient logiquement en bonne position dans le tribut d'une région frontalière aussi conflictuelle. La majorité de ces produits était fournie sous une forme déjà élaborée artisanalement au sein des villages. C'est pour R.Bartra la preuve que "les communautés étaient capables de produire ce dont elles avaient besoin sans avoir à recourir, si ce n'est par le biais de quelque simple troc, à l'aide des villages voisins.(...) L'unité entre le travail artisanal et l'agriculture se maintenait sur l'ensemble des zones tributaires."¹

La mise en valeur agricole.

Les cultures vivrières, maïs et haricot, semblent en revanche avoir une importance bien moindre dans les tributs malgré l'important appareil d'Etat qui était maintenu dans la région. Cela nous amène à penser que malgré l'intérêt manifesté par les grands empires de l'Altiplano à l'égard des Terres Chaudes, et bien que leur colonisation ait pu être motivée par un souci d'élargir les provisions de grains de l'Altiplano, l'agriculture n'y ait pas connu un développement très florissant. P.Armillas², à partir des mêmes sources, la "Suma de Visitas" (1540) et les "Relaciones y Memorias" (1580) tire à peu près les mêmes conclusions:

Les Terres Chaudes du Guerrero et du Michoacán, c'est à dire la zone du moyen Balsas, forment une grande aire de cultures de décrue, presque sans irrigation. Les facteurs hydrographiques expliquent l'absence d'irrigation avec les eaux du Balsas, qui posent des problèmes hydrauliques trop importants, mais ne justifient pas que ses affluents n'aient pas été utilisés à une échelle plus grande, par un système de canaux.³

La raison principale de cet état de fait réside sans doute dans les faibles densités de population antérieures à la colonisation tant tarasque qu'aztèque ainsi que dans un manque de cohésion politique et administrative des sociétés tribales qui habitaient la région. Par la suite, la confrontation entre les deux pouvoirs orienta le rôle de l'administration vers l'organisation de la défense et de l'exploitation minière plutôt que vers l'irrigation. D'autre part, l'existence de vastes étendues inondées et fertilisées périodiquement par les crues du Balsas ou de ses affluents devait faciliter le développement d'une agriculture de contre-saison, utilisant la "réserve facilement utilisable" des sols préalablement engorgés et permettant l'emploi de la main d'oeuvre agricole sur la quasi totalité du calendrier. C'est à proximité de terrains où les risques d'inondation étaient les plus forts que s'établirent les villages les plus importants: Ajuchitlàn, Cutzamala, Coyuca, Zirándaro, Cutzio et Tuzantla.

Le fait est que l'irrigation semble avoir été limitée à des superficies réduites où se plantaient des vergers et des cacaoyères, peut être comme partie du tribut en travail. Toujours selon P.Armillas⁴, les textes mentionnent la culture du cacao sur tous les périmètres irrigués. Il est probable que ces petits secteurs irrigués étaient directement contrôlés par le pouvoir administratif, central (empereur) ou local (caciques) et travaillés grâce au détournement du surplus de travail de la population agricole: l'accaparement des milieux les plus productifs par les noblesses administratives était commun à toute la Més-

¹ R.Bartra (1969) op.cit. p223.

² P.Armillas (1947): "Notas sobre Sistemas de Cultivo en Mesoamérica, los Cultivos de Riego y Humedad en la Cuenca del Balsas". in *Anales del INAH Tomo III 1947-1948*. México 1949.

³ Ibid. p110;

⁴ P.Armillas (1947) p.111.

Amérique¹. Leur utilisation pour la culture de produits de forte valeur ajoutée s'en explique d'autant mieux.

Le cas du coton est donc plus curieux, car bien qu'il ait constitué l'élément central des tributs, il ne semble pas avoir été cultivé sur les terrains irrigués mais seulement sur les sols périodiquement inondés de basse altitude. Selon la "Suma de Visitas"², il était exploité sur de grandes superficies, en culture de décrue, tout comme les produits vivriers, maïs, haricots, courges, tomates, piments... Ces vastes plages inondées et fertilisées par les crues du Balsas ont probablement été le premier milieu colonisé pour l'agriculture dans les Terres Chaudes et le plus intensivement exploité. Il semble même qu'elles aient constitué les seuls terrains cultivés en certaines parties de la vallée:

Hors de ces berges, ils ne peuvent semer ni ne sèment, car la terre en est empierrée et ils n'en ont pas l'usage ni les outils pour la cultiver et ils recherchent les endroits cités où la terre est meuble.³

L'importance qu'eut l'exploitation des sols préalablement engorgés se retrouve dans la toponymie des lieux; Tamàcuaro, nom tarasque de Cutzamala signifie lieu de semis en humidité, et l'on retrouve une rivière Tamacua près de Caràcuaro⁴. Elle permettait de s'affranchir d'une partie des risques liés à l'irrégularité des pluies et de bénéficier d'une certaine concentration de la fertilité grâce aux crues des rivières dévalant de l'Altiplano. Bien qu'aucun vestige archéologique ne le confirme, il est également possible que sur de petits cours d'eau, de petits murs de rétention faits de pierres, pieux et branches entremêlés aient été construits, afin de concentrer sur une faible superficie les matériaux érodés d'un micro bassin versant ainsi qu'une forte humidité, permettant leur mise en culture suivant le même schéma⁵.

Les semis étaient certainement réalisés début octobre, lorsque le débit des cours d'eau se régularisait, sans préparation préalable du terrain et sans employer d'autres outils que le bâton fouisseur. La levée d'adventices étant limitée par l'inondation, il est probable que le travail investi sur la parcelle demeurerait réduit. Ces avantages étaient en partie compensés par les risques d'une crue tardive qui vint emporter les semis ou, à l'inverse, ceux d'une interruption précoce de la saison des pluies qui eût compromis la maturation des plantes. La récolte s'effectuait en effet entre les mois de janvier et mars, au milieu de la saison sèche. Ce calendrier permettait d'expédier les produits frais des Terres Chaudes, fruits et légumes, vers les centres urbains de l'Altiplano lorsque le froid y interdisait leur culture. Bien qu'il soit difficile de sortir du domaine des hypothèses, il est probable que les rotations faisaient alterner la culture du coton et celle des produits vivriers, maïs, haricot, courges, piments, tomates etc... associés.

La prépondérance donnée par les chroniqueurs Espagnols à ce type d'exploitation du milieu ne doit pas occulter le fait que la culture pluviale a probablement eu beaucoup plus d'importance que les textes ne lui en donnent: lorsque furent écrites les "Relaciones y Memorias..." (1579), la chute démographique subie par les villages indiens avait certainement favorisé la concentration des activités agricoles sur les terrains les plus productifs en bordure des cours d'eau (voir la suite de ce chapitre). Hors de l'axe du Balsas, les versants et collines boisés au nord et au centre de la région étaient certainement exploités bien avant l'arrivée des Espagnols, en dépit des risques que l'irrégularité des pluies faisait peser sur la production agricole. Il s'agissait d'une agriculture par défriche-

¹ R.Bartra (1969) op.cit.

² "Suma de Visitas de Pueblos" in F. del Paso y Troncoso (1905): *Papeles de la Nueva Espana. Segunda Serie I*. Imprenta de la Casa Real. Madrid 1905.

³ "Relación de Asuchitlán" in A.Ochoa et G.Sánchez (1985).

⁴ P.Armillas (1947) p.108.

⁵ voir M.Winter (1988): "Periodo Prehispánico" in *Historia de la Cuestión Agraria Mexicana. Estado de Oaxaca*. Tome I. CEHAM. México 1988.

brûlis et recru forestier pour la production vivrière, mais aucune indication dans les textes ne nous permet d'évaluer les durées de culture et du recru. La structure du peuplement en habitat groupé porte cependant à croire que les temps de reconstitution du couvert arboré aient été fréquemment écourtés: le contrôle administratif de l'Etat limitait l'essaimage sur de nouvelles terres. Le témoignage de Caravajal¹ dans sa "visite" au village de Turicato vient corroborer cette hypothèse: la construction et le chauffage des maisons d'un village de moins de 1000 habitants ne peuvent expliquer seuls la déforestation des collines voisines. Les cultures pluviales en défriche-brûlis s'étendaient également en bordure des vallées alluviales et sur les collines de la plaine du Balsas. La "Relación de la Congregación de La Huacana"² nous donne pour le village de Churumuco situé sur la rive du fleuve une image probablement proche de ce que fut le paysage agricole des Terres Chaudes au début du XVI^e siècle :

Ils travaillent les terres sans les fumer ni les désherber car l'inondation du fleuve fertilise toute la terre, ce qui est beaucoup; et sur les élévations et éloignées des rivières, ils disposent de grandes étendues de terre, très planes, sur lesquelles il y a de très grands semis de maïs...

L'utilisation des plages humides comme de la forêt tropicale épineuse permettait de distribuer le travail agricole sur l'ensemble de l'année, pratiquement sans temps mort, en enchaînant les semis d'agriculture pluviale en mai et juin, le semis des plages alluviales en octobre, les deux récoltes en novembre-décembre puis en février, et enfin la défriche-brûlis, en préparation du cycle pluvial suivant, à la fin de la saison sèche.

L'évaluation du niveau des forces productives n'est pas aisée. L'infrastructure d'irrigation est restée, nous l'avons vu, embryonnaire dans toute la région. D'autre part, l'outillage rudimentaire -hache de pierre pour les travaux de défriche, bâton fouisseur et une lance-bêche, *latarecua*³ pour les sarclages- était loin de permettre une mise en valeur intensive des terres agricoles. Si la culture des plages inondées et meubles avec cet outillage ne semble pas poser de problèmes insolubles, la défriche et le semis des versants devait en revanche être plus difficile. L'emploi du cuivre pour élaborer des outils, dans une région où de nombreux gisements étaient exploités, a certes été démontré⁴ mais il demeura probablement limité. D'autre part, l'absence presque totale d'élevage limitait fortement les possibilités de fumure des sols, hors l'apport naturel en limons que recevaient les plages alluviales, et rendait difficile une intensification.

A partir de ces constatations, il est raisonnable de situer la capacité de travail d'un homme à un hectare en semis pluvial⁵, et autant sur les plages humides lorsque celles-ci étaient disponibles. Si l'on considère des rendements de l'ordre de 700 Kg de maïs par hectare en année normale, un chef de famille pouvait produire environ une tonne et demi de grain à l'année. En estimant la consommation annuelle per-capita à 200 Kg et en considérant le renouvellement du stock de semences, cette quantité permet l'entretien

¹ cité par S.Navarete (1988) op.cit. p.103.

² cité par E. de la Torre V. in *El Tropico Michoacano...* op.cit. p.219.

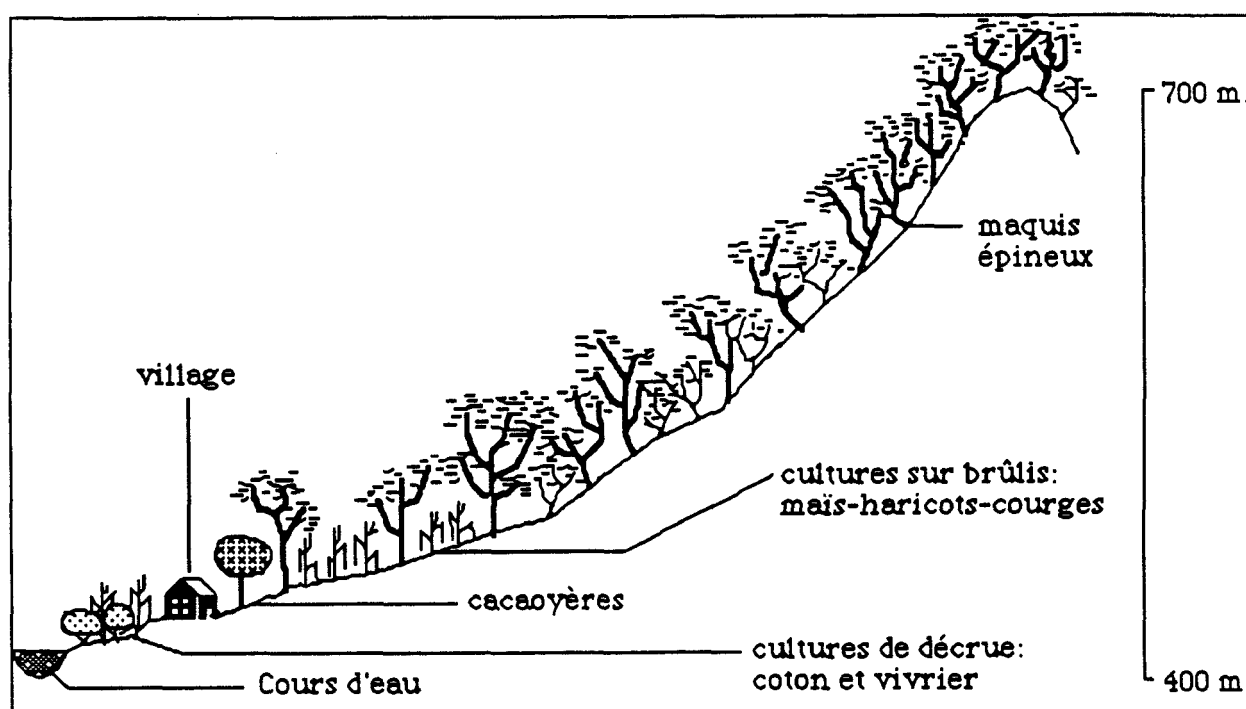
³ ce mot tarasque désigne une sorte de bêche constituée d'un manche long de 1,5 mètre environ et pesant, terminé par une pièce triangulaire, dont la base ne dépasse pas 25 cm, qui sert à percuter et trancher les adventices à la base de la racine. Cette pièce, métallique de nos jours, peut avoir été recouverte ou faite entièrement en cuivre sous l'empire tarasque, mais aucun vestige n'en a été retrouvé dans la région.

⁴ voir J.B.Waren (1968): "Minas de Cobre en Michoacán" in *Anales del Museo Michoacano*. 2a Epoca. Morelia 1968. p.40.

⁵ selon A.Kirby (1973) : *The Use of Land and Water Resources in the Past and Present Valley of Oaxaca Mexico*. University of Michigan, Memoirs 5. 1973. p.73, cette capacité s'élèverait à deux hectares. Ce chiffre nous semble surévalué et inapplicable aux Terres Chaudes pour une culture de défriche-brûlis dans des conditions climatiques précaires.

d'environ 6 personnes par an. Or les évaluations faites sur la taille des familles indigènes au Mexique central avant la colonisation espagnole la situent à 4,5 personnes¹. Le surplus agricole d'une famille nucléaire aurait donc permis l'entretien d'environ un actif non agricole, en année normale, à la condition que ce surplus ait été entièrement capté par l'administration. Encore ces estimations font-elles abstraction de la production de coton, qui entraînait probablement dans les rotations sur les terrains cultivés après décrue et servait au paiement du tribut. Demeuraient en outre les risques de ne rien récolter en raison de l'irrégularité climatique déjà forte dans la région: certains villages étaient régulièrement exemptés de paiement du tribut "pour la grande pauvreté dans laquelle ils se trouvaient"².

Figure I: Exploitation du milieu dans les Terres Chaudes au début du XVI^e siècle (profil topographique).



Les rapports d'échange.

Ce léger surplus agricole semble en tout état de cause insuffisant pour avoir pu permettre l'entretien de l'imposant appareil administratif et militaire (au bas mot 15 000 personnes...) maintenu dans cette zone menacée, sans tenir compte du personnel occupé dans l'extraction et la fonte des métaux. La composition des tributs, laissant les grains de base à un second plan, confirme largement ce sentiment et rend plausibles certains apports exogènes destinés à compléter l'approvisionnement en vivres des Terres Chaudes.

Ajoutons à cette constatation le fait que la densité de bourgades d'importance, la protection militaire dont elles étaient l'objet et leur situation géographique, à mi-chemin entre l'Altiplano et la côte de Zacatula, situait la région comme un lieu de passage préférentiel pour les caravanes commerciales de l'empire tarasque. A partir de l'étude des

¹ W.Borah et S.Cook (1963) : "Arboreal Population of Central Mexico on the Eve of Spanish Conquest" in *Iberoamericana* 45. University of California Press. Berkeley & Los Angeles 1963. p.73 .

² S.Lecoin (1988) : "Intercambios, Movimientos de Población y Trabajo en la Diócesis de Michoacán en el Siglo XVI" in *Movimientos de Población...* op.cit. p.124 .

"Relaciones y Memorias de la Provincia de Michoacán", S.Lecoin¹ a mis en évidence l'intensité du commerce qui existait à la fin du XVI^e siècle entre la côte et le Moyen Balsas d'une part, et les Terres Chaudes et la région de Pátzcuaro d'autre part, précisant que de tels circuits d'échanges n'étaient que "la continuité des coutumes pré-hispaniques de trocs effectuées entre la côte, les terres chaudes et le plateau central"².

Le sel et le cacao étaient acheminés depuis la côte jusqu'au Moyen Balsas et de là expédiés vers les grandes villes tarasques de l'Altiplano (Tzintzuntzan, Zacapu) avec le coton et les métaux produits dans la région. Les fruits et légumes récoltés durant la saison sèche venaient grossir encore le volume de ce commerce. En sens inverse, il est probable que les caravanes étaient utilisées pour importer le maïs et les haricots produits en abondance sur le plateau et approvisionner ainsi les garnisons et l'appareil d'Etat que la population des Terres Chaudes ne pouvait seule entretenir (voir la carte IV). L'intensité de ces échanges garantissait la stabilité de la région.

D'autres éléments dans les "Relaciones..." et la "Suma de visitas" viennent étayer cette hypothèse du Moyen Balsas, grande voie de communications et d'échanges. On sait par exemple que de nombreux radeaux étaient construits et entretenus pour permettre le passage du fleuve en toutes saisons et même durant les crues estivales. Le village de Cuseo devait d'ailleurs son nom aux grandes Calebasses, servant de flotteurs aux embarcations, qui y étaient produites en quantité³.

Objet de nombreuses convoitises et d'une importante immigration, centre d'approvisionnement et lieu de passage essentiel pour l'Etat tarasque, pièce fondamentale de son dispositif stratégique dans la confrontation avec l'empire aztèque, les Terres Chaudes ont probablement connu dans les 60 années qui précédèrent la colonisation espagnole une intense activité politique, économique et culturelle. A l'arrivée des "conquistadores", elles s'étaient converties en une plate-forme d'attaque vers les possessions aztèques⁴. Ce passé devait cependant sombrer dans l'oubli à l'issue de la grave crise démographique du XVI^e siècle et de trois siècles et demi d'une relative marginalisation.

2- Les Terres Chaudes à la périphérie de la Nouvelle Espagne.

Le rêve doré des conquérants s'est d'abord tourné vers le balcon sud de l'Altiplano, là où se concentraient les principales mines des empires centraux. Comme le souligne F.Chevalier, "les mines sont le nerf moteur de la colonisation, laquelle stagne là où elles sont absentes, sauf localement ou tardivement, quand elles peuvent être substituées par des produits agricoles comme le sucre ou les cuirs"⁵. Le sud-est du Michoacán, pour les raisons qui précèdent, ne fit pas exception à cette règle; durant quarante ans, l'économie régionale se tourne vers l'exploitation minière, de façon exclusive.

Suivant cette logique, la terre n'avait pas grande valeur aux yeux du conquérant. Seuls importaient les richesses du sous-sol et les moyens de les exploiter. L'institution de l'*encomienda* (littéralement "prise en charge"), importée des premières colonies

¹ Ibid.

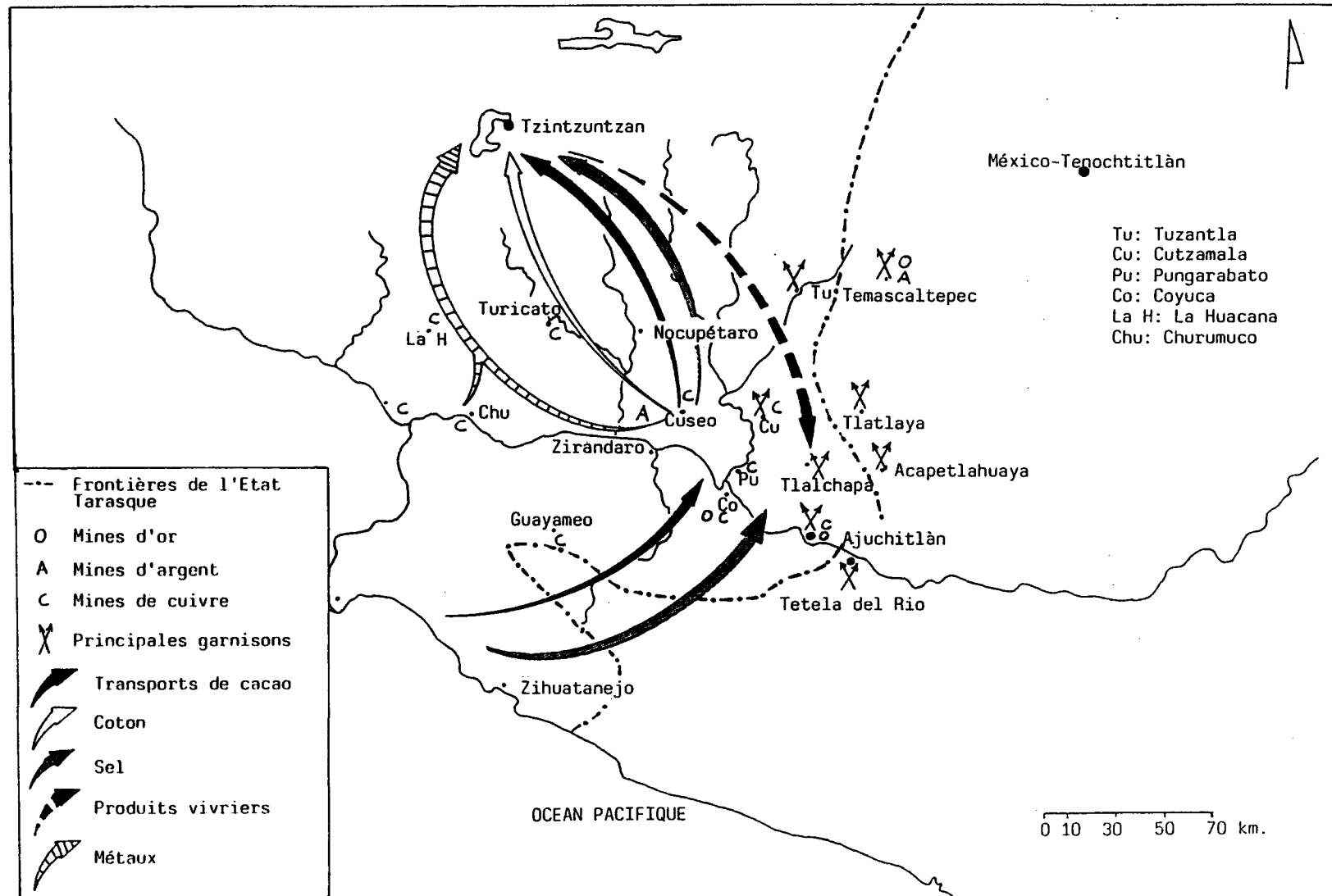
² Ibid. p.132.

³ "Relación de Cuseo" in A.Ochoa et G.Sánchez (1985).

⁴ D.D.Brandt op. cit.

⁵ F.Chevalier (1953) : *La Formación de los Latifundios en México*. Fondo de Cultura Económica. México 1976. Publication originale, en français à l'Institut d'Ethnologie, Paris, 1953.

Carte IV: Les Terres Chaudes dans l'empire Tarasque.



caribéennes, visait à répondre à cette préoccupation. S'ajustant bien souvent aux anciennes structures de domination pré-hispaniques, l'encomienda consignait une population indienne à un Espagnol qui en recevait le tribut et les services personnels en échange de sa protection et son évangélisation¹. Elle se révéla pour ses bénéficiaires une manne parfaitement adaptée aux exigences de l'extraction minière. La région du Moyen Balsas fut divisée en quatre administrations, celles de Turicato, Cutzio, Pungarabato et Coyuca.

Jusque vers 1550, l'économie de la jeune colonie a tourné essentiellement autour d'une demi douzaine de centres miniers. Les principaux, Taxco, Sultepec et Temascaltepec, faisaient face aux Terres Chaudes, à une distance qui varie entre 50 et 100 km. En fait, la région s'incrimait presque entièrement dans un triangle défini par les mines de Tlalpujahua, Sultepec et Temascaltepec, et Espiritu Santo, cette dernière située au sein même de l'encomienda de Cutzio². Cela faisait d'elle un lieu privilégié pour le prélèvement des vivres et surtout de la main d'oeuvre nécessaires à l'exploitation minière. Dès 1525 se sont organisées les déportations d'esclaves et de sujets rendant tribut en travail et cette pratique devait se poursuivre bien après l'abolition de l'esclavage des indiens et la disparition des encomiendas, jusqu'à une période avancée du XVII^e siècle³. Les tributs en produits, désormais versés à l'*encomendero*, étaient destinés à l'alimentation et l'équipement de la population minière. Mais cet "âge d'or" de l'encomienda des Terres Chaudes ne durera pas plus de quatre décennies. A partir de 1560, le centre de gravité économique de la Nouvelle Espagne se déplaça à des centaines de kilomètres au nord et laissa le sud-est du Michoacán en marge des intérêts de la colonie.

A la périphérie des centres de développement économique.

...Il y a eu des mines d'or vastes et bonnes. Elles ont été perdues après que l'on eut libéré les indiens... Les années précédentes il y avait en elles beaucoup d'espagnols et de richesses, et on en extrayait de grandes quantités d'argent et comme on a libéré les esclaves indiens qui les travaillaient, elles sombrèrent dans la misère dans laquelle elles se trouvent actuellement...⁴

Les lamentations des régisseurs espagnols se justifient; en 1580 les mines d'Espirito Santo n'occupaient plus que deux espagnols et une cinquantaine d'indiens, et ils n'étaient plus que 13 tributaires en 1605⁵. Mais sans doute bien plus que la libération des esclaves indiens, c'est le déplacement des courants d'échanges et de migrations vers le nord de la Nouvelle Espagne, le *Gran Chichimeca*, qui a sonné le glas des mines du Balsas, moins riches et exploitées depuis déjà plus d'un siècle. En 1546 sont mis à jour les gisements d'argent de Zacatecas, ceux de Pachuca en 1552, de Sombrerete en 1554, les montagnes d'argent de Guanajuato en 1564. Le rêve du conquérant se fait réalité loin de l'enfer des Terres Chaudes.

Et lorsque les colonisateurs européens commenceront à porter quelque intérêt pour la terre et ses ressources, c'est très logiquement à proximité de ces zones pionnières à densité de population blanche plus élevée que se développera leur agriculture. La distance

¹ pour plus de précisions sur l'institution de l'encomienda, voir S.Zavala (1940) : *De Encomiendas y Propiedad Territorial en Algunas Regiones de la América Espanola*. México 1940.

² voir à ce sujet le tableau dressé par M.O. de Mendizabal (1939) "La Demografía Mexicana. Epoca Colonial 1519-1810." in *Boletín de la Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística*. Tomo 48. México 1939.

³ voir C.Morin (1979) : *Michoacán en la Nueva España del Siglo XVIII. Crecimiento y Desigualdad en una Economía Colonial*. Fondo de Cultura Económica. México 1979. p.31.

⁴ "Relación de Asuchitlán", "Relación de Sirándaro" in A.Ochoa et G.sánchez (1985).

⁵ M.O. de Mendizabal (1939) p.306 et suivantes. E. de la Torre Villar pp.141-142.

des Terres Chaudes avec l'Altiplano où se massait la population créole, comme l'indigène avant elle, la dénivellation et le relief accidenté les plaçaient en marge des dynamiques de colonisation. A la différence des immenses steppes du nord de la Nouvelle Espagne, cette région ne connut pas non plus l'invasion des vaches et des moutons des conquérants: à la fin du XVI^e siècle, alors que le pays comptait déjà plus de 55 000 bovins et 400 000 ovins, le régisseur d'Ajuchitlàn déplorait l'absence d'éleveurs sur d'aussi abondants pâturages¹. Il est évident que les grands bénéfices réalisés par les *encomenderos* sur les villages tributaires furent détournés eux aussi vers les centres de croissance de la population blanche. A partir de 1570-80, le développement agricole du Bajío situé entre les régions minières du nord et les vallées de México, Toluca, Valladolid (la Morelia contemporaine), renforce encore le désintérêt des agriculteurs espagnols pour cette région.

Celui-ci se reflète dans le nombre des concessions de terres faites par l'administration coloniale à qui en sollicitait l'occupation. Le tableau I en restitue les superficies pour la région de Turicato-Pungarabato-Zacatula qui s'étend depuis les Terres Chaudes jusqu'à la côte, et la partie de l'Altiplano qui lui est la plus proche:

Tableau I: Les concessions de terres au XVI^e siècle,
une comparaison Terres Chaudes-Altiplano.

| Régions | Altiplano | | Terres Chaudes-Pacifique | |
|---------------|--------------|---------------|--------------------------|-------------|
| Juridictions | Puruàndiro | Zinapécuaro | Turicato | Pungarabato |
| | Tacámbaro | Temascaltepec | Zacatula | |
| Sup. totale | 2 000 000 ha | | 2 500 000 ha | |
| Conc. élevage | 325 000 ha | 282 000 ha | 49 000 ha | 43 200 ha |
| Conc. agric. | 24 350 ha | 22 000 ha | 2800 ha | 2000 ha |
| Total concédé | 755 000 ha | | 97 000 ha | |

Source: d'après L.B.Simpson, cité par W. Borah (1975) in *El Siglo de la Depresión en Nueva España*.. Ed. Era. México 1982. Tableau pp. 76-77.

La comparaison avec les terres concédées dans le Bajío ferait sans doute apparaître des différences encore plus flagrantes: pour l'ensemble du *Chichimeca* occidental, les concessions représentèrent un total de 852 600 hectares...²

La disparition du pouvoir politique de Tzintzuntzan et la concentration de l'activité commerciale de la colonie autour de la ville de México et vers la côte du Golfe du México firent rapidement tomber en désuétude la route qui reliait la "meseta" tarasque à la côte du Pacifique et passait par le Moyen Balsas. La conquête des Philippines, l'essor de la route Acapulco-México pour les échanges entre l'Altiplano et la côte, productrice de cacao et réceptrice des marchandises asiatiques, ont accentué ce déclin. Les commerçants espagnols ou métis, dont on sait le rôle primordial qu'ils jouèrent dans le développement de l'identité culturelle et économique de la Nouvelle Espagne, ne firent que de rares et sporadiques incursions dans les Terres Chaudes. La région de Huetamo et Zirándaro, de par son accès difficile et sauvage et la rareté des cultures d'échange, échappait tellement à l'intérêt des commerçants, que la pratique des "répartitions" commerciales n'y eut même

¹ "Relación de Asuchitlàn" in A.Ochoa et G.Sánchez (1985).

² W.Borah (1975) p.77.

pas lieu. Ce fut un cas unique dans toute la diocèse du Michoacàn qui s'étendait pourtant depuis San Luis Potosi jusqu'à la côte du Pacifique¹.

Le sud-est du Michoacàn n'a pas été pour autant coupé du reste de la Nouvelle Espagne durant les trois siècles de colonisation espagnole. S.Lecoin² a démontré pour la fin du XVI^e siècle l'existence de denses réseaux d'échanges entre les indigènes des Terres Chaudes et la côte de Zacatula ou la région de Pàtzcuaro, prolongation des pratiques commerciales pré-hispaniques. Mais ce commerce ne faisait pas intervenir le colonisateur et semble avoir décliné considérablement sous l'effet de la dépression démographique. Et durant près de 200 ans l'unique mention que font les documents des commerçants blancs ou métis concerne des acheteurs venus chercher du *cascalote* (l'écorce d'une légumineuse, *Caesalpinia cacalaco*, qui présente de fortes concentrations de tanins) pour le tannage et la teinte des peaux dont la métropole et les mines (pour le transport des minerais, et l'étayage des galeries) faisaient grande consommation³.

Le fait est qu'après l'abandon des mines et durant plus de 150 ans, la région du Moyen Balsas n'a eu d'intérêt aux yeux des colonisateurs puis de l'oligarchie créole que pour la main d'oeuvre qu'elle pouvait offrir. Jusqu'à la fin du XVI^e siècle, les *encomenderos* se chargèrent d'approvisionner en hommes, contre rétributions, les mines de Temascaltepec, Sultepec, Taxco ou Tlalpujahua et les plantations de cacao de la côte, partout où l'économie coloniale générait une forte demande en main d'oeuvre. Par la suite, les "répartitions" obligatoires de travailleurs sur les propriétés espagnoles, pour des périodes limitées et rémunérées, devaient perpétuer ces mouvements. Mais au-delà des services exigés par les conquérants, tout semble indiquer que l'intégration des populations des Terres Chaudes aux circuits de travail salarié de la Colonie a été très rapide. Dès 1580, le régisseur de Ajuchitlàn pouvait écrire que

...les indiens se rendent à la côte de Zacatula pour travailler quelques jours et gagner quelque argent et du cacao qu'ils ramènent de là-bas, et ils y emmènent du piment et des graines de courge, des poules, des calebasses et de la toile de coton, et au Michoacàn (l'Altiplano) ils emmènent du coton pour le vendre; et ils vont travailler aux mines de Sultepec...⁴

Plus encore que l'esclavage et le procédé des "répartitions" de travailleurs qui lui succéda, l'instauration du tribut en espèces fut déterminant dans ces mouvements. Les migrations volontaires pour chercher du travail ont pu s'effectuer sur des distances importantes, vers le Bajío en plein développement ou les mines d'argent plus au nord⁵. Là se concentraient les capitaux: en 1608 alors que le salaire obtenu par le biais des "répartitions" plafonnait à trois pesos mensuels, il atteignait 50 à 60 pesos par an dans les mines de Zacatecas⁶.

Mais à l'image de ses ressources minières, les réserves en bras de la région du Moyen Balsas n'allaient pas tarder à s'épuiser, et avec elles, l'intérêt des entrepreneurs espagnols. "Les épidémies de la fin du XVI^e siècle décimèrent à tel point les travailleurs

¹ C.Morin (1979) p.175. La "répartition" (*repartimiento*) commercial était une association entre un magistrat local et un commerçant par laquelle le fonctionnaire garantissait le quasi-monopole de l'exploitation commerciale d'une circonscription donnée en échange d'un intéressement aux bénéfices.

² S.Lecoin (1985) art. cit.

³ Ibid p.128.

⁴ "Relación de Ajuchitlàn" in A.Ochoa et G.Sánchez (1985).

⁵ voir C.Morin (1979) pp.29-32.

⁶ selon F.Chevalier (1953), cité par A.Gunder Frank (1982) : *La Agricultura Mexicana: Transformación del Modo de Producción 1521-1630*. Ed. Era. México 1982. p.93.

des terres chaudes que bien des planteurs demeurèrent ruinés (...) dès lors la zone du Pacifique déclina comme productrice de cacao"¹.

La catastrophe démographique.

L'histoire du Mexique au long du premier siècle de la colonisation se caractérise par l'une des crises démographiques les plus profondes qui aient marqué la mémoire humaine. W.Borah et S.Cook ont évalué la chute de population à 23% dès la première décennie de colonisation, entre 1519 et 1532². Mais la plus importante dépression au sein de la population indigène s'est produite à partir de 1540, du fait de la suite ininterrompue d'épidémies qui dévastèrent la partie centrale de la Nouvelle Espagne en 1545, 1553, 1564, 1576-80, 1588 et 1595. Au Michoacán ce fut sans doute la terrible crise de 1576 qui eut les plus funestes conséquences. Ecrites dans les derniers remous de celle-ci, les "Relaciones y Memorias..." nous donnent un aperçu de ses effets dans les Terres Chaudes du sud-est du Michoacán. On sait ainsi que la population d'Ajuchitlán se réduisit d'un tiers entre 1560 et 1580 et qu'à cette date "il n'y avait plus de vieux"³. La moitié de la population du Michoacán disparut entre 1574 et 1580⁴.

Aux effets des épidémies il faut ajouter ceux des transferts de population, volontaires ou non, qui semblent avoir été particulièrement importants dans les Terres Chaudes. Les extractions de main d'oeuvre de la part des *encomenderos* s'avéraient souvent définitives:

...Pedro Meneses a eu de grandes quantités de bétail (à proximité de Puebla et de México) que gardaient les indiens du village de Coyuca et pour sortir ces indiens vers la terre froide depuis la terre chaude, ces indiens qui travaillaient ainsi mouraient et de même sont morts de nombreux indiens pour avoir été dans les mines d'argent, d'or et de cuivre.⁵

Ces exactions ont pu motiver la fuite de parties de la population de Coyuca et d'autres villages vers Uruapan et l'Altiplano comme en fait l'hypothèse S.Navarrete⁶ ou les phénomènes de "nomadisation" mentionnés par la "Relación de Ajuchitlán". Par la suite, la politique des "congrégations" d'indiens entreprise à la fin du XVI^e siècle pour faciliter l'évangélisation et le contrôle administratif des populations⁷ a encore augmenté l'impact des épidémies et des extractions de main d'oeuvre. C.Morin en a mentionné les effets dans le village de Cutzio⁸. Les migrations volontaires précédemment évoquées vinrent compléter ces ponctions.

Dans la mesure où les hypothèses prises pour l'évaluation de la population avant la conquête espagnole sont relativement basses (voir le détail des calculs en appendice I), on peut estimer que la chute démographique a atteint au moins 90% sur les deux rives du

¹ A.Lira et L.Muro (1976) : "El Siglo de la Integración" in *Historia General de Mexico*. El Colegio de México_ Ed. Harla. México 1976. p.404.

² cités par S.Navarrete (1988) cit. p.112.

³ N.Percheron (1988) : "Colonización Española y Despoblación de las Comunidades Indígenas" in *Movimientos de Población en el Occidente de México* cit. p.140 et 145.

⁴ Ibid.

⁵ "Proceso de Pedro Meneses" *encomendero* de Coyuca in N.Percheron (1988) p.151.

⁶ S.Navarrete (1988) p.114.

⁷ les "congrégations" visaient à rassembler toute la population d'une communauté indienne, souvent dispersée en de multiples hameaux sur tout le territoire communal, au sein d'un seul village ou centre de peuplement, autour de l'église et de son cacique.

⁸ C.Morin (1979) p.27.

Balsas. Ce chiffre se situe dans la moyenne de la dépression calculée par Cook et Simpson pour l'ensemble du Mexique central: 11 millions d'habitants en 1519 et guère plus de 1 500 000 autour de 1650¹. Cependant tous les témoignages et les documents concordent à affirmer que les zones basses et côtières furent plus durement touchées que l'Altiplano. On peut donc imaginer que la dépression que reflètent le tableau II et le graphique II a été plus profonde:

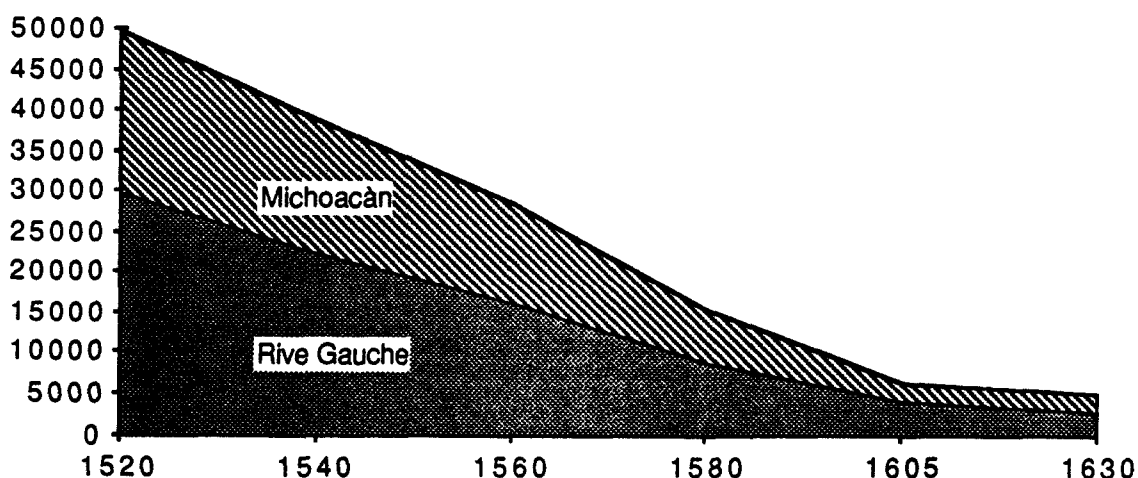
Tableau II: Evolution de la population totale des Terres Chaudes sur les deux rives du Balsas entre 1520 et 1870.

| Années | Population Rive | Population Rive Droite | | |
|--------|-----------------|------------------------|---------|---------------|
| | Gauche | Plaine alluviale | Piémont | Total Rive D. |
| 1520 | 30 000 | 15 000 | 5000 | 20 000 |
| 1540 | 22 500 | ? | ? | ? |
| 1580 | 9100 | 4500-5000 | ? | ? |
| 1605 | 4100 | 1800 (?) | ? | ? |
| 1632 | 3000 | 1400 | 750 | 2150 |
| 1746 | ? | 2830 | 400 | 3230 |
| 1760 | 7755 | | | |
| 1765 | | 3125 | 1835 | 4960 |
| 1770 | | 4050 | 1720 | 5770 |
| 1790 | 16 050 | 4830 | 3100 | 7930 |
| 1822 | 20 600(?) | 6700 | 1250 | 7950 |
| 1860 | 34 300(?) | 12 000(?) | 6400(?) | 18 400 |
| 1870 | 39 800(?) | 15 600(?) | 6715 | 22 315 |

Sources: voir Appendice I.

Graphique II: La chute démographique dans les Terres Chaudes 1520-1630.

Population



Source: Tableau II

En tout état de cause, et quelle qu'ait été la gravité de la chute démographique, on comprend aisément qu'avec une densité de population oscillant autour de 0,4 à 0,5 habitant au km² durant toute la première moitié du XVII^e siècle, le sud-est du Michoacán n'ait pas attiré les convoitises d'une population blanche à la recherche de bras plus que de terres. Les Terres Chaudes constituaient au milieu du XVII^e siècle un semi-désert humain

¹ S.F.Cook et L.B.Simpson (1948) : "The Population of Central Mexico in the Sixteenth Century". *Iberoamericana* 31. University of California. Berkeley 1948. Cités par W.Borah (1975) p.17.

sans ressources minières d'intérêt ni suffisamment d'eau ou de bonnes terres pour justifier l'investissement de capitaux. Elles ne disposaient d'aucun atout susceptible de compenser l'attrait exercé par les grands centres économiques de la Colonie.

Une place marginale dans la géographie économique de la Nouvelle Espagne.

A partir de la seconde moitié du XVI^e siècle a commencé à se développer en Nouvelle Espagne un secteur agricole créole qui profitait de la croissance des centres urbains et des perspectives d'exportation qu'offrait la métropole. L'intérêt des entrepreneurs agricoles s'est concentré initialement sur trois secteurs: la production de céréales pour l'approvisionnement des centres miniers et des villes "espagnoles", l'élevage, surtout pour ses cuirs, et la production de denrées tropicales, principalement sucre et cacao. Ce furent les principaux axes d'expansion de l'économie agricole coloniale, mais les Terres Chaudes manquaient d'avantages comparatifs pour espérer attirer les colons et les capitaux.

Leur position excentrée leur ôtait en effet toute possibilité de faire compétition sur le marché céréalier des centres urbains. La distance avec l'Altiplano aggravée par la multiplication des impôts sur les déplacements de marchandises (les *alcabalas*) n'autorisait que de très faibles bénéfices sur la commercialisation du maïs, céréale du pauvre dont le prix restait bas. Le marché avait été occupé de façon précoce par les domaines qui, dès la première moitié du XVI^e siècle s'étaient développés dans les grandes vallées de l'Altiplano (México, Chalco, Puebla, Toluca). Comme l'a remarqué judicieusement E.Florescano¹: "La première leçon que les grands propriétaires reçurent des obstacles géographiques et des barrières douanières qui limitaient les marchés fut celle-ci: un grand domaine, pour être en situation de compétition favorable face à ses homologues et à la production indigène locale, devait être situé sur des terres fertiles proches de son marché".

Ce n'est qu'exceptionnellement, à l'occasion des grandes crises de production agricole, que le maïs des Terres Chaudes eut accès aux marchés urbains de l'Altiplano. Seule céréale qui eût pu être transportée sur de grandes distances en raison de sa forte valeur ajoutée, le blé ne pouvait en revanche s'acclimater au climat torride du Moyen Balsas. Avec lui, s'était toute perspective de développement céréalier qui se fermait pour l'agriculture régionale.

Les grandes étendues de pâturages inoccupés, dont l'effondrement démographique de la population indienne avait accru la disponibilité, offrait en revanche un cadre propice à la multiplication des troupeaux. C'est ce qui s'était produit dès les premières années de la conquête au nord et au centre de la Nouvelle Espagne. Le bétail n'avait pas par ailleurs à souffrir de la multiplication des barrières douanières internes. Mais, durant la grande phase d'expansion économique du XVI^e siècle, alors que la demande de viande et de cuirs demeurait très élevée, c'est encore dans les régions proches des centres de consommation (zones minières, bassin de México, golfe du Mexique) que se multiplièrent les troupeaux. A partir de 1570, le bétail commença à diminuer dans tout le pays², et avec le XVII^e siècle, la réduction de l'activité minière et des échanges avec la métropole allaient faire chuter considérablement la demande de cuirs, principal produit et majeure source de profits pour les éleveurs³. La progression du bétail est donc restée longtemps limitée et ce n'est que plus tard, avec la reprise de l'activité économique à la fin du XVII^e siècle, que les troupeaux bovins coloniseront peu à peu les Terres Chaudes.

¹ E.Florescano (1971) : *Origen y Desarrollo de los Problemas Agrarios de México 1500-1821*. Ed. Era. México 1976. p.97.

² voir F.Chevalier (1953) pp.137-140.

³ Ibid. et W.Borah (1975).

A l'image de l'élevage, les plantations de canne à sucre et de cacao avaient connu un fort développement dès les premières décennies de la colonisation. A proximité du Moyen Balsas, de grands bassins sucriers se développèrent entre Zitacuaro et Tuzantla, Tacámbaro et Turicato, sur les balcons dominant la dépression des Terres Chaudes. Mais malgré la présence de petits cours d'eau et les avantages qu'offrait la rupture de pente, ils ne s'étendirent que de façon marginale et très tardive aux Terres Chaudes. On peut y voir l'effet de la récession économique que nous avons évoquée dans le cas de l'élevage. Mais plus encore ici, c'est sans doute le manque chronique de main d'oeuvre qui a été le facteur limitant. A une date aussi tardive que 1770, les plantations de Tuzantla, à la limite de la région, occupaient encore plus de 200 esclaves noirs¹. Et C.Morin de s'en étonner pour une époque où "l'esclavage productif s'était converti en un anachronisme" dans tout le reste de la Nouvelle Espagne. Les densités de population en vigueur tout au long du XVIIe siècle ne permettaient pas la fixation d'une masse de travailleurs endettés ni le développement de grands domaines sucriers. Par ailleurs, la culture du cacao, si omniprésente à l'époque pré-cortésienne, s'effondra totalement sur la côte de Zacatula du fait - ici encore - du manque de main d'oeuvre, puis de la concurrence de la production caribéenne. Dès la fin du XVIe siècle, les documents concernant le cours du Moyen Balsas n'en font plus qu'une mention anecdotique.

En fait, il semble bien que durant les deux premiers siècles de la colonie, l'économie agricole se soit presque limitée à un secteur indigène lui-même réduit et affaibli, se concentrant sur la production alimentaire et celle du coton pour ses besoins en numéraires lorsqu'il ne quittait pas la région pour les riches zones de l'Altiplano. Les conquérants n'avaient pas apporté de modifications importantes à l'organisation des sociétés agricoles indiennes et dans les Terres Chaudes, la gestion de l'espace et des terrains de culture suivait les mêmes règles qu'aux temps pré-hispaniques. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, tous les documents font mention du coton comme un élément central des systèmes de production. La réduction de la population avait sans doute libéré nombre de terres alluviales propices à sa culture après décrue. Il apparaît que durant toute la période coloniale, la production cotonnière, exigeante en travail et peut être mal rémunérée² ait été essentiellement assignée au secteur indigène de la société³. De fait les rapports des administrateurs coloniaux ou religieux la circonscrivent aux villages indiens. Sa commercialisation en revanche semble avoir échappé aux producteurs, car à partir du XVIIe siècle les sources ne font plus allusions à ces échanges saisonniers entre les Terres Chaudes et l'Altiplano que mentionnaient les "Relaciones y Memorias..." en 1580. Dans le courant du XVIIIe siècle, elle était totalement contrôlée par un très petit nombre de commerçants métis résidant à Valladolid ou Pátzcuaro⁴.

En tout état de cause, la production cotonnière n'a pas constitué un outil de prospérité pour l'ensemble de la région. Il est par ailleurs douteux que, dans les conditions que nous venons de décrire, une diffusion suffisante des techniques et outils espagnols (traction animale, araire...) ait pu se produire, permettant l'élévation du niveau des forces productives. Les terres de fond de vallée, devenues abondantes, permettaient sans difficulté le maintien d'une population agricole très réduite. Mais si le désintérêt de la population blanche et métisse fut garant d'une certaine stabilité quant au patrimoine foncier des villages indiens, l'effondrement démographique et l'isolement économique devaient en revanche les maintenir durant plus de deux siècles dans une misère qui, en 1770, inspirait la réflexion suivante au curé de Zirándaro:

¹ C.Morin (1979) p.258.

² à la fin du XVIe siècle, le développement des troupeaux ovins dans le centre et le nord de la Nouvelle Espagne avait favorisé la multiplication de manufactures exploitant la laine dans tout le Bajío. Ces textiles remplaçaient alors graduellement ceux de coton sur les marchés urbains de l'Altiplano.

³ A.Gunder Frank (1982) p.37.

⁴ C.Morin (1979) p.174.

Ici naquit la carence, mère de la petitesse. elle accoucha de la nécessité dans les bras de l'abstinence.¹

3- La lente gestation des grands domaines.

Alors que les théories relatives à la formation des grands domaines au Mexique lient celle-ci à la grande dépression économique et démographique que connut le pays au cours du XVII^e siècle, lorsque le secteur agricole tendit à se replier sur soi², l'implantation des capitaux créoles dans les Terres Chaudes semble s'être faite plus tardivement, et doit s'attribuer à la phase d'expansion économique dont bénéficia la Nouvelle Espagne au cours du XVIII^e siècle. C'est alors seulement que la lente avancée des troupeaux, puis le développement de la culture de la canne à sucre soumièrent la région à une seconde colonisation.

En fait, sur tout le territoire qui s'étend du pied de l'Altiplano jusqu'aux rives du Balsas ne vivaient guère plus de 15 familles espagnoles³ en 1632 et l'on peut évaluer la population non indigène à moins de 200 personnes à la même époque (voir le tableau III). Après le déclin minier que connut le Moyen Balsas à la fin du XVI^e siècle, l'élevage bovin dans sa forme la plus extensive était devenu la principale ressource de ce groupe.

Les lois promulguées dès les premières années de la colonisation⁴, donnant à tout éleveur un droit de vaine pâture une fois levées les récoltes des communautés indigènes, et l'abondance de terrains inoccupés favorisaient le maintien des troupeaux. L'autorisation par l'administration coloniale de droits d'exclusivité de pâturage, les *estancias* de bétail, contribuèrent à sédentariser les troupeaux, mais ne constituaient pas un droit de propriété pour le bénéficiaire. En 1632, neuf *estancias* de bétail seulement s'étaient développées dans la région sans qu'il soit possible de savoir si les terrains considérés étaient détenus en propriété ou en usufruit⁵. Elles se situaient sur le piémont de l'Altiplano, non loin des bassins sucriers de Tuzantla et de Turicato, ou bien à proximité des mines d'Espiritu Santo et il est probable que le bétail représentait l'investissement des bénéfices réalisés dans ces deux secteurs. On dénombrait alors près de 15 000 bovins, soit déjà sept fois plus que l'ensemble de la population humaine établie dans les Terres Chaudes; mais avec une densité de 0,025 animal par hectare, la région restait très en retrait par rapport à celles voisines de Temascaltepec ou de Tacámbaro.

Dès cette époque, les documents publiés par R.López Lara mettent en évidence l'apparition de véritables "seigneurs de bétail" tels que J.Madaleno et les familles Maldonado ou Bravo, bénéficiaires de plusieurs *estancias*. Trois personnes rassemblaient plus de 12 000 têtes de bétail, leur influence et leurs biens s'étendaient à l'ensemble de la région, de part et d'autre du Balsas. Le clergé local n'était pas absent et possédait 5 des 18 *estancias* mentionnées entre Ajuchitlàn et Caràcuaro. Son pouvoir allait encore se conforter au cours du XVIII^e siècle.

Cependant, il serait aventureux d'attribuer à ces propriétaires de bétail l'origine de la grande propriété foncière régionale. Les documents concernant le XVII^e siècle se

¹ O.Mazín G. (1986) : *El Gran Michoacán*. El Colegio de Michoacán-Gobierno del Estado de Michoacán. Zamora 1986. p.XXII.

² voir F.Chevalier (1953), W.Borah (1975).

³ comme le portent à croire les documents publiés par R.López Lara (1973) : *El Obispado de Michoacán en el Siglo XVII. Informe inédito de Beneficios, Pueblos y Lenguas*. Fimax Publicistas. Morelia 1973.

⁴ voir A.Lira et L.Muro (1976) p.412.

⁵ R.López Lara (1973) pp. 136-142. La carte de la communauté de Cutzio, réalisée au XVIII^e siècle rattache clairement l'*estancia* de Tototlàn au territoire du village indien.

limitent à l'année 1632. Il semble que cent ans plus tard, certains des terrains mentionnés alors avaient réintégré le patrimoine des communautés indigènes et la majorité de ces familles avait disparu de l'histoire régionale. On sait pourtant avec certitude que l'une au moins de ces *sestancias*, celle de Cutziàn, qui regroupait déjà six à sept mille bovins, est à l'origine de ce qui fut durant plus de 250 ans le plus important latifundium de la région.

C'est peu si l'on considère qu'à proximité immédiate de la région de grands domaines sucriers prospéraient depuis déjà bien longtemps: on dénombrait 6 plantations autour de Tuzantla¹ et 8 près de Turicato. C'est là que se concentrait la population créole: 547 familles, environ 2700 personnes dans la seule juridiction de Tuzantla en 1745², soit presque autant que la population totale du sud-est du Michoacán (moins de 3250 habitants à cette époque), et bien plus que l'ensemble de la population "de raison"³ dans les Terres Chaudes étendues aux deux rives du Balsas (voir le tableau III).

Les communautés indigènes semblent en conséquence avoir longtemps été épargnées dans leur patrimoine foncier. Si certaines ventes ou locations de terres ont été constatées au XVII^e siècle ou au début du XVIII^e⁴, la majorité d'entre elles bénéficiaient de très vastes extensions de terrains à défaut d'une population abondante pour les exploiter: 48 300 hectares pour la communauté de Purungueo et 19 300 hectares pour les 13 familles de la communauté de Caràcuaro en 1757, plus de 19 000 hectares autour du village d'Acuyo en 1709⁵ et près de 30 000 hectares pour la communauté de Cutzio composée de 156 familles vers 1750⁶. Ces villages conservaient en outre le contrôle des meilleures terres dans la plaine du Balsas et au long des principaux cours d'eau. Les cultures de décrue (rotation maïs associé-coton) y constituaient encore le principal mode d'exploitation du milieu. A partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, sous l'effet de la forte expansion minière et économique que connut la Nouvelle Espagne à cette époque, la pression de la population créole sur les terres et les pâturages des villages indiens devait cependant considérablement s'accroître, et avec elle commencer une nouvelle phase de colonisation.

La poussée des "gens de raison" .

Le développement démographique et agricole qui s'est produit sur le plateau central du Mexique à cette époque s'est traduit dans l'occupation des sols par l'augmentation générale des superficies emblavées et l'accroissement du loyer de la terre dans les grandes régions agricoles de la Nouvelle Espagne⁷. Dans le Bajío, devenu le grenier du pays, ce phénomène a eu deux conséquences sur la dynamique des populations humaines et animales; d'une part une partie des petits fermiers et métayers était expulsée de la périphérie des domaines céréaliers et devait chercher plus au sud les moyens de sa survie; d'autre part l'occupation des parcours du bétail par les cultures obligeait les éleveurs à chercher des pâturages hors du Bajío et à déplacer leurs troupeaux sur des distances de

¹ Ibid. p.142.

² A. Villaseñor y Sánchez (1748) : *Parte que le corresponde a Michoacán en la Estadística del Theatro Americano*. Morelia 1852. p.43.

³ ce terme désigne depuis l'époque coloniale et même parfois aujourd'hui encore la population blanche ou métisse, par opposition à l'indigène privée de jugement.

⁴ voir G.Sánchez et R.A.Pérez (1989) : *Caràcuaro de Morelos. Historia de un Pueblo de Tierra Caliente*. SCT-UMSNH p45.

⁵ G.Sánchez, R.A.Pérez (1989) pp.46-51.

⁶ D'après la carte de "composition" de terres que la communauté tient encore en sa possession

⁷ la population du diocèse du Michoacán se quintuple en un siècle, malgré les épidémies cycliques, selon C.Morin (1979) p.82.

plus en plus longues¹. De la sorte, "chaque année, des centaines de mulâtres descendaient vers Huetamo pour ramasser du miel sylvestre, semer du maïs et conduire les animaux des grands éleveurs; ils traversaient les districts de Maravatio, Ario, Tetela del Río et Zacatula comme les gitans en Espagne, puis retournaient vers le plateau avec femmes, enfants et animaux; en 1743 par exemple, on décompta 436 adultes et 492 enfants"². Ces transhumances permettaient le maintien des troupeaux sur les abondants pâturages des Terres Chaudes durant la saison des pluies estivales, librement ou par location aux communautés indiennes, avant leur retour sur les fanes et résidus de cultures des domaines céréaliers du Bajío en saison sèche. Le développement céréalier du Bajío et d'autres grandes vallées du plateau central (Valladolid-Cuitzeo, Toluca) s'est donc traduit par un double phénomène d'expulsion, des petits fermiers et métayers et du bétail, en direction des régions périphériques³.

A cette époque, la partie des Terres Chaudes située au Michoacàn comptait encore moins de 150 familles non indigènes résidentes⁴. Mais l'avancée progressive du bétail et du petit peuple métis allait bouleverser cet état de fait. Le tableau II met en évidence une augmentation de la population de 150% entre 1745 et 1790. La paroisse de Huetamo connaît ainsi un taux de croissance annuel de 2,11% entre 1742 et 1792, et le village de Cutzamala parvient à doubler sa population en 10 ans⁵. C. Morin place le pic de cet accroissement à la période qui s'étend de 1760 à 1780, lorsque la pression sur les ressources agricoles de l'Altiplano et du Bajío devint la plus forte, avant la crise et la grande famine de 1785-1786. Il est par ailleurs probable que celle-ci constitua un nouveau facteur d'expulsion en direction des terres "vierges" du moyen Balsas. Enfin, le développement minier de Tetela, sur la rive gauche du fleuve, et la nouvelle impulsion donnée à des centres plus anciens tels que Temascaltepec ou Sultepec, ont pu accroître encore l'attrait de la région. Ces différents facteurs coïncidèrent dans la violente rupture de la courbe démographique qui se produisit dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Une analyse plus fine des sources de documentation met en évidence que cette évolution se doit essentiellement au décuplement de la population "de raison" au cours du XVIII^e siècle. Alors que la population indienne stagne ou ne se redresse qu'avec lenteur, le nombre des métis atteint dès 1765 celui des indigènes et le dépassera largement dans les années suivantes. Les sources consultées ne permettent malheureusement pas d'étendre les données du tableau III à une plus longue période et il en va de même en ce qui concerne la portée du graphique III, mais tout porte à croire que l'ascendant numérique de la population métisse n'a fait que s'accroître par la suite: la crise de reproduction de la petite paysannerie créole sur l'Altiplano a atteint point d'orgue autour de 1785.

Tableau III : Croissance de la population "de raison" dans le sud-est du Michoacàn entre 1580 et 1765.

| Années | Rive Gauche | Terres Chaudes du Michoacàn | | Total |
|--------|-------------|-----------------------------|---------|----------------|
| | | Plaine alluviale | Piémont | Terres Chaudes |
| 1580 | 30 | 60 | 20 | 110 |
| 1630 | 220 | 150 | 50 | 440 |
| 1745 | 1250 | 840 | 300(?) | 2400 |
| 1765 | 1440 | 1180 | 1270 | 3900 |

Sources: voir Appendice I

¹ voir H.Cochet (1989): *Des Barbelés dans la Sierra. Origine, Emergence et Transformation d'un Système Agraire au Mexique: la Sierra de Coalcomàn (Etat du Michoacàn)*. Thèse de doctorat à l'INA-PG. Paris 1989. Chapitre I.

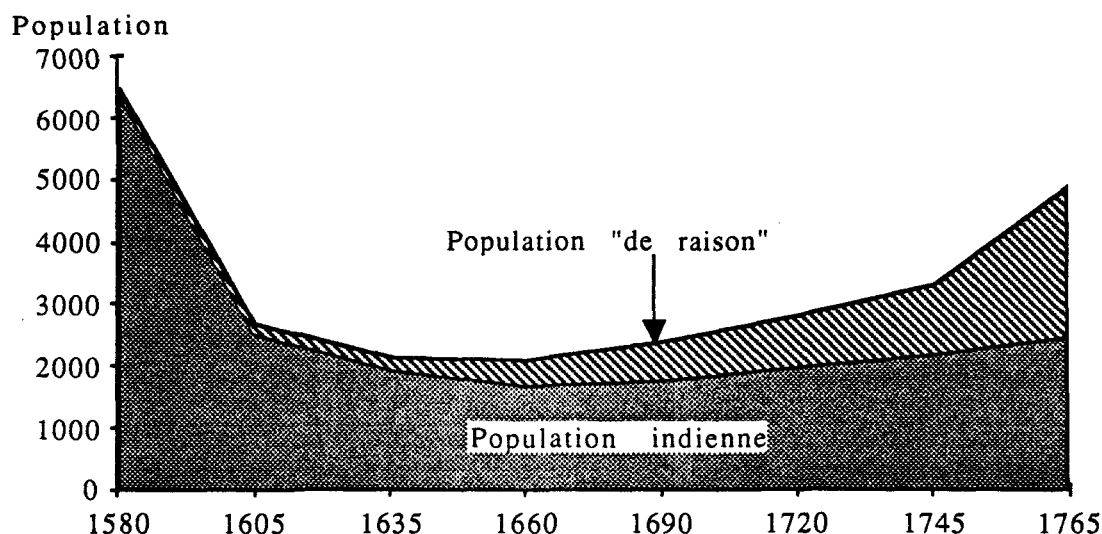
² C.Morin (1979) p.37.

³ H.Cochet (1989) cit.

⁴ d'après A.Villasenor y Sánchez (1748) pp.66-68.

⁵ C.Morin (1979) pp.67-68.

Graphique III : Participation de la population "de raison" dans l'évolution démographique au sud-est du Michoacàn entre 1580 et 1765.



Sources: Tableaux II et III

Une telle croissance d'un secteur donné de la population ne peut donc s'expliquer que par un très fort courant migratoire vers les Terres Chaudes. Cette récupération démographique est cependant loin de correspondre à une invasion métisse et les densités de populations sont restées très en deçà de celles qui étaient en vigueur au début du XVI^e siècle. Mais, cette augmentation de 150% en un demi-siècle s'est surtout traduite par le bouleversement des schémas de peuplement et par l'apparition d'une nouvelle structure d'exploitation du sol, d'une nouvelle organisation sociale, d'une nouvelle culture: celle du *rancho* et de l'*hacienda*, celle de la propriété privée.

Ranchos et haciendas, développement et stabilisation.¹

Deux précieux documents¹ permettent de cerner avec une relative précision l'avancée des "gens de raison" et leur implantation régionale autour de 1765. Le phénomène le plus important est le considérable gonflement de la population du piémont de l'axe néo-volcanique demeuré jusqu'alors relativement désert: une multiplication par quatre entre 1745 et 1765 et une croissance de 70% dans les vingt années qui suivent (voir le tableau II). Cette poussée vertigineuse est à relier directement à l'expansion des bassins sucriers dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, pour répondre à l'accroissement général de la demande dans la Nouvelle Espagne.

¹ les termes d'*hacienda* et de *rancho* ont pris différents sens au cours de l'histoire. Si originellement l'*hacienda* désignait tout type de bien et de richesse, son usage s'est progressivement réduit à la désignation de la très grande propriété foncière. C'est le sens qui lui sera attribué dans ce travail. Celui du mot *rancho* est en revanche beaucoup plus variable. Indissociable de la société rurale mexicaine, il sert aussi bien à désigner des propriétés de taille souvent moyenne mais pouvant aller jusqu'à plusieurs milliers d'hectares et spécialisées dans l'élevage, que des hameaux ou de petits villages avec un sens souvent péjoratif. Cette imprécision se retrouve dans les documents qui ne permettent pas de distinguer les lieux d'installation de fermiers ou métayers métis des propriétés privées en formation.

¹ I. González S. (1985) : *El Obispado de Michoacán en 1765*. Gobierno del Estado de Michoacán. Morelia 1985. O. Mazin G. (1986) : *El Gran Michoacán*. El Colegio de Michoacán-Gobierno del Estado de Michoacán. Zamora 1986.

Grâce à l'appui des capitaux de commerçants de Valladolid ou de Pátzcuaro¹, plusieurs propriétés se sont constituées à partir de 1750, tendant à s'implanter au niveau de la rupture de pente avec l'Altiplano. Malgré un relief accidenté, le piémont offrait au développement des plantations sucrières certains avantages comparatifs dont la plaine du Balsas était dépourvue. Un climat plus frais et les sols profonds et biens drainés des fonds de vallées représentaient les conditions idéales pour l'implantation de la canne. Le principal facteur limitant, de taille cependant, résidait dans la nécessité d'irriguer les plantations au long d'une saison sèche qui pouvait atteindre huit mois. Cela obligeait souvent les planteurs à contrôler un ou plusieurs cours d'eau sur un long transect allant jusqu'au rebord du plateau. De fait, l'extension des propriétés sucrières semble avoir été disproportionnée par rapport à leur production, mais il faut y voir la nécessité de dominer un bassin versant suffisamment vaste pour assurer en tout temps les exigences de la culture de la canne. Vers 1760, ces domaines représentaient des superficies de l'ordre de 10600 hectares pour les propriétés de Francisco de Austria (*haciendas* de San Antonio-Las Huertas), 3500 hectares pour celles de la famille Guedea, 5300 hectares dans le cas de l'*hacienda* de Canario². De ce total, il est probable que guère plus de 400 hectares de canne à sucre aient été plantés. Ces propriétés n'étaient que partie de patrimoines plus vastes: Francisco de Austria était un négociant espagnol prospère de Valladolid; la famille Guedea possédait d'autres terres dans l'intendance de Valladolid et une maison de commerce dans cette même ville³.

Et c'est au sein de huit ou neuf domaines sucriers situés aux pieds de l'Altiplano qu'est venue se masser une très grande partie de la population immigrée: 480 personnes en 1765, 800 en 1770, 1300 en 1795⁴. Son développement est parallèle à celui de la production sucrière qui passe, dans l'*hacienda* de San Antonio de 12,4 tonnes en 1755 à 8280 pains de sucre blanc et autant de sucre brun, soit près de 85 tonnes, en 1785⁵. Les rapports de production et les itinéraires techniques que les migrants avaient connus sur l'Altiplano furent très probablement à la base de la mise en valeur des propriétés sucrières. Ils seront évoqués dans la dernière partie de ce chapitre.

Mais l'essor d'une activité sucrière florissante dans le nord de la région ne doit pas masquer celui, conjoint, de l'élevage dans toutes les Terres Chaudes, y compris au sein même des domaines sucriers. Cette époque est celle du développement de grands troupeaux sur les terrains laissés vacants par les villages indigènes; au bétail en transhumance déjà mentionné s'ajoutait celui des grands propriétaires locaux et aussi d'une foule de petits éleveurs à la recherche de pâturages. Le même domaine de San Antonio marquait 840 veaux en 1782⁶, et entretenait donc une population bovine d'environ 4500 animaux. A la même époque, l'*hacienda* de Cutziàn atteignait une extension de presque 60 000 hectares que peuplaient 700 personnes et environ 10 000 têtes de bétail⁷.

Mais c'est sans doute par l'apparition et la multiplication des *ranchos* et *estancias* à la périphérie des villages indiens que l'on mesure le mieux le développement de l'élevage à l'échelle régionale. Par l'achat ou la location de terres à des communautés décimées⁸ qui n'en avaient pas l'usage, un grand nombre de petits éleveurs métis semble s'être implanté dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Aucun obstacle, aucune clôture ne s'opposaient à

¹ G.Sánchez, R.A.Pérez (1989) p.53.

² Ibid. pp.54-55.

³ Ibid. p.39.

⁴ Ibid. pp.61-62 et 70.

⁵ Ibid. p.56.

⁶ Ibid. p.53.

⁷ Ibid. pp.53,54 et 61.

⁸ En 1765, la communauté indigène de Caràcuaro comptait 19 familles, celle de Nocupétaro 32. D'après I.González (1985) pp.140,142 et 143.

l'avancée du bétail: il suffisait d'obtenir le droit de s'installer à la périphérie de l'une de ces communautés pour avoir *de facto* accès aux pâturages indivis de celle-ci. A la condition d'éviter les divagations des animaux sur les parcelles cultivées par les indiens (mais elles étaient peu nombreuses et concentrées à proximité des cours d'eau), le bétail pouvait paître librement et recevait un minimum de soins. Il est probable qu'il n'était rassemblé que deux fois l'an, à l'occasion du marquage au fer des jeunes animaux puis à la saison des pluies, lorsque l'on séparait les veaux de leurs mères pour la période de traite. Les pâturages naturels représentant le seul fourrage des animaux, un seul vacher pouvait prendre en charge un troupeau de 150 ou 200 bovins. Pour le petit peuple métis expulsé des domaines de l'Altiplano où l'espace lui était fermé, la possession de quelques têtes de bétail représentait l'accès à une véritable rente de situation et à une étendue presque illimitée.

En 1765 on dénombrait ainsi sur les terres des communautés de Cutzio et de Zirándaro ou à proximité de celles-ci, 34 *ranchos* occupés par 138 familles "de raison"¹ (voir la copie de la carte dressée par le curé de Cutzio à cette époque); elles étaient 65 sur les terrains de la communauté de Purungueo et tout autant près du village de Tiquicheo². Sur les terres des villages de Caràcuaro et d'Acuyo, 37 familles métisses étaient installées en fermage, réparties en sept *ranchos*³. Soit 60 à 70 sites d'implantation pour 305 familles. Dans tous les cas, la taille réduite de ces familles, souvent sans enfant, et le nombre de célibataires surprennent. Il s'agissait de toute évidence d'une population jeune, ce qui viendrait étayer la thèse d'une migration récente, en provenance de régions où la pression foncière était élevée, obligeant nombre de cadets de famille à l'exode.

Ce flux semble s'être stabilisé à la fin du XVIII^e siècle puisque la statistique dressée par M. de Lejarza en 1822 ne fait apparaître qu'un faible accroissement du nombre des *ranchos* et *estancias* qui atteignaient alors un total de 80 pour tout le sud-est du Michoacán⁴. Il est probable que cette stabilisation- ainsi que la stagnation de la population entre 1790 et 1822 qu'indique le tableau II- puissent être attribuées dans une large mesure aux remous de la guerre d'indépendance dont la région devint l'un des théâtres privilégiés⁵. Mais la récession économique et démographique de cette époque toucha en priorité le piémont et les domaines sucriers alors que la vallée du Balsas, moins accessible aux troupes royales, voyait la croissance de sa population se poursuivre. Or le nombre de *ranchos* n'y augmenta pas davantage. Il semble bien que le courant migratoire en direction des Terres Chaudes se soit tari avec la fin du siècle et que la croissance ultérieure se soit faite par gonflement des familles, sans apport exogène. La taille réduite de celles-ci au milieu du XVIII^e siècle (guère plus de deux ou trois membres très souvent) expliquerait alors que l'essaimage ait été limité au début du XIX^e: la croissance de la population s'effectua à l'intérieure des structures foncières établies au siècle précédent.

Le processus de formation de *ranchos* semble en revanche avoir repris par la suite, sans qu'il soit possible d'en faire un suivi précis par faute de documents. Mais en 1848 étaient mentionnés pour l'ensemble du parti de Huetamo, étendu aux juridictions de Pungarabato, Coyuca, Zirándaro et Guayameo, 309 *ranchos* et *haciendas*⁶. Cela élèverait

¹ Ibid. pp.136-137, O.Mazín (1986) pp.413-426.

² Ibid. pp.430 et 435.

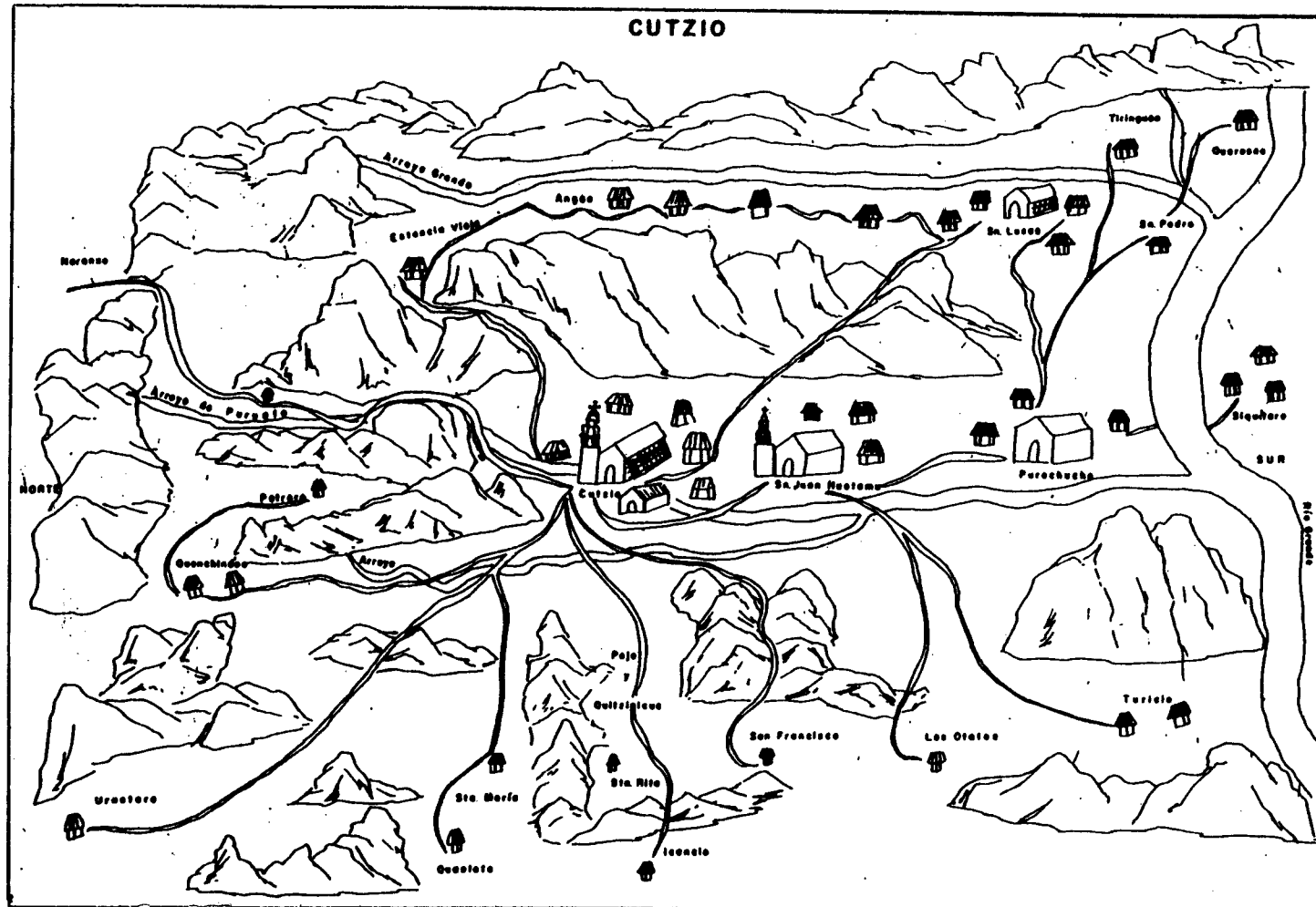
³ I.González pp.141-142.

⁴ M. de Lejarza (1822) : *Análisis Estadístico de la Provincia de Michoacán en 1822*. Fimax Publicistas. Morelia 1974.

⁵ J.M.Morelos, "généralissime" des armées insurgées, sans doute la plus grande figure de la lutte pour l'indépendance, était curé de la paroisse de Caràcuaro et y constitua dès 1810 le premier contingent de ce qui allait devenir "l'armée libératrice du sud". Par la suite, la région fut intégrée au théâtre d'action de la guérilla de V.Guerrero et ce, jusqu'à la consommation de l'indépendance en 1820.

⁶ "Productos de las Rentas de Erario General del Estado de Michoacán" in *Boletín de Geografía y Estadística de la República Mexicana* No 7. México 1849.

Carte V: La paroisse de Cutzio en 1765.



Source: I. Sánchez G. (1985) p. 138.

le nombre de domaines particuliers à plus de 160 pour la seule rive droite, plus du double de ce qu'il était 30 ans auparavant.

Les communautés indigènes face à la pression des "gens de raison".

A l'abord de la seconde moitié du XVIII^e siècle, les villages indiens avaient été peu affectés dans leur patrimoine foncier comme nous l'avons vu précédemment. L'immigration métisse et l'essor des domaines sucriers les ont ensuite atteints de façon inégale. Les communautés situées au pied de l'Altiplano furent touchées beaucoup plus largement dans la mesure où une partie de leurs terres, au niveau de la rupture de pente, s'avérait propice à la culture de la canne à sucre. C'est le cas du village de Nocupétaro dont les terrains se trouvaient réduits à 4600 hectares dès 1757¹. L'accroissement de la charge fiscale des populations indigènes à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle² a pu motiver certaines ventes de terres. Mais les ventes, de même que les spoliations ont probablement été beaucoup moins nombreuses que les contrats de fermages passés avec les éleveurs: les documents disponibles ne laissent aucun doute sur l'importance qu'ont eu ceux-ci. Les hameaux formés par les fermiers se sont multipliés à la périphérie des terrains communautaires et même parfois à proximité des villages. Il semble que ces locations aient fréquemment concerné des superficies de plusieurs milliers d'hectares comme ce fut le cas pour l'accord passé entre les communautés de Caràcuaro et Acuyo et Manuel Amirola qui ensuite installa 37 familles de métayers et vachers sur ces terres³. Il est généralement difficile, à partir des sources disponibles, de distinguer les petits fermiers métis qui furent probablement relativement nombreux, de ces populations dépendantes d'un gros éleveur.

La multiplication des locations de terre se révéla être un péril majeur pour les villages. Les lois coloniales menaçaient d'exproprier les terres que les indiens n'exploitaient pas, et la présence de fermiers démontrait cet état de fait. En contre partie, la pression des éleveurs était telle sur les superficies immenses dont disposaient les communautés, qu'elle les plaçait dans une situation de porte à faux: les dangers de dénonciations et d'invasions étaient permanents. Une fois entamé, le processus devenait très rapide: en moins de 50 ans les possessions du village d'Acuyo furent amputées de 12 300 hectares⁴. Le développement de l'élevage sous une forme individuelle au sein des communautés, utilisant les parcours indivis de la même façon que le faisaient les éleveurs métis constituait sans doute une parade à ce péril: l'occupation des terres par le bétail des villageois mettait un frein à l'expansion des troupeaux des "gens de raison". Principal facteur d'invasions, l'élevage devenait aussi un élément des systèmes de production indigènes et l'une des pièces de la défense des communautés.

Le formidable essor des confréries religieuses dans la seconde moitié du XVIII^e siècle peut être analysé comme l'expression communautaire de cette stratégie de défense. Les confréries avaient pour façade la constitution d'un fond commun pour la célébration d'un saint-patron. En fait, elles se révélèrent être un moyen idéal pour justifier la détention de terrains menacés grâce à l'entretien de troupeaux communs et le semis de petites superficies de coton qui en faisaient des biens inaliénables, farouchement protégés par l'église. Alors qu'il n'en était faite aucune mention 40 ans auparavant, en 1770 les confréries s'étaient multipliées dans toutes les communautés indigènes. A cette époque, la seule communauté de Coyuca sur la rive gauche du Balsas comptait 5 confréries qui totalisaient 1100 têtes de bétail et les villages dépendant de la paroisse de Huetamo situés sur l'autre rive du fleuve accumulaient 3130 bovins et 210 chevaux répartis en 6

¹ G.Sánchez, R.A.Pérez (1989) p.55.

² Ibid. p.57.

³ I.González (1985) pp.141-142.

⁴ G.Sánchez, R.A.Pérez (1989) p.50.

confréries¹. Elles acquièrent un tel pouvoir qu'il n'était pas rare de les rencontrer créancières de certains gros éleveurs². Les troupeaux des confréries devenaient théoriquement propriétés de l'Eglise, mais il est probable que les produits en étaient partiellement détournés pour subvenir aux besoins de l'ensemble du village ou de tel ou tel cacique local. La multiplication de terrains "cédés" à l'Eglise devint cependant un danger majeur pour les communautés indiennes, lorsque les lois de réforme promues par l'Etat libéral dans la seconde moitié du XIXe siècle abolirent la propriété ecclésiastique et imposèrent la mise en vente des terrains concernés. Cette porte ouverte à la colonisation métisse a souvent été mise en relation avec l'accroissement du nombre de *ranchos* observé à cette époque dans tout le centre du Mexique³. Il n'est malheureusement pas possible d'en évaluer l'impact pour l'ensemble de la région.

En fait, la pression des "gens de raison" s'est surtout traduite par de profonds bouleversements des systèmes indigènes de production. Ceux-ci ne se limitèrent pas au développement de l'élevage bovin tant dans son expression communautaire au sein des confréries que sous une forme individuelle utilisant les parcours indivis des communautés: la culture de la canne à sucre à grande échelle y fit également son apparition. Les plantations de l'*hacienda* de Quenchendio qui étaient exploitées en 1745 par des métis semblent être passées dès 1765 sous contrôle direct des indigènes de Cutzio⁴ et elles sont mentionnées comme possession de la communauté au début du XIXe siècle⁵. A l'image de son homologue métisse, la population indienne se dispersait; par migration vers les grands domaines sucriers ou d'élevage, mais aussi par essaimage sur les indivis des communautés. Il est difficile de préciser ce qui eut un rôle déterminant dans cette évolution, mais l'occupation concertée des terrains pour en prévenir l'invasion par les métis s'effectua sans doute de pair avec leur appropriation individuelle et l'affaiblissement des structures communautaires. En 1822, existaient sur le territoire des communautés indiennes du district de Huetamo, affermés à des métis ou bien directement exploités par les indigènes, 2 *haciendas* et 42 *ranchos*⁶. C'était encore peu par rapport aux propriétés privées de la population "de raison", mais déjà très révélateur des modifications induites dans le mode d'exploitation de terres qui théoriquement demeuraient soustraites à toute forme d'appropriation individuelle.

La population indienne n'assista pas en victime expiatoire et repliée sur soi à l'invasion de ses terres. Elle semble au contraire avoir assimilé les changements techniques et l'organisation sociale qu'apportaient les "gens de raison" dès la fin du XVIIIe siècle. Si la culture du coton connut une nouvelle impulsion à partir de 1750 et s'affirma comme la "culture indigène" par excellence, la canne à sucre et surtout l'élevage bovin semblent bel et bien s'être imposés comme axes dominants du système agraire régional dès cette époque: arme privilégiée de l'expansion métisse, les troupeaux furent aussi le principal facteur d'appropriation individuelle des terrains indivis. Pour les communautés, l'assimilation des éléments du système de production métisse représentait l'une des conditions de la défense de leur patrimoine et de leur survie à moyen terme. Mais elle constituait par la même occasion un facteur de désintégration des structures communautaires d'exploitation du milieu et le plus sûr chemin vers l'appropriation individuelle des terres.

¹ Archivo General de la Nación, Historia T.73 : *Ydea de la Juridiccion de San Juan Huetamo. Extendida por persona comisionada que fue don Joseph Antonio Calderon*. Ce précieux document m'a aimablement été prêté par A.Ochoa.

² Ibid. la confrérie de San Jerónimo comptait ainsi 525 pesos de créances.

³ Voir par exemple E.Semo (coordinateur, 1988): *Historia de la Cuestión Agraria Mexicana. Tomo I, "el Siglo de la Hacienda"*. CEHAM-Siglo XXI. México 1988. p.159.

⁴ Les documents publiés par I.González (pp.136-137) n'y font mention d'aucune famille "de raison" alors que la précision de l'appartenance ethnique des habitants est généralement systématique.

⁵ J.J.Martínez de Lejarza (1822) tableau VII.

⁶ Ibid.

4-Un nouveau système agraire se met en place.

Pendant 50 ans, entre 1810 et 1860, la jeune république mexicaine se trouve plongée dans une suite presque ininterrompue de conflits (guerre d'indépendance, affrontements entre "centralisateurs" et "fédéralistes", intervention française) et l'anarchie s'étend à tout le pays. La géographie des Terres Chaudes y a favorisé l'implantation des mouvements de guérilla et des bandes de pillards, et l'on peut attribuer à cette situation l'absence de documents permettant de suivre les dynamiques qui ont été décrites. Il apparaît cependant évident qu'à l'abord du XIX^e siècle, l'économie régionale était nettement dominée par le secteur créole en général et latifundiaire en particulier. Cette emprise n'allait jamais se démentir: le système associant la canne à sucre à l'élevage bovin devait concentrer l'essentiel de l'activité humaine pendant plus de 150 ans.

Dès la fin du XVIII^e siècle, six tanneries opéraient à Huetamo¹ et leur production se joignait à celle des haciendas sucrières du piémont pour approvisionner les régions minières voisines mais aussi parfois celles de Guanajuato, Zacatecas ou San Luis Potosi². Mais la domination des grands domaines ne se limitait pas aux marchés "exportateurs", elle s'étendit à une date précoce au secteur vivrier: en 1782, les deux plus grands latifundia de la région, Cutziàn et San Antonio-las Huertas, contrôlaient déjà 71% (177 tonnes) des 248,5 tonnes de maïs produites dans la paroisse de Caràcuaro³. Cela leur conférait un énorme pouvoir en époque de crise⁴ ou de soudure sur les mouvements de population et leur garantissait l'abondance d'une main d'oeuvre endettée lors des pointes de travail.

La tendance semble donc avoir été à l'incorporation de l'économie indigène au nouveau système agraire mis en place par les "gens de raison". Pourtant, l'économie cotonnière connut un fabuleux développement dans toute la Nouvelle Espagne au cours du XVIII^e siècle, en particulier à l'immédiat voisinage des Terres Chaudes: alors que l'on ne comptait en 1750 que 20 ateliers textiles de tous types à Valladolid, les filatures de coton y étaient au nombre de 48 en 1792 auquel s'ajoutaient 17 ateliers à Tacàmbaro et plusieurs autres à Temascaltepec⁵. Mais les avantages conférés par la proximité des centres industriels se trouvaient en majeure partie annulés par les conditions locales de la production. Constituant un marché captif, "la zone était le jardin privé de 3 ou 4 commerçants qui pratiquaient le trafic (...) Ils se présentaient aux producteurs de coton lors du semis et leur faisaient avance de tissus(...) taxés huit fois leur prix réel; ils revenaient au moment de la récolte ramasser une quantité de coton équivalente à la dette, taxant l'arrobe⁶ à moitié de sa valeur(...) Le commerçant accumulait ainsi les fonctions de vendeur, usurier, acheteur et transporteur"⁷. Dans ce secteur aussi s'affirmait la subordination de l'économie indigène à celle des "gens de raison". Le développement de l'élevage que nous avons déjà décrit dans les communautés et l'installation d'un nombre croissant de familles indiennes sur les plantations de canne à sucre ou les *ranchos* sont un autre aspect du même phénomène.

Il convient de relativiser les proportions du développement économique régional de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Celui ci se produisit dans le cadre d'une expansion économique généralisée qui toucha toute la colonie et n'atteignit les Terres

¹ D'après l'*Ydea de la Juridiccion de San Juan Huetamo...* cit.

² G.Sánchez, R.A.Pérez (1979) p.57.

³ Ibid. p.53.

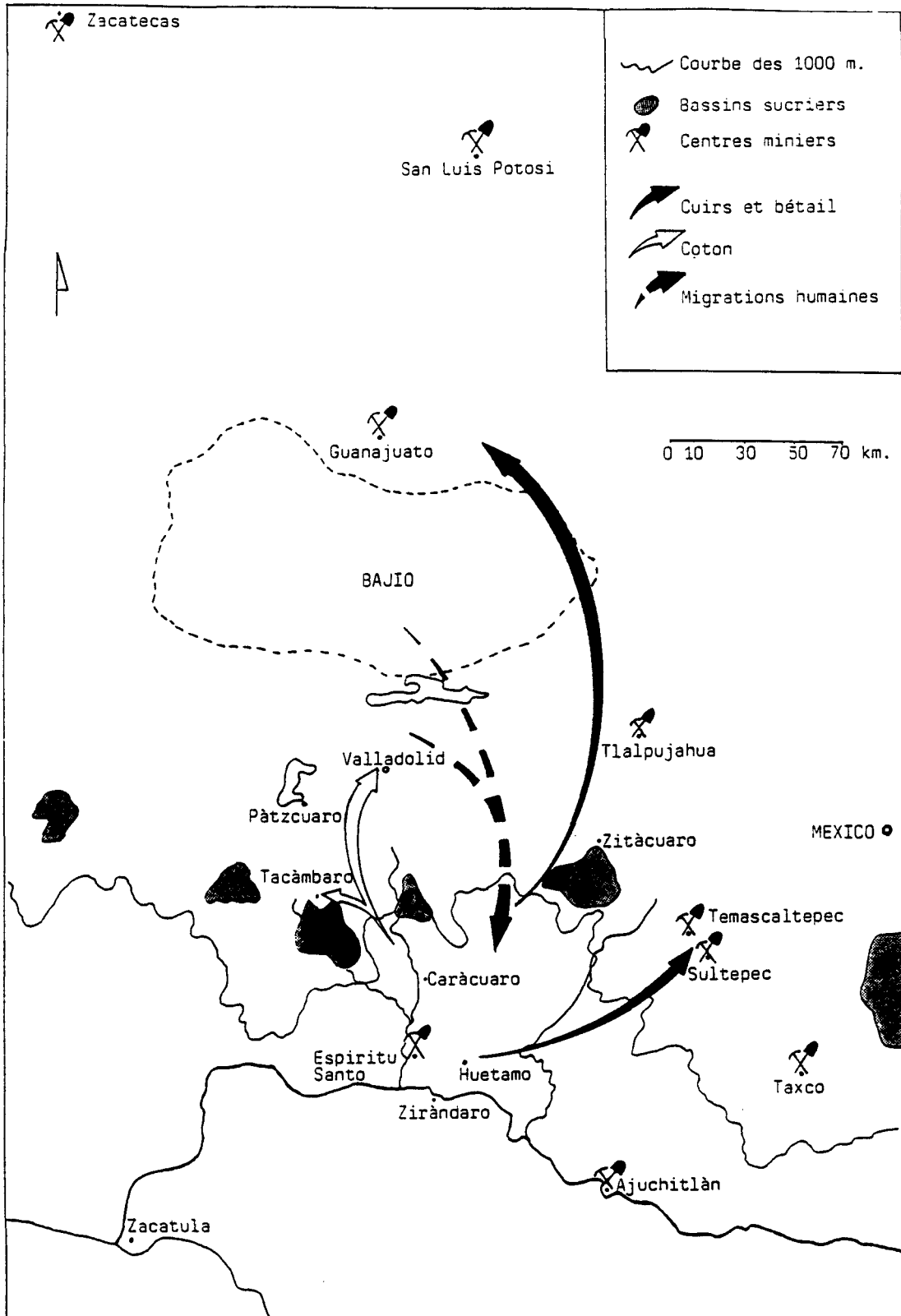
⁴ Lors de la grande crise agricole de 1784-1786, 136 personnes moururent dans la paroisse de Caràcuaro, 302 dans celle de Turicato. (ibid. p.66).

⁵ E.Florescano, I.Gil (1976) : "La Epoca de las Reformas Borbónicas y el Crecimiento Económico". in *Historia General de México* cit. p.561. C.Morin (1979) p.123.

⁶ l'arrobe équivalait à un poids de 11,5 kg.

⁷ C.Morin (1979) p.174.

Carte VI: Echanges commerciaux et migration métisse
au XVIII^e siècle.



Chaudes que par contre-coup. Deux indices permettent de juger de ses réelles dimensions: le produit de la dîme, reflet du secteur productif, et celui des impôts commerciaux. Pour l'ensemble des Terres Chaudes du Michoacàn qui comprenaient les dépressions du Balsas et du Tepalcatepec (cette dernière se distinguant déjà par l'exportation de riz, de coton et d'indigo), le revenu de la dîme ne représentait que 23% de ce qu'il était sur l'Altiplano du Michoacàn et 12% de son équivalent dans le Bajío¹. L'augmentation de 128% perçue sur les taxes commerciales dans la même région entre 1782 et 1809, révèle un fort décollage des échanges, mais on doit le relativiser face au quintuplement observé alors pour l'ensemble du Michoacàn, sur une période plus courte de surcroît (1788-1809)².

En fait, l'activité commerciale dans la région restait embryonnaire et se limitait aux rares incursions de quelques muletiers venant de l'Altiplano et au trafic des acheteurs de coton: en 1800, n'existaient que trois magasins pour l'ensemble du district fiscal de Huetamo quand ils étaient 55 dans celui de Zitàcuaro à 100 km plus au nord³. Les Terres Chaudes restaient enclavées, sans grandes communications avec le reste de la Nouvelle Espagne. Une telle situation favorisait l'ascendant des grands domaines et le contrôle des populations par la gestion et le monopole des réserves en grains dans certaines zones de la région. Si le prix du maïs semble être resté en deçà des niveaux observés dans les parties densément peuplées de l'Altiplano, l'isolement de la région favorisait certaines envolées atteignant 500% en un an⁴ qui poussaient les plus petits producteurs à l'endettement et au service dans les latifundia. Là se mettait en place un nouveau système de production.

Métayage et fermage: l'émergence de nouveaux rapports de production.

Les grands domaines étaient le plus souvent organisés autour d'un noyau irrigué et planté de canne à sucre, de taille souvent réduite, constitué par les meilleurs sols. Le plus souvent, l'étendue de la plantation ne dépassait pas quelques hectares, même si certaines propriétés comme celle de San Antonio parvenaient à récolter 70 ou 80 hectares de canne chaque année. Les plantations sucrières ont sans doute été le lieu de diffusion privilégié des techniques importées par les Espagnols: culture prolongée d'une même parcelle sans avoir recours au recru forestier ou aux inondations pour en reconstituer la fertilité, regroupement des parcelles cultivées en soles soumises à rotation culturale, culture attelée et emploi de l'araire... Leur mise en valeur s'organisa autour de nouveaux rapports de production grâce à la fixation sur le domaine d'une population à la recherche de sécurité quant à l'accès aux outils, aux capitaux et aux semences que détenait l'hacienda: les *arrimados*.

La traduction la plus satisfaisante du mot *arrimado* est aussi la plus littérale: "lié" ou "ligoté" à un propriétaire. Il s'agissait de paysans sans terre ou endettés qui retrouvaient sur le domaine les relations de production qui étaient en vigueur dans les grandes régions céréalières de l'Altiplano, foyers de l'émigration métisse. Ils s'y installaient en qualité de métayer le plus souvent, recevant une parcelle, les animaux de travail ainsi qu'une avance en semences et capital de la part du propriétaire en échange de la moitié de la récolte. Il est probable que cette avance jouait un rôle décisif dans l'engagement de l'*arrimado*. Elle était ensuite déduite sur la moitié de la récolte qui demeurait en sa possession. L'évolution historique des rapports de production dans la région portent à croire que le statut de l'*arrimado* fut identique à celui d'un métayer. Cependant, tenant compte des faibles densités de population, il n'est pas impossible que certains aient eu initialement accès à la

¹ Ibid. p.119.

² Ibid. pp.150-151. En 1809, les taxes perçues dans les Terres Chaudes représentaient moins de 14% du total du Michoacàn.

³ Ibid. p.162.

⁴ Ibid. p.196: entre les mois de juin 1792 et juin 1793, le prix de la fanega de maïs passa de 2 à 12 reales.

terre sans autre obligation que le remboursement de l'avance faite par le propriétaire ou le fermier. Le métayage peut également avoir été substitué ou complété localement par la location d'animaux, comme le laisse entendre cette citation du curé de Caràcuaro en 1770:

Les résidents des grands domaines sont dans leur majorité des *arrimados*, plus misérables que les serviteurs car ils se maintiennent grâce aux vaches qu'on leur loue pour qu'ils fassent du fromage.¹

Les terres laissées en métayage constituaient un périmètre autour de la plantation sucrière. Elles étaient affectées exclusivement à la production vivrière de maïs, haricot et courges associés. A la différence du système de culture mis en place par les indiens, celui-ci reposait sur l'emploi de la traction attelée et la pérennisation de l'occupation du sol par l'agriculteur (après défriche et dessouchage de la parcelle qui lui était confiée, le nouvel arrivant y effectuait chaque année les semis aussi longtemps que le propriétaire l'y autorisait). Cette organisation avait plusieurs avantages pour qui en détenait les clés. Elle permettait le contrôle d'un volant de grains qui assurait la pérennité des travailleurs, et de résidus de culture (tiges du maïs) fort utiles en fin de saison sèche pour l'alimentation du bétail. Mais surtout, la main d'oeuvre immobilisée par la culture du maïs ou la traite des animaux durant toute la saison des pluies, devenait parfaitement disponible, une fois la récolte levée, pour les travaux de la canne à sucre de décembre à mai. De la sorte, les propriétaires fixaient sur leur exploitation des travailleurs payant eux-mêmes le salaire qui allait leur être versé. Toute culture qui ne fût pluviale ou empiétât sur le cycle de culture de la canne à sucre était exclue de ce système. Ce fut le cas du coton qui entra en compétition avec la canne dans l'occupation des terres les plus basses et de la main d'oeuvre: il ne s'implanta jamais sur les *haciendas*.

Les contrats de métayage et le système de fixation des *arrimados* ne se sont pas limités aux propriétés sucrières. Ils se sont généralisés à l'ensemble de la région et aux grands domaines d'élevage qui y trouvaient le moyen de "s'attacher" des vachers pour la surveillance et la traite des troupeaux, et d'élargir leur base fourragère grâce à l'extension des surfaces cultivées.

Autour des terrains de culture, la majeure partie de la superficie des grands domaines était couverte par un maquis épineux servant de parcours au bétail. Sa gestion reposait sur une conduite très extensive, le troupeau se déplaçant librement sous la surveillance d'un nombre limité de vachers chargés chacun de 150 à 200 animaux. Seul le noyau cultivé du *rancho* ou de l'*hacienda* était protégé des divagations du bétail par une clôture de branchages ou une haie vive. Les limites du domaine demeuraient en revanche imprécises, en particulier au contact des terres des communautés indiennes. Lorsque les fourrages naturels venaient à se raréfier en fin de saison sèche, les parcelles cultivées pouvaient être ouvertes aux animaux qui pouvaient s'y alimenter avec les fanes de culture (cannes et feuilles de maïs, paille de haricot etc...). L'entretien des troupeaux se faisait de la sorte à un coût très bas, celui du salaire des vachers et de l'entretien des haies vives protégeant les terres cultivées.

La gestion de leurs domaines n'exigeait donc pas un contrôle très strict de la part des propriétaires. Ce contrôle s'est par ailleurs probablement distendu davantage au long des violentes périodes qui marquèrent les années 1810 à 1860. La faiblesse des investissements productifs hors des maigres superficies irriguées et la cohérence du système de production mis en place favorisaient l'absentéisme des grands propriétaires. Ce fut le trait marquant de ce groupe qui déléguait l'administration de ses biens à un petit nombre de "majordomes" pour la gestion des domaines ou de "caporaux" pour celle des troupeaux². L'accroissement du nombre de *ranchos* qui s'est produit à partir 1820 permet de supposer que les locations de terre se sont alors multipliées à la périphérie de

¹ C.Morin (1979) p.273.

² G.Sánchez, R.A.Pérez (1979) p.63.

l'hacienda. Les superficies affermées, parfois très importantes étaient ensuite fractionnées et sous-louées à de petits agriculteurs ou éleveurs métis qui finançaient ainsi grande partie du loyer et constituaient une main d'oeuvre occasionnelle.

Il semble qu'avec le relâchement progressif du contrôle exercé par les propriétaires sur leurs domaines, des rapports de métayage se soient introduits dans la culture de la canne à sucre. C'est ce que mettent en évidence certains documents d'archives relatifs à l'*hacienda* de Quenchendio, non loin de Huetamo¹. Comme pour le cas de la culture du maïs, ces accords établissaient le versement de la moitié de la production de sucre au propriétaire de la plantation qui, en contrepartie, assurait le broyage de la totalité de la canne récoltée. Il est toutefois impossible de généraliser la portée d'une telle information: étant le centre de gravité des domaines irrigués et une source majeure de profits, les plantations concentraient l'attention de leurs bénéficiaires, qu'il s'agisse de propriétaires ou de fermiers.

Ces rapports de production s'avérèrent extrêmement stables puisqu'ils devaient servir de base à une nouvelle phase d'expansion de la grande propriété foncière à la fin du XIXe siècle et perdurer jusqu'à la seconde moitié du XXe. A partir des années 1870, avec la stabilisation politique et l'ouverture du pays au capitaux internationaux, s'effectue dans la région une pénétration sans précédent du grand commerce qui rompt son isolement et accroît son intégration à l'économie nationale. Trois siècles d'enclavement s'achèvent avec elle.

¹ Archivo General de Notarias de Morelia. Huetamo. Ramón Escobar, 1880. No 44.

- Le contremaître: "Qui est Dieu?"
- Le chœur des journaliers et des métayers: "Don Genaro Péreznegron"¹

CHAPITRE 2

1870-1930 : L'apogée des grands domaines.

La fin du XIXe siècle est aussi pour l'ensemble du Mexique celle des conflits et de l'instabilité qui avaient caractérisé les cinquante premières années de la république. Le départ des troupes françaises puis l'arrivée au pouvoir d'un "homme providentiel", le général Porfirio Díaz, marquèrent le début d'une nouvelle ère de prospérité pour l'ensemble du pays. La "Pax Porfiriana" et les législations libérales mises en place garantissaient la viabilité et la rentabilité des investissements nationaux et étrangers auxquels il était fait appel à grands cris. Pour les Terres Chaudes, les retombées furent comparables par leurs dimensions à celles de la grande période d'expansion du XVIIIe siècle. Mais alors que celle-ci s'était caractérisée par l'explosion de la population métisse et le développement d'une nouvelle structure d'exploitation, la fin du XIXe siècle allait être marquée par l'essor du capital commercial et d'une nouvelle oligarchie financière et foncière.

1- Paix et Progrès.

La fin d'une marginalisation?

L'accroissement des échanges a été un phénomène généralisé dans l'ensemble du pays. Le développement des marchés régionaux et leur intégration à l'économie nationale et internationale correspondent en majeure partie au formidable essor des communications et à l'incorporation croissante de régions jusqu'alors enclavées à l'ensemble national. Le facteur principal de cette évolution fut sans doute l'expansion rapide des chemins de fer: en trente ans se construisirent plus de 20000 km de voies ferrées dans tout le Mexique. La région du Moyen Balsas, si elle ne fut pas directement touchée par l'avancée du rail, bénéficia cependant énormément de celle-ci.

En 1897 était inauguré le terminal de Zitacuaro qui reliait la riche zone minière du nord-est du Michoacán à la capitale du pays² et plaçait *de facto* le plus grand centre de consommation de l'Amérique Latine à proximité immédiate des Terres Chaudes. Deux ans plus tard, la ligne México-Iguala atteignait les rives mêmes du Balsas, 120 km en amont de Pungarabato (voir la carte XIX, à la fin de ce chapitre)³... Dans les deux cas, le propos initial des promoteurs de ces voies ferrées était de poursuivre leur construction

¹ enquête réalisée à Cuaranguco, municipe de Tiquicheo, en mars 1989 avec Camilo Péreznegron, petit neveu de "don Genaro".

² J.N.Guzmán A. (1982): *Michoacán y la Inversión Extranjera 1880-1911*. UMSNH. Morelia 1982. p.30.

³ Ibid. p.69

jusqu'à la région de Huetamo-Pungarabato et de là, rejoindre le port de Zihuatanejo, qui était alors en plein développement sur la côte du Pacifique. Les études sur cette liaison étaient tellement avancées, qu'en juin 1899 apparurent aux abords de Coyuca de Catalàn des groupes de travailleurs ouvrant le chemin pour la construction du balast¹. Ce projet bien qu'il ait survécu plus de 30 ans dans les cartons des planificateurs ne vit cependant jamais le jour. Mais quoiqu'il en fut, le chemin de fer avait brusquement brisé l'isolement et l'éloignement qui avaient caractérisé les Terres Chaudes durant plus de trois siècles: le plus important marché du pays se trouvait soudain à leur porte au moment où il vivait l'effervescence d'un essor industriel et commercial sans précédent.

Mais la multiplication des communications avait affecté l'économie des Terres Chaudes bien avant l'inauguration des gares de Zitácuaro ou du Balsas. L'exemple le plus fameux d'un développement régional permis par l'avancée du chemin de fer est sans aucun doute celui de la Laguna de Torreon, au centre-nord du pays. En moins de dix ans, cette région enclavée devint l'une des mieux reliées du pays, tant avec l'Altiplano qu'avec la frontière des Etats Unis et des conditions d'exploitation particulièrement favorables (possibilités d'irrigation à grande échelle, immenses superficies planes et ouvertes...) y attirèrent rapidement les capitaux nord-américains. A partir de 1880 s'y développa de façon fulgurante la culture cotonnière à partir de l'introduction de variétés américaines mieux cotées sur le marché international et la mécanisation des différents labours (le semis et la cueillette notamment). Cet essor formidable fut accompagné du déplacement de nombre de filatures industrielles vers le nord, à Saltillo, Monterrey ou Aguascalientes. Dès la fin du XIXe siècle, le coton de La Laguna avait totalement supplanté celui des terres chaudes du Golfe du Mexique et de la côte Pacifique, de surcroît pénalisé par une moindre qualité, et représentait déjà 90% de la production nationale². Le coup porté à l'économie des villages indiens du Moyen Balsas fut encore amplifié par l'afflux de tissus manufacturés que le chemin de fer amenait aux portes de la région.

L'intégration régionale fut cependant loin d'avoir un effet globalement récessif sur l'économie des Terres Chaudes. La multiplication des liaisons ferroviaires avec les Etats Unis devait favoriser un fort essor des exportations de bovins depuis les régions frontalières vers le Texas ou la Californie. L'économie des régions arides du nord du pays se tourna de façon presque exclusive vers la production de jeunes bovins dont l'embouche se poursuivait ensuite de l'autre côté de la frontière, dans les plaines du *Middle West*. Les éleveurs du Golfe du Mexique n'étaient pas en reste, qui embarquaient une proportion croissante de leurs troupeaux en direction de Cuba. Dès la saison 1897-98, les exportations mexicaines atteignaient 227 000 têtes de bétail et leur niveau provoqua bientôt pénurie et inflation sur le marché national³. La désaffection des grandes zones traditionnelles d'élevage obligeait les principaux centres de consommation à se tourner vers des régions et des producteurs qui étaient longtemps restés marginalisés: "ainsi se présenta le cas apparemment curieux, que le District Fédéral, appartenant comme il est naturel, à la "zone froide", s'approvisionnât en viande des terres chaudes, à savoir de l'Etat de México et partie de celui de Guerrero et de la zone frontalière du Michoacán (...) via Toluca d'où on l'acheminait à la ville de México, parfois par chemin de fer"⁴. L'élevage des Terres Chaudes qui longtemps avait été cantonné au rôle de pourvoyeur de cuirs et de suif y trouvait un nouveau marché et une impulsion sans précédent.

Le rapprochement avec un marché consommateur en pleine expansion avait le même effet dynamique sur la production sucrière. A l'échelle du pays, celle-ci croissait

¹ Idem.

² C.Cardoso (coordinateur, 1983): *México en el Siglo XIX (1821-1910). Historia Económica y Estructura Social*. Ed. Nueva Imagen. México 1983. p.460.

³ K.Kaerger (1900): *Agricultura y Colonización en México en 1900*. U.A.Chapingo. México 1986. p.301.

⁴ D.Cosío V. et al. (1965): *Historia Moderna de México. El Porfiriato. La Vida Económica*. Ed. Hermes. México 1965. p.147.

alors à un rythme annuel de 4,3% et passait de 630 000 tonnes à 2,5 millions de tonnes entre 1870 et 1910¹. Dans les Terres Chaudes, elle allait être multipliée par sept entre 1883 et 1892²... Le développement du marché national et l'intégration de la région du Moyen Balsas se tarduait par le renforcement de l'économie métisse, assise sur les secteurs en expansion, face à son homologue indigène, pénalisée par le déplacement de l'industrie textile vers le nord du pays. On peut y voir l'un des facteurs du développement de la grande propriété foncière qui sera décrit plus loin.

Mais la plus claire illustration de ces changements est sans doute l'extraordinaire développement du commerce régional expérimenté à la fin du XIXe siècle. Ici encore, l'évolution du revenu des taxes commerciales perçues dans le district de Huetamo souligne l'ampleur du mouvement: entre 1882 et 1892, le montant des *alcabalas* passa de 6336,4 à 12795,5 pesos, en augmentation de 102%, alors que la hausse se limitait à 27,5% pour l'ensemble de l'Etat du Michoacán³. Il est probable qu'à partir de 1896, l'abolition de cet impôt dans le district le plus sévèrement taxé de tout l'Etat (12% contre 6% en moyenne au Michoacán) intensifia encore les échanges. Pour bien des commerçants de l'Altiplano, les Terres Chaudes revêtaient les charmes d'un marché vierge restant à coloniser.

Contrairement à ce qui se produisit dans de nombreuses régions du Mexique⁴, l'arrivée du chemin de fer aux portes des Terres Chaudes a représenté le début de l'âge d'or du commerce muletier dans la dépression du Moyen Balsas. Aux caravanes qui descendaient depuis Zitácuaro, Morelia ou Tacámbaro s'ajouta dès le début du XXe siècle un trafic régulier de petites péniches et de chalands entre la station de chemin de fer du Balsas et les villages d'Ajuchitlán, Pungarabato, Zirándaro et Aratichanguio, sur près de 200 km du cours du fleuve. Des embarcations d'une capacité de 2 à 2,5 tonnes chargées de tissus, outils, ustensiles manufacturés et aliments approvisionnaient les populations riveraines avant d'être halées par des mules vers l'amont⁵. La situation de la région de Huetamo, au pied de l'Altiplano, en faisait également un tremplin idéal pour la prospection commerciale des immenses zones qui s'étendaient depuis les contreforts de la Sierra Madre jusqu'à la côte Pacifique. La croissance du port de Zihuatanejo constituait un attrait supplémentaire pour le commerce itinérant.

Les muletiers trouvaient dans la célébration des grandes foires régionales de Zitácuaro ou de Coahuayutla, à mi chemin de la côte et du Balsas, l'occasion d'un troc fructueux entre les produits de l'Altiplano (vêtements, outils, farine) et ceux des terres chaudes (bétail sur pied, cuirs, fromages, sel, tabac, sucre, alcool et coton). En 1870, se rassemblaient pour la foire de Coahuayutla des marchandises d'une valeur dépassant 80000 pesos⁶. Jusqu'à la fin des années 1950, les Terres Chaudes devinrent le théâtre d'un intense trafic muletier entre la côte, le fleuve et le plateau central, dont les riverains du Balsas furent les acteurs principaux. Les routes reliant les vallées de México, Toluca ou Morelia à la côte de Zacatula en traversant la région du moyen Balsas retrouvaient l'importance qu'elles avaient eu au XVIe siècle.

L'analogie avec les temps pré-hispaniques ou les premières années de la Colonie ne s'arrête pas au renouveau du commerce régional. Le sous-sol des Terres Chaudes éveillait une fois encore les convoitises. La découverte et l'exploitation des mines de cuivre d'Inguarán à l'immédiat voisinage de la région, le "second gisement du monde"

¹ Ibid. p.80.

² *Memorias del Gobierno del Estado de Michoacán, 1883, et 1892*. Morelia 1883 et 1892.

³ Ibid.

⁴ Voir par exemple le cas de Cotija, évoqué par A.Ochoa : "Arrieros, Braceros y Migrantes del Oeste Michoacano (1849-1911)" in T.Calvo et G.López (1988) cit.

⁵ P.R.Hendrichs (1945): *Por Tierras Ignotas. Viajes y Observaciones en la Región del Río de las Balsas*. Editorial Cultura. México 1945. p.59.

⁶ M.C.Labarthe (1969) cit. p.299.

par son importance, permettait d'évoquer l'existence d'un *copper belt*¹ localisé le long du moyen Balsas. Les capitaux ne tardèrent pas à affluer et les prospections conduisirent à l'ouverture de nouvelles mines de cuivre à Nocupétaro, Chirangangueo non loin de Tuzantla, Bastan près de Huetamo et surtout à Sanchiqueo où huit filons étaient exploités. Il y avait du cinabre (sulfure de mercure dont on extrait ce métal) près de Huetamo, de l'argent à Espiritu Santo et Tiquicheo², des paillettes d'or dans les rivières dévalant de la Sierra Madre vers les municipalités de Zirándaro, Coyuca de Catalàn et Ajuchitlàn. Le gisement d'Espiritu Santo était considéré comme le troisième de l'Etat du Michoacàn³. Les Terres Chaudes retrouvaient ainsi la fièvre minière de la conquête espagnole, mais les conquérants avaient cette fois troqué l'épée pour l'appui de puissantes sociétés financières ou commerciales.

Modalités de la pénétration capitaliste.

De façon générale, le développement commercial et minier des années 1870-1910 s'est réalisé en liaison très étroite avec des monopoles industriels et commerciaux solidement établis à l'échelle nationale. Les grandes maisons textiles de México, d'origine souvent française, semblent y avoir joué un rôle de tout premier ordre. Dès le début des années 1870, les sociétés J.Oliver y Cia, B.Rovés y Cia, J.Allard y Cia, financèrent la pénétration commerciale vers le Balsas et la Sierra de Guerrero par le crédit et le prêt de marchandises. Avec la fin du siècle entra en scène la compagnie J.Trón, mentionnée comme faisant partie des plus importants capitaux français liés à la jeune industrie mexicaine⁴, qui devint rapidement l'intervenant principal dans toutes les terres chaudes du Michoacàn, déplaçant les précédentes dans la concentration du crédit. Alors que toutes ces sociétés étaient installées sur la place de México, à partir de 1906 la compagnie J.Trón, devenue Trón Hermanos, s'installa plus solidement au Michoacàn, tout d'abord à Ario, implantation stratégique sur la cordillère séparant les terres chaudes du Tepalcatepec de celles du Balsas, qui permettait d'intervenir directement dans les deux plus riches districts sucriers de l'Etat, Ario et Tacámbaro. "Pendant longtemps, elle y maintint le contrôle de toutes les branches du commerce en gros"⁵. Par la suite, cette implantation fut confirmée par l'installation à Morelia d'une importante usine d'extraction d'huile qui draina pendant plus de quarante ans une grande partie de la production de sésame des Terres Chaudes du Moyen Balsas (voir le troisième chapitre).

Si la pénétration capitaliste s'appuya dans un premier temps sur le commerce textile qui était à l'origine de la puissance des compagnies françaises, un de ses traits marquants fut son orientation vers les secteurs productifs concurrents du coton dans l'économie régionale. Les investisseurs se détournèrent de cette culture, pour concentrer leurs capitaux sur l'élevage bovin et la production sucrière au point qu'ils vinrent à exercer un pouvoir considérable dans ces deux secteurs. Dans ce processus des négociants souvent originaires d'autres régions ou pays, comme les familles Yrigoyen ou González, mais implantés dans les centres régionaux de Huetamo ou Zirándaro, jouèrent le rôle indispensable de relais entre les capitaux de l'Altiplano et l'oligarchie foncière locale jusqu'à occuper une place essentielle dans l'économie des Terres Chaudes.

¹ Selon A.Grothe et L.Salazar (1912): "La Industria Minera de México" in E. de la Torre: *El Tropicó Michoacano*. cit. p.395.

² A.L.Velasco (1892): *Geografía y Estadística de la República Mexicana. Tomo VI, Estado de Michoacàn de Ocampo*. México 1892. p.227.

³ "Cuadro Sinóptico del Estado de Michoacàn" in *Boletín de la Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística. Tomo IV 1872*. México 1872. p.636.

⁴ C.Cardoso (coordinateur 1983) p.395.

⁵ G.Sánchez D. (1988): *El Suroeste de Michoacàn: Economía y Sociedad 1852-1910*. UMSNH. Morelia 1988. p.280.

En fait, cette évolution entraîna en un temps relativement court la recomposition du groupe social dominant à la faveur du contrôle exercé sur le crédit. Dans tout le pays, ce rôle avait été assumé par l'Eglise pendant plus de trois siècles. La loi de nationalisation des biens ecclésiastiques promue en 1860 par le gouvernement libéral, en dépossédant celle-ci aussi bien de ses propriétés foncières que de son capital financier, avait laissé un vide dans le secteur de l'usure: les compagnies commerciales s'engouffrèrent dans cette brèche et occupèrent l'espace laissé vacant par l'Eglise. L'époque de prospérité qui commença à partir de 1870 fut par ailleurs celle d'importants investissements pour les structures d'exploitations classiques du rancho et de l'hacienda, en particulier dans le secteur sucrier: l'expansion et le dynamisme des marchés conduisaient à une course perpétuelle à l'augmentation de la capacité productive et à la consommation de capitaux. Le phénomène était général dans tout le pays et suivait les mêmes modalités: dans la dépression du Tepalcatepec, prolongation de celle du Balsas, "la majorité des propriétés sucrières commença à travailler avec des crédits de campagne autorisés par des commerçants de Morelia..."¹ à la même époque.

L'étude des archives notariales du district de Huetamo pour les trois dernières décennies du XIXe siècle, est révélatrice de la monopolisation du crédit par les compagnies commerciales de l'Altiplano et les plus importants négociants de la région. On y observe l'importance croissante des paiements anticipés aux producteurs, avant la récolte ou le rassemblement du bétail, à un prix souvent 40 à 50% inférieur à celui en vigueur dans la région². Ces contrats concernaient presque exclusivement les productions sucrière ou bovine et se trouvaient fréquemment assortis d'hypothèques sur certains terrains, la plantation ou le troupeau du vendeur. A ces accords de vente à conditions usuraires s'ajoutaient de nombreuses hypothèques pour reconnaissances de dettes envers les grandes maisons commerciales et textiles de México. Au premier rang de celles-ci apparaît la société J.Oliver y Cia qui avait accumulé entre 1880 et 1888, 18 300 pesos d'hypothèques sur le foncier de différents propriétaires de la région³. Encore ne s'agit-il là que des dettes enregistrées auprès de deux des notaires du district de Huetamo⁴... Figuraient également comme créateurs des propriétaires de la circonscription les maisons B.Rovés y Cia et J.Trón y Cia, pour des sommes toutefois mineures.

Entre 1880 et 1890, les prêts hypothécaires et les contrats d'achat avec pacte de rétro-vente (qui permettaient théoriquement au débiteur de récupérer son bien au paiement de sa dette) furent légion. Il s'établissait dans les Terres Chaudes une situation analogue à celle décrite par H.Díaz Polanco à propos du Bajío, pourtant beaucoup plus étroitement intégrée à l'économie nationale: "... à mesure qu'avancait le porfiriato, le groupe commercial et financier (...) se constitua clairement comme la fraction la plus puissante et dominante du bloc hégémonique local. Elle contrôlait le commerce des produits agricoles ainsi que l'approvisionnement de marchandises non agricoles; et à travers les prêts hypothécaires et d'autre nature, exerçait un fort contrôle sur la fraction réellement propriétaire"⁵. A travers l'usure, le capital commercial s'affirmait comme la clé de voûte de l'économie régionale.

¹ Ibid. p. 227.

² Un exemple serait l'achat en 1894 par Nestor González, principal négociant de bétail de Zirándaro, d'un lot d'animaux au prix de 8 pesos par tête alors que le prix nominal à la même époque était de 13 pesos en moyenne dans le district. On peut également citer les achats de sésame 8 mois avant la récolte, que le vendeur s'engageait à payer 2,5 fois le prix qui lui était offert au cas où il ne pourrait honorer le contrat. L'hypothèque de 77 têtes de bétail venait ici compléter les garanties offertes au créancier. (Archivo General de Notarias. Morelia. Juzgado de la instancia 1894, No 27 et F.Abejas 1888, No 4.)

³ AGNMorelia. R. Escobar 1880, No 34; 1881, No21. F.Abejas 1883, No 19; 1888, No 8. Juzgado de letras 1886, No 18.

⁴ Ramón Escobar et Francisco Abejas.

⁵ H.Díaz Polanco (1982): *Formación Regional y Burguesía Agraria en México (Valle de Santiago, El Bajío)*. Ed. Era. México 1982. p.48.

Un essor économique et démographique sans précédent.

Une telle évolution requièrait autant qu'elle favorisait la concentration dans l'espace du commerce de gros et du crédit, et le développement d'un véritable centre régional tel que les Terres Chaudes n'en avaient jamais connu. La nature centralisatrice et autoritaire du régime porfiriste, assignant un important rôle administratif aux préfectures jouait dans le même sens. La fin du XIX^e siècle vit donc l'émergence de Huetamo comme pôle indiscuté de l'ensemble du moyen Balsas et l'essentiel des transactions commerciales et financières s'y concentrèrent. Seul Zirándaro, de par sa position sur la rive gauche du Balsas et la proximité de la Sierra Madre put contester une portion de sa suprématie grâce à l'établissement d'un trafic fluvial régulier avec le terminal de chemin de fer d'Iguala et sa situation de débouché naturel pour le bétail produit dans la Sierra Madre. Gonflée par le développement commercial, la population de Huetamo passa de 3425 habitants en 1892¹ à 4388 en 1900² et 5444 en 1921³; elle était encore à cette époque la seule localité de plus de 1500 habitants sur le cours du Moyen Balsas, bien qu'elle ne rassemblât alors que 11% de la population totale du sud-est du Michoacàn et 17% de celle de la plaine alluviale.

De façon générale, le centre de gravité économique et démographique de la région se déplaça depuis les plantations de canne à sucre du piémont de l'axe néo-volcanique en direction du fleuve. Entre 1860 et 1910, selon les recensements disponibles, la population de la plaine alluviale fut multipliée par plus de 2,5 alors qu'elle connaissait un développement plus lent sur le piémont: en même temps que se diversifiaient les alternatives économiques, le Balsas devenait le siège recteur de l'activité régionale.

Tableau IV: Augmentation et répartition de la population des Terres Chaudes entre 1860 et 1930.

| Années | Plaine alluviale (Huetamo, San Lucas) | | Piémont (Caràcuaro-Tiquicheo) | | Total Terres Chaudes | |
|--------|--|---------|----------------------------------|---------|-------------------------|---------|
| | Population | Densité | Population | Densité | Population | Densité |
| 1860 | 12000(?) | 5,3 | 6400(?) | 1,6 | 18400 | 3 |
| 1868 | 15300(?) | 6,7 | 6715 | 1,7 | 22015 | 3,6 |
| 1882 | 19500 | 8,6 | 8300 | 2,1 | 27800 | 4,5 |
| 1889 | 21100 | 9,3 | 6110 | 1,6 | 27210 | 4,4 |
| 1910 | 30500 | 13,4 | 9900 | 2,5 | 41400 | 6,7 |
| 1921 | 33100 | 14,6 | 17577 | 4,5 | 50677 | 8,3 |
| 1930 | 32700 | 14,4 | 17878 | 4,6 | 50578 | 8,2 |

Sources: voir Appendice I.

Quoiqu'il en ait été de sa répartition, l'augmentation globale de la population entre 1860 et 1920 a été considérable, dépassant 175%. L'intégration de la région à l'économie nationale a sans doute été déterminante dans l'accroissement des densités de population, et celui-ci exerça à son tour un effet stimulant sur l'activité commerciale. Il est probable que le courant migratoire en provenance de l'Altiplano se soit alors rétabli, même s'il n'a sans doute pas eu la portée sociale ni le volume relatif de l'implantation métisse au XVIII^e siècle. La comparaison avec l'évolution de la population totale de l'Etat du Michoacàn à la même époque peut illustrer cette hypothèse:

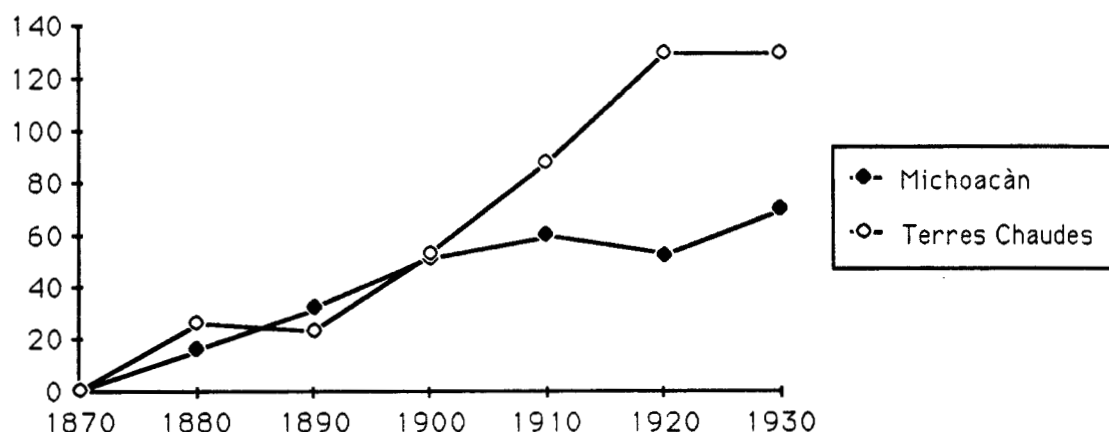
¹ *Memorias del Gobierno del Estado de Michoacàn*. 1892. Morelia 1892.

² L. Duràn (1967): *Los Recursos Humanos en la Cuenca del Balsas*. Thèse de licence en anthropologie. ENAH 1967. Non publié. p.8.

³ *Censo General de Habitantes 1921*. Estado de Michoacàn. Departamento de la Estadística Nacional. México 1927.

Graphique IV: Evolution comparée des populations des Terres Chaudes et de l'Etat du Michoacàn entre 1870 et 1930.

accroissement par rapport
à la population en 1870 (%)



Sources: Tableau IV et *Estadísticas Históricas de México*. SPP. México 1985. p.16.

A partir de 1890, la population des Terres Chaudes a eu un rythme de croissance double de celui observé pour l'ensemble de l'Etat. L'écart a encore été creusé lors de la période révolutionnaire, entre 1910 et 1920: alors que la population de l'ensemble du pays subissait une légère dépression, celle de la région a poursuivi sa progression sans infléchir son rythme. Peut être est-ce là un artefact du recensement de 1921 et peut être les maquis du Moyen Balsas servirent ils une fois encore de refuge pour des populations en fuite; quoiqu'il en soit, l'évolution des années précédentes met en évidence une immigration difficilement discutable. Le glissement de la population de l'Altiplano vers les régions de la côte du Pacifique à cette même époque a par ailleurs clairement été établi par d'autres auteurs¹ et fut largement encouragé par la politique de colonisation de l'administration porfiriste.

Pendant 60 ans, les Terres Chaudes ont autant attiré les migrants que les capitaux et ces injections n'ont pas été sans effet sur l'équilibre du groupe hégémonique régional et la répartition de la terre et des autres moyens de production. L'époque de "paix et de progrès" qui clôt 60 années d'instabilité a permis la formation d'une bourgeoisie financière et commerçante qui va progressivement imposer son contrôle et supplanter l'ancienne oligarchie foncière qui s'était mise en place dans la région depuis la seconde moitié du XVII^e siècle.

¹ Voir notamment H.Cochet (1989): *Des Barbelés dans la Sierra. Origine, Emergence et Transformations d'un Système Agraire au Mexique. La Sierra de Coacoman (Etat du Michoacán)*. Thèse de doctorat. Institut National Agronomique Paris 1989.

2- La formation d'une oligarchie.

Le temps des "sociétés mercantiles".

L'ultime ramification du pouvoir des compagnies commerciales de l'Altiplano et l'essentiel de la pénétration capitaliste dans les Terres Chaudes reposèrent sur une classe très réduite de négociants, solidement implantée sur les deux seules places commerciales de la région, Huetamo et Zirándaro, mais opérant sur un très vaste marché captif. Il s'agissait en général d'entrepreneurs originaires du plateau, qui y avaient fait leurs premières armes de commerçants et y avaient établi de solides connexions avec les marchés urbains et les sources de capital.

Leur installation dans la région du Moyen Balsas se fit par l'établissement de magasins où s'achetaient et surtout se vendaient tous types de denrées, jusqu'au crédit dont les taux d'intérêt dépassaient fréquemment les 3% mensuels. A la fin du XIXe siècle, 13 de ces "magasins mixtes" existaient à Huetamo, et cinq autres à Zirándaro¹; leur implantation s'était jusqu'alors limitée aux deux pôles des deux rives du fleuve, mais leur rayon d'action englobait l'ensemble des Terres Chaudes et une partie importante du versant de la Sierra Madre de Guerrero, comme le révèle l'étude des archives notariales. Leur activité commerciale s'est rapidement centrée sur les secteurs en expansion et générateurs de prises de bénéfices majeures: l'importation de produits manufacturés, outils et surtout tissus, et l'exportation de bovins.

Le marché de la viande fut longtemps l'un des plus rémunérateurs, du fait de la pénurie et de l'inflation qui règnèrent sur la place de México et tout l'Altiplano, au long du régime porfiriste puis de la révolution, lorsque les grandes régions d'élevage du Nord ou du Golfe du Mexique alimentaient le marché nord-américain. A México, le prix moyen de la viande progressa de 12% entre 1890 et 1892, 23% entre 1897 et 1900 et de nouveau 21% entre 1903 et 1910²; dans l'Etat du Michoacán, l'augmentation fut de 73% entre 1885 et 1908 alors que pour l'ensemble des denrées agricoles, elle ne dépassait généralement pas 30%³. Le marché des peaux connut une inflation plus forte encore du fait du développement industriel et minier: 62% entre 1892 et 1895 et 45% de 1897 à 1905⁴.

Le commerce d'animaux sur pied entre le moyen Balsas et la ville de México, via les stations de chemin de fer de Zitácuaro ou Toluca, s'établit suivant des modalités particulières. Bien souvent le commerçant recevait le bétail en paiement de l'argent prêté ou des marchandises vendues à crédit au producteur. Les achats se faisaient dans les mois de mars à juin, lorsque les animaux étaient le plus éprouvés par les rationnements en eau et en fourrages de la saison sèche et que leur valeur marchande atteignait le minimum. Mais le commerçant ne recevait ce bétail qu'à la fin de la saison des pluies, en novembre ou décembre, après qu'il se fût remis en cinq mois d'embouche sur des pâturages verts. A ce stade, la prise de bénéfice du commerçant dépassait déjà 100%: entre l'élévation du poids des animaux au cours de la saison des pluies et les conditions usuraires du prêt, une tête de bétail achetée 6 à 8 pesos valait six mois plus tard 14 pesos sur le marché de Huetamo ou de Zirándaro⁵. Il n'était pas rare que cette première étape fut alors suivie d'une période d'embouche destinée à permettre aux animaux une prise de poids maximum avant leur vente sur l'Altiplano. Les archives notariales fournissent

¹ J.Figueroa D. (1899): *Guía Descriptiva de la Republica Mexicana. Tomo II, Estados y Territorios Federales*. Barcelona 1899. p.335.

² D.Cosío V. et al. (1965). p.138.

³ *Estadísticas Históricas de México*. SPP-Inegi. México 1985. pp. 739-740.

⁴ D.Cosío et al. (1965). *ibid*.

⁵ AGNMorelia, Distrito de Huetamo, F.Abeja 1881, No 1 et 1882, No 2.

l'exemple d'associations entre un commerçant et un propriétaire terrien pour l'embouche de lots de bétail sur le modèle suivant:

Le 19 janvier 1882... Miguel Olace, 55 ans, marié et commerçant, et Longinos García, de 40 ans, célibataire et agriculteur (ont) célébré contrat pour former une compagnie d'embouche de bétail bovin. Mr Olace apporte 700 têtes de bétail entre boeufs, taurillons et vaches, évaluées à raison de 14 pesos par tête. García apporte son travail en plus du maïs à raison d'un peso par hectolitre, et les pâturages. La compagnie durera seulement le temps de l'embouche.¹

L'accord prévoyait, au terme de trois mois d'embouche, la vente du bétail par le commerçant, sur la place de son choix, et la répartition par moitié des bénéfices, une fois déduits le capital et les frais investis dans l'entreprise. Les pâturages et les fanes de cultures mis par l'agriculteur à disposition du bétail n'étaient pas pris en compte dans l'évaluation finale des coûts². La vente à Toluca ou México du bétail engraisé pouvait représenter une seconde prise de bénéfice de 100% ou plus: vers 1895, un boeuf gras se vendait dans la capitale 60 à 70 pesos³. A cette époque, le bétail maigre s'achetait à condition usuraire de 8 pesos par tête à Zirándaro⁴.

La compagnie citée plus haut fonctionna pendant huit ans, de 1880 à 1887, concernant chaque fois des quantités de bétail comprises entre 450 et 700 animaux. Il est significatif qu'elle ait pris fin par l'hypothèque des terres et troupeaux du propriétaire pour reconnaissance d'une dette de 5000 pesos envers le commerçant⁵...

L'intervention des commerçants locaux dans les activités productives semble s'être concentrée dans un premier temps sur l'élevage; mais on trouve également trace de financements des propriétés sucrières par l'achat de la récolte 6 ou 8 mois avant que celle-ci soit effectuée, à un prix extrêmement favorable et contre l'hypothèque des plantations. La tonne de sucre brun ainsi payée 43 pesos en septembre 1880⁶ pouvait être vendue sur le marché local 88 pesos une fois la récolte effectuée 6 mois plus tard⁷. En fait, les "magasins mixtes" de Huetamo ou de Zirándaro fonctionnaient comme de petites banques locales à travers des capitaux rassemblés et du transit des crédits accordés par les grandes maisons textiles de México. Leur activité usuraire reposait de façon systématique sur le prêt hypothécaire dont on trouve traces abondantes dans les archives notariales.

Les commerçants locaux, érigés en "sociétés mercantiles" dont les plus fameuses furent J.Yrigoyen Olace y Cia, L.González y Cia ou Florencio Jaimes, commencèrent ainsi dès les années 1880 à déposséder nombre de petits propriétaires du contrôle de la terre et à contester le pouvoir de l'oligarchie foncière traditionnelle, celle des grandes haciendas sucrières et d'élevage. A leurs côtés apparaissaient nombre de nouveaux arrivants munis d'un petit capital commercial ou de suffisamment d'ambition pour se l'approprier. Ils sont à l'origine de la redistribution de la propriété foncière qui se fit jour à la fin du XIXe siècle.

¹ Ibid. F.Abeja 1882, No 2.

² Ibid. R.Escobar, 1880, No 50.

³ K.Kaerger (1900). p. 301.

⁴ AGNMorelia. Distrito de Huetamo. Juzgado de Primera Instancia, 1894, No 27.

⁵ Ibid. F.Abeja, 1887, No 19.

⁶ Ibid. R.Escobar, 1880, Nos 42 et 51.

⁷ *Memorias del Gobierno del Estado de Michoacán 1884*. cit.

La dissolution des communautés indigènes et la redistribution de la propriété foncière.

Les villages indiens avaient résisté tant bien que mal à la poussée de la population "de raison" dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, bien souvent au prix de la concession de baux de fermage et l'assimilation d'éléments des systèmes de production métis (l'élevage bovin et la culture attelée, parfois la culture de la canne à sucre et surtout un début d'appropriation individuelle des terres au sein des communautés). Mais à la fin de la guerre d'intervention française et au rétablissement de l'Etat libéral, ils bénéficiaient encore d'étendues considérables de terrains dans toute la région. L'une des tâches principales que s'assignèrent les gouvernements libéraux pour faciliter le développement économique et social du pays fut l'installation du régime de la propriété privée et le démantèlement des biens de main-morte¹ que détenaient l'Eglise et les communautés indigènes: il s'agissait de mettre sur le marché les immenses étendues de terre que le régime colonial y avait soustrait. Au Michoacán, une première loi établie en 1827 et, restée sans effet, fut suivie en 1851 d'un second décret imposant la répartition des terres indigènes. La loi fédérale de 1856, reprenant ses directives sur l'illégalité des biens de main-morte fut, elle, appliquée avec beaucoup plus de rigueur.

Il est probable que les villages indiens furent d'abord affectés par la loi de nationalisation des biens ecclésiastiques qui fut la première à être suivie d'effets. Ils y perdaient un protecteur de taille et l'on peut s'interroger sur le sort qui fut réservé aux possessions des confréries religieuses qui s'étaient multipliées sur les terres des communautés comme nous l'avons vu au chapitre précédent. Dans les années 1868-1869, ces villages se virent intimés par les autorités administratives en charge du district de Huetamo, l'ordre de procéder au "désamortissement" et à la répartition de leurs terres entre les différents membres de chaque communauté. On a beaucoup écrit à propos de la résistance opposée par les villages indigènes du Michoacán à la répartition de leurs terres et au démantèlement des communautés à la fin du XIX^e siècle². Certains historiens y ont vu l'ultime manifestation d'une lutte de classes séculaire entre des sociétés communautaires et le capitalisme en expansion. La façon dont s'effectua le "désamortissement" des terres indigènes dans la région du Moyen Balsas tend à démontrer que cette lutte y était consommée depuis longtemps déjà.

Il s'agit dans la majorité des cas d'une formalité administrative avalisant un processus d'individualisation du foncier déjà bien avancé. Depuis la fin du XVIII^e siècle, le système de production métis, basé sur l'unité du *rancho* et l'élevage bovin extensif s'était largement imposé dans les Terres Chaudes et diffusé au sein des communautés. La multiplication des rapports de production et d'échanges entre les deux groupes ne permettait plus l'interprétation de la société régionale en termes monolithiques, par la juxtaposition de deux entités séparées et opposées dans leurs intérêts. Les villages indiens tendaient à ne constituer qu'un élément, certes particulièrement défavorisé, d'une société *ranchera* unique. La rapidité avec laquelle disparurent les relations communautaires qui y subsistaient démontre leur fragilité. Seule l'interdiction administrative, souvent enfreinte, de vendre à titre individuel les terrains des communautés maintenait leur unité. En 1872 les villages de Cutzeo, et San Lucas approuvaient la répartition de leurs terrains, ils avaient été précédés de deux ans par celui de Tiquicheo et de trois par Huetamo et Purechicho³. En 1880, il n'existait plus de propriété indivise dans les Terres Chaudes du Michoacán.

¹ A savoir les biens possédés et administrés collectivement par des associations civiles ou religieuses et qui n'étaient pas transmissibles par héritage.

² Voir notamment G. Sánchez (1988), p. 22 et suivantes.

³ Archivo del Poder Ejecutivo de Michoacán (APEM). Distrito de Huetamo. Livre 7, fs 137-138v; livre 2, fs 239-340; livre 4, fs 49-52 et 114-116.

Si opposition il y eut, elle survint plus de vingt ans après, en 1895 et fut le fait d'une nouvelle génération de villageois. En liaison avec leurs homologues de Cutzamala et Tlalchapa dans l'Etat de Guerrero, des indigènes de Huetamo, Purechuchio, San Lucas et Santiago dénoncèrent la répartition réalisée par leurs parents, réclamant l'invalidation des ventes effectuées et la réincorporation des terres dont ils n'avaient jamais hérité¹. Le régime porfiriste ne badinait pas avec les menaces de révoltes paysannes et celle-ci fut étouffée au début de 1896 par l'emprisonnement et le jugement de 19 leaders

... pour (tenter de) reprendre par des moyens violents ce qu'eux mêmes ou leurs parents avaient vendu il y a plus de vingt ans².

Car le "désamortissement" et la distribution des terres des villages indiens furent immédiatement suivis d'un phénomène de ventes sans précédent. La monétarisation des échanges qui n'avait pu se produire auparavant et que provoquait la pénétration des capitaux commerciaux fut un puissant moteur dans l'application de ces lois en faisant de la terre une marchandise dans le paiement de l'impôt et des dettes. Le fait est que

... la majeure partie des indigènes, dès qu'ils reçurent leurs fractions les aliénèrent (...) vendirent leurs portions et aucune réclamation ne fut présentée.³

Dans ces transactions, les autorités politiques et les grands commerçants locaux prirent une place prépondérante. Le préfet L. Valdés, à qui incombait la tâche de mener à bien le démantèlement des propriétés de main-morte dans la région, se porta acquéreur des plantations sucrières de Quenchendio que la communauté de Cutzeo se voyait dans l'obligation de vendre pour couvrir les frais de la répartition⁴. Par ce biais se constituèrent de véritables seigneuries, telles que l'hacienda de Cuenandio et les ranchos de Pejo et de la Pareja achetés par L. Sotelo aux indigènes de Huetamo, Purechuchio et San Lucas⁵, les terrains de Zirizicuaro, El Rosario, Arroyo Hondo, El Guajal en bordure du Balsas, acquis par N. González à la communauté de Purechuchio ou les vallées de Papatzindàn et de Canario qu'Ignacio Péreznegrón un commerçant espagnol acheta aux villageois de Purungueo⁶. En moins de vingt ans fut dissout le patrimoine foncier des communautés du moyen Balsas; il y avait de quoi éveiller les ressentiments de leurs héritiers.

Mais la redistribution foncière a largement dépassé le cadre spatial des terres indigènes. Par le biais des prêts hypothécaires, toutes les catégories de propriétaires furent touchées, la petite ou moyenne structure des ranchos dans un premier temps, mais aussi, à terme, la grande propriété. La loi de délimitation des terrains en friches promue en 1863, qui permettait à tout particulier de s'approprier jusqu'à 2500 hectares pourvu que ceux-ci ne fussent pas exploités ni légalement enregistrés par une autre personne, plaçait les terrains périphériques des grands domaines d'élevage à la merci de qui avait les moyens d'en financer l'arpentage. Même si cette loi n'eut qu'un impact réduit dans une région qui n'était plus déserte, elle fut employée par certaines compagnies commerciales à l'encontre de grands propriétaires⁷.

Entre 1882 et 1896, le tiers des achats de terrains effectués dans le district de Huetamo impliqua des commerçants nommément cités dans les archives notariales. Avant

¹ Ibid. Livre 2, fs 14-15v, 16-18v, 23-23v, 31-31v.

² Ibid. Livre 2, fs 14-15v.

³ Le préfet de Huetamo au gouvernement du Michoacán en 1896. Ibid. Livre 5, fs 31-36 et livre 4, fs 168-169.

⁴ Ibid. Livre 1, fs 76-77.

⁵ Ibid. Livre 1, fs 213-213v.

⁶ Enquête réalisée avec Camilo Péreznegrón cit.

⁷ AGN Morelia. District de Huetamo. F. Abeja 1891, No 24 et Juzgado de Primera Instancia, 1893, No 15.

le début du siècle, des domaines aussi importants que les haciendas de Coenandio, Canario, Santa Lucia, Sanchiqueo ou Turitzio (voir la carte VII) avaient changé de main et l'achat en 1896 de l'hacienda sucrière de San Antonio de las Huertas, fleuron du latifundisme régional, par les deux plus importantes sociétés mercantiles du Moyen Balsas, celle de N.González et Yrigoyen Hermanos a valeur de symbole. Cette dernière se convertit pour plus d'un demi siècle en pouvoir indiscuté à l'échelle régionale.

Les seigneurs du commerce régional.

La famille Yrigoyen Olace fit partie des contingents espagnols, navarrais en l'occurrence, que le mythe de prospérité du nouveau monde attira au Mexique dans la seconde moitié du XIXe siècle. La société Miguel Olace y Cia apparaît dans les Terres Chaudes au début des années 1880, après avoir commercé quelques temps entre México et Salvatierra dans le Bajío. Elle concentrait alors l'essentiel de ses activités sur le commerce de bovins entre les rives du Balsas et l'Altiplano, dans les conditions qui ont déjà été décrites, et l'installation de "magasins mixtes" à Huetamo, Tiquicheo et près des mines d'Espiritu Santo qui opéraient grâce à leur distribution dans l'essentiel de la région¹. Dès cette époque, elle avait acquis des hypothèques sur différents terrains, dont l'hacienda de Coenandio en garantie d'un prêt de 12000 pesos²; et lorsqu'en 1883 M.Olace se retira laissant ses parts à José Yrigoyen Olace le capital social de l'entreprise s'élevait déjà à 93000 pesos³. Dès lors la société prospéra sous le nom de J.Y. Olace puis, à partir de 1891, de Yrigoyen Hermanos. C'est avec ce nom qu'elle est passée dans la mémoire collective des habitants des Terres Chaudes.

A ces activités s'ajoutèrent ensuite le commerce du maïs, la location de terres et l'emploi de métayers pour les cultiver⁴. La production de grains était probablement employée en partie pour l'embouche du bétail rassemblé dans la région avant sa vente sur l'Altiplano. La société participait en outre à la délimitation de terrains en friche, acquérait une mine de cuivre⁵, apparaissait dans tous les secteurs de l'économie régionale. En 1891, Yrigoyen Hermanos opérait depuis le piémont de l'Altiplano jusqu'aux contreforts de la Sierra de Guerrero et rencontrait un tel succès que son capital financier avait été multiplié par 9 en huit ans⁶... Les investissements fonciers commencèrent dès la décade de 1880, avec l'acquisition de la moitié de l'hacienda de Coenandio, se poursuivirent par l'achat d'une partie des terrains de Santa Teresa, et de la moitié des hacienda de San Antonio et Santa Barbara en 1896⁷. Celles-ci étaient alors les propriétés les plus prospères de la région; on y produisait chaque année 92 tonnes de sucre blanc et 48 de sucres bruns, 650 hectolitres d'alcool, près de 80 tonnes de maïs⁸. Elles donnaient à la société Yrigoyen un ample contrôle sur la principale voie d'accès à l'Altiplano (voir les cartes VII et IX) ainsi que dans l'approvisionnement en sucre de la région. En 1892, les troupeaux de la famille représentaient déjà plus de 2130 têtes de bétail et ne firent que s'agrandir avec le changement de siècle⁹.

Les années suivantes furent celles d'une expansion permanente. L'hacienda de Corupo, les terrains de Santa Maria et de San Miguel, près de Zirándaro, passaient au

¹ Ibid. F.Abeja, 1883, No 54.

² Ibid. No 60.

³ Ibid. No 54.

⁴ Ibid. 1883, No 67 et 1884, No 22.

⁵ Ibid. 1891, No 24 et M.Méndez 1896, No 12.

⁶ Ibid. F.Abeja 1891, No 27.

⁷ Ibid. Juzgado de Letras 1885, No 36; M.Méndez 1896, No 16; G.Sánchez, A.Pérez (1989) p. 110.

⁸ *Memorias del Gobierno de Michoacán 1889*. Morelia 1889.

⁹ Ibid. 1892.

pouvoir de la famille¹. En 1899, Yrigoyen Hermanos apparaissait propriétaire d'une distillerie et d'une raffinerie de sucre à Tacàmbaro, au centre de l'un des principaux bassins sucriers du Michoacàn². Huit ans plus tard se fondait à Huetamo une usine d'extraction d'huile de sésame, la plus importante de la vallée du Balsas: la société jouait un rôle moteur dans la promotion et le financement de cette culture qui deviendra à partir de 1930 le symbole de l'économie des Terres Chaudes et la source de profits immenses. A cette époque, l'établissement Yrigoyen occupait un pâté de maisons entier au centre de la ville et avouait un chiffre d'affaire de 129 500 pesos, le quatrième de l'Etat, le second hors de Morelia, alors que Huetamo ne venait encore qu'en dixième position des 16 districts du Michoacàn quant au volume des transactions commerciales³. Il est vrai que la société concentrait 60% des ventes du grand commerce de la ville, possédait une épicerie, un magasin de vêtements et chaussures, une pharmacie, une quincaillerie, une fabrique de glace et jouait le rôle de banque régionale de dépôts et de crédit. Elle intensifiait l'embouche de bétail grâce à l'utilisation des tourteaux de sésame et à l'installation d'un moulin à maïs, affirmait son omniprésence dans tous les secteurs d'activité par l'achat d'une scierie non loin de Tacàmbaro⁴ et de mines de cuivre et d'argent à Bastàn, dans la municipalité de Huetamo.

La puissance de la famille Yrigoyen, si elle a valeur de symbole, tend à occulter celle d'autres grands seigneurs du commerce régional tels que Nestor et Salvador González, Florencio Jaimes et quelques autres. Vers 1870, le premier établit depuis Morelia les contacts nécessaires pour contrôler la majeure partie des achats de bétail dans le municipe de Zirándaro, depuis la rive gauche du Balsas jusqu'aux rebords de la Sierra. Ici encore, cette activité ne tarda pas à bifurquer vers l'usure et les prêts hypothécaires, puis l'acquisition et la concentration de terrains. Dès le début des années 1880, Nestor González apparaissait comme propriétaire de six ranchos sur les deux rives du fleuve⁵ et dans deux de ceux-ci, il entretenait un troupeau de près de 2000 têtes de bétail en 1892⁶. Quatre ans plus tard, il participait en association avec les frères Yrigoyen, à l'achat de l'hacienda de San Antonio. La puissance de la famille González allait encore croître au début du vingtième siècle grâce à l'impulsion d'une nouvelle génération: Salvador González devint une figure centrale de l'économie régionale, s'imposant comme le plus important latifundiste des municipes de Zirándaro et de Coyuca⁷; il détenait alors le contrôle du commerce dans ces localités et ajoutait à ces qualités celles, bien utiles alors, de général de la Révolution et de député fédéral.

Le grand commerce régional ne fut certes pas l'unique acteur de la concentration foncière de l'époque porfiriste mais il y prit une place prépondérante. Une grande partie des achats de terres aux communautés indigènes ou à des propriétaires métis endettés se fit également à partir de l'accumulation de capital par la voie du commerce itinérant; le cas d'Ignacio Péreznegrón, achetant pour une bouchée de pain des étendues considérables au village de Purungueo pour devenir vers 1870 l'un des plus importants latifundistes de la région, illustre ce fait. Une étude plus approfondie des archives notariales fournirait certainement bien d'autres exemples. La "redistribution" foncière fut sans aucun doute le trait marquant d'une époque à l'issue de laquelle les grands commerçants formaient l'épine dorsale de l'oligarchie régionale.

¹ Enquête réalisée avec Enrique Echenique, Huetamo, septembre 1988.

² J.Figueroa D. (1899) p. 355.

³ *Memoria de Hacienda del Estado de Michoacàn de Ocampo. Ejercicio Fiscal 1907-1908*. Morelia 1908.

⁴ Enquête auprès des anciens de l'Estancia Grande, municipe de Nocupétaro, avril 1989.

⁵ AGNMorelia. District de Huetamo. R.Escobar 1880, Nos 1 et 17, Juzgado de 1a Instancia 1889, No 28. *Memorias del Gobierno de Michoacàn 1885*.

⁶ *Memorias del Gobierno de Michoacàn 1892*. Morelia 1892.

⁷ T.Bustamante A. (1987): "Périodo 1934-1940" in *Historia de la Cuestión Agraria Mexicana. Estado de Guerrero 1867-1940*. CEHAM-Gobierno del Estado de Guerrero-UGuerrero. México 1987. pp. 371 et 450-468.

L'apogée des grands domaines.

Dans les quarante années qui précédèrent le soulèvement paysan de 1910, la concentration des moyens de production prit dans les Terres Chaudes une dimension sans précédent. Dès 1892, 17 personnes détenaient plus du quart du cheptel de l'ensemble du district de Huetamo¹. Cette tendance ne fit que s'accroître au cours des vingt années qui suivirent et la révolution n'y apporta aucun changement notable: comme nous le verrons par la suite, l'incorporation de l'élite de la bourgeoisie foncière locale aux files "révolutionnaires" constituait une garantie de sa survie à moyen terme. Au milieu des années 1920, une quinzaine de familles possédait plus du quart de la superficie totale de la région et probablement près du tiers de ses troupeaux; les grands domaines avaient atteint une extension et une puissance considérables: le tableau V et la carte VII tentent de restituer les dimensions de certains d'entre eux.

Tableau V: Les principaux latifundia des Terres Chaudes au milieu des années 1920.

| Propriétés | Propriétaires | Superficies | Remarques |
|----------------|------------------|------------------|--------------------------|
| San Antonio | Yrigoyen Hnos | environ 18000 ha | hacienda sucrière |
| El Palmar | fam. García | plus de 20000 ha | environ 4000 bovins |
| Quenchendio | Agustin Valdés | environ 20000 ha | canne à sucre-élevage |
| Albarán | Rafael Gaona | environ 20000 ha | près de 8000 bovins |
| Cutzian Grande | C. Elorza | environ 20000 ha | environ 4000 bovins |
| Coenandio | Casildo Díaz | plus de 15000 ha | élevage |
| Sta Teresa | R. Celis | environ 15000 ha | environ 4000 bovins |
| Ziritzicuaro | S. González | 6000 ha (?) | plus de 20000 has au Gro |
| Turitzio | fam. Romero | 6 à 7000 ha | élevage |
| Tiquicheo | frères Pardo | environ 10000 ha | tannerie et commerces |
| Monte Grande | F. Renteria | près de 10000 ha | élevage |
| Tiringucha | Renteria Luviano | environ 10000 ha | élevage |
| Diverses | V. Patiño | 10000 ha | 4000 bovins, Caràcuaro |
| San M. Canario | J. Péreznegrón | environ 10000 ha | canne à sucre-élevage |
| San Carlos | frères Flores | environ 10000 ha | sucre, 1000 bovins |
| Buenavista | D. Cosío | 8100 ha | élevage |

Sources: enquêtes et archives de la Secretaría de Reforma Agraria. Morelia.

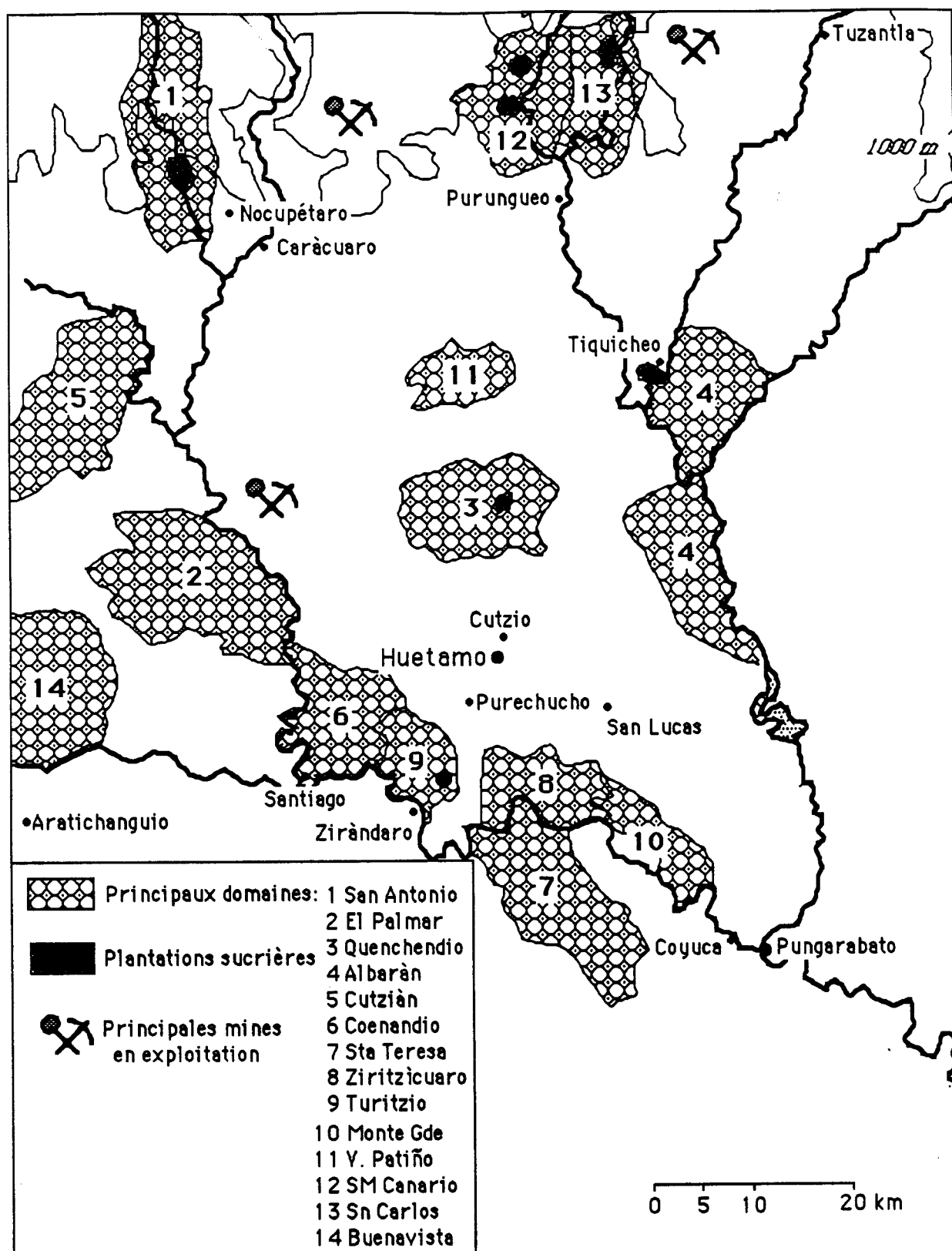
Au début des années 1930, et malgré les premières et timides expropriations, la répartition du foncier reflétait encore la polarisation extrême de la société dans les Terres Chaudes: 21% de la superficie demeuraient entre les mains de 14 personnes et 3,35% des propriétaires conservaient le contrôle de 69% des terres de la région². Le graphique V ne prend en considération que le groupe des propriétaires fonciers, à peine plus de 2% de la population totale de la région à cette époque³, mais il illustre d'autant mieux cette situation.

¹ *Memorias del Gobierno del Estado de Michoacán*, 1892. cit.

² F. Foglio M. (1936): *Geografía Económico-agrícola del Estado de Michoacán*. Edit. Cultura. México 1936. p. 22.

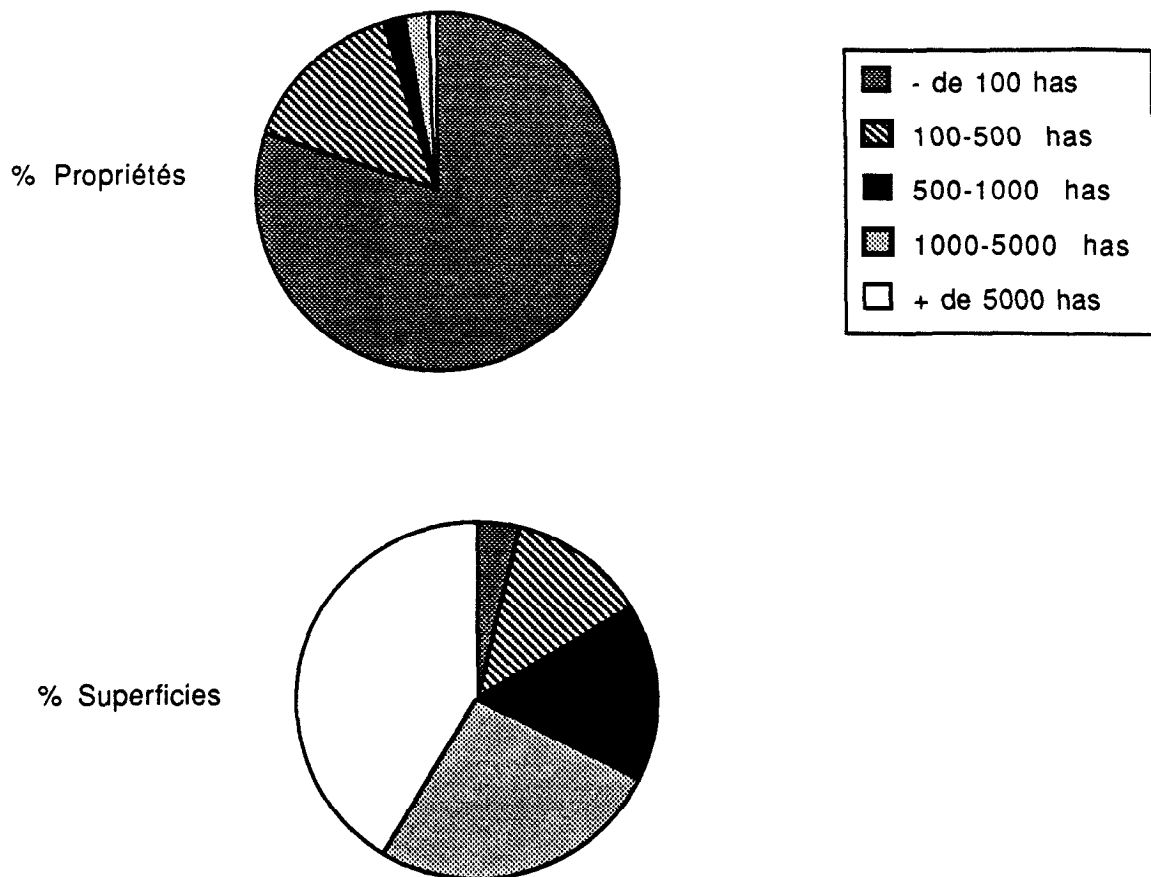
³ D'après le *Primer Censo Agrícola-Ganadero de 1930*. Secretaría de la Economía Nacional. Dirección General de Estadísticas. México 1937.

Carte VII: L'apogée des grands domaines: le paysage foncier des Terres Chaudes autour de 1920.



Sources: Enquêtes et archives de la Réforme Agraire, Morelia.

Graphique V: Distribution de la terre entre propriétaires fonciers en 1930.



Sources: F.Foglio M.: *Geografía Económico-agrícola del Estado de Michoacán*. p.22.

La concentration foncière eut cependant une intensité inégale dans l'ensemble de la région. C'est dans la plaine alluviale, plus concernée par l'expansion commerciale et par le développement de la bourgeoisie de Huetamo ou de Zirándaro, que le mouvement fut le plus marqué. Les conditions topographiques y permettaient en outre un développement plus important des activités agricoles et pastorales à de moindres coûts, ainsi qu'une communication plus aisée avec les marchés régionaux et nationaux. Certaines vallées du piémont, celles de San Antonio, de Canario ou de Papatzindan conservaient un attrait comparable du fait de leur potentiel pour l'irrigation et la production sucrière. Les parties accidentées du nord de la région furent en revanche moins touchées par la pénétration des capitaux commerciaux et la société y échappa davantage aux rapports de production capitalistes: les ranchos de taille moyenne y connurent une relative stabilité, une plus longue espérance de vie même si la désintégration des communautés indiennes s'y effectua avec une rapidité comparable et de façon aussi complète. A l'image de la population, les capitaux et les grands domaines s'installèrent préférentiellement au long des principaux cours d'eau: la proximité avec les marchés de l'Altiplano avait cessé de constituer une condition à l'investissement.

De la même façon, la "régionalisation" de l'oligarchie resta limitée au cas des familles Yrigoyen ou González qui avaient étendu leurs activités commerciales et leurs possessions territoriales à l'ensemble des Terres Chaudes. La majorité des grandes familles n'avait encore d'influence qu'à l'échelon local lorsque l'ouverture politique provoquée par la révolution permit à certaines d'accéder à une plus large audience. Mais même alors, ce pouvoir demeura essentiellement politique, en grande partie subordonné à

l'appui des "seigneurs" du commerce régional. Il ne leur permit cependant jamais de mettre en question la suprématie de ces derniers. En tout état de cause, la division entre la plaine alluviale et le piémont plus enclavé conservait dans ce domaine aussi son sens, même si l'on pouvait désormais clairement les identifier comme deux parties d'un seul et unique ensemble régional.

Quel a pu être d'autre part l'effet de cette concentration foncière sur les itinéraires techniques employés dans les Terres Chaudes? Il apparaît que l'essor d'une économie capitaliste fut loin de provoquer des changements techniques importants à l'échelle des grands domaines et que le système de production introduit au XVIII^e siècle par les migrants métis n'a que peu évolué au long de cette période. L'apparition du sésame dans les systèmes de culture et la disparition du coton furent sans doute les faits marquants dans ce domaine. Mais la production de sésame n'eut longtemps qu'un intérêt marginal pour des exploitants qui voyaient dans l'élevage une spéculation moins risquée et plus lucrative. Du fait de la concurrence qu'elle constituait pour les cultures fourragères, ils s'efforcèrent au contraire de freiner sa diffusion entre les paysans sans terre qu'employaient les grands domaines. L'installation d'une usine d'extraction d'huile à Huetamo, si elle mettait en évidence un potentiel et une certaine évolution, ne saurait s'interpréter cependant comme le révélateur des orientations économiques de la région au début du siècle.

La concentration foncière, l'élimination de nombreux fermiers, et la croissance du pôle régional de Huetamo conduisirent en revanche à un contrôle accru des propriétaires sur les domaines et la production, à défaut d'en modifier réellement l'organisation. Les structures productives mises en place et rodées depuis deux siècles dans les domaines d'élevage des "gens de raison" furent conservées, même si les grands propriétaires les adaptèrent souvent aux orientations mercantiles de l'économie métisse. La solution fut une combinaison de rapports de production "traditionnels", basés sur le métayage pour les cultures vivrières, et de travail salarié pour les productions commerciales.

3-L'hacienda: organisation économique et rapports de production.

Une agriculture soumise à de dures contraintes écologiques.

Peu de régions au Centre-Occident du Mexique présentent d'aussi rigoureux facteurs limitants au développement des activités agricoles que les Terres Chaudes. L'aspérité des reliefs, plus évidente à mesure que l'on se dirige vers l'Altiplano, n'a cependant jamais empêché que des systèmes de production performants aient prospéré et autorisé de fortes densités de population en bien d'autres parties du continent américain depuis l'époque précolombienne. Les sociétés mixtèques en sont l'illustration la plus marquante. Un tel développement ne se produisit jamais dans la vallée du Moyen Balsas même lorsque cette région était l'objet des attentions du pouvoir tarasque. La principale explication à cet état de fait tient sans aucun doute dans la limitation des ressources hydriques: malgré l'existence d'importants cours d'eau, les possibilités d'irrigation sont trop erratiques (vallées fluviales trop encaissées, superficies irrigables sans commune mesure avec l'investissement nécessaire pour y amener l'eau) pour parer aux irrégularités climatiques.

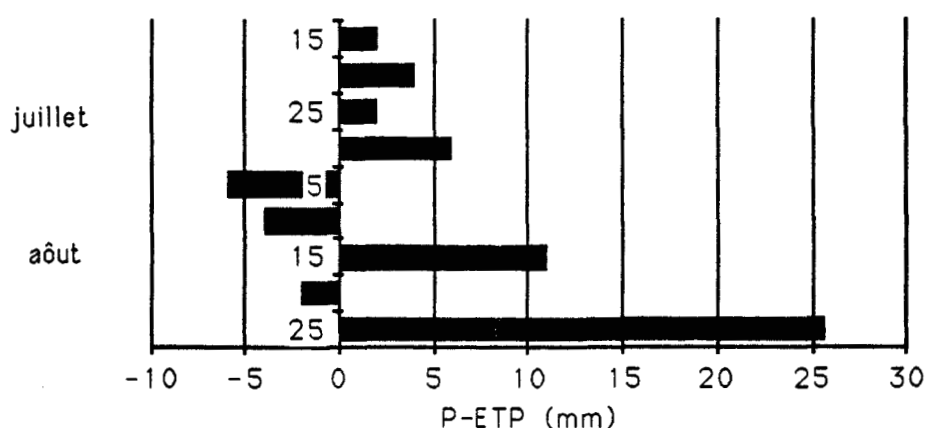
Le régime des pluies, nous l'avons vu dans l'introduction, impose en effet de dures conditions à tout type d'activité agricole. Les précipitations sont concentrées sur moins de quatre mois et la date d'établissement de la saison des pluies est tellement variable qu'il est impossible de programmer les travaux agricoles avec une quelconque anticipation. La faible amplitude du cycle pluvial oblige pourtant le producteur à avancer

autant que faire se peut les semis. Mais à l'issue de huit mois de saison sèche, les sols cultivés l'année précédente et piétinés par le bétail, sont souvent si indurés que le labour en est pratiquement impossible et seul un semis au bâton fousseur serait réalisable avec un important risque d'échec: que l'arrivée des pluies tarde un tant soit peu, et il faudrait alors rééditer l'opération. Aussi le travail du sol avec l'araire et les semis s'enchainent-ils généralement dans le courant du mois de juin, dès que le régime des pluies est bien établi.

Mais alors tendent à se former de sérieux goulots d'étranglement pour l'emploi de la main d'oeuvre. L'humidité et une température demeurant élevée se conjuguent pour favoriser une violente levée des adventices qui, très rapidement, menace d'étouffer les cultures. A peine le semis achevé, il faut donc s'atteler aux travaux de sarclage, les renouveler parfois trois fois en 6 semaines, mobiliser au cours de cette période toute la force de travail familiale et souvent nombre d'ouvriers agricoles pour pouvoir couvrir toute la superficie semée. Si les pluies arrivent suffisamment tôt, le labour des parcelles après la germination des mauvaises herbes peut suffir à contenir leur poussée, allégeant d'autant les travaux de sarclage et les dépenses de la famille. Mais le *temporal*¹ se faisait souvent attendre jusqu'à la deuxième quinzaine de juin et commence alors pour tous une véritable course contre la montre.

Car l'arrivée précoce des pluies n'a pas pour seul intérêt d'alléger le calendrier de travail. Elle s'avère souvent indispensable si l'on veut s'assurer du bon développement des cultures de maïs. Une autre caractéristique du climat régional réside en effet dans une courte interruption des précipitations dans le courant du mois d'août, pour une période qui peut toutefois varier de cinq à parfois vingt jours. Si cette "canicule"² survient au moment de la floraison femelle du maïs, les rendements sont en général affectés dans une proportion majeure. L'importance de ce phénomène varie sensiblement d'un point à l'autre de la région. Il se fait plus sensible dans la partie sud-ouest qui borde le Balsas, mais aucun recoin des Terres Chaudes n'en est protégé. Le graphique VI en restitue la magnitude:

Graphique VI: Bilan hydrique dans la période de développement végétatif des cultures (15 juillet-25 août) au sud-ouest des Terres Chaudes.

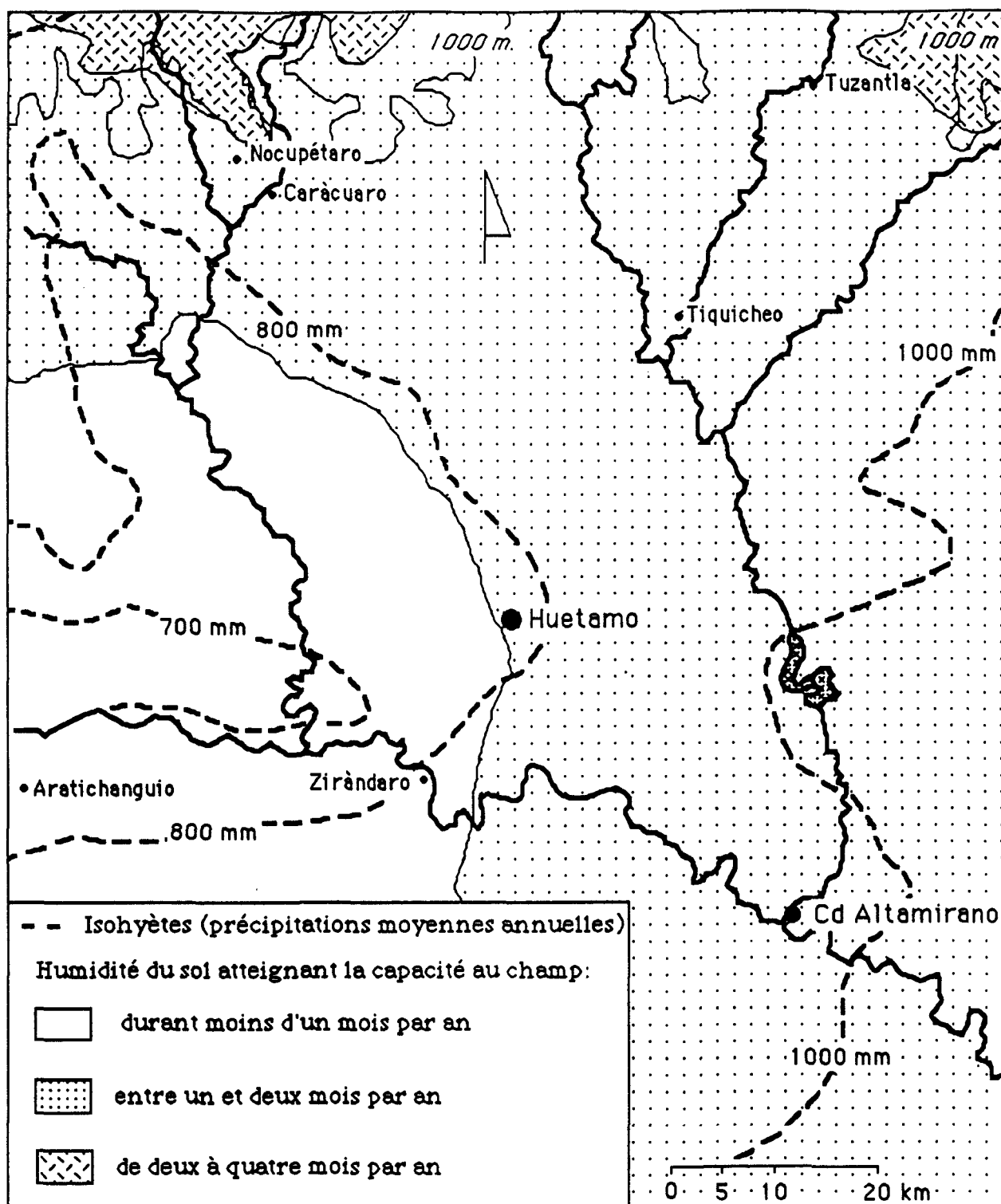


Sources: voir Appendice II.

¹ ce terme désigne la saison des pluies et, par extension, le cycle de cultures qui lui correspond.

² il s'agit du nom donné dans toute la région à cette courte sécheresse.

Carte VIII: Pluviométrie et humidité du sol dans les Terres Chaudes.



Source: S.Díaz et al. (1985), pp. 36-50.

Pour éviter le risque d'une perte conséquente de la récolte, il s'avère donc nécessaire de semer le maïs environ 40 jours avant le début du mois d'août, soit le temps requis pour le développement des plantes et la fécondation des épis. Mais alentour du 20 juin, il n'est pas rare que les pluies soient encore insuffisantes pour permettre les labours.

Les sols dans leur immense majorité sont loin d'atténuer les effets du climat. Il s'agit essentiellement de regosols, luvisols et lithosols souvent très peu profonds (la roche mère affleure en bien des points de la région à moins de 20 centimètres de la surface). Ils sont peu évolués et présentent de très faibles contenus en matière organique, en azote et en phosphore¹. Ces caractéristiques limitent considérablement leur potentiel agricole et les rendent très sensibles aux agents érosifs: le risque d'érosion est considéré fort à très fort sur plus de 90% de la superficie de la région². La culture prolongée des versants aboutit au terme de quelques années à la mise à nu de la roche mère et oblige à abandonner rapidement la parcelle. La proportion de feozems d'origine alluviale, plus profonds et plus fertiles ne dépasse pas 8,5%³. Leur situation à proximité du Balsas les place souvent dans les conditions climatiques les plus défavorables et leur fort contenu en argiles rend leur travail difficile dès que la saison des pluies est bien établie.

Ces caractéristiques pédologiques, le fort ruissellement et une évaporation qui demeure élevée durant tout le cycle pluvial (voir le graphique I) se conjuguent pour limiter les réserves hydriques des sols et rendre très précaire le développement des cultures (voir la carte VIII). Les Terres Chaudes présentaient de ce fait de très bas indices de production en 1930. Le district administratif de Huetamo, incluant pourtant les riches vallées de Tuzantla et de Susupuato, au nord des Terres Chaudes, présentait alors des rendements inférieurs de près d'un quart à la moyenne de l'Etat⁴: entre 700 et 800 kg de maïs à l'hectare sur les parcelles labourées en année de pluviosité moyenne⁵. Les années de sécheresse y étaient plus durement ressenties qu'en aucune autre partie du Michoacán et le maïs y atteignait alors des prix records au niveau de l'Etat⁶.

Dans ces conditions, l'essentiel des stratégies développées par les paysans à l'échelle des systèmes de culture visait à réduire les risques de mauvaise récolte. La combinaison des ressources était dans cet objectif la meilleure arme du producteur. Les parcelles de cultures vivrières constituaient une association complexe d'espèces et de variétés de cycles biologiques distincts qui assuraient ainsi une récolte minimale quelque fut la pluviométrie. Les semis se faisaient toujours en poquets où se déposaient trois à quatre graines de maïs de façon à assurer la germination de quelques plantes. De place en place on mêlait au maïs une graine de haricot ou de courge. La distance entre poquets, environ 90 cm, réduisait la concurrence pour l'eau au cours du développement initial des plantes; les densités demeuraient faibles, 20 000 pieds de maïs à l'hectare et environ 2000 à 2500 plantes de courge sur les parcelles travaillées à l'araire. Jusqu'à trois variétés distinctes de maïs étaient employées, ayant chacune un cycle végétatif particulier. La plus productive était aussi la plus sensible à la "canicule" pour ses dates de floraison et n'arrivait à maturité qu'au bout de 4 mois de développement. Aussi était-elle associée à des variétés plus précoces dont le développement était permis par la chaleur du climat (30°C en moyenne à Huetamo au long de la saison des pluies). Les maïs de trois mois et de quarante jours parvenaient à fleurir avant l'établissement de la "canicule" et

¹ Asesoria Interdisciplinaria, S.C.(1983): *Huetamo Mich.* México 1983. Pp.81-90.

² S. Díaz C. et al.(1985): *Identificación de Proyectos Agroindustriales en la Región Este de Tierra Caliente, Michoacán.* Thèse professionnelle. U.A.Chapingo. México 1985. Pp. 64-69.

³ Ibid. p.54.

⁴ *I Censo Agrícola-Ganadero 1930* cit. p.152.

⁵ d'après F.Foglio M.(1936). Tome I, pp. 316-317.

⁶ voir G.Sánchez D. (1984): "Las Crisis Agrícolas y la Carestía del Maíz en Michoacán (1886-1910)" in *Textual* n° 15-16. U.A.Chapingo. México 1984. p.38.

permettaient dans la période de soudure, la plus critique pour la famille, de disposer très tôt d'épis tendres à défaut d'être très "pleins". De la même façon se combinaient les variétés de haricot, le *judío* dans les endroits secs et la *comba* sur les lieux plus humides, et différents types de courges, la *tamalayota* pour l'alimentation familiale, la *pipián* que l'on donnait aux porcs après avoir extrait les graines pour les vendre et le *bule* utilisable comme récipient, flotteur pour la pêche etc...

Les stratégies de diminution des risques s'étendaient bien évidemment à la sélection des parcelles de culture. Les métis avaient introduit l'araire et la culture attelée et développé la culture permanente des terrains plats. Ce système n'admettait pas, à la différence de ce qui se produisait dans l'ensemble du Mexique central, l'alternance d'une année de culture et d'une année de jachère et encore moins des rotations culturales avec des plantes fixatrices d'azote qui eussent permis une relative reconstitution de la fertilité. Les parcelles étaient semées de façon continue pendant parfois plus de 20 ans avant de les laisser en friche trois à cinq ans. La conséquente chute de fertilité sur des sols souvent pauvres permet de comprendre le faible niveau des rendements obtenus sur ces parcelles. La préparation du terrain avec l'araire ne constituait pas un labour, mais la simple ouverture de sillons sans retourner la terre ni faciliter les transferts de fertilité entre les différentes couches du sol. La répétition de la culture du maïs provoquait en outre de très fortes levées d'adventices contre lesquelles il fallait lutter en croisant les "labours" à l'araire dès leur germination, et par des sarclages précoces, à peine achevés les semis. Les travaux de désherbage consommaient la totalité de la force de travail familiale durant tout le mois de juillet car la nature argileuse des sols alluviaux ne permettait pas l'emploi de l'araire à cet effet: les boeufs s'épuisaient et s'enlisaient sur un terrain devenu trop meuble. Les sarclages devaient donc être effectués à la *tarecua*, ce lourd manche de bois d'environ 1,6 à 1,7 m de long, terminé par un fer large et triangulaire qui, manié comme une bêche, venait couper les adventices au niveau de la racine. Le nettoyage d'un hectare dans ces conditions exigeait à deux reprises entre 12 et 15 jours de travail. Des goulots d'étranglement ne manquaient pas d'apparaître devant ces réquisitions de main d'oeuvre sur une période aussi courte (moins de trois semaines pour mener à bien labours et semis et achever le premier sarclage). Lorsque les plants de maïs étaient suffisamment hauts, dans le courant du mois d'août, un fauchage au *machete* venait encore compléter les sarclages.

Pour leur faible productivité et les goulots d'étranglement qu'ils provoquaient dans l'emploi de la main d'oeuvre, ces terrains "de labour" ne revêtaient qu'un intérêt secondaire aux yeux des petits agriculteurs par rapport aux versants que l'on pouvait cultiver par défriche-brûlis. L'incendie de la biomasse arborée permettait l'accumulation d'éléments minéraux (phosphore et potassium...) ensuite incorporés au sol par les premières pluies et activait la minéralisation de la matière organique. Elle autorisait, malgré une forte érosion et des densités de semis bien moindres (environ 15 000 pieds de maïs à l'hectare), des rendements de l'ordre de 1250 kg. Le travail demeurait en outre très inférieur à celui effectué sur les parcelles labourées: le travail du sol était inexistant et la levée d'adventices, presque nulle, permettait de réduire les travaux de sarclage à un simple nettoyage au *machete*¹. La plus lourde besogne, la défriche (parfois plus de trois semaines par hectare si le maquis est très dense) pouvait s'étaler sur plusieurs mois de la saison sèche. De plus, le semis effectué au bâton fouisseur pouvait avoir lieu beaucoup plus tôt, sur un sol encore sec. On devançait ainsi les adventices, mais aussi la "canicule", ce qui permettait l'emploi de variétés de cycle plus long et plus productives. L'inconvénient majeur d'un tel système est la rapide dégradation du milieu qu'il provoque en cas d'exploitation prolongée. Dès la seconde année de culture, les mauvaises herbes tendent à envahir la parcelle, les pluies torrentielles lessivent le sol

¹ "Le fait que la culture du maïs donne dans le "Plan" un rendement très inférieur à celui des versants, est surprenant, en dépit de densités de semis très supérieures (...) Du fait que ces terrains sont plus infestés que les défriches des versants, ils requièrent quatre tavaux de nettoyage (labours et sarclages) au lieu de deux". P.Hendrichs P. (1945): *Por Tierras Ignotas. Viajes y Observaciones en la Región del Río de las Balsas*. Ed. Cultura. México 1945. p.37.

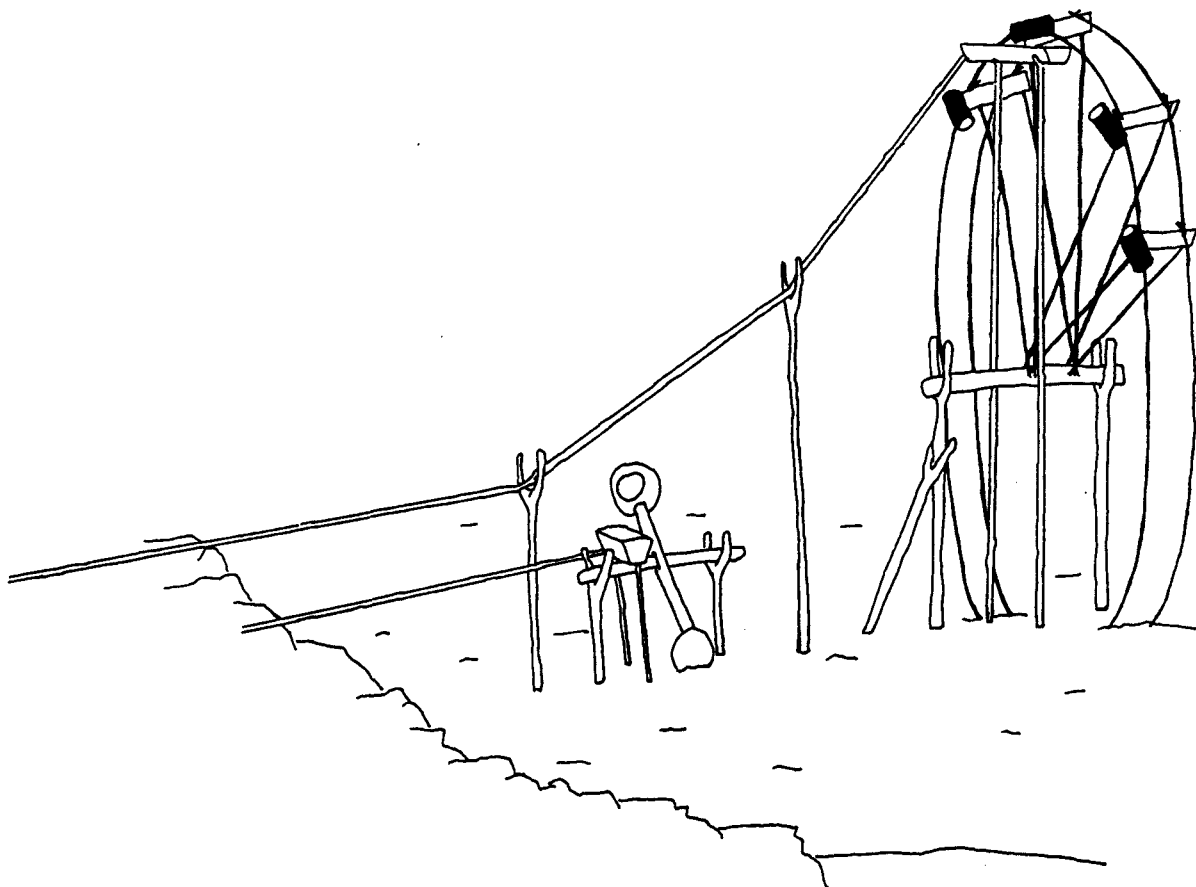
découvert et la fertilité du terrain commence à chuter rapidement. Ces difficultés deviennent insurmontables à l'issue d'un troisième cycle de culture continue et mettent en péril l'équilibre même du système. Aussi s'avérait-il nécessaire de limiter la durée d'exploitation d'une parcelle à deux années et surtout de permettre au couvert arboré de se reconstituer. De la durée du recru dépendaient le niveau de la biomasse et donc de la fertilité du terrain ainsi que la disparition du tapis herbacé faisant obstacle à une nouvelle mise en culture. Dix ans au moins et plus généralement quinze étaient alors considérés comme constituant un minimum dans cet objectif. Le système de culture par défriche-brûlis exigeait donc une superficie beaucoup plus étendue pour sa reproduction: avec deux années de culture et 15 de recru forestier, il fallait à une famille une surface 12 à 13 fois supérieure à celle dont elle aurait eu besoin sur une terre de labour. Les gains autorisés à l'agriculteur dans la productivité de son travail étaient compensés par une moindre productivité du terrain qu'il contrôlait. Les défriches présentaient en outre le désavantage de ne pouvoir être employées pour des cultures de rente telles que le coton ou le sésame.

Car réduire les risques c'était aussi pour le petit producteur assurer un revenu monétaire minimum et introduire une culture commerciale pouvant s'intégrer dans le calendrier de travail du maïs sans présenter les mêmes sensibilités au climat que celui-ci. Mais dans ce domaine, la pauvreté des alternatives à la portée des producteurs tranchait avec ce qui pouvait être alors observé dans des zones plus tempérées et mieux intégrées aux marchés. Durant l'époque porfirienne, la baisse de rentabilité du coton avait durement touché la petite agriculture et accentué encore ce caractère. Avec le début du XXe siècle, l'introduction du sésame permit cependant d'atténuer cette tendance. Dans les faits, cette plante se substitua au coton dans le rôle de culture de rente mais elle prit place sur un milieu écologique et un cycle de culture (il semble qu'elle ait été cultivée exclusivement au cours du cycle pluvial) totalement différents de ceux qui caractérisaient la production cotonnière. Le sésame présente en effet un potentiel de résistance à la sécheresse et d'adaptation aux sols maigres et appauvris qui autorisaient son implantation à peu près partout, à l'exception des terrains frais, tels que les défriches, ou trop humides comme les plages alluviales où était cultivé le coton. Il se posait ainsi en complément idéal des cultures vivrières dans l'occupation des sols et les stratégies des petits producteurs. Cette même résistance permettait de privilégier le maïs à l'époque des semis, les travaux sur le sésame s'intercalant entre ceux des cultures vivrières et sa récolte ayant lieu un mois plus tôt. L'évolution des prix du sésame enfin a été très favorable à partir de 1930, et tout un système de crédit à la production s'est alors mis en place autour de sa commercialisation (voir le chapitre III). Malgré une action érosive certaine, un travail de sarclage souvent lourd et coûteux et des rendements ne dépassant pas 450 kg à l'hectare¹, seule l'opposition des propriétaires, qui n'avaient aucun intérêt pour une plante d'aussi faible valeur fourragère, put en freiner l'expansion.

Mais les tentatives pour exploiter au mieux les ressources disponibles ont sans doute trouvé leur meilleure expression dans le développement de la petite irrigation et des cultures vivrières de décrue. Les récoltes du cycle pluvial débouchaient fin décembre sur une période d'inactivité longue de plus de cinq mois, au cours de laquelle le coût du travail devenait pratiquement nul. Sur les rives des principaux cours d'eau, le Balsas, les rivières Tuzantla, Caràcuaro ou Purungueo, partout où l'étiage laissait apparaître de petites plages, celles-ci étaient exploitées au prix d'un travail parfois énorme. Là où le coton était autrefois semé, des jardins potagers naissaient pour quelques mois; des pieds de tomates, de piments, de poivrons, de melons, de pastèques, de tabac et même de coton, quelques mètres carrés de maïs et de haricots se développaient sur les sols engorgés puis étaient soigneusement arrosés chaque jour lorsque l'humidité résiduelle n'était plus suffisante. Ce travail se réalisait le plus souvent à dos d'homme et chacun employait sa journée à des allées et venues entre la rivière et le jardin en transportant les calebasses d'eau. Là où le courant le permettait, étaient installés d'incroyables

¹ 313 kg/ha en moyenne dans la région d'après le *Primer Censo Agrícola-Ganadero* cit.

Figure II: Les systèmes de petite irrigation employés dans les Terres Chaudes dans la première moitié du XXe siècle.



échafaudages, des norias amenant l'eau jusqu'à une hauteur de cinq mètres, qui pouvaient irriguer jusqu'à un hectare si la configuration du rivage s'y prêtait. Pour des superficies plus réduites, de petits balanciers étaient employés, que l'on établissait sur un canal de dérivation (voir la figure II). Une brusque variation du niveau des eaux pouvait ruiner ces efforts et détruire les plantations, mais à ce prix les rivages fleurissaient et l'approvisionnement de la région en produits frais était assuré durant la saison sèche.

Les efforts d'irrigation des propriétaires terriens s'orientèrent presque exclusivement vers la canne à sucre. Les exigences en eau de la culture en limitaient les possibilités d'expansion, aussi eut-on souvent recours à une gestion très stricte des quelques rivières qui pouvaient permettre l'irrigation: à San Antonio, il était formellement interdit de prélever de l'eau en amont de la plantation. Les relations de métayages qui prévalaient auparavant pour la culture de la canne à sucre disparurent pour laisser la place à l'emploi de main d'oeuvre salariée, sous le contrôle direct du propriétaire. Sur ces noyaux irrigués se concentrèrent les rares tentatives d'innovation des propriétaires; la productivité des terrains les justifiaient largement. Des canaux cimentés et parfois de petits aqueducs existaient à San Antonio, San Carlos, Tiquicheo ou Quenchendio; des presses métalliques ou des moulins à eau y avaient remplacé les presses en bois pour le broyage de la canne et les charrues d'acier furent employées en substitution des araires. La canne était plantée en janvier-février et récoltée entre les mois de novembre et mars de l'année suivante. L'irrigation permettant le regain des plantes coupées, la plantation pouvait être exploitée durant 6 à 8 ans. Un ou deux cycles de maïs et de haricots, plus rarement de riz, s'intercalaient alors avant un nouveau cycle de 8 ans.

Bien que les plantations de canne à sucre aient toujours représenté une superficie très réduite à l'échelle des Terres Chaudes, guère plus de 400 hectares en 1930, moins de 0,2% de la superficie cultivée totale de la région¹, elles suffisaient à l'approvisionnement en sucres et alcool de celle-ci et permettaient même la vente d'excédents sur l'Altiplano. Surtout, elles eurent une fonction de premier ordre dans l'organisation administrative et sociale des grands domaines.

Le rancho, l'unité productrice.

Les latifundia s'articulèrent nous l'avons vu, autour de deux spéculations distinctes; d'une part la production de viande destinée aux marchés de l'Altiplano et de la ville de México en particulier, et d'autre part celle de sucre pour la consommation locale. Leur organisation devait donc répondre à deux exigences majeures, en garantissant une base fourragère constante et suffisante malgré une saison sèche atteignant parfois huit mois, mais aussi en assurant la reproduction de la force de travail nécessaire à la culture de la canne à sucre, particulièrement exigeante en main d'oeuvre sur des périodes bien définies.

Partout où les conditions hydrographiques le permettaient, la plantation sucrière constituait le centre économique et administratif du domaine. "L'hacienda", la demeure du maître, n'a jamais eu dans les Terres Chaudes les dimensions et la majesté qu'on a pu lui reconnaître sur l'Altiplano. Il s'agissait en général d'une grande bâtisse de briques crues, au toit élevé, sans luxe ni decorum, d'une austérité s'accordant aux paysages environnants. Les imposants greniers et les magasins lui étaient accolés, parfois intégrés au même bâtiment. Il n'était pas rare d'y rencontrer la fameuse *tienda de raya*, ce magasin qui monopolisait les ventes de produits de première nécessité aux habitants du domaine et permettait leur "fixation" définitive grâce à l'endettement. Il est significatif que cette pratique très peu répandue dans les Terres Chaudes n'ait eu lieu que sur les périmètres sucriers où le problème de la main d'oeuvre était le plus sensible.

¹ D'après le *Primer Censo Agrícola-Ganadero* cit.

Ventilés autour de ce noyau, les troupeaux bovins demeuraient cependant la principale richesse des grands propriétaires. Ils étaient fractionnés en groupes de 200 à 400 têtes de bétail, établis sur des ranchos de 1000 à 2000 hectares. Le rancho constituait l'unité de mise en valeur du latifundium à laquelle deux fonctions essentielles étaient attribuées: d'une part l'entretien des animaux sur les seules ressources fourragères internes, et d'autre part le maintien d'une main d'oeuvre que l'on voulait disponible dans les périodes cruciales de la récolte de la canne à sucre et du rassemblement des troupeaux. Il importait que cette population fût fixée à un moindre coût sur le domaine et participât dans une large mesure à la reproduction et l'entretien de la base fourragère de celui-ci. Mais cette activité se devait d'être suffisamment limitée dans le temps et par les revenus qu'elle procurait pour libérer au moment désiré une main d'oeuvre en manque d'argent. L'organisation du travail et de la production qui se mit en place à l'échelle de chaque rancho visait à s'ajuster strictement à ces exigences.

Les indigènes ou les petits producteurs ayant vendu leur lopin, les migrants en provenance de l'Altiplano, tous les paysans sans terre paupérisés par l'expansion récente des latifundia, constituaient une population à la recherche de sa simple subsistance, d'une parcelle où semer le maïs, soumise aux conditions qui lui étaient imposées. L'extension de la superficie cultivée par les métayers ou les fermiers garantissait au propriétaire l'abondance de grains, de résidus de culture, feuilles et tiges du maïs, utilisables par le bétail, ainsi que le renouvellement des pâturages du fait des défriches et incendies périodiques; elle contribuait à amplifier la base fourragère des propriétés et représentait une sécurité appréciable dans la conduite des troupeaux. La culture pluviale du maïs garantissait en outre la libération de la main d'oeuvre durant toute la saison sèche, lorsque celle-ci était requise pour le rassemblement, le marquage et le convoyage des troupeaux, et surtout pour la récolte de la canne à sucre, si exigeante en bras.

De la sorte cohabitèrent au niveau du rancho des rapports de production basés sur le métayage, pour la culture des grains de base, et des relations de travail salarié dans les productions commerciales directement contrôlées par les propriétaires. Elles permettaient à ceux-ci d'assurer sans le moindre coût la reproduction d'une force de travail dont ils pouvaient disposer dès qu'ils en avaient besoin. La masse imposante de paysans sans terre stationnés sur les propriétés (88% de la population active dans la municipalité de Carácuaro en 1900¹) est cependant loin d'avoir constitué une classe monolithique; il est indispensable d'en percevoir la complexité pour comprendre les évolutions qui se firent jour lorsque la réforme agraire fit voler en éclats les grands domaines.

Métayers, fermiers et journaliers, une stratification du prolétariat rural.

Le métayage a souvent constitué la base des rapports de production au niveau du rancho, sous la forme d'un pacte de sujétion et de protection entre le propriétaire et les *arrimados*. Cette protection et une relative sécurité dans la reproduction des conditions d'existence représentaient un atout majeur pour fixer une main d'oeuvre stable sur l'exploitation. Le métayer était en général attiré par les avances qui lui étaient faites: un toit, cinq hectolitres de maïs et l'équivalent en argent de cinq autres hectolitres, soit un total de 700 kg de grains, permettaient à une famille de 4 à 5 personnes de passer les 6 mois qui s'écoulaient entre ce versement et la récolte. Pour beaucoup, cette avance était une condition de survie et son remboursement avec du maïs dévalué constituait un autre avantage: il arrivait que le prix du grain fût multiplié par trois ou plus entre la récolte (lorsque le métayer payait ses dettes) et la période des semis du cycle suivant (lorsqu'il

¹ G.Sánchez, R.A.Pérez (1989) cit., p.119.

recevait les avances du propriétaire)¹. La cession d'une vache et de son veau pendant la durée de la saison des pluies complétait parfois ces garanties; en échange des soins donnés aux animaux, la famille du métayer pouvait bénéficier, durant trois mois environ, du lait que le veau ne consommait pas.

La parcelle reçue en métayage équivalait à la superficie pouvant être travaillée par une paire de boeufs, soit environ cinq hectares. Le propriétaire s'engageait à la clôturer et la débroussailler, fournissait les animaux de trait et tous les outils de labour, araire, joug et courroies nécessaires. L'une des conditions de l'accord était que la terre fut prête à être labourée, sans nécessiter un apport de travail quelconque de la part du métayer. Aussi ces contrats ne concernèrent qu'en de très rares occasions des terrains boisés devant être cultivés par défriche-brûlis. Lorsque cela se produisit, il s'agissait de parcelles défrichées et cultivées l'année précédente par le propriétaire ou son administrateur et dont la fertilité avait déjà fortement décru. Le métayer avait en charge l'entretien des animaux de trait qui lui étaient confiés et, bien sûr, le développement de la culture et sa récolte. S'il était requis à d'autres tâches peu de temps après le début de celle-ci, comme cela pouvait se produire dans les domaines sucriers, son patron devait alors participer pour moitié aux frais de main d'oeuvre nécessaires pour la terminer à temps. Il pouvait en outre solliciter à tout moment l'aide financière du propriétaire sans que lui fussent exigés des intérêts au paiement.

Ces conditions sont dans la continuité de celles qui étaient en vigueur depuis des siècles dans le Bajío. En décembre, le métayer remettait la moitié de la récolte égrainée et restituait les avances en grain qui lui avaient été faites. Il laissait sur la parcelle les pailles et les feuilles de maïs à la disposition du bétail et s'acquittait de ses dettes d'argent. Le paiement de celles-ci avec le maïs de la récolte annulait une grande partie des avantages tirés des avances qui lui avaient été faites six mois plus tôt. A cette époque, le grain atteignait son cours le plus bas et bien des propriétaires profitaient d'une situation de monopole pour imposer des prix inférieurs à celui du marché. Aussi la plupart des paiements s'effectuaient-ils en journées de travail, au long de la saison sèche, sur les plantations sucrières ou autour des troupeaux, pour un salaire qui avait l'unique avantage de ne pas varier au cours de l'année. La rigueur de ces conditions s'assouplissait les années de mauvaises récoltes et il n'était pas rare que certaines ardoises fussent alors allégées par quelque patron paternaliste.

En tout état de cause le métayage ne pouvait offrir que de minces perspectives d'accumulation. Tous les témoignages recueillis concordent pour affirmer que les terrains labourés étaient en général cultivés jusqu'à l'épuisement, et ceux qui étaient donnés en métayage n'étaient évidemment pas les plus fertiles. Dans ces conditions, les cinq hectares cultivés par un métayer pouvaient produire entre 3500 à 4000 kg de maïs. L'acquittement des termes du contrat et des dettes contractées à sa célébration lui laissaient entre 1350 et 1650 kg de grains² pour le maintien de sa famille, soit de quoi nourrir pendant un an cinq à six personnes: la stricte reproduction de la force de travail. Au delà de ce seuil, l'entretien durant cinq ou six mois des animaux de trait, l'élevage de quelques volailles, l'engraissement d'un porc ou les simples exigences de l'habillement de la famille obligeaient le métayer à recourir aux avances du propriétaire, aux conditions imposées par celui-ci, et dans l'attente d'une récolte exceptionnellement bonne qui lui donnerait une plus grande autonomie. Les époques les plus difficiles voyaient s'intensifier les collectes de fruits sylvestres, gousses de la "parota" (*Enterolobium cyclocarpum*) ou du "pinzàn" (*Pithecellobium dulce*), "pitayas" (figes de barbarie de *Lemaireocereus weberi*), "nanches" (*Malphigia mexicana* Juss) que produisait le maquis.

¹ voir G.Sánchez(1984): "Las Crisis Agrícolas y la Carestía del Maíz en Michoacán (1886-1910) in *Textual No 15-16*, vol. IV. U.A.Chapingo. 1984.

² soit la moitié de la récolte (1700 à 2000 kg) moins les cinq hectolitres (350 kg) prêtés par le propriétaire, en supposant que les avances en numéraires soient remboursées par des journées de travail durant la saison sèche.

Les produits du métayage constituaient une rente appréciable pour les grands domaines, certains d'entre eux, comme l'hacienda de San Antonio, engrangeaient de ce fait jusqu'à 220 tonnes de maïs chaque année. Au début des années 1930, sur la base de rendements de 700 à 800 kg par hectare, un métayer payait ainsi à son employeur la valeur totale de la terre qu'il travaillait en à peine plus de deux ans¹. Il s'agissait d'une manne pour le propriétaire qui voyait ainsi la capacité fourragère de ses domaines considérablement augmentée au prix d'une attitude conciliatoire envers les plus endettés. Ces conditions demeuraient certes éloignées du servage pour dettes que l'on pouvait observer dans une grande partie du pays, mais la liberté du métayer n'en était pas moins extrêmement réduite². Seule une très bonne récolte pouvait lui permettre de se soustraire aux avances en grains et en numéraire et de solliciter un contrat plus avantageux par le fermage d'une parcelle.

Les fermiers ne constituèrent jamais qu'une fraction de la population des grands domaines et se trouvèrent même exclus de bon nombre d'entre eux. Cependant, leur poids dans la recomposition sociale qui suivit la réforme agraire nous incite à leur accorder une importance qu'ils n'eurent probablement pas auparavant. Le fermage représentait un privilège accordé par le propriétaire ou son administrateur à une personne qui leur était liée par des liens de parenté ou de parrainage. En tout état de cause, il supposait de la part du producteur une large autonomie financière dans la mesure où il devait assumer la totalité des coûts de l'alimentation de sa famille et de la production, sans espérer de la part du latifundiste d'autre aide que des prêts usuraires aux taux de 3 et 5% mensuels. Le fermier devait en outre assurer la défriche et la clôture de la parcelle qui lui était confiée, fournir tous les outils nécessaires à la culture, le joug et l'araire le cas échéant, qui valaient 10 pesos en 1930, l'équivalent de trois semaines de travail salarié. Pour une famille de quatre à cinq personnes, abandonner le statut et la "sécurité" du métayer pour un contrat de fermage requérait l'investissement de plus de quarante pesos en aliments, semences et outils³, trois mois du salaire d'un ouvrier agricole. Le risque pris était considérable puisqu'il pouvait conduire à la ruine du fermier si la récolte était mauvaise, mais les bénéfices escomptés le justifiaient.

Un fermier s'établissait généralement sur une partie boisée qu'il lui fallait ouvrir à la culture, défricher, clôturer et parfois désoucher pour pouvoir la labourer. Le loyer de la terre demeurait relativement modéré et fixé dans toute la région à un hectolitre de maïs pour 8 litres de semences, qu'il s'agisse de parcelles de labour ou à cultiver par défriche et brûlis. Les premières conservaient la superficie de celles des métayers, environ 5 hectares, représentant un fermage de 500 à 600 kg de céréales selon la qualité du sol et les densités de semis qu'il pouvait accepter. Très rarement, étaient alloués à certains fermiers disposant d'une aide familiale suffisante, deux paires de boeufs et environ dix hectares mais jamais plus. Ces conditions avantageuses étaient en partie ternies par la nécessaire location des animaux de trait (5 hectolitres de grain par boeuf), qui élevait le coût du fermage à 1200 ou 1300 kg de maïs, équivalents au tiers de la valeur marchande

¹ d'après F.Foglio M. (1936). Tome I, pp.256 et 346, vers 1933, le prix d'une tonne de maïs achetée au producteur fluctuait dans la région autour de 40 pesos. Celui de cinq hectares de terre labourable se situait en moyenne à 165 pesos, soit à peine plus de quatre tonnes de maïs, ou le produit de deux ans de métayage...

² eu égard peut être à la qualité des terrains qui leur étaient confiés, la condition des métayers demeurait relativement favorable dans les Terres Chaudes si on la compare avec ce qu'elle était en d'autres régions telles que Oaxaca. En échange de la moitié de la récolte, les métayers devaient y fournir l'attelage de boeufs, payer un droit de récolte d'un centavo par sillon et participer aux corvées sans rémunération aucune. (K.Kaerger (1900) p.220-221).

³ 10 hectolitres de maïs que prêtait le propriétaire à ses métayers, soit 28 pesos, environ 60 à 80 litres de semences pour la mise en culture de cinq hectares (1,5 à 2,5 pesos), un araire (5 pesos), un joug et ses courroies (5 pesos également) font un total de 40 pesos. Il s'agit d'un minimum, l'emploi souvent nécessaire de journaliers pour les travaux de sarclage ou de récolte n'étant pas pris en compte.

de la parcelle cultivée¹. Pour une famille de quatre à cinq personnes, le seuil de reproduction d'un tel système se situait autour de 2600 kg ou la production totale de 3,5 hectares². Restait un hectare et demi pour la production d'un éventuel surplus. Celui-ci pouvait prendre la forme d'un petit élevage: la production d'un hectare de maïs permettait l'embouche de trois porcs (750 kg) et le maintien de quelques poules. Elle offrait en outre à la famille une sécurité appréciable en accroissant ses réserves en céréales et sa capacité d'autoconsommation (saindoux, viande). Cette superficie pouvait également être utilisée pour y entreprendre une culture commerciale.

A ce niveau entraient en conflit les intérêts de l'agriculteur et ceux du propriétaire. Pour ce dernier, le fermier avait pour fonction essentielle la production de fourrages et les résidus de culture faisaient partie intégrante de l'alimentation du bétail. Or les fanes des deux cultures commerciales qui se diffusèrent dans la région, le coton puis le sésame, offraient dans cet objectif des qualités alimentaires limitées. Du fait d'un travail de sarclage plus complet, une parcelle de sésame avait en outre l'énorme désavantage de ne laisser que très peu de mauvaises herbes à la disposition des animaux, sa valeur fourragère une fois la récolte effectuée pouvant être évaluée à 40% de celle des fanes et adventices d'une culture de maïs³. Pour les fermiers au contraire, le sésame constituait sans doute la spéculation la plus rentable et attractive. Cet antagonisme fut souvent résolu par l'interdiction pure et simple de cultiver le sésame dans certains latifundia; mais à l'approche des années 1930, il était fréquemment admis que la culture en soit entreprise sur le pourtour des parcelles de maïs à la condition de ne pas dépasser 15 à 20% de la superficie en fermage. Elle était alors vendue au propriétaire au prix fixé par celui-ci en paiement des dettes du producteur⁴.

Car le crédit fut sans doute le talon d'Achille des fermiers, comme il l'avait été auparavant pour les petits producteurs indépendants expulsés des communautés. A la différence des métayers, ils n'avaient pas droit à la mansuétude du propriétaire et les emprunts leur étaient facturés aux taux de 20 à 30% d'intérêts pour les six mois du cycle de cultures pluviales. Les prêts de maïs devaient être remboursés à raison d'une fois et demi le volume confié ou par un volume équivalent de sésame. Au delà d'un certain seuil, pour l'obtention de tout autre prêt, le fermier se voyait dans l'obligation de vendre sa récolte sur pied à la moitié de sa valeur. Sa situation demeurait de ce fait relativement précaire, le volume de grains récoltés et mis en réserve déterminant directement la forme d'accès à la terre pour l'année suivante: une mauvaise récolte entraînait la diminution du nombre des fermiers et l'augmentation de celui des métayers.

Les aspirations du fermier visaient donc à l'affranchir de la plus lourde portion du loyer, celle qui concernait les animaux de trait. Or sans être immenses, les possibilités d'accumulation étaient réelles pour lui. L'embouche de quelques porcs, la vente de petites quantités de sésame s'il avait accès au marché, pouvaient lui permettre au bout de deux ou trois ans d'acquérir un animal de trait, accroître le surplus familial et devenir à terme autonome dans l'emploi de la force de traction⁵. Les exemples ne manquent pas qui illustrent ce fait. Mais de nombreux propriétaires s'opposaient formellement à l'entrée sur

¹ 1300 kg de maïs achetés au producteur avaient vers 1930 une valeur de 51,5 pesos et 5 hectares de terres labourées valaient alors 165 pesos en moyenne (voir note 2 de la page précédente).

² soit 1300 kg en paiement du loyer, 1000 à 1200 kg pour l'alimentation de la famille durant une année et environ 200 kg pour le complément alimentaire des boeufs durant le cycle de culture

³ voir H.Cochet, E.Léonard et J.D. de Surgy (1988) p. 49: sur un hectare, les résidus de culture du maïs ont une valeur approximative de 1100 unités fourragères, alors que dans le cas du sésame, cette valeur descend à 450 U.F (d'après Ministère des Relations Extérieures. Coopération et Développement (1980): *Memento de l'Agronome*. pp.938-943 et témoignages recueillis par enquêtes).

⁴ à Tiquicheo, R.Gaona, sans s'opposer formellement à la culture du sésame sur ses propriétés, l'achetait à ses fermiers au même prix que le maïs, c'est à dire 40% en dessous de sa valeur commerciale.

⁵ vers 1930, le prix d'un taurillon équivalait à celui d'une tonne et demie de maïs, la production moyenne de deux hectares.

leurs domaines d'animaux qui ne leur appartenaient pas. Les autres la limitaient à deux ou trois têtes de bétail (une vache et sa suite) pour chaque fermier et imposaient un droit de pâturage de 12 pesos par an et par animal, plus du tiers de la valeur moyenne d'une vache en 1930¹. De telles limitations avaient en outre l'inconvénient d'interdire au fermier la possession conjointe d'une paire de boeufs et de leur relève, l'obligeant à recourir périodiquement à la location et à l'achat de nouveaux animaux. Une partie des fermiers profita cependant de ces possibilités d'accumulation, nous en verrons l'importance dans le chapitre suivant.

En définitive, l'accès à une portion de maquis pour sa défriche et sa mise en culture sur un versant était encore la plus rentable des options pour le fermier. Le système de culture par défriche-brûlis levait le problème de la location de la force de traction, il donnait en outre accès à des terrains beaucoup plus productifs et moins coûteux. Les pourcentages de germination des plantes de maïs permettaient de réduire la densité de semis dans une proportion de 25 à 50% et donc le loyer d'autant². La concentration d'éléments minéraux autorisait des rendements supérieurs de 50% à ce qu'ils étaient sur une parcelle labourée, au prix d'un travail très inférieur (les semis précoces et les sarclages réduits permettaient d'éviter les goulots d'étranglement qui se produisaient inévitablement sur celle-ci). Dans ces conditions et après paiement du fermage, la culture de trois hectares laissait un produit net de trois tonnes de maïs en moyenne et, déduits les besoins pour l'alimentation de la famille, un surplus de 1800 kg environ, de quoi acheter une vache ou engraisser une demi-douzaine de porcs. Cette marge conférait au fermier une autonomie peu désirable pour le propriétaire, aussi les superficies mises en défriche étaient-elles généralement limitées à deux ou trois hectares par famille et laissées à des personnes de confiance. En outre, il leur était imposé la culture des défriches deux années consécutives, élevant ainsi la prise de risques du fait de l'érosion et de la chute de fertilité qui suivaient la première récolte. Pour le propriétaire, l'intérêt de ce type de contrat résidait essentiellement dans l'éclaircissement du couvert arboré permettant l'accroissement de la production de fourrages herbacés après abandon de la parcelle. Les risques d'érosion et de désertification imposaient d'en limiter l'extension, mais dans certaines zones particulièrement accidentées, elles étaient aussi le seul système de culture possible.

Une dernière forme de fermage concernait les rives des cours d'eau pour la production de fruits et légumes durant la saison sèche. Ce fut aussi la seule qui imposait le paiement du loyer en espèces avant même d'entreprendre la culture: 12,5 à 15 pesos, le salaire de quatre à cinq semaines de travail, pour la location de la superficie irrigable avec une noria, un hectare environ. La convoitise dont ces terrains étaient l'objet et leur productivité justifiaient dans une certaine mesure ces conditions. Il fallait donc être dégagé de tout engagement vis à vis du propriétaire et disposer d'une base financière confortable pour se lancer dans l'entreprise.

L'accès à la terre, sous quelque forme que ce fût, restait conditionné à l'assentiment du propriétaire au terme d'une longue période probatoire de travail salarié à son service. Les jeunes gens qui voulaient demeurer sur le domaine se voyaient ainsi confier une paire de boeufs et la mise en culture d'une parcelle pour démontrer leur capacité de laboureurs sans avoir à assumer aucun des coûts de la production. Ces *gañanes*, littéralement valets de ferme, recevaient à ce titre nourriture et vêtements, étaient souvent logés dans la maison même de leur patron mais ceux qui avaient la charge d'une famille pouvaient solliciter d'autres conditions, une hutte de branchages, quatre à cinq hectolitres de maïs et le salaire normal d'un journalier. Il s'agissait là de la première

¹ selon F.Foglio M. (1936) Tome II, p. 18, en 1930, la valeur moyenne d'une tête de bétail dans les Terres Chaudes ne dépassait pas 35 pesos.

² les densités de semis étaient d'environ 8 à 9 litres de semences à l'hectare sur une défriche contre 10 à 12 litres sur une parcelle labourée.

marche d'un lent processus d'accumulation qui les conduisait d'abord au métayage puis, si la chance souriait, au fermage.

Ces perspectives faisaient des valets de ferme une population stable et fixée sur l'exploitation. Ce n'était pas le cas de la majorité des ouvriers agricoles et de leurs familles, en quête perpétuelle d'un emploi sûr et d'un toit, d'un domaine à l'autre. Le cycle des cultures pluviales leur assurait le plein emploi durant environ trois mois, pour les semis et sarclages, puis à l'occasion des récoltes. Pour un salaire quotidien d'un demi peso au début des années 1930, l'équivalent de 12 kg de maïs, il gagnaient dans ce laps de temps à peine de quoi nourrir une famille de quatre à cinq personnes pendant un an: le revenu d'un journalier était dans les Terres Chaudes inférieur de près de 40% à la moyenne observée dans l'Etat du Michoacán¹.

Le problème de l'emploi et de la survie devenait plus aigu avec l'arrivée de la saison sèche. La récolte de la canne à sucre ne procurait pas suffisamment de travail et une grande partie des ouvriers agricoles s'exilait sur les plantations de café de la côte du Pacifique ou dans les bassins sucriers de Zitacuaro, Tacámbaro, Urecho. Ceux qui avaient gagné le droit de séjourner sur un grand domaine s'employaient sur les défriches, à la cueillette de fruits sylvestres et surtout au ramassage du *cascalote*, l'écorce employée dans le tannage des peaux. Les ventes de *cascalote* avaient connu une expansion de plus de 20% par an au long de la dictature porfirienne², et les acheteurs itinérants venant de Zitacuaro ou de Pungarabato offraient en 1935 jusqu'à 0,5 peso pour une arrobe de 11,5 kg. Mais il fallait auparavant avoir acquitté un droit de 0,4 peso par arrobe au propriétaire du terrain, de sorte que la rémunération d'un tel travail dépassait rarement 0,3 peso par jour selon les témoignages recueillis. La collecte des écorces demeura donc une caractéristique de la couche la plus misérable de la population, celle qui demeurait endettée à vie avec un propriétaire, recevait de lui des vêtements d'une seule couleur, afin que chacun put voir à qui elle appartenait, et devait à son bienfaiteur la vénération due à un dieu.

La conduite des troupeaux.

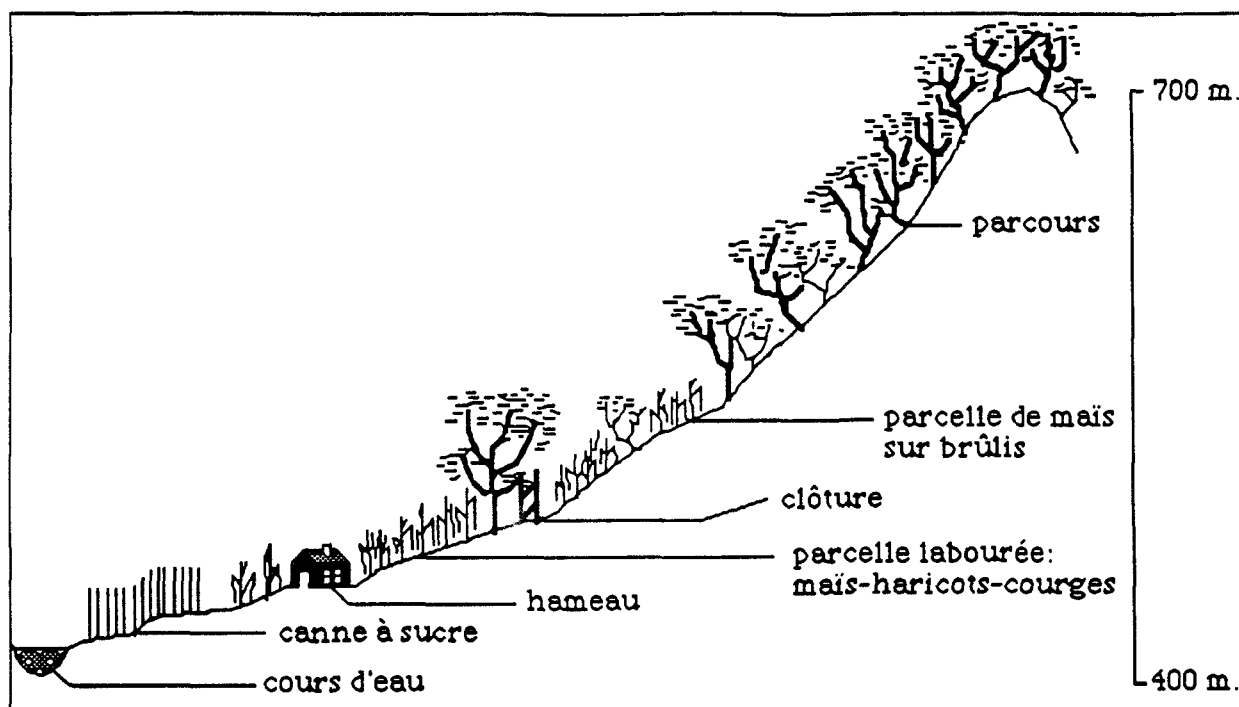
Un rancho de 1500 hectares hébergeait en général une demi- douzaine de métayers ou fermiers et leurs familles, ainsi qu'un "caporal", chargé des soins d'un troupeau bovin de 150 à 200 têtes de bétail. Sur les bases qui viennent d'être exposées, on peut estimer la superficie qui y était cultivée annuellement à 40 hectares, soit moins de 2,5% de la surface totale. Ces terrains prenaient une grande importance à la fin de la saison sèche pour l'alimentation du bétail lorsque les animaux avaient épuisé les pâturages naturels.

La conduite des troupeaux visait à garantir le maintien des animaux à partir des seules ressources fourragères du rancho en s'appuyant sur une rotation relativement simple des animaux sur les pâturages. A partir du mois de juin et des premières précipitations, le bétail était envoyé sur les parties les plus élevées et fraîches de l'exploitation, là où la poussée d'herbe était la plus prompte. Il se maintenait près du lit des cours d'eau temporaires, en broutant les bourgeons et les jeunes pousses des arbustes, le temps que les pluies s'établissent et permettent le développement des riches prairies de "grama" (*Hilaria cenchroides*) et "aceitilla" (*Bouteloa filiformis*) à la fin du mois de juin. Les animaux demeuraient environ 6 mois sur ces pâturages, jusqu'à la fin novembre. Le troupeau était alors transféré sur des prairies plus basses et humides, qui avaient été mises en défens durant toute la saison des pluies, puis sur les terrains de culture où subsistaient les chaumes de maïs.

¹ 0,8 peso par jour en 1930 selon F.Foglio M.(1936) Tome III p. 242.

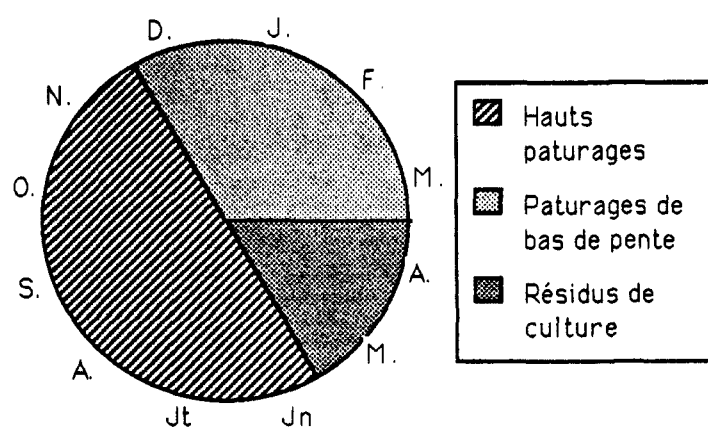
² D.Cosío V. et al. (1965) p.86.

Figure III: Profil topographique d'une propriété des Terres Chaudes au début du XXe siècle.



Il s'agissait en fait d'un mécanisme de transhumance au sein même des grandes propriétés, visant l'exploitation optimale des différents étages que présentait l'écosystème. La rentabilité et l'efficacité de ce mode de conduite des troupeaux dépendait donc à un degré majeur de la capacité des domaines à s'étendre et à recouper l'ensemble des étages écologiques. Une fois cette concentration effectuée, le système fonctionnait pratiquement seul, à partir d'un suivi minimum et sans requérir le moindre investissement. Là réside sans doute la raison de l'absentéisme si répandu dans le groupe des propriétaires terriens. L'exploitation était donc divisée en trois parties, dont les capacités de rétention d'humidité étaient distinctes, exploitées suivant le calendrier suivant:

Figure IV: Calendrier fourrager d'un *ranch* des Terres Chaudes dans la première moitié du XXe siècle.



Ce mode de conduite du troupeau entraînait bien évidemment de sensibles variations de la charge animale sur les terrains de pâture, laquelle passait de 0,1 ou 0,2 unité animale¹ par hectare durant la saison des pluies à parfois plus de 4 têtes de bétail sur les parcelles cultivées en fin de saison sèche. Celles-ci étaient exploitées au moment le plus difficile de l'année, lorsque les ressources fourragères du rancho se réduisaient aux fanes de culture et aux réserves de grain qui avaient pu être constituées. Les résidus d'un hectare de maïs permettaient l'entretien d'environ 3 unités animales durant les deux derniers mois de la saison sèche et pas davantage². La superficie mise en culture au niveau de chaque exploitation devait donc correspondre à la taille du troupeau qui y était entretenu. En fait, les enquêtes réalisées dans la région démontrent que ces deux variables s'ajustaient en général strictement, ce qui équivaut à la mise en culture d'environ 50 hectares pour un troupeau de 150 têtes de bétail jeunes et adultes confondus³.

Cette constitution d'une réserve de fourrages secs ne servait qu'à limiter la perte de poids des animaux tout au long de la saison sèche. A la fin du mois de mai, les troupeaux présentaient un aspect efflanqué et il devenait urgent d'avancer autant que possible leur transfert sur les hauts pâturages: un retard des pluies empêchant la pousse des prairies de "grama" et d'"aceitilla" pouvait avoir de graves conséquences. Ce n'est qu'au long des 4 mois de pluies de juillet à octobre que le bétail engraisait sur les pâturages verts. Au cours de cette période s'effectuait la fécondation de vaches demeurées stériles le reste de l'année du fait d'une alimentation déficiente, en minéraux notamment. De la sorte, les mises bas avaient lieu à la fin de la saison sèche, entre avril et juin, et les veaux bénéficiaient très vite de la montée de lait qui suivait l'arrivée des pluies. Pour leur permettre d'assurer l'allaitement de leur progéniture, les mères recevaient généralement un complément de maïs au cours des dernières semaines de sécheresse. Mais la reproduction et la lactation représentaient une telle dépense pour les vaches qu'il se passait en général 13 à 16 mois entre la mise bas et le retour de chaleur, soit environ deux ans entre les naissances. La productivité des troupeaux demeurait donc très faible: le nombre de naissances ne dépassait pas 20 à 25% des effectifs chaque année et il fallait plus de trois ans pour qu'un jeune atteigne un poids de 250 à 300 kg.

Le cycle de reproduction et le regroupement des mises bas à l'échelle du troupeau assuraient une production de lait maximale au cours de la saison des pluies, entre les mois de juillet et octobre. Au début du mois d'août, les veaux étaient séparés de leurs mères et parqués dans un enclos. Chaque matin les vaches attirées par les petits étaient traites avant d'être laissées quelques heures avec leur veau puis ramenées sur les pâturages. La traite se poursuivait en général trois mois, jusqu'à ce que les ressources fourragères ne permettent plus ces prélèvements quotidiens. Ici encore, la production demeurait faible, environ deux litres par animal et par jour. Un troupeau de 150 têtes de bétail, produisant environ 35 veaux à l'année, permettait chaque jour de traite la confection d'un fromage de 7 kg, guère plus.

La conduite du troupeau reposait sur le "caporal". Ses conditions d'existence plaçaient ce personnage en bonne position dans la pyramide sociale du grand domaine. Il

¹ l'unité animale fait référence à un bovin de 300 à 350 kg environ, poids d'un animal adulte dans la région des Terres Chaudes.

² d'après le *Memento de l'Agronome* (Ministère de la Coopération, Paris, 1980), Pp.912, 938, la production fourragère d'un hectare de fanes de maïs peut être évaluée à 1,5-1,8 tonnes de matière sèche, soient environ 700 à 800 unités fourragères. Il faut ajouter à ce total la valeur des adventices poussés sur la parcelle, entre 700 et 800 kg de matière sèche, environ 300 u.f. La valeur totale d'une parcelle de maïs après récolte tournerait alors autour de 1000 à 1100 u.f.

De ce total, tenant compte du gaspillage effectué par les animaux mais considérant également qu'ils y étaient maintenu jusqu'au nettoyage complet des fanes, 70% environ étaient effectivement consommés, soit 730 unités fourragères. En se basant sur des besoins quotidiens moyens de 4 u.f. par animal, un hectare de fanes de maïs permet donc théoriquement l'entretien de 3 animaux durant 60 jours.

³ voir E.Léonard (1988) cit., p.52.

était engagé à la fin de la saison des pluies, après la traite et peu avant le rassemblement et le marquage du troupeau qui constituaient sa véritable prise de fonction. Jusqu'au cycle pluvial suivant, le caporal dépendait totalement des avances de son patron pour la subsistance de sa famille. Mais les conditions qui lui étaient alors offertes devaient lui permettre de s'acquitter très rapidement de cette dette: il recevait comme salaire la totalité du produit de la traite, la jouissance de 2 ou 3 paires de boeufs et le libre accès aux terrains de culture correspondants. S'il ne disposait pas de la force de travail suffisante, il était libre de faire appel à des métayers ou de louer pour son compte les animaux de travail. Le caporal avait en outre droit à des avances en argent aux mêmes conditions que les métayers et, dans certains cas, bénéficiait d'un intéressement à la production du troupeau: il recevait sur l'hacienda de San Antonio, deux pesos pour chaque naissance. Contrairement aux fermiers qui se voyaient dans l'impossibilité d'accumuler sur le domaine où ils vivaient, le caporal avait le droit de posséder quelques têtes de bétail et des chèvres, souvent sans avoir à payer la moindre redevance au propriétaire.

En contrepartie, il répondait de la bonne conduite du troupeau et devait assurer le paiement de ses aides, vachers ou garçons de traite. Mais même si sa famille ne pouvait assumer ces charges, ce système autorisait au caporal un excédent annuel de près de 100 pesos et plus de 300 kg de fromage¹, de quoi acheter 5 à 6 vaches et engraisser une dizaine de porcs. Si les propriétaires leur imposaient généralement une limite assez basse à la possession de bovins, les caporaux entretenaient généralement des troupeaux d'une cinquantaine de chèvres qui divaguaient dans les maquis du rancho sous la garde exclusive d'un chien. Ils s'imposaient donc comme des personnages à part au sein des grands domaines, une situation qui leur était généralement accordée en raison de liens de parenté avec les propriétaires.

Pour préparer les animaux à la vente, il était fréquent qu'à la fin de leur station sur les hauts pâturages, les mâles de trois à quatre ans fussent castrés et mis en enclos pour une période d'embouche de trois mois environ. Le maïs obtenu des fermages et métayages constituait la base de l'alimentation pendant toute cette période avec les feuilles et tiges recueillies sur les parcelles. Le grain était fréquemment moulu ou concassé, mais le plus souvent on le laissait simplement détrempé avant d'être administré. Il est évident que ce procédé conduisait à un gaspillage important, les animaux ne parvenant pas à digérer la totalité du maïs, mais on compensait ces pertes en attachant un porc au pied de chaque boeuf, qui se nourrissait des déjections de celui-ci et engraisait dans le même temps. Les porcs étaient acquis jeunes, souvent en paiement des dettes des métayers qui les avaient nourri durant le cycle pluvial avec des courges et de l'herbe.

Ce système d'embouche connut quelques perfectionnements dans les premières années du XXe siècle, lorsque la culture du sésame commença à se diffuser plus largement. Près de Huetamo et à San Antonio, la société Yrigoyen engraisait les animaux achetés alentour avec un mélange de maïs moulu et des tourteaux de sésame résultant de l'extraction d'huile. Pour éviter que leur consommation diminuât sous l'effet de la chaleur, les boeufs étaient baignés chaque jour. On parvenait ainsi à sortir au terme de 90 jours des animaux atteignant 700 kg et d'une configuration idéale pour le marché de México. Cette pratique tendit à s'étendre à d'autres exploitations et les tourteaux de sésame devinrent l'objet d'une certaine demande autour de Huetamo. Bien que sujet à caution, le recensement agricole de 1930 donnait le chiffre de 1325 têtes de bétail engraisées dans la région, la plupart dans la municipalité de Huetamo². Il ne s'agissait que d'une petite proportion (2%) de l'important troupeau bovin (64600 unités)

¹ si l'on considère des salaires d'un demi peso pour un vacher et de 0,3 peso pour un garçon de traite, la charge salariale pour un caporal ne devait pas excéder 175 à 180 pesos par an. Or une fois déduite la consommation familiale, deux parcelles de maïs lui laissaient un produit de 6,7 tonnes, l'équivalent de 270 pesos en 1930. Son bénéfice net s'élevait à 90 pesos, sans prendre en compte le produit de la traite.

² *I Censo Agrícola-Ganadero...* cit.

qu'entretenaient les Terres Chaudes dès cette époque¹, mais elle est indicatrice de l'orientation prise alors par l'élevage à l'échelle régionale.

4-Les Terres Chaudes dans l'environnement national.

Au début des années 1930, les Terres Chaudes avaient complété leur intégration à l'économie nationale même si, par bien des aspects, elles demeuraient en marge des grands axes d'échange du centre du pays. L'infrastructure des communications ne s'était guère modifiée depuis l'époque coloniale, si l'on excepte l'installation de deux lignes télégraphiques dans les années 1880: seule une piste, qui demeurait impraticable à tout véhicule, reliait la région à l'Altiplano et toutes les autres voies se réduisaient à des chemins muletiers. Hormis un trafic fluvial d'intensité mineure au long du Balsas, la totalité des transports se faisait encore à dos de mule. Un trait dominant de cette période fut cependant, nous l'avons vu, le fort développement des échanges commerciaux à travers les Terres Chaudes. La structure du commerce régional demeura le reflet de la concentration des richesses qui s'était produite avant la fin du siècle, mais elle constituait également un facteur de différenciation au sein de la masse des paysans sans terre.

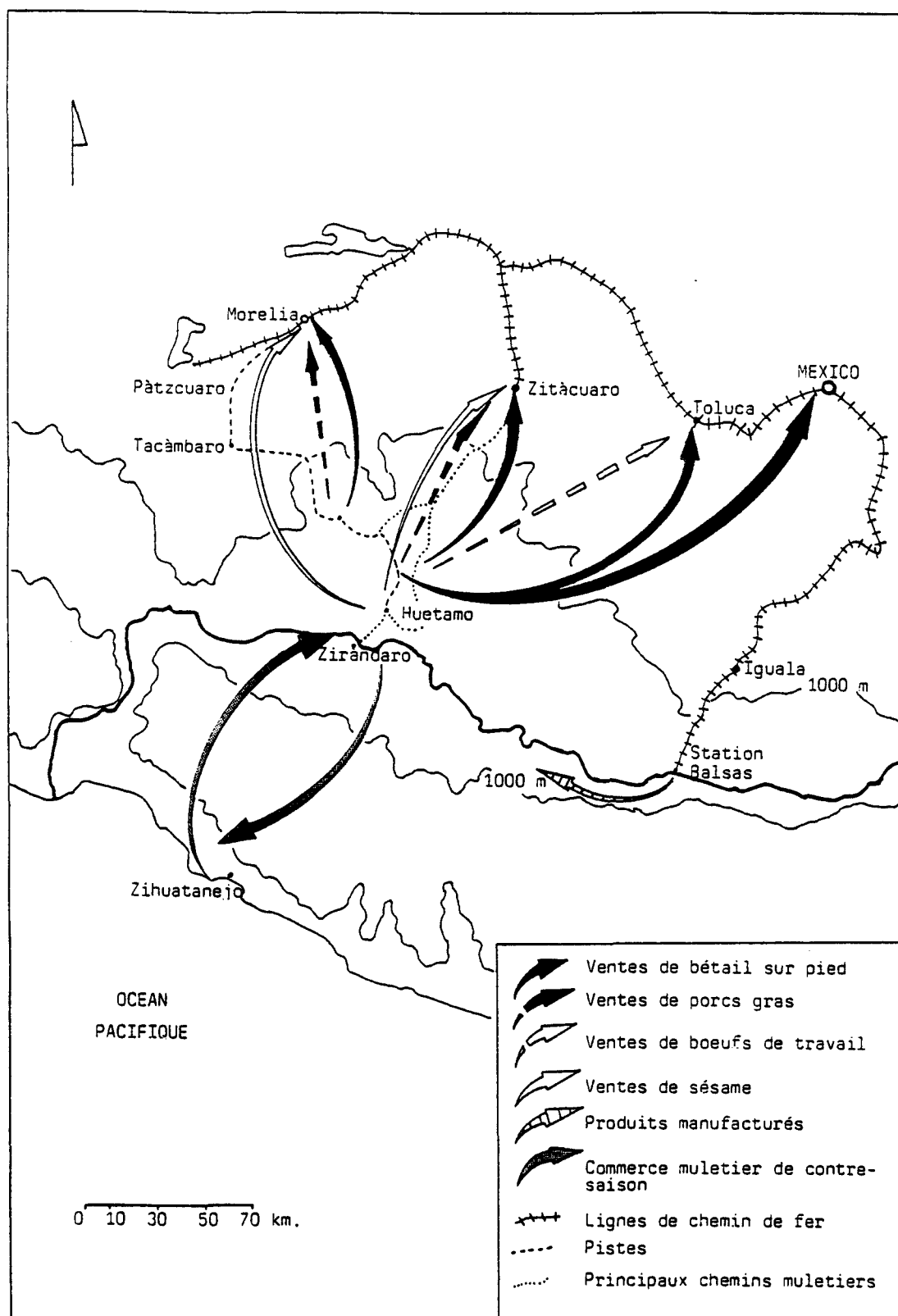
Vachers et muletiers sur les routes commerciales.

L'essentiel des exportations des Terres Chaudes à destination des marchés du centre du pays portait sur un nombre succinct de produits parmi lesquels le bétail sur pied représentait la part la plus importante. A la fin de la saison des pluies, lorsqu'ils revenaient des pâturages avec un poids maximum, les animaux étaient rassemblés, sélectionnés et les plus âgés étaient envoyés vers les places commerciales de l'Altiplano. La majorité des ventes s'effectuait sur le marché de México, le plus important et le plus rémunérateur du pays. Les animaux y étaient convoyés directement en lots de 30 à 50 têtes ou, plus fréquemment, amenés jusqu'aux stations de chemin de fer de Zitácuaro ou de Toluca où ils étaient vendus à des commissionnaires de la capitale. Depuis Huetamo, le trajet prenait 10 à 12 jours jusqu'à Zitácuaro, 15 jours pour arriver à Toluca et 17 à 18 à México. Des pâturages étaient loués à chaque étape par l'un des vachers qui précédait le troupeau. En dépit de prix moins attractifs, la place de Morelia, plus proche, attirait une partie des ventes des environs de Nocupétaro et de l'hacienda de San Antonio. A partir du mois de mars, les mâles qui avaient été sélectionnés et engraisés suivaient à leur tour le même chemin; les ventes se poursuivaient de la sorte tout au long de la saison sèche, jusqu'à la fin avril.

Malgré l'existence d'un potentiel important dans la région et d'une demande stable sur l'Altiplano, les animaux de trait ne constituèrent qu'une fraction négligeable du commerce de bovins. Quelques paires de boeufs étaient certes envoyées de Tiquicheo vers la vallée de Toluca et Atlacomulco ou de Carácuaro vers Tacámbaro, mais la mauvaise adaptation de ces animaux au climat plus froid du plateau en limitait la demande. Les porcs gras en revanche furent l'objet d'un commerce régulier avec Zitácuaro et Morelia. Ils étaient acheminés par voie terrestre en lots de 70 ou 100 animaux... que l'on chaussait de semelles de cuir pour leur permettre de supporter l'aspérité des chemins! Des mules chargées de maïs accompagnaient le convoi afin de poursuivre l'embouche des porcs tout au long du trajet: entre Huetamo et Zitácuaro, on obtenait une prise de poids atteignant 15 kg par tête en... quatre semaines. Le convoyage depuis Carácuaro à destination de Morelia était à peine moins long, plus de trois semaines. Malgré ces délais, l'embouche de porcs et leur vente sur les marchés urbains

¹ Ibid.

Carte IX: Voies de communication et développement du commerce régional
au début du XXe siècle.



de l'Altiplano constituait certainement la plus rentable valorisation du maïs collecté sur les grands domaines.

Le commerce des produits agricoles concernait essentiellement de petits volumes de sucre, huile et graines de sésame, et d'écorces de *cascalote*, qui étaient expédiés vers Morelia ou Zitàcuaro. Les ventes de sésame prirent une importance croissante au cours du XXe siècle, après que se fût installée l'usine d'extraction d'huile de la société Yrigoyen. Plus encore que pour le bétail, le commerce du sésame était le domaine réservé d'usuriers qui achetaient sur pied la récolte des fermiers et métayers des grands domaines, souvent à la moitié de sa valeur. En échange d'un peu de sucre, de maïs ou de quelques mètres de tissus surtaxés, que les commerçants fournissaient à crédit aux producteurs durant la saison des pluies,

...le sésame rapportait 150% trois mois plus tard, avec la terrible condition qu'à défaut de paiement à la première récolte, ils se feraient payer le double à la récolte suivante, et ils ont fait emprisonner des misérables pour ce motif.¹

Le sésame était alors transporté jusqu'aux usines "Tron Hermanos" ou "Santa Lucía" à Morelia, à la station de chemin de fer de Zitàcuaro. Il pouvait être également revendu à l'un des 6 ateliers d'extraction d'huile qui existaient dans la région² ou plus souvent à la grande fabrique Yrigoyen, sur la place de Huetamo. La production d'huile de cette dernière ne fit que croître au cours du siècle. Une fois mise en barils, elle était expédiée à dos de mules vers Morelia et le Bajío. Sept petites fabriques de savon établies à Huetamo et à Tiquicheo surent également profiter de l'essor des productions d'huile et de suif³. Elles suffisaient à l'approvisionnement de la région et les muletiers allaient vendre ces savons jusqu'à la sierra de Guerrero.

De façon générale donc, le commerce demeurait contrôlé par les grands capitaux régionaux et les propriétaires terriens. Il en allait de même des importations de produits manufacturés, nous avons pu le voir dans la première partie de ce chapitre. En revanche, l'afflux de tissus, d'outils et d'ustensiles métalliques dans les centres de Huetamo ou de Zirándaro allait permettre le développement d'un petit commerce saisonnier dont la "classe moyenne" fut l'acteur principal. De petits propriétaires et des fermiers qui avaient pu accumuler suffisamment pour acheter un âne ou une mule et se libérer des corvées sur les grands domaines, venaient solliciter auprès des grands négociants des prêts de marchandises et se lançaient dans le commerce avec les ranchos les plus reculés. A la fin de la récolte, ces colporteurs se dirigeaient vers l'ouest de la région ou plus fréquemment la Sierra de Guerrero et la côte Pacifique avec de la farine, du sucre, quelques pièces de tissu et des ustensiles métalliques manufacturés. Ils échangeaient ces produits contre des chèvres, des cuirs, du tabac, de l'alcool d'agave (le *mezcal*) et du sel qui étaient ensuite revendus dans les villages des Terres Chaudes ou transportés parfois jusqu'à Tacámbaro, Pátzcuaro ou Zitàcuaro. Le trafic se poursuivait ainsi tout au long de la saison sèche, jusqu'à la période de préparation des semis au mois de mai.

Il s'avéra être la voie d'accumulation la plus rapide pour le petit peuple des grands domaines malgré les risques qu'il comportait: les chemins du sud étaient peu sûrs et le devinrent moins encore lors des troubles qui suivirent la révolution de 1910. Mais il est bien évident que cette activité dépendait à un degré majeur du consentement des grands commerçants à prêter la marchandise et donc des recommandations ou des liens de parenté dont le candidat pouvait se prévaloir auprès de l'oligarchie régionale. Le petit commerce muletier contribua donc à renforcer les mécanismes de différenciation qui

¹ Archives de la Secretaria de Reforma Agraria, Morelia. Dotación, exp. 121, année 1927. Cité par G.Sánchez, R.A.Pérez (1989) cit. p. 128.

² F.Foglio M. (1936). Tome III p. 245.

³ Ibid.

jouaient au sein des grands domaines car il ouvrait à certains des perspectives qui demeuraient hors d'atteinte de la grande masse des métayers et des journaliers, de tous ceux qui ne pouvaient accéder à la propriété d'un âne ou se libérer des corvées pour dette sur le domaine pour la durée d'un voyage.

L'oligarchie face au mouvement révolutionnaire.

Le soulèvement révolutionnaire de 1910 secoua violemment les Terres Chaudes, sans pour autant conduire à une remise en question du pouvoir des grandes familles qui avaient assis leur prospérité lors de la dictature porfirienne. La constitution de 1917 (article 27) rétablissait pourtant l'existence juridique des communautés indigènes et autorisait celles-ci à faire annuler les ventes et spoliations effectuées à la suite de l'application des lois de "désamortisation" des biens de main-morte¹. Mais l'engagement des grandes familles dans l'insurrection madériste contre le pouvoir de "Don Porfirio" puis dans la défense de la nouvelle Constitution leur avait permis de limiter l'impact du soulèvement populaire local (il y eut peu d'occupation de terres dans la région) et avait assis leur prestige². La victoire finale de la tendance réformatrice bourgeoise sur les forces agraristes de Zapata et Villa leur garantit une relative stabilité. Après avoir donné deux généraux à la défense de la révolution, l'oligarchie régionale sut bénéficier de l'ouverture politique du nouveau régime pour y placer deux députés fédéraux et deux gouverneurs d'Etats (dont l'un en Basse Californie!) et faire valoir ses intérêts au gouvernement central. En évitant toute marginalisation politique, elle parvint à filtrer la diffusion du message agrariste qu'avait fait naître la révolution et à contrôler ses effets. Le fait est qu'à l'issue de la lutte armée, les plus grands commerçants et propriétaires fonciers de la région, tels que les familles Yrigoyen ou González, n'avaient rien perdu de leur pouvoir, bien au contraire.

Aussi les programmes de réforme agraire restèrent ils longtemps sans effet dans les Terres Chaudes. La rebellion des "Cristeros"³, motivée par la politique anticléricale et répressive des premiers gouvernements post-révolutionnaires, mais financée et manipulée dans une large mesure par les grands propriétaires terriens de la région, fut un puissant outil de répression des organisations agraristes. Les attaques des troupes de Simón Cortés contre Huetamo (en 1927 et 1928) ou Caràcuaro (1927 et 1929), furent l'occasion de régler bien des comptes avec les leaders paysans et d'en faire disparaître plus d'un⁴. Les troupes fédérales stationnées dans la région et placées sous les ordres de membres de l'oligarchie locale, furent elles-mêmes plus souvent employées à étouffer les revendications paysannes qu'à les défendre⁵. En dehors de ces pressions, l'absence de noyaux de population d'importance au sein des grands domaines rendait difficile l'aboutissement des demandes de dotations de terres (pour qu'une telle demande soit prise en compte par l'administration, elle devait émaner d'un "noyau de population" d'au moins 20 personnes de plus de 16 ans). En 1933, 16 ans après l'établissement des décrets agraires de 1917, moins de 11 500 hectares avaient été soustraits à la grande propriété dans le district de Huetamo, soit 1,9% de la superficie de la région; il s'agissait là de l'un des chiffres les plus bas de tout l'Etat du Michoacàn, amen de la valeur des

¹ voir M.Gutelman (1971): *Capitalismo y Reforma Agraria en México*. Ed. Era. México 1974. Pp.125-130. Edité originellement en français sous le titre *Réformes et mystifications agraires en Amérique Latine. Le cas du Mexique*. Ed. Maspéro. Paris 1971.

² voir V.Oikion S. (1986): "Huetamo: Trinchera de la Revolución" in *Estudios Michoacanos I*. El Colegio de Michoacàn-Gobierno del Estado de Michoacàn. Zamora 1986. Pp. 29-53.

³ voir J.Meyer (1973): *La Cristiada 1: La Guerra de los Cristeros*. Ed. Siglo XXI. México 1973.

⁴ J.Tavera C. (1968): *Huetamo, Historia y Geografía*. Gobierno del Estado de Michoacàn. Morelia 1968. p.74 et G.Sánchez, R.A.Pérez (1989) p.129.

⁵ voir l'exemple du lieutenant R.Vázquez lançant ses soldats contre des paysans qui occupaient des terrains dont il avait pourtant été légalement dépossédé par décret présidentiel. Ibid. p.135.

terres expropriées¹. Absolument rien n'avait changé pour l'immense majorité des paysans sans terre, ce qui faisait dire à l'un des représentants du département des affaires agraires en 1929:

Je dis et j'affirme que la révolution - en ce qu'elle a de rédemptrice des humbles - n'est pas arrivée jusqu'aux Terres Chaudes; je dis et j'affirme qu'aujourd'hui dans cette région, le cacique est plus cacique qu'il ne l'était auparavant.²

¹ voir F.Foglio M. (1936). Tome III, p. 222.

² Archives de la Secretaria de Reforma Agraria. Morelia. Huctamo, exp 387, année 1929.

CHAPITRE 3

Terre et liberté ? les limites d'une réforme agraire (1935-1960)

La relative quiétude des grands propriétaires fonciers au cours des années de consolidation du gouvernement révolutionnaire devait prendre fin abruptement, à l'occasion de l'arrivée du général Lázaro Cárdenas à la tête du pouvoir fédéral, à la fin de l'année 1934. Après les ravages de la guerre des *Cristeros*, qui s'était étendue à tout le centre du Mexique et avait servi, dans bien des régions, de réceptacle aux aspirations d'une petite paysannerie déçue par les fruits amers de la révolution, la crise économique mondiale de 1929 qui toucha alors de plein fouet le pays acheva d'affaiblir la tendance modérée qui détenait depuis 20 ans les rênes du pouvoir. Avec Lázaro Cárdenas, c'est l'aile radicale et "agrарiste" du mouvement révolutionnaire qui décida durant six ans, entre 1934 et 1940, de la politique économique et sociale du gouvernement. La nationalisation de l'industrie pétrolière et des chemins de fer furent les manifestations les plus symboliques de ce changement. Mais pour la majorité de la population rurale, les faits marquants de ces années furent les coups portés au système latifundiste et une distribution de terres sans précédent dans l'histoire du pays¹.

Vingt cinq ans après avoir pris les armes au cri de "¡Tierra y Libertad!", les métayers et les journaliers agricoles de la région du Moyen Balsas pouvaient espérer voir se concrétiser, par la voie légale de surcroît, leurs aspirations. La période qui s'étend de 1935 à 1945 a constitué un tournant radical dans l'histoire agraire de la région et consacra la disparition presque totale de l'oligarchie qui s'était développée depuis la fin du siècle précédent sur les ruines des communautés indiennes. Les haciendas les plus importantes et prospères furent démantelées et leurs terres distribuées à plus de 58 000 paysans qui en étaient dépourvus. En dix ans le paysage foncier, mais aussi toute l'organisation sociale et économique des Terres Chaudes s'en trouvèrent radicalement bouleversés. L'histoire agraire de la région prenait un tournant apparemment définitif pendant qu'une nouvelle structure foncière remplaçait les grands domaines: l'*ejido*.

¹ entre 1934 et 1940, l'administration cardéniste entreprit la distribution de 20 137 000 hectares (deux fois plus qu'au cours des 20 années précédentes) à 775 845 paysans (voir A. Gilly (1971): *La Revolución Interrumpida*. Ed. El Caballito. México 1971. p.359).

1-L'ejido et les ejidataires.

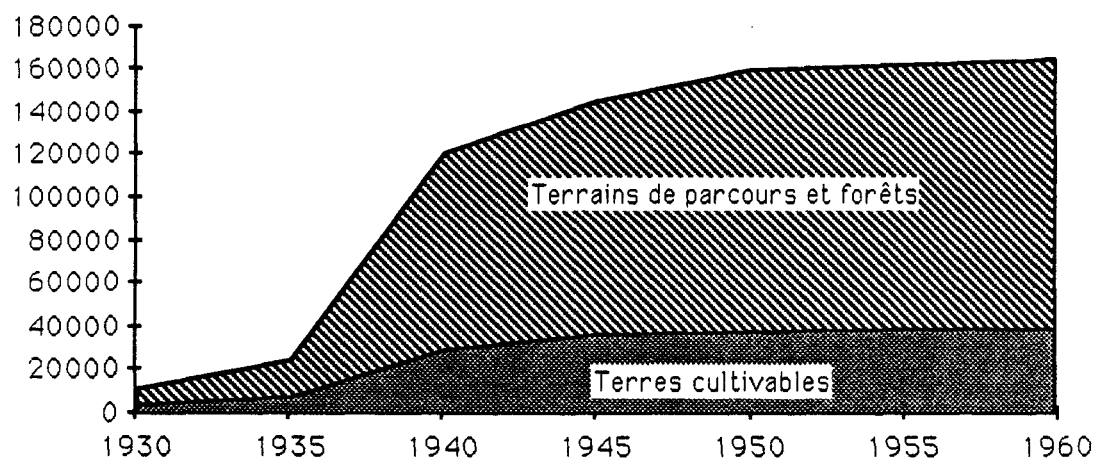
"L'année où le général nous a donné les terres..."

Dans toute la région du Moyen Balsas, la politique de réforme agraire est souvent assimilée à la personne et à l'aura du général Lázaro Cárdenas. Il est vrai que 50% des distributions de terre qui ont eu lieu dans les Terres Chaudes furent autorisées entre 1935 et 1940, alors qu'il était président de la République. La dynamique générée par l'administration cardéniste s'est ensuite prolongée jusqu'au milieu de la décennie suivante, 1946 marquant le revirement de l'administration publique en faveur de la propriété privée en même temps qu'un rude coup d'arrêt pour la réforme agraire.

Mais à cette date, la majorité de la superficie agricole des Terres Chaudes avait été répartie entre les paysans sans terre qui travaillaient autrefois les grands domaines et le latifundisme avait virtuellement disparu de la région. Les dotations de terre, qui ne représentaient encore que 11 500 hectares en 1933, s'élevaient à 24 560 ha dès 1935 et 159 468 ha, 53% de la superficie agricole utile, quinze ans plus tard¹. Elles concernèrent une proportion plus importante encore des terrains cultivables que les grands domaines avaient accaparé préférentiellement: 62% de la superficie cultivée avaient été soustraits à la grande propriété en 1960². Mais le rythme des expropriations s'était déjà fortement réduit au cours de la décennie précédente, et seuls 4930 hectares furent distribués entre 1950 et 1960: la réforme agraire semblait avoir atteint son terme.

Graphique VII: Superficie totale distribuée dans les Terres Chaudes 1930-1960.

Superficie Ha



Sources: F.Foglio (1936), *Censos Agrícolas* 1930, 1940, 1950, 1960.

Ces chiffres dissimulent cependant de profondes disparités entre les étendues vallonnées de la plaine alluviale au sud et à l'est de la région et les reliefs accidentés du piémont de l'Altiplano. C'est à proximité des principaux cours d'eau et dans des conditions permettant l'emploi de la culture attelée que les latifundia les plus importants s'étaient implantés et étendus. Si l'on excepte les domaines sucriers qui s'étaient formés au niveau de la rupture de pente avec le plateau central, la grande propriété s'était généralement développée à l'est de la région et à proximité du Balsas (voir la carte VII).

¹ F.Foglio M. (1936) p.222, Secretaria de Economía (1956): *Censo Agrícola Ganadero y Ejidal. 1950. Estado de Michoacán*. México 1956.

² Secretaria de Industria y Comercio (1965): *IV Censo Agrícola Ganadero y Ejidal. Estado de Michoacán. 1960*. México 1965.

Là se trouvait une population plus dense et beaucoup mieux intégrée aux circuits d'échange; comme nous le verrons dans la seconde partie de ce chapitre, les conditions d'une alliance de classes favorables à une redistribution des richesses y étaient généralement rassemblées, et la réforme agraire y eut une portée très supérieure.

L'isolement des étroites vallées du nord des Terres Chaudes offrait des perspectives radicalement différentes: le contrôle du propriétaire sur ses métayers y était plus aisé et demeurait trop grand pour leur permettre de s'aventurer dans la lutte incertaine du pot de terre contre le pot de fer. Les faibles densités de population et l'insuffisante concentration de celle-ci ont sans doute contribué à limiter les distributions de terres au cours de la période considérée. Le témoignage des fonctionnaires du département des affaires agraires est à ce sujet éloquent:

Au hameau de Los Limones, je n'ai trouvé que cinq maisons habitées(...) ils me dirent qu'ils se trouvaient là en tant qu'ouvriers agricoles ou métayers; qu'ils savaient que neuf ans auparavant, un groupe de paysans de la région avait demandé ces terres, mais comme ce groupe n'avait aucune implantation locale, il s'était désintégré(...) Ne trouvant donc pas un "centre de population" suffisamment important pour considérer légale la procédure, je me suis rendu dans les hameaux les plus proches, tous très éloignés et habités par des petits propriétaires(...) J'en ai conclu que ce village se trouve dans l'incapacité d'obtenir des terres selon le Code Agraire en vigueur.¹

Les distributions de terres n'eurent donc qu'une portée marginale dans cette partie de la région, les grandes haciendas sucrières de San Antonio ou San Miguel exceptées. Le fait est qu'à l'issue de la grande vague d'expropriations de l'époque cardéniste, seulement 17% de la superficie totale et 10% de la surface cultivée du municipe de Caràcuaro avaient été répartis². Ces chiffres contrastaient singulièrement avec ceux du municipe de San Lucas, situé au confluent de différentes voies commerciales, sur de riches sols alluviaux en bordure du Balsas, où la réforme agraire avait touché 68% du territoire communal et 71% des terres cultivées.

Malgré ces disparités, l'impact de la réforme agraire dans l'organisation sociale et économique des Terres Chaudes fut énorme et généralisé. Plus de la moitié de la superficie de la région et une grande partie de sa population furent soustraites au contrôle de la grande propriété. La production agricole qui avait constitué cinquante ans durant le marché captif d'une petite oligarchie pouvait maintenant s'écouler suivant d'autres canaux. Les terres libérées ne passèrent pas pour autant sur le marché foncier et ceux qui les reçurent ne devaient pas devenir de petits propriétaires privés autonomes. La révolution mexicaine avait défini pour eux une structure foncière hybride, inspirée à la fois de la communauté indienne et de la propriété privée, miroir de ses propres contradictions: l'*ejido*.

¹ Archives de la Secretaria de Reforma Agraria. Morelia. Caràcuaro Dotación juin 1935. Cité par G.Sánchez, R.A.Pérez (1989) p.143.

² *Censo Agrícola, Ganadero y Ejidal 1950*. cit.

L'ejido, l'usufruit individuel et la gestion communale des terres.

L'ejido demeure l'expression des contradictions internes de la révolution mexicaine et des rapports de forces mouvants entre ses différentes tendances. Les profondes racines paysannes du soulèvement de 1910 constituèrent une pression constante pour les gouvernements modérés qui prirent la direction du pays à partir de 1915. Ils tentèrent d'y résister du mieux qu'ils purent, mais le problème foncier demeura une épine plantée dans leur flanc et l'histoire de la réforme agraire mexicaine reste celle des concessions faites par ce groupe à l'aile la plus radicale du mouvement révolutionnaire. Entre le modèle du *farmer* américains que les modérés rêvaient d'adapter aux campagnes mexicaines et les exigences d'une masse énorme de paysans sans terre ni capitaux, la réforme agraire produisit "une forme hybride de propriété, appelée propriété ejidale, dont la situation et l'orientation dépendent, plus que de lois établies, des relations de forces sociales en un moment donné"¹.

A l'époque de la Colonie, le terme d'ejido était employé pour désigner un terrain communal que les indiens utilisaient comme pâturage pour le bétail mais qui en aucun cas pouvait être l'objet d'une appropriation individuelle. Ce terrain pouvait éventuellement servir à l'extension de la zone habitée, d'où son nom, dérivé de *exitus*, sortie². C'est effectivement une fonction de débouché aux contradictions de la révolution mexicaine autour du problème foncier qui a souvent été assignée à l'ejido dans sa version moderne.

L'article 27 de la constitution mexicaine conférait à l'Etat la propriété éminente de la terre, et lui laissait la possibilité d'en déléguer le contrôle à des particuliers, sous la forme d'une propriété privée, ou d'en confier l'usufruit à des paysans qui en étaient auparavant dépourvus (voir l'appendice III). L'ejido correspond donc à la cession par l'Etat d'une extension de terres à un village ou un groupe de paysans, afin que chaque chef de famille puisse disposer d'une parcelle cultivable. Mais cette cession demeure conditionnée à la mise en valeur effective de sa parcelle par "l'ejidataire" qui ne peut ni la vendre, ni la louer, ni l'hypothéquer. Il peut seulement la transmettre à un héritier qui devra assumer les mêmes devoirs. Selon M. Gutelman, l'ejidataire devrait donc être défini comme un "tenancier usufruitier"³, "privé de certains des attributs essentiels de la propriété privée"⁴.

L'ejido n'est pas uniquement composé de terres cultivables, mais aussi de parcours pour le bétail, de forêts etc., initialement indivis, sur lesquels l'ensemble des villageois bénéficie d'un droit d'usufruit, comme cela se produisait dans le cadre des anciennes communautés indiennes. Les modalités d'exploitation de ces ressources communes doivent être définies par l'assemblée des ejidataires qui peut décider d'une parcellisation complète des terrains, de leur exploitation collective ou bien d'une formule intermédiaire, seules les terres de culture étant individualisées, les pâturages et bois demeurant indivis. Cette organisation demeure évolutive, sujette dans une grande mesure à la pression démographique au sein de l'ejido et surtout aux intérêts divergents des groupes qui le composent.

Pour faciliter l'administration des indivis ainsi que les relations de l'ejido avec l'Etat, l'assemblée ejidale choisit une représentation exécutive, ou commissariat, composé de trois membres, élus pour trois ans. La législation considère l'ejido comme un tout indivisible, disposant d'un statut juridique unique, non comme une somme de paysans indépendants. Cette conception confère un pouvoir immense au commissariat ejidal qui

¹ A. Gilly (1971): *La Revolución Interrumpida*. Ed. El Caballito. México 1971. p.362.

² A. de Ibarrola (1975): *Derecho Agrario, el Campo Base de la Patria*. Ed. Porrúa. México 1975. p.352.

³ M. Gutelman (1971): *Capitalismo y Reforma Agraria en México*. Ed. Era. México 1974. p.151. Edité originellement en français sous le titre, *Réforme et mystifications agraires en Amérique Latine. Le cas du Mexique*. Maspero. Paris 1971.

⁴ A. Gilly (1971) p.362.

devient l'unique interlocuteur du gouvernement, notamment en matière de crédits publics à la production, assurance agricole, achats d'intrants et éventuellement pour la vente de la production lorsqu'elle s'écoule par les canaux officiels¹. L'ejidataire n'étant pas propriétaire d'une parcelle qui puisse être mise en gage, il n'est pas considéré comme sujet de crédit officiel et, jusqu'en 1956, c'est l'ensemble de l'ejido qui devait se responsabiliser du crédit globalement contracté. La sélection des candidats était alors soumise au bon sens du commissariat ejidal. Ces prérogatives ont cependant toujours été théoriquement limitées par la surveillance d'un conseil de vigilance également élu pour trois ans par l'assemblée ejidale; nous verrons ce qu'il en advint dans la réalité...

La superficie des parcelles initialement attribuées à chaque chef de famille dépend des conditions géo-climatiques propres à chaque région mais aussi, dans une large mesure, de la volonté politique manifestée par les échelons supérieurs du gouvernement fédéral. Pendant plus de vingt ans, les lopins attribués aux ejidataires furent considérés comme des parcelles minifundistes, destinées à fournir aux producteurs un complément à leur salaire de journaliers agricoles et à préparer l'avènement d'une classe de petits propriétaires. Ils ne différaient donc pas fondamentalement du petit terrain qui était souvent laissé aux ouvriers des haciendas de l'Altiplano. Cárdenas fit au contraire de l'ejido l'élément central de la politique de développement agricole du pays. La parcelle ejidale devait suffire pour assurer à son bénéficiaire un niveau de vie décent et suffisant pour qu'il ne devienne pas un petit producteur semi-prolétarisé². A partir de 1934 la taille des lopins distribués fit plus que doubler, atteignant jusqu'à 12 hectares dans les zones d'agriculture pluviale du centre du pays alors qu'elle avait souvent été limitée à trois hectares auparavant. Dans la région du Moyen Balsas, les parcelles attribuées individuellement ne dépassèrent cependant jamais huit hectares de terrains plats, et elles correspondirent le plus souvent à l'ancienne unité de semis employée dans les grands domaines: la superficie que pouvait labourer une paire de boeufs, cinq à six hectares. Lorsque les terres de labours étaient insuffisantes, on procédait à la distribution de portions de 10 ou 12 hectares de maquis à flanc de colline, pour en permettre l'exploitation par défriche-brûlis. Elles étaient associées dans chaque "dotation agraire" à une petite superficie (2 ou 3 hectares) de terrains plans.

Ces limites restent cependant toutes théoriques dans la mesure où la pression démographique et la répartition inégale des moyens de production au sein des ejidos conduisirent au fractionnement et à la concentration des terres cultivées de même qu'au détournement des ressources communes. Pris dans les contradictions qu'offrent l'usufruit collectif des terres et leur exploitation sous une forme individuelle, l'ejido ne constitue en effet qu'un frein à l'accumulation capitaliste. Il demeure en fait le noeud des contradictions internes de la révolution mexicaine.

Les "kulaki" de l'ejido.³

Même s'il forme une personnalité juridique unique et un ensemble indivisible, l'ejido s'est constitué sur la base d'une communauté de paysans qui présentaient tous les contrastes, quant à leur position sociale, leur capacité d'accumulation et leurs intérêts, que nous avons pu observer au sein de la population des grands domaines. L'attribution d'une parcelle n'ouvrait pas les mêmes perspectives à l'ancien ouvrier agricole qui ne disposait que de sa *tarecua* et d'un *machete* pour la cultiver, et au fermier propriétaire d'une charrue et d'un attelage de boeufs; même si elle représentait une amélioration immédiate des conditions de reproduction de l'un comme de l'autre. Et ces différences initiales dans le

¹ J.L. Zaragoza, R.Macias (1980): *El Desarrollo Agrario de México y su Marco Jurídico*. CENIA. México 1980. p.205.

² M.Gutelman (1971) p.153.

³ nous reprenons ici le terme employé par Jean Meyer (1987): "los 'Kulaki' del Ejido (los años 30)" in *Relaciones No 29*. El Colegio de Michoacán. Zamora 1987.

degré de dénuement des premiers intégrants de l'ejido devaient s'avérer par la suite déterminantes dans les processus d'accumulation et de différenciation.

Jean Meyer, dans une brève étude portant sur une zone beaucoup plus riche que celle de Huetamo¹, met en évidence certains faits surprenants quant à l'organisation et au fonctionnement initiaux de l'ejido. Il apparaît d'une part que les recensements ayant servi de base à la formation des ejidos ne reflètent que de très loin les caractéristiques de la population qui reçut effectivement les terres: seule une partie des paysans recensés s'est intégrée à l'ejido. Plusieurs raisons peuvent être avancées pour expliquer ce fait: bien souvent les "recensements de base" furent enflés par les demandeurs de terres pour pouvoir atteindre les minima légaux et donner plus de poids à leur requête et ces pratiques furent souvent encouragées par des fonctionnaires du département des affaires agraires. Beaucoup renoncèrent également sous la pression des propriétaires et de leur gardes blanches: dans toute la région des Terres Chaudes, les témoignages ne manquent pas pour illustrer la terreur que certains firent régner avec la bienveillance des autorités. Enfin il n'est pas inutile de rappeler que nombre des métayers ou des journaliers employés sur les grands domaines ne pouvaient prendre le risque de renoncer aux avances en maïs et en argent que leur faisait leur protecteur et de mettre ainsi en péril la survie de leur famille. Il est significatif que bien des demandes de terres aient été établies par des paysans étrangers au domaine qui devait être exproprié pour créer le nouvel ejido. Le fait est, en tout cas, que Meyer observe une épuration qui dépasse parfois 60% par rapport aux recensements de base...

Un autre fait, plus important encore, est qu'entre les paysans ayant effectivement reçu une parcelle, 75 à 93% selon Meyer étaient dépourvus d'un attelage de boeufs ainsi que du plus petit capital pour pouvoir cultiver leur terre. La majorité était réduite à en semer une petite partie, au bâton fousseur, et certains en étaient même incapables par manque de semences. Il résulte de ces circonstances "une contradiction surprenante: il manquait des terres dans les ejidos, selon les chiffres officiels, pour que chaque ejidataire dispose d'une parcelle complète (pour maintenir sa famille), mais entre 60% et 75% des paysans recensés étaient absents. De plus, beaucoup se limitaient à semer 2 ou 3 hectares (quand ils en avaient 6 ou 7) et certains n'en semailent aucun"².

La carence en outils, animaux de travail et capitaux avait d'autres conséquences: elle amenait à ouvrir les portes de l'ejido à ceux qui possédaient déjà un bien, du bétail surtout, et pouvaient fournir à leurs voisins les moyens de production qui leur faisaient défaut. Attirer du bétail sur les terres de l'ejido était une condition indispensable à leur mise en valeur... De la sorte vinrent se joindre aux journaliers, métayers ou fermiers, qui composaient initialement le groupe des demandeurs de terre (déjà lui-même fortement différencié), les protégés de l'ancien propriétaire, ses "caporaux" et leur petit troupeau, voire parfois son administrateur ou des membres de sa famille, ou un petit éleveur venant d'un autre village. Leur intégration dans la communauté ejidale n'exigeait pas nécessairement la concession d'une parcelle de plein droit. Il leur suffisait de laisser leur bétail croître et se multiplier sur les parcours indivis et les résidus de culture de l'ejido, d'une certaine façon beaucoup plus librement que dans l'ancienne hacienda, et de louer chaque année les boeufs de travail aux détenteurs de la terre. Dans bien des cas, la "tolérance" des ejidataires alla plus loin et le propriétaire exproprié put laisser son troupeau sur les terres de l'ejido, aux bons soins de caporaux choisis entre les personnes influentes du village. En échange du financement du commissariat et du conseil de vigilance ou du paiement de l'impôt foncier dû à l'Etat par l'ejido, on pouvait ainsi reproduire en partie le schéma d'exploitation de l'hacienda sans toucher à sa véritable richesse, le bétail³. Dans

¹ celle du nord-ouest du Michoacán et la *Ciénega* de Chapala, Ibid.

² Ibid. p.24.

³ don Roman Celis put ainsi laisser à partir de 1942, 4000 têtes de bétail sur les terrains qui lui avaient été confisqués dans l'Etat de Guerrero (voir la carte III). Presque 50 ans après, ses héritiers y conservent

des cas extrêmes, ce même propriétaire s'imposa à la création de l'ejido comme l'unique possesseur d'animaux et le seul à pouvoir fournir les attelages¹.

De la sorte s'est conformée, dès la formation des ejidos, une classe réduite de "nantis", monopolisant la propriété du bétail et de la force de traction qui permettait la mise en valeur des terres et contrôlant donc, dans une grande mesure, l'accès des plus déshérités aux cultures. L'organisation spatiale au sein de l'ejido différait très peu de celle du grand domaine et l'entretien des troupeaux était facilité par le fait que les parcelles cultivées n'étaient pas physiquement individualisées et formaient souvent un ensemble compact. Le droit de vaine pâture permettait ainsi d'exploiter les résidus de culture tout au long de la saison sèche, exactement comme les parcours boisés durant la saison des pluies. Le coût d'entretien du troupeau était donc absolument nul et les éleveurs bénéficiaient ainsi d'une véritable rente. Les terres indivises, qui constituaient sans doute le principal héritage légué à l'ejido par l'ancienne communauté indienne, contribuaient ainsi à renforcer les stratégies d'accumulation individuelle et à accroître les inégalités.

L'accès aux parcelles de culture devait s'avérer en conséquence à peu près aussi sélectif. Les anciens fermiers et métayers de l'hacienda conservèrent le plus souvent les terres qu'ils avaient labourées et cultivées pendant des années. Ces terres occupaient les fonds de vallées, elles étaient plus planes, plus profondes et aussi plus humides. Les anciens journaliers durent au contraire s'installer sur des terrains moins propices aux cultures, ceux qui servaient de parcours au bétail en début de saison sèche, souvent surpâturés en raison de charges à l'hectare importantes à cette époque de l'année (voir le chapitre précédent). Les sols y étaient plus minces et pentus, plus susceptibles à l'érosion. Si leur fertilité était sans doute supérieure à celle des terres de fonds de vallées exploitées depuis des années, ils offraient au journalier démuné d'outils l'inconvénient majeur de devoir être déboisés et désouchés avant de s'ouvrir au labour et présentaient ensuite de forts risques d'érosion et de lessivage.

Mais ce n'était là qu'une perspective à long terme pour qui ne disposait même pas d'un araire. La véritable source d'inégalités dans l'exploitation des parcelles ne résidait pas tant dans leur potentiel productif que dans le manque absolu de moyens de production, pour plus de 75% de la population des ejidos selon J.Meyer. Entre les parcelles laissées vacantes du fait de "l'absence" de leur titulaire et celles qui ne pouvaient être cultivées en totalité par leur possesseur, la disponibilité de terres était grande pour qui pouvait les exploiter. Dans certains ejidos, il était possible de disposer de 3 ou 4 parcelles tant que la pression démographique l'autorisait². Par la suite, la disponibilité de terres à louer aux ejidatarios pauvres permettait de conserver une superficie cultivée importante. Le surplus des petits producteurs, capté au travers des locations d'animaux de trait et de l'usure, augmentait encore la marge d'accumulation des paysans aisés. Les ejidatarios ont bien vite trouvé un épithète à ces "kulaki", celui d'*agraristas-agarristas*, les "agraristes-accapareurs".

Ce pouvoir économique c'est bien-sûr traduit en pouvoir politique à travers le contrôle du commissariat ejidal et du conseil de vigilance. L'occupation de ces postes-clés permettait à son tour de filtrer l'accès de la majorité au crédit officiel et donc de maintenir la domination économique de l'élite. Elle conférait en outre un poids déterminant dans toutes les décisions relatives à la gestion des terrains de l'ejido. Pour le groupe dominant, il convenait que l'organisation de l'espace s'apparente à celle qui était en vigueur dans les grands domaines, reposant sur l'exploitation individuelle des parcelles -qui laissait une

toujours une partie de ce bétail sans avoir jamais acquis le moindre droit ejidal. (entrevue réalisée avec don Alejandro Celis à Huetamo, septembre 1988).

¹ ce fut le cas dans des villages particulièrement isolés où l'accès aux animaux de trait sur le "marché libre" était très difficile, comme Cuarangueo dans l'ejido de San Miguel Canario (municipio de Tiquicheo). (entrevue avec don Camilo Perezgrón cit.).

² voir H.Cochet, E.Léonard et J.D. de Surgy (1988) cit. p.58.

porte ouverte à l'accumulation foncière- et l'indivision des parcours pour le bétail dont l'accès devait demeurer absolument libre.

C'est ce schéma qui a été reproduit dans la majorité des ejidos. En général, les terrains plans étaient divisés entre tous les producteurs et cultivés individuellement au sein d'un vaste espace clôturé. Une fois les récoltes effectuées, le bétail pouvait y pénétrer, chaque ejidataire bénéficiant d'un droit de vaine pâture, sans limitation quant à la taille de son troupeau. Les cultures de défriche étaient regroupées sur un secteur déterminé des indivis, de façon à faciliter leur protection contre les divagations du bétail. On déterminait ainsi un périmètre de défriche, qui se déplaçait ensuite sur les parcours au fil des ans, de sorte qu'il était impossible à un ejidataire de revendiquer un droit de pérennité sur une portion quelconque des indivis. La concentration des défriches sur un seul périmètre avait évidemment le grave inconvénient d'y augmenter les risques d'érosion, mais elle permettait au commissariat de contrôler et limiter l'extension des cultures au détriment des pâturages. Enfin, l'accès aux parcours était absolument libre pour tout le bétail des ejidataires ou conditionné au paiement d'une participation aux frais de la direction de l'ejido pour ceux qui n'en étaient pas membres.

Cette organisation a évidemment souffert des modifications en fonction des rapports de force qui existaient entre les "kulaki" et les ejidataires pauvres ou, plus simplement, entre éleveurs et agriculteurs (même si l'établissement d'une frontière en ces termes s'avère trop schématique). Dans la plaine alluviale où, nous le verrons, le poids des éleveurs s'est avéré dès le début très important, l'extension des superficies cultivées par la colonisation et la défriche des parcours fut souvent l'objet d'un veto. Cela permettait de conserver des pâturages étendus, mais aussi de contrôler plus efficacement l'accès aux terrains de culture en le faisant dépendre de la force de traction. Dans les parties plus accidentées du nord de la région, la situation était souvent différente. La population était plus faible et l'accumulation primitive plus limitée. La faible extension des ejidos et des terres labourables conduisirent parfois à la division effective de tous les terrains entre les membres de l'ejido, de sorte que l'accumulation de bétail ne pouvait se faire que dans le cadre physique de chaque dotation¹. Plus fréquemment, des parcours furent conservés mais l'accès du bétail demeura limité à cinq têtes pour chaque ejidataire. Au delà de ce chiffre, ainsi que pour tout animal extérieur à l'ejido, le paiement d'un "impôt" devenait obligatoire. Il va sans dire que ces situations où les petits producteurs purent contrebalancer le pouvoir des "kulaki" furent une exception.

De ces conditions particulières découlait souvent un état de conflit latent entre les différentes composantes de la communauté ejidale. La réalité s'éloignait toujours plus du modèle d'organisation et de coopération dont avait rêvé l'administration cardéniste:

...ils s'opposent toujours aux mesures d'ordre qui lésent leurs intérêts individuels, sans que leur importe le bénéfice collectif. Cela provient du fait qu'il existe dans chaque ejido des groupes opposés qui défendent, les uns leur situation privilégiée de possesseurs des meilleures parcelles ou de superficies supérieures, les autres luttant pour modifier leur position dans l'ejido, puisque celle dont ils bénéficient les place, du fait de la petite taille et la mauvaise qualité de leurs parcelles, ou de leur situation d'ouvriers des ejidataires riches, en situation économique désavantageuse, plus désavantageuse encore que lorsqu'il travaillaient comme journaliers du latifundium.²

¹ c'est le cas des ejidos de Capire de Bravo dans le municipio de Carácuaro ou de Ojo de Agua dans celui de Tiquicheo. Il convient de préciser que ces ejidos furent créés au cours des années 1960, lorsque l'appropriation des ressources communales par les éleveurs était déjà évidente dans la plaine alluviale et perçue comme une menace par les paysans du piémont.

² Ing. A.Hernández C., Banco Nacional de Crédito Agrícola, 1933. Cité par J.Meyer (1987) cit. pp.27-28.

Pour la bourgeoisie ejidale en voie de constitution, les clés du pouvoir résidaient dans les méthodes déjà largement éprouvées au sein des grands domaines. De la même façon qu'elle s'était avérée être l'instrument le plus efficace dans l'appropriation des terres des communautés indiennes et la concentration foncière au siècle précédent, l'usure s'affirma comme le pivot de l'organisation économique et sociale des ejidos. Mais ses bases dépassaient largement le cadre spatial de chaque village. En portant un coup terrible à l'ancienne oligarchie, la réforme agraire permit le développement d'une nouvelle bourgeoisie agraire et commerciale au niveau de chaque localité et à l'échelle régionale. Son essor peut s'identifier à l'expansion rapide de deux marchés: celui du sésame au niveau national et celui du crédit dans tous les ejidos récemment formés.

2-Le contrôle de la production: sésame et crédit agricole.

L'ancienne oligarchie foncière et commerciale ne se remit jamais de la confiscation de ses terres et son déclin s'identifia souvent à sa disparition physique de la région. La majorité des grands propriétaires et nombre des principaux commerçants préférèrent liquider biens et troupeaux et se replier sur les établissements commerciaux qu'ils avaient pu constituer sur l'Altiplano. Cette génération qui avait fondé sa prospérité sur l'élevage et le commerce du bétail vit dans les expropriations un obstacle majeur à la survie de ces spéculations (il est vrai que la réforme agraire coïncida avec une forte et durable dépression des prix du bétail -jusqu'à 50%- sur les principaux marchés de l'Altiplano, conséquence de la crise économique de 1929. Voir le graphique VIII plus loin). Il est significatif que la seule famille qui sut conserver une partie de son pouvoir au delà de la confiscation de ses domaines, fut celle qui avait le mieux diversifié ses activités depuis la fin du siècle précédent. Les Yrigoyen, en misant sur la production agricole et le commerce du sésame et de son huile, s'étaient en fait placés dans une position idéale pour anticiper le changement radical que constitua la réforme agraire.

Mais l'effondrement d'une partie du système financier qui avait présidé à la formation et à l'organisation des grands domaines plaçait les petits producteurs récemment devenus ejidataires face à un abîme: pour ceux qui dépendaient six mois durant, et sans pouvoir s'en affranchir, des avances en aliments, semences et argent que leur faisait le propriétaire, la disparition de celui-ci représentait paradoxalement un risque de mort autant qu'une libération. Selon les délégués de la promotion agraire dans la région, en 1940 la production agricole demeurait paralysée par plusieurs facteurs: l'absence de ressources propres de la part des agriculteurs, le manque chronique d'animaux de trait et de crédits, et enfin le coût des aliments de base, maïs et haricots, prohibitif pour la majorité de la population¹. C'étaient là les clés de la domination des propriétaires sur la population des grands domaines.

L'effacement de l'ancienne oligarchie laissait cependant le champ libre à une nouvelle génération d'entrepreneurs commerciaux. La réforme agraire jetait les bases d'une rapide expansion du marché du crédit, mais aussi de tous les biens de consommation et des produits agricoles: la population des petits producteurs agricoles croissait rapidement par l'incorporation des journaliers des grands domaines, et aussi celle de nombreux migrants désertant les Etats voisins de México et de Guerrero, où les distributions de terres étaient moins nombreuses. Libérée de la tutelle des propriétaires et de l'obligation de produire du maïs-fourrage, cette population pouvait rapidement être incorporée à un marché dont le crédit et le sésame seraient les pierres d'achoppement.

¹ Secretaría de Hacienda y Créditos Públicos (1940): *Estudios Histórico-Económicos sobre los Estados de la República. Michoacán*. México 1940. p.344.

Le renouvellement de la bourgeoisie commerciale.

A la fin des années 1910, un petit contingent de migrants originaires du Proche-Orient avait abordé les côtes mexicaines¹. Beaucoup d'entre eux s'adonnèrent au petit commerce d'épicerie, quincaillerie et textiles, souvent de façon itinérante, à la façon des muletiers mexicains. Dès cette époque certains sillonnaient les chemins des Terres Chaudes et bien avant 1930, les plus entreprenants, Julian Abraham, Antonio Flores, Pedro Kuri, Pedro Zegbi s'étaient établis sur la place de Huetamo. A l'image de leurs prédécesseurs au siècle précédent, c'est grâce à l'appui de quelques sociétés textiles de l'Altiplano qu'ils avaient pu pénétrer le marché régional, mais ils ne tardèrent pas à diversifier leurs activités vers le commerce de bazar et de grains ainsi que l'usure. Ils formaient l'une des composantes d'une classe émergente de petits commerçants qui cherchaient à contourner les monopoles des grandes sociétés mercantiles régionales. Mais celles-ci étaient bien établies et contrôlaient les secteurs les plus lucratifs, les exportations de sucres et de bétail vers les principaux centres de consommation. C'est donc dans les espaces restants, le commerce de grains, maïs et surtout sésame, que l'activité de ce capital naissant s'est étendue. Effectués à une échelle modeste de surcroît, ces négoce demeuraient peu rentables par rapport au commerce du bétail. Ils permirent cependant d'établir des liens avec l'industrie des huiles, encore embryonnaire dans le centre du pays, et les capitaux (ceux des familles Gutiérrez Pardo ou Ontañón) qui appuyaient son développement. L'activité croissante de l'usine d'extraction d'huile de la société Yrigoyen à Huetamo, en augmentant la demande de semences oléagineuses, leur permit enfin de renforcer leur position dans le financement de la production et l'approvisionnement de l'industrie.

Les perspectives de ce groupe demeuraient cependant limitées aussi longtemps que l'oligarchie maintiendrait son contrôle sur la majorité des terres et des producteurs de la région, sur l'important marché captif qu'elle avait constitué à la fin du XIX^e siècle. Son développement passait nécessairement par une redistribution, ou au moins une plus juste répartition, de la richesse et des moyens de production. Ces conditions faisaient donc des commerçants de grains les alliés objectifs des organisations "agraristes" qui demandaient l'expropriation des grands domaines. Il n'est pas fortuit que les zones où la réforme agraire reposa sur le plus large consensus et atteignit sa majeure extension furent précisément celles où la pénétration commerciale était la plus forte et où la superficie cultivable offrait les meilleures perspectives au développement d'une agriculture tournée vers le marché. Les secteurs moins peuplés et plus accidentés du nord des Terres Chaudes ne connurent pas de distributions de terres de grande ampleur en partie parce qu'ils échappaient aux intérêts de cette nouvelle bourgeoisie. En conséquence, la pression économique et politique en faveur de la réforme agraire y fut moins forte.

La force des petits commerçants résidait dans une grande mesure dans l'appui qu'ils reçurent de la part de l'industrie d'extraction d'huiles végétales à partir des années 1930. Les années qui suivirent la grande crise économique de 1929 furent en effet celles d'une expansion permanente du marché des huiles (pour la consommation humaine, mais aussi pour la fabrication de savons, peintures etc.) et de la production qui fut multipliée par trois entre 1930 et 1941². Les matières premières consistaient alors essentiellement en graines de coton, coprah et sésame. Mais à la différence des deux premières dont les aires de production (nord du pays pour le coton et côte du Pacifique en ce qui concernait le coprah) demeuraient éloignées des principaux centres de consommation et parfois difficilement accessibles, la production de sésame présentait l'avantage de se localiser essentiellement sur la bordure sud de l'Altiplano, au long de la dépression du Balsas. Au seuil des années 1940, on considérait communément que "la graine la plus appréciée par

¹ les recensements font état de 2907 personnes originaires de Turquie, Syrie et Liban en 1910, 5967 en 1921 et 10548 en 1930 (*Estadísticas Históricas de México* cit. Tome I pp. 44-45).

² Banco de México SA (1943): *Monografías Comerciales: el Ajonjolí*. México 1943. p.506.

l'industrie (dans la ville de México) est celle qui provient du bassin du Balsas, en particulier du Michoacán; cette semence est lisse, pleine et contient davantage d'huile que celle que fournissent d'autres régions: 56%¹. Le sésame qui représentait 11,6% de la production nationale d'huiles en 1930 était en passe d'atteindre 30% d'un marché en forte expansion vingt cinq ans plus tard².

Au début des années 1930, plusieurs sociétés s'étaient implantées à proximité de la région et se livraient à une forte concurrence pour l'obtention de la matière première. Les usines installées à México (Bola de Nieve, 1-2-3, Santa Rosa, El Clavel), Toluca (Ignacio Salgado SA), Zitácuaro (Martínez) et Morelia (Santa Lucía et Tron Hermanos que nous avons évoqués au chapitre précédent), s'approvisionnaient essentiellement à partir de la production des Terres Chaudes et leur action conjuguée contribua dans une grande mesure à l'augmentation des prix du sésame qui devait durer plus de vingt ans. Entre 1930 et 1941, le prix moyen au producteur tripla en monnaie courante. Par la suite, ce phénomène fut encore accentué par la déflagration du conflit mondial qui privait le pays de ses importations de coprah en provenance d'Indonésie et des Philippines. L'importance et la valeur de la graine de sésame augmentèrent en conséquence: les prix sur la place de México passèrent de 380 pesos par tonne au début de 1941 à \$503 à la fin de la même année, puis à 820 et 1180 pesos par tonne en janvier et juin 1943; une nouvelle multiplication par trois, en à peine plus de deux ans cette fois³. Pour le producteur, comme pour le commerçant, le sésame devint de loin la spéculation la plus lucrative à laquelle s'adonner dans la région de Huetamo. Il est vrai que l'éventail des possibilités demeurait relativement réduit, mais la simple étude des prix aux producteurs permet de saisir l'attrait que l'oléagineuse exerça alors aux yeux de tous.

Tableau VI: Evolution des prix au producteur du maïs et du sésame entre 1930 et 1960 (moyennes nationales).

| Années | Prix du sésame | | Prix du maïs | |
|--------|----------------|--|---------------|--|
| | Prix Courants | Indices à monnaie constante (1930=100) | Prix Courants | Indices à monnaie constante (1930=100) |
| 1930 | 121 | 100 | 78 | 100 |
| 1932 | 121 | 123 | 53 | 83 |
| 1934 | 155 | 139 | 52 | 72 |
| 1936 | 201 | 171 | 83 | 109 |
| 1938 | 220 | 147 | 109 | 113 |
| 1940 | 296 | 195 | 95 | 97 |
| 1942 | 398 | 224 | 113 | 99 |
| 1944 | 655 | 249 | 251 | 148 |
| 1946 | 954 | 283 | 298 | 137 |
| 1948 | 1016 | 266 | 303 | 123 |
| 1950 | 951 | 208 | 387 | 131 |
| 1952 | 975 | 166 | 500 | 131 |
| 1954 | 1120 | 177 | 515 | 126 |
| 1956 | 1573 | 209 | 636 | 131 |
| 1958 | 1832 | 224 | 709 | 134 |
| 1960 | 2015 | 230 | 729 | 130 |

Sources: voir Appendice IV.

A l'apogée de la crise économique mondiale de 1929, le sésame fut sans doute l'un des rares produits dont les prix augmentèrent en termes réels, alors qu'en quatre ans le maïs perdait près du tiers de sa valeur. En 1940, au plus fort des distributions de terres,

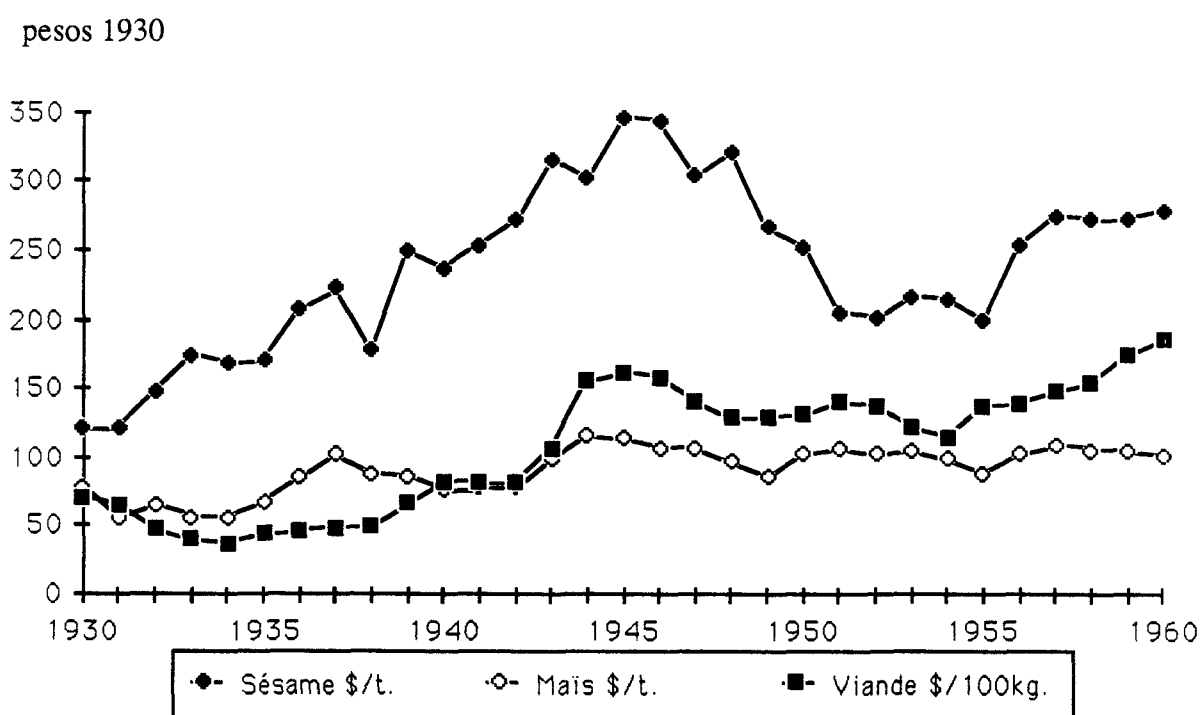
¹ Ibid. p.506.

² A.González G. (1937): *Explotación del Ajonjolí en Sinaloa*. Banco Nacional de Crédito Ejidal. México 1937. p.218; Banco de México SA (1956): *Monografías Comerciales: el Ajonjolí*. México 1956. p.41.

³ E.García M. (1945): *El Ajonjolí y su Aceite*. Escuela Nacional de Economía. México 1945. miméo.

quand un nombre croissant de petits producteurs s'incorporait au marché, les prix réels du sésame avaient presque doublé par rapport à la décennie antérieure et ceux du maïs poursuivaient leur stagnation. C'est à la fin de la seconde guerre mondiale que la conjoncture fut la plus favorable au sésame, lorsque les prix atteignirent presque trois fois la valeur qu'ils avaient en 1930. Par la suite, le rétablissement des importations de coprah à bas prix eut un effet dépressif sur la demande relative de sésame et son prix, mais les cours se maintinrent élevés grâce à l'accroissement de la population urbaine dont les modèles de consommation privilégiaient les huiles au détriment du saindoux: l'industrie continua à employer des quantités croissantes de sésame. En 1960, l'évolution relative des prix des différents produits de l'agriculture et de l'élevage dans les Terres Chaudes demeurait très favorable au sésame.

Graphique VIII: Evolution des prix moyens au producteur du maïs et du sésame et du prix de la viande à México 1930-1955
(en pesos de 1930).



Sources: voir Appendice IV.

L'évolution des prix aux producteurs ne reflète que partiellement celle qui eut lieu aux portes des usines d'extraction d'huile. Les chiffres en sont malheureusement introuvables, mais certains indices nous permettent d'entrevoir à quel point le commerce de la précieuse semence a pu être lucrative pour les commerçants de grains de Huetamo. Au cours de la forte hausse provoquée par le conflit mondial, la différence de prix entre les marchés de Huetamo et de México représentait 50% du prix d'achat au producteur après la récolte de 1941, 106% l'année suivante et probablement près de 130% en 1943¹. Si l'on considère que le coût du transport à dos de mule jusqu'aux usines Tron de Morelia s'élevait à dix pesos par hectolitre de semences (70 pesos par tonne) en 1940 et seulement sept pour l'acheminer à la station de chemin de fer de Zitácuaro², on peut évaluer le bénéfice des intermédiaires de Huetamo à 370 pesos par tonne en moyenne après la récolte de l'année 1942: pour un trajet de 150 km, cinq jours de voyage, il était équivalent au prix

¹ d'après les prix présentés par E.García, cit. et ceux du tableau VI.

² Secretaria de Hacienda y Créditos Públicos (SHCP), (1940) p.344.

alors payé au producteur! (et nous verrons qu'il était probablement très supérieur du fait des conditions particulières de la production).

Le négoce s'avérait d'autant plus juteux que l'investissement initial de la part du commerçant pouvait demeurer faible. Le plus souvent, les fabriques d'huile avançaient les capitaux nécessaires au financement de la production et l'achat de la récolte à des taux d'intérêt très faibles, 1 à 2% mensuels sur une période de six mois, de mai à décembre, payables en sésame¹. Ces prêts étaient vite remboursés avec une partie seulement des grains stockés compte tenu de la marge de profit des intermédiaires. Il était alors possible de spéculer avec le reste de la récolte en profitant de la guerres des prix que se livraient les industriels. Au mois de mars, l'entrée sur le marché de la production des périmètres irrigués de la côte nord du Pacifique (celle des Etats de Sinaloa et Sonora) venait affaiblir les cours qui ne reprenaient leur course ascendante qu'à partir du mois de juin. Mais à cette date, les intermédiaires de Huetamo avaient depuis longtemps fait leurs choux gras.

Ces conditions conférèrent aux commerçants de grains une puissance considérable dans la redistribution des pouvoirs que permit la réforme agraire. Parmi l'ancienne oligarchie foncière et commerciale, seule la famille Yrigoyen parvint à se maintenir grâce à l'activité de son huilerie. Bénéficiant de l'appui financier de la société Santa Lucia, elle put conserver le contrôle du quart de la production régionale de sésame jusqu'au seuil des années 1960. Mais à ses côtés s'étaient constituées de véritables fortunes, celles de Rufino Castillo (propriétaire d'une presse à d'huile et d'une fabrique de savon), Julian Abraham et plus tard Salvador Patiño (dont les ventes de sésame s'élevaient à 7000 tonnes vers 1965²) à Huetamo, Luis Alcaraz au Limon de Papatzindàn, les frères Pardo (d'autres survivants de l'ancienne bourgeoisie) à Tiquicheo ou Carlos Santoyo à Caràcuaro. Depuis l'époque cardéniste ce sont ces "alliés de la révolution" et leurs héritiers qui ont détenu le pouvoir politique dans les cinq municipes de la région, passant successivement de la direction de la chambre de commerce régionale à celle de l'un des comités municipaux du Parti Révolutionnaire Institutionnel (PRI), ou de l'une des présidences municipales à la chambre des députés de l'Etat du Michoacàn.

Le comportement économique de cette nouvelle bourgeoisie différait totalement de celui de sa devancière, en partie sans doute parce que la concentration foncière était désormais devenue impossible, tout au moins sous la forme qu'elle avait eu au siècle précédent. Détournés du foncier, les investissements devaient opérer sous une forme plus volatile, se déplacer de l'élevage, qui exigeait une longue immobilisation, vers des productions de cycle court permettant une rapide rotation du capital. Le sésame répondait à ces exigences et les dépassait par les marges de bénéfice qu'il autorisait. Les bénéfices furent essentiellement réinvestis dans la croissance des commerces, l'augmentation de la capacité de stockage, qui devenait indispensable pour conserver une place enviable sur le marché, et bien sûr, l'usure. Mais l'usure était ici essentiellement orientée vers l'accroissement de la capacité de contrôle de la production. C'est sans doute ce qui distingua le plus cette génération de commerçants de sa devancière: le passage d'une position de rentier à celle d'entrepreneur, même si ces comportements répondaient à une seule logique d'accumulation.

L'organisation de la production de sésame, son financement et sa commercialisation, reposaient sur une structure pyramidale au sommet de laquelle régnaient les grands industriels de l'Altiplano. Les prêts concédés par les grandes fabriques d'huile aux principaux acheteurs des chefs lieux municipaux ou régionaux (essentiellement Huetamo, Caràcuaro, Limòn de P. et Tiquicheo) étaient ensuite canalisés vers un réseau de petits commerçants et de commissionnaires locaux, installés dans chaque village ou ejido et solidement intégrés à leur communauté sociale. Ceux-ci se chargeaient à leur tour de distribuer le financement entre les petits producteurs locaux. Chaque étape représentait une

¹ entrevue réalisée avec don Luis Alcaraz, Limòn de Papatzindàn, municipe de Tiquicheo. mars 1989.

² entrevue avec l'intéressé, Huetamo, mai 1988.

augmentation substantielle du coût du crédit: les prêts à 1% mensuel concédés par les fabriques aux grands intermédiaires étaient transmis avec des intérêts de 2 et 3% aux commerçants locaux. Les ejidatarios, eux, n'obtenaient en général de financement qu'à des taux de 5 à 10% mensuels. Les paiements devaient bien sûr être effectués en sésame, le prix d'achat suivant le gradient inverse de celui du crédit et la prise de bénéfice s'accroissant à chaque étape.

L'extension de ce marché exigeait cependant un fort développement des infrastructures et le désenclavement de certaines aires dont le potentiel productif avait été démontré. Quelques commerçants entreprirent eux-mêmes la construction de certaines routes reliant les villages les plus isolés: avec la collaboration de la population des villages intéressés, Luis Alcaraz finança dans les années 1950 la réalisation d'une piste reliant Caràcuaro au Limòn de Papatzindàn et de chemins annexes vers les vallées de Purungueo et San Miguel Canario, au total 85 km. Cette opération lui permettait de contrôler un vaste secteur et de concentrer la commercialisation de 2500 tonnes de sésame chaque année¹. Le poids politique des commerçants permit également l'amélioration notable des communications entre la région et l'Altiplano. Au milieu des années 1950, le gouvernement de l'Etat avait amélioré la piste entre Nocupétaro et Tacàmbaro, et surtout celle qui allait de Tafetàn, au nord du municipio de Tiquicheo, jusqu'à la route nationale Morelia-México. Le sésame, toujours transporté à dos de mule jusqu'à Tafetàn, pouvait y être embarqué sur des camions qui rejoignaient ensuite Morelia en deux ou trois jours. L'emploi des camions, s'il ne permettait pas de réels gains de temps par rapport au transport à dos de mules, avait l'avantage de réduire le coût du fret de façon sensible. Il était par contre rendu impossible en saison des pluies, mais à cette époque la production de sésame avait quitté la région depuis longtemps.

La construction de nouvelles pistes et l'augmentation de la capacité de transport vers les centres de consommation furent également l'occasion pour certains d'étendre la spéculation à d'autres productions. A la fin des années 1950, quelques entrepreneurs régionaux étendirent avec succès aux cultures de décrue le mode de financement qui avait fait ses preuves pour le sésame. En bordure de la rivière Caràcuaro et dans les vallées de San Miguel et de Purungueo, les ejidatarios recevaient crédit, semences, et parfois même des engrais chimiques (sans doute les premiers introduits dans la zone) en début de saison sèche, pour semer pastèques, melons et tomates le long des "plages" humides fertilisées par la crue des petits cours d'eau. Les fruits achetés à bas prix étaient acheminés à dos de mule jusqu'à Tafetàn ou Nocupétaro, chargés sur des camions et transportés vers Morelia, Zitàcuaro, Tacàmbaro et jusqu'aux villes en pleine croissance du Bajío, Salamanca et Celaya. Leur vente en fin de saison sèche permettait de profiter de prix élevés sur tout l'Altiplano. Ce négoce dut cependant s'interrompre après cinq saisons de gros bénéfices en raison de la multiplication de parasites et autres maladies cryptogamiques qui firent chuter verticalement la production².

L'amélioration des communications avec le plateau central ne réduisit en rien le rôle de Huetamo comme capitale régionale sur le cours du Moyen Balsas. La ville fut le théâtre d'une véritable effervescence dans les années qui accompagnèrent la réforme agraire et la population employée dans le secteur commercial y fut multipliée par plus de deux en moins de dix ans (voir le tableau VII). Dès 1940, le capital commercial concentré à Huetamo (marchandises stockées et infrastructure) était sensiblement supérieur à celui de Zitàcuaro, qui représentait pourtant un important terminal ferroviaire et le débouché naturel des Terres Chaudes³. L'essentiel de la production de sésame y était acheminé et stocké dans les entrepôts des grands commerçants avant d'être expédié vers l'Altiplano. La société Yrigoyen y transformait chaque année près de 3000 tonnes de semences dès le milieu des années 1950 et l'huile non raffinée était ensuite expédiée à dos de mules aux fabriques

¹ entrevue avec Luis Alcaraz cit.

² Ibid.

³ SHCP (1940) p.353.

Santa Lucía de Morelia qui finançaient l'entreprise¹. Huetamo jouait également le rôle de centre financier: les établissements Yrigoyen ou les magasins de R.Castillo opéraient comme de petites banques régionales de dépôts et de crédit². Jusqu'à la fin des années 1950, Huetamo continua à concentrer l'essentiel de l'activité commerciale des Terres Chaudes. Seule la construction de routes "carrossables" aux frontières nord de la région provoqua un léger déplacement du commerce vers le piémont de l'Altiplano sans pour autant mettre en question le pouvoir des grands intermédiaires de Huetamo. Cet essor du commerce dans toute la région demeure indissociable de l'expansion de la production de sésame, devenu l'or blanc des Terres Chaudes.

Tableau VII: Evolution et répartition par municipales de la population employée dans le secteur commercial 1930-1960.

| | Huetamo | San Lucas | Tiquicheo | Caràcuaro | Nocupétaro | Total |
|------|---------|-----------|-----------|-----------|------------|-------|
| 1930 | 199 | 33 | 44 | 22 | 20 | 318 |
| 1940 | 418 | 56 | 54 | 28 | 29 | 585 |
| 1950 | 417 | 85 | 46 | 47 | 59 | 654 |
| 1960 | 395 | 112 | 100 | 83 | 94 | 783 |

Sources: Recensements de 1930, 1940, 1950 et 1960 cit.

L'or blanc: mirages et sujétion économique.

L'envolée des prix du sésame et le maintien d'un cours élevé durant plus de trente ans ont coïncidé avec la période d'intensité maximale de la réforme agraire et l'essor d'une nouvelle bourgeoisie commerçante pour permettre l'expansion presque exponentielle de cette culture sur tout le territoire des Terres Chaudes. Mais pourquoi les capitaux de l'industrie d'extraction se sont-ils concentrés sur cette région?

Les caractéristiques physiologiques du sésame constituent un élément de réponse. La plante exige des températures relativement élevées pour son développement (une moyenne supérieure ou égale à 25°C est considérée comme préférable) et elle est en même temps particulièrement sensible aux excès d'humidité. Sur des sols argileux à forte rétention d'eau, l'appareil racinaire se nécrose et les jeunes plantes tendent à pourrir; mais le problème devient plus sérieux encore au stade de maturation des graines, environ 80 jours après le semis, car la récolte doit alors s'effectuer sur un laps de temps très court (moins d'une semaine) et dans des conditions de faible humidité: les plantes une fois coupées sont rassemblées en petites meules et mises à sécher sur la parcelle pendant cinq jours à une semaine. Ce n'est qu'au séchage complet que s'effectue la déhiscence et que la graine peut être récupérée après un "battage" sommaire. Il est impossible d'attendre la maturation complète avant d'effectuer la récolte car l'ouverture du fruit à ce stade provoquerait de fortes pertes en grains lors de la coupe, du transport et du rassemblement des gerbes. Mais le séchage requiert bien sûr un climat sec, sans lequel plantes et graines risquent de pourrir rapidement. Une saison des pluies relativement courte, sans être pauvre, constitue donc un avantage comparatif important pour le développement de la production.

Ces exigences rendent la culture du sésame pratiquement impossible sur l'Altiplano où la moyenne des températures et la durée de la saison des pluies constituent des obstacles majeurs. Parmi les régions de basse altitude, la côte du Golfe du Mexique offre une pluviométrie excessive et surtout trop étendue dans le temps pour permettre le bon développement des jeunes pousses et une sécurité suffisante à la récolte. En fait, au Mexique, seul le versant Pacifique (Costa Grande, Costa Chica Pacifique et dépression des

¹ entrevue avec Enrique Echenique, Huetamo, septembre 1988.

² entrevue avec Alejandro Jaimes, Huetamo, mai 1988.

Terres Chaudes), où le climat est plus sec, offrait des conditions favorables au développement de la production. Et la région du Moyen Balsas était de loin la plus accessible, celle où les coûts de transport étaient les plus faibles et le contrôle de la production plus aisé pour les grandes fabriques d'huile. Elle bénéficia de ce fait d'une situation de quasi monopole, n'étant réellement concurrencée, sur le cycle de cultures pluviales, que par la frange côtière de l'Etat de Guerrero, beaucoup plus enclavée et très éloignée des marchés. Dès 1940, on y récoltait le tiers de la production nationale et la région de Huetamo fournissait à elle seule le quart de celle-ci¹. Dans les vingt années suivantes, la superficie de sésame ne cessa d'y progresser au point de représenter la moitié de la superficie cultivée dans les Terres Chaudes.

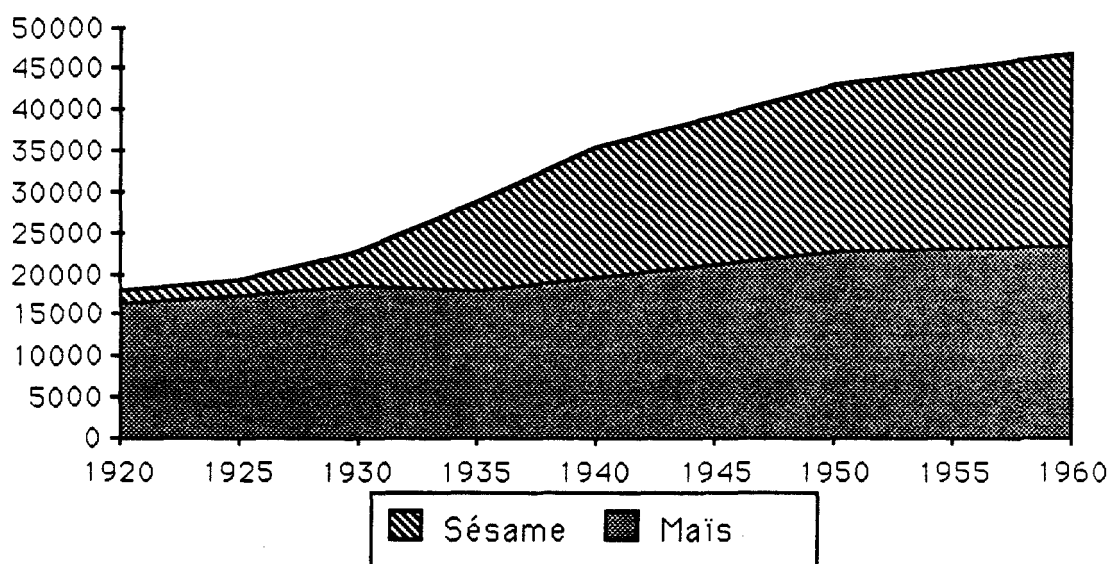
Tableau VIII: Accroissement de la superficie de sésame dans les Terres Chaudes entre 1920 et 1960.

| Année | 1920 ² | 1930 | 1935 | 1940 | 1950 | 1960 |
|-----------------------|-------------------|------|--------|--------|--------|--------|
| Superficie (hectares) | 1500 | 4160 | 10 700 | 15 600 | 20 300 | 23 450 |

Sources: Recensements agricoles de 1930, 1940, 1950 et 1960; F.Foglio M. (1936).

Graphique IX: Evolution de la superficie cultivée entre 1920 et 1960.

Superficie (ha)



Sources: Recensements agricoles et F.Foglio M. (1936).

Un nombre réduit d'entrepreneurs agricoles, très liés au capital commercial que nous venons d'évoquer (souvent par des liens familiaux, mais formant un groupe distinct de celui-ci) a joué son rôle dans cet accroissement des superficies. Ils avaient accès presque illimité au crédit offert par les grandes fabriques d'huile de Morelia et México et le dénuement dans lequel se trouvait la majorité des ejidataires de la région leur fournit l'occasion d'entreprendre la culture du sésame à une grande échelle.

¹ Banco de México SA (1943) p.501.

² il s'agit d'une estimation réalisée en fonction des témoignages oraux recueillis et des chiffres de la superficie de sésame au niveau national en 1920 (11900 hectares in *Estadísticas Históricas de México* cit. p.370).

Leur champ d'action se limita le plus souvent aux meilleures terres, à proximité des plaines alluviales du Balsas ou du Río Cutzamala-Tuzantla. L'extension des superficies qu'ils cultivaient au sein des ejidos se fit le plus souvent en reproduisant les rapports de production qui avaient cours au sein des grands domaines avant leur démantèlement. Les ejidatarios les plus pauvres, ne disposant pas même de la quantité de maïs suffisante pour alimenter leur famille durant la saison des pluies constituaient la cible idéale des entrepreneurs. Ils recevaient d'eux une paire de boeufs, un joug et un araire, la semence, ainsi qu'une certaine quantité d'argent et de maïs libre d'intérêts jusqu'à la récolte, à charge pour eux de semer de sésame toute leur parcelle. Les travaux de récolte étaient financés pour moitié par le "patron" et celle-ci divisée en deux parts égales. L'ejidatario devait alors immédiatement acquitter ses dettes sur la part qui lui revenait. En somme, sa situation demeurait semblable à celle qui était la sienne sur le grand domaine, mais cette fois c'est sur sa propre parcelle qu'il demeurait métayer et le sésame y avait remplacé le maïs comme culture obligatoire. A partir des années 1945-50, les superficies cultivées sur la base de ce type de rapport ne cessèrent de croître par l'emploi des premiers tracteurs en remplacement des attelages de boeufs. L'entrepreneur assurait alors le labour du terrain et la préparation du lit de semence, et le métayer prenait en charge tous les autres travaux. L'utilisation du tracteur libérait le métayer du coût d'entretien des animaux, mais surtout il permit à certains patrons le contrôle de superficies considérables: au seuil des années 1960, Enrique Hernández parvenait, avec cinq machines, à financer chaque année la culture de 600 hectares de sésame dans la plaine de Huetamo¹.

Les grands entrepreneurs eurent également recours à la location de parcelles ejidales en employant leurs possesseurs comme main d'oeuvre fixe au cours du cycle de culture. Ce procédé avait l'avantage de procurer une marge supérieure à celle du métayage. Il connut cependant une faible diffusion, essentiellement parce que cette pratique était formellement interdite par le code agraire et exposait l'ejidatario à des dénonciations qui l'eussent privé de son droit sur la parcelle. Par le métayage en revanche, il demeurait hors d'atteinte de la législation puisqu'il cultivait lui-même sa dotation et n'en cédait pas formellement le droit. Il est vrai qu'un tel schéma d'exploitation aurait été difficilement imaginable pour les concepteurs de la réforme agraire... Il permit en tous cas dans les Terres Chaudes l'émergence d'une puissante classe d'entrepreneurs, celle des Juan Abraham, Enrique Hernández, Irineo García, Nicolas Romero ou Remedio Suárez, qui cultivaient chacun des centaines d'hectares chaque année et furent les symboles du "miracle économique" de la région, l'image d'une agriculture marchant enfin dans les pas de son aînée nord-américaine.

En fait, ce "neo-latifundisme"² n'avait que peu à voir avec le système de production du *farmer* des grandes plaines. Les grands agriculteurs de la région de Huetamo s'appuyaient certes sur un capital productif important, sur la possession de nombreux attelages et l'introduction des premiers tracteurs. Mais la production demeurait relativement extensive, visant l'exploitation des terres jusqu'à leur épuisement, sans apport d'intrants autres que la force de traction. Pour l'entrepreneur, "le bénéfice dépendait principalement de l'extension que l'on arriverait à couvrir, plus que des rendements que l'on pourrait y obtenir"³. Privé de la moitié de sa production, l'ejidatario n'était pas en mesure d'effectuer le moindre investissement sur sa parcelle et l'obligation d'y semer chaque année le sésame l'exposait à une dégradation rapide de la fertilité des sols. Lorsque celle-ci commençait à décroître et que les problèmes phytosanitaires s'y multipliaient sous l'effet de la monoculture prolongée de l'oléagineuse, il suffisait à l'entrepreneur de ne pas renouveler le contrat avec son métayer et de se déplacer l'année suivante vers un autre ejido et d'autres paysans pauvres. Grâce à un cycle de production court (n'exigeant le contrôle de la terre que durant trois mois) et à ses prix très attractifs (d'autant plus que ces producteurs avaient

¹ entrevue avec l'intéressé, ejido de Cuachalalates, municipale de Huetamo, novembre 1988.

² reprenant le terme employé par R. Stavenhagen (1974): *Neolatifundismo y Explotación*. Ed. Nueva Imagen. México 1974.

³ Ibid. p.50.

directement accès aux prix offerts par les industriels ou bénéficiaient de conditions avantageuses auprès des grands intermédiaires de la région), le sésame s'accommodait parfaitement des conditions mises en place par la réforme agraire et permettait une rentabilité exceptionnelle des investissements.

Mais l'essor de la culture du sésame ne saurait être attribué aux seuls entrepreneurs agricoles. Ceux-ci ne représentèrent jamais plus de quelques milliers d'hectares et peut être le cinquième de la production régionale. L'accroissement des superficies fut essentiellement le fait des petits producteurs ejidataires.

Les prix élevés proposés ont constitué à eux seuls un facteur de motivation: en 1940, le produit brut d'un hectare de sésame était en moyenne 40 à 50% supérieur à celui d'un hectare de maïs dans la région¹ et l'écart entre les deux cultures quant à la productivité du travail atteignait 22% (voir le tableau IX). Pour un agriculteur employant une main d'oeuvre uniquement familiale, la différence était appréciable. Quinze ans plus tard cependant, la différence entre produits bruts s'était réduite à 10% si l'on se base sur la moyenne nationale des prix, mais la superficie de sésame continuait à croître au même rythme et nous verrons qu'elle se maintint à un niveau très élevé bien après que cette culture ait perdu son attrait économique pour le producteur.

La structure du crédit qui se mit en place après l'évincement des grands propriétaires constitue une explication à ce phénomène. Toute avance en argent ou en maïs était soumise à remboursement en graines de sésame et seules la location des animaux de trait, vestige de l'ancien régime, continua souvent à se négocier en hectolitres de maïs. Auprès des commerçants et des usuriers, le sésame faisait office de monnaie d'échange et aucune marchandise n'était prêtée si le débiteur ne s'engageait à livrer sa récolte au même guichet. L'écart dont il a été fait état entre les prix au producteur de la région et ceux en vigueur dans les grands centres de transformation de l'Altiplano permettent de comprendre ces conditions de l'usure. Plus que jamais, celle-ci constitua donc une affaire en or. Le petit producteur ne pouvait obtenir de crédit à des taux inférieurs à 5% mensuels, et souvent ils oscillaient entre 8 et 10%. A partir de la date des semis et pour tout prêt supplémentaire, il se trouvait dans l'obligation de vendre sur pied sa récolte, aux 3/4, voir aux 2/3 du prix qu'avait le sésame l'année précédente. Dans le cadre d'une inflation continue de la valeur de l'oléagineuse (en moyenne 10% par an en termes courants entre 1930 et 1960), ces conditions s'avéraient souvent plus désavantageuses que celles qui étaient en vigueur dans les grands domaines trente ans auparavant.

L'effet bénéfique du sésame sur les rendements des cultures vivrières constitue un autre facteur d'expansion. Bien des terrains plans, nous l'avons vu, avaient été soumis depuis des décennies à la monoculture du maïs et c'est là sans doute la principale explication aux faibles rendements qui étaient observés au seuil des années 1930. En intercalant un cycle de culture de sésame entre deux semis de maïs l'effet bénéfique fut évident pour beaucoup des producteurs de la région: "le sésame servait d'engrais au maïs à cette époque"² en aidant sans doute à la lutte contre les adventices et parasites.

¹ en 1940 les prix au producteur étaient, à Huetamo, de 33 pesos pour deux hectolitres de sésame et 5 pesos par hectolitre de maïs (Secretaria de hacienda y Créditos Públicos (1940) cit. p.347.), soit respectivement 239 et 72 pesos par tonne (on remarquera l'écart avec la moyenne des prix calculée au niveau national, de 296 \$/t. pour le sésame et 97 \$/t. pour le maïs, voir le tableau VI). Les rendements à l'hectare oscillaient alors autour de 375 kg pour le sésame et 800 kg pour le maïs, autorisant un produit brut de 90 et 58 pesos respectivement.

² cette affirmation des vieux paysans de la région de Huetamo a de quoi surprendre. De par la brièveté de son cycle végétatif, sa faible couverture du sol et l'importance des travaux de sarclage (qui constituent en outre un facteur non négligeable d'érosion), la culture du sésame est généralement considérée comme particulièrement épuisante pour les sols. Il est cependant probable qu'en brisant le cycle de reproduction des parasites du maïs, son introduction dans les systèmes de culture ait été ressentie comme un bienfait par les producteurs et qu'elle ait permis une légère augmentation des rendements de la céréale.

L'oléagineuse présente enfin l'immense avantage de ne pas entrer en compétition avec le maïs dans l'emploi de la main d'oeuvre: elle préfère un semis tardif, présente une sensibilité réduite à la courte sécheresse du mois d'août et se récolte un bon mois avant que les épis de maïs ne terminent leur maturation. Pour un petit producteur limité dans l'emploi des moyens de production et cherchant à optimiser l'utilisation de sa main d'oeuvre familiale pour ne pas avoir recours à des travailleurs salariés, l'étalement du calendrier de travail était une nécessité. La monoculture du maïs sur 5 à 6 hectares de la parcelle ejidale créait de sérieux goulots d'étranglement pour la préparation du sol et les sarclages car la "canicule" d'août ne permettait pas d'en échelonner les semis. Sa rotation avec le sésame permettait au contraire l'utilisation de toute la superficie cultivable en atténuant l'acuité des pointes de travail.

Le sésame est pourtant lui-même plus exigeant en main d'oeuvre que le maïs (voir le tableau IX ci-dessous). La préparation du terrain (passages croisés avec l'araire) était en général effectuée après avoir terminé le semis des cultures vivrières, mais sa réalisation tardive avait l'avantage de permettre l'élimination de la première levée d'adventices. Les densités de semis ont toujours été élevées pour compenser ce retard relatif par rapport à la saison des pluies, dans l'objectif de favoriser l'étouffement des mauvaises herbes et réduire les risques de mauvaise germination ou pourrissement des jeunes plantes. La distance entre sillons se réduisait à 70 ou 75 cm (contre un mètre pour le maïs) et celle entre poquets à 30 ou 40 cm; on glissait jusqu'à 20 graines en chaque emplacement. De la sorte, les densités atteignaient 30 à 35 000 poquets et jusqu'à 300 000 jeunes plantes à l'hectare. Elles conféraient aux travaux de sarclage, effectués ici encore avec la lourde *tarecua*; un caractère pesant et long; d'autant qu'ils étaient parfois complétés d'un buttage effectué à l'araire. Mais comme le semis, ils avaient lieu après avoir terminé les opérations culturales équivalentes sur les parcelles de maïs et pouvaient être menés à bien sur deux à trois hectares grâce au travail d'une famille de quatre personnes.

La récolte en revanche constituait le point le plus sensible de ce calendrier dans la mesure où elle ne pouvait souffrir aucun délai et devait se réaliser dans un laps de temps de 4 à 6 jours, dès la fin des pluies, dans la seconde moitié du mois d'octobre. Elle imposait une limite de superficie au delà de laquelle l'emploi de main d'oeuvre salariée devenait indispensable sous peine de perdre une partie de la production. Par ailleurs, les fortes densités de semis devenaient alors un problème car elles imposaient la moisson d'un nombre très important de plantes dont le contenu de semences était relativement faible. Or le paiement des journaliers pour la récolte du sésame se fait à la tâche, en fonction du nombre de gerbes constituées par chacun. Il faut donc payer pour un nombre important de gerbes contenant chacune peu de grain. Les opérations de coupe, confection et transport des gerbes puis l'assemblage des meules exigent ainsi l'emploi de 8 à 10 adultes par hectare. Pour une superficie de 3 hectares, ce sont 30 journées de travail qu'il faut distribuer sur moins d'une semaine. Or, la majorité des ejidataires atteignait le mois d'octobre et le début des récoltes sans réserve monétaire. Pour beaucoup, l'emploi de journaliers -dont les salaires augmentaient alors sensiblement du fait du considérable accroissement de la demande- obligeait une fois de plus à recourir à l'usurier et à lui vendre la récolte sur pied aux conditions qui ont été exposées. Les limites de la force de travail familiale déterminaient donc dans une large mesure celle de la superficie semée pour la majorité des petits producteurs. A cette condition, l'introduction du sésame dans les systèmes de culture ne présentait cependant de problème ni de coût insurmontables à l'ejidataire et constituait une amélioration substantielle de la productivité de son travail:

Tableau IX: Temps de travaux et productivité du travail sur une parcelle labourée, une comparaison entre maïs et sésame.

| Travaux | Maïs | Sésame |
|-------------------------------------|-------------|--------------|
| -Labour: 1er passage | 4 jours/ ha | 4 jours/ ha |
| 2ème passage | 4 jours | 4 jours |
| -Semis | 2 jours | 2 jours |
| -1er sarclage | 7 jours | 10 jours |
| -Buttage | 1 jour | 1 jour |
| -2ème sarclage | 7 jours | 8 ou 9 jours |
| -Récolte du sésame | - | 10 jours |
| -"Battage" et transport | - | 3 jours |
| -Récolte et transport du maïs | 7 jours | - |
| Total (journées par hectare) | 32 | 43 |
| Rendement | 800 kg | 375 kg |
| Equivalent monétaire en 1940 | 58 \$ | 90 \$ |
| Productivité du travail (\$/jour) | 1,8 \$ | 2,2 \$ |

Quel était donc le gain monétaire réel que le producteur pouvait obtenir d'une parcelle de six hectares où il cultivait maïs et sésame en rotation? En 1940, le délégué de promotion agraire dans le municipe de Huetamo estimait que le coût à couvrir sur une telle superficie (3 hectares de maïs et 3 de sésame) s'élevait à 200 pesos en dehors de la location de la force de traction¹. Dans le cas où cette somme avait été empruntée à un usurier en mai, au taux de 5% mensuels, c'était 255 pesos que le petit producteur devait rembourser à la fin du mois d'octobre lorsqu'il venait vendre sa récolte de sésame. La même année, le prix au producteur dans la région s'établissait à 16,5 pesos par hectolitre ou 239 pesos par tonne². L'ejidataire devait donc donner 1065 kg de sésame à l'usurier en paiement de sa dette. En misant sur des rendements moyens de 375 kg par hectare selon les statistiques de l'époque³, la production de trois hectares (1125 kg) était presque entièrement engloutie pour ce paiement. C'est à dire que pour cultiver une parcelle de six hectares en rotation maïs-sésame, l'ejidataire devait laisser la totalité de sa récolte de sésame à l'usurier. Il faut ajouter à cette quantité le prix de la location d'une paire de boeufs, qui en raison de la pénurie relative d'animaux de trait s'élevait fréquemment à 10 ou 12 hectolitres de maïs dans les années qui suivirent la réforme agraire, presque la production totale d'un hectare. Si bien que la superficie dont disposait réellement l'ejidataire pauvre pour l'entretien de sa famille et l'accumulation d'un petit surplus dépassait légèrement deux hectares. Si l'on se souvient des calculs réalisés au chapitre précédent, le gain relatif dans la marge d'accumulation par rapport aux fermiers des grands domaines était nul! C'était là le produit d'une lutte de vingt ans pour obtenir la répartition des terres...

L'entretien d'une famille de cinq personnes et d'une basse-cour réduite représentant environ 1200 kg de maïs, la production de 1,5 hectare, il ne restait en fait qu'un demi hectare au petit producteur pour créer un surplus. Plutôt que d'y semer du maïs et d'entreprendre l'embouche de deux porcs avec le produit de la récolte, il était plus tentant d'y produire du sésame, à la condition bien sûr, que la force de travail familiale le permette. De l'avis de toutes les personnes interrogées, l'extension de la superficie de sésame constituait le premier pas, critique car il pouvait aussi bien provoquer une dépendance accrue vis à vis de l'usurier, d'un processus d'accumulation.

¹ SHCP (1940) p.348.

² Ibid p.347.

³ Banco de México SA (1943) p.501. Dans les Terres Chaudes, les rendements du sésame, comme ceux des autres cultures, se caractérisaient par leur extrême faiblesse par rapport aux moyennes nationales. A la même époque, les rendements moyens du sésame étaient de 550 kg/ha dans l'Etat de Sinaloa et de 660 kg/ha dans l'Etat de Colima.

La culture du sésame s'est donc généralisée à tous les terrains qui permettaient son développement. Seuls les sols trop humides et les versants trop frais et trop sensibles à l'action érosive de l'oléagineuse ne purent être colonisés par celle-ci. Mais sur tout les terrains plans, la rotation maïs-sésame devint systématique et fut même parfois substituée par une rotation sur trois ans de type sésame-sésame-maïs associé. Les collines de faibles pentes et sur-pâturées dont les sols maigres ne permettaient pas la culture vivrière purent en revanche être exploités grâce aux maigres exigences nutritives de l'oléagineuse. Les rendements y demeuraient faibles et décroissaient très rapidement mais ils n'en étaient pas moins cultivés durant 3 à 5 cycles avant de les laisser récupérer 2 ou 3 ans. Le sésame s'étendait dans toutes les Terres Chaudes et, sous la pression des usuriers et des grands entrepreneurs agricoles, il représenta jusqu'à 80% de la superficie labourée autour de Huetamo, prenant souvent l'aspect d'une monoculture¹. Dans bien des ejidos au long du Balsas, le maïs se trouvait confiné aux versants et au système de culture par défriche-brûlis alors que le sésame occupait tous les fonds de vallées et les terrains peu pentus:

"Le maïs se sème uniquement à flanc de collines, car les terrains plans sont employés pour le sésame qui ne prospère pas sur les sols inclinés et exige des sols mieux préparés, de sorte que seuls les paysans disposant de certaines ressources se dédient à ce type de culture."²

Il fallait en effet disposer d'un attelage et de "certaines ressources" pour pouvoir cultiver le sésame, mais en même temps il était nécessaire de semer l'oléagineuse pour avoir accès au crédit et même souvent aux animaux de trait. Pour un ejidataire pauvre, les moyens d'exploiter la totalité de sa parcelle ne s'obtenaient qu'au guichet de l'usurier ou grâce à la bienveillance du "kulaki" ejidal et à l'unique condition d'avoir à offrir en paiement la précieuse semence. En même temps, les prix du sésame nourrissaient le mirage d'une accumulation rapide qui le mettrait à l'abri de ces derniers et constituaient, de fait, la seule alternative à sa portée.

Très vite cependant commencèrent à se manifester de façon préoccupante certains signes de fragilité du système économique qui se mettait en place autour de Huetamo et dépendait presque exclusivement de la production du sésame. Au début des années 1940, alors que la région demeurerait relativement enclavée et soumise à elle-même pour ses approvisionnement en produits vivriers, l'extension des superficies consacrées à l'oléagineuse au détriment de la culture du maïs finit par provoquer une sérieuse pénurie des aliments de première nécessité. Ici encore, le rôle des intermédiaires dans ce phénomène et dans l'inflation du prix du maïs qui en découla fut sans doute prépondérant. Quoiqu'il en fut, au printemps 1940, le prix au détail de la céréale atteignit le triple de celui qui avait été proposé au producteur à la récolte précédente³. "La misère la plus complète vint à régner dans la région, se manifestant sous la forme de familles qui ne pouvaient plus s'alimenter que de gousses et de fruits sylvestres car le maïs (...) était hors de portée pour ceux qui n'avaient pas de travail"⁴. Au cours des années suivantes, pour ses approvisionnements en maïs et haricots, la région de Huetamo continua à dépendre des chalands faisant le trafic entre la station de chemin de fer du Balsas et le village de Zirándaro, ainsi que du commerce muletier établi avec l'Altiplano.

A l'époque où cette crise avait lieu, les excès de cette spécialisation devinrent également évidents au niveau des parcelles: "sur les riches sols de la série Petatlàn, dans la région de Coyuca de Catalàn, la monoculture provoqua un grand appauvrissement des terres et l'apparition de parasites et de nombreuses maladies"⁵. Les problèmes

¹ SHCP (1940) p.342.

² P.Hendrichs P. (1945) Tome II, p.16.

³ SHCP (1940) p.347.

⁴ Ibid. p.350.

⁵ A.González G. (1937) p.174.

phytosanitaires obligèrent à interrompre la culture dans certaines zones particulièrement affectées par les prédateurs de la plantule ("*langosta*" ou *Agrotis spp*) ou les infections cryptogamiques, pourrissements de la racine (provoqués par *Rhizoctonia solani* et *Phytophthora parasitica*) ou du talle (*Macrophomina phaseoli*). Des sols maigres ou inclinés, où le sésame avait pu s'implanter grâce à sa capacité d'adaptation, devenaient en peu de temps squelettiques sous l'effet de l'érosion et impropres à toute utilisation. Dans toute la région se manifestait une tendance marquée à la baisse des rendements qui atteignait 3% par an sur une moyenne de dix ans, malgré la colonisation de nouvelles terres¹. Il est probable qu'autour de Huetamo, la production connut alors une légère stagnation et que le maïs réoccupa certains terrains desquels il avait été déplacé. Mais l'extension du rayon d'action des grands commerçants et la diffusion de la culture du sésame dans les parties les plus reculées des Terres Chaudes prolongèrent l'accroissement des superficies durant de longues années et la base de l'organisation économique régionale ne fut pas affectée par ces manifestations alarmistes de sa fragilité. Au seuil des années 1960, le pouvoir des grands commerçants et des entrepreneurs agricoles n'avait jamais été aussi grand et ils étaient apparemment parvenus à détourner à leur profit tous les acquis de la réforme agraire. Il en alla du crédit public comme des distributions de terres.

Le crédit public: subvention à l'usurier.

Le dénuement du petit producteur ejidal et sa dépendance vis à vis des sources de crédit avaient été parfaitement perçus par l'administration cardéniste. En aucun cas, la distribution des terres avait été considérée comme une condition suffisante à l'émergence d'une classe de paysans autonomes et indépendants. Aussi la mise en oeuvre du grand programme de réforme agraire fut-elle accompagnée de la création d'une banque nationale de crédit ejidal (BNCE) dont les agences, au travers du pays, étaient chargées d'aider les ejidataires dans l'acquisition des moyens de production leur faisant défaut, de promouvoir les outils permettant la meilleure valorisation des terres qu'ils venaient de recevoir, et de financer la production agricole par des crédits de campagne adaptés aux conditions locales de celle-ci. Dès 1935, fut inaugurée une agence locale à Huetamo. Elle opéra rapidement dans neuf ejidos autour de la ville puis étendit peu à peu son activité à d'autres points du municipale. En 1953, son rayon d'action atteignait Tiquicheo et à peu près toute la zone de grande agriculture de la région: la plaine alluviale où le sésame s'était développé.

La banque de crédit ejidal initia ses activités avec des prêts pour la production de maïs et de sésame, mais très rapidement furent mises au point des lignes de financement pour permettre l'acquisition d'attelages de boeufs et de charrues métalliques à la portée des petits producteurs. Entre 1941 et 1946, 50 700 charrues furent importées des Etats Unis et un grand nombre produites dans le pays pour permettre l'équipement des ejidos dans toute la république². Ces charrues étaient subventionnées à 50% par le gouvernement et vendues ainsi à moitié prix aux producteurs. Par ailleurs, des paires de boeufs étaient également proposées à un prix largement subventionné et avec un crédit libre d'intérêt courant sur trois ans. Moyennant le paiement annuel de 30 pesos, le prix de 130 kg de sésame ou 420 kg de maïs, l'ejidataire pouvait ainsi devenir propriétaire de son propre attelage en peu de temps et à peu de frais: le coût de ce crédit représentait à peine 60% du prix de location des boeufs à un particulier³.

L'impact de ces programmes demeura cependant extrêmement limité, en grande partie en raison du manque de fonds à la disposition de l'agence régionale. A une époque

¹ G.González H. (1941): *La Producción de Ajonjolí en México*. Banco Nacional de Crédito Agrícola SA. México 1941.

² C.Hewitt de Alcántara (1978): *La Modernización de la Agricultura Mexicana 1940-1970*. Ed. Siglo XXI México 1978. p.72.

³ entrevue avec don Casildo Aguirre, fonctionnaire de la banque de crédit ejidal jusqu'en 1953. Huetamo septembre 1988.

où l'activité des institutions de crédit agricole à l'usage du secteur privé augmentait au rythme de 11,3% par an, les ressources de la BNCE demeurèrent stationnaires entre 1940 et 1952¹ et orientées en priorité vers les aires d'agriculture irriguée. En 1936, le montant des crédits destinés au programme de financement d'attelages pour toutes les Terres Chaudes atteignait la coquette somme de 7841 pesos, la valeur de 87 paires de boeufs à répartir entre environ 1500 ejidataires²... et vingt cinq ans plus tard, le total des charrues métalliques recensées dans les ejidos de la région ne dépassait pas 1325 unités pour 39 536 hectares cultivés³. De plus, partir de 1946 les crédits individuels pour l'achat d'attelages furent remplacés par des prêts visant l'acquisition de tracteurs par les collectivités ejidales, dont nous décrivons l'échec plus loin. Les mêmes restrictions budgétaires empêchaient la mise au point de lignes de crédits de campagne qui eussent permis au paysan de couvrir la totalité des frais de production⁴. Le crédit agricole ne prenait en compte que le coût des cultures et non pas les flux réels de trésorerie du producteur. Or c'est un crédit à la consommation, au moment de la soudure, qui lui faisait le plus défaut et seul l'usurier local y pourvoyait. Bien avant la récolte, l'ejidataire se trouvait donc de nouveau dans l'obligation de recourir à l'assistance de celui-ci, aux pires conditions cette fois.

L'organisation et le fonctionnement du système de crédit public offrent un autre exemple de ses lacunes et de son inefficacité. Comme nous l'avons vu au début de ce chapitre, c'est l'ejido dans son ensemble, et non pas le producteur, qui était considéré comme sujet de crédit et se constituait garant du paiement de la dette contractée. Cette condition conduisait à la sélection à l'intérieur de l'ejido des éléments de confiance et au rejet des plus pauvres, tous ceux qui ne présentaient pas les garanties de solvabilité suffisantes. D'autre part, l'identification de l'ejido à la société de crédit conduisait à la concentration d'un pouvoir considérable entre les mains du commissariat ejidal qui devenait le seul interlocuteur entre la banque et les ejidataires. Or celui-ci était le plus souvent l'instrument de l'oligarchie ejidale, les possesseurs de bétail et les petits usuriers locaux. Il devenait ainsi un outil de filtration de l'information, de sélection des candidats et de diffusion du crédit en fonction des intérêts d'un groupe pour lequel la banque ejidale avait initialement constitué une menace mais se transformait en allié en lui déléguant son pouvoir. C'était là la porte ouverte à toutes les malversations, au détournement du crédit public pour renforcer le poids des "kulaki". Le cas des financements pour l'achat de tracteurs est particulièrement révélateur. Malgré le coût et la rentabilité souvent douteuse d'une telle acquisition dans une région où le relief se prête rarement à leur emploi, quelques tracteurs furent cependant achetés à prix subventionnés par un nombre limité de sociétés ejidales dans le courant des années 1950. Au bout de quelques années, et après paiement d'une bonne partie du solde, l'utilisation déséquilibrée de la machine au profit de ceux qui cultivaient les superficies les plus importantes, la mauvaise répartition des responsabilités dans son entretien etc. provoquèrent la dissolution de la société et sa liquidation, entraînant la mise en vente du tracteur. Invariablement, celui-ci était alors racheté à la moitié ou au tiers de sa valeur réelle par l'un des notables de l'ejido ou un grand entrepreneur agricole, après versement d'une gratification aux autorités ejidales⁵.

Dans le courant des années 1950, l'administration du crédit public devint un foyer de corruption dont la mémoire collective perpétue de nos jours encore le souvenir. Les autorités politiques municipales, largement contrôlées et manipulées par les grands commerçants de grains multiplièrent les ingérences dans l'utilisation des fonds, les déviant sur tel ou tel ejido et au bénéfice de tel ou tel cacique villageois. Les mauvaises communications avec les centres de décision de l'Altiplano constituaient un atout dans ces

¹ C.Hewitt (1978) pp. 62 et 66.

² F.Foglio M. (1936) Tome III, p.365.

³ *Censo Agrícola, Ganadero y Ejidal 1960*. cit.

⁴ entrevue avec C.Aguirre cit.

⁵ en fait, leur nombre ne dépassait pas six unités dans les ejidos de toute la région en 1960, ce qui tend à prouver que la plupart de ces tracteurs furent récupérés par les grands entrepreneurs privés qui en détenaient 19 à la même époque. (*Censo Agrícola Ganadero y Ejidal 1960* cit.)

pratiques et les dénonciations des petits producteurs lésés avaient ainsi largement le temps d'être filtrées par des fonctionnaires "compréhensifs" avant de parvenir sur le bureau des responsables de Morelia ou de México. La forme de collusion la plus fréquente consistait dans le détournement d'une partie du crédit accordé à un ejido par le commissariat et l'inspecteur local de la banque ejidale. En effectuant de petits prélèvements (10 ou 20%) sur les enveloppes destinées à des producteurs ignorant le montant total qui leur était alloué, on constituait ainsi une cagnotte qui était ensuite divisée en deux parts égales. L'assurance à la production incluse dans les lignes de crédit constituait elle aussi un outil idéal de détournement de fonds dans une région où le climat était aussi aléatoire: les années de sinistre, inspecteur et commissariat, grossissant le trait, faisaient les démarches nécessaires pour que l'ejido soit exonéré du paiement du crédit, puis informaient les producteurs que celles-ci n'avaient pu aboutir et empochaient leurs versements. Dans certains cas, les ponctions orchestrées par les autorités ejidales et bancaires atteignirent jusqu'à 50% de la totalité du crédit affecté à un ejido¹. Ces procédés demeuraient affectaient d'abord les ejidataires illettrés, qui ignoraient jusqu'au montant qui leur était alloué et le niveau des intérêts prélevés par la banque. Pour eux, il n'y avait guère de recours si ce n'est celui de renoncer au crédit officiel et de retourner auprès de l'usurier local: "au moins là, on savait combien on nous donnait et combien on allait nous voler".

La banque ejidale devint un instrument de plus dans les mains des grands commerçants pour contrôler la production régionale de sésame. Pour faciliter le remboursement du crédit, on demandait parfois aux producteurs d'un ejido de livrer leur récolte à un commerçant donné qui se chargeait lui-même de déduire les paiements sur la part de chacun et remettait ensuite cette quantité à l'inspecteur de la banque avec, bien sûr, la commission qui lui était due. Cette pratique était bien entendu largement subordonnée à l'équilibre du pouvoir entre les principaux négociants de grain de Huetamo et à leur autorité sur l'administration bancaire et agricole. Ainsi en 1938, "au moment de la récolte du sésame, c'est à dire au mois d'octobre, le délégué de promotion ejidale fit passer une circulaire à tous les commissaires exigeant sous de dures peines qu'ils fassent livrer la récolte à un seul commerçant de cette localité"². Telle injustice provoqua un tollé et par la suite on fit en sorte que le gâteau soit plus équitablement réparti entre les membres de la chambre de commerce de la ville...

Dans ces conditions, le crédit officiel n'offrait au petit producteur aucun avantage par rapport au système privé d'usure. Par bien des aspects, il s'avérait beaucoup moins flexible et souvent plus coûteux que ce dernier. En fait, la politique de crédit se transforma vite en un fiasco retentissant dans l'ensemble des ejidos où elle avait connu une certaine diffusion. Les prêts de campagne qui étaient proposés, en dehors du fait d'être notoirement insuffisants pour couvrir la totalité des frais de culture, ne permettaient pas à l'ejidataire de se soustraire à l'influence des usuriers locaux pour l'obtention de la force de traction. Mais en canalisant de façon obligatoire sa production vers d'autres négociants, la banque ejidale le privait aussi de l'accès à cette source de financement qui lui était indispensable et rendait sa situation intenable: il s'avérait impossible de s'attaquer avec succès aux bases de l'usure locale sans se substituer à celle-ci dans toutes ses fonctions. La corruption généralisée autour du crédit officiel achevait de miner son efficacité et de le discréditer aux yeux de l'ensemble de la population ejidale.

De la sorte, en 1940, les autorités estimaient que l'activité de la banque de crédit ejidal ne représentait que 5% de l'ensemble des prêts de campagne obtenus par les producteurs de la région à chaque cycle de culture³. Mais si faible soit-il, il s'agissait là d'un investissement à fonds perdus, servant essentiellement à asseoir la base du pouvoir politique régional en enrichissant une classe parasite de dignitaires ejidaux sans mettre en question l'influence des grands commerçants de grain. Le niveau de remboursement des

¹ Entrevue avec C.Aguirre cit.

² Ibid. p.344.

³ Ibid. p.343.

prêts de campagne avoisinait le néant, aucun ejidataire n'ayant l'intention de payer un crédit dont il n'avait reçu qu'une fraction, et la liste rouge des réfractaires, interdits de tout nouveau financement, ne faisait que croître. En 1946, l'utopie cardéniste avait vécu et le volume des crédits alloués aux ejidos commença à fondre. La part détournée par les fonctionnaires bancaires et les dirigeants des ejidos augmenta en conséquence, jusqu'à ce que le scandale éclate dans les bureaux de México et que l'ensemble du personnel de l'agence locale de la BNCE soit licencié en 1953¹. Celle-ci reprit ensuite ses activités et ses travers, mais sur une échelle devenue dérisoire par rapport aux sommes manipulées par les grands acheteurs de sésame.

En fait, ces derniers conservèrent une position incontournable que les responsables locaux de la politique de réforme agraire et de crédit aux ejidos ne songèrent jamais à mettre en question. Très vite on en vint même à considérer qu'ils seraient les mieux placés pour gérer les subventions publiques. En 1940, avant le remplacement de l'administration cardéniste à la tête du pays, le délégué de promotion ejidale pour la région de Huetamo émettait les vœux suivants:

"...il est nécessaire que la Banque du Mexique facilite des fonds à la Chambre de Commerce de Huetamo afin qu'elle puisse couvrir le montant habituel des crédits de campagne. De cette façon le prêt demeurera garanti car la Chambre de Commerce sait très bien à qui l'on peut faire crédit, et de plus ce prêt n'engendrera aucun frais pour le gouvernement comme ce serait le cas s'il se faisait par le biais de la Banque Ejidale. Si la Banque du Mexique procure \$ 200 000 à la Chambre de Commerce de cette ville, on rétablira la situation de la région et ce prêt sera récupéré à la fin novembre."²

Aux financements provenant des fabriques d'huile et des banques de l'Altiplano, on voulait donc ajouter dans l'escarcelle des commerçants de grains de la région les fonds publics destinés au développement des ejidos. A la fin des années 1950, les espérances qu'avait fait naître la fondation de la banque ejidale s'étaient définitivement évanouies et les activités de celle-ci avaient plus une valeur symbolique qu'un réel impact sur l'activité économique des Terres Chaudes. "Jusqu'en 1970, ce sont les établissements Yrigoyen, Rufino Castillo ou Salvador Patiño qui ont fait office de banque à Huetamo. Tout devait passer par les commerçants les plus importants, ils étaient les usuriers de toute la région"³.

A l'épreuve du temps, l'idéal des paysans qui s'étaient lancés dans la lutte révolutionnaire au cri de "Terre et Liberté!" s'était vite effiloché. La réforme agraire de l'époque cardéniste leur donna accès aux terres, mais elle échoua dans sa tentative de leur laisser la liberté d'y produire. Fixées par le bon vouloir de l'usurier et du propriétaire de l'attelage de boeufs, les conditions de la production ne laissaient à l'ejidataire qu'une faible marge d'accumulation. C'est dans ces étroites limites que devaient se jouer son futur et sa survie au sein de l'ejido.

¹ entrevue avec C.Aguirre cit.

² SHCP (1940) p.350.

³ entrevue avec A.Jaimes (qui oublie de se nommer parmi les "banquiers" locaux) cit.

3- Eleveurs-commerçants et "hirondelles": accumulation et différenciation dans les ejidos.

Le développement économique de la région autour de la production et du commerce du sésame avait pourtant considérablement modifié l'environnement du petit producteur et définitivement complété son intégration au marché national. Celle-ci ne se limitait pas à la commercialisation d'une partie croissante de sa récolte et à l'utilisation des capitaux largement dispensés par l'industrie agro-alimentaire. Le cycle productif réduit à six mois, de juin à novembre, où se concentraient tous les travaux agricoles et la traite des troupeaux bovins, permettait de libérer une main d'oeuvre considérable tout au long de la saison sèche. Jusqu'alors, l'emploi de cette force de travail s'était limité aux petites plantations sucrières des haciendas de la région. Les ejidatarios allaient désormais trouver dans cette intégration l'occasion de valoriser les six mois d'inactivité forcée et d'élargir par là même leur marge d'accumulation. A partir des années 1940, des mouvements saisonniers de grande amplitude se développèrent avec vigueur depuis les Terres Chaudes dans toutes les directions.

Migrations et commerce saisonniers deviennent des éléments structurels du système agraire.

Le relatif désenclavement de la région et son incorporation croissante à l'économie nationale depuis la fin du siècle précédent, lui avaient permis de récupérer une position privilégiée d'intermédiaire entre le plateau central et son versant sud (voir le chapitre précédent). Plusieurs facteurs convergèrent dans le courant des années 1930 pour que s'y développe une intense activité commerciale et que le trafic muletier y connaisse un nouvel essor. L'accroissement de la demande et de la production de sésame avait provoqué le gonflement et l'accélération des échanges avec les grands centres de consommation. Une importante augmentation de la capacité de transport par la multiplication du nombre des muletiers et de leurs animaux devenait indispensable pour soutenir cette croissance. Par ailleurs, la réforme agraire, en brisant certains monopoles et en libérant un grand nombre de consommateurs de la tutelle et des prélèvements de l'ancienne oligarchie, ouvrait de nouvelles perspectives pour le commerce itinérant. Or l'ensemble de ces échanges devait s'effectuer au long de la saison sèche: il importait que le colportage commence le plus tôt possible, dans la période où les clients potentiels conservaient un excédent monétaire, c'est à dire si tôt terminées les récoltes. Quant aux commerçants de grain, les caractéristiques du marché les obligeaient à vendre le sésame avant le printemps, avant que la production des périmètres irrigués du nord-ouest du pays ne vienne menacer les cours. De sorte que le trafic atteignait sa pleine intensité au moment où s'achevait le cycle agricole. Il offrait aux paysans libérés des tâches productives des opportunités d'emploi nombreuses... à la condition qu'ils possèdent les animaux de bât nécessaires.

Dès la fin de la récolte de sésame, les principaux négociants de grains envoyaient des caravanes d'ânes et de mules chargés de la précieuse semence vers Zitácuaro et Morelia. Les anciens de la région se rappellent encore du flot ininterrompu qui s'écoulait de novembre à avril au long des pistes menant de Huetamo à Morelia en passant par Carácuaro, Nocupétaro et Acuitzio ou à Tiquicheo, Tuzantla et Zitácuaro. Au printemps, la société Yrigoyen prenait le relais et, jusqu'à la fin de la saison sèche, expédiait sa production d'huile en bidons de fer blanc, aux usines Santa Lucía et Tron de Morelia où se faisait le raffinage. Le *cascalote* était lui transporté jusqu'à la station de chemin de fer de Zitácuaro. Le fret était payé aux muletiers à la "charge", soit l'équivalent de deux hectolitres de grain (approximativement 140 kg) que l'on répartissait sur deux ânes. En 1939, il en coûtait 7 pesos pour un voyage de trois jours à Zitácuaro et 10 pesos pour les cinq jours de marche à Morelia¹. Ces quantités représentaient alors respectivement 20 et

¹ SHCP (1940) p.344.

30% du prix d'achat au producteur de la quantité de sésame qui était transportée et le mulétier pouvait très bien doubler son bénéfice s'il parvenait à effectuer le retour au service d'un commerçant. C'est à dire qu'en six semaines de service ininterrompu, deux ânes pouvaient rapporter autant que la production moyenne d'un hectare de sésame.

Dans toute la partie nord de la région, la possession d'animaux de bât offrait également la possibilité d'aller vendre du maïs sur les marchés de Tacámbaro ou de Zitácuaro lorsque les prix y étaient les plus élevés. Dans les Terres Chaudes les variétés précoces de quarante jours ou de trois mois produisaient en effet des épis tendres dès le mois d'août, lorsque les maïs de l'Altiplano commençaient à peine leur floraison, et ces premiers épis de l'année pouvaient alors se vendre à très bon prix à un ou deux jours de marche de distance, pourvu que l'on ait les moyens de les y transporter. A partir de septembre et octobre, c'est le grain sec qui pouvait faire l'objet du même négoce avec un taux de profit intéressant.

A partir du moment où, nous le verrons plus loin, la culture de canne à sucre commença à décroître dans toute la région, ces types de spéculations devinrent, avec la culture des rares plages alluviales, les seules activités qui demeuraient à la portée des ejidatarios durant la saison sèche. L'importance économique des animaux de bât s'accrut encore avec l'amélioration des communications. Par bien des aspects, à la fin des années 1930, la plaine du Balsas se trouvait dans une situation similaire à celle des balcons de l'Altiplano 60 ou 70 ans plus tôt, lorsque s'était effectuée la pénétration des "sociétés mercantiles" en direction des Terres Chaudes. Avec l'émergence d'un centre commercial et financier tel que Huetamo, elle devint un tremplin idéal pour la prospection de régions plus enclavées, telles que la Sierra de Guerrero ou les parties accidentées de l'ouest de la région. Depuis le début du siècle, nous l'avons vu, un petit trafic mulétier s'était établi avec la côte du Pacifique, mais c'était là le fait de quelques privilégiés au sein des grands domaines. La réforme agraire en permettant l'émancipation relative d'une grande partie de la population élargissait la base humaine de ce commerce et amplifiait considérablement le marché potentiel. Le développement parallèle d'une nouvelle bourgeoisie commerciale assit les bases financières d'une rapide expansion du commerce itinérant.

Celui-ci conserva le caractère qui était le sien depuis la seconde moitié du XIXe siècle, à savoir l'échange de biens manufacturés -essentiellement tissus et vêtements et quelques objets métalliques (outils ou ustensiles de cuisine)- pour des produits agricoles ou de l'élevage collectés dans les recoins les plus isolés à des conditions extrêmement avantageuses. Il était facilité par le fait que l'artisanat local du coton ou de la poterie était en voie de disparition totale dans les Terres Chaudes et la Sierra de Guerrero et contribua pour une bonne part à accélérer sa ruine¹. Ce commerce se développa autour de trois centres principaux: Huetamo pour la prospection de toute la plaine du Balsas jusqu'au village de Churumuco, et celle de la Sierra et de la côte de Guerrero; Tacámbaro pour tout le nord-ouest de la région et Zitácuaro pour sa partie nord. Là s'obtenaient les fonds nécessaires à l'entreprise ainsi que les produits industriels qui servaient de base au trafic. Huetamo fut de très loin le pôle dominant de par sa position privilégiée à mi chemin entre l'Altiplano et la chaîne côtière, et aussi parce que la population susceptible de s'incorporer à ce type de commerce y était plus nombreuse.

C'est auprès des grands commerçants que s'obtenaient les marchandises. Le mulétier recevait vêtements et tissus à crédit, et les intérêts couraient alors jusqu'au retour de sa tournée. Quelques magasins de Huetamo, tels ceux de R.Castillo, J.Abraham, A.Flores ou les établissements Yrigoyen se firent ainsi une spécialité des ventes de biens manufacturés avec un crédit de deux ou trois semaines. Il était également possible de s'adresser aux grandes maisons de commerce textile de Morelia ou de México (la "Casa Río Grande SA" par exemple), directement, ou bien au travers de leurs agents de Zitácuaro ou de Tacámbaro. Les prix, tout comme les conditions du crédit y étaient plus attractifs,

¹ voir P.Hendrichs P. (1945) Tome I, p.98.

mais il fallait alors allonger sensiblement la portée du trafic, sa durée et donc les temps de rotation du capital investi. En fait ce sont surtout les plus fortunés parmi les colporteurs, ceux qui disposaient d'une caravane de dix ou douze mules et d'une crédibilité suffisante auprès des grands négociants, qui purent avoir accès aux conditions les plus avantageuses: la capacité de transport et le potentiel commercial du candidat influaient directement sur la flexibilité des créanciers.

La taille des convois qui s'élançaient à partir des mois de novembre ou décembre vers les régions les plus escarpées et isolées pouvait ainsi varier de deux ânes à une quinzaine de mules. Les colporteurs se dirigeaient vers les hameaux qui étaient demeurés sans la moindre communication avec le monde extérieur durant la saison des pluies, de façon à y parvenir au moment de la récolte du maïs ou immédiatement après celle-ci. La Sierra de Guerrero constituait sans doute l'objectif le plus prisé car elle était accessible aux muletiers deux mois avant que les variétés locales de maïs, de cycle long en raison de températures ambiantes plus faibles, y aient achevé leur maturation. On pouvait alors y acheter la récolte sur pied, en échange de sucre et de vêtements, et la recevoir quelques mois plus tard, à l'occasion d'un autre voyage. Le crédit pouvait également courir sur tout le cycle de cultures pluviales, depuis les derniers voyages de la saison, en mai, jusqu'à la récolte suivante. Les commerçants des Terres Chaudes qui sillonnaient la région se convertirent ainsi parfois en usuriers des communautés indiennes de la Sierra à la façon de leur prédécesseurs de l'Altiplano 70 ans plus tôt dans la dépression du Balsas¹. Les routes les plus souvent employées longeaient le pied de la Sierra, en passant par les mines de Placeres del Oro et la zone productrice de sésame de Guayameo, puis plongeaient vers la côte du Pacifique et les villages de La Unión, Zihuatanejo, jusqu'à Petatlán. La tournée depuis la plaine du Balsas durait environ trois semaines. D'autres itinéraires conduisaient aux contreforts de la Sierra de Inguarán, à l'ouest des Terres Chaudes ou aux étroites vallées des municipes de Caràcuaro ou de Tiquicheo; mais du fait de leur proximité avec le plateau central, les conditions de troc n'étaient pas aussi favorables aux trafiquants dans ces dernières.

Le sucre, les vêtements et les ustensiles métalliques étaient échangés contre le sel, les piments et les noix de coco de la côte, des chèvres, des poules et du mezcal dans la Sierra ou des cuirs de vaches et de chevreuil et des fromages dans les Terres Chaudes. Lorsque les pénuries d'aliments faisaient monter les prix à Huetamo, le maïs s'ajoutait à ces denrées, malgré une valeur relative habituellement faible et les volumes importants qu'il fallait transporter pour en faire un négoce. Le troc qui dominait initialement ce commerce, avec l'avantage que cela pouvait constituer pour le colporteur, fut peu à peu substitué par des échanges monétaires, mais il eut la vie plus longue dans toute la partie montagneuse de Guerrero. Malgré les dimensions modestes de ce commerce (la plupart des colporteurs voyageaient avec deux ou trois ânes), les taux de profit qu'il générait pouvaient être considérables. "Une pièce de tissu achetée à México pouvait se revendre dans les ranchos avec 200% de bénéfice". "J'achetais le fromage obtenu à partir du petit lait dans les ranchos où l'on trayait les vaches durant la saison sèche et j'arrivais parfois à le revendre dix fois son prix à Huetamo"². Les témoignages des anciens muletiers concordent pour affirmer qu'avec de la chance, on pouvait, en une saison de trafic, multiplier par dix l'investissement initial, malgré les taux d'intérêts élevés qu'imposaient les grandes maisons de commerce pour le prêt des marchandises. Il ne fait aucun doute que le commerce itinérant constituait la voie d'accumulation la plus rapide, à défaut d'être la plus sûre, pour qui disposait déjà d'un petit capital³. Autour de Huetamo, il devint la source de richesse d'un petit nombre et le rêve doré de la majorité.

¹ voir le témoignage de P.Hendrichs (1945) Tome I, p.112.

² entrevue avec don Silvestre Chavarrieta, Huetamo, août 1988.

³ le risque de tout perdre faisait partie intégrante du trafic. Les colporteurs voyageaient toujours armés et essayaient généralement de se regrouper en petites caravanes pour aborder les parties les plus isolées de leurs périples. Il n'était pas rare que les villageois avec qui s'effectuait le troc tentent de reprendre leur bien en tendant des embuscades sur le chemin du retour. "Certains retournaient en caleçons à Huetamo et bien

Car cette possibilité demeurait étroitement liée aux conditions du crédit qu'offraient les principaux commerçants locaux ou les fabriques textiles de Morelia ou de México. Pour le petit producteur, l'achat au comptant des vêtements et de la ferblanterie, après avoir réglé les dettes relatives au cycle de cultures pluviales, était tout simplement impossible sans compromettre les réserves de maïs de sa famille et courir le risque d'une ruine complète. Or la confiance de l'usurier à l'endroit d'un ejidataire qui ne disposait d'aucun titre de propriété, dépendait essentiellement des recommandations dont celui-ci pouvait faire état et, de toute façon, de la solvabilité qu'il pouvait démontrer. Et celle-ci se chiffrait en têtes de bétail plus qu'en tout autre bien; il était hors de question d'offrir ici en garantie l'hypothétique récolte de sésame de l'année suivante quand, de toute façon, il aurait fallu un autre prêt pour en permettre le semis. L'accès aux marchandises qui servaient de base au trafic était donc réservé aux personnes ayant déjà atteint un certain niveau d'accumulation. De plus, il était risqué de se lancer seul dans le trafic, sans bénéficier de l'appui, de la compagnie et des conseils des muletiers expérimentés qui n'étaient enclins à accepter la concurrence que si elle leur était imposée par leur créancier. En somme, l'appartenance ou, pour le moins, des relations privilégiées avec la petite oligarchie ejidale étaient indispensables pour avoir quelque chance de succès dans cette entreprise. Le groupe des colporteurs demeura donc réduit même si son influence fut déterminante dans le comportement économique de la majorité des ejidataires: il y eut toujours beaucoup de candidat mais peu d'élus.

Ces conditions permettent également de comprendre pourquoi la majorité des muletiers était originaire des environs de Huetamo et peu d'entre eux provenaient du piémont de l'Altiplano. L'essor de la culture du sésame dans les plaines du Balsas ou du Rio Tuzantla-Cutzamala y avait favorisé la multiplication des petits intermédiaires demeurant en relation étroite avec les grandes maisons de commerce qui finançaient la production aussi bien que le trafic saisonnier. Les voies du crédit pour ces deux activités suivaient les mêmes canaux et les mêmes taux ascendants depuis la maison mère jusqu'au petit commerçant de village. Ce sont donc essentiellement des personnes directement impliquées dans le négoce du sésame qui pouvaient se lancer dans le colportage dans des conditions favorables. Les petits producteurs du nord de la région, où la culture du sésame s'étendit plus tard et de façon beaucoup plus marginale en raison du manque de terrains propices, demeuraient tout simplement en dehors de ce circuit.

Pour eux, comme pour l'ensemble du petit peuple des ejidos, la seule spéculation qui demeurât possible au cours de la longue saison sèche était la vente de sa propre force de travail sous quelque condition que ce soit. Si l'on excepte les quelques privilégiés qui pouvaient cultiver une petite plage alluviale après la décrue, le coût d'opportunité de tout travail salarié en cette saison était absolument nul. Or dans tout le Mexique, les années 1940 à 1960 furent celles d'un développement très rapide de l'agriculture commerciale. Vers le nord et les côtes s'étendaient des périmètres d'agriculture irriguée où la demande de main d'oeuvre non qualifiée ne cessait de croître et se maintenait très élevée tout au long de l'année. Les paysans pauvres des Terres Chaudes y trouvèrent l'occasion d'améliorer de quelque façon leurs revenus. C'était la seule alternative qui s'offrait à eux; elle avait au moins l'avantage d'exister.

Au niveau national cependant, ce fut sans doute l'instauration des programmes de recrutement de main d'oeuvre mexicaine pour remplir les besoins de l'économie nord américaine entre 1942 et 1964, qui eut le plus d'impact sur les migrations de travailleurs. Avec l'implication des Etats Unis dans le second conflit mondial, puis dans la guerre de Corée et l'occupation de certains pays d'Europe, la pénurie de main d'oeuvre y devint chronique au moment où l'activité économique était en pleine croissance. Il fut décidé d'établir un quota annuel permettant l'entrée de travailleurs mexicains et leur emploi durant quelques mois, essentiellement dans le secteur agricole. Pour les producteurs des Terres

heureux d'avoir conservé la vie". (entrevue avec don Natividad Romero, Turitzio, municipale de Huetamo, mars 1987).

Chaudes, la perspective était tentante, les salaires proposés étaient 35 à 70% supérieurs à ceux qui étaient en vigueur dans le centre de la république, pourtant plus favorisé que la région du Moyen Balsas dans ce domaine¹. Les volontaires étaient recrutés dans les villes les plus importantes du nord et du centre du Mexique, mais surtout au long des 3000 km de frontière séparant les deux pays. On y procédait à leur enregistrement puis à un tirage au sort déterminant les quelques privilégiés qui pourraient aller "de l'autre côté". Pour l'ejidataire des Terres Chaudes, il fallait se rendre au centre de recrutement le plus proche, Querétaro à presque 250 km de Huetamo ou, pour plus de sécurité, à Aguascalientes, San Luis Potosi ou Zacatecas, 300 ou 400 km plus au nord, qui fournissaient des contingents beaucoup plus importants. Les obstacles ne se limitaient pas aux distances qu'il fallait parcourir; du fait de l'afflux de volontaires, la simple affiliation sur les registres donnant accès au "tirage au sort" coûtait près de 10 jours du salaire d'un journalier et il fallait payer jusqu'à quatre fois plus pour que "la chance" soit favorable au téméraire². De la sorte, il était pratiquement impossible d'obtenir un de ces contrats de travail sans l'appui d'un usurier local. Un autre écueil de taille résidait dans le fait que ces contrats temporaires ne coïncidaient pas nécessairement avec la saison sèche et empiétaient fréquemment sur une bonne partie du cycle de cultures pluviales. L'ejidataire partant aux Etats Unis s'exposait donc, si sa position n'était pas bien assurée au sein de l'ejido, au risque d'être privé à terme de son droit d'usufruit. Ce sont donc en majorité les fils des ejidataires aisés qui purent bénéficier de cette ouverture et en tirer le meilleur parti.

Pour les petits producteurs des Terres Chaudes, il restait les bas salaires offerts dans les zones d'agriculture commerciale du pays. Suivant les routes migratoires habituelles, le mouvement s'est d'abord dirigé vers la côte du Pacifique dans le courant des années 1930. Les ejidataires y étaient employés à la cueillette du café sur le versant sud de la Sierra, dans la région d'Atoyac, non loin d'Acapulco. La période de travail s'étendait sur trois mois environ, de la mi-décembre jusqu'à la fin mars. Il est probable que les commerçants itinérants posèrent les jalons de cette migration, dans la mesure où Tecpan et Atoyac constituaient l'ultime étape de leurs caravanes. Mais la récolte du café n'attira que peu de temps les travailleurs saisonniers. A partir du début des années 1940, le flux migratoire changea totalement de direction pour se diriger vers la zone sucrière du Golfe du Mexique. La région tournait peu à peu le dos à la côte Pacifique pour dépendre de façon croissante et exclusive des relations avec le centre du pays.

Les années 1940 à 1970 virent le développement accéléré de la production sucrière du Mexique qui fut multipliée par quatre en moins de 15 ans pendant que la superficie plantée de canne faisait plus que doubler³. L'élargissement du marché national, urbain en particulier, fut déterminant dans cette évolution, mais l'expansion fut largement soutenue par une participation croissante au marché mondial grâce à l'adhésion en 1953 à l'Accord International sur le Sucre, puis au boycott des Etats Unis sur la production cubaine qui permit au Mexique d'accroître de 400 000 tonnes ses exportations⁴. L'essentiel de l'accroissement des superficies eut lieu dans la région du Golfe du Mexique qui regroupait les deux tiers des plantations de canne à sucre en 1960, le seul Etat de Veracruz comptant

¹ voir R.Robles B. (1988): "Migraciones Rurales y Jornaleros Agrícolas 1950-1970" in *Historia de la Cuestión Agraria Mexicana 7. La Epoca de Oro y el Principio de la Crisis de la Agricultura Mexicana. 1950-1970*. CEHAM-Ed. Siglo XXI. México 1988. p.134: la différence entre le salaire minimum payé dans l'Etat de Zacatecas et celui offert en Californie était de 45% en 1952, 70% en 1955 et 35% en 1960.

² Ibid. p.135: il en coûtait 50 pesos de l'enregistrement et 200 pour obtenir un contrat en 1958. Au total l'équivalent de 35 à 40 jours de travail salarié dans les Terres Chaudes à la même époque.

³ la production nationale de sucre raffiné passa de 376 000 tonnes en 1946 à 600 000 deux ans plus tard et 1 500 000 tonnes en 1960. En partie grâce à une augmentation d'un tiers des rendements de canne à l'hectare, mais surtout du fait de l'accroissement des surfaces plantées: 183 500 hectares en 1950, 346 000 ha en 1960 et 546 000 en 1970. (d'après R.Robles et B.Rubio (1988) in *Historia de la Cuestión Agraria 7.7...* cit. pp.60 et 213).

⁴ Ibid. pp.91 et 93.

alors à lui seul pour 40% de celles-ci¹. La constitution de vastes zones de monoculture n'était pas sans poser de sérieux problèmes dans l'emploi de la main d'oeuvre pour certaines étapes cruciales de la production. Les travaux requis au cours de la période de développement végétatif de la canne n'occupent guère plus de 40 jours par hectare en moyenne². La coupe en revanche représente 85 journées de travail qui peuvent difficilement être réparties au cours des six mois (décembre à mai) que dure la récolte dans le Golfe du Mexique³. En effet, la décision relative à la période et la durée de la coupe n'est pas du ressort du producteur, mais de la raffinerie de sucre qui le finance et définit l'organisation de la récolte sur tout son bassin d'approvisionnement. Des fronts de coupe sont ainsi mis en place qui progressent rapidement et obligent donc à l'emploi d'une importante main d'oeuvre salariée. La quantité de travail requise sur les plantations durant le reste de l'année ne permettant pas le maintien d'un prolétariat nombreux, c'est à une main d'oeuvre saisonnière qu'il a été fait appel: en 1970, un total de 56 700 travailleurs émigrés étaient employés à la récolte de la canne à sucre dans le seul Etat de Veracruz⁴. Ils y séjournaient durant la saison sèche, avant de rejoindre leur région d'origine pour le cycle pluvial. Cette caractéristique leur a valu le surnom d'hirondelles...

Un autre facteur influe sur le recrutement des coupeurs de canne: il importe de commencer la récolte le plus tôt possible, de préférence dès le début du mois de décembre, afin de devancer l'arrivée de la saison des pluies au mois de mai. A mesure que celle-ci approche, les conditions de la coupe se font plus difficiles du fait de la moiteur de l'atmosphère, le nombre de jours de pluie qui sont chômés augmente (on ne peut pas incendier les plantations): la productivité du travail diminue. Surtout, à mesure que les précipitations se font plus fréquentes, la teneur en saccharose des cannes se réduit également et, avec elle, le rendement en sucre et le prix payé au producteur. Ces impératifs ont conduit les responsables des raffineries sucrières à chercher la main d'oeuvre saisonnière dans les régions où elle se libérait le plus tôt et pouvait demeurer disponible le plus longtemps, c'est à dire là où le cycle de cultures pluviales était le plus court. Ces conditions étaient respectées au long de la côte du Pacifique et de la dépression du Balsas; mais ici encore, ce sont les Terres Chaudes du sud-est du Michoacán et du nord de l'Etat de Guerrero qui étaient les plus accessibles aux recruteurs. La différence de revenus était par ailleurs alléchante pour les producteurs des régions arides: l'écart entre salaires minima dans la partie nord du Guerrero et dans la région du Golfe, était de 15% en 1950, 20% en 1955 et 40% en 1960⁵, toujours en faveur de la seconde. Et cet écart ne fit que croître par la suite parallèlement au développement pétrolier sur toute la côte Atlantique. N'importe quel leurre aurait de toute façon suffi à appâter les ejidataires pauvres des Terres Chaudes, pourvu qu'il leur assure un gain quelconque au cours de la saison sèche et leur permette d'économiser sur leurs réserves de maïs: l'indépendance vis à vis de l'usurier du village passait par là.

En fait, les relations salariales auxquelles étaient soumises les "hirondelles" les privaient d'une grande partie des bénéfices qu'on leur faisait miroiter. La nécessité d'attirer de grandes quantités de main d'oeuvre depuis des régions parfois très éloignées (il fallait quatre à cinq jours de transport depuis Huetamo jusqu'à la côte de Veracruz) obligeait les raffineries de sucre à recourir aux services d'intermédiaires, de recruteurs. Ceux-ci s'engageaient à organiser la récolte sur chaque parcelle pour un prix proportionnel à sa production de canne, fixé par négociation au début de la saison et ensuite facturé à chaque producteur. Le recruteur s'imposait ainsi comme le seul responsable de la main d'oeuvre et l'unique interlocuteur des producteurs de canne. Il se rendait dans les Terres Chaudes vers le milieu du mois de novembre pour prospecter rapidement villages et ejidos et préparer la

¹ Ibid. p.63.

² voir L.Paré (1977): *El Proletariado Agrícola en México*. Ed. Siglo XXI. México 1977. p.183

³ R.Robles (1988) cit. p.126.

⁴ C.Botey et al. (1975): *Los Jornaleros Agrícolas Migratorios: una Solución Organizativa SRA*. México 1975. Cité par L.Paré (1977) p.115.

⁵ R.Robles (1988) cit. p.123

migration. Là il prenait contact avec un petit nombre de contremaîtres, eux mêmes d'anciens coupeurs de canne qui bénéficiaient d'une certaine autorité au sein de leur communauté. Ces "cabos"¹ étaient chargés de recruter en 15 jours le plus grand nombre possible de travailleurs, de 30 à 100 selon leur influence personnelle et la taille de leur village, et de constituer l'équipe qu'ils allaient diriger au long des six mois de récolte: "dans chaque village de la région, il y avait un cabo qui regroupait les volontaires et faisait ensuite office de contremaître sur les plantations"².

Au début du mois de décembre, les volontaires se rassemblaient sur la place de Huetamo et parfois des camions allaient les chercher dans les principaux villages de la région. A la fin des années 1950, la main d'oeuvre était transportée depuis San Jerónimo, à l'extrême ouest du municipe de Huetamo, ou depuis Caràcuaro, durant six ou huit heures sur des chemins défoncés. A partir de Huetamo, les camions suivaient la piste remontant par Tiquicheo et Tafetàn jusqu'à la route Morelia-México où se faisait l'embarquement sur des autobus affrétés par les recruteurs. Ce sont le plus souvent des familles entières qui se déplaçaient vers la côte Atlantique avec femmes et enfants. Cela était largement encouragé par les dirigeants des raffineries de sucre qui "préféraient attirer des migrants et préféraient qu'ils viennent avec toute leur famille pour que de cette façon ils restent tout au long de la récolte"³. Dans une situation de forte compétition entre les différentes raffineries pour l'emploi de la main d'oeuvre, la mobilité des travailleurs à la recherche de meilleurs salaires était ainsi entravée et le réservoir de main d'oeuvre occasionnelle était aussi accru grâce à la présence des femmes et des enfants. Dans le même objectif, le coût du transport était avancé par le recruteur et ensuite prélevé sur le salaire du migrant au cours de la récolte.

Sur la plantation, les conditions de vie des "hirondelles" étaient des plus difficiles. Les familles étaient installées sous des paillotes constituées d'un simple toit de chaumes, qui étaient aménagées à la périphérie des village, près des cours d'eau où la malaria faisait des ravages. Chacun recevait de la raffinerie une paillasse faite de palmes tressées, une gamelle et une toile moustiquaire pour la durée de la récolte.

Cette dernière a toujours lieu dans une chaleur humide et suffocante (jusqu'à 40°C). Chaque parcelle de canne est préalablement incendiée pour la débarrasser des feuilles qui ne contiennent pas de sucre et faire fuir les serpents qui y logent. La coupe est ensuite effectuée manuellement, avec un *machete*, chaque travailleur devant charger les cannes qu'il a récoltées sur son dos et les amener jusqu'aux camions qui effectueront le transport à la raffinerie. La journée de travail dure ainsi 10 à 14 heures, selon la vitesse d'allée et venue des camions et l'état du terrain qui se dégrade avec l'approche de la saison des pluies; elle se déroule de toute façon dans la fumée et la poussière des incendies.

"Si ce n'était que la coupe, tout irait bien, mais le problème c'est le transport des cannes qui vous casse en deux. Ce sont 50 ou 55 kg de cannes à chaque fois; entre ça et respirer la fumée tout le temps, ça vous bouche le nez et vous empêche de respirer et après on en crache du sang..."

"...aucun des pauvres types qui travaillent à la coupe n'y échappe; tous terminent avec les poumons en charpie, tous bien malades..."⁴

¹ ce mot qui est directement inspiré du jargon militaire traduit de façon assez précise la fonction du contremaître et les relations qui prévalaient dans l'organisation du travail sur les plantations.

² entrevue avec don Pedro Baltazar, Zirizicuaro, municipe de Huetamo, mai 1988.

³ I.P.Juárez (1981): "Los Cortadores de Caña en los Ingenios de San Pedro y San Francisco Naranjal (Municipio de Lerdo de Tejada, Ver)" in *Revista Mexicana de Sociología* No 1/81. Instituto de Investigaciones Sociales UNAM. México 1981. p.265.

⁴ témoignages de coupeurs de canne recueillis par L.Paré (1977) pp.190-191.

Luisa Paré a évalué la dépense énergétique quotidienne des "hirondelles" à près de 7500 calories dans de telles conditions. La ration alimentaire, limitée à 2500 calories par la nécessité de nourrir toute une famille à partir d'un seul salaire, ne permet en aucun cas de la combler¹. A mesure qu'avance la saison de coupe, le travailleur perd du poids, devient plus vulnérable aux maladies pulmonaires, à la malaria et aussi aux accidents (les blessures avec les *machetes* sont nombreuses). Au bout de plusieurs récoltes successives, son espérance de vie a généralement été écourtée de quelques années.

Les salaires répondaient également rarement aux espoirs nés avant le départ des Terres Chaudes. Les coupeurs sont payés à la tâche, en fonction du poids de canne fraîche qu'ils parviennent à récolter. Un travailleur expérimenté parvient en général à couper -et transporter- deux à quatre tonnes de cannes chaque jour, une moyenne de 2,5 ou 3 tonnes étant plus commune. Cette quantité est mesurée lors du déchargement des camions à la raffinerie et le salaire correspondant est ensuite versé au recruteur qui le répartit entre ses contremaîtres après avoir prélevé sa commission. Lorsque l'argent arrive entre les mains du coupeur, la moitié de la somme payée par le propriétaire de la plantation a généralement disparu dans les poches de ces deux intermédiaires. En 1977 dans l'Etat de Veracruz, les recruteurs demandaient au producteur 20 pesos par tonne de canne récoltée sur sa parcelle. Ils en conservaient 8 et les contremaîtres prélevaient à leur tour un peso pour chaque tonne coupée par leur équipe², de sorte que le journalier ne recevait que 55% du produit de son travail. Et les témoignages recueillis semblent indiquer que la commission du "cabo" était souvent plus importante encore³. Un coupeur ayant récolté 3 tonnes de canne au cours de la journée, gagnait en 1979 à peine 75% du salaire agricole minimum qui était alors en vigueur dans l'Etat de Veracruz⁴. Et les rémunérations deviennent de plus en plus faibles à mesure que la saison des pluies approche et que les averses interrompent le travail. Les journées chômées en conséquence ne sont payées qu'à 50% du salaire moyen des travailleurs et il n'y a aucune autre alternative d'emploi dans la région. Quant aux fréquentes blessures dues au maniement des *machetes*, elles sont soignées gratuitement par la raffinerie et une indemnisation salariale (50% également) est versée au journalier la durée de son invalidité. (Les raffineries de sucre étant propriété de l'Etat, leurs employés bénéficient théoriquement de la sécurité sociale). Mais une fois terminé le cycle de récolte, la main d'oeuvre est dispersée et le versement des indemnités est interrompu: au delà de cette date, les raffineries ne reconnaissent aucune responsabilité vis à vis des invalides.

Ces conditions particulières permettaient à peine aux migrants de vivre au jour le jour durant les six mois de la récolte. Leur maigre salaire devait suffire à alimenter l'ensemble de la famille, mais aussi à l'achat des *machetes* que le coupeur devait changer toutes les six semaines environ. Dans une région où le coût de la vie était l'un des plus élevés du pays en raison du développement pétrolier, il fallait réduire les consommations au maximum. Sur certaines plantations, la situation était encore aggravée par le fait que le salaire n'était versé qu'à la fin de la semaine de travail, afin d'éviter les fuites de main d'oeuvre. Cela amenait le plus souvent les journaliers à s'endetter et permit la reconstitution, à des centaines de kilomètres des Terres Chaudes, des réseaux d'usure qui y existaient. Confinés en bordure des villages ou isolés au milieu des plantations, les migrants avaient le plus souvent recours pour leurs achats au contremaître, qui détenait généralement un petit commerce où se vendaient aliments, vêtements et *machetes* à crédit, et où se prêtaient de petites quantités d'argent. Malgré le mépris auquel celui-ci était tenu par son équipe, il représentait souvent la seule source de crédit auquel le journalier, inconnu dans la région d'accueil, pouvait avoir accès. Rien ne s'opposait en fait à ce que

¹ L.Paré (1981): "Propuesta para la Participación de los Cortadores de Caña en la Organización del Proceso Productivo" in *Revista Mexicana de Sociología* 1/81 cit. p.246.

² Ibid. p.249 et I.P.Juárez (1981) pp.262-267.

³ selon certains ejidataires de l'ejido de Turitzio, le prélèvement des contremaîtres pouvait atteindre 30% de la somme qui lui était versée par le recruteur. (entrevues réalisées à Turitzio, janvier 1987)

⁴ voir les chiffres avancés par I.P.Juárez (cit. p.269), la tonne de canne était alors payée 33 pesos au journalier et le salaire agricole minimum en vigueur s'élevait lui à 130 pesos.

les avances en argent aillent alors jusqu'à dépasser la capacité de remboursement à court terme du demandeur, et à engager sa récolte de sésame à venir. Il ne fait aucun doute que de toute la population des Terres Chaudes qui migrait vers le Golfe du Mexique, les contremaîtres étaient les seuls à en tirer des fruits palpables.

La situation précaire, sans issue des "hirondelles" en font un instrument sans grande autonomie dans les mains des contractants et des dirigeants des raffineries. De par leur dépendance vis à vis de leurs familles et la nécessité absolue de ramener chaque jour une quantité d'argent suffisante pour leur alimentation, les coupeurs de canne sont enclins à accepter les pires conditions de travail. Les recruteurs ont le plus souvent des accords avec les producteurs pour récolter leur parcelle en un temps donné; mais à la fin de la saison de coupe, il devient de plus en plus difficile de respecter ces limites en raison des interruptions dues aux pluies. Les travailleurs saisonniers sont alors soumis à des pressions continues pour accélérer le rythme de la coupe et terminer la récolte avant que le contenu en saccharose des plantes ne chute par trop. La multiplication des jours chômés les pousse à augmenter jusqu'à l'épuisement la durée quotidienne du travail afin de garantir le revenu familial. Ces différentes exigences obligent aussi à l'emploi clandestin des femmes et des enfants malgré leur faible productivité et les accidents qui les menacent. Les migrants sont enfin souvent utilisés comme briseurs de grève par les raffineries et les producteurs dans les conflits salariaux qui les opposent à la main d'oeuvre locale:

"... ils travaillent mieux que ceux du village. N'ayant ni maison ni parents habitant le village, ils ne pensent qu'à gagner de l'argent; ils demeurent dans les champs toute la journée (...) alors que les coupeurs du village se fatiguent plus vite et retournent plus tôt chez eux. En plus, les coupeurs du village, et surtout les fils d'ejidataires, sont ceux qui demandent le plus d'augmentations de salaire et de facilités dans le travail."¹

"A la coupe de la canne, ce ne sont que souffrances et on ne peut rien économiser". Il est évident que seuls les contractants et les contremaîtres tiraient un bénéfice concret et même important de la migration. Pourquoi alors y participer et pourquoi emmener toute sa famille si celle-ci devenait une entrave sur place? En fait, le seul intérêt pour le petit producteur des Terres Chaudes était qu'ainsi il assurait -mal- la survie de sa famille durant six mois sans toucher aux réserves de maïs provenant de la récolte précédente. Cette opportunité était de vitale importance lorsque la consommation de la famille dépendait habituellement, durant les six mois du cycle pluvial, des avances faites par l'usurier local. C'était pour l'ejidataire la conquête d'une parcelle d'autonomie vis à vis de celui-ci et aussi un pas important dans un processus d'accumulation. Le travail de journalier dans les plantations sucrières permettait de diviser par deux la consommation familiale de maïs au village et donc de réduire d'autant la superficie dédiée chaque année aux cultures vivrières. On pouvait donc accroître dans une proportion équivalente les semis de sésame et multiplier le surplus monétaire de l'exploitation: en se basant sur les calculs effectués page 26, correspondant à une famille de cinq personnes et une dotation ejidale de 6 hectares, l'économie permise par la migration équivalait à peu près à 500 kg de grain et permettait théoriquement de réduire la superficie consacrée annuellement aux cultures vivrières de 0,5 à 0,7 hectare. Cette surface libérée correspondait au doublement de la capacité d'accumulation de la famille qui disposait alors pour créer un surplus de 1 ou 1,2 hectare au lieu de 0,5 ha auparavant². La migration permettait donc d'abaisser sensiblement le seuil de reproduction des petites exploitations. Elle devint donc en peu de temps un élément de base des stratégies paysannes et prit une dimension considérable dans toute la région, parvenant à impliquer jusqu'à 70% de la population de certains ejidos. Son impact s'étendit jusqu'aux domaines privés, aux ranchos d'élevage où les propriétaires ne purent

¹ témoignage d'un producteur de canne recueilli par L.Paré (1977) p.194.

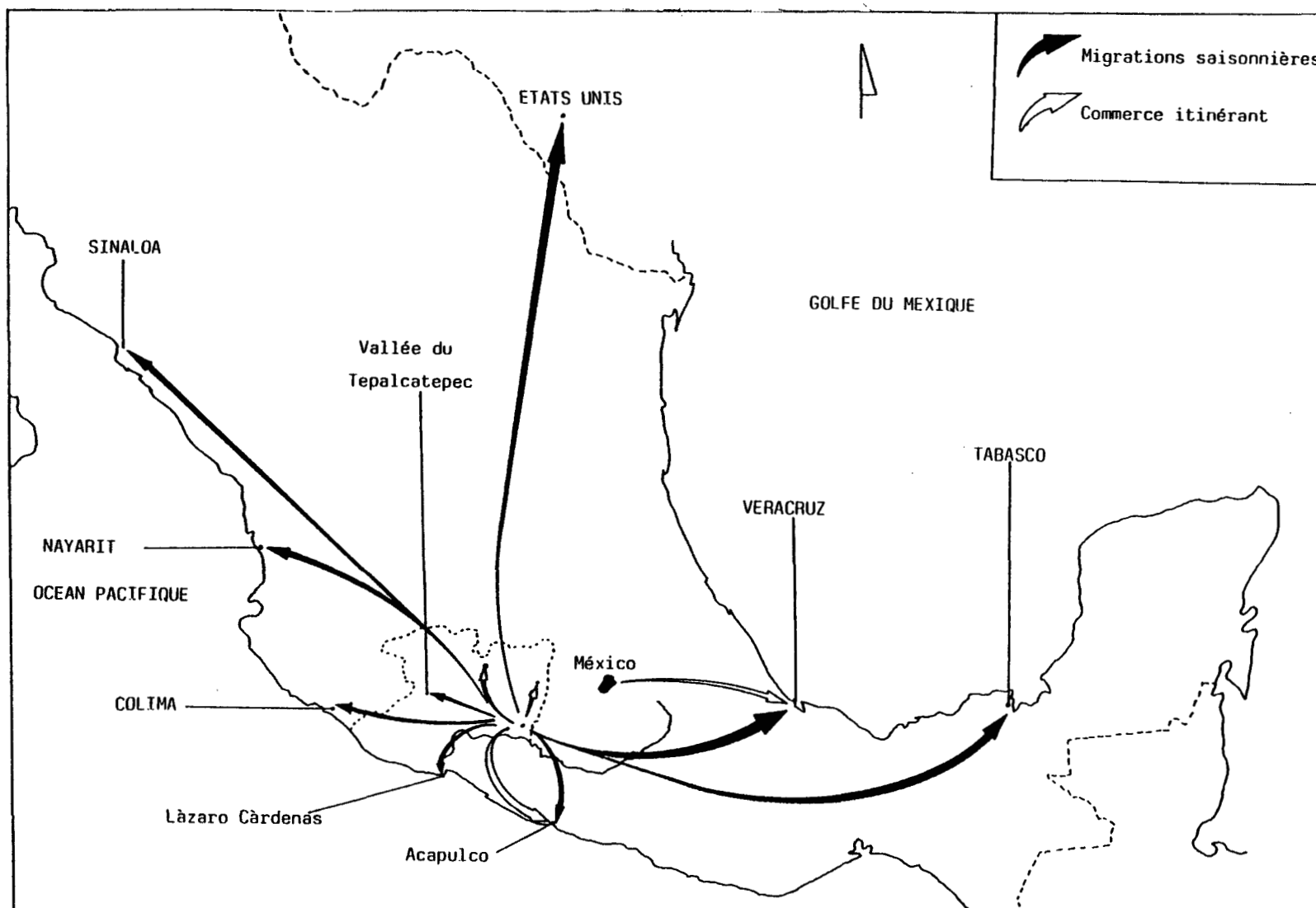
² l'accroissement des semis de sésame avait à son tour pour effet de rendre la migration plus aisée puisqu'en réduisant le travail de récolte du maïs on hâtait la libération de la main d'oeuvre.

longtemps s'opposer au départ temporaire de leurs fermiers et métayers malgré les pressions qu'ils purent exercer sur eux (voir la dernière partie de ce chapitre).

Dans le courant des années 1960, le développement de l'agriculture commerciale irriguée dans tout le pays permit d'étendre les possibilités d'emploi à d'autres régions et d'autres productions (voir la carte X). Tout d'abord plus avant dans le Golfe du Mexique, vers les États de Tabasco et Campeche où, là aussi, les plantations de canne s'étendaient et le développement pétrolier créait des emplois; mais aussi vers la dépression du Tepalcatepec voisine, où un programme gigantesque d'irrigation était mis en oeuvre qui faisait croître rapidement la demande de main d'oeuvre pour les récoltes du coton, du melon, de la pastèque, des citrons ou des légumes (tomates, oignons...). En remontant vers le nord la côte du Pacifique, on trouvait du travail dans les plantations sucrières (Tecomate et Arrellano) ou de melon de l'État de Colima, pour la récolte du tabac dans l'État de Nayarit ou celle de la tomate dans celui de Sinaloa. Par la suite, le projet de créer un pôle sidérurgique à l'embouchure du Balsas attira une partie des "hirondelles" en permettant leur emploi dans la construction du nouveau port et de la ville de Lázaro Cárdenas au cours des années 1970. A mesure que l'infrastructure des communications s'améliorait entre les Terres Chaudes et le reste du pays, le rayon d'action des migrants ne fit que s'amplifier et leur activité se diversifier. Mais pour tous ces nouveaux emplois, il fallait que le migrant se déplace de lui-même, paie le transport et cherche sur place un patron intéressé; qu'il prenne un risque plus grand même si le résultat était souvent plus fructueux. Le travail n'y reposait pas sur le réseau de recrutement mis en place entre les plantations de Veracruz et la région du moyen Balsas, qui permettait la reconstitution d'une micro-société ejidale à des centaines de kilomètres de ses bases. Aussi l'essentiel du flux de main d'oeuvre qui quittait les Terres Chaudes à partir du mois de décembre continua-t-il à se diriger vers le Golfe du Mexique et à faire la richesse des contremaîtres et des recruteurs.

Ce mouvement migratoire vint à influencer également la structure du commerce saisonnier de produits manufacturés. Dans les années 1955 à 1970, le désenclavement progressif des régions où s'effectuait l'essentiel du trafic (périphérie des Terres Chaudes, Sierra et côte de Guerrero) finit par porter atteinte à sa rentabilité. La monétarisation des échanges et surtout le développement du commerce fixe, régulièrement approvisionné, aux étapes des caravanes amenèrent les muletiers à chercher d'autres débouchés pour une activité qui s'était avérée jusqu'alors si profitable. Le commerce itinérant commença donc à se déplacer vers les régions où l'emploi était en pleine croissance et en vint à suivre le mouvement des "hirondelles". Grâce à l'activité que généraient les plantations sucrières et les forages pétroliers, le Golfe du Mexique attira à partir de la fin des années 1950 une proportion croissante des colporteurs qui sut tourner à son avantage l'amélioration des communications. Les ânes furent troqués pour les autobus, les trains ou le télégraphe, qui reliaient México à la côte Atlantique, permettaient d'accélérer le rythme du commerce et la vitesse de rotation du capital qui y était investi. Les colporteurs vinrent à travailler de façon croissante avec des établissements commerciaux de la capitale, usant des recommandations des négociants de Huetamo, Zitácuaro, Tacámbaro ou Morelia, mais sans changer les mécanismes du trafic. Ils obtenaient à crédit des vêtements et des chaussures que les maisons de commerce envoyaient parfois directement aux stations de chemin de fer les plus proches de leurs points de vente, et payaient ensuite par un mandat postal qui accompagnait leur commande suivante. Le plus souvent le délai entre la réception des marchandises et leur écoulement ne dépassait pas une semaine, il était ainsi possible de réduire au maximum le coût du crédit (par ailleurs moins cher dans la capitale) et de multiplier les opérations au cours de la saison sèche. Certains ajoutaient à ce commerce la vente de bijoux en or obtenus auprès des orfèvres de Huetamo. Malgré leurs maigres revenus, les coupeurs de canne des Terres Chaudes constituaient une clientèle privilégiée des colporteurs. Parce que les vêtements et les chaussures produits sur l'Altiplano coûtaient moins cher dans le Golfe que chez les commerçants de Huetamo, il était tentant de dépenser les maigres économies ou de s'endetter auprès d'un trafiquant originaire du même village ou d'un ejido voisin en mettant en gage la récolte de sésame à venir. Les

Carte X: Migrations et commerce saisonniers: les activités de contre-saison vers 1960.



producteurs de canne venant de recevoir les dividendes de la récolte et les travailleurs pétroliers complétaient cette clientèle.

Dès le début des années 1950, il était évident pour les couches les plus pauvres de la population, comme pour les petites oligarchies ejidales, que les conditions de l'accumulation -ou son accélération dans le second cas- passaient par la migration saisonnière au long d'une moitié de l'année. De la sorte se complétait l'intégration des producteurs au marché national, tant en ce qui concernait leur production et les capitaux qui la rendaient possible, que pour leur propre force de travail. C'était aussi la marque d'une dépendance accrue vis à vis du centre de la république qui consacrait en quelque sorte la "périphérisation" des Terres Chaudes. Concrètement pour les ejidataires de la région, cela signifiait que six mois par an l'ejido ne serait plus la base de leurs systèmes de production; il demeurerait cependant le lieu où se manifestaient les stratégies d'accumulation que la migration rendait possible.

Les paliers de l'accumulation: une société à deux vitesses.

Dès la fin des années 1930 et durant plusieurs décennies, le commerce saisonnier apparut donc aux ejidataires comme la voie la plus rapide et efficace d'enrichissement. Mais il fallait pour cela disposer d'animaux de bât en nombre suffisant et avoir accès aux prêts de marchandises consentis par les négociants de Huetamo, México ou Morelia. Or nous l'avons vu, l'ejidataire ne pouvait mettre en gage à cette fin une parcelle dont il n'était pas propriétaire. Et le trafic saisonnier étant totalement dissocié, dans le temps et dans le cycle de l'usure, de la production du sésame, c'est en fonction d'un capital en bétail ou des garanties qu'un éleveur pouvait donner pour lui que la solvabilité du candidat était évaluée. De la sorte, commerce et élevage retrouvaient la relation privilégiée qui avait été la leur depuis la fin du XIXe siècle jusqu'à la réforme agraire.

Le lien entre les deux activités ne se limitait pas aux conditions du crédit. L'élevage demeurait par bien des aspects la clé du pouvoir dans les ejidos. La location des attelages de boeufs déterminait dans une grande mesure la possibilité d'exploiter les parcelles et d'y semer le sésame pour la majorité des ejidataires. C'était par ailleurs un négoce fructueux: dans les années qui suivirent la distribution des terres, la réduction des effectifs des troupeaux des grands propriétaires provoqua une inflation durable sur le loyer des boeufs qui passa dans de nombreux villages de 10 à 12, voir 14 hectolitres de maïs. Surtout, l'entretien d'un troupeau, si important fut-il, ne coûtait absolument rien à l'ejidataire. Dans l'immense majorité des ejidos, l'accès aux parcours indivis était absolument libre et tout au long de la saison sèche, les abondants résidus de culture demeuraient à la disposition des animaux. La possession de bétail constituait donc une rente de situation pour tout ejidataire. Rien d'étrange donc à ce que l'élevage soit devenu, avec l'établissement local de petits postes de commerce, la principale forme d'investissement des bénéfices réalisés dans le trafic saisonnier. Ainsi se refermait le "cercle vertueux" des deux activités.

Le petit nombre initial des "kulaki" a donc constitué dans le courant des années 1940 et 1950 une véritable classe d'éleveurs-commerçants qui concentrait les pouvoirs politique et économique dans chaque ejido. Comme le souligne avec justesse G.Gordillo¹, la plupart des marchés demeurait sous leur coupe, depuis celui des terrains ejidaux (dont ils avaient la maîtrise au travers du commissariat), jusqu'à celui du travail (puisqu'ils fournissaient l'essentiel des contremaîtres employés sur les plantations sucrières et même bon nombre des recruteurs), en passant par le marché de l'usure, celui des produits agricoles (de par leur position d'intermédiaires) et celui des articles de consommation (par le commerce fixe et itinérant). Vingt ans après la réforme agraire, trois à cinq familles contrôlaient entre 70 et 90% des animaux dans la majorité des villages et des propriétaires de 400 ou 500 têtes de bétail avaient assis un pouvoir comparable à celui de certains

¹ G.Gordillo (1988): "El Leviatan Rural" in J.Zepeda (coord.): *Las Sociedades Rurales Hoy*. El Colegio de Michoacán-CONACYT. Zamora 1988. p.232.

hacendados au début du siècle¹. Une fois leur prospérité établie, les éleveurs déléguaient en général les activités du commerce itinérant à leurs enfants en leur fournissant les animaux de bât et en se portant garants auprès des fournisseurs. Les bénéfices de l'entreprise étaient ensuite capitalisés sous forme de bétail qui, grâce au droit ejidal et au pouvoir du père, pouvait croître et prospérer sur les communaux du village. Le troupeau servait à son tour à asseoir l'influence du fils, à renforcer son intégration au sein de l'ejido en lui permettant de se constituer une petite clientèle de petits producteurs démunis, à la recherche de crédits et d'attelages. Il pouvait enfin être employé comme fonds d'investissement pour l'établissement d'un commerce fixe et, bien sûr, l'achat des parcelles des ejidatarios les plus endettés, amenés à décapitaliser et à renoncer à leur droit de dotation. De la sorte, les familles d'éleveurs étendaient sans cesse leur contrôle sur les terres de culture et augmentaient leur poids dans l'assemblée ejidale.

Grâce à la bouffée d'air que constituait la migration saisonnière, ce schéma d'accumulation n'était pas tout à fait hors d'atteinte du commun des petits producteurs. L'économie permise par la migration sur les réserves de grains nécessaires à l'alimentation de la famille et de la basse-cour permettait, nous l'avons vu, de multiplier par deux la superficie disponible pour l'obtention d'un éventuel surplus. Dans une dotation de taille moyenne et pour une famille de cinq personnes, cette superficie équivalait alors à un hectare environ; semée de sésame, elle permettait théoriquement d'obtenir un produit monétaire de 90 pesos en 1940. C'était à cette époque la valeur moyenne de deux ânes suffisamment robustes pour les employer au trafic². L'acquisition d'animaux de bât demeurait donc facilement à la portée de l'ejidatario. Si celui-ci trouvait par la suite du travail auprès de l'un des grands commerçants de grains pour transporter du sésame tout au long de la saison sèche, les deux ânes pouvaient lui rapporter une moyenne de 8 pesos par semaine³, le double si on lui confiait une charge pour le retour vers Huetamo; ce qui était généralement le cas car les négociants de la ville devaient recevoir tous leurs approvisionnements avant l'arrivée des pluies. Au cours de six mois de trafic, en comptant sur un total de 150 jours de transport effectif (21 semaines), le bénéfice du mulétier s'établissait donc entre 170 et 340 pesos, équivalents à deux et quatre fois l'investissement réalisé dans l'achat des ânes. Bien que nous ne disposions pas du prix des animaux de trait à cette époque, il est probable que ces bénéfices permettaient au terme de quelques saisons l'acquisition d'une paire de boeufs et l'autonomie complète du producteur vis à vis de ses créanciers.

Les possibilités d'accumulation étaient donc réelles pour le petit producteur, mais demeuraient sujettes à un grand nombre d'hypothèses et une forte prise de risques. On ne pouvait pas s'improviser mulétier, la confiance des négociants de grains était nécessaire, il fallait pouvoir traiter directement avec eux et faire état d'une capacité de transport suffisante, deux ânes au minimum. Il fallait aussi, pour suivre le schéma qui vient d'être décrit, réduire de moitié la superficie vivrière cultivée l'année même où l'on se lançait dans le transport de charges, au péril de ne pouvoir subvenir aux besoins de sa famille -sans parler des animaux- au delà de quelques mois si ce négoce n'aboutissait pas. L'acquisition d'ânes était plus fréquemment le fruit d'un long et patient processus d'accumulation, passant par plusieurs séjours sur les plantations de canne à sucre, et que chaque cycle de culture pouvait remettre en cause. Enfin, la possession d'animaux de bât, comme de trait, réduisait la mobilité de l'ejidatario qui ne pouvait plus ensuite participer aux migrations saisonnières sans vendre son bien ou payer un éleveur pour qu'il en prenne soin; elle requérait donc de sa part une assise économique et sociale suffisante. L'acquisition d'ânes

¹ voir l'exemple de "don Raúl Aguirre" dont les "500 têtes de bétail, 6 femmes et 35 enfants" (par ordre d'importance décroissante) mesuraient la puissance et le pouvoir dans l'ejido de Turitzio. Ce type de personnage se retrouvait dans pratiquement tous les ejidos où des enquêtes ont été effectuées; la liste serait trop longue pour l'exposer ici.

² selon P. Hendrichs P. (1940) T.I p.95, le prix d'un âne en 1940 variait entre 25 et 50 pesos dans la région. Il est probable que la valeur d'un âne de bât, plus robuste, oscillait plutôt entre 40 et 45 pesos.

³ l'aller et retour à Zitácuaro durait 6 jours et était payé 7 pesos, celui à Morelia 9, jours pour 10 pesos, ce qui représente une moyenne de 8 pesos par semaine de transport si le retour était fait "à vide".

ou de mules si elle constituait le premier pas nécessaire d'un processus d'accumulation, représentait donc par bien des aspects un saut dans le vide pour le petit producteur. Que dire alors des conditions du commerce de produits manufacturés qui l'obligeaient à mettre en gage le bétail chèrement acquis et ses animaux de bât?

Ceux-ci prirent cependant une importance croissante dans l'économie de la région à partir de la réforme agraire. Outre leur utilisation commerciale, les ânes étaient employés au transport du bois de chauffage et à celui de la récolte, ce qui pouvait permettre au producteur de s'affranchir des petits intermédiaires. Ils servaient également aux travaux de semis et de buttage des cultures, réduisaient l'utilisation des boeufs aux seuls labours de sorte qu'il devenait possible de ne plus louer ceux-ci que ponctuellement et à un coût bien moindre qu'auparavant. Dans des foires comme celle de Bájucos dans l'Etat de México ou de San Lucas, qui avaient lieu tout de suite après les récoltes (en janvier et février), ânes et mules constituaient à côté du bétail l'essentiel des transactions. On allait alors les chercher jusqu'à Churumuco et la Sierra de Inguarán¹.

Les bénéficiers du transport muletier étaient parfois investis dans l'achat de maïs, sur les marchés où il était le moins cher, que l'on ramenait et stockait au village. Dans le courant de la saison des pluies ce maïs était prêté à raison de trois hectolitres contre le paiement de deux hectolitres de sésame au moment de la récolte, ce qui, aux prix de 1940, représentait un taux de profit de 100% sur 4 ou 5 mois. Il pouvait être également échangé contre des porcs que l'on recevait à moitié engraisés à la fin de la saison des pluies et dont on finissait l'embouche avec du maïs et des courges avant de les vendre à Huetamo ou à Tacámbaro. Un négoce des plus rentables demeurait l'achat de petites quantités de sésame que l'on transportait vers Zitácuaro ou Morelia pour les vendre aux huileries avec un taux de bénéfice record. Et lorsque le muletier était en possession d'un capital suffisant, il effectuait le second pas du processus d'accumulation, acquérait les quelques têtes de bétail qui lui donneraient éventuellement accès aux prêts de marchandises des grands commerçants et le situaient dans le groupe des nantis. Mais seule une petite élite y parvenait. Comme l'écrivait P.Hendrichs en 1945: "les paysans qui peuvent se permettre le luxe de posséder une simple vache sont plus que comptés, sans parler de s'adonner à l'élevage sur une plus grande échelle"². Il s'agissait dans tous les cas d'un processus lent, dépendant à un degré majeur des relations que le muletier avait pu établir avec les négociants de grains et des aléas climatiques de chaque année. Une mauvaise récolte provoquait la vente de la vache ou de l'âne que l'on avait mis tant de temps à acquérir pour faire face aux échéances; c'était un pas en arrière qu'il fallait récupérer par de nouvelles années d'efforts.

C'est en fait une véritable société à deux vitesses qui s'est formée dans les ejidos de la région au cours des années qui suivirent la réforme agraire. Le rythme d'enrichissement des éleveurs-commerçants et le contrôle croissant qu'ils exerçaient sur l'ensemble des ressources ejidales obligeaient les "hirondelles" à une course forcenée pour prendre en marche le train de l'accumulation. Malgré la bulle d'air que constituait la migration saisonnière, leur vulnérabilité demeurait évidente, notamment face aux problèmes de succession et de division des parcelles ejidales. Si l'exploitation d'un lopin de six hectares leur ménageait un certain surplus et même des perspectives d'enrichissement grâce aux migrations de saison sèche, avec la moitié ou le tiers de cette superficie, les petits producteurs se trouvaient rejetés en dessous du seuil de reproduction³. En fait, la situation

¹ entrevue avec Salvador Borja, Zititacuaro, mai 1988.

² P.Hendrichs (1945) T.I, p.95.

³ toujours à la date de 1940, la culture de trois hectares coûtait 100 pesos (SHCP (1940) p.348) qui, empruntés au taux de 5% auraient nécessité le remboursement de 130 pesos au mois d'octobre, soit la production de sésame de 1,5 ha. Si l'on suppose qu'il fallait au producteur louer de toute façon une paire de boeuf (soit l'équivalent de la production d'un hectare de maïs) pour mettre en culture cette parcelle, il ne restait pour l'alimentation de la famille que la récolte de 0,5 ha, ou de quoi nourrir une famille de cinq personnes pendant quatre mois et demi environ... C'est à dire que même les six mois de migration hors de l'ejido ne permettaient pas l'autonomie de la famille pour sa consommation de maïs.

économique de la majorité des ejidataires ne leur permettait pas de se priver du moindre hectare sans courir le risque d'une rapide paupérisation. Au seuil des années 1960, une nouvelle génération a commencé à prendre la succession des premiers ejidataires et de nombreuses parcelles durent être divisées en unités qui n'étaient plus autosuffisantes. La pression démographique à l'intérieur des ejidos se traduit donc par un phénomène de prolétarianisation croissante des plus petits producteurs et par la vente de parcelles devenues trop petites à qui en offrait le meilleur prix¹. Or les mieux placées dans ce processus de redistribution foncière étaient les familles d'éleveurs-commerçants dont les troupeaux constituèrent un fonds d'investissement sans égal. Le poids démographique de la classe des éleveurs parmi les détenteurs de droits ejidaux n'a donc fait que croître dans le temps. Un processus de concentration foncière mené par un nombre limité de familles, s'est donc développé parallèlement au morcellement des terres des producteurs les plus pauvres. Les phénomènes de pression démographique à l'intérieur des ejidos ont plus que tout autre mis en évidence les inégalités de développement qui s'y étaient produites depuis la réforme agraire. En ce sens, les éleveurs furent les grands bénéficiaires du processus d'occupation de l'espace -allant parfois jusqu'à la saturation- qui s'est opéré au cours de cette époque dans l'ensemble des villages.

L'occupation de l'espace agricole et fourrager.

Lors de la formation des ejidos, nous l'avons vu, beaucoup de parcelles étaient demeurées inoccupées et les possesseurs d'animaux de trait avaient souvent pu exploiter deux, trois, voir quatre dotations tant l'espace abondait. Mais très rapidement cette situation s'est inversée et dans les décennies qui suivirent, la pression sur les terres ne fit que s'accroître. Alors qu'il avait été initialement prévu 6 et parfois 8 hectares de surface plane et jusqu'à 15-20 hectares en terrains accidentés pour chaque lot ejidal, les dotations de terre distribuées à partir du début des années 1940 et celles que reçurent en héritage les fils des premiers ejidataires dépassaient rarement 3 ou 4 hectares. De plus, les terrains qui furent occupés en dernier s'étendaient le plus souvent à flanc de versant ou sur des sols maigres et sensibles à l'érosion; les rendements s'y révélaient extrêmement faibles et n'auraient pas permis à une famille de survivre sans recourir au travail salarié. Malgré les conditions toujours plus difficiles qu'y rencontrait la production, les terres cultivées ne tardèrent cependant pas à s'étendre à l'ensemble de la réserve foncière que les ingénieurs du département des affaires agraires avaient délimité en bordure des terrains de parcours de chaque ejido.

La rapidité du processus de colonisation et d'occupation des terres disponibles dans la majorité des ejidos ne peut s'interpréter qu'en fonction d'un large consensus au sein des assemblées ejidales. Il y eut en fait convergence d'intérêts entre les paysans sans terre et les éleveurs pour favoriser l'exploitation de la totalité de l'espace cultivable. Les besoins d'une population bovine en expansion (troupeaux des ejidataires et bétail admis à pâturer sur l'ejido pour augmenter les revenus du commissariat) finissaient par dépasser la valeur fourragère des résidus de culture. D'autant que la généralisation de la rotation maïs-sésame représentait une réduction globale du nombre d'unités fourragères disponibles à l'hectare².

¹ ce procédé absolument proscrit par le code agraire au même titre que le fermage des parcelles ejidales est en fait devenu très courant et facile à mettre en oeuvre: l'ejidataire peut en effet léguer sa dotation en héritage à sa famille et doit nommer auprès de la délégation agraire son successeur en même temps qu'il reçoit son titre d'usufruit. Il lui est extrêmement facile de changer par la suite cette désignation contre espèces sonnantes et trébuchantes puis d'alléguer de son incapacité à travailler sa parcelle pour que la vente de son droit ejidal revête toutes les apparences de la légalité.

² les cannes et les adventices disponibles sur un hectare de maïs représentent à peu près 1100 unités fourragères, soit une quantité suffisante pour assurer l'alimentation d'une vache durant 210 à 240 jours (en tenant compte d'un gaspillage de 20% effectué par l'animal, voir le chapitre II). En revanche, sur une rotation bi-annuelle maïs-sésame, la valeur fourragère des résidus de culture descend à 775 u.f. (450 u.f. par hectare de sésame) et permettent le maintien d'une vache guère plus de 160 jours, en diminution de plus d'un quart par rapport au chiffre précédent.

L'accroissement de la superficie cultivée devenait donc une nécessité pour permettre le maintien de troupeaux toujours plus volumineux. On touche là au noeud des contradictions du système d'accumulation des éleveurs-commerçants. Leur pouvoir reposait dans une grande mesure sur le monopole des animaux de trait, conditionnant la mise en valeur des terrains plans, et sur leur position d'intermédiaires quant au crédit et à la commercialisation des produits de la petite agriculture. Dans les deux cas, l'essor du sésame avait joué comme catalyseur, dans la mesure où il avait renforcé le rôle des intermédiaires et déterminé l'organisation de l'usure d'une part, et conféré d'autre part aux terres de labour - les seules où l'on cultive l'oléagineuse - une importance qu'elle n'avaient pas auparavant. Mais dans le même temps, le bétail qui figurait comme la principale forme d'accumulation et permettait aux éleveurs de perpétuer leur domination, éprouvait toujours plus de difficultés à se maintenir à partir de fourrages incluant une proportion croissante de chaumes de sésame. On arrivait de la sorte à une saturation rapide de la réserve fourragère de l'ejido au cours de la saison sèche¹.

Mais cette contradiction n'était que partielle car l'occupation de l'espace se faisait essentiellement par l'augmentation du nombre de petits producteurs dépendants à l'extrême des sources de crédit et d'animaux de trait. Elle permettait donc aux intermédiaires de capter une part croissante de la valeur ajoutée créée dans l'ejido. De plus, la formation d'exploitations de plus en plus petites, se situant en deçà du seuil de reproduction, signifiait que dans chacune d'entre elles, la superficie relative allouée cultures vivrières serait plus importante, et, avec elle, la valeur fourragère des résidus de culture.

Mais les surfaces cultivées ne purent s'étendre au delà des limites des parcours du bétail. L'alliance entre les paysans sans terre et les éleveurs prenait fin là où les intérêts de ces derniers se voyaient menacés. Or le maintien d'un équilibre entre les pâturages d'altitude, exploités durant le cycle pluvial, et les terres cultivées fournissant les fourrages consommés durant la saison sèche, était d'une importance vitale pour les éleveurs: il était hors de question que le commissariat ejidal put permettre l'extension des défriches-brûlis aux détriments des parcours. D'autant qu'à partir de la réforme agraire, se manifesta avec toujours plus d'acuité une tendance à l'appauvrissement des pâturages naturels dans toute la région sous l'action de l'homme et du bétail.

L'accroissement de la population des ejidos et le doublement de la superficie cultivée enregistré entre 1920 et 1960 (voir le graphique IX) se sont en effet traduits par l'augmentation rapide de la consommation de bois pour le chauffage et la construction (qui demeurerait rigoureusement limitée sur les grands domaines) et par une déforestation rapide. Les pâturages de basse altitude qui servaient à l'alimentation du bétail durant les premiers mois de la saison sèche furent peu à peu ouverts à la culture attelée, défrichés et désouchés. Les parcours défendus par les éleveurs n'échappèrent pas non plus aux coupes sauvages pour la construction de clôtures et des habitations d'une population en expansion. Dans les villages du nord de la région, où les terres labourables étaient rares, la croissance démographique se traduisit surtout par une pression accrue sur les versants. Leur exploitation pour la production vivrière s'est accélérée au point d'entraîner une sensible réduction des périodes de recru forestier. Alors que celles-ci s'étendaient normalement sur 15 à 20 ans au début du siècle, elles dépassaient rarement 8 ou 10 ans vers 1960 et ce raccourcissement n'a fait que se poursuivre par la suite. Outre la baisse de la fertilité des parcelles en défriche qu'une telle évolution impliquait, c'est l'équilibre écologique des versants qui était peu à peu mis en question.

En moins de trente ans, la biomasse forestière a été réduite sensiblement dans les plaines alluviales au sud et à l'est de la région. Avec elle, c'est la capacité de stockage en eau du milieu naturel, mais aussi l'incidence globale du couvert végétal sur le climat qui s'en trouvèrent modifiés. La réduction de la réserve en eau des sols découverts et leur

¹ l'étude effectuée dans l'ejido de Turitzio (H.Cochet, E.Léonard et J.D. de Surgy (1988) p.68, note 19) révèle que dès l'année 1955, la charge en animaux durant la saison sèche y était en fait strictement ajustée aux disponibilités en fourrages de la superficie cultivée sous une rotation maïs-sésame.

surchauffement en fin de saison sèche ont pu provoquer une élévation des températures des basses couches de l'atmosphère, empêchant ainsi la condensation des masses d'air océaniques, retardant l'arrivée de la saison des pluies et avançant parfois son terme. Les précipitations ont pris souvent un caractère violent et torrentiel quand elles s'écoulaient une nuit durant auparavant: "il est devenu impossible de semer avant le 20 juin et les pluies sont moins fréquentes et plus violentes qu'autrefois"¹. Sur les sols dénudés et sensibles à l'érosion, leur effet devint désastreux. Dans le même temps, l'effet de la "canicule" au mois d'août semble avoir pris plus d'importance pour les mêmes raisons. La saison des pluies devenant encore plus concentrée dans le temps et le ruissellement s'accélérait aux détriments du stockage de l'eau dans le sol, l'approvisionnement de certains villages est devenu de plus en plus problématique au cours de la saison sèche: de petits torrents autrefois permanents ainsi que certains puits s'assèchent depuis près de 30 ans dans la plaine du Balsas².

L'effet de ces changements sur les systèmes de cultures n'a pas été négligeable. Le raccourcissement relatif de la saison des pluies renforçait le poids du sésame, moins exigeant et plus résistant à la sécheresse que les cultures vivrières de maïs, haricots et courges associés. Bien avant que la diffusion des fertilisants chimiques et des herbicides n'aient pu mettre en question leur culture (voir le chapitre IV), les haricots *judío* ou *comba* avaient peu à peu déserté les parcelles labourées et n'étaient plus cultivés que sur les versants pus arrosés ou les bas-fonds humides. Les témoignages recueillis concordent à attribuer cette évolution aux modifications du climat plutôt qu'à l'adoption de nouveaux moyens de production³. Dans l'ouest de la région, près du village de San Jerónimo, les semis de cultures vivrières furent parfois limités aux variétés de maïs de quarante jours sur défriches alors que l'oléagineuse occupait toutes les terres labourées⁴. Mais allié à la violence des pluies, le sésame fut rapidement identifié comme un facteur non négligeable d'érosion dans la mesure où sa plus faible couverture du sol, les sarclages plus soignés qu'il exige et la diminution de la teneur en matière organique des sols que sa monoculture provoque, amplifiaient les effets du ruissellement. Nous avons vu cependant que ces défauts ne purent empêcher l'expansion de sa culture.

La canne à sucre en revanche eut à souffrir autant de la diminution des réserves en eau que des changements dans la tenure du sol. Dans la majorité des grands domaines, son exploitation reposait sur une gestion très stricte des sources et des petits cours d'eau, ainsi que de la main d'oeuvre. La disparition d'une tutelle unique qui permettait le contrôle de l'ensemble d'un bassin versant pour concentrer la totalité des ressources en eau sur un périmètre réduit⁵ marqua le déclin de la culture. Ne bénéficiant pas de l'encadrement et de l'appui technique que les raffineries fournissent aux producteurs dans le Golfe du Mexique, les ejidataires ne parvinrent jamais à gérer les infrastructures d'irrigation (canaux, petits barrages) et de production (moulins à canne, fourneaux) que les propriétaires avaient abandonnées. Celles-ci se dégradèrent peu à peu jusqu'à devenir inutilisables. Mais même là où on put les préserver, comme à San Antonio de las Huertas ou à San Carlos, la réduction des disponibilités en eau au cours de la saison sèche

¹ la croyance populaire voulant que la moyenne annuelle des précipitations ait globalement diminué semble beaucoup moins fondée: les chiffres proposés par F.Foglio (1936) p.123, concernant les années 1926 à 1930, font apparaître des moyennes équivalentes à celles qui figurent en appendice II (695 à 960 mm). Elles mettent en revanche en évidence la plus longue durée de la saison des pluies qui commençait parfois dès la fin du mois de mai (année 1928), pour s'étendre jusqu'à la fin octobre (1926, 1927 et 1930)

² H.Cochet, E.Léonard et J.D. de Surgy (1988) p.69.

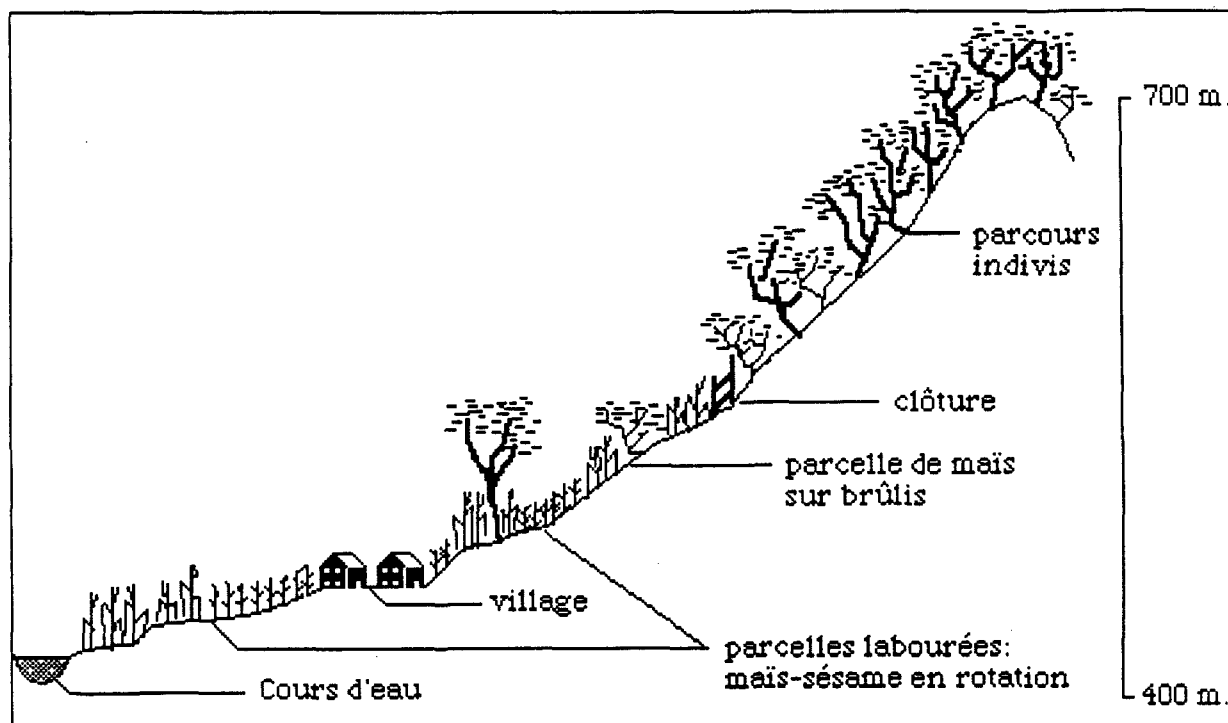
³ il en va différemment en d'autres régions du Mexique Central, où l'on associe parfois la généralisation de l'emploi des engrais azotés et la multiplication des parasites et maladies cryptogamiques sur le haricot (voir le cas du Bajío et du nord-est du Michoacán in H.Cochet, E.Léonard, J.D.de Surgy (1988) pp.126 et 200). Certains agronomes Mexicains expliquent ce phénomène par le fait que l'excès d'azote dans le sol provoquerait un affaiblissement des mécanismes de résistance des légumineuses aux parasites.

⁴ P.Hendrichs (1945) T.II, p.18.

⁵ à San Antonio, tout prélèvement d'eau sur le cours de l'*Arroyo Colorado* était strictement interdit durant la saison sèche et même le bétail ne pouvait s'y abreuver.

conduisirent à délaisser la production sucrière. En 1960, la superficie plantée ne représentait plus qu'une soixantaine d'hectares à l'échelle de la région contre 400 trente ans plus tôt, et on en comptait à peine 22 en 1970¹. La structure du marché ne peut être mise en cause dans cette évolution, dans la mesure où la cassonade demeure une denrée prisée dans les villages et bénéficie de prix élevés dans toutes les Terres Chaudes.

Figure IV: Occupation de l'espace dans un ejido des Terres Chaudes autour de 1960 (profil topographique).



Les coupes de bois, le raccourcissement de la saison des pluies et le gonflement des effectifs des troupeaux bovins ont également coïncidé dans bien des ejidos pour créer de multiples tensions autour de la gestion de l'espace fourrager commun. Les parcours d'altitude vinrent à se dessécher de plus en plus tôt à partir du début du mois d'octobre ne suffisant plus à l'alimentation du bétail, et les points d'eau s'y tarissaient: le rapatriement des animaux sur les parcelles de culture devenait une nécessité chaque fois plus aiguë pour les éleveurs. Les pâturages de bas de pente qui étaient autrefois utilisés en début de saison sèche avaient été progressivement incorporés à l'espace cultivé et celui-ci n'était plus séparé des parcours d'altitude que par une simple clôture de barbelés ou, plus fréquemment, d'épineux (voir la figure IV). L'exploitation de l'espace fourrager de part et d'autre de cette division requérait une importante concertation entre les ejidatarios afin d'éviter que le bétail ne soit introduit sur les parcelles avant la fin des récoltes, à la mi-décembre. Or, partout où la croissance des troupeaux avait été rapide -c'est à dire à proximité des plaines alluviales, là où le commerce itinérant avait prospéré- de violents conflits apparurent entre les petits producteurs défendant leur production vivrière et les éleveurs qui, pressés par la raréfaction des pâturages, favorisaient dès la mi-novembre les incursions du bétail sur les terres de culture en détruisant les clôtures. Le problème pouvait se répéter en fin de saison sèche quand approchait la date du retour des troupeaux sur les parcours. La diminution du nombre des arbustes fourragers, dont les jeunes pousses constituaient la première nourriture des animaux, et le fréquent retard des premières pluies conduisaient alors les éleveurs à prolonger le plus longtemps possible le séjour sur les parcelles et l'utilisation des résidus de culture alors que les agriculteurs faisaient pression

¹ *Censos Agrícolas Ganaderos y Ejidales... 1960 et 1970 cit.*

pour pouvoir débroussailler et incendier les terrains en préparation des labours. Les mouvements du bétail arrivèrent ainsi à cristalliser l'opposition entre éleveurs-commerçants et "hirondelles" dans les parties sud et est de la région. Les mêmes raisons furent à l'origine des décisions d'interdire l'accès de certains ejidos au bétail qui leur était étranger. Cette position dépendait bien sûr, de la capacité des ejidos à se suffire pour l'emploi des animaux de trait, et donc du degré d'accumulation atteint par l'oligarchie locale.

Car si les paragraphes précédents tentent de restituer les lignes générales de l'évolution dans l'ensemble des ejidos, il est bon de préciser que tant le rythme de l'accumulation comme la pression sur les ressources agricoles et fourragères ont connu de sensibles variations d'un point à l'autre des Terres Chaudes. Les parties les plus enclavées de la région, les étroites vallées du piémont de l'Altiplano ou de la Sierra de Inguarán étaient demeurées, nous l'avons vu, relativement coupées des flux de capitaux stimulant la production de sésame (en partie parce que celle-ci n'y rencontrait pas un milieu favorable, les versants y étant trop pentus et le climat trop frais) et le commerce saisonnier; les recruteurs des plantations de canne de la côte Atlantique n'y pénétraient eux-mêmes que très rarement. La formation d'une classe d'éleveurs y fut plus lente et surtout plus sélective, la pression démographique souvent moindre, et l'expulsion des plus petits producteurs n'y atteint pas les mêmes dimensions que dans la plaine alluviale. Si la société villageoise y présentait un aspect plus polarisé encore, le poids politique des éleveurs y était moindre, et pouvait être partiellement contrebalancé au sein de l'assemblée ejidale (bien souvent deux ou trois personnes seulement concentraient les attelages employés dans tout l'ejido). Cela était particulièrement évident lorsque l'éleveur le plus important du village n'était pas ejidataire mais provenait de la famille ou du giron de l'ancien propriétaire: malgré son pouvoir économique et les pressions qu'il pouvait exercer sur les organes exécutifs de l'ejido, les modalités d'accès de son bétail aux pâturages demeuraient fixées par une assemblée d'agriculteurs qui privilégiaient leurs intérêts et la protection de leurs cultures¹. Par ailleurs, du fait du retard pris dans l'accumulation, la pression sur les ressources fourragères demeura moindre dans les villages périphériques et la "lutte de classes" ne s'y manifesta pas avec autant de vigueur.

Ces observations illustrent l'élargissement progressif d'un fossé entre les plaines alluviales au sud et à l'est de la région, où les ejidos dominaient largement le paysage foncier et une petite bourgeoisie avait pu émerger et modifier la structure de la société, et ces parties plus enclavées où pouvaient encore se reproduire les schémas de domination et d'organisation productive qui avaient cours dans les grands domaines. Les quelques ejidos qui s'y étaient constitués demeuraient dans une large mesure dépendants des relations établies avec les propriétés privées voisines. De façon générale, si la réforme agraire avait sapé les bases du latifundisme dans toute la région et fortement ébranlé le secteur privé, celui-ci sut par la suite s'adapter aux transformations du système agraire et profiter des faiblesses de l'économie ejidale pour restaurer en partie sa prospérité. Au seuil des années 1960, la "petite propriété privée" montrait tous les signes d'une santé sans faille.

¹ on pourra citer l'exemple des ejidos de San Carlos et Ojo de Agua dans le municipio de Tiquicheo, Capire de Bravo dans celui de Carácuaro, où les assemblées villageoises autorisaient le libre accès aux ressources fourragères à cinq têtes de bétail pour chaque ejidataire et imposaient au delà de ce chiffre, ainsi que pour tout animal extérieur à l'ejido, le paiement d'un impôt par tête. Il faut préciser que ces ejidos créés dans le courant des années 1960 avaient pu tirer la leçon des conflits qui se multipliaient dans la majorité des villages alentour.

4-Crise et redressement de la propriété privée.

Les propriétaires dans les vents changeants des politiques agraires.

La décennie des années trente, qui vit le démantèlement des plus grands domaines et la multiplication du nombre des ejidos, contribua à entretenir une véritable psychose de l'expropriation entre les propriétaires, que les leaders paysans et la nouvelle oligarchie commerciale se gardèrent bien de tempérer. A partir de 1935, les ventes de terres et de bétail au plus bas prix se multiplièrent, faisant le plus souvent l'affaire des politiciens locaux, qui conservaient un contrôle sur les demandes de création d'ejidos et avaient connaissance des propriétés les plus susceptibles d'être affectées, ou des intermédiaires qui s'enrichissaient par le commerce du sésame. Il se produisit à l'intérieur du secteur privé une redistribution foncière partielle, au profit des groupes de pouvoir qui étaient en ascension, et qui permit certaines spéculations profitables, notamment autour du bourg de Huetamo, sur des terrains qui étaient objets de revendications paysannes, lesquelles n'aboutirent jamais grâce à la vigilance des municipalités successives.

Dans le paysage des Terres Chaudes, la conséquence la plus évidente fut la réduction de la taille des propriétés qui commencèrent à se diviser à un rythme accéléré pour échapper aux lois imprécises sur la concentration foncière et afin de prétendre aux protections que la Constitution de 1917 offrait à la "petite propriété agricole inaliénable". Jusqu'alors, les règles de succession en vigueur sur les grands domaines voulaient que ceux-ci soient rarement fractionnés. Une hacienda était léguée à un seul héritier, deux dans de très rares cas, et était considérée comme un ensemble indivisible. Les autres enfants pouvaient prétendre à leur part sur le bétail, mais devaient se tourner vers d'autres activités -le commerce, la politique ou l'armée le plus souvent- pour assurer leur avenir. Cette conception du patrimoine familial changea radicalement avec la réforme agraire; la majorité des propriétés furent scindées en unités de 300 à 1000 hectares et réparties entre tous les membres de la famille, même si, dans bien des cas, le domaine conservait initialement la même organisation, fonctionnant comme une seule exploitation dont les parcours demeuraient indivis, où le troupeau de chacun se mêlait à ceux des autres membres de la famille. Au fil des générations s'affirmait cependant l'autonomie de chaque héritier vis à vis des autres, et la possibilité qui lui était donnée de vendre sa part à un tiers acheva de modifier définitivement l'aspect des domaines qui avaient survécu à la grande vague de distribution de terres. La propriété, de taille moyenne mais encore respectable que l'on pouvait identifier par son organisation au rancho qui servait d'unité territoriale et de production dans les haciendas, devint ainsi la structure privée dominante dans toute la région.

La position géographique des Terres Chaudes offrait aux propriétaires un autre recours pour échapper aux expropriations. Il était en effet facile de ventiler des biens fonciers entre les trois entités fédérales limitrophes (les Etats du Michoacán, de Guerrero et de México) et contourner de la sorte les lois sur la concentration de terres qui étaient en vigueur dans chaque Etat. En distribuant ainsi ses oeufs dans trois paniers, il était possible de brouiller les cartes et rendre difficiles les recoupements, puis de retarder les procédures juridiques de confiscation en impliquant trois administrations distinctes. Et si cela s'était avéré insuffisant, la législation nationale vint rapidement au secours du secteur privé pour le protéger de toute nouvelle redistribution foncière.

C'est paradoxalement l'administration cardéniste, celle qui l'avait le plus durement touchée, qui jeta les bases juridiques du renforcement de la propriété privée dans la région. Pour permettre le redressement de l'élevage, notamment dans le nord du pays, après la crise de 1929 et la première vague d'expropriations, un décret de 1937 avait établi le principe "d'inaffectabilité pour cause d'élevage" qui protégeait certains domaines pour une durée de 25 ans, à la condition que les besoins fonciers de la population aient été satisfaits

alentour¹. Cette concession faite aux grands propriétaires, si elle eut peu d'effet dans les Terres Chaudes avant 1940, connut par contre un franc succès à partir de cette date et plusieurs éleveurs de Huetamo purent en bénéficier². Par la suite, l'arrivée de M. Alemán à la présidence de la république en 1946 constitua par bien des aspects la revanche du secteur privé sur les paysans qui lui disputaient les terres. Les modifications qu'il fit apporter à l'article 27 de la Constitution (voir l'appendice III) permettaient la concentration de 100 hectares de terrains irrigués, 200 hectares en conditions d'agriculture pluviale et surtout, établissaient que

on considérera petite propriété d'élevage celle qui ne dépassera pas la superficie nécessaire pour maintenir jusqu'à 500 têtes de bétail bovin ou leur équivalent d'espèces mineures, dans les termes fixés par la loi, en accord avec la capacité fourragère des terrains.³

Poser les limites de l'accumulation foncière en ces termes, c'était rendre possible la reconstitution de latifundia dans la région. Lorsque l'administration entrepris l'évaluation de "coefficients de pâturage"⁴ au début des années 1970, ceux-ci furent estimés à 5,5 et jusqu'à 13,5 hectares par animal dans le Moyen Balsas⁵ (alors qu'à cette époque les charges en bétail y étaient largement supérieures et qu'un bovin ne disposait pas de plus de 5 hectares dans la majorité des cas). L'existence de propriétés de 2750 à 6750 hectares devenait de la sorte parfaitement légale! La portée de la loi était encore amplifiée par le fait que ce plafond ne s'appliquait pas à une famille, mais à chacun des membres d'un couple formé sous le régime de la séparation des biens. Il devenait ainsi possible de concentrer par le jeu des écritures des superficies considérables. Et pour renforcer ces garanties, l'administration alemaniste rétablit le "jugement de protection" aboli par Cárdenas en 1934, qui donnait aux propriétaires le recours à une longue procédure -pouvant durer jusqu'à 20 ans parfois- pour se protéger des expropriations abusives.

Quoiqu'il en fut de la législation en ce domaine, la division des propriétés avait provoqué la dispersion de la population des fermiers et des métayers et il devenait ainsi de plus en plus difficile de former ces hameaux d'au moins 20 personnes majeures qui constituaient le minimum requis pour la prise en compte de toute sollicitude de dotation de terres. Formée dans le courant des années 1950, l'"Association locale des éleveurs" de Huetamo a rapidement regroupé les plus éminents propriétaires du municipe et profité du pouvoir croissant de la "Confédération Nationale des Eleveurs" auprès du gouvernement central pour obtenir certificats d'inaffectabilité et protections. Très vite la suivirent celles de Tiquicheo, San Lucas, Caràcuaro et Nocupétaro.

De la sorte purent être muselées dès la fin des années 1940 presque toutes les revendications visant de nouvelles distributions de terres. Le blocage fut sans doute plus évident encore près du piémont de l'Altiplano et en particulier dans le municipe de Caràcuaro où, entre 1947 et le seuil des années 1970, aucune des 12 sollicitudes de terres qui furent formulées par différents villages ne put aboutir⁶. En fait, la situation apparut suffisamment sûre aux riches intermédiaires de Huetamo pour leur permettre d'investir rapidement une partie des dividendes tirés du commerce du sésame dans l'achat de ranchos d'élevage à proximité de la ville; sans pour autant tendre à la constitution de domaines

¹ L.Mendieta y Nuñez (1923): *El Problema Agrario de Mexico y la Ley Federal de Reforma Agraria*. Ed. Porrúa. México 1986. p.255.

² selon Alejandro Jaimes (entrevue faite à Huetamo, avril 1988) qui reçut lui même une "concession d'inaffectabilité" vers 1945.

³ article 27 constitutionnel, cité par J.L.Zaragoza et R.Macias (1980) p.73.

⁴ le "coefficient de pâturage" mesure le nombre d'hectares nécessaires à l'entretien d'un bovin adulte sans importation de fourrages: c'est l'inverse de la charge en bétail.

⁵ SARH, Comisión Técnica Consultativa para la Determinación Regional de los Coeficientes de Agostadero: *Estados de Michoacán y Colima* Pp.18-19, 24-26 et 45-50. Voir l'appendice V.

⁶ G.Sánchez et R.A.Pérez (1989) p.136.

dépassant le millier d'hectares: la dispersion et le fractionnement des propriétés demeurèrent les règles de prudence de cette nouvelle bourgeoisie.

La législation mise en place depuis la révolution devait contribuer à renforcer l'orientation des ranchos vers l'élevage bovin dans sa forme la plus extensive. D'une part cette activité, plus qu'aucune autre, permettait l'accumulation de grandes étendues de terres sans encourir les foudres de l'expropriation; en ce sens, les propriétaires n'avaient aucun intérêt à intensifier les système d'élevage pour accroître les charges en bétail et voir se réduire les coefficients de pâturages qui leur permettaient de conserver des milliers d'hectares. D'autres part, les systèmes les plus extensifs favorisaient la diminution de la main d'oeuvre employée sur la propriété et donc celui des demandeurs de terres en puissance. Après avoir connu une brève crise au plus fort des redistributions foncières, l'élevage bénéficia donc d'une forte reprise dès le début des années 1940.

Le redressement de l'élevage.

Les prix de la viande et du bétail avaient souffert des effets de la crise de 1929, en partie parce que les exportations d'animaux sur pied en direction des Etats Unis avaient alors été fortement limitées. En fait, les cours de la viande ne cessèrent de chuter jusqu'au milieu des années 1930 et stagnèrent jusqu'à la décennie suivante (voir le graphique VIII et l'appendice IV). Coïncidant avec la réforme agraire, cette dépression avait incité bien des propriétaires à liquider tant qu'il en était encore temps leurs possessions dans la région. Mais dans ce secteur également, la seconde guerre mondiale constitua un facteur de redressement inespéré. La demande s'envola sur le marché américain au moment même où le Canada interrompait ses exportations de brouillards pour faire face à son propre effort de guerre. Les prix du bétail y furent multipliés par 2,3 de 1938 à 1945, pendant que les exportations mexicaines passaient de 193 000 à 543 000 têtes de bétail entre 1937 et 1941¹, absorbant l'essentiel de la production des Etats frontaliers. Le marché de México souffrant en conséquence d'une relative pénurie, le prix de la viande y connut une évolution ascendante, triplant en termes réels entre 1938 et 1945².

Comme dans le cas du sésame, la croissance de la population urbaine et l'évolution des modèles alimentaires (donnant un poids croissant à la consommation de viandes) contribuèrent à maintenir un cours élevé pour le bétail après la fin de la guerre, même lorsque les exportations de brouillards vers les Etats Unis furent de nouveau suspendues à la suite de l'épidémie de fièvre aphteuse qui toucha le cheptel du pays entre 1946 et 1950. Mais alors que l'impact de celle-ci -et plus encore, des mesures d'éradication qu'elle provoqua- fut désastreux en d'autres parties du Michoacán, l'élevage des Terres Chaudes eut peu à souffrir de ses conséquences. L'abattage systématique des troupeaux (la politique du "fusil sanitaire", adoptée sous la pression des Etats Unis³) qui eut lieu sur l'Altiplano ne s'étendit pas à la région. D'autre part, les mesures de substitution des paires de boeufs par des attelages de mules ou des tracteurs qui eurent cours dans le centre du pays et avaient été rendues possibles par l'extermination des bovins et les politiques officielles de crédit, n'affectèrent que très peu les éleveurs de Huetamo. Alors que d'autres parties du tropique sec dépendaient dans une large mesure des ventes de taureaux à dresser aux agriculteurs du Bajío⁴, celles-ci ne constituèrent jamais qu'une fraction symbolique des exportations de bétail depuis les Terres Chaudes vers l'Altiplano (voir le chapitre II).

¹ L.Martin E.(1960):*La Ganaderia Mexicana*. Banco de México SA. México 1960. Pp.119-120.

² en pesos de 1930, le prix de gros du kg de viande sur le marché de México passa de 0,5 peso environ en 1938 à \$ 0,8 en 1941, \$ 1,07 en 1943 et \$ 1,61 en 1945 (voir le graphique VIII et l'appendice IV).

³ sur les effets dramatiques de la politique d'éradication de la fièvre aphteuse dans le nord du Michoacán, voir J.Meyer (1983): "La Fiebre Aftosa y la Unión Sinarquista (1947)" in *Relaciones No 16*. El Colegio de Michoacán. Zamora 1983. E.Léonard (1988): "La Via Lechera, una Alternativa al Mal-Desarrollo en el Valle de Maravatio" in *Paisajes Agrarios de Michoacán* cit.pp.124-125.

⁴ voir H.Cochet (1989) pp.165-166.

Les activités d'embouche rencontraient en revanche des conditions de plus en plus favorables grâce aux progrès de la culture du sésame et de sa transformation dans la région. La production croissante de l'usine Yrigoyen ou d'unités plus petites, comme celle de R.Castillo, augmentaient les disponibilités de tourteaux protéiques que les éleveurs de la région pouvaient associer au maïs pour composer des rations plus équilibrées et peu coûteuses, permettant des prises de poids beaucoup plus rapides. L'embouche de boeufs et de taurillons à la fin de la saison des pluies reçut de la sorte une nouvelle impulsion dans le courant des années 1950. A cette époque, des enclos furent construits à l'entrée de Huetamo pour permettre le rassemblement du bétail vendu dans la région et son engraissement avant l'acheminement vers le marché de Morelia ou la station de chemin de fer de Zitàcuaro¹. Les animaux, empruntant les mêmes chemins, continuaient à s'y rendre à pied, mais la multiplication des communications avec le plateau central favorisa peu à peu l'arrivée de maquignons venant du Bajío, de Maravatío ou de Ciudad Hidalgo au nord-est du Michoacán². En brisant le monopole détenu par les commerçants locaux depuis le XIXe siècle, ces derniers favorisèrent également l'augmentation continue des prix du bétail dans l'ensemble de la région.

Plusieurs facteurs techniques et économiques favorisaient donc le redressement de l'élevage et la spécialisation des propriétés privées. Il ne faut pas négliger pour autant l'influence de la petite paysannerie ejidale dans cette évolution. La diminution des effectifs bovins au cours de la réforme agraire et l'accroissement de la demande d'attelages dans les ejidos, qui ne cessa ensuite de progresser au rythme de l'expansion des cultures de sésame, avaient créé une pénurie d'animaux de trait que les responsables de l'administration agricole ne cessaient de déplorer³. Cette situation avait provoqué un phénomène d'inflation sur le prix de location des attelages (passant, nous l'avons vu, de 10 hectolitres de maïs vers 1930 à 12 hl autour de Huetamo dix ans plus tard et jusqu'à 14 hl dans la même zone au seuil des années 1960). Mesuré en pesos de 1930, ce loyer équivalait respectivement à 55, 64 et 99 pesos, soit une augmentation annuelle supérieure de 2% en moyenne à l'indice général des prix, supérieure même à l'évolution des prix du sésame entre 1940 et 1960⁴. La fourniture de paires de boeufs aux agriculteurs démunis devenait donc sur le long terme l'une des activités les plus rentables à l'échelle de la région. Pour les propriétaires, elle facilitait en outre l'accès aux parcours et aux résidus de culture des ejidos. Cette condition était d'ailleurs souvent posée en préalable à la location des attelages, et bénéficiait de la bienveillance de l'administration agricole. A tel point qu'en 1939, pour pallier le manque d'animaux de trait qui devenait chronique dans toute la région,

... la délégation de Promotion Ejidale a exempté (...) tous ceux qui possédaient du bétail de paiement pour l'utilisation des parcours ejidales et on leur a demandé pour seule compensation qu'ils fournissent les paires de boeufs et des barbelés aux ejidatarios.⁵

Ces conditions permirent à certains des grands propriétaires expropriés de maintenir des troupeaux parfois considérables sur le territoire des ejidos qui venaient de se former. R.Celis put ainsi laisser 4000 têtes de bétail pâturer sur les terrains qui lui avaient été confisqués; à San Miguel, la famille Péreznegron conservait plus de 600 animaux et la même chose se produisait sur les terres des ejidos de San Antonio et la Estancia dans le municipio de Nocupétaro. Le recensement agricole de 1960 fournit des chiffres qui illustrent parfaitement le contrôle que pouvait encore exercer le secteur privé sur l'activité

¹ entrevue réalisée avec A.Jaimes, Huetamo, avril 1988 cit.

² entrevue réalisée avec David Carracheo, Campo Hermoso, municipio de Maravatío, mai 1986.

³ voir les déclarations du délégué de promotion ejidale à Huetamo en 1940. (SHCP (1940) cit. p.345).

⁴ en valeur réelle (pesos de 1930), les prix moyens au producteur de sésame en 1960 (278 pesos par tonne) n'avaient augmenté que de 18% par rapport à leur équivalent de 1940 (236 pesos); alors que le loyer des attelages avait lui progressé de 55% dans le même temps.

⁵ SHCP (1940) p.345.

productrice dans les ejidos 20 à 25 ans après la création de ceux-ci. Alors que les propriétés privées ne représentaient pas plus de 38% des terres cultivées de la région, elles détenaient 46% des charrues métalliques, 58% des animaux de travail et 76% des tracteurs que l'on pouvait y dénombrer¹.

En fait, la diminution globale de la population de fermiers et de métayers vivant dans les ranchos et celle conséquente des superficies qui y étaient cultivées ont souvent conduit à l'extension aux ejidos voisins de l'espace fourrager utilisé par les propriétaires. Les pâturages de la propriété étaient exploités durant la saison des pluies, les parties les plus basses étant clôturées et préservées des animaux afin de permettre les semis des vachers et de quelques fermiers et servir de réserve fourragère, comme avant la réforme agraire. Mais au début de la saison sèche, le bétail était transféré dès que possible sur les résidus de culture des ejidos, moyennant paiement si nécessaire, et y demeurait parfois jusqu'à leur épuisement complet. Il pouvait alors être ramené sur le rancho pour les dernières semaines de sécheresse et atteindre les premières pluies dans un état d'alimentation satisfaisant. L'ejido fonctionnait de la sorte comme la principale réserve de fourrages des propriétés environnantes et permettait à chacune d'elle de dépasser largement les chargements à l'hectare théoriquement permis par la qualité des pâturages naturels. En contrepartie, les possibilités de croissance du troupeau ejidal se trouvaient considérablement limitées par la saturation de ses propres ressources fourragères. De la même façon que le contraste grandissait entre les éleveurs-commerçants et les agriculteurs au sein des ejidos, il ne cessait de se préciser entre des ejidos producteurs de sésame et de maïs et les propriétés privées d'élevage. L'évolution des rapports de production qui se fit jour dans ces dernières n'a fait que confirmer cette spécialisation.

L'évolution des rapports sociaux de production.

Les conditions de vie et de travail de la population des grands domaines ne pouvaient demeurer inchangées au travers du processus de distribution des terres. La réforme agraire, après un premier temps d'expectative soigneusement entretenu par les "gardes blanches" des grands propriétaires, avait provoqué un mouvement migratoire depuis les ranchos vers les ejidos voisins qui, s'il n'apparaît pas sur les statistiques officielles en raison des faibles distances parcourues, n'en fut pas moins important en bien des points de la région:

Tableau X: Evolution de la population de quelques propriétés de la région entre 1921 et 1960.

| Hameaux | 1921 | 1940 | 1960 |
|---------------------|------|------|------|
| Albarrán | 102 | 49 | 57 |
| San Miguel Canario | 255 | 4 | 43 |
| El Guayabo | 307 | 68 | 75 |
| Monte Grande | 218 | 135 | 100 |
| Paso de Puruchucaro | 178 | 22 | 37 |
| La Cacamicua | 73 | 0 | 22 |
| El Guaco | 109 | 47 | 41 |
| El Guayabito | 114 | 31 | 32 |
| Pinzán Colorado | 175 | 90 | 10 |
| Tecuanhuato | 84 | 32 | 11 |

Sources: Recensements de 1921, 1940 et 1960.

¹ Censo Agrícola, Ganadero y Ejidal 1960 cit.

Dès 1940, un observateur s'étonnait du nombre de hameaux où "le dépeuplement s'est accentué de façon alarmante au cours des dernières années" dans les municipes de San Lucas et de Nocupétaro¹. Nombre de fermiers et métayers abandonnèrent ainsi leur "protecteur" dans l'espoir d'obtenir une parcelle ejidale. Dans une certaine mesure cet exode correspondait aux intérêts des propriétaires, puisqu'ainsi diminuait le nombre des hameaux d'au moins vingt personnes habilitées à recevoir des terres, qui seuls pouvaient prétendre à une dotation agraire. Cependant, le phénomène ne tarda pas à prendre des proportions inquiétantes pour certains ranchos qui, en un court laps de temps, se trouvèrent privés de l'essentiel de leur main d'oeuvre: dans les exemples présentés ci-dessus, le plus fort de la chute démographique s'est produit avant 1940 et la population n'a fait que stagner par la suite.

Le maintien d'un minimum de travailleurs sur les propriétés passait par l'amélioration de leurs perspectives d'accumulation et donc par une révision des rapports de productions dans la forme où ils étaient établis depuis le XIX^e siècle. Cela signifia en fait la disparition graduelle du métayage, dès le début des années 1950 dans les zones où la réforme agraire avait eu le plus fort impact, puis progressivement en direction du piémont et du nord-ouest de la région où il subsistait encore au début des années 1970. Le fermage devint donc le rapport de production dominant là où il était encore marginal 20 ans plus tôt, mais ses modalités vinrent elles-mêmes à évoluer sensiblement.

L'une des conditions pour se risquer à prendre une terre en fermage était autrefois de disposer des réserves de grains et de capitaux suffisantes pour passer le cycle de cultures pluviales sans avoir à recourir à l'usurier (voir le second chapitre). Pour retenir les métayers sur le domaine, il ne suffisait donc pas de leur faire miroiter un possible changement de statut, il fallait aussi résoudre le problème crucial des avances sur récolte auxquelles ils ne pouvaient se soustraire. Les fermiers purent donc profiter de prêts sans intérêt que leur faisait le propriétaire, dont les métayers étaient auparavant les seuls bénéficiaires, et qui contribuaient à élever sensiblement leur marge de bénéfice. Araire ou charrue, joug et courroies leur étaient également prêtés de plus en plus souvent, leur permettant d'économiser ainsi un investissement parfois coûteux. Le loyer de la terre suivit dans le même temps une nette tendance à la baisse. En 1970, à proximité de Huetamo, une parcelle de cinq hectares que l'on pouvait cultiver avec une paire de boeufs ne se louait plus que pour deux hectolitres de maïs le temps de la saison des pluies, soit une diminution de plus des deux tiers par rapport à ce qui était payé 30 ans auparavant. Mais cette évolution était en partie compensée par la hausse enregistrée sur le prix de location des animaux de trait, qui atteignait alors souvent 14 hectolitres de grain. Les prélèvements opérés par le propriétaire s'élevaient de la sorte à plus de 1100 kg de maïs, à peine moins que ceux qui étaient en vigueur avant la réforme agraire (1200 à 1300 kg, voir le second chapitre). En fait, le véritable avantage pour le fermier résidait moins dans la réduction des loyers que dans le fait qu'il pouvait dorénavant échapper, grâce aux prêts que lui faisait le propriétaire, aux conditions de l'usure dont souffrait la majorité des ejidataires. Pour le paysan sans terre, il était ainsi infiniment plus avantageux d'obtenir un contrat de fermage dans un rancho que dans un ejido, même si ce choix lui ôtait toute possibilité de pouvoir postuler un jour à une parcelle ejidale.

Les mêmes impératifs conduisirent les propriétaires à permettre le départ de leurs fermiers au cours de la saison sèche et les migrations vers les plantations de canne à sucre de la côte Atlantique ou les champs de coton de la vallée d'Apatzingan se généralisèrent à la population des ranchos lorsque ces derniers étaient accessibles aux recruteurs. Ces mouvements saisonniers permettaient un nouvel accroissement de la marge d'accumulation des fermiers. Mais en revanche, les propriétaires maintinrent généralement des conditions très strictes en ce qui concernait les possibilités de cultiver le sésame ou de posséder des têtes de bétail: l'élevage constituait plus que jamais l'activité dominante des ranchos et toute concession qui eut pu limiter les réserves de fourrages du troupeau demeurait bannie. En

¹ SHCP (1940), pp.350 et 362.

conséquence, le sésame fut souvent limité à des superficies très réduites et il ne fut jamais permis aux fermiers de posséder plus de deux ou trois têtes de bétail; de sorte que l'avenir des travailleurs des propriétés demeurait bouché, ce qui explique en grande partie que leur nombre n'ait cessé de se réduire. Au seuil des années 1960, la population d'un rancho de 1000 hectares se limitait en général au "caporal", dont les conditions de travail n'avaient pas évolué mais qui bénéficiait largement de l'inflation enregistrée sur le prix de location des attelages (puisque son contrat incluait toujours la cession de plusieurs paires de boeufs), et à deux ou trois familles de fermiers: une diminution de près des deux tiers par rapport à celle qui y vivait 30 ans auparavant.

Ces changements ont constitué une évolution graduelle sur plus de trente ans et présentèrent de grandes variations, aussi bien d'un point à l'autre des Terres Chaudes qu'entre ranchos voisins. Ils correspondirent dans une large mesure à l'avancée de la réforme agraire vers les parties les plus enclavées et accidentées de la région. Le métayage qui avait survécu jusqu'au début des années 1970 dans de grandes zones des municipes de Caràcuaro, Nocupétaro ou Tiquicheo ne céda la place qu'à l'issue de la seconde vague de distributions de terres qui toucha le piémont à partir de la fin des années 1960 et l'apparition d'une véritable alternative pour les populations isolées qui y habitaient. De façon générale, cette évolution s'acheva en même temps que l'intégration des Terres Chaudes au marché national, alors que se multipliaient les communications avec le centre du pays. Ces changements préparaient une nouvelle spécialisation économique de la région, vers l'élevage naisseur cette fois. Et le secteur privé allait en être le principal bénéficiaire.

CHAPITRE 4

Transformations et crise d'un système agraire (1960-1989)

Les années qui s'étendent de 1950 à 1970 sont celles du "miracle" économique mexicain. Dans l'euphorie et l'expansion des marchés mondiaux qui accompagnent l'après guerre, les gouvernements qui succèdent à celui de Lázaro Cárdenas privilégient le développement industriel et la concentration de l'appareil productif dans des bassins fortement urbanisés. Des villes telles que México et sa banlieue -déjà immense-, Guadalajara sur le versant Pacifique, ou Monterrey au nord connaissent une croissance vertigineuse. La population urbaine, qui ne représentait que 35% des habitants du Mexique en 1940, atteint le niveau de sa contrepartie rurale dès 1960 (51% du total) et le double dans les vingt années suivantes: 66,3% des Mexicains vivaient dans des agglomérations de plus de 2500 habitants en 1980¹. A cette date, les 11 plus grandes villes du pays regroupaient à elles seules le tiers de sa population totale². Leur croissance est parallèle à celle du secteur secondaire: entre 1940 et 1960, la production industrielle croît à un rythme moyen supérieur à 7,5% par an³ et l'activité pétrolière prolongera ensuite cet essor jusqu'au début des années 1980.

Cet essor a été largement financé par le secteur agricole. Grâce à des transferts massifs de capitaux⁴ et à l'accroissement des exportations de coton, sucre, café, bétail etc. qui permettaient l'achat de technologies, biens d'équipement et produits intermédiaires dont l'industrie avait besoin. L'agriculture devait également fournir des aliments à très bas prix qui permettaient la reproduction d'une main d'oeuvre peu coûteuse dans les centres urbains. A cette fin, les prix de garantie des produits vivriers ont été maintenus à un niveaux très bas jusqu'au milieu des années 1970: celui du maïs a chuté d'environ 40% entre 1963 et 1979⁵. Et depuis 1970, les importations de grain à bas prix, palliant les hoquets de la production nationale, ont permis de persévérer dans la même voie.

Dans ces conditions, les politiques de soutien à la production agricole ont essentiellement porté sur deux axes. Le premier a été l'extension des superficies cultivées grâce au déplacement de la frontière agricole. Il s'agit de la "marche vers les côtes", des projets nationaux de colonisation et le défrichement de millions d'hectares dans les régions tropicales humides, mais aussi des grands travaux d'irrigations qui transforment

¹ *Estadísticas Históricas de México* cit. p.33.

² T.Linck (1988): *El Campesino Desposeído*. CEMCA-El Colegio de Michoacán. México 1988. p.27.

³ C.Hewitt de Alcántara (1978) p.23.

⁴ les transferts directs de capitaux depuis l'agriculture vers l'industrie par l'intermédiaire du système bancaire ont été estimés à 2500 millions de pesos entre 1942 et 1960 d'après C.Hewitt (1978) p.104.

⁵ Nacional financiera SA (1983): *La Economía Mexicana en Cifras*. México 1983. Pp. 129-135, cité par T.Linck (1988) p.24.

le paysage des Etats arides du nord et les grands bassins hydrographiques du pays¹: entre 1940 et 1973, le gouvernement finance directement l'équipement de 2,45 millions d'hectares et la superficie totale irriguée est presque multipliée par cinq². L'autre volet de l'action des pouvoirs publics concernait l'accroissement des rendements et la modernisation de l'agriculture grâce à la promotion de la "Révolution Verte". La sélection de variétés à fort potentiel (de blé surtout, mais aussi de sorgho, de soja, de riz et, à un degré moindre, de maïs) est accompagnée par la promotion de "paquets technologiques" (engrais chimiques, pesticides, machines agricoles) à des prix subventionnés³.

Ces deux axes du développement agricole mexicain se confondent cependant en un seul dans la mesure où le changement technique et la Révolution Verte se concentrent sur les zones et les secteurs sociaux qui présentent un "potentiel de développement" jugé suffisant. Jusqu'au milieu des années 1970, entre 70 et 100% des investissements publics sont destinés à l'irrigation et cinq des 33 Etats de la fédération, parmi les moins peuplés, reçoivent à eux seuls plus de la moitié de ces sommes⁴. Les propriétaires fonciers qui disposent de superficies importantes et les entrepreneurs agricoles se trouvent au centre de ce processus de modernisation: 75% des terres ouvertes à l'irrigation entre 1940 et 1960 leur sont destinées⁵. Le binôme secteur privé-agriculture irriguée s'impose comme le bénéficiaire des investissements publics et du changement technique. La petite agriculture paysanne et pluviale, elle, ne reçoit d'attention que ponctuellement, lorsque l'explosion sociale menace.

Ces options n'ont pas tardé à porter leurs fruits: entre 1950 et 1965, rendements et superficies cultivées ne cessent de croître; la production agricole augmente à un rythme moyen de 5% par an, bien au dessus du taux de croissance démographique⁶, et l'approvisionnement des villes est assuré. Les secteurs les plus rémunérateurs de la production, déterminés par l'expansion des marchés à l'exportation (celui des Etats Unis essentiellement) et celle, plus importante encore, du marché urbain intérieur sont vite occupés par les grands entrepreneurs agricoles. L'essor des classes moyennes urbaines impose de rapides évolutions de la demande d'aliments. Pendant que la consommation de maïs, haricots et saindoux ne progresse qu'à un rythme inférieur à celui de la population, celle de fruits et légumes, de viande et de graisses végétales connaît une véritable envolée.

A partir de la fin des années 1950, le secteur des viandes et celui des huiles sont caractérisés par le développement d'un complexe fortement capitalisé, largement contrôlé par des multinationales américaines (Anderson-Clayton, Ralston Purina et International Multifood en tête). S'y associent d'une part un élevage très "technifié" et souvent établi hors-sol (porciculture, aviculture et, à un degré moindre, élevage laitier), et d'autre part l'industrie des oléagineuses dont les résidus protéiques constituent la base des aliments concentrés distribués au bétail. Des bassins avicoles et de production laitière naissent autour de la vallée de México et à proximité de Guadalajara (Altos de Jalisco) pendant que la porciculture se concentre dans le Bajío, autour de la ville de La Piedad. Leur développement est parallèle à celui des cultures de sorgho et de soja qui prennent une part dominante dans la composition des aliments pour le bétail. Sans pour autant parvenir à satisfaire la demande interne, leur production croît à un rythme accéléré: 15% par an pour le sorgho au cours de la décennie de 1970, 20,6% par an pour le soja entre 1960 et

¹ voir D.Barkin et T.King (1970): *Desarrollo Económico Regional (un Enfoque por Cuencas Hidrológicas de México)*. Ed. Siglo XXI. México 1970.

² voir C.Hewitt (1978) p.28.

³ l'indice du prix réel des intrants pour l'agriculture passe ainsi de 100 en 1950 à 61 en 1965 et 37 en 1980, voir T.Linck (1988) p.23.

⁴ Ibid. pp.21-22.

⁵ C.Hewitt (1978) p.27.

⁶ T.Linck (1988) p.22.

1984¹. Alors que la production vivrière entre dans une longue phase de stagnation à partir du milieu des années 1960, l'élevage et l'industrie des oléagineuses connaissent une expansion permanente jusqu'en 1985.

Alors que ces évolutions se dessinent, les Terres Chaudes paraissent bénéficier d'une position favorable: leur intégration à l'économie nationale s'est effectuée sur la base de deux activités, la production d'huile et celle de bovins à viande qui comptent alors, et pour longtemps, parmi les plus dynamiques. Mais l'émergence de nouveaux bassins producteurs sous l'impulsion des pouvoirs publics et des capitaux privés va rapidement réduire à néant les avantages comparatifs qui avaient permis l'essor de la culture et du commerce du sésame; c'est vers une nouvelle spécialisation que l'économie régionale va devoir s'orienter. Avec elle, c'est l'équilibre du système agraire qui s'était mis en place depuis la Réforme Agraire qui est mis en question.

1-Vers une économie pastorale.

Le développement du complexe oléagineuses-aliments concentrés: quelle place pour le sésame des Terres Chaudes?

A partir de 1960, le secteur industriel des graisses végétales et des aliments pour le bétail a progressé à un rythme largement supérieur à celui de l'ensemble de l'économie mexicaine. Mais alors que la production d'huiles augmentait en moyenne de 10% par an entre 1960 et 1970, puis de 5% entre 1970 et 1983, celle de tourteaux protéiques et d'aliments concentrés croissait plus vite encore et de façon uniforme: 17% par an sur toute cette période². La production de résidus protéiques a donc pris une importance grandissante dans la transformation des oléagineuses, d'autant que les pouvoirs publics avaient imposé un plafond strict au prix de commercialisation des huiles alimentaires: il n'a pas évolué tout au long de la décennie de 1960 malgré la progression de la demande. Les différentes oléagineuses (sésame, coprah, coton, cartame, soja) étant interchangeables dans les processus de transformation, les industriels ont donc orienté de plus en plus fréquemment le choix des matières premières en fonction de leur potentiel pour la production de tourteaux³.

La graine de sésame ne répondait plus que de façon incomplète aux exigences des industriels. Bien que son huile soit d'une qualité supérieure et bénéficie d'une forte demande sur le marché, le gouvernement en maintenait le prix au même niveau que celui des autres graisses végétales, soit 15% en deçà de sa valeur estimée en 1970⁴. La richesse en graisses de la graine de sésame (jusqu'à 55% de son poids sec) et son moindre contenu protéique, constituaient un handicap majeur aux yeux des industriels puisqu'ils faisaient dépendre les bénéfices escomptés du seul prix de l'huile: en 1970, son tourteau ne représentait que 15% de la valeur des produits créés après industrialisation alors qu'il y entraînait pour 60% dans le cas du soja par exemple⁵. En fait, sur une échelle établie en

¹ Ibid. p.28 et G.Arroyo (coord.1989): *La Perdida de la Autosuficiencia Alimentaria y el Auge de la Ganaderia en México*. Ed. Plaza y Valdés-UAM Xochimilco. México 1989. pp.147-148.

² V.sánchez P. (coord. 1988): *Sistema Agroindustrial Oleaginosas y Aceites Comestibles*. UA Chapingo, Programa interdepartamental integración agricultura-industria. Chapingo 1988, miméo. p.13. Dirección General de Economía Agrícola (1973): *El Mercado de Oleaginosas*. DGEA. México 1973. p.95. J.Aguirre A. (1986): *El Mercado de Oleaginosas en México*. UA Chapingo, Economía agrícola. Thèse professionnelle. Chapingo 1986, miméo. p.24.

³ Ibid. p.12

⁴ 5,20\$ par kg d'huile contre 6,05\$ selon la DGEA (1973) p.50.

⁵ Ibid. p.19

1985 en fonction de la relation "prix des produits créés (huile et tourteau)/prix de la semence", le sésame arrivait en dernière position, derrière le cartame, le soja, le coprah et la graine de coton¹.

La désaffectation pour le sésame en tant que matière première a été renforcée par la diffusion de nouvelles techniques d'extraction, plus rapides et moins coûteuses dans l'industrie des huiles alimentaires. Les presses mécaniques (*expellers*) y ont été peu à peu remplacées par des solvants qui, s'ils permettent aux entreprises de réduire le nombre des employés et d'augmenter leur productivité, sont avant tout adaptés à des graines dont le contenu en graisses demeure réduit. Si celui-ci s'élève, comme c'est le cas pour le sésame, le procédé d'extraction par solvants devient beaucoup plus long et plus contraignant pour le matériel car les semences les plus riches en huiles sont aussi les plus abrasives². Il faut donc passer par une première phase de pressage, accroître les équipements et les coûts énergétiques et de maintenance³. La restructuration de l'industrie a donc conduit à une certaine spécialisation en fonction des semences les plus faciles à transformer (qui offrent également des résidus protéiques plus importants) et dont l'offre sur le marché national et international est importante (c'est le cas du tournesol et surtout du soja).

La demande industrielle de sésame a donc rapidement décliné. Entre 1960 et 1984, alors que la consommation de soja et de cartame progressait respectivement de 20,6 et 9,2% par an, celle de sésame se réduisait au rythme annuel de 9,3%⁴. Elle se situait encore autour de 82 000 tonnes en 1970, mais ne représentait plus que 15 000 tonnes douze ans plus tard⁵. En ce qui concerne les tourteaux pour le bétail, l'évolution a été encore plus marquée, et si le sésame occupait 65% du marché en 1960 (contre 5% au soja), il se trouvait réduit à la portion congrue de 1,5% en 1983, étant totalement remplacé par le soja (63% du marché à cette époque)⁶.

Tableau XI: Part des principales oléagineuses dans la composition des huiles alimentaires au Mexique (1970-1984).

| Années | Sésame | Coton | Cartame | Soja |
|--------|--------|-------|---------|-------|
| 1970 | 24% | 28,7% | 27% | 15,4% |
| 1975 | 12 | 13 | 44 | 26,8 |
| 1980 | 9 | 17,4 | 23,2 | 27 |
| 1984 | 4,5 | 9,3 | 21 | 48 |

Source: G.Arroyo (1989) p.214.

Ce changement des techniques d'extraction et de choix des matières premières n'est qu'un aspect du phénomène de concentration qui a eu lieu dans la branche des huiles alimentaires à partir de la fin des années 1950, en liaison avec la pénétration et la consolidation des multinationales nord-américaines. Entre 1965 et 1975, le quart des fabriques d'huiles a disparu, les plus touchés étant les petits établissements employant moins de quinze personnes, dont le nombre se réduisit alors de moitié et dont la participation à la production nationale passa de 35 à moins de 10% dans le même temps⁷. Dès 1975, les grandes et très grandes entreprises concentraient 88% de la production

¹ J.Aguirre (1986) p.49.

² V.Sánchez P. et J.J.flores V. (1987): "Desarrollo Tecnológico, Dependencia y Situación Actual en la Industria Aceitera del Noroeste" in *La Agroindustria en México*. UA Chapingo, Programa de integración agricultura-industria. México 1987. p.103.

³ Ibid.

⁴ G.Arroyo (1989) pp.147-148.

⁵ Ibid. pp.210-211.

⁶ DGEA (1973) p.104, G.Arroyo (1989) p.214.

⁷ G.Arroyo (coord. 1989) p.190.

d'huiles et de tourteaux¹. Alors qu'en 1970 il existait encore de nombreuses fabriques implantées dans les Terres Chaudes ou dans leur proche voisinage (à Arcelia et Iguala dans l'Etat de Guerrero, à Huetamo, Zitácuaro et trois usines à Morelia dans celui du Michoacán), celles-ci avaient toutes disparu dix ans plus tard. Après avoir été rachetés par la société Santa Lucía vers 1968 et avoir considérablement réduit leur production, les établissements Yrigoyen fermaient définitivement leurs portes en 1974².

La disparition graduelle des petites et moyennes fabriques dans la partie centrale du Mexique est bien sûr à mettre en rapport avec le développement de nouveaux bassins producteurs d'oléagineuses. Alors que les régions productrices de sésame et de coprah se localisaient en grande partie sur le versant sud de l'Altiplano (Costa Grande de Guerrero, dépressions du Balsas et du Tepalcatepec) et se caractérisaient par une petite agriculture pluviale, faisant une faible consommation d'intrants, les nouvelles cultures de soja et de cartame ont souvent été entreprises sur de grandes exploitations irriguées, implantées dans les Etats de Sinaloa, Sonora ou en Basse Californie, avec des gains de productivité considérables. Entre 1960 et 1975, le Nord-ouest a fourni bon an-mal an 75 à 95% de la production de ces deux oléagineuses et représentait encore 65% de celle-ci en 1984³. A ce déplacement des sources d'approvisionnement, l'industrie des huiles s'est adaptée en dissociant les activités d'extraction de celles du raffinage. Alors que ces dernières étaient maintenues à proximité des grands centres de consommation, le bassin de México et les environs de Guadalajara ou de Monterrey, l'extraction s'effectuait de plus en plus loin de ceux-ci. En 1983, 80% de la capacité extractive des trois plus grosses entreprises du pays étaient installés dans le Nord-ouest⁴ alors qu'aucune fabrique d'huile n'y était encore recensée quarante ans plus tôt⁵. On y réalisait alors 46% de la production nationale d'huiles brutes, contre 23% dans le Nord-est, 20% dans l'Etat de Jalisco et seulement 1,5% dans le centre du pays qui était pourtant le plus grand foyer industriel du secteur trente ans plus tôt⁶. En conséquence, le cours du Moyen Balsas s'est trouvé de plus en plus éloigné (entre 1500 et 2500 km) des principaux centres de transformation des semences oléagineuses.

Les effets de ces transformations n'ont pas tardé à se faire sentir pour les producteurs des Terres Chaudes. A partir de 1973, les principales fabriques qui désertaient le plateau central ont cessé de financer les grands commerçants de grain de la région et les canaux de l'usure se sont amenuisés. Nous verrons dans la partie suivante quel a été l'impact réel de ce désengagement sur les systèmes de production. Mais l'extension des réseaux de commercialisation du sésame sur des distances croissantes donnait également un plus grand poids aux intermédiaires et touchait directement tout le petit commerce muletier qui s'était mis en place depuis la Réforme Agraire. Mis en compétition directe avec le soja ou le cartame cultivés dans des conditions de productivité très supérieures (irrigation, mécanisation) et préférés par les industriels, le sésame des Terres Chaudes était encore pénalisé par des coûts de commercialisation et de transport beaucoup plus importants. Et c'est avant tout la part de la valeur ajoutée payée au producteur qui a été amputée par cette dépréciation.

¹ Secretaria de Programación y Presupuesto (1981): *El Sector Alimentario en México*. SPP Inegi. México 1981. p.73.

² entrevue réalisée avec don Luis Alcaráz cit.

³ SPP (1981) p.75, M.Velázquez C. (1987): "El Sistema Agroindustrial de Oleaginosas en México: Caracteres relevantes y Opciones de Desarrollo" in *La Agroindustria en México*. cit. p.86.

⁴ d'après les chiffres avancés dans V.Sánchez P. (coord. 1988) pp.19-23. Ces trois sociétés sont Anderson Clayton, IGSA et l'entreprise para-publique ICONSA.

⁵ "Sinaloa et Sonora livrent (aux Etats du Centre) la majeure partie de leurs semences oléagineuses car il n'y existe aucun moulin important." Banco de México SA (1943) pp.508-509

⁶ G.Arroyo (1989) p.201.

Les prix de garantie proposés par l'Etat n'ont en rien atténué cet effet. Le sésame tout autant que le maïs a eu à souffrir des politiques d'approvisionnement à faibles coûts des centres urbains. Sur la période s'étendant de 1966 (date d'établissement du prix de garantie pour le sésame) à 1979, la dépréciation a atteint 36% pour l'oléagineuse, plus forte encore que celle du maïs (20,5% sur cet intervalle)¹. L'effet dépressif doit surtout être attribué aux importations massives de soja, effectuées pour satisfaire la demande industrielle et contenir le prix des huiles alimentaires. Les conditions de productivité des agriculteurs nord-américains ont ainsi pesé de plus en plus nettement sur le niveau des prix proposés au producteur des Terres Chaudes. A cela s'ajoute le fait qu'au long des années 1960 et 1970, les Etats Unis ont poursuivi une politique de dumping et de subvention aux exportations de soja afin de pénétrer les marchés européens et japonais où l'élevage et la consommation de tourteaux suivaient une forte progression. Le Mexique a ainsi pu se pourvoir d'importants volumes d'oléagineuses à moindre coût et le gouvernement, qui contrôlait ces importations, a longtemps approvisionné les industriels à des prix inférieurs à ceux du marché national². Dans le courant des années 1980, le pays est devenu le quatrième importateur mondial de soja, le premier du tiers monde, et en 1987, les deux tiers de sa consommation apparente de semences oléagineuses provenaient de l'extérieur³. L'effet général de cette politique a été désastreux pour la production nationale d'oléagineuses et la moyenne nationale des prix du sésame a ainsi suivi une lente courbe descendante jusqu'à la seconde moitié des années 1970 (voir le Graphique XIII à la suite de cette partie).

A la fin des années 1970, l'horizon a semblé s'éclaircir en ce domaine grâce à la levée partielle des lourdes taxes qui limitaient l'accès au marché mondial du sésame, et les exportations vers les Etats Unis, le Japon et les Pays Bas ont commencé à progresser. Dès 1977, le Mexique exportait environ 20% de sa production⁴, et le sésame a peu à peu "cessé d'être une culture dont le dynamisme était influencé par l'industrie des huiles pour devenir un produit orienté vers la consommation en frais et, fondamentalement, vers le marché international, où la concurrence est très forte"⁵. Il est vrai qu'il s'agit d'un débouché instable, dépendant directement des récoltes des principaux exportateurs asiatiques (Chine, Inde, Moyen Orient). Les volumes commercialisés peuvent y varier de près de 70% d'une année à l'autre et, avec eux, les prix et les parts de marché⁶.

La moyenne nationale des prix offerts aux producteurs s'est cependant élevée progressivement à partir de la seconde moitié des années 1970 (voir le Graphique XIII)⁷. Mais pour les producteurs mexicains, l'accès aux canaux d'exportation demeure conditionné à l'attribution de quotas par le gouvernement et par la qualité des semences produites: elles doivent répondre à des impératifs de propreté et seules les variétés blanches trouvent preneur. Il s'agit là d'un désavantage pour les paysans des Terres Chaudes: les variétés locales dites "crèmeuse" ou "brune" sont pénalisées au niveau des

¹ SPP (1981).

² "En fait, l'agro-industrie acquérait la semence à des prix subventionnés puisque (l'Etat) achetait généralement les semences oléagineuses à des prix supérieurs à ceux de vente aux industriels (...) Dans ces conditions de vente, étant donné le volume élevé des importations, les prix moyens ruraux des graines oléagineuses baissèrent, inhibant leur production (...) Par ailleurs, ces avantages pour l'agro-industrie l'ont amenée à préférer s'approvisionner par le canal officiel, cessant de recourir au marché intérieur et désimulant la culture dans le pays." in G.Arroyo (1989) p.181.

³ Ibid. pp.140 et 183.

⁴ "La Producción de Ajonjolí Sale del País" in *El Excelsior*, México, 29 sept. 1978.

⁵ V.Sánchez P. (coord.1988) p.50.

⁶ *El Excelsior*, 29 sept. 1978 cit.

⁷ entre 1975 et 1985, l'augmentation des prix moyens réels pour les producteurs mexicains a été d'environ 18%, mais ces prix ont suivi une courbe relativement chaotique, chutant par exemple de 25% entre 1978 et 1979 (voir l'Appendice IV).

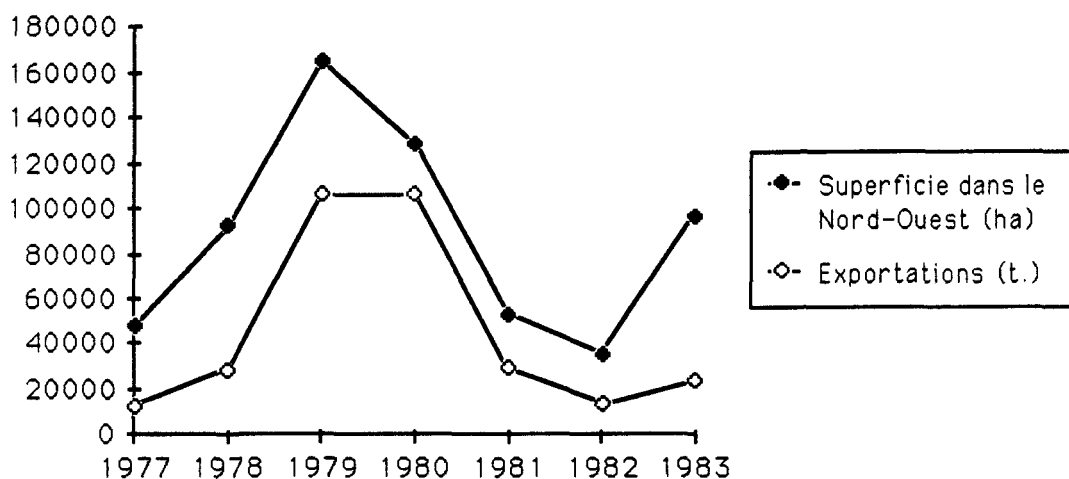
prix car elles requièrent un coûteux traitement de décortilage et sont le plus souvent refusées par les exportateurs.

Malgré ce handicap, une société exportatrice, la DIPASA, s'est implantée sur la place de Huetamo en 1979, en livrant une véritable guerre des prix aux grands commerçants de grains de la région pour le contrôle de la production régionale: cette année là, les prix offerts au producteur doublèrent presque dans les six mois qui suivirent la récolte. Mais cette embellie a été de courte durée et un an plus tard, les cours avaient retrouvé leur bas niveau antérieur (12 pesos par kg en octobre 1979, 12,5 pesos en octobre 1980, après un passage au dessus de \$20 en avril, et alors que l'inflation avait atteint 30% en 1979¹). Il est probable que des accords tacites ont été passés entre la direction de DIPASA et les accapareurs de Huetamo, les taux de bénéfice que s'octroie l'entreprise en témoignent (voir ci-dessous). Mais ici encore, l'éloignement des centres de commercialisation a pesé sur cette évolution: il y a près de 1500 kilomètres de mauvaises routes entre Huetamo et Mazatlán, le grand port exportateur de sésame de la côte Pacifique, et 2200 km jusqu'à Hermosillo d'où s'effectuent les ventes vers les Etats Unis. Même si les coûts de transports ne grèvent qu'une faible proportion des bénéfices que réalisent les négociants internationaux, il est beaucoup plus profitable pour eux de s'approvisionner sur les espaces irrigués des Etats de Sinaloa, Sonora, ou de Basse Californie. De même que l'industrie d'extraction d'huiles, c'est dans le Nord-ouest du Mexique que se sont établies les sociétés exportatrices et ce sont avant tout les producteurs des périmètres irrigués qui ont profité de l'ouverture de ce nouveau marché². Ils remplissent en général l'essentiel des quotas d'exportations et la majeure partie de la production des Terres Chaudes doit ainsi être recyclée à bas prix vers l'industrie des huiles.

Ce n'est donc que de façon marginale que les paysans du Moyen Balsas ont pu profiter de l'ouverture du marché mondial et de l'évolution favorable des prix qui en a découlé. Entre 1980 et 1983, les prix offerts aux producteurs de sésame du Michoacán sont restés inférieurs à ceux qui étaient en vigueur au nord-ouest du pays dans une

¹ entrevue réalisée avec Salvador Patiño, Huetamo, avril 1988.

² le sésame n'y constitue d'ailleurs qu'une spéculation saisonnière. Sa culture y est entreprise en fonction des quotas d'exportation et "une fois que les producteurs ont vérifié la disponibilité en eau et le niveau des prix pour le soja, le riz et le coton" (J.Aguirre (1986) p.93). Si l'on étudie l'évolution des superficies de sésame dans les trois Etats du Nord-ouest et celle des exportations mexicaines au cours des dernières années, leur emprise sur ce marché apparaît cependant flagrante:



sources: SPP: *Anuario de Estadísticas de los Estados Unidos Mexicanos 1977-78 et 1980*, *Anuario de Estadísticas Estatales 1985*. V.Sánchez (1988) pp.54-56.

proportion variant entre 22 et 60%¹. Même lorsque des quotas d'exportation ont pu être obtenus, leur effet sur le niveau des prix dans la région a été virtuellement nul et seules les marges de bénéfices de DIPASA et des grands commerçants se sont alors accrues: en 1987, le kg de sésame acheté à 700 pesos par l'entreprise fut revendu deux mois plus tard pour 1,5 dollars, soit 2250 pesos à la frontière américaine, lui procurant un bénéfice double du prix d'achat².

C'est pour contourner ces intermédiaires que les pouvoirs publics ont appuyé en 1982 la création d'une union des ejidos du municipe de Huetamo. Constituée comme une coopérative de commercialisation pouvant fournir aussi des intrants à bas prix grâce à l'appui de la Banque Nationale de Crédit Rural, l'Union Vázquez Pallares se fixait comme objectif le contrôle de la majeure partie de la production régionale de sésame et sa vente à l'exportation. On visait une plus grande capacité de négociation face aux acheteurs étrangers et la juste répartition de la plus-value ainsi réalisée. En 1983, après avoir obtenu un permis d'exportation, elle parvint à acheter la moitié de la production du municipe, mais la céda quelques semaines plus tard à DIPASA car les coûts de transport, d'embarquement et d'élimination des impuretés s'étaient avérés trop élevés par rapport au prix FOB³.

Depuis lors, l'Union a périclité et s'est attirée la méfiance des producteurs: elle s'est avérée incapable d'élever de façon significative le niveau des prix dans la région et se contente le plus souvent d'agir comme un commissionnaire de DIPASA qui continue à régenter le marché régional. De plus, le procédé consistant à ne payer les paysans qu'après la revente de leur production et le règlement des dettes contractées auprès de la Banque Nationale de Crédit Rural est très mal accepté par des producteurs qui ont de gros besoins de liquidités sitôt la récolte achevée et doivent payer les gros intérêts des usuriers locaux (voir la suite de ce chapitre). Enfin, des malversations évidentes dans la répartition des bénéfices, leur utilisation dans les campagnes électorales du PRI, ont achevé de discréditer les dirigeants de l'Union et ont réduit considérablement l'influence que celle-ci pouvait exercer à l'échelle de la région.

La forte expansion du secteur des oléagineuses s'est donc paradoxalement traduite par la perte progressive des avantages comparatifs dont les Terres Chaudes jouissaient depuis trente ans. Les répercussions en ont été accrues par la multiplication des problèmes phytosanitaires et d'épuisement des sols, devenus parfois insolubles sur certaines terres soumises à la monoculture du sésame depuis la Réforme Agraire. A partir des années 1960, les rendements ont commencé à décroître sensiblement dans l'ensemble de la région, en particulier sur le piémont de l'Altiplano, où la relative fraîcheur du climat accentuait la portée des infections fongiques (pourrissement du talle et des racines) et limitait le développement des plants. Autour de Tiquicheo par exemple, la moyenne des rendements est passée de 400 kg par hectare en 1965 à 270-280 kg entre 1985 et 1988⁴. Au début des années 1970, les producteurs placés dans les conditions écologiques les moins favorables ont commencé à abandonner sa culture. Quinze ans plus tard, elle avait totalement disparu du municipe de Nocupétaro et de la majeure partie de celui de

¹ Secretaria de Programación y Presupuesto (1985): *Anuario de Estadísticas Estatales*. SPP-Inegi. México 1985. p.172.

² I.Santacruz et R.M.Blatt (1988) p.18. En 1979, le prix de garantie du sésame représentait environ 46% du cours en vigueur sur le marché international (voir G.Knochenhauer (1985): "La Subordinación Agrícola" in *Nexos* 23. México 1985).

³ le prix d'exportation à destination du Japon s'établissait à 83 000 pesos par tonne "franco à bord" contre 76 000 pesos proposés par DIPASA sur la place de Huetamo. (voir S.Díaz C., T.Espinosa S. et J.Mondragón U. (1985): *Identificación de Proyectos Agroindustriales en la Región Este de Tierra Caliente, Michoacán*. Thèse professionnelle. UA Chapingo, Industrias Agrícolas. Chapingo 1985, mimeo, p.251).

⁴ d'après les chiffres communiqués par Luis Alcaráz, entrevue citée et les moyennes établies par la Secretaria de Agricultura y Recursos Hidráulicos (District IX, Huetamo).

Caràcuaro. Mais la réduction des superficies semées a été générale dans toute la région et s'étend désormais à la plaine alluviale, pourtant terre d'élection du sésame. Cette tendance n'a été que partiellement et temporairement modifiée par les augmentations ponctuelles des prix du sésame dues à l'accroissement des volumes exportés (comme ce fut le cas en 1980, après l'établissement de DIPASA à Huetamo).

Tableau XII: Evolution des superficies, production et rendements du sésame dans les Terres Chaudes entre 1960 et 1988.

| Années | 1960 | 1970 | 1978 | 1980 | 1982 | 1984 | 1986 | 1988 |
|------------------------------|--------|--------|--------|--------|--------|--------|--------|-------|
| Sup. (ha) | 21 960 | 17 400 | 14 100 | 22 130 | 10 560 | 18 570 | 15 550 | 9 900 |
| Production (t.) ¹ | - | - | 4 860 | 7 790 | 2 290 | 5 010 | 4 310 | 3 000 |
| Rendements (kg) | - | - | 345 | 352 | 220 | 270 | 280 | 275 |

Sources: Recensements agricoles 1960 et 1970, cit. SARH, District IX (Huetamo).

A partir du milieu des années 1960, le sésame a cessé d'être une production bénéficiant d'une bonne infrastructure commerciale et financière et de prix rémunérateurs pour devenir une spéculation de plus en plus aléatoire et toujours moins rentable pour le producteur. D'une moyenne régionale de plus de 20 000 hectares semés chaque années au début de cette période, on est passé à une superficie inférieure à 12 000 hectares au cours des dernières années. Depuis 1986, et en relation avec l'augmentation des coûts de la main d'oeuvre dans la région (voir le cinquième chapitre), la désaffectation pour cette culture est devenue générale et son recul s'est encore accéléré. Après quarante années d'hégémonie du sésame, l'élevage bovin a récupéré la position centrale qu'il avait dans l'économie des Terres Chaudes.

L'élevage naisseur: une nouvelle spécialisation pour les Terres Chaudes.

Le développement du complexe oléagineuses-aliments concentrés, qui conduit à la marginalisation graduelle de la production régionale de sésame, n'est que l'un des aspects de l'expansion et de la croissance de l'élevage au Mexique². Nous avons vu que le marché de la viande en général s'est imposé comme l'un des plus dynamiques à partir de 1960, avec un taux de croissance moyen de 3,9% par an³. L'élevage qui représentait 26% du PIB du secteur primaire en 1950, en constituait 37,5% trente ans plus tard, alors que les cultures fourragères passaient de 2,3 à 11,6% de ce total sur la même période⁴.

Cet essor s'est effectué suivant deux axes distincts. Le premier concerne l'élevage hors sol, de porcs et de volailles, qui s'est développé à la périphérie des centres urbains et à proximité des grandes voies de communication (c'est le cas de la porciculture dans le Bajío), le second, celui de l'élevage bovin, s'est surtout manifesté par son expansion spatiale. En quarante ans, la superficie qu'il occupait a doublé: 38 millions d'hectares en

¹ les chiffres de production proposés par les recensements agricoles de 1960 et 1970 correspondent à des rendements moyens de 1070 et 630 kg/ha pour l'ensemble de la région, qui sont en contradiction flagrante avec les témoignages que nous avons pu recueillir, (maximum de 450 kg les meilleures années et sur les meilleures terres...). Ils ne figurent donc pas dans le tableau.

² le terme de *ganaderización* a été créé pour caractériser ce phénomène.

³ N.Reig (1982): "El Sistema Ganadero-Industrial: su Estructura y Desarrollo 1960-1980," in *El Desarrollo Agroindustrial y la Ganadería en México*. SARH, Coordinación General de Desarrollo Agroindustrial. México 1982. p.62.

⁴ Ibid. p.25

1940, 50 en 1960 et 79 millions d'hectares en 1980¹. Au cours de cette période, le taux de croissance annuel de la population bovine s'est situé autour de 3% par an, pour devenir plus élevé du continent américain². La production nationale a ainsi été multipliée par 3,7 en trente ans, passant de 1 445 000 têtes en 1950, à 2 300 000 dix ans plus tard, 3 820 000 en 1970, et l'on a abattu ou exporté 5 300 000 têtes de bétail en 1980³.

Ces chiffres dissimulent un phénomène de spécialisation et de division du travail dans la production de bovins à viande entre les différentes régions d'élevage du pays. L'essentiel de l'accroissement des effectifs et des superficies fourragères a eu lieu dans les zones tropicales du Golfe du Mexique et de la côte Pacifique, alors que dans les Etats du Nord, foyer traditionnel de l'élevage national, les troupeaux suivaient une croissance très lente. Sur la façade Atlantique en revanche, le "Tropique Humide" mexicain, la population bovine a doublé entre 1960 et 1980. L'augmentation a été particulièrement évidente dans les Etats de Veracruz, Chiapas et Tabasco et dans la région de la Huasteca (située aux confins des Etats de San Luis Potosi, Tamaulipas, Veracruz et Hidalgo, voir la Carte XI), où les effectifs sont passés de 2 390 000 têtes en 1950 à 3 665 000 dix ans plus tard, 5 095 000 en 1970 et 8 140 000 en 1980, soit une multiplication par 3,5 en trente ans⁴. Ces régions ont énormément bénéficié du développement des infrastructures de communication et d'irrigation au cours des 40 dernières années et, grâce à des conditions climatiques très favorables (températures élevées, pluviométrie abondante et bien répartie dans l'année) qui permettent de disposer de pâturages naturels abondants et de charges animales élevées, les activités d'embouche ont pu y prospérer. Le Tropique Humide est ainsi devenu le principal fournisseur de viande des grandes villes du centre du pays, déplaçant les régions qui étaient dénuées de ces avantages comparatifs. Ce fut le cas de grandes zones d'élevage du plateau central, de l'Etat du Michoacán et des Terres Chaudes en particulier qui, jusqu'alors, avaient assuré une bonne partie des approvisionnements de la ville de México (voir le second chapitre). En 1979, leur participation à ce marché était devenue presque anodine:

Tableau XIII: Participation des grandes régions d'élevage à l'approvisionnement en viande de la vallée de México en 1979.

| | Golfe du Mexique | Etats du Nord | Jalisco | Michoacán | Autres régions |
|------------|---------------------|------------------|---------|-----------|-------------------|
| Bétail vif | 71% | 7,5% | 12% | 4% | 5,5% |
| Carcasses | 81,5% | 5% | 3,5% | 0 | 10% |

Source: N.Reig (1982) p.184.

Contrairement à ce qui s'est produit dans certaines zones du plateau central, dans le Bajío ou l'Etat de Jalisco, où l'existence de terres irriguées, d'importantes ressources fourragères (grâce à la culture du sorgho notamment) et la proximité de centres urbains importants ont permis l'essor d'un élevage hors-sol, les éleveurs des Terres Chaudes n'ont pu rivaliser sur le marché de l'embouche avec ceux des régions humides où la productivité du travail était beaucoup plus élevée et se sont trouvés progressivement évincés de leur débouché traditionnel, la place de México. Les activités d'engraissement de boeufs et de taureaux ont commencé à décliner dans le courant des années 1960 et les expéditions de lots de bétail gras vers la station de Zitácuaro se sont définitivement taries vers 1975.

¹ Ibid. p.27.

² SPP (1981): *El Sector Alimentario en México* cit. p.140.

³ N.Reig (1982) p.100.

⁴ Ibid. pp.58-66.

En revanche, la spécialisation du Golfe du Mexique dans les activités d'embouche y a augmenté considérablement la demande pour des animaux jeunes, de 12 à 18 mois, susceptibles d'être engraisés sur un court laps de temps, ce qui permet aux exploitations de ne pas avoir à entretenir un important troupeau reproducteur qui grèverait leurs réserves fourragères. La seule région de la Huasteca importe chaque année entre 60 et 80 000 veaux à cette fin¹. Nous touchons ici à un autre aspect de la spécialisation régionale qui caractérise l'élevage bovin depuis les années 1960, dans laquelle s'est engagé le versant Pacifique des États de Guerrero, Michoacán, Colima et Jalisco, qui compose le "Tropique Sec" mexicain. Dans toute cette partie du pays, le champ des possibilités s'est réduit à la production de jeunes mâles, qui sont ensuite exportés et engraisés dans les régions humides, à des distances dépassant parfois le millier de kilomètres. On y assume les risques inhérents à la naissance et aux premiers mois d'existence des veaux (au Mexique le taux de mortalité des jeunes bovins se situe entre 10 et 20% au cours des six premiers mois, alors qu'elle descend à moins de 2% à partir de 18 mois²) pour les vendre à l'âge où la conversion alimentaire est la meilleure: "nous leur livrons le cageot et ils n'ont plus qu'à le remplir", selon l'expression d'un éleveur de Huetamo.

Les premières ventes de bétail à destination de la Huasteca ont eu lieu au cours des années 1960, mais le commerce des veaux a réellement pris son essor à partir de 1970, lorsque la route Toluca-Ciudad Altamirano (autrefois Pungarabato) fut goudronnée, achevant de désenclaver la région. Les communications avec le Golfe du Mexique n'ont ensuite fait que s'améliorer, avec la construction de la route Huetamo-Zitácuaro en 1972, l'amélioration de la piste Huetamo-Carácuaru-Villa Madero, devenue praticable pour les véhicules à la fin des années 1970 et finalement goudronnée en 1989. Désormais transporté par camions, le bétail peut être rapidement acheminé jusqu'à la Huasteca, à près de 1000 km de son point de départ. En quelques années le prix sur pied des brouards, autrefois peu cotés par rapport aux animaux adultes, s'est ainsi envolé pour s'établir en moyenne 25 à 35% au dessus de celui des vaches et des boeufs.

Il est probable que les migrations de main d'oeuvre entre le Moyen Balsas et les plantations sucrières du Tropique Humide aient contribué à l'établissement des premiers contacts avec les exploitations d'embouche voisines, et les éleveurs de Huetamo qui étaient impliqués dans le trafic saisonnier vers la côte Atlantique ont les premiers prospecté ce nouveau marché. Aussi ont ils pris le contrôle initial du commerce des brouards. Les premières livraisons de veaux se sont faites sous forme d'association avec des propriétaires de pâturages: les éleveurs de Terres Chaudes livraient les brouards qui étaient pesés à leur arrivée puis, de nouveau, au moment de la vente, après quatre à six mois d'embouche. Le bénéfice correspondant au gain de poids était divisé entre les deux parties, l'éleveur-naisseur empochant de surcroît la quantité équivalente à la première pesée³. Cette forme de métayage se rapproche de celle qui était en vigueur au sein des "compagnies d'embouche" qui s'étaient constituées dans les Terres Chaudes au début du siècle et contribuèrent à la fortune de la famille Yrigoyen Olace (voir le second chapitre); elle eut cours avec un certain succès jusqu'à la fin des années 1970. Certains éleveurs de la région, tels que J.Nuñez, R.Luviano ou J.Sánchez, ont même prolongé cette activité par l'achat de propriétés dans les municipes de Tempoal (Veracruz) et de Tanquián (San Luis Potosí), où ils effectuent l'embouche du bétail né sur leurs ranchos de Huetamo ou de Tiquicheo⁴.

Mais dès que la région est devenue plus accessible aux véhicules, les acheteurs du "Tropique Humide" ont vite évincé les éleveurs des Terres Chaudes des activités d'engraissement, ainsi que du transport des brouards. Les enclos qui avaient été

¹ Ibid. p.152.

² M.Rutsch (1984): *La Ganadería Capitalista en México*. Ed. Linea-CIIS. México 1984. p.172.

³ entrevue réalisée avec Joaquín Gaona, Tiquicheo, février 1989.

⁴ Ibid.

construits près de Huetamo à la fin des années 1950 pour y effectuer l'embouche des boeufs et du bétail de réforme, servent maintenant au rassemblement des veaux que les acheteurs de la Huasteca viennent eux-mêmes embarquer. Cette évolution peut s'expliquer par la forte augmentation de la demande de brouards et la diversification des régions d'engraissement que l'on observe depuis dix ans: il est devenu tout aussi rentable et moins coûteux pour les commerçants de bétail de Huetamo de limiter leur rôle à la collecte des veaux et d'attendre l'arrivée des acheteurs qui désormais se bousculent.

A la fin des années 1970, mettant à profit la forte disponibilité d'aliments concentrés (sorgho, tourteaux protéiques) et toute l'infrastructure qui s'était développée depuis vingt ans autour de l'aviculture et de la porciculture hors-sol, des élevages d'embouche ont en effet commencé à se développer sur l'Altiplano qui surplombe les Terres Chaudes. Des "*feed lots*" se sont ainsi multipliés dans les Etats de Querétaro et d'Aguascalientes, le Bajío et le nord-est du Michoacán, orientés vers l'approvisionnement en viande de la zone la plus peuplée du pays. Ils ont bénéficié de la diversification des crédits publics dans une région où, jusqu'alors, seuls l'élevage de monogastriques et la production laitière avaient été favorisés: par l'intermédiaire de différentes banques, le Fonds National de Garantie pour l'Agriculture et l'Elevage (FIRA) propose depuis une dizaine d'années des prêts bonifiés sur six mois pour l'achat de lots de brouards et leur engraissement¹. Dans toute cette partie de l'Altiplano, l'embouche repose sur l'utilisation des aliments les moins coûteux et fait appel à un degré majeur aux litières récupérées dans les élevages avicoles, lesquelles contiennent de grandes quantités d'aliments gaspillés par les volailles et présentent un contenu élevé en protéines. Mêlées au sorgho et à de petites quantités de tourteaux, elles composent un aliment peu cher, à défaut d'être très bien assimilé par l'animal. Elles permettent en tous cas une prise de poids pouvant dépasser 200 kg après sept mois d'engraissement intensif².

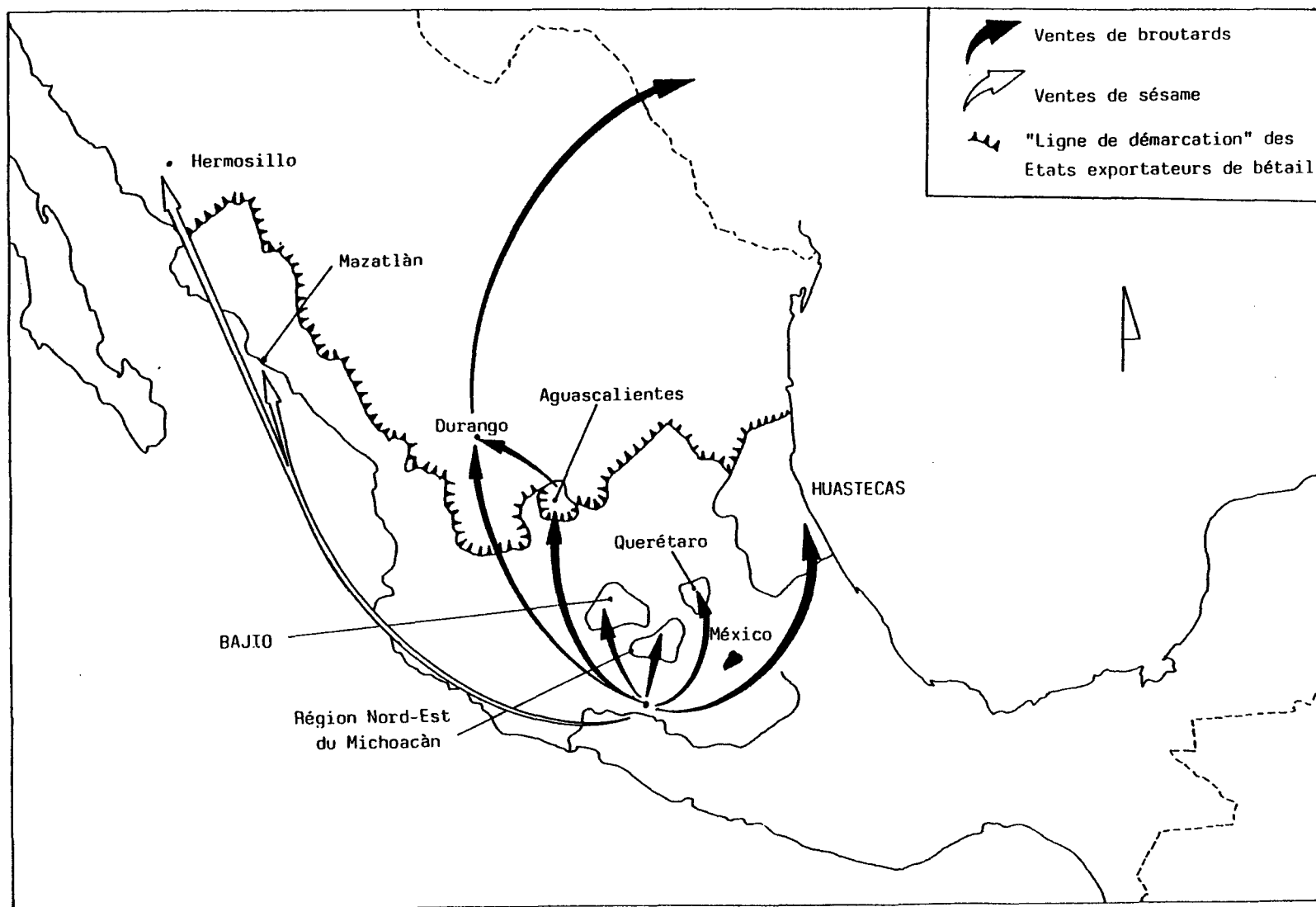
Cet élevage s'est d'abord développé au nord-est du Michoacán et dans la région de Cadereyta, dans l'Etat de Querétaro, où l'élevage laitier a laissé la place à l'embouche en lots de 500 à parfois plus de 5000 têtes: dès 1983, on comptait 60 à 80 000 bovins à l'engrais dans le seul municipe de Cadereyta³. A partir de 1984 et de l'extension de la crise de l'élevage porcin dans le Bajío, c'est dans le triangle Irapuato-Valle de Santiago-La Piedad que la demande de brouards s'est décuplée au sein d'exploitations plus petites, où l'on engraisse 50 à 100 veaux en fonction du niveau de la récolte de sorgho. L'embouche y a généralement lieu durant la saison sèche, entre les mois de novembre et de juin, afin d'éviter les problèmes sanitaires qui apparaissent avec les pluies (les enclos ne disposent pas de toits ni de sols cimentés) et pour bénéficier des meilleurs prix: déprimés dès la fin de la saison des pluies par les ventes des régions arides, les cours du bétail ne se rétablissent qu'avec le printemps et atteignent leur niveau le plus élevé aux mois de mai et juin. Les achats de brouards ont donc lieu sitôt effectuée la récolte du sorgho en octobre-novembre. Alors que les expéditions de bétail à partir des Terres Chaudes débutaient autrefois au mois de décembre, quand les troupeaux descendaient des parcours, et se poursuivaient jusqu'en mai, lorsque partaient à leur tour les lots de boeufs gras, le commerce des brouards se concentre désormais entre les mois d'octobre et de décembre:

¹ entrevue réalisée avec Armando Flores maquignon originaire de Cadereyta (Querétaro) établi à Huetamo. Huetamo, novembre 1988.

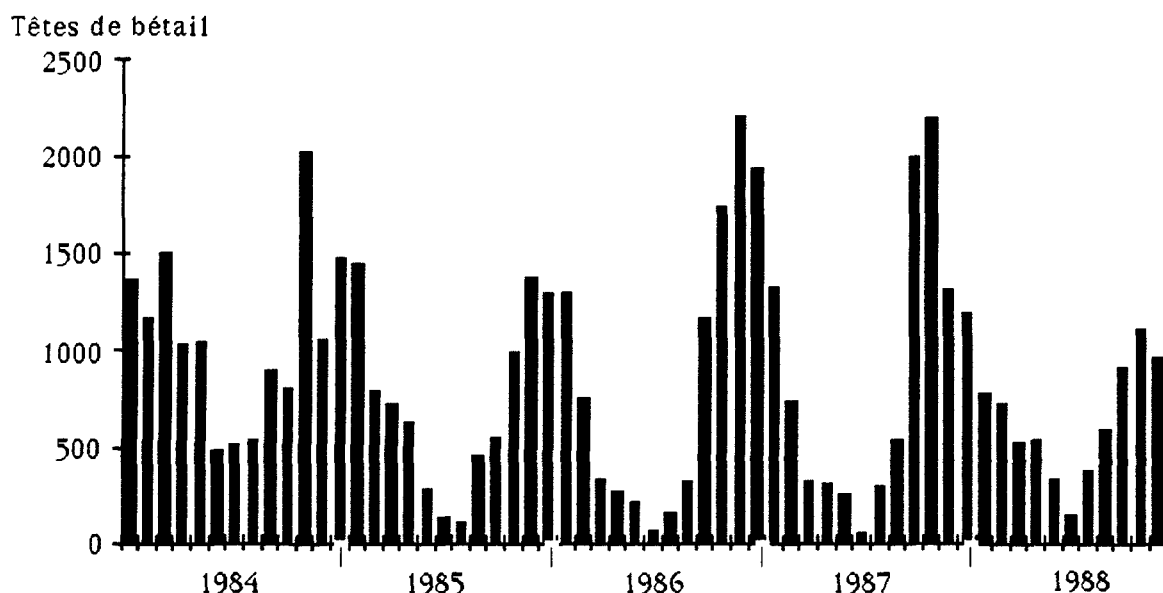
² entrevues réalisées avec Ignacio Mozqueda, Ruben Jaramillo et Hugo Rodríguez à Pueblo Nuevo (Guanajuato), juin 1989, et avec A. Flores cit.

³ Ibid.

Carte XI: Les Terres Chaudes et leurs principaux débouchés commerciaux en 1988.



Graphique X: Ventes mensuelles de bétail (taurillons et bêtes de réforme) à l'extérieur des Terres Chaudes (1984-1987).



Sources: voir Appendice VI.

Pour les éleveurs des Terres Chaudes, la modification de ce calendrier permet une meilleure utilisation des réserves fourragères, dans la mesure où les ventes de brouards s'effectuent au retour des pâturages d'altitude, lorsque leur poids est le plus élevé et leur aspect le meilleur. De la sorte, les résidus de culture et les pâturages de bas de pente demeurent entièrement disponibles pour l'alimentation du troupeau reproducteur et des plus jeunes animaux au long de la saison sèche. Il devient possible d'accroître le nombre de mères et donc la production annuelle de veaux sans avoir à améliorer la production fourragère ni les infrastructures de l'exploitation. La répartition des ventes dépend bien sûr des dates de récolte du sorgho et d'attribution des crédits pour l'embouche sur l'Altiplano, mais les intérêts des éleveurs naisseurs et engraisseurs coïncident pour qu'elles aient lieu au plus tôt après la saison des pluies. Les expéditions de vaches de réforme vers les abattoirs de Morelia, Zitácuaro, Toluca ou México sont, elles, beaucoup plus uniformément distribuées au cours de l'année. Moins bien rémunérées que le commerce des jeunes mâles (la différence de prix du kg vif s'élevait à plus de 30% en novembre 1988), elles ont désormais une importance secondaire dans l'économie de la région.

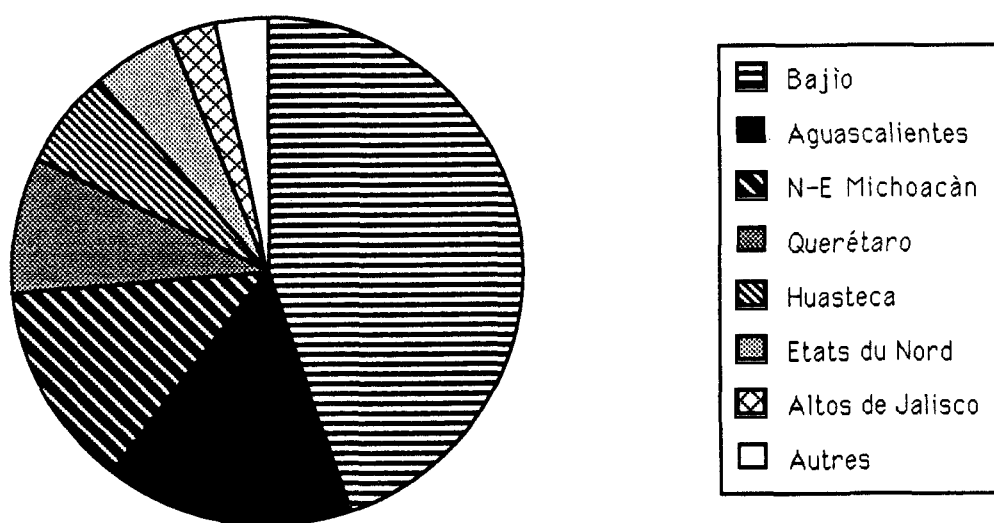
Et ce, d'autant plus que le développement de l'élevage bovin hors-sol sur l'Altiplano a considérablement augmenté la demande pour les brouards des Terres Chaudes. Hormis les raisons évidentes de proximité entre les deux régions, c'est paradoxalement la rusticité du bétail élevé autour de Huetamo qui le rend particulièrement adapté au type d'embouche qui est mené dans les *feed lots* et a permis l'élargissement d'un marché qui se limitait jusqu'alors aux versants du Tropique Humide. Le mélange de sorgho et de litière de volailles qui est donné aux animaux est très mal assimilé par les races sélectionnées pour la production de viande (Angus, Hereford, Gyr ou Brahman) et engendre souvent de sérieux problèmes sanitaires (nombreux parasites intestinaux et même certains cas de cécité, sans doute due à la présence de filaires). Le bétail des Terres Chaudes au contraire "profite mieux des fourrages grossiers et sa prise de poids est plus rapide, même si elle est potentiellement moindre"¹, qualité qui devenait au contraire un défaut sur les riches pâturages de la Huasteca. Les ventes de brouards des dépressions du Balsas et du Tepalcatepec ont donc bénéficié d'une forte inflation au cours des années

¹ entrevue avec R.Jaramillo cit.

1980, l'augmentation des prix du bétail sur pied devenant supérieure à celle observée dans le Tropique Humide pour des animaux pourtant plus fins¹.

Les acheteurs de bétail de la Huasteca ont donc été évincés en peu de temps par des concurrents moins exigeants quant à la qualité des animaux et disposés à les payer beaucoup plus cher. Alors qu'en 1978, la Huasteca recevait les deux tiers des broutards produits dans la région du Moyen Balsas², cette proportion s'était réduite à 15% six ans plus tard et à moins de 5% en 1988³. En 1984, les éleveurs de Cadereyta et de Querétaro avaient remplacé ceux du Tropique Humide en tant que premiers clients des Terres Chaudes et engraisaient la moitié de la production régionale de jeunes taurillons⁴. Mais quatre ans plus tard, c'est le Bajío qui captait 56% de ceux-ci, suivi par les grands engraisseurs d'Aguascalientes, et la région de Querétaro ne représentait plus que 6,5% du marché⁵. Entre 1986 et 1988, les ventes de broutards se sont réparties de la façon suivante:

Graphique XI: Destinations des broutards nés dans les Terres Chaudes (moyenne 1986-1988).



Source: voir Appendice VI.

Ce qui caractérise ce marché depuis quelques années, c'est donc sa grande instabilité, mais aussi une extrême dépendance des éleveurs-naisseurs des Terres Chaudes vis à vis d'un nombre très réduit de clients qui captent la moitié ou plus de leur production. Or le débouché vers les élevages hors-sol du plateau central demeure très aléatoire, comme l'a démontré l'effondrement des ventes vers Querétaro. L'embouche y dépend à un degré majeur de la disponibilité des crédits bancaires, du niveau de la récolte de sorgho et du prix des résidus de l'aviculture, tout autant que de la rentabilité d'autres spéculations hors-sol, la porciculture en particulier, mais aussi la production laitière. La marginalisation des activités d'engraissement autour de Querétaro se doit à la forte

¹ entrevue avec H.Rodríguez cit., cette information nous a été confirmée par plusieurs maquignons de la région.

² entrevues réalisées avec Taide García et Horacio Martínez, Huetamo, avril 1988.

³ voir l'Appendice VI.

⁴ S.Díaz, T.Espinoza, J.Mondragón (1985) p.361.

⁵ voir l'Appendice VI.

réduction des crédits qui a eu lieu dans cette région à partir de 1985¹; de même que leur essor à la même époque dans le triangle Irapuato-Valle de Santiago-La Piedad, peut être attribuée à la crise de l'élevage porcin qui a sévi depuis lors². Une évolution en sens inverse est tout à fait probable si les cours de la viande de porc se rétablissent et une forte dépréciation du bétail des Terres Chaudes deviendra alors inévitable.

Les fluctuations du marché et la rapide rotation des clients ont joué à leur tour en faveur de la concentration du commerce régional du bétail en un petit nombre de mains, et on assiste depuis un quinzaine d'années à la renaissance d'une classe de grands maquignons. Le suivi des ventes de bétail à l'extérieur du municipio de Huetamo au cours des années 1987 et 1988 a révélé que, suivant les mois, entre 45% et 65% du total des transactions s'effectuaient par l'intermédiaire de trois commerçants seulement³. Chiffre plus significatif encore si l'on sait que plus de la moitié du commerce régional des broutards transite par la place de Huetamo. Les maîtres de ce négoce sont les cinq grands maquignons qui contrôlent les enclos installés en bordure de la ville et sont le contact obligatoire des acheteurs venus des régions d'embouche. A un niveau moindre évoluent quatre commerçants de Huetamo, quatre à Caràcuaro et Nocupétaro et deux dans le municipio de Tiquicheo: moins de 20 personnes ont la main-mise sur le commerce de bétail entre les Terres Chaudes et l'extérieur... Elles s'appuient sur un réseau constitué par de grands éleveurs et des commissionnaires locaux pour drainer les animaux des villages et des ranchos, depuis les recoins les plus isolés de la région.

Le plus souvent, les bovins sont achetés aux éleveurs sans les peser, en fonction de leur configuration et de leur poids estimé, mais le paiement n'intervient que sous huit jours, lorsque le bétail a pu être revendu aux engraisseurs. A l'automne 1988, les broutards étaient payés aux producteurs 3300 à 3400 pesos par kg de poids vif, s'ils avaient été amenés jusqu'à l'enclos et à la balance du maquignon. Dans le cas contraire, l'achat "au jugé" réduisait de 10 à 15% le gain de l'éleveur. La revente aux acheteurs des régions d'embouche s'effectuait, elle, à la même époque, sur une base de 3800 pesos par kg, rapportant au maquignon un bénéfice de 20 à 30% par rapport au prix d'achat, sans qu'il ait eu à avancer le moindre peso dans l'affaire⁴. Trois à quatre intermédiaires s'interposent ainsi entre l'éleveur-naisseur et celui qui effectue l'embouche et de nouveau quatre autres entre l'engraisseur et le consommateur⁵. En 1974, on estimait ainsi que la valeur finale d'un taurillon de trois ans et 400 kg, payée à la consommation, se répartissait de la façon suivante: 9% à l'éleveur-naisseur, 23% à l'engraisseur et 33% aux différents intermédiaires intervenant jusqu'à l'abattage, le reste revenant au détaillant⁶. Et la marge laissée aux éleveurs semblait encore s'être réduite en 1979⁷.

En dehors du rôle prépondérant des intermédiaires ou de l'instabilité du marché de l'embouche, c'est le niveau des exportations de bétail qui détermine en grande partie le prix des taurillons. Le Mexique est le premier fournisseur de bovins sur pied des Etats

¹ entrevue avec A.Flores cit.

² hypothèse amplement confirmée par les enquêtes menées à Pueblo Nuevo (Guanajuato) en juin 1989.

³ d'après l'étude des "bulletins de transport" (*guias de tránsito*) établis par l'Association Locale des Eleveurs de Huetamo, qui mentionnent le vendeur, l'acheteur, le nombre total d'animaux expédiés et leur destination.

⁴ entrevues réalisées avec Taide García, Armando Flores et Horacio Martínez, commerçants de bétail à Huetamo, avril-novembre 1988.

⁵ C.N.Schiavo (1974): *Problemas en la Comercialización de los Bovinos para el Abasto en México*. UA Chapingo. Chapingo 1974. pp.211-240.

⁶ Ibid.

⁷ G.Sitjar (1983): "Una Aproximación al Enfoque de Sistemas en la Ganadería" in *Economía Mexicana. Sector Agropecuario*. CIDE. México 1983. p.40: la part de la valeur créée laissée à l'engraisseur était passée à 17,6% en 1979.

Unis et couvre, chaque année, 60 à 80% de leurs importations¹; il s'agit ici aussi de broutards, qui sont transférés sur les pâturages du Texas, du Nouveau Mexique ou de l'Arizona avant d'être mis à l'embouche dans les *feed lots* du *Corn Belt* ou de la région des Grands Lacs. L'importance de cette filière est telle que l'économie des Etats mexicains frontaliers (Nuevo Leon, Coahuila, Chihuahua et Sonora) en est totalement dépendante. Les prix offerts à la frontière sont souvent supérieurs de 40 à 150% à ceux pratiqués sur le marché national² et le niveau des exportations influe directement sur le cours des taurillons et de la viande dans le pays entier. Le Mexique les réglemente donc strictement: des quotas d'exportation sont établis chaque année et seules certaines régions au nord du pays peuvent en bénéficier (voir la carte XI). Au sud de cette "ligne de démarcation", où se trouve toute la partie tropicale du pays, le bétail est théoriquement réservé à la consommation nationale.

Mais lorsque la demande de taurillons s'envole aux Etats Unis (quand par exemple le faible prix des céréales incite les producteurs à recycler et valoriser leur récolte par l'embouche) ou quand le gouvernement mexicain autorise des sorties massives de bétail sous la pression du lobby des grands éleveurs du Nord ou pour subvenir à ses besoins en devises, des filières de contrebande se mettent en place depuis le centre du pays. Plus de 250 000 têtes de bétail ont ainsi passé clandestinement la frontière en 1979³ et en juillet 1987, on estimait que 80% des animaux vendus au Texas étaient destinés au marché intérieur mexicain⁴. Au cours de ces périodes, la fraude s'organise depuis les Terres Chaudes vers les Etats d'Aguascalientes, Durango ou Chihuahua. Les ventes augmentent fortement et les prix du bétail avec elles. A l'inverse, si le Mexique ferme la frontière pour un temps ou si le prix des grains s'élève aux Etats Unis, ralentissant l'activité des *feed lots*, le bétail produit dans les régions frontalières, de très bonne qualité car il est sélectionné pour satisfaire aux exigences du marché nord-américain (races Hereford, Angus ou Charolaise), afflue à bas prix sur les principaux marchés de l'Altiplano, où il concurrence les taurillons des Terres Chaudes, comme ce fut le cas en 1974-75, en 1980-81 ou en 1988-89⁵.

Malgré la faible part de la valeur créée qui revient en définitive aux éleveurs-naisseurs, et malgré les fluctuations auxquelles est soumis le marché des broutards, l'élevage bovin demeure cependant l'activité qui a bénéficié de l'évolution la plus favorable si l'on se réfère aux moyennes nationales des prix. Alors que les cours du maïs périclitaient et que ceux du sésame suivaient une évolution chaotique après avoir longtemps chuté, le prix de la viande bovine n'a cessé d'augmenter dans l'ensemble du pays et cela s'est bien sûr répercuté sur les activités d'embouche et le niveau des ventes de broutards:

¹ M.Rutsch (1984) p.179.

² Ibid. p.181 et N.Reig (1982) p.139.

³ M.Rutsch p.186.

⁴ Revue *Agro-sintésis*, vol.18, juillet 1987, p.62.

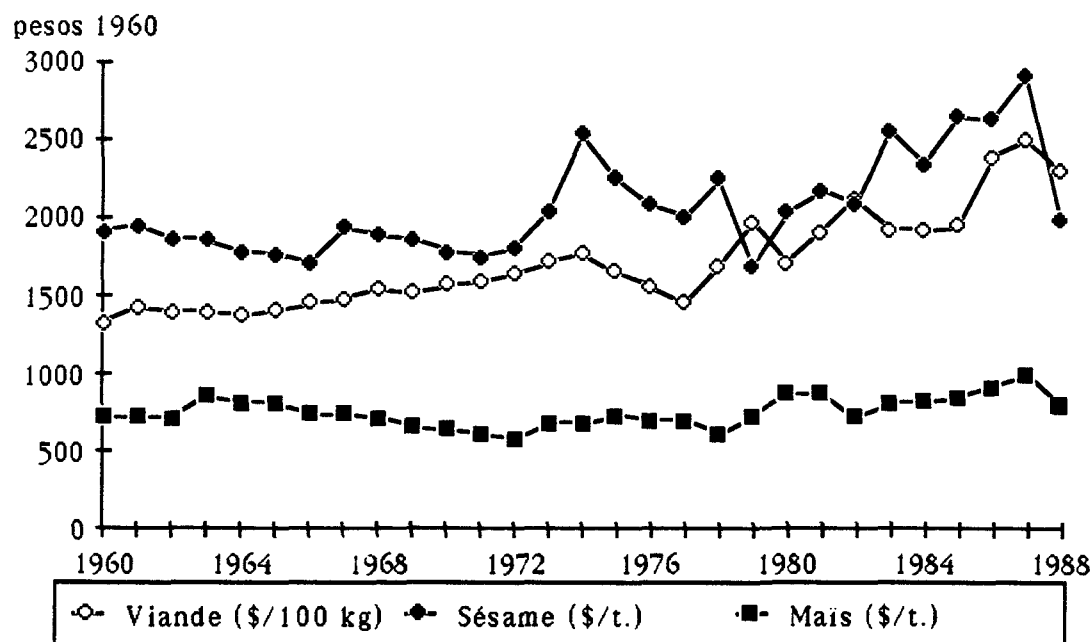
⁵ le niveau des exportations de taurillons aux Etats Unis peut présenter des fluctuations de 100 ou 200% sur une très courte période et donc provoquer des écarts considérables du prix des broutards sur le marché national:

Exportations de bétail vers les U.S.A. (en milliers de têtes)

| 1972 | 1973 | 1974 | 1975 | 1976 | 1977 | 1978 | 1979 | 1980 | 1981 | 1982 | 1983 | 1984 | 1985 | 1986 | 1987 |
|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|
| 7965 | 553 | 363 | 246 | 591 | 552 | 905 | 523 | 340 | 325 | 542 | 650 | 378 | 528 | 1085 | 1070 |

Source: G.Arroyo (1989) p.305. et *Agro-sintésis* vol. 18, mai 1987, p.66.

Graphique XII: Moyennes nationales des prix au producteur du maïs et du sésame et prix de la viande à México 1960-1988
(en pesos de 1960).



Source: voir Appendice IV.

L'étude des prix en vigueur dans la région depuis 1980 est plus édifiante encore: tout au long de cette décennie, la production de taurillons a bénéficié de rémunérations excellentes, grâce notamment au niveau élevé des exportations de bétail entre 1982 et 1983 puis de 1985 à 1987. Et la fermeture temporaire de la frontière en 1988 n'a atténué que très partiellement la hausse des années précédentes. Alors que le coût de la main d'oeuvre subissait une très forte hausse dans la région, pénalisant les productions qui en font un usage intensif, le sésame en particulier (voir le chapitre V), l'augmentation du prix réel des broutards sur la place de Huetamo a été de 20% en sept ans, faisant de l'élevage extensif la spéculation de loin la moins coûteuse et la plus rémunératrice.

Tableau XIV: Evolution du prix des taurillons à Huetamo
(pesos par kg vif) entre 1981 et 1988.

| Années | Prix nominal | Prix réel (1981) | 1981=100 |
|--------|--------------|------------------|----------|
| 1981 | 50 | 50 | 100 |
| 1982 | 90 | 57 | 114 |
| 1983 | 190 | 61 | 122 |
| 1984 | 300 | 69 | 138 |
| 1985 | 450 | 56,5 | 113 |
| 1986 | 1040 | 70,5 | 141 |
| 1987 | 2200 | 65 | 130 |
| 1988 | 3900 | 60 | 120 |

Sources: Asociación Ganadera Local, Huetamo; entrevues avec T.García et A.Flores, cit.

Une interrogation demeure cependant: l'expansion du marché de la viande bovine qui a permis à des régions de l'Altiplano, comme celle de Querétaro ou une partie du Bajío, autrefois spécialisées dans l'élevage laitier ou la porciculture, de se lancer dans l'embouche et concurrencer les éleveurs du Tropique Humide, n'autorise-t-elle pas une telle évolution dans les Terres Chaudes? Car après tout, la région n'est éloignée que par 250 km des lieux

de production de sorgho, de luzerne et de fumier de volailles. Elle demeure proche des abattoirs de México, de Toluca ou de Morelia, et, depuis quelques années, l'amélioration de l'infrastructure routière a considérablement facilité et accéléré les communications avec ces différents centres. Les enquêtes réalisées à Huetamo, à Tiquicheo et à Pueblo Nuevo dans le Bajío, révèlent qu'au début de l'année 1989, le coût réel des aliments employés pour l'engraissement du bétail était en moyenne supérieur de 20 à 25% dans les Terres Chaudes en raison des frais de transport. (Il est vrai que les engraisseurs de Pueblo Nuevo ou de Cadereyta sont également eux-mêmes producteurs de sorgho et parfois de luzerne, ce qui leur permet de réduire leurs coûts d'alimentation). Malgré ce désavantage, certains maquignons de Huetamo et de Tiquicheo se sont essayés à l'embouche avec un certain succès, obtenant même en 1988 des taux de profit de 10 à 12,5% par rapport au capital investi, quand les taurillons engraisés avaient été achetés au prix en vigueur à Huetamo, et supérieur s'ils étaient nés sur leur exploitation¹. L'engraissement demeure donc une activité rentable dans la région, surtout si l'on songe qu'en 1988 le marché n'était pas particulièrement favorable après les restrictions qui touchèrent les exportations de taurillons vers les Etats Unis. Et pourtant, la plupart des commerçants de bétail qui en ont fait l'essai n'ont pas renouvelé l'expérience.

Ces maquignons bénéficient pourtant des contacts établis dans les grands abattoirs péri-urbains et sur les sites d'embouche du Bajío ou de Querétaro, d'où proviennent les aliments. Ils profitent des expéditions de brouards pour s'approvisionner en sorgho et en fumier de volailles, peuvent réduire ainsi les coûts de transport, et vendent mieux leur bétail à l'abattage (au lieu de le céder sur pied aux portes de l'abattoir, ils paient le dépeçage et récupèrent ensuite les carcasses, viscères et peaux qu'ils vendent séparément aux bouchers ou aux industriels). Pour les petits éleveurs et les ranchos isolés, il faudrait payer les prélèvements de ces intermédiaires en amont et en aval de leur production et la rentabilité de l'engraissement serait alors moins évidente. On ne peut pas davantage minimiser le problème de l'eau, dont les animaux mis à l'embouche au cours de la saison sèche font grande consommation et qui, s'il n'est pas insoluble près des principales bourgades et dans la plus grande partie de la plaine alluviale, demeure tout à fait réel dès qu'on s'en éloigne.

Mais le véritable noeud du problème réside dans le fait que l'élevage extensif ou la vente des taurillons permettent une productivité du travail et du capital très supérieure à celle que peut offrir l'embouche: il faut deux salariés à temps plein pour suivre l'engraissement d'un lot de 100 bovins, alors qu'un caporal et sa famille, qui ne reçoivent aucun salaire, peuvent assurer seuls la surveillance d'un troupeau de 400 têtes de bétail qui garantit la vente du même nombre de taurillons. Ceux qui sont les mieux placés pour en maximiser les bénéfices n'ont guère d'intérêt à se lancer dans l'embouche: le commerce des brouards, à partir d'un investissement très inférieur, leur assure une rotation plus rapide du capital sans qu'ils aient à prendre le moindre risque (rappelons que très souvent, les maquignons ne règlent les achats d'animaux qu'après leur revente aux engraisseurs).

Malgré ses qualités d'adaptation aux pires conditions d'embouche, le bétail "créole" élevé depuis des siècles dans les Terres Chaudes répondait mal aux exigences du marché des brouards. Sa petite taille et son arrière train osseux le dévalorisent et le rendement des carcasses (moins de 50% du poids vif) s'est avéré trop faible à partir du moment où les boeufs gras étaient remplacés par les taurillons pour l'approvisionnement des villes. Les

¹ en 1988, un lot de 60 taurillons de 200 kg, achetés pour 45 millions de pesos à Huetamo et amenés à un poids moyen de 380- 400 kg en 7 mois, avec un coût de 29 millions pour les aliments (40 tonnes de sorgho = 16 millions de pesos, 20 tonnes de fumier de volailles, soit 4,2 millions \$ et 12 tonnes de luzerne = 4,8 millions \$, transport depuis le Bajío -4 millions de pesos- inclus), 3 millions de main d'oeuvre (deux employés à plein temps) et 2 millions de transport à l'abattoir de Morelia, soit un coût total de 79 millions de pesos, pouvait y être revendu 88 millions de pesos. Source: entrevues réalisées avec Pedro Suazo et Ogurio Orozco à Huetamo, novembre 1988 et avec Carlos Sánchez à Tiquicheo, février 1989.

premiers taureaux de type zébu furent introduits dans la région au cours des années 1950, en partie sous l'impulsion du général Càrdenas après qu'il eut pris la direction de la "Commission du Balsas" (voir le cinquième chapitre). Par la suite, lorsqu'à la fin des années 1960 les ventes en direction de la Huasteca s'intensifièrent, un flux continu d'animaux sélectionnés, de races Gyr, Brahman ou Indobrasil, que les maquignons ramenaient du Tropic Humide et revendaient comme reproducteurs, s'est établi en sens inverse.

Outre leur haute taille et leur excellente conformation qui en font un produit demandé sur le marché de l'embouche, les zébus sont parfaitement adaptés au climat éprouvant du Moyen Balsas, font une très bonne utilisation des fourrages lignifiés qui constituent l'essentiel de leur alimentation au cours de la saison sèche et manifestent une capacité de résistance à la sécheresse équivalente, voire supérieure, à celle du bétail "créole". La diffusion du phénotype zébu s'est donc effectuée assez rapidement dans la région. En revanche, l'introduction d'autres races sélectionnées pour leur conformation (Hereford, Angus ou Charolais qui bénéficient de prix plus favorables pour les très bons rendements de leurs carcasses) n'a eu aucun résultat car ces animaux ne résistaient pas au climat torride et seuls les taureaux de race Brune des Alpes ont connu un certain succès. Ils sont employés pour améliorer le faible potentiel laitier des hybrides de zébus sans nuire à leur qualités bouchères et la plupart des gros éleveurs utilisent successivement des reproducteurs zébu et "suisses" pour bénéficier au maximum de l'effet hétérosis qui peut résulter des croisements (bons niveaux de production laitière, donc meilleure alimentation des veaux, et bons rendements des carcasses à l'abattage).

Dans le courant des années 1976-1980, une moyenne de 250 à 300 taureaux sélectionnés étaient ainsi vendus chaque année sur la seule place de Huetamo¹, mais ce sont avant tout les riches éleveurs qui en ont bénéficié, car ces animaux coûtent un prix équivalent à la valeur de cinq ou six brouards de 200 kg². Dans les petits troupeaux, ce sont plutôt leurs descendants de la première génération qui sont employés et le renouvellement des taureaux y est également beaucoup plus lent de sorte que la consanguinité peut y devenir préoccupante. Les caractéristiques du bétail de la région se sont cependant fortement améliorées et, à l'exception des ranchos les plus isolés, le phénotype zébu domine désormais dans la plupart des troupeaux. Cette amélioration génétique rapide a été rendue possible, autant que nécessaire, par la spécialisation vers la production de taurillons de moins de deux ans. En vendant les mâles avant qu'ils n'atteignent l'âge de reproduction, il devenait plus aisé de contrôler les saillies, d'y affecter des taureaux sélectionnés et d'effectuer une rotation des reproducteurs.

Parallèlement à ses caractéristiques génétiques, c'est la situation sanitaire du bétail que l'on a amélioré depuis une quinzaine d'années. La campagne d'éradication du varron (le *gusano barrenador* qui se fixe sur le cordon ombilical des veaux nouveaux nés) par lutte biologique au début des années 1980 a permis de réduire sensiblement la mortalité des jeunes animaux. Dans le même temps s'est diffusé l'emploi d'un vaccin à triple effet, contre la septicémie hémorragique (*Pasteurella multocida*), le charbon symptomatique (*Clostridium chauvei*) et le bacille de l'anthrax. En revanche les incitations au déparasitage des animaux sont demeurées sans effets. Les 59 bains anti-tiques installés dans la région par le gouvernement ont été accaparés par les grands éleveurs et demeurent inutilisés à cause du coût du traitement. De même, la lutte contre les parasites internes du bétail est très rarement entreprise malgré les nombreuses morts qui sont attribuées aux infections intestinales.

¹ entrevue avec T.García cit.

² en 1988, le prix des taureaux de registre variait entre 4 et 5 millions de pesos alors que les taurillons de 200 kg se vendaient à \$ 750 000 aux acheteurs du Bajío.

Agriculture paysanne et élevage extensif: la compétition pour l'espace.

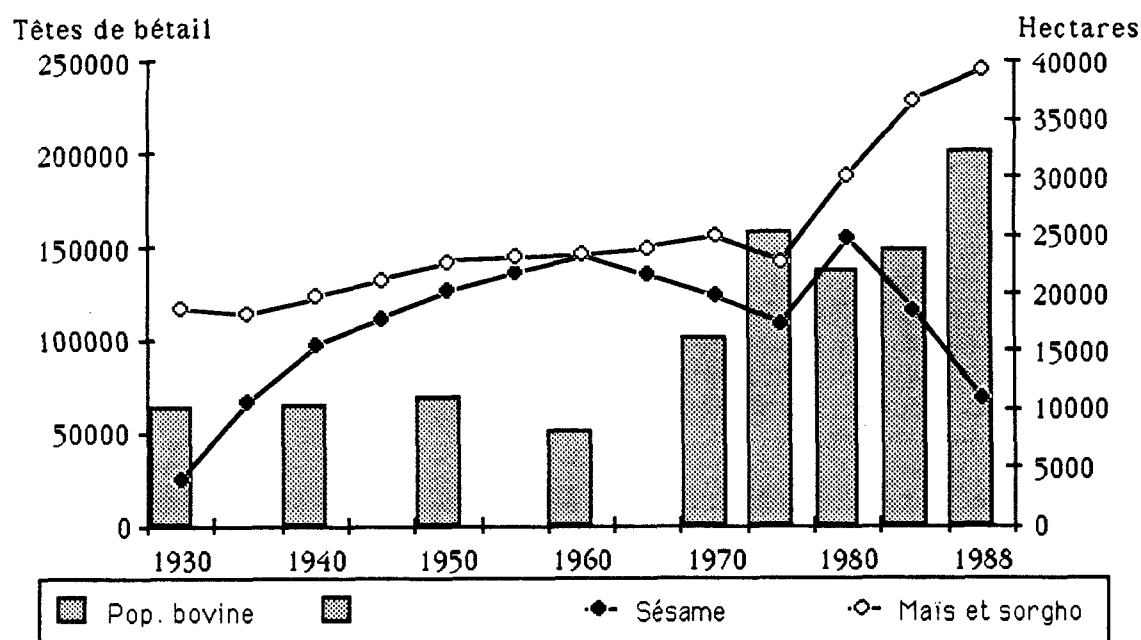
A partir de 1960, l'intégration des Terres Chaudes à la division inter-régionale du travail et aux échanges internationaux s'est traduite par la perte des avantages comparatifs qui avaient permis l'essor économique des années 1940-1960 et le développement de la production régionale de sésame. La proximité des centres de consommation de l'Altiplano et l'immense marché de México n'est plus suffisante pour combler les écarts de productivité qui se creusent entre le Moyen Balsas et les régions d'agriculture ou d'élevage intensifs, qui bénéficient d'importantes ressources en eau. Les producteurs de sésame, c'est à dire l'ensemble de la petite paysannerie ejidale, déjà affectés par la baisse tendancielle des rendements, se trouvent rejetés à des milliers de kilomètres des principaux centres de transformation des semences oléagineuses et leurs revenus s'érodent de façon continue. Les éleveurs voient se restreindre la demande pour les animaux âgés et les boeufs gras, mais un nouveau marché, celui des broutards, s'ouvre à eux, qui se distingue par son dynamisme et sa croissance. On assiste donc au complet rééquilibrage des axes de l'accumulation et c'est toute l'orientation du système agraire qui est remise en question dans les Terres Chaudes.

Affectée par la baisse tendancielle des rendements, la diminution puis l'évolution totalement chaotique des prix, qui ont fini par en faire une spéculation trop hasardeuse, la production régionale de sésame a également été touchée par la forte hausse des coûts de la main d'oeuvre qui l'a pénalisée plus qu'aucune autre production au cours des dernières années. Nous verrons les causes et les modalités de cette augmentation au cinquième chapitre, mais elle a sans doute joué un rôle essentiel dans la rapide réduction de la superficie de sésame que l'on observe depuis 1980. Moins exigeant en intrants et en main d'oeuvre, et stimulé par des prix réels à la hausse, l'élevage de jeunes bovins n'a cessé de progresser dans le même temps. Le niveau de la population bovine de la région est ainsi passé de 51 300 têtes de bétail en 1960, à 101 800 en 1970, 138 600 en 1980 et 202 000 en 1988, soit une multiplication par quatre en moins de trente ans¹.

Cette évolution a pesé sur l'occupation de sols en réduisant le champ des possibilités pour les producteurs des Terres Chaudes: ce sont des cultures à caractère fourrager -maïs et, dans une moindre mesure, sorgho, sorgho fourrager et mil- qui ont occupé l'espace libéré par l'oléagineuse. Car la progression de la surface semée de maïs au cours des dernières années ne peut être interprétée comme une spécialisation vers la production vivrière: c'est bien la fonction fourragère des fanes, et même du grain de maïs qui a guidé cette évolution comme nous le verrons plus loin. En fait, l'étude des statistiques disponibles depuis la Réforme Agraire fait apparaître une évolution antagonique entre les superficies consacrées au sésame d'une part, la population bovine et les cultures produisant des résidus fourragers d'autre part:

¹ *Censos Agrícolas, Ganaderos y Ejidales* de 1960 et 1970 et chiffres établis par la SARH, Distrito de temporal IX, Huetamo, Mich. La fiabilité de ces chiffres est plus que douteuse -notamment en ce qui concerne le premier-, mais l'évolution qu'ils mettent en évidence est suffisamment nette pour leur donner une valeur indicative

Graphique XIV: Evolutions des superficies de sésame, maïs et sorgho et de la population bovine dans les Terres Chaudes 1930-1988.



Sources: Recensements agricoles 1930, 1940, 1950, 1960 et 1970 cit.; SARH district IX, Huetamo.

La tendance au recul du sésame et à l'expansion de l'élevage qui s'observe depuis une trentaine d'années n'a été que brièvement modifiée à l'occasion de l'implantation de DIPASA à Huetamo et de la courte inflation que l'entreprise a provoqué sur les cours de l'oléagineuse en 1979. L'augmentation des prix a coïncidé avec la sécheresse des années 1978-1982, qui a décimé le bétail de la région, et rendait au sésame, plus résistant, un certain avantage sur les autres cultures. Mais c'est bel et bien l'élevage extensif qui est redevenu en peu de temps le centre de gravité du système agraire dans les Terres Chaudes; l'accélération de son expansion au cours des dix dernières années (augmentation des effectifs de 45% en 8 ans) le confirme.

Il ne s'agit pas pour autant d'une régression des activités agricoles. La superficie cultivée s'est accrue (de presque 18% entre 1960 et 1984) et les Terres Chaudes produisent aujourd'hui beaucoup plus de maïs qu'il y a trente ans. Mais, comme c'était le cas avant la Réforme Agraire, l'agriculture est désormais de plus en plus subordonnée à l'élevage, et les conditions de la production agricole dépendent des cours fluctuants des taurillons. On peut s'interroger sur la place que cette évolution a laissé aux petits ejidataires dépourvus de bétail et dans quelles conditions se déroule désormais la production. Comment le système usurier s'est-il adapté alors que le marché du sésame devenait de moins en moins attrayant pour la bourgeoisie régionale? Et dans quelles conditions la superficie cultivée a-t-elle pu croître si l'évolution générale des prix des produits agricoles (ceux du maïs en particulier) a été défavorable depuis trente ans?

2-Les politiques de développement au secours des éleveurs: crédit agricole et "paquets techniques".

La crise du système usurier.

Le début des années 1970 marque donc la fin de l'âge d'or du commerce du sésame: après s'être considérablement réduit, le flux des capitaux dispensés par les industriels de México ou de Morelia, qui avait été un puissant moteur de l'essor régional après la Réforme Agraire, se tarit définitivement en 1975. Parallèlement, les distances et les coûts de transport de l'oléagineuse ne cessent de croître à mesure que se déplacent les fabriques d'huile et de tourteaux, et les marges de bénéfice des grands commerçants de grains en sont directement affectées. La bourgeoisie de Huetamo s'est donc peu à peu détachée du financement et du commerce du sésame, qui avaient fait sa fortune, pour recentrer ses activités vers les secteurs en expansion, le commerce du bétail et celui des fourrages qui, eux aussi, prenaient une valeur croissante (voir la suite de ce chapitre). Les exemples de Salvador Patiño, qui fut un temps le principal accapareur de sésame de Huetamo, se lançant avec succès à partir de 1980 dans la fabrication et la vente d'aliments pour le bétail, ou d'Horacio Martínez, autrefois négociant de grains et devenu l'un des cinq plus grands commerçants de bétail de la région, ont valeur de symboles. Il y a donc eu une réduction sensible des capitaux privés directement investis dans la production de sésame ou dans celle de maïs; et si, de nos jours encore, les petits producteurs règlent souvent leurs dettes par la vente de leur récolte de sésame, celle-ci a cessé de constituer l'objet principal et la condition des prêts usuriers. Les financements privés dépendent de moins en moins du cycle agricole et sont désormais conditionnés à la mise en gage de biens fonciers ou de bétail.

Un autre élément a joué dans la défection des grands commerçants, qui correspond à la réduction du rôle de Huetamo comme pôle économique du Moyen Balsas. La formation d'un périmètre irrigué autour de Pungarabato (devenu Ciudad Altamirano) à partir de 1955, puis la création en 1960 de la "Commission du Balsas", chargée de promouvoir le développement de toute la dépression des Terres Chaudes et qui concentra ses activités administratives dans cette ville, ont favorisé le déplacement du centre de gravité de la région vers la rive gauche du fleuve. Entre 1960 et 1985, plus de 50 000 hectares y ont été ouverts à l'irrigation; depuis lors, l'implantation des capitaux et des entrepreneurs de la région y a favorisé l'essor des cultures maraîchères d'exportation (voir le cinquième chapitre), au détriment de la zone productrice de sésame où ils étaient fixés auparavant. Dès 1970, Huetamo n'était plus, par sa population, que la quatrième ville de la région, dépassée par Ciudad Altamirano, Arcelia et Ajuchitlán¹ et son rôle comme place commerciale s'était réduit à la vente des taurillons.

L'affaiblissement des grands commerçants a encore été accentué par l'installation à Huetamo de banques commerciales puissantes de dimension nationale, Bancomer en 1965 et Banamex en 1974. Ces établissements se sont substitués aux grands usuriers pour capter les dépôts en liquide et octroyer certains crédits à long terme à des conditions beaucoup plus avantageuses. Au début des années 1970 enfin, la crise de l'usure a été consommée par le réengagement de l'Etat dans les activités de crédits à la production et à l'équipement. Trente ans plus tôt, la diffusion du crédit agricole s'était soldée par un échec en raison de son inefficacité par rapport aux circuits privés de l'usure. Cette fois, le désengagement, chaque année plus évident, des commerçants de grain constituait sa meilleure chance de succès.

¹ entre 1950 et 1970, la population d'Ajuchitlán est multipliée par 4,8, celle de Cutzamala augmente de 75% et celle d'Altamirano de 60%, alors que celle de Huetamo ne croît que de 20%. Les écarts sont plus nets encore sur la période 1960-1970, voir L.Duran (1970): *Los Recursos Humanos en la Cuenca del Balsas*. ENAH. México 1970. p.8.

Le réengagement de l'Etat: crédit agricole et prix de garantie.

A partir de 1970, l'Etat entreprend la révision des politiques suivies depuis trente ans vis à vis des zones d'agriculture pluviale, jusqu'alors marginalisées. La superficie des cultures vivrières est alors en régression, la production de maïs stagne et ne parvient plus à satisfaire la demande intérieure: les importations augmentent au point de constituer plus du quart de la consommation nationale¹. Le gouvernement a répondu de deux façons distinctes à cette évolution. La première, classique, fut d'entreprendre de nouvelles distributions de terres dans les régions où la tension sociale était la plus forte et où l'explosion menaçait. La seconde a consisté à relancer le crédit agricole et de l'étendre aux régions défavorisées pour en faire le véhicule du "changement technique" (la seconde révolution agricole) expérimenté avec succès sur les périmètres irrigués. Cette dernière politique culminera entre 1980 et 1982 avec le lancement du "Système Alimentaire Mexicain" (S.A.M.), qui vise alors une meilleure répartition de la manne pétrolière par l'augmentation des prix de garantie des produits vivriers et la distribution de prêts bonifiés aux petits producteurs. Les Terres Chaudes sont particulièrement concernées par ce revirement. Elles constituent une zone de frictions, au voisinage de la Sierra de Guerrero où, entre 1968 et 1974, une guérilla d'origine paysanne s'est organisée autour du "Parti des Pauvres" de Lucio Cabañas, et où les tensions ne se sont jamais vraiment apaisées².

A la fin des années 1960, la Réforme Agraire y entre dans une seconde phase et touche cette fois directement le piémont de l'Altiplano et les municipes de Caràcuaro et de Tiquicheo, relativement épargnés par le gouvernement cardéniste trente ans plus tôt. Vingt cinq ejidos sont fondés entre 1966 et 1982 et plus de 40 000 hectares leurs sont alloués, dans leur majorité des versants et très peu de terrains labourables. Dans le même temps, l'administration fait preuve d'une relative mansuétude vis à vis des invasions et occupations illégales de propriétés privées par les demandeurs de terres des ejidos voisins. Il faut y voir l'expression de la tension sociale qui se manifeste dès cette époque au sein des ejidos créés entre 1935 et 1950, où l'espace agricole ne suffit plus au maintien de la population; nous y reviendrons dans la suite de ce chapitre. Cette nouvelle menace a eu pour conséquence le fractionnement et la vente des derniers grands domaines (de 3000 à 5000 hectares) qui avaient survécu à la Réforme Agraire et à la "grande peur" des années 1935-1950. Au début des années 1980, 18 propriétés de plus de 3000 hectares (celles des familles Díaz et Gómez, de Liodegario Santibañez et de Juan de la Torre entre autres) avaient ainsi disparu et on ne trouvait plus guère dans la région de ranchos dépassant 2000 hectares qui fussent la propriété d'une seule personne.

Mais l'intervention de l'administration a été plus marquante encore dans le domaine de l'appui aux producteurs. La banque de crédit ejidal a repris ses activités à Huetamo au début des années 1970, et les a amplifiées à partir de 1976, après son intégration dans la Banque Nationale de Crédit Rural (Banrural), dont les pouvoirs et les ressources étaient accrus³. A partir de 1975 ont été installés des magasins de la Compagnie Nationale de Subsistance Populaire (CONASUPO) où maïs, sésame puis sorgho pouvaient être vendus aux prix de garantie fixés par l'Etat, à un niveau sensiblement supérieur à celui pratiqué jusqu'alors par les accapareurs locaux. En 1981, six de ces entrepôts fonctionnaient en différents points de la région, mais leur capacité totale de stockage, 1900 tonnes, demeurait

¹ la superficie de maïs passe de 8,3 millions d'hectares en 1966 à 7,4 millions en 1970, 6,7 en 1975 et 5,6 en 1979. Dans le même temps, les importations de la céréale s'accroissent de 4500 tonnes à 945 000, 1,4 millions et 4 millions de tonnes pour les mêmes années. Voir G.Arroyo (1989) pp.44-45 et J.L.Calva (1988): *Crisis Agrícola y Alimentaria en México 1982-1988*. Fontamara. México 1988. p.206.

² il s'agit d'ailleurs de la partie du pays où les mouvements de protestation issus des grandes fraudes électorales de 1988 et 1989 ont été les plus importants et les plus violents (on y dénombrait plusieurs dizaines de morts au début de l'année 1990).

³ jusqu'alors, le secteur privé et l'ejidal dépendaient d'administrations bancaires distinctes, aux ressources plus limitées, à l'image de leur champ d'action.

insuffisante¹. Enfin, depuis 1977 le ministère de l'agriculture (SARH) a également entrepris d'implanter dans chaque chef-lieu municipal une délégation de techniciens chargés de l'assistance aux producteurs.

De ces différents volets de l'action gouvernementale, le crédit agricole a certainement eu l'impact le plus important en raison du vide qu'avaient laissé les commerçants de sésame dans le secteur de l'usure. Il présente aussi l'avantage de combiner les prêts à l'équipement pour l'achat de bétail, d'animaux de trait ou de matériel agricole (tracteurs essentiellement) et les crédits de campagne. Dans l'esprit de ses promoteurs, l'une de ses fonctions réside dans la diffusion des techniques destinées à élever la productivité du travail et les rendements dans les petites exploitations. A cet effet, les crédits de campagne combinent des avances en espèces dispensées au long du cycle de cultures pour permettre l'emploi de main d'oeuvre et de machines agricoles, et des prêts en nature, engrais chimiques, pesticides et semences sélectionnées issues de la Révolution Verte. Ils sont enfin assortis d'une assurance délivrant le producteur du remboursement d'une partie ou du total du prêt en cas de sinistre.

L'une des clés de sa rapide diffusion et du succès enregistré initialement auprès des ejidataires résidait dans les faibles taux d'intérêt pratiqués, qui demeuraient très inférieurs à ceux de l'usure et même au taux moyen de l'inflation. De sorte que lorsque celle-ci s'est accélérée après 1978, pour devenir incontrôlable à partir de 1982, les crédits de campagne sont devenus de véritables subventions. En 1983, les taux demeuraient limités à 16,5% sur six mois alors que l'inflation atteignait 49% sur la même période; et même après leur hausse à 45% en 1986, ils ne dépassèrent pas alors l'augmentation moyenne du coût de la vie². Les prêts proposés jusqu'au début des années 1980 permettaient par ailleurs une très bonne couverture des coûts de production des différentes cultures: en 1980, ils représentaient 90% des coûts calculés pour le sésame et 95% de ceux du maïs³. De la sorte, les transferts effectués au travers du crédit agricole ont pu constituer une part très importante des revenus des petits agriculteurs: en 1981, le montant total (numéraires et fertilisants) alloué à un ejidataire cultivant quatre hectares de maïs et deux de sésame représentait plus de la moitié des revenus bruts que ce dernier pouvait obtenir de la culture de sa parcelle et permettait un bénéfice équivalent à 88% du total des coûts de production (intérêts et assurance compris)⁴. Il était ainsi devenu une pièce centrale des systèmes de production des petits agriculteurs.

Ces conditions expliquent la rapide diffusion qu'a connu le crédit agricole au cours des années 1975 à 1983, phénomène facilité par le fait que le système usurier local ne constituait plus l'opposition qu'il avait représenté quarante ans plus tôt. En fait, les limites de cette diffusion ont surtout été imposées par les sommes allouées par l'administration centrale à la succursale Banrural de Huetamo, et par la déficience des communications avec les zones les plus accidentées du piémont et de l'ouest de la région. L'accès au crédit n'a pas non plus été identique pour tous les secteurs sociaux: les petits tenanciers (fermiers et vachers) des propriétés privées ne peuvent souvent pas en bénéficier, si ce n'est par

¹ Asesoria Interdisciplinaria SC (1982): *Huetamo, Mich.* México 1982. p.108.

² information communiquée par la succursale Banrural de Huetamo: plans de crédit de campagne pour le maïs et le sésame, 1980-1988.

³ Ibid.

⁴ il s'agit d'une estimation effectuée à partir des chiffres fournis par la succursale Banrural de Huetamo. En 1981, les coûts de production à l'hectare (intrants et main d'oeuvre totale plus les intérêts -12% pour le maïs et 16,5% pour le sésame- et l'assurance agricole facturés au bénéficiaire) s'élevaient à 7680 pesos pour le sésame et 6575\$ pour le maïs. Le crédit total alloué équivalait alors à 6715 et 5985 pesos respectivement. Pour un ejidataire cultivant quatre hectares de maïs et deux de sésame (si l'on tient compte de la régression de la culture de l'oléagineuse), les coûts totaux de production étaient donc de 41 660\$ environ, et le montant du crédit de 37 370\$. Le produit de la vente de quatre tonnes de maïs et de 750 kg de sésame s'élevait, selon les prix moyens en vigueur dans la région, à 36 200\$ (10 500 pour le sésame et 25 700 pour le maïs). Le crédit représentait donc en 1981, 51% des entrées totales de l'exploitation (73 570\$) et 118% de son revenu net (environ 32 000\$).

l'intermédiaire de leur employeur. Et ce n'est que très rarement le cas puisque les avances sur récolte constituent encore la base des rapports de production qui y sont maintenus.

Depuis une dizaine d'années, entre le quart et le tiers de la superficie cultivée chaque année dans les Terres Chaudes bénéficie donc du crédit agricole. Cette couverture a peu varié, malgré la crise économique qui a touché les finances publiques depuis 1982: en 1987, plus de la moitié des ejidataires des Terres Chaudes recevait un crédit de campagne¹ et cette proportion atteignait probablement les deux tiers dans la plaine alluviale.

Tableau XV: Superficie régionale concernée par les crédits de campagne de Banrural 1979-1987.

| Cultures | 1979 | 1980 | 1981 | 1982 | 1983 | 1984 | 1985 | 1986 | 1987 |
|-----------------|--------|--------|--------|--------|--------|--------|--------|--------|--------|
| Maïs | ? | 4985 | 13 805 | 13 464 | 13 457 | 7298 | 9842 | 10 634 | 9815 |
| Sésame | ? | 7740 | 4583 | 4521 | 4209 | 4480 | 4897 | 4231 | 3792 |
| Sorgho | - | - | - | - | - | 41 | 502 | 455 | 605 |
| Total | 12 200 | 12 725 | 18 388 | 17 985 | 17 666 | 11 819 | 15 241 | 15 320 | 14 212 |
| % Sup. cultivée | 24,5 | 23 | 34 | 32 | 30 | 22 | 26 | 24 | 26 |

Sources: S.Díaz et al. (1985) p.523, I.Santacruz et R.M. Blatt (1988), annexes.

Il convient cependant de nuancer la portée et l'efficacité de l'action gouvernementale en ce domaine. Par rapport aux grandes zones agricoles du plateau central, où le crédit public a été le moteur de la modernisation des systèmes de production (voir le développement du complexe sorgho-porciculture dans le Bajío...), le versant pacifique-sud du pays fait figure de parent pauvre. Que l'on songe, par exemple, que l'ensemble de l'Etat de Guerrero (2,1 millions d'habitants en 1980) a reçu de Banrural en 1986, une dotation à peine supérieure à celle dont bénéficiait alors un seul municipe de la région porcicole, celui de Pastor Ortiz².

Dans les Terres Chaudes, la relative stabilité des superficies concernées par les crédits de campagne depuis 1982 tend à occulter les effets réels de la crise des finances publiques. Ce résultat a été obtenu grâce à la réduction des sommes allouées à l'hectare et par une couverture de moins en moins effective des coûts de production. Les frais de main d'oeuvre sont en effet calculés chaque année sur la base du salaire journalier qui était en vigueur lors de la précédente récolte. Or, depuis 1980, l'augmentation moyenne du coût de la main d'oeuvre entre deux cycles de cultures successifs a dépassé 100%. De sorte qu'en 1988, les quotas de crédits furent définis sur la base d'un salaire journalier de 6700 pesos, alors que celui-ci s'élevait à 10 000 pesos au moment des semis, à 12 000 lors des sarclages et même parfois à 15 000 pesos à l'heure de la récolte. Même en suivant ce mode de comptabilité, la couverture des coûts de production ainsi calculés est passée de 95% pour le maïs et 90% pour le sésame en 1980, à 73 et 71% respectivement en 1984 et 49 et 43% en 1987³. En fait, à cette date, le crédit délivré pour la culture du sésame ne couvrait plus guère qu'un tiers de ses coûts réels. Si l'on se base sur les calculs effectués par Banrural -hypothèse donc favorable au producteur-, le crédit alloué à un ejidataire cultivant quatre hectares de maïs et deux de sésame ne représentait alors guère plus de 40% des

¹ I.Santacruz et R.M.Blatt (1988), annexes.

² réunion avec la direction de la matrice Banrural pour la région Pacifique-sud (Michoacán, Colima, Guerrero) à Zamora, le 12 mai 1989.

³ d'après les barèmes fournis par Banrural Huetamo concernant les cultures des variétés locales de maïs et de sésame, avec emploi de fertilisants chimiques.

revenus bruts d'une exploitation dont la marge de bénéfices était tombée à 10% des coûts de production, en chute libre par rapport à ce qu'elle était six ans plus tôt¹.

Il ne s'agit pas là d'un phénomène particulier aux Terres Chaudes, l'évolution a été semblable dans tout le pays. Selon J.R.Heath², entre 1977 et 1983, la superficie concernée par les prêts de Banrural s'est élevée de 68% à l'échelle nationale, mais le montant du crédit n'a progressé que de 8% en valeur réelle. De sorte que l'élargissement de la couverture spatiale du programme a été obtenu par la diminution du montant moyen de chaque prêt. Au cours des dernières années, le financement public dans la région du Moyen Balsas s'est en fait peu à peu réduit au seul coût des intrants (labour mécanisé, engrais et produits phytosanitaires), pénalisant les cultures qui font un usage intensif de la main d'oeuvre, comme le sésame, au profit de celles qui peuvent être mécanisées (sorgho et, à un degré moindre, maïs). Ces circonstances ont eu un poids déterminant dans la régression de la culture du sésame, qui s'accélère depuis 1985, et dans l'accroissement du nombre de "*carteras vencidas*", les producteurs qui n'ont pu rembourser leur emprunt et sont privés de tout nouveau financement.

Outre cette lacune, relativement récente, le crédit agricole n'échappe pas aux défauts qui avaient présidé à sa mise en place au lendemain de la Réforme Agraire cardéniste, et qui ont été évoqués au chapitre précédent. Parmi ceux-ci, le décalage entre les dates de remise des tranches du crédit et les besoins de trésorerie des paysans est à mettre en relief. Cela est particulièrement sensible à la fin du cycle de culture, au moment de la soudure, lorsque les réserves de maïs s'épuisent et que les réquisitions de travailleurs salariés sont très importantes (pour la récolte du sésame notamment). Or les parts de crédit qui sont délivrées à cette époque sont les plus faibles de tout le cycle agricole, entre 12 et 15% des maigres sommes allouées en 1988, en raison de la sous estimation des coûts de main d'oeuvre qui est faite par Banrural. Très souvent, le producteur n'a alors d'autre recours que l'usurier du village pour faire face à ses besoins d'argent. Le phénomène s'aggrave encore lorsque l'on s'éloigne des chefs-lieux municipaux et des principaux axes de communication. Dans les villages les plus isolés, la première tranche du crédit n'arrive souvent qu'à la mi-juillet, lorsque les semis ont déjà eu lieu et que les sarclages sont en cours. Elle sert alors à payer les intérêts des prêts usuraires qu'il a fallu demander pour financer les semis, et ce retard se répercute ainsi jusqu'à la récolte, annulant les avantages que le crédit public présente en théorie pour les producteurs.

Il est enfin un des volets du crédit unanimement dénoncé par les ejidataires: l'assurance agricole qui lui est liée. Une société d'Etat, ANAGSA³, a en effet été créée pour garantir les capitaux prêtés par les organismes de crédit agricole (Banrural et FIRA). L'assurance devrait avoir une fonction essentielle dans une région où les cultures dépendent à ce point des aléas climatiques: entre 1974 et 1980, en moyenne, 24% de la superficie semée dans les Terres Chaudes ont été sinistrés totalement et 47% le furent partiellement; l'administration agricole considère que plus de 40% de la SAU totale du municipe de Huetamo présente de hauts risques pour l'agriculture⁴. Dans ces conditions, l'assurance agricole devrait constituer une sécurité, autant pour le producteur, qui peut échapper ainsi au paiement de la totalité ou d'une partie de sa dette, que pour Banrural, dont les comptes ne sont plus menacés par les cessations de paiement des sujets de crédit.

¹ en 1987, Banrural évaluait les coûts de production à 389 300 pesos sur un hectare de sésame et 372 800 \$ par hectare de maïs, soit un total de 2 270 000 \$ dans l'exemple évoqué. Les quotas de crédit s'élevaient alors à 167 500 et 181 600 pesos respectivement, 1 061 400 \$ pour l'ensemble de l'exploitation. Les prix moyens au producteur s'établissant cette année à 240 000 \$ par tonne de maïs et 700 000 \$ par tonne de sésame, la vente de la récolte aurait représenté 1 450 000 pesos. Soit un revenu brut total de 2 511 400 \$ et un bénéfice de 241 000 pesos seulement.

² J.R.Heath (1988): "El Financiamiento del Sector Agropecuario en México" in J.Zepeda: *Las Sociedades Rurales Hoy*. Colegio de Michoacán-CONACYT. México 1988. pp.135-136.

³ Assurance Nationale pour l'Agriculture et l'Elevage.

⁴ Asesoría Interdisciplinaria (1982) p.148.

En fait, c'est surtout à la banque qu'elle est profitable qui, pour protéger ses finances, conditionne désormais ses prêts à la prise de l'assurance. Il en résulte un coût du crédit supérieur, qui serait accepté si la protection de l'agriculteur était effective. Ce n'est que rarement le cas. Par manque de personnel et du fait de sa corruption, les parcelles sinistrées ne sont inspectées que très longtemps après que le paysan ait fait sa déclaration de pertes. Sous la pression des grands éleveurs, le bétail de l'ejido y a souvent déjà pénétré et fait disparaître les traces du sinistre qu'ANAGSA se nie alors à reconnaître. Même s'il est parfois inévitable dans les villages les plus isolés, ce "retard" n'est pas toujours innocent. Il permet à ANAGSA d'équilibrer ses comptes de façon plus satisfaisante et à certains inspecteurs d'arrondir leur salaire en privilégiant les ejidataires qui savent se montrer "reconnaisants". Il n'est pas rare que, dans un même ejido, des petits lopins sinistrés ne soient pas pris en compte, alors que tel cacique qui a déjà effectué la récolte se voit libéré de ses dettes. La majorité des petits producteurs doit donc payer plus cher une couverture qui s'est révélée peu efficace et la désaffection vis à vis du "crédit injuste" n'a fait que croître au cours des dernières années.

La réduction des sommes allouées, leur mauvaise répartition au long du cycle de cultures et les abus commis dans le fonctionnement de l'assurance agricole sont autant d'explications à la régression des activités de Banrural, que l'on peut observer depuis les années 1981-1983, où elles connurent leur plus forte extension (voir le tableau XV). La stagnation des prix des produits vivriers et l'envolée du coût de la main d'oeuvre ont encore aggravé la situation des petits producteurs, et rendu de plus en plus difficile le paiement du crédit. En 1988, le taux de récupération des prêts délivrés par la succursale de Huetamo s'élevait à peine à 42% et la majorité des ejidataires de la région était privée de tout nouveau financement pour cette raison¹. On mesure sans peine l'effet de ces diverses restrictions en se rappelant l'importance qu'avaient les transferts monétaires liés au crédit pour les petites exploitations au début de cette décennie. Il n'est sans doute pas fortuit que cette même année 1988, les plus violents mouvements populaires qui secouèrent la région après l'élection présidentielle furent dirigés contre le siège de Banrural à Ciudad Altamirano.

Si le réengagement des pouvoirs publics dans le financement de la production s'est finalement soldé par un bilan plutôt mitigé, qu'en a-t-il été du second volet de leur action, celui qui visait l'augmentation du prix des denrées agricoles? Le gouvernement espérait y pourvoir en installant six magasins CONASUPO en divers points de la région, où les producteurs pouvaient vendre leur récolte au prix garanti par l'Etat. Entre 1980 et 1982, avec la mise en place du "Système Alimentaire Mexicain" (S.A.M.), ces prix garantis ont été revalorisés et auraient dû entraîner avec eux le niveau des rémunérations des petits agriculteurs. Mais CONASUPO ne s'est jamais engagée dans des achats massifs de sésame qui seraient allés à contre courant de la politique du gouvernement visant à approvisionner l'industrie par des importations de soja à bas prix². De plus, les magasins d'Etat fixent des conditions extrêmement strictes quant aux quantités minima (plus de 500 kg de maïs par exemple) et à la qualité des produits qu'ils acquièrent. Des barèmes dégressifs tiennent compte du degré d'impureté et d'humidité de la récolte qui réduisent le prix garantis dans une proportion variant entre 5 et 15%.

Ces conditions permettraient cependant une rémunération supérieure à celle qui est offerte par les différents commerçants de la région. Mais l'insuffisante capacité de réception des entrepôts de CONASUPO (1900 tonnes pour toute la région), leur petit nombre et la lenteur des contrôles de qualité imposent au producteur des délais d'attente qui lui sont d'autant moins supportables qu'il lui a souvent fallu parcourir des dizaines de kilomètres et payer le transport de sa récolte pour en arriver là. De plus, une fois ce

¹ réunion avec la direction de Banrural, secteur Pacifique-sud à Zamora (12-05-89) cit.

² CONASUPO n'a effectué d'achats significatifs de sésame qu'au cours de l'hiver 1980-81 et depuis l'abandon du SAM en 1982, sa participation au marché est devenue symbolique.

premier obstacle franchi, ce n'est pas une liasse de billets qui lui est remise, mais un bulletin qu'il faut aller se faire payer par Banrural, à Huetamo. Le paysan ne peut donc ainsi échapper au paiement de ses dettes et il ne sait bien souvent pas à quoi correspond la somme -décevante- qui lui est finalement remise. Ce procédé a accru la réputation de vols et d'abus perpétrés par l'administration aux dépens des agriculteurs illettrés¹. Et les problèmes de ceux-ci ne s'arrêtent pas là, car au moment de la récolte, alors que le crédit n'a pas encore été récupéré, Banrural se trouve fréquemment en rupture de liquidités et impose des délais de 5 à 10 jours pour le paiement des achats de CONASUPO. Ce qui oblige les producteurs à d'incessants aller et retours entre leur village et Huetamo, pendant que les intérêts de prêts usuraires qu'ils ont pu contracter s'accumulent.

Il s'agit là d'un handicap majeur car les paysans ont évidemment besoin de toucher les dividendes de la récolte sitôt celle-ci terminée. Ils se tournent donc vers les commerçants et les usuriers de la région qui ont le mérite d'accepter jusqu'aux plus petites quantités de grains, présentent des tarifs fixes même s'ils sont bas et, surtout, ont l'immense avantage de payer leurs achats rapidement et au comptant. En définitive, "le système de commercialisation employé par les accapareurs de grain est beaucoup plus efficace que l'officiel (...) A tel point que bien que tous (les agriculteurs), sans exception, considèrent que les accapareurs s'enrichissent à leurs dépens et trichent à la pesée, ils préfèrent vendre leur marchandise à ceux-ci plutôt que de l'offrir à CONASUPO"². Ces conditions font du commerçant local le premier fournisseur de CONASUPO et le principal bénéficiaire des prix garantis, après qu'il ait acheté au rabais sa récolte au producteur. Ces prix, qui ont été établis par l'Etat pour fixer un plancher aux rémunérations offertes aux agriculteurs, font en définitive office de prix plafond dans les Terres Chaudes. De sorte que "l'on détecte dans les villages les plus éloignés de la région un prix de vente moyen d'un peu plus de 50% du prix garanti"³.

Le bilan global de l'intervention de l'Etat sur le crédit agricole et le niveau des prix aux producteurs n'est cependant pas tout à fait négatif. Une alternative sérieuse à l'emprise des commerçants-prêteurs existe désormais et les conditions de l'usure se sont sensiblement adoucies dans l'ensemble de la région. Il est évident que le système usurier, tel qu'il fonctionnait à la fin des années 1950, n'a pu se perpétuer et certaines relations de clientélisme qui constituaient la base de l'économie agricole en ont été affectées. L'effet sur les prix est en revanche plus difficile à cerner, d'autant que, depuis quinze ans, une instabilité certaine a marqué leur évolution au niveau national. Une telle évaluation est pratiquement impossible pour le sésame, l'intervention de CONASUPO sur ce produit étant demeurée symbolique, et le renversement du marché au cours de la même période ayant balayé les points de repère. Il est en revanche probable que les prix du maïs, malgré la stagnation observée au cours des dix dernières années, ont bénéficié de cette intervention. Celle-ci a donc favorisé une relative augmentation des marges d'accumulation des paysans pauvres en limitant l'emprise que les commerçants de grain avaient sur eux. Il reste à savoir si cette augmentation a été suffisante pour permettre l'amélioration du niveau technique des paysans et si les rendements et la productivité du travail en ont bénéficié.

¹ CONASUPO n'échappe pas non plus à la corruption qui gangrène l'administration régionale: "...ils paient avec des chèques sans fonds ou avec un retard de huit jours; ils ne nous rendent pas les sacs et volent à la pesée et font des affaires avec les achats de CONASUPO, la preuve c'est que l'administrateur a installé à son nom cinq magasins de *tortillas* en profitant du maïs qu'il contrôle". (Témoignage du commissaire ejidal de Huetamo, recueilli par I.Santacruz et R.M.Blatt (1988) et reproduit en annexes.)

² H.Díaz-Polanco (1982) pp.173-174.

³ Asesoría Interdisciplinaria (1982) p.130.

Le changement technique: une avancée sélective dont profitent surtout les éleveurs et les producteurs de fourrages.

Dans sa conception, le crédit agricole devait être le meilleur instrument de l'extension aux zones d'agriculture pluviale, du changement technique qui avait été expérimenté avec succès sur les périmètres irrigués lors de la Révolution Verte des années 1950-65. Ses différentes composantes correspondent à la définition d'un "paquet technique" qui inclut l'emploi du tracteur (pour les labours et les semis), celui d'engrais chimiques, de produits phytosanitaires (herbicides, insecticides, fongicides) et d'un matériel végétal sélectionné pour ses hauts rendements potentiels. Ce "paquet" présente l'inconvénient d'être conçu comme un tout indivisible et coûteux, très productif, mais à la seule condition que toutes ses composantes soient rassemblées. Il suppose donc la remise en question des techniques très particulières mises au point depuis des siècles par les agriculteurs de la région, exige d'eux un investissement important et une prise de risques non négligeable. C'est en fait une véritable révolution qui leur est proposée si l'on songe que les procédés culturels employés dans la région (extension de l'espace cultivé à différents étages agro-écologiques, combinaison de la culture sur brûlis et de la culture attelée, de différentes espèces végétales et de variétés plus ou moins hâtives d'une même espèce...) visaient précisément à minimiser les risques de sinistre dus aux aléas climatiques. Il apparaît en fait que ce sont les techniques qui favorisent l'orientation des systèmes de cultures vers la production de fourrages pour l'élevage naisseur, en même temps qu'elles permettent une plus grande productivité du travail, qui ont eu la plus forte diffusion. Lorsqu'elles renforçaient la spécialisation du système agraire, et seulement dans ce cas, les composantes du changement technique ont été rapidement assimilées.

Les contraintes auxquelles les nouvelles techniques soumettent le producteur expliquent l'échec des variétés de hauts rendements qui étaient pourtant le symbole de la Révolution Verte. L'utilisation des hybrides pose un premier problème au petit paysan qui ne peut utiliser comme semences les grains récoltés l'année précédente: ils présentent une dégénérescence rapide qui minimise leur potentiel. Il faut donc les acheter -cher- chaque année, et dépendre à l'excès des livraisons effectuées par Banrural, dont nous avons déjà évoqué les fréquents et graves retards. Pour le maïs, ce défaut est aggravé par le fait que les variétés proposées, qui ont un cycle de développement végétatif plus long et plus exigeant en eau pour produire plus de grain, sont aussi plus sensibles à la sécheresse. Si la "canicule" ne se fait pas sentir, les rendements sont alors excellents, mais dans le cas contraire, ils sont très inférieurs à ceux des variétés "créoles". Leur vulnérabilité est aussi forte après la récolte: les grains sont plus tendres et les épis mal protégés par les spathes. Ils sont donc vite attaqués par les charançons et, à moins de les protéger par un coûteux traitement insecticide, le producteur n'a d'autre solution que vendre sa récolte au moment où les prix sont les plus bas, pour racheter du maïs au prix fort tout au long de l'année. Aux yeux des éleveurs enfin, les variétés sélectionnées pour leur rendement en grain ont des tiges plus courtes et une valeur fourragère moindre que les variétés locales qui culminent à 2,5 m. Autant de facteurs qui expliquent l'échec total des maïs hybrides dans la région.

Il n'en a pas été de même avec le sorgho. Introduit dans les Terres Chaudes par l'administration agricole au début des années 1970, il a connu une forte diffusion depuis dix ans et concurrence de plus en plus fortement le sésame sur les sols maigres et érodés. Semé par les propriétaires de bétail pour sa forte production de matière sèche, il présente l'avantage de s'adapter parfaitement au climat de la région et d'assurer une production régulière même les années les moins pluvieuses. Il a surtout bénéficié, plus que toute autre culture, des gains de productivité permis par l'utilisation des herbicides et la mécanisation.

Même si l'emploi des tracteurs s'était étendu dans la plaine alluviale au cours des années 1950, notamment aux mains des grands producteurs de sésame, c'est surtout à partir de 1970, et plus encore depuis dix ans, qu'il s'est généralisé aux petites exploitations ejidales, sans toutefois dépasser les limites de la zone de grandes cultures, au long des

principaux cours d'eau (Balsas et Río Tuzantla). Le nombre de tracteurs y a été multiplié par deux entre 1960 et 1980 et il a probablement de nouveau doublé depuis lors:

Tableau XVI: Mécanisation lourde de l'agriculture dans les Terres Chaudes 1960-1984 (nombre de tracteurs par municipes et superficie concernée).

| Nombre de tracteurs: | 1960 | 1980 | 1984 |
|----------------------|----------|------|------------|
| à Huetamo | 16 | 40 | environ 65 |
| à San Lucas | 9 | 8 | 12 |
| à Tiquicheo | 0 | 5 | 6 |
| Total régional | 25 | 53 | 83 |
| Sup. mécanisée (ha) | 2000 (?) | 4770 | 8545 |
| % Sup. cultivée | 4,5 | 9,5 | 17 |

Sources: recensement agricole 1960, Asesoria Interdisciplinaria (1982) p.113, S.Diaz et al. (1985) p.521.

La généralisation de l'emploi du tracteur sur une partie croissante des terres labourables se doit essentiellement à sa rapidité d'intervention qui permet de faire sauter certains goulots d'étranglement du calendrier agricole: le tracteur peut retourner la totalité d'un lopin ejidal de six hectares en deux journées alors qu'il faut y consacrer dix à quinze jours avec un attelage de boeufs et un araire. Il devient aussi possible de travailler les sols encore indurés à la fin de la saison sèche ou lorsqu'ils sont à peine humectés par les premières pluies, de manière à effectuer les semis une ou deux semaines plus tôt et à prendre une avance décisive sur la sécheresse d'août. L'avantage est particulièrement appréciable pour le maïs qui est plus sensible à la "canicule" et qui, souvent semé sur des sols profonds qui sont aussi très argileux, requiert alors un travail plus profond et contraignant. Il l'est en revanche moins pour le sésame, qui s'accommode mieux des sols maigres et empierrés. Il est significatif que les utilisateurs du tracteur justifient leur choix par ce gain de temps, plus que par l'action bénéfique du labour sur la fertilité et la structure des sols autrefois travaillés à l'araire. Les petits agriculteurs n'effectuent d'ailleurs un labour profond sur terrain sec (avec charrue à disques) que tous les deux à quatre ans, et la préparation du terrain se limite à un simple binage superficiel (au cultivateur à dents), réalisé après l'arrivée des pluies, les années intermédiaires. Les parcelles ne sont donc vraiment retournées qu'une année sur deux, voir une année sur quatre, ce qui limite le coût de la préparation du sol tout en permettant de semer au plus tôt le quart ou la moitié de la superficie qui sera cultivée.

La mécanisation lourde libère enfin les agriculteurs de la location et de l'entretien d'une paire de boeufs durant toute la saison des pluies. Il est possible d'effectuer la préparation du sol et du lit de semences avec un tracteur et de louer ou d'emprunter, si l'on n'en possède pas, un attelage léger de mules ou d'ânes durant les travaux de buttage. Il s'avère qu'ainsi les coûts d'utilisation du tracteur ne dépassent pas ceux des attelages de boeufs, ce qui laisse augurer d'une diffusion de plus en plus rapide:

Tableau XVII: Coûts comparés de l'emploi du tracteur et de la traction animale sur une parcelle de six hectares en 1986.

| Tracteur + location attelage léger | location attelage de boeufs |
|--|--|
| - labour avec disques sur 2 has* 24 000 \$ | -loyer: 12 hectolitres de maïs 81 500 \$ |
| - scarifiage (cultivateur à dents) sur 6 has: 36 000 \$ | - entretien (2,5 kg de maïs/ jour durant 5 mois): 5,4 hl 36 300 \$ |
| - semis (6 has): 24 000 \$ | |
| - location des ânes (8 jours): 32 000 \$ | |
| Total: 116 000 \$ | Total: 117 800 \$ |

* On considère qu'un tiers de la superficie est labouré en profondeur chaque année.

Sources: Enquêtes effectuées dans l'ejido de Turitzio, nov. 1986-avril 1987.

Dans la plaine alluviale, pour qui ne dispose d'aucune force de traction, il est donc devenu moins coûteux d'employer un tracteur qu'un attelage de boeufs. Le seul facteur qui milite encore pour l'utilisation de la traction animale est qu'une grande partie de son coût est différée jusqu'à la récolte, lorsque se règle le loyer des boeufs, alors qu'il faut payer sans délai le propriétaire du tracteur. Malgré cet avantage, la demande et l'utilisation des attelages ont fortement chuté depuis une quinzaine d'années et ne se maintiennent guère que dans les zones accidentées, où les faibles superficies cultivées ne justifient pas l'investissement et l'entretien de machines coûteuses. Mais même dans les vallées étroites des municipes de Caràcuaro ou de Tiquicheo, des tracteurs légers sont désormais acheminés depuis Huetamo, et y séjournent pour la durée des labours. Des attelages plus légers d'ânes ou de mules ont également remplacé les boeufs pour les tâches de buttage ou de semis, et même pour le travail des sols maigres et légèrement pentus où les tracteurs ne peuvent pénétrer. Ils permettent eux aussi de sensibles gains de temps, même si la qualité et la précision des travaux réalisés s'en ressentent. Cette évolution va dans le sens de l'orientation générale des systèmes d'élevage depuis que la vente d'animaux jeunes a pris le pas sur la production de boeufs pour le travail et l'embouche. La majorité des éleveurs de la région ne conserve des attelages que pour l'usage des petits tenanciers qui sont établis sur leurs propriétés.

L'emploi des ânes et des mules a largement été encouragé par Banrural qui a défini des lignes de crédits à long terme pour permettre leur acquisition et aidait à leur acheminement depuis les Etats de Zacatecas ou de Durango¹. Mais l'appui des pouvoirs publics s'est surtout manifesté en faveur de la motorisation des ejidos. Depuis une dizaine d'années, les prêts subventionnés pour l'achat de tracteurs constituent en moyenne 55 à 60% des crédits pour l'équipement agricole accordés sur l'ensemble de la région, loin devant les véhicules de transport, la petite infrastructure d'irrigation et les animaux de trait. Bon an-mal an, entre 8 et 10 tracteurs équipés sont ainsi vendus à des groupes d'ejidataires, suivant le principe des sociétés de crédit qui a été évoqué au chapitre précédent. Or le déséquilibre qui préside à la formation de ces sociétés demeure le même qu'au lendemain de la Réforme Agraire. L'oligarchie ejidale y tient un poids majeur et l'utilisation qui est faite des machines est forcément disproportionnée. Des tensions s'en suivent au sein de la société, l'entretien du tracteur s'en ressent et le matériel se dégrade rapidement; le paiement des annuités devient de plus en plus problématique. Le plus souvent, la société se dissout au bout de quelques années et, pour minimiser les pertes, la banque entreprend de vendre la machine au plus offrant. Ces crédits à l'équipement aboutissent ainsi à la concentration des tracteurs dans les mains de l'oligarchie ejidale, voir de propriétaires voisins, qui les louent ensuite dans toute la région. Avec quel profit?

Au cours des années 1950, la possession de tracteurs revêtait un intérêt particulier, dans la mesure où le manque de ressources de la part des petits ejidataires se traduisait par une grande disponibilité de terres que l'on pouvait louer pour y semer le sésame. La diffusion du crédit agricole dans la zone de grandes cultures et la chute des revenus que procure l'oléagineuse ont réduit cette possibilité: on ne trouve plus guère de bonnes terres à louer et personne ne se risquerait à y entreprendre la culture du sésame sur une grande échelle. Les tracteurs sont donc plus souvent loués pour les travaux de labours et de semis ou pour entraîner de petits moulins attelés qui permettent d'améliorer la digestibilité des fourrages (grains mais aussi cannes de maïs ou de sorgho) durant la saison sèche. Mais la période des labours et des semis ne dépasse pas un mois dans la région, et même en travaillant jour et nuit, un tracteur ne peut cultiver plus de 100 à 120 hectares durant cette période. Les possibilités d'emploi sont donc très concentrées dans le temps, et pourtant les calculs de rentabilité démontrent qu'elles demeurent suffisantes pour dégager un taux de profit raisonnable:

¹ entrevue avec Salvador Borja cit.

Tableau XVIII: Rentabilité économique de l'exploitation d'un tracteur dans les Terres Chaudes en 1986.

| | | |
|-----------------|---|--------------|
| Revenus: | - Labour avec disques (25 has): | 300 000 \$ |
| | - Travail au cultivateur (100 has): | 600 000 \$ |
| | - Préparation lits de semence (100 has): | 400 000 \$ |
| | - Location moulin durant la saison sèche (100 tonnes maïs, sorgho et fanes): | 1 500 000 \$ |
| | - Revenu total: | 2 800 000 \$ |
| Coûts: | - Amortissement tracteur et matériel (10 ans): | 1 500 000 \$ |
| | - Gasoil: | 500 000 \$ |
| | - Pièces de rechange: | 200 000 \$ |
| | - Coût total: | 2 200 000 \$ |
| Taux de profit: | | 27,5% |

Sources: entrevue avec Raúl Aguirre, Turitzio, janvier 1987.

La part des revenus tirés de l'emploi du moulin permet de constater -sans s'intéresser à la destination des cultures semées-, que le tracteur est un outil dont la rentabilité dépend à un degré majeur de l'élevage; il n'est donc pas surprenant que tous les propriétaires de tracteurs disposent de cet accessoire. Grâce à la préparation de fourrages, la relation bénéfices-coûts s'établissait à 27% en 1986, mais elle a pu être partiellement remise en question par la hausse des prix du gasoil ces dernières années. En fait, pour l'oligarchie ejidale, pour les grands éleveurs, le bénéfice réel que l'on peut attendre de l'exploitation d'un tracteur dépasse largement les calculs effectués ci-dessus. La concentration des tracteurs entre leurs mains présente un intérêt parce qu'elle perpétue leur contrôle sur la force de traction au delà de l'élimination des animaux de trait, et prolonge donc les relations de domination et de clientélisme dans chaque village. Pour semer à temps, il faut bénéficier, tout comme auparavant, de la bienveillance des puissants: la politique de "motorisation" menée par le gouvernement n'a fait que conforter leur pouvoir quand elle ne l'a pas renforcé. L'intérêt des éleveurs continue de la sorte à guider le schéma d'exploitation des sols de chaque ejido: dès lors que le sésame a cessé d'être une spéculation intéressante pour eux et que la disponibilité de fourrages a menacé leur capacité d'accumulation, ils ont exercé leur influence en faveur de la production de grains ou de plantes destinés au bétail. L'emploi de plus en plus fréquent du tracteur implique enfin une réduction de la demande de main d'oeuvre et la paupérisation des villageois qui doivent s'employer comme journalier pour survivre. On observe dans le Michoacán que la mécanisation lourde, même limitée à la préparation des sols, se traduit par l'expulsion du quart de la force de travail employée auparavant¹. Si les premiers touchés sont évidemment les paysans sans terre, ce mouvement s'étend aussi à terme aux plus petits tenanciers, ceux qui ont hérité de la moitié ou du tiers de la parcelle ejidale de leur père et ne peuvent s'y maintenir sans recourir au salariat. La diffusion des tracteurs favorise donc la récupération de ces lopins par l'oligarchie et accélère les processus de concentration foncière.

Apparue plus tardivement, puisqu'elle est liée à la relance du crédit agricole, l'utilisation des engrais chimiques et des produits phytosanitaires s'est étendue plus vite encore que celle des tracteurs, depuis les terres labourées de la plaine alluviale, vers le piémont et les cultures de défriche-brûlis. Il existe peu de chiffres fiables qui permettent de rendre compte de cette progression (la succursale de Banrural à Huetamo affichait des ventes de fertilisants s'élevant à 2675 tonnes en 1981 et 3650 tonnes en 1984, soit une progression de 36% en trois ans²), mais les enquêtes effectuées dans la région démontrent qu'elle a été très rapide. Il est certain que l'emploi des engrais sur des parcelles qui avaient

¹ voir T. Luck (1988) p.113.

² Asesoria Interdisciplinaria (1982) p.126, S. Díaz et al. (1985) p.210.

été soumises depuis très longtemps à la culture continue et à la répétition des semis de sésame, plante particulièrement épuisante, a immédiatement donné de bons résultats. C'est probablement l'oléagineuse, peu à peu exclue des rotations avec le maïs par la baisse de son prix et reléguée sur les sols maigres et caillouteux, qui fixent mal les engrais et sont vite lessivés, qui en a le moins bénéficié¹. En revanche, ils ont vite été employés pour la culture du maïs, y compris en défriche-brûlis, là où la pression sur les terres et la réduction des temps de recru forestier commençaient à menacer les rendements.

Les doses de fertilisants préconisées par la banque et les techniciens agricoles² permettent théoriquement un gain d'une tonne sur les rendements du maïs. Mais depuis quelques années, la réduction des sommes allouées par Banrural a amené les plus petits producteurs à revendre une partie des engrais subventionnés dont ils bénéficient à ceux qui n'ont pas, ou qui n'ont plus accès au crédit. C'est évidemment l'engrais le plus coûteux, le "triple 17" qui est l'objet de ce commerce et la fertilisation se limite le plus souvent à l'épandage de sulfate d'ammoniaque (20,5-0-0), un simple apport azoté qui ne pallie pas les autres carences, en phosphates notamment. Une grande partie du transfert d'azote devient ainsi inutile et le gain sur les rendements demeure réduit. Malgré la fertilisation, un hectare de maïs produit rarement plus d'une tonne de grain, une augmentation de 25% cependant par rapport aux rendements de 800 kg qui étaient observés au début des années 1960³. Ce gain permet de couvrir largement le coût du sulfate d'ammoniaque (les 400 kg d'engrais employés à l'hectare étaient vendus pour 45 000 pesos en 1988, alors que le surplus de grain qu'ils contribuaient à produire représentait entre 80 et 90 000 \$ cette même année) et la majorité des agriculteurs estime que les engrais chimiques sont désormais devenus indispensables pour le maïs. Mais les mêmes impératifs économiques les conduisent à faire souvent l'impasse sur la fertilisation du sésame, afin de pouvoir payer la main d'oeuvre que cette culture exige, et parce qu'elle est perçue comme inutile sur les sols maigres.

Les densités de semis du maïs ont considérablement augmenté avec la diffusion des engrais. Sur les parcelles labourées, l'espace inter-rangs est passé de 80 à 40 cm, devenant identique à celui qui est employé pour le sésame, et la distance entre poquets s'est réduite à 50 cm. On rencontre donc désormais des densités dépassant 50 000 pieds à l'hectare, doubles de celles qui étaient communes il y a 30 ans. Quel sens peut avoir cette augmentation, si le rendement en grain rapporté au nombre de pieds s'est en fait réduit, et alors qu'une production équivalente pourrait être obtenue en utilisant moins de semences? Elle répond en fait à deux objectifs. D'une part s'accroît ainsi la couverture du sol par les plants de maïs, ce qui permet de réduire les travaux de sarclage à un seul passage, même si le nombre de parasites augmente; d'autre part, elle améliore considérablement la disponibilité de fourrage pour la saison sèche. Le rendement en grains augmente peu, mais celui des fanes beaucoup plus (et nous verrons l'importance que cela revêt, même pour ceux qui n'ont pas de bétail), et la productivité du travail en est accrue⁴.

L'augmentation des densités s'est accompagnée de l'utilisation de plus en plus systématique des produits phytosanitaires, en particulier celle des herbicides. Les sarclages sont souvent remplacés par l'aspersion d'*Esteron*, un herbicide peu coûteux qui détruit les

¹ les témoignages recueillis concordent à affirmer que l'emploi des engrais a eu un effet marginal sur les rendements du sésame. Il semble que les mauvais sols, parfois squelettiques, sur lesquels le sésame parvient à se développer ne permettent pas une bonne assimilation des éléments apportés par l'engrais: le coût de la fertilisation n'y est pas couvert par les gains de rendements que l'on peut espérer obtenir

² elles consistent en 100 kg de "triple 17" et 400 kg de sulfate d'ammoniaque (20,5-0-0) à l'hectare pour le maïs, soit 99 unités d'azote, 17 de P₂O₅ et 17 de K₂O.

³ les divers recensements agricoles donnent les moyennes suivantes: 780 kg de maïs/ha en 1950, 785 en 1960 et 870 kg/ha en 1970.

⁴ le mode d'épandage de l'engrais répond à cet objectif. Alors que les techniciens de la banque préconisent de l'appliquer au semis, les producteurs diffèrent ce travail jusqu'au buttage parce que la charge de travail est trop importante lors du semis. Une seconde application a ensuite lieu juste avant l'épiaison, lorsque le calendrier de travail est beaucoup moins chargé.

dicotylédones et permet d'éviter l'emploi de journaliers agricoles puisqu'une personne munie d'une pompe portative peut traiter un hectare en moins d'une journée. Il est désormais employé systématiquement sur les cultures de sorgho et de plus en plus pour le maïs. Les fortes densités adoptées pour les deux cultures permettent ensuite de faire l'impasse sur le second sarclage et le nettoyage ultérieur se limite souvent à un fauchage sommaire au *machete*. Mais l'usage d'un herbicide implique l'élimination des cultures jusqu'alors associées au maïs, le haricots et les courges qui enrichissaient la diète des paysans. Il n'offre pas non plus la même efficacité que les sarclages à la *tarecua*, puisque les graminées adventices lui survivent. Les parcelles de maïs présentent d'ailleurs un aspect beaucoup plus sale, mais leur valeur fourragère est fortement améliorée par la présence de ces graminées et les coûts de production à l'hectare en sont fortement réduits.

Il s'agit là d'une évolution commune à beaucoup d'autres régions du Tropic Sec mexicain, où les troupeaux connaissent une forte expansion. Si le semis du maïs n'inclut pas celui de graminées fourragères dans les Terres Chaudes, comme c'est souvent le cas dans la Sierra de Coalcomàn¹, c'est parce que les petits producteurs conservent une marge d'indépendance vis à vis des grands éleveurs et qu'ils possèdent eux-mêmes peu de bétail. La raréfaction des petits tenanciers installés sur les domaines privés constitue une arme dans les rapports de force engagés avec les propriétaires et ceux-ci n'ont pas encore pu les astreindre à semer les graminées au milieu du maïs. Il n'en demeure pas moins que l'adoption sélective du changement technique a favorisé l'accroissement de la production fourragère dans la région, de même qu'il a accru la subordination des systèmes de cultures à l'élevage bovin et au pouvoir des grands éleveurs.

Cette évolution marginalise la culture du sésame qui n'offre aucun intérêt pour l'élevage. Les gains de productivité dont a bénéficié le maïs sont ici peu sensibles, parce que les engrais s'avèrent peu efficaces sur les sols maigres où le sésame est relégué, l'emploi d'un herbicide spécifique serait très coûteux et on n'en trouve aucun dans la région, à supposer qu'il en existe. Les réquisitions de main d'oeuvre demeurent donc inchangées et s'avèrent de plus en plus lourdes à mesure qu'augmente le salaire journalier. Même l'emploi du tracteur n'a pas la même portée pour le sésame, dans la mesure où sa date de semis est moins contraignante. De plus, les propriétaires de tracteurs, qui sont aussi des éleveurs, privilégient les clients qui pourront leur offrir des résidus de culture après la récolte. Attendre indéfiniment le tracteur, c'est ainsi prendre le risque que celui-ci ne puisse plus pénétrer sur la parcelle engorgée et d'être contraint à trouver un attelage au dernier moment. Les conditions d'une éventuelle augmentation de la productivité du travail ou des rendements ne sont donc pas réunies pour l'oléagineuse. Elles semblent en tous cas conditionnées à un accroissement considérable des coûts de production: en 1988, il aurait fallu obtenir des rendements de 860 kg (contre 300 kg en moyenne dans la région), pour payer le paquet technique proposé par Banrural, qui n'était lui-même couvert qu'à 45% par le crédit de campagne.

La superficie cultivée de sésame n'a pas trop diminué au cours des années 1970, parce que "la banque officielle a limité durant des années l'appui (par le crédit) au maïs. Quand elle le donnait, elle le conditionnait au financement et au semis du sésame"². Mais lorsqu'au début des années 1980, cette tendance s'est inversée et que la politique de crédit a été réorientée en faveur du maïs, puis s'est étendue au sorgho à partir de 1984, la régression de l'oléagineuse s'est accélérée dans toute la région. En 1988, elle occupait une superficie moindre que celle qui avait été la sienne au milieu des années 1930. Le sorgho en revanche, plante à usage exclusivement fourrager dans la région, a connu une expansion très rapide et sa production a été multipliée par quatre au cours des quatre dernières années.

¹ voir H.Cochet (1989) pp.174-186.

² A.Warman et al.(1982): *El Cultivo del Maiz en México: diversidad, Limitaciones y Alternativas. Seis Estudios de Caso*. Centro de Ecodesarrollo. México 1982. p.98. Voir aussi A.Bartra (1978): *Zona Centro: Michoacán. Sector Agropecuario y Diagnóstico de los Factores Sociales*. SARH, Dirección General de Planeación-Ochoa y Asociados S.C. México 1978. p.198.

De façon générale, la politique des crédits de campagne et l'introduction de nouvelles techniques ont donc favorisé l'extension des productions "fourragères" (même si le maïs conserve également sa fonction de plante vivrière), parce que la mécanisation des itinéraires techniques y était plus facile et qu'elles ont pu bénéficier d'importants gains de productivité. Mais cette évolution, malgré la diffusion du crédit, n'a pas accru la marge d'indépendance des petits producteurs: des mécanismes de pression, certes moins palpables que ceux de l'usure autrefois, s'exercent toujours sur eux. Ce sont toujours les intérêts des oligarchies locales ou régionale qui guident l'orientation de leurs systèmes de production. L'élevage naisseur a seulement pris le pas sur le commerce du sésame dans la définition de ces intérêts. Et cette tendance se voit encore renforcée par les programmes de développement mis en oeuvre dans la région.

L'élevage au centre des politiques de développement.

En ce qui concerne les politiques, déclarées ou non, des pouvoirs publics ou des banques nationales dans la région, un bon indicateur peut être fourni par l'analyse des prêts à long terme (trois à quinze ans) qui sont accordés pour l'équipement des exploitations. Il s'avère que plus de la moitié de ces crédits est allouée pour l'achat de bétail, malgré l'importance des prêts bonifiés délivrés par Banrural pour l'acquisition de tracteurs (490 millions de pesos, soit presque le tiers du total):

Tableau XIX: Crédits à l'équipement délivrés par les banques de la région en 1988 (en millions de pesos).

| | Equipement agricole | Achats de bétail |
|----------|---------------------|------------------|
| Banrural | 752 | 758 |
| Bancomer | 11,8 | 72,3 |
| Banamex | 13,5 | 20,5 |
| Total | 775,3 | 850,8 |

Sources: I.Santacruz et R.M.Blatt (1988), annexes.

Bien que ces chiffres soient récents, il s'agit là d'une tendance sur le long terme et encouragée ouvertement par le gouvernement depuis quelques années, depuis que la "vocation pastorale" des Terres Chaudes est devenue la base du discours officiel. Celui-ci s'est finalement concrétisé par la mise en oeuvre du "Plan de développement de l'élevage du sud du Michoacán" en 1987. Projet financé par la Banque Mondiale et la B.I.D. à raison de 14 millions de dollars les deux premières années¹, le "Plan du Sud" prévoyait le semis de 700 000 à un million d'hectares de prairies temporaires en six ans dans 25 municipes des Terres Chaudes et de la Sierra Madre. On espérait ainsi intensifier les systèmes d'élevage et multiplier la production de viande bovine de l'Etat par deux, voir par... dix pour les plus optimistes². Outre l'implantation des prairies temporaires, il était prévu de construire des petits points d'eau pour le bétail et des retenues servant à irriguer les pâturages en "certains points stratégiques", d'améliorer l'équipement en bains anti-tiques, et de distribuer 25 taureaux sélectionnés dans chaque commune touchée par le programme, en tirant au sort les bénéficiaires parmi les membres des associations locales d'éleveurs. Huetamo fut choisi comme "pôle de développement" pour l'ensemble du sud-est du Michoacán.

¹ L'Amérique Latine en général et le Mexique en particulier demeurent les clients favoris des organismes internationaux (Banque Mondiale et Banque Interaméricaine de Développement) pour les projets visant le développement de l'élevage. Entre 1971 et 1977, le sous-continent a reçu 65% des crédits accordés par la B.M. à cet effet et le Mexique seul en a bénéficié pour plus de la moitié (soit un total de 1220 millions de dollars). Voir E.Feder (1982): "Vacas Flacas, Ganaderos Gordos. Las Ramificaciones Internacionales de la Industria del Ganado en México" in *El Desarrollo Agroindustrial y la Ganaderia en México*, cit. pp.259-270, et M.Rutsch (1984) cit.

² voir *La Voz de Michoacán*, 5-07-1987: "Michoacán será una potencia Ganadera con el Plan del Sur", et 11-09-1988: "Hasta un 1000% incrementará la Producción Ganadera en el Estado".

Les éleveurs intéressés par le projet bénéficiaient d'un crédit constitué d'avances en nature (semences de graminées fourragères et barbelés pour protéger la prairie) et en liquide (pour couvrir les frais de semis), correspondant à la superficie qu'ils désiraient ensemençer et aux effectifs de leurs troupeaux. L'implantation des prairies devait théoriquement se limiter aux terrains dont les pentes empêchaient la mise en culture permanente. Le choix des techniciens quant au matériel végétal s'était fixé sur une seule espèce, le Buffel (*Pennisetum ciliare*), une graminée africaine expérimentée avec succès dans la péninsule du Yucatàn où elle autorise des chargements atteignant 1,5 UGB/ha et des gains de poids équivalant à 215 kg par hectare et par an¹. Il était prévu que les ejidataires recevraient ces semences gratuitement, faveur qui fut étendue au secteur privé à partir de 1988. Entamée tambour battant par l'administration agricole qui y consacrait toutes ses ressources humaines, la campagne de défriches a permis le semis de 4210 hectares en 1987 et 8030 en 1988, 12 000 hectares étant programmés pour 1989².

Bien que le secteur privé fût partie prenante dans sa conception et sa mise en oeuvre³, dans les Terres Chaudes, le programme visait surtout les ejidos: ils représentaient 64% de la superficie emblavée de Buffel et 87% des éleveurs concernés en 1988⁴. Or, les terres labourées n'étant pas prises en compte par le projet, ce sont les parcours indivis qui devaient être défrichés et ensemençés de graminées. Et comme la participation des éleveurs devait se faire sous forme individuelle, il était prévu qu'ils s'approprieraient les parties de ces parcours correspondant aux superficies programmées, un certificat du Ministère de la Réforme Agraire (S.R.A.) avalisant l'opération. Nous verrons qu'il s'agissait souvent de la simple légalisation d'un procédé de plus en plus répandu dans la région, dont les éleveurs étaient les instigateurs. Mais le projet faisait d'eux les seuls bénéficiaires possibles du fractionnement des indivis puisque, dans l'esprit de ses concepteurs, "il n'y avait aucune raison de céder des terrains d'usage pastoral à des personnes qui n'ont pas de bétail". Le "Plan du Sud" venait donc au secours des oligarchies ejidales et des grands éleveurs privés qui trouvaient dans l'installation des prairies de Buffel l'occasion de se débarrasser des petits tenanciers dont la seule fonction était la production de fourrages.

Il s'est pourtant soldé par un échec. Destiné à être semé sans préparation du sol ou après un ameublissement sommaire, le Buffel n'a jamais pu concurrencer les graminées autochtones et fut le plus souvent étouffé par elles. Selon certains experts fourragers⁵, le Buffel a des inhibiteurs de la germination qui diffèrent le réveil jusqu'à l'établissement définitif des pluies, garantissant ainsi la viabilité du semis. Mais à l'issue de ces 10 ou 15 jours de délai, il est rapidement étouffé par les espèces locales telles que l'aceitilla qui, elle présente un taux de germination voisin de 100% dès la première pluie. Selon les résultats officiels pour 1988, la prairie avait connu un développement satisfaisant sur moins du quart de la superficie ensemençée totale. La préparation d'un lit de semence s'avère en fait indispensable au bon établissement des prairies artificielles, mais cette contrainte constitue un inconvénient majeur dans une région où les coûts de la main d'oeuvre déterminent un usage de plus en plus extensif de l'espace (voir le cinquième chapitre). Les fermiers des propriétés privées, dont la marge d'accumulation demeure très réduite, se refusent à l'amputer davantage en associant la graminée au semis maïs. Et dans les ejidos, les grands éleveurs préfèrent concentrer leurs investissements sur les terres labourables et la culture mécanisée du sorgho, plutôt qu'au semis d'une graminée dont la viabilité est plus que douteuse, pour assurer leur approvisionnement en fourrages.

¹ M.Rutsch (1984), p.126.

² chiffres fournis par la délégation de la SARH, district IX, Huetamo.

³ on trouve à son origine de grands éleveurs du sud du Michoacàn, en particulier des régions de Coalcomàn et d'Apatzingan, qui intégraient le cabinet agricole du gouvernement de Luis Martínez Villicaña (voir H.Cochet (1989) p.259).

⁴ SARH Huetamo.

⁵ entrevue avec Javier Espinosa Aburto de l'INIFAP d'Apatzingan.

Mis en accusation du fait de ses piètres résultats initiaux, le "Plan du Sud" a finalement été abandonné après la chute du gouvernement Villcaña, fin 1988. Mais cet échec n'a pas remis en question l'orientation générale des politiques de développement ni l'appui manifesté aux grands propriétaires et aux oligarchies ejidales. Le projet prévoyait la mise en défens des ressources fourragères et l'appropriation légale des indivis ejidaux à leur profit. Mais il ne tendait en cela qu'à renforcer des stratégies développées depuis plusieurs années par les éleveurs pour faire face à la saturation de l'espace agro-pastoral et des ressources fourragères dans toute la région.

3-Un système agraire en crise.

Les modifications de l'environnement macro-économique qui sont survenues depuis trente ans ont confirmé que la propriété du bétail était bien la clé de toute promotion ou recomposition sociale dans les Terres Chaudes. L'élevage bovin s'est imposé comme le pilier du système agraire régional, consolidant le pouvoir des oligarchies locales. La spécialisation vers la production de taurillons et les cultures fourragères a été facilitée par l'intervention des pouvoirs publics et la diffusion du changement technique. Elle a abouti à l'accroissement rapide de la population bovine et de la pression exercée sur les ressources fourragères dans toute la région. Cette recherche, toujours plus difficile, d'aliments pour le bétail va déterminer la remise en question des schémas d'exploitation des parcours et des résidus de culture sous forme indivise dans les ejidos. Avec eux, ce sont les perspectives de reproduction des plus petits producteurs qui se trouvent menacées.

Croissances démographiques et saturation de l'espace agro-pastoral.

Dans la plaine alluviale et les zones où la densité des ejidos est la plus importante, la pression démographique avait conduit à la colonisation et la répartition de toutes les terres cultivables dès la fin des années 1950 (voir le troisième chapitre). La seconde vague de distributions foncières, qui a touché le piémont à la fin des années 1960, a constitué une planche de salut pour de nombreux demandeurs de terre et la vague de colonisation s'est propagée vers le nord de la région et ses recoins les plus isolés. Dans les nouveaux ejidos, l'occupation de l'espace cultivable s'est effectuée très rapidement, mais les 40 000 hectares distribués entre 1966 et 1982 -parmi lesquels une portion mineure était labourable-, n'ont cette fois pas suffi à alléger la pression foncière: entre 1960 et 1980, la population des Terres Chaudes s'est accrue de presque 40%¹. L'assimilation de la majeure partie des demandeurs de terre a donc dû s'effectuer à l'intérieur des structures établies. D'abord par le fractionnement des parcelles ejidales au terme de chaque génération. Les exploitations se situant en deçà du seuil de reproduction et dépendant à un degré majeur des opportunités d'emploi salarié se multiplient ainsi à un rythme toujours plus rapide. Aussi les parcours indivis deviennent ils de plus en plus fréquemment l'objet des revendications de la couche la plus pauvre de la population. Mais leur colonisation et leur mise en culture, implique la remise en question du mode d'exploitation des pâturages d'été et donc de la dynamique d'expansion de l'élevage dans la région.

Malgré la sécheresse des années 1978 à 1982, la population bovine a doublé entre 1970 et 1988 et son rythme de croissance devient de plus en plus rapide: il a atteint 50% au cours des huit dernières années². Cette augmentation des effectifs a accru considérablement la pression sur les ressources fourragères disponibles dans la région, tant au niveau des

¹ les recensements généraux de population offrent les chiffres suivants pour la région: 63 580 habitants en 1960, 77 020 en 1970 et 87 350 en 1980 (voir l'appendice I).

² selon le recensement agricole de 1970 et les statistiques du ministère de l'agriculture (SARH, district de Huetamo), les effectifs s'élevaient à 101 800 têtes de bétail en 1970, 138 600 en 1980 et 202 000 en 1988.

pâturages naturels qu'en ce qui concerne les résidus de culture, et l'extension de la superficie cultivée (18% entre 1960 et 1984, voir le graphique XIII) n'a pas permis de combler un déficit de plus en plus manifeste. En tenant compte de l'évolution des surfaces semées de sésame, maïs et sorgho depuis 20 ans, et malgré une augmentation de 21% des unités fourragères disponibles après la récolte, on observe que la quantité de fourrages rapportée au nombre de bovins s'est réduite de 39% au cours de ce laps de temps. Et même si l'on suppose d'autre part que tous les terrains qui ne sont pas cultivés peuvent être utilisés comme pâturages au cours de la saison des pluies, la surcharge par rapport au coefficient moyen de pâturage (de 7,4 hectares par animal) établi par l'administration s'est également considérablement accrue:

Tableau XX: Surpâturage et pénurie de fourrages dans les Terres Chaudes (1970-1988).

| Années | Population bovine | pâturages naturels | | résidus de culture jours de fourrages disponibles |
|--------|-------------------|-------------------------------|-----------------------------|---|
| | | has disponibles par animal | coefficient de surcharge | |
| 1970 | 102 000 | 6,03 | 23% | 103 |
| 1980 | 139 000 | 4,42 | 67% | 83 |
| 1988 | 202 000 | 2,96 | 150% | 63 |

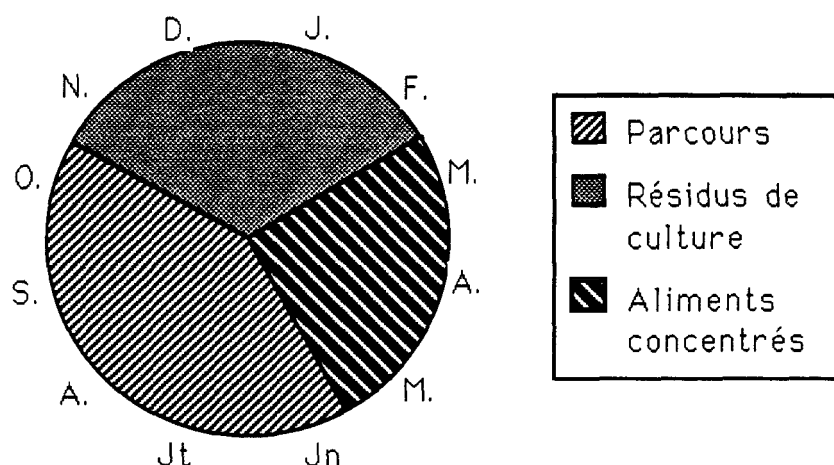
Sources: recensement agricole, 1970 cit., et statistiques de la SARH, district de Huetamo.

Cette surcharge se manifeste de deux façons: d'abord par le surpâturage des parcours, un appauvrissement aggravé par les prélèvements de bois de chauffage et de construction et par l'érosion de plus en plus marquée des versants, et d'autre part par l'épuisement précoce des résidus de culture, qui oblige les éleveurs à recourir très tôt aux achats de fourrages à l'extérieur. Chaque année, des quantités croissantes de fanes de sorgho, de son de blé ou de luzerne sont ainsi importées du Bajío. Mais la manifestation la plus évidente de la pénurie de fourrages secs réside dans l'emploi de plus en plus systématiques des aliments concentrés, farines de maïs ou de sorgho, tourteaux protéiques et résidus de l'industrie sucrière. Le marché régional estimé pour ces aliments est passé de 500 tonnes en 1977 à plus de 10 000 tonnes en 1988¹. Outre les quantités qui sont ramenées chaque année de l'Altiplano (Purina, Albamex etc...), trois fabriques ont vu le jour dans la région et prospèrent depuis dix ans, l'une à Huetamo (Vaquero SA) et deux à Ciudad Altamirano.

Les temps de séjour sur les pâturages naturels et ceux d'utilisation des résidus de culture deviennent donc de plus en plus courts. Le retour du bétail sur les parcelles cultivées sitôt la saison des pluies terminée est plus nécessaire que jamais pour les éleveurs: il leur faut éviter toute perte de poids avant la vente des taurillons. On assiste donc à l'occupation presque permanente de l'espace cultivé, le bétail, succédant immédiatement aux moissonneurs, y demeure jusqu'à la fin de la saison sèche et ne laisse derrière lui qu'une surface dévastée, qu'il n'est même pas nécessaire de nettoyer avant de labourer. Dans les ejidos de la plaine alluviale, les fanes de maïs et de sorgho sont épuisées dès le début du mois de mars. Il faut alors vivre d'expédients, "naviguer" avec le bétail au long des chemins et investir le produit des récoltes dans l'achat d'aliments.

¹ entrevue avec Salvador Patiño cit.

Figure VI: Calendrier fourrager dans un ejido de la plaine alluviale en 1988.



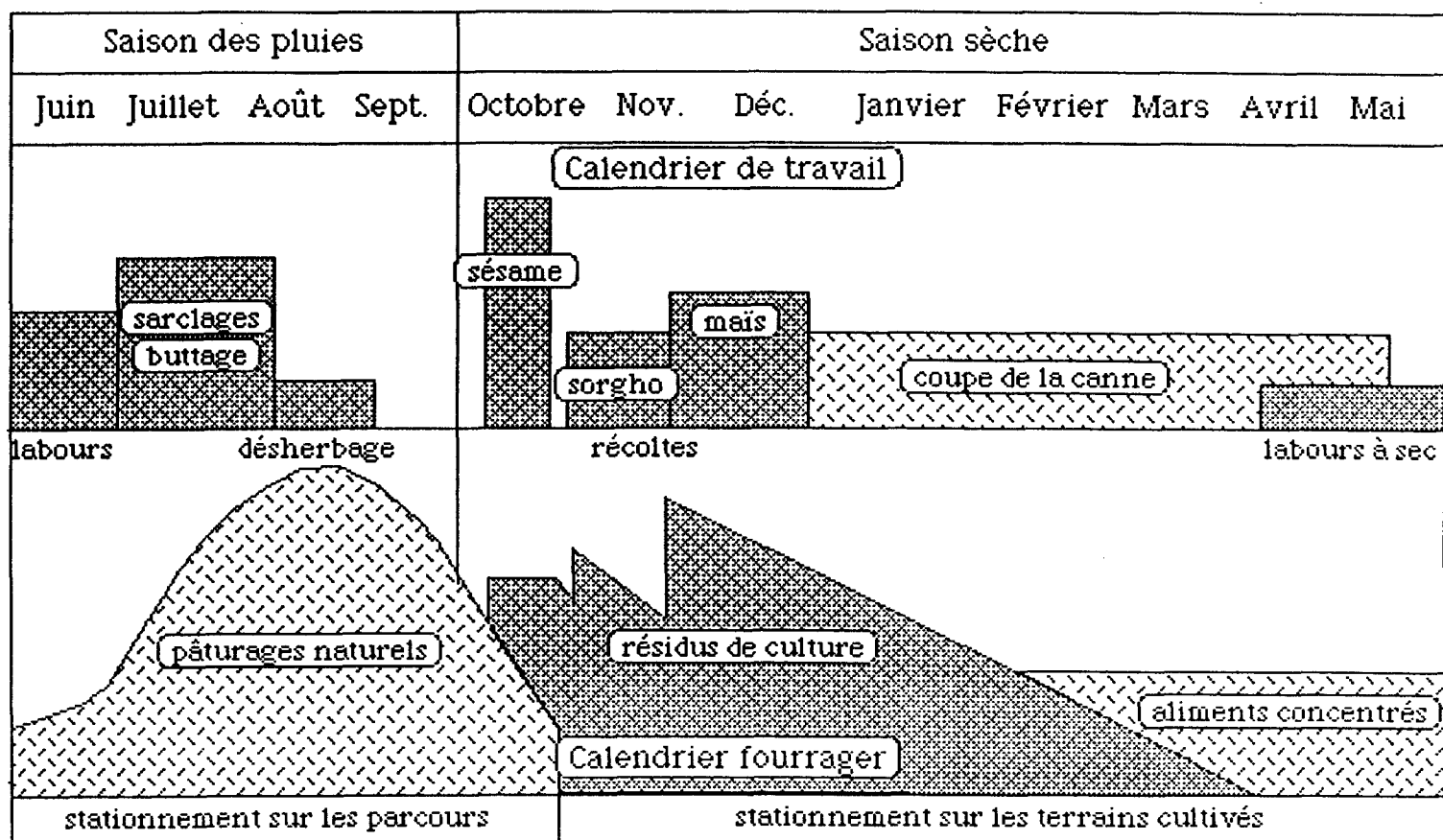
On est en fait arrivé dans certains ejidos à une saturation absolue des ressources fourragères et, de façon plus générale, de l'espace agro-pastoral dans son ensemble. Cette situation dépasse largement le cadre des ejidos puisque les systèmes d'élevage développés dans les grandes propriétés reposaient également sur l'exploitation des indivis des villages voisins. La recherche toujours plus difficile de fourrages a donc déterminé un violent mouvement d'appropriation des ressources indivises qui s'est étendu autant aux parcours qu'aux résidus de culture et a conduit à la remise en question des droits de vaine pâture, sur lesquels reposait l'organisation des ejidos.

Enclosures, appropriation des indivis et recherche de nouveaux pâturages.

Dans la plupart des villages, la réponse des grands éleveurs à la pénurie de fanes et à l'augmentation des coûts de l'alimentation du bétail par l'achat de concentrés, fut de clôturer leurs parcelles ejidales. Ils se constituaient ainsi une réserve de fourrages grossiers qu'ils pouvaient utiliser lorsque les résidus de culture du reste de l'ejido étaient épuisés. Les premières enclosures dans la plaine alluviale ont coïncidé avec les premiers achats d'aliments concentrés, au début des années 1970. A mesure que la surcharge en bétail devenait plus évidente, ce phénomène s'est étendu progressivement à l'ensemble des exploitations, toujours à l'initiative des principaux éleveurs. Ceux-ci couvraient les coûts d'enclosure de la parcelle d'un petit ejidataire contre un droit de pâture s'étendant sur trois à cinq ans. L'éleveur pouvait ainsi s'assurer le contrôle d'une grande quantité de fanes en limitant le coût d'alimentation de son bétail au prix du barbelé. L'avantage pour l'agriculteur résidait dans le fait que la clôture protégeait ses cultures des divagations des animaux avant la récolte, invasions que les grands éleveurs encourageaient dès que les pâturages des parcours commençaient à s'épuiser (voir le troisième chapitre). Le mouvement d'enclosures s'est donc propagé rapidement, depuis la région de Huetamo, où l'accumulation était la plus avancée, pour atteindre le nord des Terres Chaudes et le piémont dans le courant des années 1980.

Une telle entreprise tend cependant à se retourner rapidement contre les éleveurs. Au terme de l'accord, ils perdent leur droit de pâture et doivent acheter les fanes qu'ils ont eux-mêmes clôturées. Le plus souvent, leur réaction a été de chercher d'autres agriculteurs avec qui passer contrat, puis de prospector d'autres ejidos, accélérant encore le mouvement. A terme, ce sont les intérêts de l'ensemble de la classe des éleveurs qui sont atteints par ces calculs individuels et la compétition pour le contrôle des fourrages s'aggrave. Elle commence de plus en plus tôt, parfois dès le mois d'août, au moment de la

Figure VII: Calendrier d'occupation de l'espace agro-pastoral dans un ejido de la plaine alluviale en 1985.



périodes d'occupation nécessaire de l'espace cultivé de l'ejido.

stationnement ou emploi hors de l'espace cultivé de l'ejido.

soudure, lorsque les paysans les plus pauvres sont prêts à vendre leurs fanes à bas prix pour combler leurs trous de trésorerie.

Les enclosures ont en revanche contribué à accroître de façon significative les revenus des petits ejidataires. Au cours des années 1980, en liaison avec la forte croissance des troupeaux et celle du prix des taurillons, la valeur des résidus de culture a connu une forte inflation. En bordure du Balsas, 4 hectares de fanes de maïs qui se vendaient pour 50 000 pesos au cours de la saison sèche 1985-1986, se monnayaient pour 120 000 pesos l'année suivante, 300 000 \$ après la récolte de 1987 et 700 à 800 000 après celle de 1988¹, soit une hausse supérieure de 70% à l'inflation! De sorte qu'en 1988, la valeur des fanes de maïs représentait presque le tiers des revenus que l'on pouvait tirer de cette culture². Cette évolution est sans doute déterminante dans la réduction rapide des superficies de sésame que l'on observe depuis quelques années. En 1986, dans l'ejido de Turitzio, un hectare de sorgho, cultivé pour un coût mineur (réduit au semis et à une aspersion d'herbicide) et cédé sans même le récolter à un éleveur, laissait un produit brut presque équivalent à celui d'un hectare de sésame sur lequel une main d'oeuvre importante avait travaillé³. La multiplication des enclosures a donc fait l'objet d'un consensus et s'est accélérée, certains des petits ejidataires se regroupant pour clôturer à moindre coût des parcelles contiguës, sans avoir à s'associer avec des éleveurs. Elle a largement contribué à rehausser la capacité d'accumulation des petits agriculteurs, facilitant l'acquisition de quelques animaux qu'il leur est plus facile d'alimenter puisqu'ils échappent ainsi à la concurrence du bétail des gros éleveurs pour l'utilisation des résidus de culture: sur 6 hectares de fanes de maïs, il est possible de maintenir quatre têtes de bétail durant sept mois de saison sèche sans recourir à l'apport d'aliments concentrés.

Mais dans les faits, cette opportunité demeure limitée, car la pression sur les ressources fourragères est tout aussi manifeste au niveau des parcours. Sur-pâturés, appauvris et érodés, ceux-ci ne suffisent bien souvent plus à l'alimentation d'un nombre croissant de bovins durant toute la saison des pluies. Les mêmes causes ont produit les mêmes effets que sur les terrains cultivés et, depuis quelques années, certains éleveurs ont entrepris d'installer des barbelés sur les parcours autrefois indivis. Mais il s'agit cette fois d'une appropriation tout à fait illégale, puisqu'elle ne correspond à aucune décision émanant des assemblées ejidales. C'est la capacité de financement de chacun, la longueur de fil barbelé que l'on peut acheter, qui détermine la superficie qui sera accaparée et qui peut ainsi dépasser parfois 100 hectares. Elle concerne les parties les plus basses des parcours, celles qui bénéficient des meilleures ressources en eau, où les pâturages sont encore bons en début de saison sèche, pourvu que le bétail n'y ait pas pénétré auparavant. Ils sont donc exploités lorsque les parcours indivis sont épuisés et permettent de différer la consommation des fanes et l'achat d'aliments. Effectuée sous cette forme, la colonisation des parcours ne peut en rien constituer une opportunité pour les paysans sans terre car elle demeure conditionnée à un usage pastoral. Tant que l'assemblée ejidale n'en prend pas la décision, les parcours ne peuvent être défrichés ni cultivés, et les oligarchies pèsent de toute leur influence pour que cette menace ne prenne jamais corps. Les rares obstinés qui ont bravé les menaces des éleveurs pour y semer du maïs ont été immédiatement dénoncés à l'administration, leurs clôtures détruites et leurs semis ravagés.

C'est donc le capital accumulé qui fixe les limites de cette appropriation, bien souvent avec la bénédiction des pouvoirs publics. L'extension des enclosures aux parcours

¹ enquêtes effectuées dans les villages de Turitzio, Tziritzicuaro et Capeo, municipe de Huetamo, décembre 1986-janvier 1989.

² en novembre 1988, une tonne de maïs (rendement moyen dans la région) se commercialisait pour 400 000 pesos, alors que les fanes d'un hectare se vendaient couramment pour 150 à 200 000 \$. A titre de comparaison, les 350 kg produits sur un hectare de sésame n'auraient pas trouvé preneur à plus de 350 000 pesos...

³ 350 kg de sésame se vendaient alors pour 95 000 pesos quand les plantes entières de sorgho se monnayaient autour de 80 à 85 000 pesos pour un hectare. Voir H.Cochet, E.Léonard, J.D. de Surgy (1988) pp.91-92.

des ejidos était d'ailleurs encouragée par le "Plan du Sud" qui les légalisait et tendait à les rendre définitives grâce à l'octroi de certificats du Ministère de la Réforme Agraire. Partant du principe que "qui ne dit mot consent", les promoteurs du projet considéraient même inutile de consulter les assemblées ejidales avant d'officialiser les appropriations. Banrural n'a pas une démarche différente, puisque les crédits délivrés pour l'achat de bétail sont assortis de la fourniture de barbelés et prévoient l'individualisation de certaines portions des parcours des ejidos concernés. On espère limiter ainsi la promiscuité des nouveaux animaux sélectionnés avec le bétail créole et éviter la rapide dégénérescence de leurs qualités génétiques. Ce soucis compréhensible a parfois servi d'amorce au processus d'appropriations dans certains ejidos¹.

Les regards des éleveurs se sont également tournés vers les zones où la pression démographique demeurait moindre et où le processus d'accumulation avait connu un certain retard. Lorsque la Réforme Agraire a touché le piémont de l'Altiplano, les troupeaux ont accompagné le mouvement des paysans sans terre vers les nouveaux ejidos. Des éleveurs venus du municipio de Huetamo ou des propriétés voisines se sont ainsi installés dans les vallées de San Carlos, San Miguel ou à Paso de Nuñez. D'autres ont acquis des propriétés dans les municipios de Tiquicheo ou de Carácuaro, où les expropriations avaient stimulé le marché foncier et abaissé le prix des terres. Dans tous les cas, l'objectif de ces éleveurs était de reproduire dans les zones isolées les systèmes d'élevage et les rapports de domination qui avaient assuré leur prospérité dans la plaine alluviale, lorsque les pâturages y demeuraient bondants. Mais la compétition pour les fourrages s'est ainsi vite étendue jusqu'au piémont et les enclosures s'y sont multipliées dès le début des années 1980. Les éleveurs établis sur ces ejidos s'opposent souvent à l'installation des clôtures qui, à terme, desservent leurs intérêts. Mais il leur est impossible d'empêcher la généralisation des "contrats d'enclosure" que proposent les éleveurs de la plaine alluviale ou les propriétaires voisins aux ejidataires les plus pauvres. Dans certains cas, comme à Paso de Nuñez, Huahuasco ou Capire de Bravo, la majeure partie des lopins individuels fut ainsi clôturée dans les mois qui suivirent la formation des ejidos et alors que le troupeau autochtone, encore très réduit, était loin de pouvoir y saturer les réserves de fourrages.

Les sociétés ejidales récemment constituées réagissent cependant de façons contrastées aux pressions des éleveurs étrangers. Dans la majorité des cas, les enclosures se sont étendues très vite, en fonction du capital détenu par chacun, tant sur la superficie cultivée que sur les parcours, et l'on a rapidement atteint une situation tout à fait comparable à celle qui règne dans la plaine alluviale. Mais plus rarement, un veto a été mis à l'entrée de tout animal extérieur à l'ejido et la répartition équitable de l'espace disponible - y compris la plus grande partie des parcours - a été entreprise entre les ejidataires. C'est le cas dans des petits villages tels que San Carlos ou Paso del Tepehuaje dans le municipio de Tiquicheo, où la différenciation sociale était très peu marquée, la totalité ou presque des paysans étant dépourvue de bétail. Dans les deux cas, la saturation observée dans les ejidos voisins et la perspective d'obtenir un crédit pour l'achat d'animaux ont motivé cette décision. Chacun ne peut alors maintenir du bétail que dans l'espace qui lui a été assigné, à moins de payer pour les fanes ou les pâturages de ses voisins, et les possibilités d'accumulation différentielle en sont limitées d'autant. Il s'agit cependant de cas isolés qui ne modifient en rien les tendances observées dans l'ensemble de la région.

La généralisation des enclosures sur les parcours et les terrains cultivés interdit également toute diversification des systèmes d'élevage et réduit, en ce domaine, le champ des possibles aux seuls bovins. L'élevage caprin était pourtant pratiqué sur les grands domaines avant la Réforme Agraire de l'époque cardéniste, et s'était perpétué, à une petite échelle, dans les systèmes de production des paysans pauvres. Les chèvres s'accommodent très bien du milieu physique des Terres Chaudes et des conditions de fonctionnement des petites exploitations ejidales. Le maquis épineux qui recouvre les parcours fournit les

¹ c'est le cas dans certains ejidos du piémont, où l'accumulation était moins avancée que dans la plaine alluviale. Voir par exemple San Miguel, dans le municipio de Tiquicheo.

gousses de légumineuses et les jeunes pousses dont elles s'alimentent tout au long de l'année et il suffit d'un chien pour les y surveiller, les maintenir regroupées et les ramener à heures fixes à un enclos attenant à l'habitation. Avec deux mises bas par an, elles offrent une très bonne productivité et constituent un petit capital facilement mobilisable pour faire face aux besoins de trésorerie des exploitations. Elles bénéficient enfin d'un bon marché local, en particulier au moment des fêtes de Noël ou de Pâques. Les ventes massives à cette époque permettent de réduire la taille du troupeau avant l'arrivée des pluies, lorsqu'il faut les éloigner des parcelles cultivées et que le gardiennage devient plus difficile.

Mais les chèvres entrent en compétition avec les bovins pour l'utilisation des pâturages et des fanes. Sur les parcours, la sélection des espèces végétales favorables à l'alimentation du gros bétail a souvent conduit à la destruction des épineux dans les déboisements. Surtout, leur élevage repose sur la vaine pâture et le libre accès tant au maquis qu'aux résidus de culture. Les enclosures le remettent donc en question. Les clôtures à trois ou quatre fils barbelés, destinées aux bovins, n'empêchent certes pas les divagations des caprins, mais ceux-ci sont alors souvent abattus par les éleveurs qui exigent leur éradication des ejidos. Il faut donc les faire accompagner en permanence d'un berger -nécessité coûteuse, surtout durant le cycle de cultures qui mobilise souvent toute la main d'œuvre familiale- et les emmener pâturer de plus en plus loin, à mesure que les enclosures isolent les parties les plus accessibles des parcours. Les coûts de la main d'œuvre deviennent ainsi supérieurs à ceux que requièrent les bovins et la rentabilité de cet élevage se réduit en proportion. Aussi est-il devenu très rare d'observer dans la région des troupeaux dépassant 50 têtes, et l'élevage caprin ne concerne plus désormais qu'une faible proportion de la population des ejidos¹.

La pénurie de fourrages grossiers a donc paradoxalement conduit à la marginalisation de l'espèce qui pouvait en faire le meilleur usage et contribue à accentuer la polarisation des systèmes de production vers l'élevage bovin. Mais les conditions qui ont permis l'expansion du gros bétail dans la région depuis le XVIII^e siècle ne sont plus rassemblées et le droit de vaine pâture a disparu d'un nombre croissant d'ejidos. La division des propriétés privées a également rendu très difficile la poursuite de l'élevage bovin par l'exploitation des seuls pâturages naturels et d'une superficie réduite de résidus de culture. La généralisation des clôtures, celle de l'emploi des aliments concentrés, constituent elles pour autant des facteurs suffisants pour provoquer l'intensification des systèmes d'élevage, pour "passer de l'extensif à l'intensif" comme le revendiquaient les promoteurs du "Plan d'Élevage du Sud"?

L'intensification des systèmes d'élevage est-elle possible?

Le développement des enclosures place tous les grands éleveurs devant le même problème, qu'ils soient ejidataires ou propriétaires (beaucoup d'entre eux bénéficient d'ailleurs du double statut, théoriquement proscrit par la loi). Il leur faut maintenir la rentabilité des troupeaux alors que les ressources fourragères locales sont de plus en plus comptées et coûteuses. C'est en fait le schéma d'exploitation hyper-extensive de l'espace, reposant sur l'utilisation des pâturages naturels sans y apporter la moindre amélioration et sur celle de résidus de culture produits par des paysans dont les intérêts sont résolument différents de ceux des éleveurs, qui doit être révisé. Les tentatives d'intensification des systèmes d'élevage tendent donc à optimiser la mise en valeur de ces ressources. Mais elles ne visent en aucun cas à remettre en question le principe qui sous-tend la logique de cet élevage: conserver une productivité du travail qui soit la plus élevée possible.

En saison des pluies, l'exploitation des pâturages qui demeurent indivis se prolonge bien sûr le plus longtemps possible. Mais c'est une opportunité qui est refusée désormais à

¹ les enquêtes effectuées dans l'ejido de Turitzio au début de l'année 1987 n'ont permis de recenser que cinq éleveurs de chèvres sur un total de 1635 habitants, ce qui représente 4% des ejidataires et seulement 2% des familles du village. Voir H.Cochet, E.Léonard et J.D. de Surgy (1988) p.83.

la majeure partie des propriétaires et devient de plus en plus réduite dans un grand nombre d'ejidos. Aussi les grands éleveurs doivent-ils compter avant tout sur les pâturages qui sont leur propriété (de droit ou de fait, après enclosure). Cette limitation a souvent imposé le morcellement de ces parcours en parcs de taille réduite (20 à 50 hectares en général, jusqu'à 100 parfois sur les plus grandes propriétés) sur lesquels une rotation du troupeau est effectuée. On limite ainsi les gaspillages et les piétinements des animaux et il devient plus aisé de contrôler le sur-pâturage. Après le passage du troupeau, la prairie est protégée et la repousse facilitée; il devient possible de mettre en défens une superficie qui bénéficiera des dernières pluies et pourra être pâturée au début de la saison sèche, permettant de différer l'utilisation des résidus de culture. La constitution de parcs facilite également le suivi des animaux et rend possible la division des troupeaux en différents ateliers: vaches allaitantes ou sur le point de mettre bas, veaux de moins d'un an, broutards d'un à deux ans que l'on destine à la vente, génisses de deux à trois ans et vaches tarées. Cette division permet de contrôler la reproduction et les croisements, de réduire la consanguinité au sein du troupeau et de renforcer l'effet hétérosis grâce à la rotation des taureaux entre les différents ateliers.

La plupart des propriétés sont ainsi divisées en trois ou quatre parcs, mais certaines en comptent jusqu'à huit ou neuf qui ne dépassent pas 50 hectares chacun. Dans les ejidos en revanche, ce sont souvent les opportunités d'appropriation des parcours et la superficie qui demeure indivise, qui décident du nombre de parcs qu'un éleveur pourra utiliser. Mais dans certains villages où l'accumulation est demeurée réduite et la différenciation sociale peu marquée, on assiste parfois à la division des parcours en un petit nombre de parcs sur lesquels la conduite du troupeau de l'ejido se fait de façon concertée et sans que le principe de jouissance commune de ces terres soit remis en question. Les rapports de pouvoir localement défavorables aux grands éleveurs peuvent ainsi limiter les processus d'appropriation "sauvage" des indivis. C'est par exemple le cas du village de Paso del Tepehuaje, mais une telle situation demeure une exception à l'échelle de la région.

La division des pâturages en différents parcs aurait dû faciliter l'implantation de prairies artificielles, mais l'échec du "Plan du Sud" a démontré que les conditions de leur extension n'étaient pas réunies. Dans les propriétés privées, la raréfaction des petits tenanciers laisse peu de moyens de pression aux éleveurs pour les obliger à semer des graminées au milieu de leur maïs, alors que sur les ejidos, les efforts d'intensification fourragère ont surtout porté sur les terrains que l'on pouvait cultiver avec un tracteur et des coûts de main d'oeuvre mineurs. Les limites d'une telle intensification demeurent fixées par les gains de productivité du travail qui peuvent en découler. Le mauvais pouvoir germinatif des semences de Buffel qui furent distribuées dans la région a fait le reste.

Sur les terrains labourables en revanche, les enclosures ont permis l'expression des stratégies individuelles de production et de gestion des fourrages. Les fanes de maïs demeurent la base de l'alimentation du bétail au cours de la saison sèche, mais elles sont de plus en plus fréquemment associées aux pailles de mil ou de sorgho, deux cultures qui se sont beaucoup développées sur les sols minces de la plaine alluviale, en substitution du sésame. Leur résistance à la sécheresse permet de les semer très tard, mais les labours sont souvent précoces, de sorte que les adventices ont le temps de se développer avec les premières pluies et constituent un premier pâturage pour le bétail, quand les prairies naturelles n'ont pas encore suffisamment poussé. Sorgho et mil sont ensuite semés au cours du mois de juillet, lorsque le bétail a été transféré sur les parcours. Dans tous les cas, la culture repose sur l'emploi du tracteur pour la préparation du sol et même parfois pour le semis, et les herbicides ont remplacé les sarclages à la *tarecua*. L'emploi de main d'oeuvre est donc réduit au minimum et il arrive que le grain ne soit même pas récolté, les plantes étant laissées entières à la disposition des animaux. Depuis le lancement du S.A.M. et l'implantation d'épicerie rurales CONASUPO dans de nombreux villages, il est en effet devenu possible d'acheter du maïs à prix subventionné, qui ne coûte guère plus cher que les salaires des travailleurs employés à la récolte.

Cette solution, si elle abaisse considérablement les coûts de production des fourrages, conduit cependant à un fort gaspillage, du fait du piétinement des animaux, du détachement des grains, de l'action des animaux nuisibles (écureuils, rats, blaireaux et oiseaux pour le sorgho) etc... Les propriétaires de tracteurs et les éleveurs qui en ont les moyens préfèrent souvent effectuer la récolte pour la moudre dans sa totalité et la mélanger ensuite aux tourteaux protéiques qui sont achetés en fin de saison sèche. Plus rarement, sur les parcelles les plus proches des exploitations, ce sont les plantes entières qui, une fois bien sèches, sont coupées au machete, broyées avec les moulins à fléaux attelés aux tracteurs et empaquetées. Certains éleveurs proposent même aux petits agriculteurs de nettoyer leurs parcelles de sésame en échange des pailles qui subissent alors le même traitement. Ces opérations requièrent certes beaucoup de main d'oeuvre, car la fauche des fanes s'effectue toujours au machete. Mais elles ont lieu bien après le temps des récoltes, au cours de la longue période de chômage de la saison sèche, lorsque le niveau du salaire journalier chute violemment¹. Cette farine est ensuite mêlée aux tourteaux, à du son et de la mélasse, et distribuée aux vaches pleines ou allaitantes. On compose ainsi un aliment beaucoup plus digeste pour le bétail et le gaspillage est réduit au maximum. Un petit nombre de gros éleveurs s'est également essayé à la formation de silos de maïs ou de sorgho. Mais sans pouvoir en assurer l'étanchéité et par les grosses chaleurs qui règnent dans la région, même au long de l'hiver, les plantes ont souvent pourri et aucune des expériences tentées n'a donné satisfaction. Pour les plus petits éleveurs en revanche, les techniques d'intensification sont souvent limitées à la cueillette des feuilles de maïs, qui sont ensuite engrangées et distribuées avec parcimonie au bétail lorsque sa perte de poids devient trop forte. Il s'agit d'un travail long et fastidieux, mais qui a lieu durant la longue période d'inactivité qui s'étend de décembre à juin, quand le coût d'opportunité de la main d'oeuvre familiale est le plus réduit.

L'emploi des aliments préparés demeure l'évidence la plus claire du manque de fourrages bruts au cours de la saison sèche. A partir du mois d'avril, les parcelles de la plaine alluviale ressemblent souvent à un désert, où les animaux ont consommé jusqu'à la dernière tige de maïs ou de sorgho. Pour les plus pauvres, il faut alors entamer les réserves de feuilles de maïs ou emmener le bétail paître l'herbe maigre qui subsiste au bord des chemins. Mais dans la majorité des cas, on fait appel aux farines de maïs et de sorgho et aux tourteaux, son ou mélasses importés de l'Altiplano. Les distributions de concentrés commencent souvent dès les mois de janvier et février pour les vaches allaitantes ou les animaux les plus mal en point. Elles ont permis de combler les déficits en sels minéraux et en vitamines dont les mères souffraient dès le dessèchement des pâturages naturels puis tout au long de la saison sèche. En améliorant l'alimentation des vaches, on a ainsi accéléré le retour de chaleur suivant la mise bas, et le calendrier de reproduction en a été sensiblement modifié. Dans le système d'élevage traditionnel, les montes avaient lieu en général entre les mois de juillet et septembre, les naissances étant regroupées en fin de saison sèche, et le délai entre deux mises bas atteignait ou dépassait deux ans. Dans les élevages où l'emploi d'aliments concentrés est devenu systématique, on observe une répartition des chaleurs et des naissances de plus en plus uniforme sur l'ensemble de l'année et leur fréquence a souvent été multipliée. De plus en plus de vaches sont fécondées au milieu de la saison sèche et mettent bas au début de l'automne, lorsque les animaux descendent des parcours. L'appauvrissement du régime alimentaire des mères à cette époque, qui eût constitué un risque énorme pour les veaux il y a une vingtaine d'années, est désormais comblé par l'administration des compléments concentrés. Le déplacement de la période des naissances vers l'automne permet au contraire de vendre de plus en plus tôt les brouillards, lorsqu'ils ont à peine dépassé un an, et d'économiser ainsi sur la quantité de fourrages grossiers destinés au troupeau. Mais cet accroissement de la productivité du troupeau demeure relatif puisque ce sont des veaux plus jeunes, donc plus légers et d'une valeur moindre qui sont commercialisés.

¹ au cours de l'hiver 1988-1989, le salaire journalier dans la plaine alluviale est ainsi passé de 15 000 pesos au moment des récoltes, à 8000 \$ sur les plantations de melon au mois de janvier (voir le cinquième chapitre).

Ces modifications du cycle de reproduction ont à leur tour permis de déplacer et d'allonger la période de traite. Désormais, celle-ci peut avoir lieu au cours de la saison sèche et s'étendre sur 5 à 7 mois, au lieu d'une durée de 60 ou 70 jours il y a encore vingt ans. L'apport d'aliments concentrés permet d'accroître et de prolonger la production de lait, sans que les prélèvements nuisent aux veaux. De plus, le regroupement des animaux sur les parcelles cultivées et à proximité des habitations durant la saison sèche facilite les opérations de traite, qu'il fallait autrefois effectuer sur les parcours et loin des villages dans certains cas (les éleveurs ou leurs vachers allaient alors s'installer dans une cabane de branchages établie sur les parcours à partir de la mi-août, après les sarclages, et la traite pouvait durer jusqu'à la mi-octobre et la récolte du sésame). Si depuis quelques années la production laitière s'est accrue, surtout durant la saison sèche, c'est parce qu'elle constitue une activité de plus en plus rentable. Les Terres Chaudes demeurent en effet relativement isolées des grands bassins laitiers de l'Altiplano (Querétaro, Toluca, Maravatio et Morelia) et la taille du marché local n'a pas encore justifié l'établissement de chaînes de transport et de stockage réfrigérées depuis ces régions. La production locale est d'ailleurs abondante au cours de la saison des pluies, lorsque les vachers des grands éleveurs se bousculent sur les marchés de Huetamo, Altamirano ou San Lucas pour vendre fromages, crème et lait cru. Mais à partir du mois de novembre l'approvisionnement se tarit et les prix augmentent rapidement. Durant l'hiver de 1987, le prix du lait à Huetamo était supérieur de 50% à celui qui était pratiqué sur l'Altiplano, et l'écart atteignait les deux tiers deux ans plus tard¹. Au début de l'année 1989, il suffisait de vendre huit litres de lait pour gagner le salaire journalier qui était alors en vigueur dans la région. Certains éleveurs peuvent ainsi, grâce à la vente de leur production quotidienne, couvrir les coûts des aliments concentrés employés durant la saison sèche pour alimenter l'ensemble de leur troupeau.

Cette opportunité demeure cependant réservée aux exploitations qui sont situées à proximité des principaux bourgs, c'est à dire des cinq chefs-lieux municipaux. Le transport de la production depuis les villages les plus isolés ne peut se faire que sous forme de fromage, lequel demeure sous-valorisé par rapport au lait cru. Certains grands éleveurs ont fait aménager une étable dans leur résidence de Huetamo ou de San Lucas, où sont installées chaque hiver les vaches allaitantes que l'on achemine depuis le lointain rancho et que l'on nourrit avec des aliments importés de l'Altiplano. Mais c'est là l'apanage d'une petite élite. L'achat des aliments concentrés devient coûteux dès que l'on vise un bon niveau de production et le rendement laitier des hybrides de zébu reste faible. Cela a motivé l'introduction de reproducteurs de race Brune des Alpes, qui permettent d'élever la qualité laitière des troupeaux sans en affecter la conformation bouchère. Certains éleveurs, parmi les plus aisés, utilisent conjointement ces taureaux avec ceux de races Brahman ou Indobrasil et tentent d'optimiser l'effet hétérosis grâce à la division de leurs exploitations en parcs. Les quelques animaux Holstein qui ont été importés ne se sont en revanche jamais acclimatés au climat torride de la région, ni au régime alimentaire qui leur était imposé.

Sur les propriétés où elle s'est développée, la spéculation laitière a entraîné la modification du statut des vachers auxquels est assigné le bétail. Le propriétaire s'octroyant désormais le produit de la traite, la rémunération par la vente des fromages produits au cours de la saison des pluies a été remplacée par un salaire fixe, indépendant de la production laitière. Ce changement répond parfois à une revendication des vachers car la dépréciation relative du fromage par rapport au lait cru s'ajoute à la baisse de la demande pour les attelages de boeufs -qui faisaient partie des "privilèges" accordés aux vachers- et que ceux-ci pouvaient louer dans les villages alentour. Près de Huetamo, leur salaire est fréquemment payé en argent et s'assortit de primes d'intéressement aux naissances et aux ventes de brouillards. Pour bien des propriétaires, c'est une façon de freiner l'exode de la main d'oeuvre, en évitant que sa survie dépende à l'excès des fluctuations des prix agricoles, devenues trop importantes depuis une dizaine d'années.

¹ En janvier 1987, le litre de lait se vendait pour 300 \$ à Huetamo, contre 200 \$ à Maravatio, situé à 200 km plus au nord; et deux ans plus tard, il y atteignait le prix de 1000 pesos, alors que les producteurs de lait du Bajío (Pueblo Nuevo) ne pouvaient le vendre pour plus de 600 \$ (enquêtes effectuées à Maravatio en janvier 1987 et à Pueblo Nuevo en mai 1989).

Sous certaines conditions, l'intensification des systèmes d'élevage est donc possible; comme peut l'être l'embouche des taurillons qui sont pourtant envoyés vers le Tropique Humide ou les *feed lots* de l'Altiplano. Mais elle demeure limitée à une classe réduite de grands éleveurs car elle exige de gros investissements pour la construction de clôtures (en particulier sur les parcours), la mouture du grain et des résidus de culture, l'achat d'aliments concentrés et les installations de traite. Elle suppose également une plus forte mobilisation de main d'oeuvre pour assurer la distribution des aliments, la traite, et éventuellement le transport du lait jusqu'aux places de vente. La spéculation laitière enfin, qui mieux que toute autre permet de rentabiliser au plus vite ces investissements, constitue le privilège des élevages les mieux situés par rapport aux centres de population, qui bénéficient de surcroît d'un accès beaucoup plus facile aux intrants et aux canaux de commercialisation directe. La généralisation des enclosures a certes constitué un ballon d'oxygène pour les exploitations minifundistes et a élargi les limites de l'accumulation à celles du lopin ejidal. Mais en se rétrécissant au terme de chaque génération, ces dernières se révèlent insuffisantes pour permettre de combler les écarts de développement qui existent avec les grandes exploitations d'élevage. La spécialisation laitière demeure hors de portée des petits ejidatarios et c'est un système d'élevage traditionnel, à peine modifié par le recours périodique et coûteux aux aliments concentrés, qui se perpétue pour ceux qui ont pu acquérir quelques têtes de bétail. Or, la saturation de l'espace agricole et fourrager remet en question ce schéma d'accumulation. Au gré des appropriations et de la réduction des pâturages indivis les conditions de reproduction de ces exploitations deviennent ainsi de plus en plus précaires.

4-Conclusions.

Une concentration accrue des moyens de production.

A l'issue des bouleversements provoqués par l'intégration de la région à la division internationale du travail et par la croissance des populations humaine et bovine, les inégalités de développement n'ont fait que s'accroître. Les phénomènes parallèles de marginalisation-prolétarianisation-expulsion des petits tenanciers et de reconcentration de la propriété foncière se sont accélérés. Le degré de cette concentration demeure difficile à cerner car les lois limitant l'extension des propriétés privées et interdisant le cumul des dotations ejidales sont facilement contournées, souvent avec la bienveillance des autorités. A la concentration "légale" de ranchos ou de droits ejidales par certaines familles dont bien souvent un seul membre effectue l'exploitation, s'est ajouté un système de prête-noms qui masque le cumul et la combinaison des deux types de propriété. Il est de la sorte impossible de démêler l'écheveau de la tenure des terrains ejidales, et en l'absence de cadastre concernant le secteur privé, les sources d'information se limitent aux seuls registres de l'impôt foncier établis dans chaque municipio. En 1980, ceux-ci permettaient de recenser 1732 propriétés dans la région, pour un total de 158 850 hectares, soit une moyenne de 92 hectares par propriété¹.

Ce chiffre se situe très en deçà des superficies moyennes observées au cours des enquêtes. En fait, si l'on additionne la surface totale des ejidos qui elle est bien connue, et celle que détient officiellement le secteur privé, on arrive à un total de 376 200 hectares, soit à peine 60% de la superficie de la région. Le déficit atteint même 72% dans le municipio de Tiquicheo (à peine 80 484 hectares y sont recensés alors que cette commune s'étend sur 290 600 hectares)! La peur des expropriations ou des invasions de terres et la volonté de minimiser le coût de l'impôt conduisent souvent les propriétaires à dissimuler les superficies qui sont en leur pouvoir. Si l'on considère l'ensemble des terres non ejidales, la surface moyenne des propriétés privées atteindrait alors 230 hectares. Mais ce chiffre

¹ Asesoria Interdisciplinaria (1982) p.101.

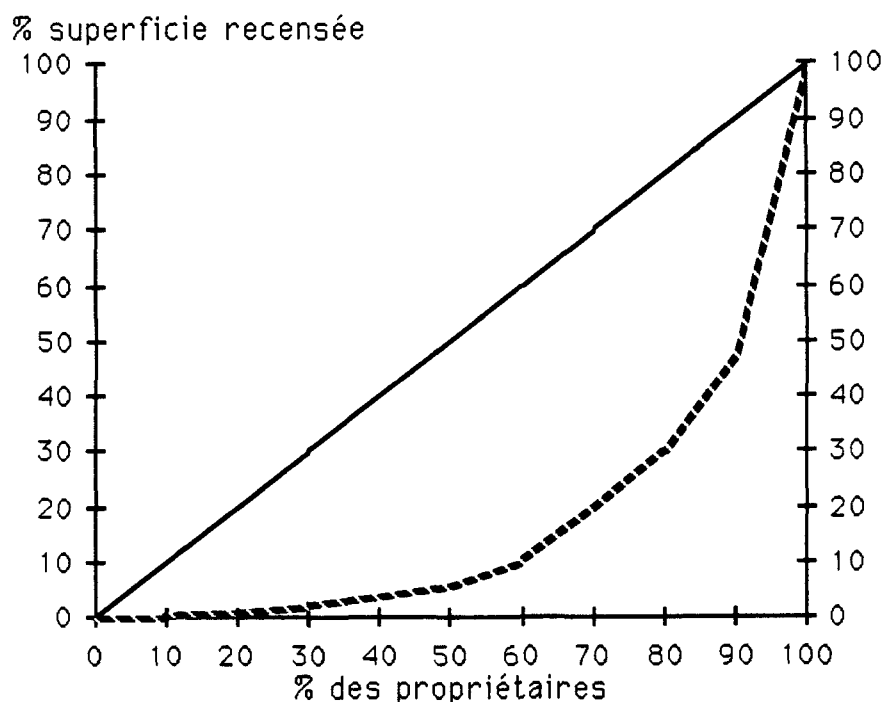
masque des inégalités criantes dans la répartition du foncier, même au sein du secteur privé. La moitié des propriétaires occupe en effet moins de 5% des superficies officiellement déclarées, alors que seulement 10% d'entre eux en détiennent plus de 50%. La permanence de terrains indivis dans bon nombre d'ejidos et la complexité des phénomènes de morcellement-reconcentration qui s'y produisent ne permettent pas de les inclure dans cette évaluation, mais une telle démarche conduirait sans doute à mettre en évidence des déséquilibres plus flagrants encore.

Tableau XXI: Répartition de la propriété foncière privée dans les municipes de Tiquicheo et de Huetamo en 1988.

| Superficie des Propriétés (ha) | Propriétés | | Superficies | |
|--------------------------------|------------|------|-------------|------|
| | Nombre | % | Sup. totale | % |
| 1 à 5 | 160 | 12,6 | 545 | 0,4 |
| 6 à 10 | 145 | 11,5 | 1131 | 0,8 |
| 11 à 15 | 97 | 7,7 | 1282 | 0,9 |
| 16 à 20 | 98 | 7,7 | 1726 | 1,3 |
| 21 à 30 | 104 | 8,2 | 2714 | 2 |
| 31 à 50 | 116 | 9,2 | 4863 | 3,7 |
| 51 à 100 | 173 | 13,7 | 13 659 | 10,3 |
| 101 à 250 | 223 | 17,7 | 35 614 | 26 |
| 251 à 500 | 113 | 9 | 39 362 | 29 |
| 501 à 1000 | 26 | 2 | 18 452 | 13,6 |
| plus de 1000 | 6 | 0,5 | 16 745 | 12 |
| Total | 1261 | 100 | 136 093 | 100 |

Sources: Administración de Rentas, Huetamo, 1988; Asociación de Pequeños Propietarios, Tiquicheo.

Graphique XIV: Répartition de la propriété foncière privée dans les municipes de Tiquicheo et de Huetamo en 1988.



Source: Tableau XXI.

Les registres fiscaux minimisent donc la dimension réelle des grands domaines (ceux dont la superficie est supérieure à 500 hectares), au même titre qu'ils confèrent sans doute une importance exagérée aux très petites propriétés (moins de dix hectares). Bon nombre de celles-ci correspond en effet à des terrains accolés aux bourgs, où sont regroupés les animaux que les grands éleveurs destinent à la vente ou à la production laitière, ou bien que l'on prépare au lotissement. Le minifundisme demeure une caractéristique des ejidos, où le morcellement des dotations en lopins de plus en plus petits s'effectue de pair avec la constitution de domaines tout à fait comparables aux propriétés privées de taille moyenne (100-250 hectares), qu'ils dépassent parfois grâce à l'appropriation des parcours indivis.

La répartition du bétail répond au même schéma de concentration. Dans ce domaine également, les effectifs déclarés par les éleveurs sont loin de correspondre à la population bovine réelle des Terres Chaudes: alors que les troupeaux recensés par les cinq associations locales d'éleveurs représentaient 114 000 têtes de bétail en 1988, les estimations du ministère de l'agriculture situaient ce chiffre à plus de 202 000. La fraude portait donc sur près de 45% des effectifs. Celle-ci concerne surtout les gros éleveurs qui, une fois encore, par peur de l'impôt ou d'une application plus rigoureuse de la Réforme Agraire, tendent à masquer l'étendue de leurs biens. Par ailleurs, la taxe payée aux associations d'éleveurs étant proportionnelle au nombre d'animaux enregistrés, il est courant de sous estimer la taille des troupeaux. De l'aveu même de certains grands propriétaires, cet "oubli" peut concerner jusqu'au tiers des effectifs. Certains petits producteurs (possédant moins de 5 têtes) ne déclarent pas davantage leur bétail afin d'éviter le coût d'enregistrement d'une patente d'éleveur. Ils passent alors par les services d'un gros éleveur pour marquer et vendre leurs animaux et reçoivent une part moindre de la valeur produite. La répartition du bétail est donc plus inégalitaire encore que ne l'indiquent le tableau et le graphique suivants:

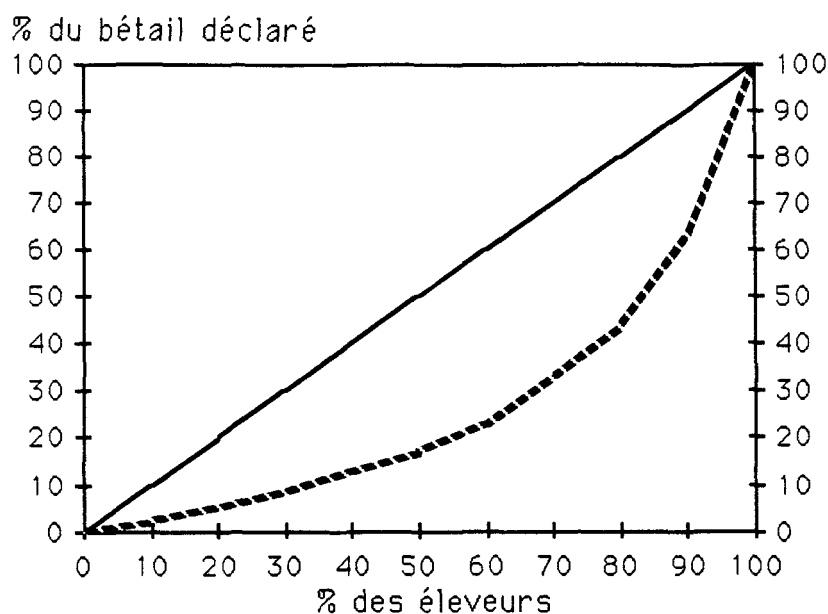
Tableau XXII: Répartition du bétail déclaré dans les municipes de Huetamo et de San Lucas en 1988.

| Effectifs du troupeau | Troupeaux | | Effectifs | |
|-----------------------|-----------|------|-----------|------|
| | Nombre | % | Total | % |
| 1 à 5 | 406 | 11,9 | 1636 | 2 |
| 6 à 10 | 906 | 26,6 | 7490 | 10 |
| 11 à 15 | 625 | 18,5 | 8001 | 10,6 |
| 16 à 20 | 463 | 13,6 | 8465 | 11,2 |
| 21 à 30 | 443 | 13 | 11 085 | 14,6 |
| 31 à 50 | 299 | 8,8 | 13 655 | 18 |
| 51 à 100 | 198 | 5,8 | 13 447 | 17,8 |
| 101 à 200 | 43 | 1,3 | 5557 | 7,3 |
| 201 à 500 | 15 | 0,4 | 3865 | 5,2 |
| plus de 500 | 3 | 0,1 | 2418 | 3,3 |
| Total | 3401 | 100 | 75 619 | 100 |

Sources: Asociaciones Ganaderas Locales, Huetamo et San Lucas, "Registros de Ganado", 1988.

Même si elles demeurent en deçà de la réalité, les données qui précèdent sont révélatrices du degré de concentration qui existe en ce domaine: 16% des éleveurs détiennent la moitié du bétail recensé, alors que 60% des troupeaux rassemblent à peine 22,5% des effectifs. Une étude de la répartition du capital financier ou des machines agricoles (pompes pour l'irrigation, tracteurs, moulins et mêmes charrues et bineuses métalliques pour l'attelage animal) conduirait très certainement aux mêmes résultats. A l'issue des bouleversements provoqués par la nouvelle spécialisation régionale et le développement de l'élevage extensif, la situation sociale des Terres Chaudes n'est pas sans rappeler, et par bien des aspects, celle qui prévalait avant la Réforme Agraire de l'époque cardéniste.

Graphique XV: Répartition du bétail déclaré dans les municipes de Huetamo et de San Lucas en 1988.



Source: Tableau XXII.

Cela se reflète d'ailleurs au niveau des indices de marginalisation ou de "bien-être" établis par les pouvoirs publics. Afin de mesurer les inégalités de développement entre régions différentes, ces indices ont été élaborés, qui tiennent compte de critères tels que, l'habitat, les voies de communication, l'emploi, les revenus de la population, son degré d'éducation, et les services de santé dont elle bénéficie. Les données collectées lors du recensement de 1980 ont ainsi donné lieu au calcul de "niveaux de bien-être social" dans l'ensemble du pays. Ceux-ci font apparaître que la région des Terres Chaudes demeure, avec la chaîne côtière¹, l'une des zones les plus défavorisées du Michoacán. Les municipes de Nocupétaro, Caràcuaro et Tiquicheo figurent ainsi parmi les cinq communes (sur un total de 113 dans tout l'Etat) où la marginalité est considérée la plus forte:

Tableau XXIII: Indicateurs sociaux du "niveau de bien-être" dans les Terres Chaudes en 1980.

| | % de maisons bénéficiant de | | | | Coefficients de bien-être |
|------------|-----------------------------|--------------|-------------|----------|---------------------------|
| | matériaux durs | eau courante | électricité | drainage | |
| Nocupétaro | 65 | 15 | 27 | 14 | 0,72 |
| Caràcuaro | 54 | 11 | 28 | 21 | 0,85 |
| Tiquicheo | 50 | 12 | 17 | 18 | 2,69 |
| Huetamo | 77 | 20 | 50 | 27 | 10,43 |
| San Lucas | 74 | 24 | 46 | 26 | 9,69 |
| Région | 58 | 16 | 30 | 20 | 4,13 |
| Michoacán | 78 | 68 | 72 | 49 | 18,24 |

Sources: Recensement de population de 1980 et Inegi (1986): *Michoacán, Cuaderno de Información para la Planeación*. SPP-Inegi. México 1986. Pp. 80-81.

¹ voir H.Cochet (1989), pp.242-243.

Quelles alternatives?

Le système agraire régional n'offre guère d'alternatives aux paysans minifundistes: une situation de blocage presque complet a été atteinte. Depuis le début des années 1980, aucune nouvelle distribution de terres n'a été effectuée et l'appropriation arbitraire des indivis semble avoir fermé la dernière soupape de sécurité qui pouvait atténuer les énormes problèmes de pression foncière. Les schémas d'accumulation ne se sont pas modifiés, au contraire: l'élevage constitue plus que jamais la clé d'accès aux capitaux et aux moyens de production. Mais pour ceux qui n'ont pu étendre leurs enclosures, cette possibilité se réduit chaque jour; posséder un animal de plus peut conduire à augmenter considérablement les coûts d'alimentation et à mettre ainsi en péril le maigre capital longuement et patiemment accumulé.

Cinquante ans après la Réforme Agraire de l'époque cardéniste, la taille des exploitations ejidales s'est amenuisée au rythme des héritages et du partage des dotations originelles. De nos jours, la majorité des ejidataires ne compte plus que sur des superficies cultivables qui ne dépassent pas quatre à cinq hectares. Que dire de leurs enfants et de la population qui attend d'accéder enfin à l'usufruit d'un petit lopin? Ces derniers doivent se satisfaire des petits morceaux de terre qu'acceptent de prêter ou de louer des parents qui ne disposent eux-mêmes que d'une parcelle trop réduite. Ou ils vont chercher auprès des grands propriétaires privés la terre qui fait défaut dans les ejidos. Mais pour quel bénéfice? La culture du maïs ou du sorgho est surtout rédituable grâce à la vente des fanes. En laissant ces dernières à la disposition du propriétaire de la parcelle, le paysan sans terre récolte certes de quoi alimenter sa famille pendant quelques mois, voir une année, mais il n'obtient pas de quoi reproduire de façon durable sa force de travail et ses moyens de production. Sa survie dépend en fait des possibilités d'emploi dans les exploitations voisines. L'existence de forts goulots d'étranglement dans le calendrier agricole (voir le second chapitre) engendre de façon ponctuelle une demande importante pour une main d'oeuvre temporaire et salariée. Mais le cycle pluvial est trop réduit dans le temps pour permettre à une importante population de journaliers de se maintenir dans la région: les travaux de semis, sarclages et récoltes ne représentent pas plus de 90 jours au total. Il faut au paysan pauvre combiner l'exploitation d'un petit lopin et la vente de sa force de travail pour survivre, mais cela ne lui permet en aucun cas d'entamer un processus d'accumulation et d'assurer l'avenir de sa famille.

Les alternatives ne peuvent donc provenir que de l'environnement extérieur. Les migrations temporaires en direction des périmètres irrigués ont longtemps rempli cette fonction. La crise économique des années 1980 et la chute du salaire minimum offert sur les plantations ont progressivement fermé cette soupape. Il faut désormais chercher dans les centres urbains de l'Altiplano, voir au-delà des frontières nationales, les débouchés commerciaux ou les opportunités d'emploi qui permettront aux plus défavorisés de se maintenir au dessus du seuil de reproduction. Un tel saut qualitatif dépend donc essentiellement des injections de capitaux exogènes, qu'ils soient publics ou privés. Or jusqu'à présent, l'action du gouvernement n'a fait que renforcer le pouvoir des grands éleveurs et le caractère extensif des systèmes de production. Depuis quelques années pourtant, des investisseurs mexicains et étrangers se sont intéressés au climat des Terres Chaudes, et ont cru y détecter certains avantages comparatifs, notamment pour l'approvisionnement des marchés urbains en fruits et légumes au cours de l'hiver. La production de primeurs durant la saison sèche suppose cependant la mise en place d'une infrastructure considérable pour la production (des systèmes d'irrigation notamment) et la commercialisation, que les producteurs locaux ne peuvent prendre en charge seuls. Elle peut également conduire à mettre en question le pouvoir des oligarchies locales pour lesquelles l'élevage bovin demeure le principal instrument de contrôle du foncier. Le développement d'une agriculture intensive, produisant une forte valeur ajoutée à l'hectare constitue sans doute une opportunité sans égal pour la masse des paysans minifundistes de la région. L'expérience du sésame est cependant là pour rappeler que les bénéfices d'une culture de rente, entreprise à l'initiative, et grace aux injections de capitaux d'agents extérieurs, sont rarement répartis au profit des petits producteurs.

CHAPITRE 5

L'intensification est-elle possible ?

A l'issue des transformations qu'a subi le système agraire régional depuis plus de trente ans, il est devenu évident que toute alternative à l'expansion de l'élevage naisseur, à la saturation des ressources agricoles et pastorales et à la marginalisation consécutive d'un nombre grandissant de paysans minifundistes, doit passer par l'accroissement des recettes à l'hectare des exploitations les plus défavorisées ou la recherche de revenus annexes (par la double activité notamment). La multiplication des relations avec les marchés urbains et internationaux, et la situation des Terres Chaudes, dont le climat permet la production de denrées tropicales tout au long de l'année, représentent autant d'opportunités pour atteindre le premier de ces objectifs: il existe au Mexique et aux USA une demande relativement constante pour les fruits et légumes frais, qui atteignent des prix élevés au cours de l'hiver, lorsque les régions septentrionales et celles de l'Altiplano ne peuvent plus les produire.

Une telle orientation exige cependant une augmentation sensible des charges et du capital productif des exploitations, et requiert surtout des relations privilégiées avec certains monopoles commerciaux établis parfois à l'échelle du continent, sans lesquelles l'accès aux marchés demeure interdit. Elle tend donc à soumettre les paysans à des rapports de production semblables à ceux qui caractérisèrent l'âge d'or de la culture du sésame. L'accroissement du capital productif va de plus à l'encontre des objectifs de diminution des risques poursuivis depuis des siècles par les petits producteurs et tend à fragiliser leurs systèmes de production. Il apparaît en fait que les alternatives qui leur sont plus facilement accessibles et qui remportent l'adhésion du plus grand nombre, la double activité ou la délinquance, contribuent à renforcer les activités qui font l'usage le plus extensif de la terre, à accélérer la prolétarianisation des paysans minifundistes et la concentration foncière. Le système agraire des Terres Chaudes semble bel et bien engagé dans un processus "d'extensification".

1 - Se rapprocher des marchés urbains: comment contourner les monopoles commerciaux?

Les tentatives d'intensification en agriculture pluviale se heurtent aux coûts de production et à l'étroitesse des marchés.

L'intérêt des petits paysans s'est bien sûr d'abord orienté vers les productions qui pouvaient se substituer au sésame comme culture de rente, en prenant sa place dans les rotations culturales sans modifier les caractéristiques techniques des systèmes de production. Au début des années 1950, l'arachide avait été expérimentée avec succès dans le municipio de Nocupétaro et au nord de Carácuaro, où les sols sablonneux s'avéraient propices à sa culture et facilitaient les opérations de déterrage et récolte des fruits. Mais concurrencée par le sésame pour l'utilisation de la terre et de la main d'oeuvre, à une

époque où le système usurier s'était organisé autour de la culture et du commerce de cette oléagineuse, l'arachide avait été confinée à de petites superficies. Son marché demeurait essentiellement local et seules de petites quantités étaient transportées à dos de mules vers Tacámbaro ou Morelia.

Mais la chute de rentabilité du sésame, sensible dès la fin des années 1960, a été ressentie d'abord et plus durement dans cette partie du piémont, là où les conditions de la culture demeuraient les moins favorables du fait d'un relief plus accidenté, d'une pluviométrie supérieure et de températures plus basses, qui limitaient les rendements et favorisaient l'érosion. La culture de l'arachide s'en est trouvée relancée au cours des années 1970, alors que les grands accapareurs de grains perdaient leur emprise sur la production agricole. Cette évolution a été facilitée par l'amélioration de la piste Caràcuaro-Nocupétaro-Villa Madero, rendue praticable en toute saison à partir de 1979, qui désenclavait définitivement la micro-région. Elle a permis depuis lors l'arrivée d'acheteurs venus du Bajío (Salvatierra et Leon) et surtout de San Luis Potosi, commissionnés pour l'approvisionnement de l'industrie de torréfaction et préparation de friandises: à l'occasion des fêtes de fin d'année, il est fait dans tout le pays une forte consommation de cacahuètes, pour la célébration des *piñatas* notamment. Il est vrai que la récolte des Terres Chaudes, effectuée dès la fin septembre, devance d'un bon mois celle d'autres régions productrices telles que Salvatierra ou Chihuahua plus au nord, et peut bénéficier de prix très favorables.

Ainsi, en 1988 et sur la base d'un rendement moyen d'une tonne, un hectare d'arachide procurait un bénéfice dépassant le demi-million de pesos, contre à peine 50 000 pesos pour le maïs et un solde négatif pour le sésame (voir les calculs effectués en appendice VII). Il s'agit donc d'une production qui bénéficie d'un taux de rentabilité important. L'introduction d'une plante légumineuse sur les sols épuisés par la culture prolongée du sésame a eu en outre un effet initial très favorable sur les rendements du maïs (qui lui succède dans les rotations), et a accéléré sa diffusion. Les superficies cultivées dans la région de Nocupétaro ont donc augmenté rapidement pour atteindre 700 hectares vers 1980¹. Mais depuis lors elles ont stagné et même régressé, pour ne plus dépasser 450 hectares au cours des cinq dernières années. La culture de l'arachide n'a pas davantage franchi les limites du piémont, probablement en raison des sols argileux qui lui sont défavorables et occupent la plus grande partie des plaines alluviales. Mais la véritable cause de ce confinement réside sans doute dans le fait qu'elle réunit les conditions de production et de commercialisation qui ont permis l'essor rapide de la culture du sésame entre 1935 et 1950, mais qui ont précipité son abandon au cours des dernières années.

Car les coûts de production de la légumineuse sont relativement élevés (presque un million de pesos en 1988 contre 550 000 pour le maïs, voir l'appendice VII) et, jusqu'en 1987, ils n'étaient pas couverts par les crédits de campagne de Banrural. Même si l'arachide, en tant que plante fixatrice d'azote, requiert peu d'engrais (dans la plupart des enquêtes effectuées, l'apport de fertilisants était d'ailleurs nul pour cette culture), elle s'avère en revanche particulièrement exigeante en main d'oeuvre, pour les sarclages, où les besoins sont doubles de ceux de cultures telles que le maïs ou le sésame, et surtout pour la récolte. Car comme dans le cas du sésame, on dispose d'un temps très court pour déterrer les gousses: il faut les récolter avant que les plantes et le sol ne se dessèchent, au risque de voir les fruits pris dans la terre. Or la période de récolte coïncide à peu près avec les travaux de coupe du sésame. La demande en main d'oeuvre croît donc considérablement sur un court laps de temps dans l'ensemble de la région et les salaires suivent une ascension semblable, qui se situait en moyenne entre 25 et 33% au cours des cinq dernières années. Survenant à l'époque de la soudure, lorsque les besoins de trésorerie sont les plus importants, le coût en est souvent insurmontable pour la plupart des producteurs. La déficience des crédits officiels les oblige donc à recourir aux circuits de l'usure et aux prêts des commerçants locaux.

¹ S.Diaz et al. (1985) p.502, d'après les chiffres de la SARH, distrito de temporal IX, Huetamo.

Or le degré de concentration du commerce de l'arachide et des capitaux consacrés à sa culture est plus important encore qu'il ne l'était pour le sésame il y a plus de trente ans: un seul et unique industriel de San Luis Potosi capte chaque année entre 80 et 90% de la production régionale, et dicte le niveau des prix et les conditions du crédit par l'intermédiaire de trois commerçants de Nocupétaro¹. Le contrôle de la production répond donc aux mêmes mécanismes qui ont été décrits au troisième chapitre au sujet de la culture du sésame. Mais à chaque pallier, les conditions d'octroi des capitaux et de commercialisation de la marchandise sont imposées dans une situation de quasi-monopole et l'essentiel des bénéfices demeure concentré dans les mains de quatre intermédiaires.

Ces circonstances ont conduit à une tentative d'organisation des producteurs, similaire à celle qui avait eu lieu pour le sésame au début de la décennie, réalisée cette fois autour d'une coopérative de transformation et de commercialisation de l'arachide produite dans la région. En 1987, les pouvoirs publics ont financé à Nocupétaro la construction et l'équipement d'un bâtiment où l'on pouvait effectuer la torréfaction des cacahuètes, leur décorticage et diverses opérations de salage ou d'enrobage dans du sucre, du piment etc... On espérait écouler directement les friandises sur les marchés urbains et bénéficier ainsi d'une valeur ajoutée importante. La mise en service de cette unité, aux mains d'une association locale de producteurs, fut accompagnée d'une timide intervention de Banrural pour le financement de la culture. Dès la récolte de 1987, la coopérative a mené une véritable guerre des prix contre les accapareurs locaux, et les rémunérations offertes aux producteurs furent multipliées par trois en quelques mois². Mais au terme de ce bras de fer, la coopérative exsangue a finalement dû déposer son bilan au printemps 1988 et l'acheteur de San Luis, qui disposait d'une capacité financière largement supérieure, est resté maître du terrain. Les choses étant rentrées dans l'ordre, le prix au producteur à la récolte de 1988 a pu être maintenu au niveau qui était le sien l'année précédente, ce qui équivalait à une réduction de 45% en termes réels³. Il semble que la relative étroitesse du marché et la puissance de l'acheteur, propriétaire de deux usines de transformation et conditionnement de fruits secs et probablement l'un des plus importants intervenants sur le marché national⁴, laissent peu d'alternatives aux producteurs.

Leurs problèmes sont accentués par les caractéristiques de l'arachide qui ne peut être cultivée deux années successives sur un même terrain, au risque de voir les fruits pourrir en terre, peut être sous l'action de nématodes. La culture s'est aussi révélée très éprouvante pour les terres. Les sarclages importants, alors que la couverture du sol par les plantes demeure faible, et surtout les opérations de récolte par déterrage, quand la saison des pluies n'a souvent pas encore pris fin, constituent des facteurs d'érosion importante, d'autant que les terrains plats sont rares autour de Nocupétaro. Ces conditions imposent des périodes de friche d'un ou deux ans entre chaque culture ou la rotation de l'arachide avec le sorgho. Surtout, et même si la rentabilité de la culture demeure élevée après la hausse des prix enregistrée en 1987, la production d'arachide est à son tour touchée par la forte augmentation des coûts de la main d'oeuvre qui s'est produite dans toute la région depuis dix ans (voir la fin de ce chapitre). Parce qu'elle se substitue au sésame et présente les mêmes caractéristiques, depuis le financement jusqu'à la commercialisation, en passant par les aspects techniques et sociaux de la production, la culture de l'arachide pose les mêmes problèmes que celui-ci. Il faut voir dans l'actuelle stagnation des superficies les limites imposées par un acheteur unique qui dicte les conditions de la production; il s'agit

¹ entrevues réalisées avec José Aviles et Cecilio Gómez, commerçants d'arachide à Nocupétaro, avril 1989.

² le prix moyen au producteur est ainsi passé de 140 pesos par kg en 1985 et 320 en 1986 à plus de 1000 pesos au début de la récolte de 1987 et même 1200 \$ au mois de novembre. (d'après les enquêtes effectuées à Nocupétaro et les chiffres fournis par les techniciens de la SARH de l'unité Caràcuaro-Nocupétaro).

³ il a en fait augmenté de 1200 à 1500 pesos soit 25%, alors que le taux d'inflation entre septembre 1987 et septembre 1988 s'élevait à 120% environ...

⁴ entrevues avec J. Aviles et C. Gómez cit.

d'une situation qui n'offre aucun gage de stabilité et pourrait conduire, comme dans le cas du sésame, à une désaffection rapide pour cette culture.

C'est aussi un peu le cas de la production de piments qui s'est développée récemment, et de façon très localisée, dans la région. Depuis une dizaine d'années, de petites superficies de piments *ancho* (large) et *guajillo* (long) sont en effet semées dans le municipe de Caràcuaro, autour des hameaux de Santa Fé, El Naranjo et Los Chilares (qui doit son nom à cette culture, voir la carte XII). Leur essor est directement lié à la baisse de rentabilité du sésame et à la construction récente de la piste qui relie Huetamo, Caràcuaro et Villa Madero. Il correspond, ici encore à l'arrivée de commerçants venus d'Acapulco et de Puebla (au sud-est de México), qui cherchent à approvisionner des marchés où la demande est constante et les prix rémunérateurs. La distance des principales places de vente (il faut neuf à dix heures de route pour aller de Caràcuaro à Puebla ou à Acapulco) a facilité la concentration de ce commerce en peu de mains. On retrouve donc des conditions de production très semblables à celles qui entourent la culture de l'arachide: la récolte de piments est financée et achetée dans sa totalité par deux commerçants d'Acapulco et un propriétaire de la région. Ce dernier concentre à lui seul les deux tiers de la production régionale, qu'il adresse ensuite aux acheteurs de la ville de Puebla¹.

Un système de financement similaire a été mis en place, qui inclue la fourniture d'engrais, de produits phytosanitaires et les quantités d'argent nécessaires au recrutement de la main d'oeuvre. Car plus encore que l'arachide, le piment est une culture intensive et exigeante en travail et en capitaux. Elle requiert la mise en place d'une pépinière en fin de saison sèche, à proximité d'un point d'eau qui permettra l'irrigation des jeunes plants jusqu'à l'arrivée de la saison des pluies. Le repiquage s'effectue sur un sol plusieurs fois retourné et récemment défriché de préférence. Il implique une main d'oeuvre temporaire abondante, que l'on réemploie à l'occasion des sarclages et buttages, puis de la récolte qui s'étend, par des coupes journalières, sur tout le mois de septembre. Au recrutement de travailleurs salariés, qui provoque une compétition sévère avec les cultures vivrières, s'ajoute l'emploi massif de produits anti-parasitaires souvent coûteux, une pulvérisation devant être effectuée tous les dix jours environ.

Malgré un revenu monétaire qui dépasse souvent 70% des coûts de production, le capital requis pour se lancer dans la culture est si important² que la production demeure limitée au petit nombre qui bénéficie de l'appui des commerçants privés: "personne ne peut prendre le risque de cultiver le piment sans avoir passé un contrat avec un commerçant et s'être assuré de sa vente"³. Et même dans ces conditions, eu égard à l'investissement qui est réalisé, la prise de risque demeure considérable pour le producteur. Les intermédiaires se réservent bien sûr la part du lion: le kg de piments acheté 4500 pesos au producteur, payables après leur revente, se monnayait entre 7000 et 7500 \$ sur le marché de Puebla en octobre 1988⁴. Une commission confortable pour une transaction qui peut être réalisée en quelques heures et que complètent les profits tirés des avances en nature et en argent qui sont décomptés avant que le producteur ne reçoive son dû. Il semble enfin que les débouchés demeurent limités à l'absorption d'une cinquantaine de tonnes, soit la production d'une centaine d'hectares et que cette capacité soit déjà atteinte, comme en témoigne la stabilisation des superficies cultivées depuis 1985:

¹ entrevue réalisée avec Gustavo Ortega, hameau de Santa Fé, municipe de Caràcuaro, avril 1989.

² les coûts de production s'élevaient à 1 300 000 pesos en 1988, soit 2,4 fois ceux du maïs et 2,2 fois ceux du sésame. Le produit de la vente de 500 kg de piments (rendement moyen) pouvait en revanche rapporter plus de 2 200 000 pesos (voir l'appendice VII).

³ entrevue réalisée avec Bartolo Gutiérrez, El Naranjo, municipe de Caràcuaro, mai 1989.

⁴ entrevue avec G.Ortega cit.

Tableau XXIV: Evolution des superficies d'arachide et de piment dans les Terres Chaudes entre 1978 et 1988.

| | 1978 | 1981 | 1983 | 1985 | 1987 | 1988 |
|----------|------|------|------|------|------|------|
| Arachide | 680 | 450 | 450 | 535 | 425 | 450 |
| Piment | 11 | 20 | 60 | 80 | 87 | 90 |

Sources: S. Diaz et al. (1985) pp. 160 et 502; SARH, Distrito IX, Huetamo.

Les possibilités d'intensification et d'accumulation en agriculture pluviale apparaissent donc très réduites et subordonnées aux relations privilégiées que chacun a pu établir avec un petit nombre de commerçants. Les coûts de production des cultures de substitution du sésame, l'exigüité des débouchés et leur éloignement semblent priver les producteurs d'une quelconque autonomie. Il n'est pas surprenant que les cultures de piment ou d'arachide se soient développées là où les conditions de production du sésame étaient les moins favorables, où la désaffection pour l'oléagineuse a été la plus forte et la plus précoce. Il est probable que des stratégies de substitution similaires vont apparaître en agriculture pluviale dans les plaines de Huetamo-San Lucas ou de Tiquicheo. Des semis de tomates et de piments sont d'ailleurs à nouveau entrepris sur les versants frais qui dominent Huetamo et de petites superficies d'arachide sont cultivées à proximité de la ville¹. Mais ces productions se destinent au marché local et ne sauraient constituer une réelle alternative pour un grand nombre de producteurs.

C'est en fait au cours du cycle de cultures d'automne-hiver que l'expression des stratégies d'intensification est la plus évidente. Ces dernières sont devenues possibles grâce au développement de périmètres irrigués au début des années 1970 et ont pris une importance considérable dans les Terres Chaudes depuis une douzaine d'années.

L'irrigation: maraîchage ou productions fourragères?

A partir de 1960 a été mise en place la "Commission du Balsas" dont la direction fut confiée à Lázaro Cárdenas, l'ancien président de la République. Il s'agissait alors d'un des plus ambitieux programmes de développement qu'ait mis en oeuvre le gouvernement, dont l'objectif était de rééditer le miracle économique expérimenté dans la dépression voisine du Tepalcatepec où près de 75 000 hectares avaient été ouverts à l'irrigation entre 1947 et 1960². La commission prévoyait la construction d'importants barrages sur le Balsas et ses principaux affluents, de façon à irriguer 80 000 hectares sur les deux rives du fleuve³. Nombre de ces projets se sont cependant transformés en éléphants blancs et en 1986, 25 ans après le lancement du programme, 29 800 hectares seulement avaient été dotés d'une infrastructure d'irrigation (voir la carte XII). Dans les Terres Chaudes du Michoacán qui nous intéressent ici, ces travaux bénéficièrent à 4400 hectares dans le municipe de San Lucas, 300 environ dans celui de Huetamo et moins de 200 près de Tiquicheo. Dans la plupart des cas, l'infrastructure ne fut mise en service que dans la deuxième moitié des années 1970, et les ressources en eau se sont souvent avérées insuffisantes pour permettre la culture en fin de saison sèche⁴. Seuls les terrains du municipe de San Lucas qui sont

¹ enquêtes réalisées dans le village de La Parota et avec les membres de la communauté indigène de Huetamo, en juillet-août 1988.

² voir D.Brakin et T.King (1970): *Desarrollo Económico Regional (un Enfoque por Cuencas Hidrológicas de México)*. Ed. Siglo XXI. México 1970.

³ Ibid. p.108.

⁴ c'est le cas du barrage de El Pejo dans le municipe de Huetamo: sur les 506 hectares qu'il devait théoriquement alimenter en eau, moins d'une centaine bénéficie réellement de l'irrigation.

situés entre la rivière Cutzamala et le Balsas disposent d'une alimentation en eau suffisante et dès 1970, 2400 hectares ont pu y être irrigués¹.

Initialement, l'irrigation y a peu modifié l'organisation des systèmes de production. Tant que la rentabilité du sésame est demeurée suffisante, l'oléagineuse a constitué l'essentiel des semis durant le cycle pluvial. Sa récolte au mois d'octobre permettait de semer très tôt le maïs irrigué, que l'on pouvait moissonner à son tour dès le mois d'avril, lorsque la demande des éleveurs pour les fanes était la plus forte et les prix les plus élevés. Il est d'ailleurs significatif que les premières enclosures se soient développées dans ce secteur dès le début des années 1970, avant de se propager ensuite vers le nord de la région. Cette organisation a cependant été remise en cause depuis une quinzaine d'années par l'essor parallèle des cultures de primeurs de contre-saison (tomates, piments, pastèques, melons et papayes) et des productions fourragères (sorgho et sorgho fourrager).

Le développement de l'irrigation dans les Terres Chaudes a en effet éveillé très tôt l'intérêt des grands commerçants en fruits et légumes de la ville de Mexico, qui espéraient y trouver une zone d'approvisionnement qui puisse concurrencer les bassins maraîchers des Etats de Morelos et Puebla d'où l'on achemine traditionnellement l'essentiel des produits frais consommés dans la capitale. Ces commerçants se sont appuyés sur certains propriétaires et entrepreneurs de la région pour mettre en place un réseau de financement et drainer la production locale de primeurs. Mais si les bénéfices que l'on peut espérer tirer de ces cultures sont parfois considérables, leur coût oblige une fois de plus les producteurs à une subordination qui s'avère plus forte encore que dans le cas des cultures pluviales. L'accès aux avances d'argent et aux intrants n'est bien souvent possible qu'au travers d'une "association" avec un entrepreneur local, en général un gros éleveur ou un commerçant. Le paysan doit alors fournir sa terre et son travail et reçoit les engrais, les produits phytosanitaires et les capitaux nécessaires à l'emploi d'une main d'oeuvre importante (comme pour la culture du piment, la préparation du sol, les semis, les sarclages, les traitements et la récolte mobilisent beaucoup de bras). En contre partie, l'entrepreneur se charge de commercialiser la production, se rembourse de son investissement et prélève la moitié du bénéfice final. Le petit producteur doit donc accepter un contrat de métayage sur sa propre parcelle, à la manière des ejidataires qui, il y a quarante ans, étaient soumis à des rapports de production identiques pour cultiver leur dotation de terre. Il est vrai que le bénéfice qu'il en retire est cette fois largement supérieur...

Il s'avère en fait que les candidats à la production de primeurs n'ont guère le choix. Outre le coût d'une telle culture (l'exploitation d'un hectare de tomates requerrait durant la saison sèche 1988-1989 un investissement dépassant 3 millions de pesos, soit la valeur de 7,5 tonnes de maïs ou 7 mois de salaire d'un journalier agricole, voir les calculs effectués en appendice VII), le marché des produits frais est trop fluctuant pour permettre de s'y risquer à qui n'en connaît tous les tenants. Mieux situées et placées dans des conditions de productivité supérieure, les régions de Puebla, Cuernavaca ou de Zitacuaro saturant la place de Mexico durant la plus grande partie de l'hiver et le bas niveau des prix remet alors en question la rentabilité de la production dans les Terres Chaudes. Il faut impérativement récolter au mois de janvier ou durant une brève période au mois de mars pour profiter de cours plus élevés². De plus, le commerce des fruits et légumes sur les marchés de Mexico, Toluca ou Morelia est l'objet d'une très forte concentration³: la concurrence entre grossistes

¹ Secretaria de Recursos Hidráulicos (1970): *Comisión del Río Balsas 1962-1970*. México 1970.

² la caisse de tomates qui se vendait 25 000 \$ à Mexico au début du mois de janvier 1989 ne valait plus que 5000 \$ six semaines plus tard (enquêtes effectuées auprès de maraîchers de Tiquicheo, en février 1989). Mais il arrive aussi que des gelées touchant les principales régions productrices, qui sont aussi situées à une altitude supérieure à celle des Terres Chaudes, décuple le niveau des prix.

³ selon H.Castillo (1987): "Los Comerciantes Mayoristas de la Ciudad de México" in *El A. macenamiento de Productos Agropecuarios en México* cit. pp.278-280, l'intervention des magasins d'Etat CONASUPO sur les produits secs a provoqué le repli des grossistes privés sur les produits frais et

y demeure faible et il est très difficile d'y obtenir des prix rémunérateurs pour qui n'a pas passé un contrat de vente avec l'un d'eux. Les exemples ne manquent pas de producteurs partis "chercher l'acheteur", et qui, parvenus à Toluca ou México, ont dû se débarrasser de leurs fruits et légumes à un prix qui couvrait à peine les coûts du transport et de la récolte¹.

L'essentiel de la production s'organise donc au travers de contrats passés entre des entrepreneurs de la région, eux mêmes soutenus le plus souvent par des commerçants des grands centres urbains, et les paysans qui disposent d'une petite superficie irriguée. Et la majeure partie des bénéfices importants que permettent ces cultures (qui pouvaient dépasser 2 millions de pesos par hectare de tomates si l'on se réfère aux prix pratiqués au cours de l'hiver 1989 sur la place de México) reste dans les poches de ces intermédiaires. Ces conditions défavorables au producteur ont conduit à la réduction rapide des superficies de tomates, courgettes, piments et pastèques à partir du moment où des financements sont devenus disponibles pour la culture de fruits d'exportation (voir la partie suivante). Elles ne dépassent plus désormais quelques dizaines d'hectares chaque année.

La production de maïs irrigué est finalement une culture de "repli" beaucoup plus accessible à la majorité des producteurs, tant du point de vue des capitaux nécessaires que de la maîtrise des itinéraires techniques. La disponibilité en eau permet en outre de s'affranchir des risques qui pèsent sur cette culture durant le cycle pluvial, d'augmenter les densités de semis et les doses de fertilisants, et d'obtenir ainsi des rendements qui dépassent 15 quintaux. Mais la production de grain sec n'est plus l'objectif principal des paysans. Depuis quelques années, des acheteurs de Toluca ou de México viennent en effet acheter les épis tendres produits sur les périmètres irrigués qui bordent le Balsas. Il est ainsi possible de valoriser la récolte de maïs au quintuple du prix du grain sec et pour un investissement relativement faible: en février 1989, la douzaine d'épis tendres se vendait à 2000 \$ sur la parcelle quand le kg de maïs ne dépassait pas 400 \$. Un problème similaire de débouchés et de commercialisation se pose donc aux producteurs. Mais même si la demande se révèle moins importante que prévue et qu'il faut vendre une partie de la récolte sous forme de grain, la valeur des fanes permet de rentabiliser largement la culture: un hectare de cannes de maïs qui se monnayait pour 200 000 pesos en novembre 1988 pouvait atteindre quatre mois plus tard une valeur supérieure de 50 à 70% aux yeux des éleveurs manquant de fourrages.

Car même sur les terrains irrigués, la spéculation la plus sûre et la moins coûteuse demeure la production fourragère; l'extension des superficies de sorgho-grain et sorgho fourrager dans le municipe de San Lucas en témoigne. Ces cultures ont en effet l'avantage de permettre plusieurs cycles de production au cours de l'année sans mobiliser beaucoup de main d'œuvre. Le sorgho fourrager présente une période de développement végétatif de 75 jours, à peine plus longue pour les variétés cultivées pour leur grain (90 jours maximum). Il est donc possible d'effectuer 3 cycles de culture dans l'année, entrecoupés de périodes de pâturage d'un mois environ. Après le séjour des animaux, il suffit de faucher rapidement les plantes au machete, puis d'épandre une petite quantité de sulfate d'ammoniaque (l'engrais le moins cher) pour provoquer, avec l'irrigation, la repousse des plantes. Les façons culturales sont réduites aux seuls traitements herbicides et à un rapide buttage, sur lequel on fait souvent l'impasse d'ailleurs. Le terrain n'est labouré qu'à l'année, lorsque l'épuisement des plantes et les piétinements des animaux obligent à un nouveau semis. Contrairement aux fanes qui sont consommées sèches, le sorgho fourrager peut être pâturé au stade de remplissage du grain, lorsque la matière digestible, son contenu protéique et énergétique sont les plus importants. Grâce à une bonne gestion, un hectare garanti ainsi

de conservation difficile. Les grands grossistes contrôlent ainsi 30% du commerce des fruits et légumes dans la ville de México, alors que leur rôle se réduit à 14% dans l'épicerie. A l'opposé, la participation des petits intervenants se réduit à 15% du marché des fruits et légumes contre 56% dans l'épicerie.

¹ entrevue réalisée avec Francisco Patiño, à Tiquicheo, en février 1989.

trois mois de pâturage par an pour 8 ou 9 vaches et leur suite et autorise des charges atteignant 3 UGB.

Au prix d'un investissement dérisoire, on obtient ainsi une production élevée de matière verte qu'il est possible d'échelonner tout au long de l'année, en fonction de la taille du troupeau et de ses besoins. Les exploitations d'élevage qui bénéficient de l'irrigation sont donc souvent divisées en quatre ou cinq parcelles, où sont effectués des semis de sorgho fourrager, de sorgho-grain, pour l'obtention de farines qui seront distribuées aux vaches allaitantes ou pour garantir un certain revenu monétaire, et éventuellement de maïs pour la consommation familiale. Les rotations sont alors du type sorgho-grain (un an)-maïs irrigué-sorgho fourrager (12 à 16 mois) etc... On parvient ainsi à assurer de façon continue l'approvisionnement du troupeau en fourrages grossiers et en farines céréalières, sans recourir à l'achat d'aliments.

Une telle gestion de l'espace permet d'augmenter la productivité des troupeaux à peu de frais. Sur les périmètres irrigués du municipe de San Lucas, la fréquence des mises bas dépasse rarement un an et la proximité de Ciudad Altamirano a permis une spécialisation relative vers la production laitière: il s'agit sans doute de la zone où les croisements avec des reproducteurs de races Brune des Alpes, voir Holstein, sont les plus fréquents. Le prix du lait frais dans la région autorise des profits importants (voir le chapitre précédent) et il est possible, grâce aux cultures irriguées, de traire les animaux tout au long de l'année sans faire appel à d'autres aliments concentrés que ceux qui sont produits sur l'exploitation. Enfin, l'existence de prairies temporaires de sorgho fourrager favorise l'entretien des vaches allaitantes à proximité des habitations en toute saison et sans recourir aux parcours naturels. Elle permet donc de réduire les déplacements des animaux, autorise en conséquence de plus hauts niveaux de production laitière et facilite l'évolution des systèmes d'élevage vers la stabulation permanente et un meilleur suivi du bétail.

Mais les productions fourragères ne sont plus l'apanage des seuls éleveurs. Nombre de petits ejidataires dépourvus de bétail sont également concernés par la culture du sorgho. Durant le cycle pluvial, le développement rapide de la graminée leur permet d'effectuer la récolte très tôt et de vendre les résidus de culture pour une brève période avant de labourer le terrain et de semer le maïs irrigué. Après la vente des épis tendres ou la récolte du grain, les fanes sont de nouveau monnayées en fin de saison sèche, lorsque leur prix est le plus élevé. La monoculture du maïs n'autoriserait pas les mêmes bénéfices car le cycle végétatif de cette plante et sa récolte s'étendent sur plus de cinq mois. Le paysan ne disposerait donc pas du temps matériel nécessaire au pâturage des fanes, puis à la préparation du sol et au semis pour réaliser deux cultures au cours de l'année. Il lui serait possible de semer des variétés hâtives de maïs, telles que le *Tresmesino*, mais la faible production de grain et de fanes de ces dernières limite l'intérêt des éleveurs et donc la valeur finale de la production.

En fait, depuis l'abandon du sésame, le sorgho s'est avéré être la seule production qui permette la culture continue des terres irriguées avec des coûts de production limités et des conditions d'autonomie satisfaisantes. Pour les mêmes raisons, et grâce au faible travail qu'ils exigent, sorgho fourrager et sorgho grain s'adaptent également parfaitement aux stratégies de migration et de double emploi mises en oeuvre par les paysans pauvres, comme nous le verrons dans la suite de ce chapitre. Ces différentes circonstances ont favorisé l'accroissement des superficies fourragères et leur extension progressive aux détriments des autres cultures, maïs compris. Ce dernier est désormais surtout semé comme culture de contre saison, dans l'espoir de pouvoir vendre une partie de la production en épis tendres. Mais là où les acheteurs de l'Altiplano n'arrivent pas (comme sur les terres irriguées de Tiquicheo par exemple), les superficies tendent à se limiter aux seuls besoins familiaux.

Il semble donc que le type de développement entrevu au quatrième chapitre ne puisse être remise en question, même dans les zones récemment ouvertes à l'irrigation. Des

alternatives existent pourtant qui permettent d'augmenter de façon considérable les revenus à l'hectare. Mais le maraîchage exige des investissements très lourds et, dans les Terres Chaudes, la banque officielle a renoncé à toute intervention dans ce secteur depuis plus d'une douzaine d'années. La tendance actuelle à l'amenuisement des crédits de campagne ne laisse entrevoir aucun revirement dans ce domaine. Le monopole des grands commerçants ne devrait donc pas être menacé à brève échéance et l'accès au marché demeurera conditionné aux relations de production qui ont été décrites. Il est cependant un élément qui peut remettre en question l'orientation actuelle du système agraire: récemment, des capitaux nord-américains ont été introduits massivement dans la région pour promouvoir la culture et l'exportation du melon. Et ce phénomène a pris une telle dimension économique et sociale que son impact dépasse désormais largement le cadre des périmètres irrigués.

2-Transnationales et agro-exportation: quelles perspectives pour les Terres Chaudes?

Une expansion rapide et -apparemment- irrésistible.

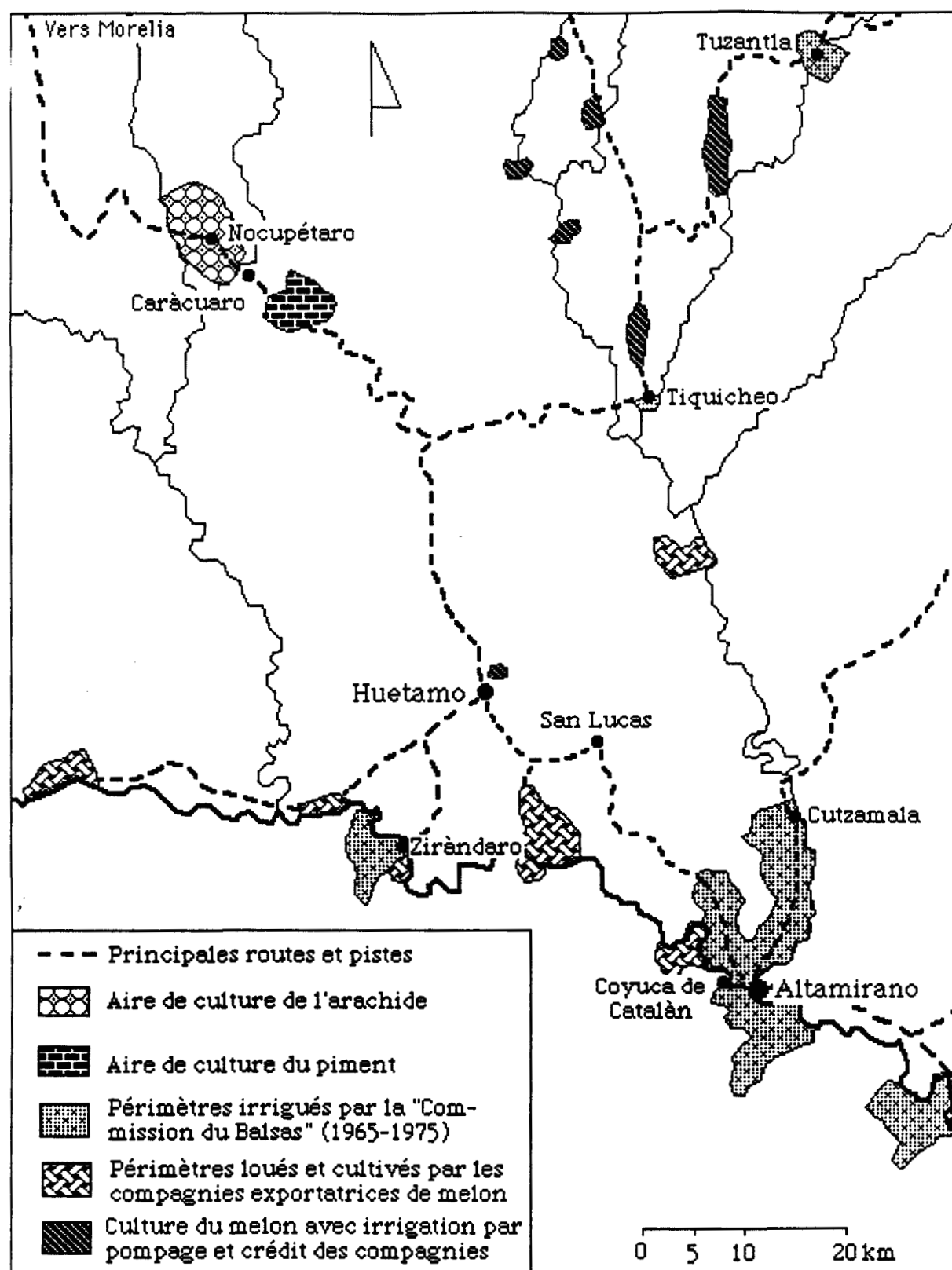
Depuis le début des années 1950, la politique des grands travaux d'irrigation menée dans tout le pays par les gouvernements successifs a favorisé l'implantation d'entrepreneurs mexicains et nord-américains, qui financent ou participent directement à la production de fruits et légumes (tomates, concombres et cornichons, courgettes, pastèques, melons, fraises, mangues, raisins de table etc...) destinés à l'approvisionnement du marché des Etats Unis au cours de l'hiver. Les exportations s'étendent généralement sur sept mois, de novembre à mai, lorsque la demande intérieure ne peut être satisfaite par les seuls producteurs de Floride. Avec le printemps en revanche, des barrières douanières sont dressées, qui dissuadent les acheteurs et protègent les producteurs nord-américains. Au fil des années, les cultures maraîchères ont pris une importance grandissante dans la composition de la balance extérieure mexicaine, et plus encore depuis la chute des revenus pétroliers: en 1986, avec une valeur de 500 millions de dollars, elles représentaient 46% des exportations du secteur agricole (élevage exclus) et 3,1% du commerce extérieur national¹.

Ces cultures ont commencé à se développer il y a plus de quarante ans sur les périmètres irrigués de Sinaloa et de Sonora qui étaient les plus proches de la frontière et du marché de la Côte Ouest. Elles se sont depuis lors étendues à de nombreux Etats de la République, mais c'est sans doute dans la dépression du Tepalcatepec, voisine de celle du Balsas, que leur impact a été le plus important. Avec la crise du coton, qui s'était auparavant imposé comme la principale source de richesses de cette région, les cultures de pastèque, cornichon et surtout de melon s'y sont développées au point d'occuper une superficie qui dépassait 15 000 hectares au début des années 1980. Dès 1970, la dépression du Tepalcatepec fournissait les deux tiers des exportations nationales de melons et pastèques et près de 60% du total des melons consommés durant l'hiver aux Etats Unis². Elle attirait alors déjà un grand nombre des "hirondelles" qui quittaient la région de Huetamo en quête d'un travail sûr pour la durée de la saison sèche. Depuis quelques années cependant, le mouvement s'est inversé et les mêmes exportateurs se déplacent désormais en direction des Terres Chaudes du Balsas. Ils y trouvent un important réservoir de main d'oeuvre et des terrains "vierges" où il est possible de développer à moindre coût la culture du melon.

¹J.A.Agustin (1988): *La Producción de Hortalizas en el Valle de Tepalcatepec, Michoacán*. CRUCO-UA Chapingo. Morelia 1988. Miméo p.3, d'après des chiffres établis par l'Union Nationale des Producteurs de Fruits et de Cultures Maraîchères (UNPH).

²"Melón y Sandía" in *Comercio Exterior* déc. 1969. Banco Nacional de Comercio Exterior. México 1969, p. 1008 et D.Barkin et T.King (1970) cit. p.176.

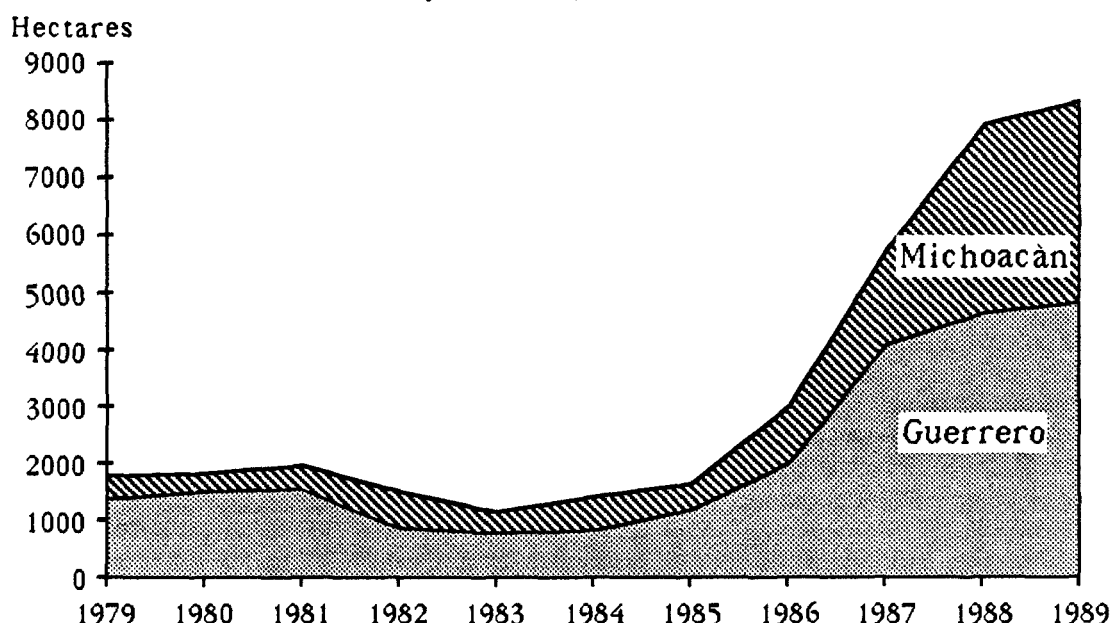
Carte XII: L'essor de la superficie irriguée et de nouvelles productions agricoles 1970-1989.



Sources: enquêtes et SARH Ciudad Altamirano

Les premiers acheteurs et entrepreneurs étrangers (les *brokers*) sont apparus sur les périmètres irrigués mis en place par la Commission du Balsas à la fin des années 1960. Ils s'attachaient alors surtout à la production de pastèques et de cornichons, proposaient des contrats de financement et de commercialisation et se lancèrent aussi dans la location de propriétés privées ou de certaines parcelles ejidales pour y effectuer directement la culture. Mais l'implantation massive des capitaux nord-américains s'est produite au cours des années 1980 et correspond à l'essor vertigineux de la production de melon qui a supplanté totalement les précédentes. Ce phénomène s'identifie avec l'arrivée des compagnies exportatrices qui étaient implantées depuis 20 ans dans la vallée du Tepalcatepec et l'ont abandonnée récemment pour chercher de nouvelles terres où les coûts de production seraient moins élevés et les marges de bénéfices plus juteuses. Beaucoup se sont alors dirigés vers la région de Ciudad Altamirano qui était relativement proche de leur point de départ. Sous leur impulsion, les superficies semées de melon y ont été multipliées par 7 entre 1983 et 1989. En 1988, la dépression du Balsas fournissait environ 10% des melons cantaloup importés par les Etats Unis et cette proportion était probablement plus grande encore en ce qui concerne le melon blanc (*Honey Dew*)¹.

Graphique XVI: L'expansion de la culture de melon pour l'exportation dans la région du Moyen Balsas (1979-1989).



Sources: Unión Regional de Productores de Hortalizas "Lázaro Cárdenas del Río", Ciudad Altamirano, SARH Huetamo, SARH Ciudad Altamirano.

On retrouve donc à l'origine de cette expansion un petit nombre de compagnies multinationales qui sont implantées dans tout le pays, mais aussi en Amérique Centrale, voire à l'échelle du continent. C'est le cas de sociétés comme "La Chiquita", impliquée dans la production bananière dans le bassin Caraïbe, "American Produce" (probable filiale de la "United Brand", tristement célèbre dans toute l'Amérique Centrale) ou la "Teddy Bertuca Sales Co.", filiale d'un autre géant de la production et du commerce des fruits frais, la "Mac Manus"². Ces compagnies s'appuient donc sur un bassin d'approvisionnement qui dépasse largement le cadre des Terres Chaudes et la région ne constitue que l'une des pièces de leur stratégie productive. Depuis 1983, il semble pourtant

¹ ces exportations pouvaient être estimées à 29 940 tonnes pour le cantaloup et 26 760 pour le melon *Honey Dew* (en 1988, les USA ont importés environ 600 000 tonnes de melons et pastèques, voir le tableau XXV à la fin de cette partie).

² voir J.Gil, E.Sinquin, M.J.Fernández (1984): "La Unión Agrícola Regional 'José María Morelos' de Apatzingán, Michoacán" in *Textual* n° 15-16, vol.4. UA Chapingo. Chapingo 1984, p.127.

qu'elle soit l'objet d'investissements massifs qui ont permis à la culture du melon de dépasser les limites des périmètres irrigués par les pouvoirs publics. Chaque année, la superficie de melon s'accroît grâce au pompage des eaux du Balsas ou de ses principaux affluents (Río Tuzantla, Río Purungueo etc...). Cette technique a permis la constitution de plantations de plusieurs centaines d'hectares et plus de 70% de la superficie melonnière du district de Huetamo est désormais irriguée par ce procédé¹.

La taille des investissements nécessaires à une telle entreprise se justifie par les profits qu'elle génère. En 1989, un hectare de melons laissait au producteur un produit brut variant entre 9 et 10 millions de pesos et un bénéfice de 3 à 4 millions, soit la valeur de dix tonnes de maïs! Des gains énormes ont permis l'expansion rapide des superficies, mais les conditions de la production et la répartition des bénéfices en ont fait une spéculation qui profite surtout aux élites régionales et aux compagnies nord-américaines.

Des bénéfices qui demeurent concentrés en peu de mains.

Cette menace a incité les pouvoirs publics à regrouper les producteurs de melon au sein de 10 associations locales², elles mêmes fédérées en une union régionale baptisée "Lázaro Cárdenas del Río". Ces associations se trouvent au centre de la filière productive. Elles sont chargées de négocier les quotas de superficies fixés à l'échelle nationale pour éviter la saturation du marché d'exportation, ainsi que les contrats de financement et de vente avec les institutions bancaires, les compagnies exportatrices et les acheteurs nationaux. Mais alors que Banrural et plusieurs banques commerciales accordent des crédits pour la culture du melon dans d'autres régions, y compris celle de Tuzantla, leur participation près du Balsas s'est réduite à néant depuis une dizaine d'années: "au sud de Tuzantla, le melon est la chasse gardée des *brokers*"³. Banrural invoque les mauvais taux de recouvrement pour justifier son désengagement, mais le système de crédit mis au point par les compagnies nord-américaines, dont les associations locales se portent garantes, démontre que le risque est faible pour les intermédiaires financiers (voir ci-dessous). L'histoire du développement des cultures d'exportation dans la région semble en fait indiquer que les *brokers* bénéficient de la bienveillance des pouvoirs publics qui leur permettent de fixer à leur gré les conditions de la production. Les crédits de campagne proviennent donc exclusivement de quatre compagnies exportatrices et de trois grossistes de la ville de México qui acquièrent les fruits refusés sur le marché américain⁴.

Ces capitaux sont donc garantis par les associations locales grâce aux bénéfices réalisés sur les opérations d'emballage du fruit. Les associations sont en effet propriétaires des installations où la récolte de chaque producteur est acheminée, traitée, triée et calibrée puis emballée à destination des USA ou du marché national (ces installations ont généralement été construites grâce aux financements des exportateurs). Pour chaque caisse remplie par ses soins, l'association prélève une taxe qui s'élevait en 1989 à 2,05 dollars pour le melon d'exportation et à 3000 pesos (1,2 dollars) pour les fruits destinés au marché national. Il s'agit d'une manne considérable puisque chaque association manipule entre 100 000 et 200 000 caisses chaque année. Ces sommes doivent être en partie reversées aux producteurs, sous forme de dividendes, en fonction des quantités récoltées par chacun. Mais elles servent également de garantie pour les bailleurs de fonds qui

¹ d'après les enquêtes réalisées dans la région, au moins 2500 des 3414 hectares cultivés durant la saison 1988-1989 étaient irrigués par pompage.

² il s'agit des associations de Cutzamala, Coyuca, Tamarindo del Río, San José Poliutla, San Pablo Oriente et Valle Escondido dans l'Etat de Guerrero, Tuzantla, Tiquicheo, San Lucas et Riva Palacio au Michoacán.

³ réflexion de l'un des techniciens agricoles du centre de la SARH à Tuzantla, mars 1989.

⁴ ces acheteurs nationaux sont M. Audifred, Manuel López Avila et Sergio Medina Cárdenas, chacun travaille généralement en contrat avec l'une ou plusieurs des compagnies exportatrices, à savoir par ordre d'importance "American Produce", "Shipley Sales Service", "Teddy Bertuca Sales Co." et "La Chiquita".

prennent donc un risque mineur dans l'opération. Elles sont aussi bien sûr à l'origine d'une corruption importante dont bénéficient les dirigeants des associations et qui provoque des tensions permanentes avec les producteurs, particulièrement lorsque la récolte a été mauvaise.

L'autre grande force des associations locales et de leurs dirigeants réside dans le fait qu'ils s'imposent comme les seuls intermédiaires entre les acheteurs-bailleurs de fonds, les pouvoirs publics et les producteurs. Le choix des candidats qui bénéficieront du crédit et des permis de semer leur incombe donc. Celui-ci s'effectue surtout en fonction des relations "politiques" dont chacun peut se targuer et de sa solvabilité. Car les avances faites par les exportateurs et les grossistes de México, qui incluent les semences hybrides, les produits phytosanitaires, la couverture de certains frais de main d'oeuvre et l'assistance technique aux producteurs, ne représentent en fait que la moitié des coûts réels de la culture. L'investissement que doit réaliser le candidat demeure considérable (deux à trois millions de pesos pour le cycle 1988-1989, soit six mois du salaire minimum alors en vigueur dans la région) et conduit donc à une sélection très sévère. Ces conditions obligent en fait les petits producteurs à s'associer avec un entrepreneur ou certains membres des oligarchies locales pour avoir accès aux crédits de campagne. Et comme dans le cas des cultures maraîchères de tomate ou de concombre, ils se retrouvent ainsi en situation de métayers sur leur propre terre. L'intermédiaire constitue alors le seul contact avec l'association; c'est lui qui livre les fruits, réceptionne les tranches de crédit et le produit des ventes. C'est l'occasion de nombreuses malversations et les enquêtes réalisées dans la région démontrent que le producteur reçoit souvent beaucoup moins que la moitié des bénéfices qui devrait lui revenir¹. Il s'agit d'une source inépuisable de désillusions et de conflits, mais les énormes profits réalisés autour de la culture du melon continuent à alimenter le mythe d'un enrichissement rapide et à encourager les candidats.

Il est vrai que les procédés de calcul du prix payé au producteur favorisent les confusions et les manipulations. Le prix des fruits destinés à l'exportation est établi chaque jour en fonction des cours sur le marché nord-américain et des coûts de transport jusqu'à la frontière, frais de douane etc... Or ces cours sont l'objet de fluctuations très importantes, qui peuvent atteindre 100% en moins d'une semaine et jusqu'à 500% sur l'ensemble de la saison (voir le graphique XVIII à la fin de cette partie). Le producteur amorti l'essentiel de ces variations car les compagnies exportatrices, en plus d'un droit de courtage fixé à 10 ou 12,5% du prix à la frontière, établissent aussi des coûts d'opération "incompressibles" qui varient autour de 8 dollars par caisse. Il reçoit finalement un reliquat calculé après que les différents intermédiaires (exportateur ou grossiste mexicain et association locale) aient prélevé leurs commissions². Pour les compagnies américaines, le profit ne se limite souvent pas aux opérations effectuées sur le territoire mexicain car la plupart d'entre elles se chargent également de pourvoir directement les grossistes du Sud et de la Côte Ouest des Etats Unis ainsi que certaines chaînes de supermarchés. J.Lera calcule ainsi que chaque dollar provenant de l'exportation de melons aux USA rapporte "seulement 30 cents au producteur, 30 au *broker*, et le reste se répartit en frais de transport, stockage, impôts et

¹ M. Ballesteros, J. Albarrán et deux autres ejidataires du village de La Parota n'ont pas gagné un peso d'une telle association durant l'hiver 1988. Aucun contrat n'ayant été passé avec l'entrepreneur, ils n'ont eu aucun recours.

² selon des calculs sommaires effectués d'après les chiffres fournis par les associations locales, le produit de la vente d'une caisse de melon destinée à l'exportation se répartissait de la façon suivante: - Prix de vente à la frontière

| | |
|-----------------------------------|-------------------|
| | <u>15 dollars</u> |
| - Commission exportateur (12%) | 1,8 dollars |
| - Transport et assurance | 3,30 \$ |
| - Taxe d'importation | 1,25 \$ |
| - Coût caisse et main d'oeuvre | 1 \$ |
| - Divers (glace, manutention) | 0,45 \$ |
| - Commission associations locales | <u>2,05 \$</u> |
| - Charges totales | <u>9,85 \$</u> |
| - Solde = prix au producteur | 5,05 \$ |

taxes. En plus, ce dollar en génère deux autres de valeur ajoutée au cours des étapes suivantes sur le marché des produits frais"¹.

Une solution à ce problème pourrait être trouvée, car les compagnies exportatrices sont loin de constituer des intermédiaires incontournables. Il est possible de négocier des financements mexicains en offrant aux banques commerciales ou à Banrural des garanties similaires à celles qui sont données aux *brokers*. Il serait sans doute beaucoup plus difficile d'accéder au marché de l'exportation en assurant le transport du melon jusqu'à la frontière et en contactant directement les grossistes ou les distributeurs américains, car cela conduirait à une confrontation directe avec les *brokers*, sur leur propre terrain. Cela obligerait par ailleurs les associations à effectuer un investissement important (paiement d'un transporteur, location de magasins pour le stockage et la réfrigération des melons à la frontière) et, surtout, les priverait de la rente que leur versent les exportateurs, laquelle constitue leur principale source de revenus. Aucun dirigeant n'est disposé à mettre en question un système qui s'est avéré aussi profitable.

La même logique les conduit à encourager l'extension anarchique des superficies et l'augmentation de la production. Pour éviter l'engorgement des marchés, le ministère de l'agriculture (SARH) et l'union nationale des associations de producteurs (UNPH) limitent chaque année les superficies qui pourront être cultivées et les attribuent sous forme de quotas aux différentes régions melonnières avec des dates précises de semis, sensées permettre l'échelonnement des récoltes et de leur commercialisation. Mais la commission prélevée par chaque association dépendant exclusivement du nombre de caisses vendues, les contrats de financement et les autorisations de semis parviennent à couvrir une surface double que celle qui est fixée par les quotas. De sorte que chaque année, à partir du mois de février, le marché nord-américain manifeste des signes de saturation et les prix au producteur s'écroulent (voir la fin de cette partie).

Mais l'accroissement très rapide des superficies se doit en grande partie aux compagnies exportatrices qui, en dehors du contrôle des associations locales et parce qu'elles disposent de leurs propres canaux de distribution aux Etats Unis, ont pu se lancer dans la location de terrains ejidaux et la production directe. Elles combinent le plus souvent cette forme d'exploitation avec celle, plus classique, du financement et de l'achat du melon au travers des unions de producteurs². Mais sur des terres où le melon n'a jamais été cultivé, où les problèmes phytosanitaires et les coûts de la culture sont encore réduits, la production directe s'avère être de loin la formule la plus rentable, pourvu qu'elle permette de grosses économies d'échelle. Aussi les locations de terre concernent elles des superficies très importantes, de plusieurs centaines d'hectares et s'étendent parfois sur toute la surface labourable d'un ejido³. Les compagnies recherchent des terrains "vierges" et n'hésitent pas à mettre en place toute l'infrastructure d'irrigation (pompes de grande puissance, réservoirs, canaux...). Les clôtures sont alors détruites, de nombreux chemins sont effacés, les terrains sont totalement déboisés et mis à niveau au bulldozer pour permettre la constitution d'une plantation d'un seul tenant et faciliter l'irrigation. Une telle entreprise implique la mise en place d'un capital d'exploitation considérable, mais elle autorise à son tour des économies d'échelle non négligeables: la fertilisation et les traitements du sol sont faits par branchement des cuves contenant les produits à répandre sur les canaux d'irrigation, des avions effectuent les traitements phytosanitaires, et le centre d'emballage peut être installé au centre de la plantation pour réduire les coûts d'acheminement du fruit. Enfin la taille de l'entreprise permet l'embauche d'une main

¹ J.Lera (1987): "El Agronegocio de los Productos Perecederos en Michoacán" in *El Almacenamiento de Productos Agropecuarios en México* cit. p.267.

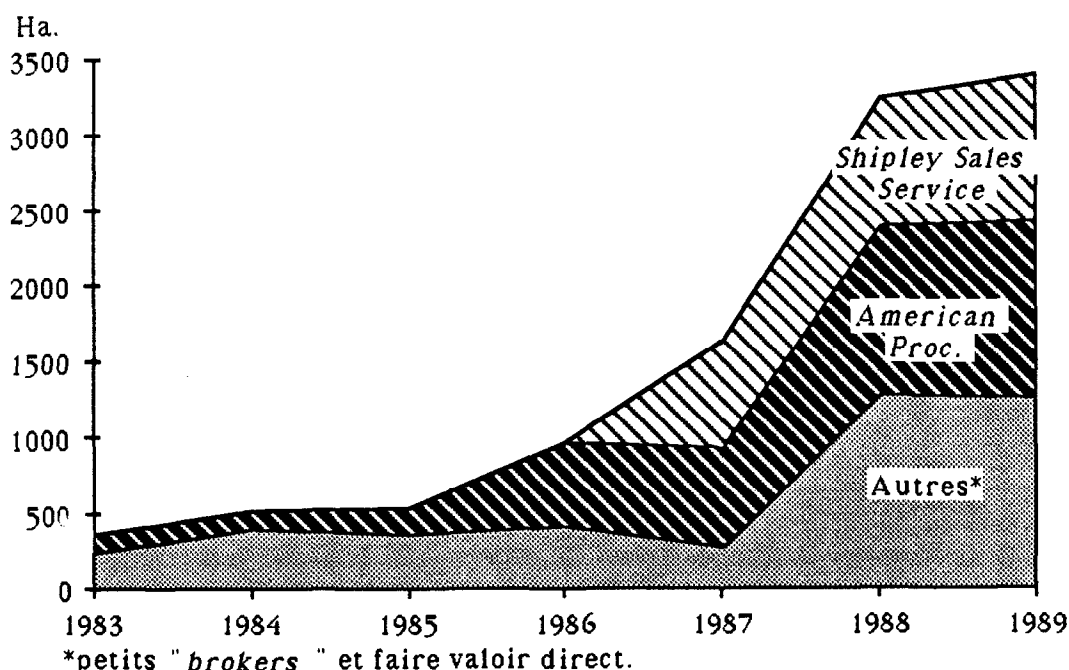
² c'est le cas de la compagnie "Shipley Sales Service" qui est partenaire des associations de Tuzantla et de Tiquicheo mais loue des terres dans les municipes de Huetamo et de Zirándaro.

³ les terrains loués par la "Shipley Sales" à Zirizicuaro dans le municipe de Huetamo, atteignaient en 1989 une superficie de presque 900 hectares.

d'oeuvre fixe qui, en échange de la garantie d'emploi durant 5 à 6 mois, accepte des salaires sensiblement inférieurs à ceux qui sont en vigueur dans la région¹.

Deux seulement des compagnies exportatrices ("American Produce" et "Shipley Sales"), sont ainsi à l'origine du rapide accroissement des superficies de melon, grâce à la location de terrains ejidaux et à l'irrigation par pompage:

Graphique XVII: Participation directe des compagnies exportatrices à l'essor de la superficie melonnière dans la région de Huetamo (1983-1989).



Sources: Associations locales San Lucas, Tiquicheo et Tuzantla, SARH Huetamo.

En s'intéressant à des terrains qui n'avaient jamais été irrigués, les compagnies parviennent à louer les parcelles pour une bouchée de pain: "le prix de location de la terre aux paysans se fixe indépendamment de la valeur commerciale du terrain (...) C'est l'usage que le paysan sans capital d'opération pourrait donner aux terres avec des cultures peu rentables, et non l'utilisation qu'en fera le néo-latifundiste, qui fixe le prix de la rente. Le paysan reçoit en paiement la valeur de la récolte probable, presque toujours en maïs, qui a le prix le plus détérioré"². Dans les Terres Chaudes, ce précepte s'applique d'autant mieux que ce sont les cultures pluviales qui servent alors de référence à des ejidataires n'ayant aucune expérience de l'irrigation. Ainsi pour la saison 1988-89, le prix de location proposé par les compagnies américaines équivalait presque exactement au bénéfice qu'un paysan pouvait tirer de la culture pluviale du maïs, vente des fanes comprises, soit 300 000 pesos³. Les exportateurs parvenant en général à effectuer deux récoltes au cours de la saison sèche, cette rente représentait à peine 1,5% du produit brut et 3% des bénéfices que procurait alors la culture du melon aux prix pratiqués dans la région.

¹ au cours de la saison 1988-1989, les journaliers employés sur les périmètres cultivés par les compagnies devaient se contenter d'un salaire quotidien de 9000 pesos alors que les producteurs "indépendants" devaient payer leur main d'oeuvre 15 000 \$ par jour.

² A. Warman (1980) cit. p.195.

³ à l'automne 1988, le produit brut total d'un hectare de maïs situé dans la plaine alluviale était de 600 000 \$, quand les coûts de production, main d'oeuvre non comprise, s'élevaient à 325 000 pesos environ (voir l'appendice VII). Soit un bénéfice de 275 000 \$, à peine inférieur au prix de location pratiqué par les brokers.

La généralisation des contrats de fermage de terrains ejidaux et leur extension à des superficies aussi importantes (environ 5200 hectares sur le cours moyen du Balsas en 1989, voir le tableau XXV) n'a pu avoir lieu que grâce à la collusion des autorités politiques et administratives. Cette pratique étant formellement proscrite par le Code Agraire mexicain¹, des accords dits "d'association en participation" ont été mis au point qui tentent de la légaliser, au moins en apparence. Selon ces accords, l'ejidataire doit recevoir une quantité d'argent proportionnelle à la récolte effectuée sur sa parcelle, de sorte que la rente versée par la compagnie apparaît comme une simple avance sur un futur intéressement aux bénéfices (voir en appendice VIII la transcription intégrale de l'un des contrats). Mais les contrats spécifient que pour prétendre au versement du complément, l'ejidataire devra être présent lors du tri et de l'emballage de la récolte levée sur sa parcelle. Or, la préparation des terrains (nivellement, arrachage des clôtures) a souvent fait disparaître les limites entre les lopins et d'autre part, la compagnie peut aisément employer le paysan à l'autre bout de la plantation à l'heure où l'on récolte sa parcelle. De cette façon, les conditions posées au respect de cette clause ne sont jamais réunies et les paiements se limitent donc au seul versement de "l'avance" qui est faite en début de saison.

Les ejidataires revendiquent d'ailleurs très rarement le respect d'une clause dont ils ignorent tous les détails. L'avantage pour eux réside davantage dans les retombées salariales qu'ils peuvent espérer de l'activité des *brokers* que dans la rente que ceux-ci leur versent. Car les compagnies s'engagent à employer en priorité les ejidataires et leur famille durant tout le cycle de production, soit environ 6 mois. Les hommes travaillent sur la plantation et les femmes à l'emballage, 7 jours par semaine et souvent plus de 10 heures par jour pour un salaire quotidien qui ne dépasse pas le minimum légal fixé au niveau national: 8000 pesos durant la saison sèche 1988-1989. Il s'agit d'un avantage considérable pour les *brokers* car, dans toute la région, le niveau moyen des salaires est presque deux fois supérieur et c'est celui que les producteurs de melon "indépendants" doivent respecter pour payer leur main d'œuvre (voir la dernière partie de ce chapitre). Mais en offrant du travail à toute la population pauvre d'un village, qui peut désormais passer la saison sèche dans les Terres Chaudes au lieu d'émigrer vers le Golfe du Mexique ou d'autres périmètres irrigués, les compagnies se placent en position de force dans toutes les négociations relatives aux salaires. Les paysans doivent donc s'accommoder du minimum légal. Compte tenu de l'importance des frais de main d'œuvre dans le calcul des coûts de production (ils constituent environ le tiers du total, voir l'appendice VII), les compagnies se placent ainsi dans des conditions de productivité largement supérieures à celles dont bénéficient les producteurs locaux.

Les contrats de location s'assortissent enfin de promesses concernant l'amélioration de l'équipement des villages (électrification, installation de l'eau courante, réfection des écoles et des chemins etc...) que les exportateurs s'engagent à réaliser rapidement. En revanche, les rumeurs répandues à l'envie, et qui tendent à faire croire que le matériel de pompage et d'irrigation passera sous le contrôle des ejidos au terme du contrat, ont pour seule fonction de faciliter l'implantation des compagnies et ne trouvent aucun justificatif dans les accords écrits. Une telle concession aurait un sens si les exportateurs avaient un quelconque intérêt à pérenniser leur installation et leur association avec un village. Mais les seuils de rentabilité de la culture dans le temps et l'expérience enregistrée dans d'autres régions tendent à prouver le contraire.

¹ les articles 138 et 140 du Code Agraire sont particulièrement explicites à ce sujet:

-Article 138: "Les droits acquis par les noyaux de population sur les biens fonciers seront inaliénables, imprescriptibles, "inconfisquables" et intransmissibles et, pour autant, ils ne pourront en aucun cas ni d'aucune façon être aliénés, cédés, transmis, loués, hypothéqués ou grevés ni en partie, ni en totalité, les actes ou contrats qui auront pu être exécutés ou que l'on prétend mener à bien contre ce précepte étant nuls et non avenue".

-Article 140: "La célébration de contrats de fermage, métayage et, de façon générale, de tout acte juridique qui tende à l'exploitation indirecte des terrains ejidaux est interdite".

in I. Restrepo et J. Sánchez C. (1969): "El Arrendamiento de Tierras Ejidales: el Caso de Apatzingán" in *Economía Política* n° 21. México, 3e trimestre 1969. (les mots soulignés l'ont été par nos soins).

Les contrats ont une durée initiale de cinq ans, au terme desquels les deux parties peuvent reconduire leur association, cette fois saison par saison. Cette pratique laisse aux compagnies le temps de rentabiliser les gros investissements qu'elles réalisent lors de leur implantation dans un village, mais leur offre également la possibilité de se retirer dès que la culture devient moins rentable: "il y a une période optimale durant laquelle on peut cultiver melons et pastèques, avant que les coûts ne deviennent prohibitifs, le sol moins fertile et le contrôle sanitaire plus cher. Les Nord-américains implantés dans la vallée du Tepalcatepec disaient que l'expérience leur avait enseigné que cette période était approximativement de 7 ans"¹. A ce terme, les *brokers* peuvent plier bagages, laissant derrière eux des terres épuisées et infestées par les nombreux parasites du melon. Il leur suffit alors d'emporter pompes et machines vers un autre ejido, voir une autre région, et d'y reproduire une technique qui a si souvent fait ses preuves.

Mais le fait qu'une compagnie délaisse la production sur un ejido ne signifie pas pour autant qu'elle renonce à la commercialisation des melons pourvu que les ejidataires poursuivent eux-mêmes la culture. Même si les marges de bénéfice de ces producteurs deviennent de plus en plus maigres, celles que permettent le financement et l'exportation demeurent inchangées. Et surtout, elles ne sont pas menacées par la baisse tendancielle des rendements puisque les associations se portent garantes de l'investissement qui a été réalisé. Ce raisonnement s'est vérifié sur les périmètres irrigués de San Lucas, où les premières locations de terres avaient eu lieu dès le début des années 1970, mais où aucun contrat "d'association en participation" n'a été passé depuis 1985. Les compagnies continuent certes d'y financer la culture, mais préfèrent désormais concentrer leurs investissements sur les terrains "vierges" des municipes de Huetamo et de Tiquicheo et laisser les producteurs locaux assumer seuls les risques de sinistre.

Dans toute la région du Moyen Balsas, cette stratégie permet aux grandes compagnies exportatrices de conserver un contrôle presque absolu sur la production, tout en optimisant leurs bénéfices. Le suivi des superficies où elles sont impliquées (par production directe ou par le biais des financements et de la commercialisation) est révélateur de ce pouvoir:

Tableau XXV: Evolution des superficies contrôlées par les principales compagnies exportatrices dans la région du Moyen Balsas (Michoacán et Guerrero, 1983-1989).

| Saison | Production directe | | | Financement | | | Total |
|--------|--------------------|---------|---------|-------------|---------|-----------|----------|
| | Am. Pro. | Shipley | Bertuca | Shipley | Bertuca | Chiquita* | Régional |
| 82-83 | 520 ha | - | - | - | - | 375 ha | 1175 ha |
| 83-84 | 600 | - | - | - | - | 592 | 1443 |
| 84-85 | 630 | - | - | - | - | 442 | 1729 |
| 85-86 | 1020 | - | - | - | - | 750 | 3021 |
| 86-87 | 1580 | 846 | - | - | - | 500 | 5742 |
| 87-88 | 1804 | 1145 | - | 1000 | - | 600 | 7940 |
| 88-89 | 3121 | 1270 | 800 | 590 | 724 | 100 | 8243 |

* Les abréviations correspondent aux compagnies "American Produce", "Shipley Sales Service", "Teddy Bertuca Sales Co" et "La Chiquita". En 1986, cette dernière a absorbé la société "Marvin Schwart" qui opérait auparavant dans la région.

Sources: Unión Regional de Productores de Hortalizas "Lázaro Cárdenas del Río", SARH Ciudad Altamirano et SARH Huetamo.

En 1989, les trois principales sociétés impliquées dans la région, "American Produce", "Shipley Sales Service" et "Teddy Bertuca Sales Co", étaient ainsi parvenues à contrôler 6555 hectares, soit environ 80% de la superficie semée de melon de part et d'autre du Balsas. L'impact social de leur implantation est bien sûr considérable: par l'intermédiaire de son représentant mexicain, la compagnie "American Produce" fournit à

¹ D.Barkin et T.King (1970) p.176.

elle seule du travail à environ 5000 paysans chaque année¹. Sur la seule rive michoacanaise, on peut estimer le nombre d'employés des compagnies exportatrices à 6500 ou 7000 personnes au cours des mois d'octobre à mai, sans tenir compte du personnel recruté par les associations locales ou les producteurs "indépendants". Bien souvent, la population des ejidos dont les terres sont louées ne suffit pas à satisfaire la demande en main d'oeuvre des *brokers*. Il faut recourir à des recrutements dans les zones d'agriculture pluviale environnantes. Chaque jours, des centaines de manoeuvres sont ainsi transportés vers les périmètres cultivés par les compagnies. Ces dernières prennent cependant bien soin de faire tourner ces travailleurs entre les plantations qu'elles contrôlent, et d'alterner les recrutements entre les différents villages pourvoyeurs, afin d'éviter toute organisation possible de la main d'oeuvre². Ces réquisitions ont provoqué le rapide déclin des migrations saisonnières en direction du Golfe du Mexique, de la Vallée d'Apatzingan ou des autres périmètres irrigués du pays et la fixation des "hirondelles" dans la région.

Malgré les appuis politiques et la force économique dont jouissent les *brokers*, on peut s'étonner de la facilité avec laquelle ils se sont implantés dans de nombreux ejidos de la plaine alluviale, où le pouvoir de décision demeure entre les mains d'une petite oligarchie d'éleveurs. Car la culture du melon implique une très forte réduction des quantités disponibles de fanes de maïs et de sorgho, et donc la révision du mode de conduite des troupeaux; et ce dans une zone où la saturation des ressources fourragères constitue déjà un problème des plus aigus.

Quel intérêt pour les éleveurs?

Ce conflit d'intérêt apparent entre les éleveurs et les *brokers* est pourtant facilement résolu à la lumière des relations qu'ils entretiennent et par l'analyse des itinéraires techniques propres à la culture du melon. Les impératifs d'approvisionnement du marché nord-américain et de répartition du travail sur l'ensemble de la saison sèche (afin d'éviter les goulots d'étranglements et de ne pas saturer les capacités de tri et d'emballage par la récolte massive et mal répartie du melon) obligent en effet les compagnies à échelonner les semis sur une période relativement longue. Ainsi, sur les 800 hectares qu'occupent les plantations de Zirizicuaru, les plantes sont semées en trois étapes qui s'étendent chacune sur plus d'un mois. La première a lieu sur des terres qui ont été louées tout l'été et n'ont pas été cultivées durant le cycle pluvial, afin de permettre un premier semis dès la fin octobre et la récolte durant les mois de janvier et février. Les terrains qui ont été cultivés pendant la saison des pluies ne sont en revancheensemencés qu'à partir du mois de janvier: la récolte s'y effectue en mars et sur une partie du mois d'avril. Ce semis tardif empêche tout nouveau cycle de culture avant l'arrivée des pluies. Par contre les terres qui ont été cultivées les premières sont l'objet d'une troisième étape de production qui s'étend de la fin février au début du mois de mai.

Les impératifs de la culture à grande échelle impliquant la destruction de toutes les clôtures, le bétail de l'ejido est regroupé en début de saison sèche sur les parcelles qui ont été semées de maïs et de sorgho durant le cycle pluvial et que la compagnie ne laboure pas avant le mois de janvier. A cette date commence la première récolte de melon, qui laisse à la disposition des animaux de grandes quantités de matière verte ainsi que tous les fruits qui ont éclaté ou sont trop petits pour justifier leur commercialisation. Sous la garde d'enfants, le bétail est alors mis à pâturer les fanes et les adventices en suivant la progression du front de coupe. Le délai de 10 à 15 jours que les compagnies accordent entre la récolte et la préparation du terrain pour le cycle de production suivant permet d'exploiter presque en totalité les résidus de culture ainsi libérés. De la sorte, les animaux disposent d'un pâturage

¹ journal *Pacto* de Ciudad Altamirano, le 30-IX-1988: "Salvador Sánchez Magallon, Amparo de los Campesinos en Tierra Caliente".

² les conflits sociaux ne sont pas pour autant absents des plantations, pour preuve la grève qui a touché le centre d'emballage et d'expédition de Zirizicuaru en 1988, et qui s'est soldée par la mort d'un contremaître de la compagnie "Shipley Sales".

vert durant la plus grande partie de la saison sèche et évitent les problèmes de carences en minéraux et vitamines qui peuvent les affecter lorsque leur alimentation repose sur l'emploi exclusif des fanes sèches de maïs ou de sorgho¹.

Pour les éleveurs, il est évident qu'un bon échelonnement des semis est primordial et les dates fixées à cet effet par la compagnie sont l'objet chaque année d'une négociation préalable avec les représentants de l'ejido. Ces accords concernent également les délais prévus entre la récolte du melon et la préparation des terres pour le cycle de culture suivant. La délégation sanitaire du ministère de l'agriculture, en se basant sur l'expérience enregistrée dans d'autres régions productrices (notamment dans la vallée du Tepalcatepec), prescrit un intervalle maximum de quatre jours afin d'éviter la multiplication et la dissémination des parasites du melon. C'est également l'intérêt des compagnies, mais les pressions du *lobby* des éleveurs les obligent fréquemment à étendre ce délai à 10, voir 15 jours entre deux cycles de culture et même à plus d'un mois en fin de saison sèche. La "bonne volonté" des pouvoirs publics suffit à faire le reste...

Il s'agit d'un avantage particulièrement appréciable entre avril et mai, lorsque la pénurie de fourrages dans la région est la plus aiguë. Après la troisième récolte, les compagnies consentent à effectuer une nouvelle irrigation qui permet la repousse des adventices. Les engrais abondamment utilisés pour la culture du melon autorisent alors une bonne production de matière verte qui assure la soudure avant l'établissement des pluies. Ces fourrages prennent alors une valeur considérable: en 1989, sur les secteurs irrigués des municipes de Tiquicheo ou de San Lucas, les producteurs "indépendants" parvenaient à les monnayer pour 250 000 pesos à l'hectare. Mais les membres des ejidos où sont implantées les compagnies américaines n'ont même pas à payer pour en profiter: en rasant les clôtures, les *brokers* ont permis le rétablissement des droits de vaine pâture et rendu un service considérable aux plus grands éleveurs. Par la taille de leurs troupeaux, ils sont les premiers bénéficiaires de la production de fanes de melons et sont mieux à même de résister à une forte compétition pour leur utilisation. En ce sens, la multiplication des contrats de location a permis un retour à la situation qui prévalait dans la région il y a encore une quinzaine d'années.

Les charges d'exploitation des grands éleveurs s'en trouvent considérablement réduites. D'autant qu'il leur est aisé de trouver hors des périmètres irrigués les fanes de maïs ou de sorgho qui peuvent leur faire défaut en début de saison sèche ou si la récolte du melon a été mal planifiée. A l'automne 1988, le prix offert par les compagnies pour la location d'un hectare (300 000 pesos) demeurait supérieur à celui exigé par les propriétaires de fanes (200 000 \$ en moyenne dans la plaine alluviale). L'implantation des *brokers* permet donc aux éleveurs de presque doubler leur capacité fourragère sans qu'ils aient à réaliser le moindre investissement. A cet avantage s'ajoute le fait que les fruits qui ont été

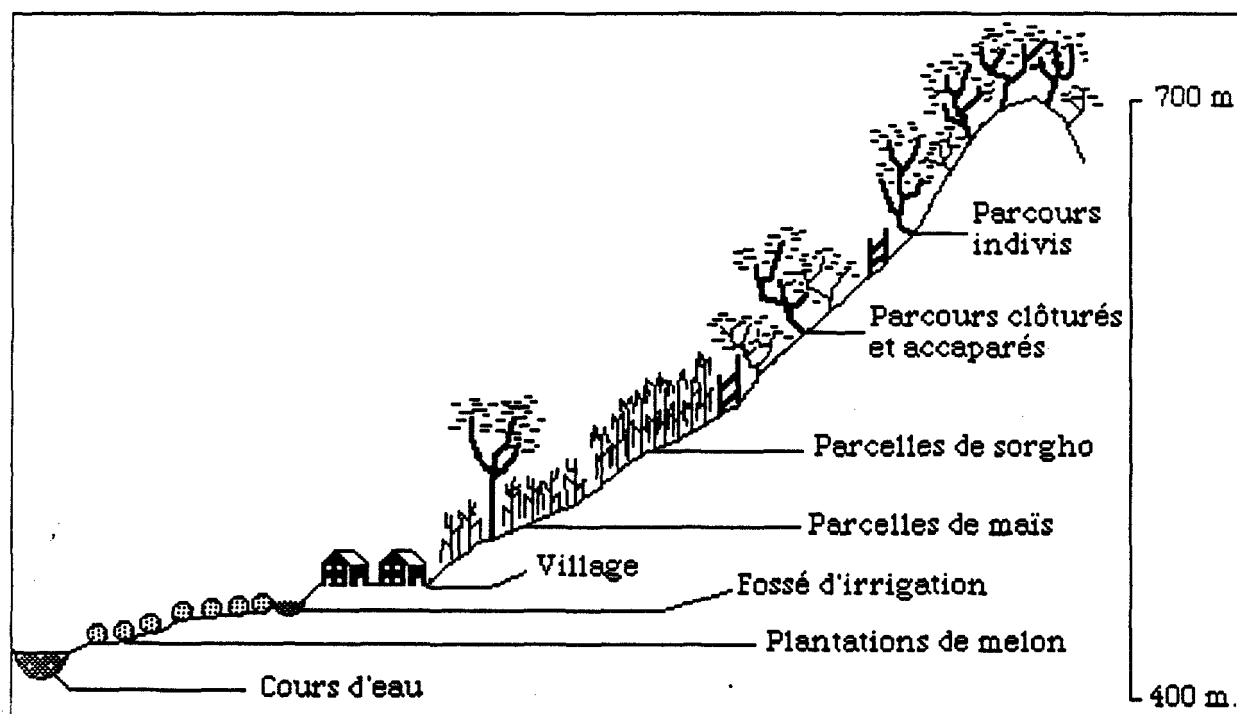
¹ selon les analyses effectuées à l'INIFAP d'Apatzingan et à l'école vétérinaire de Morelia, les fanes de melon et les déchets de fruits contenus sur un hectare représentent approximativement une tonne de matière sèche, 570 kg d'hydrates de carbone et 190 kg de protéines digestibles. Si l'on y ajoute les adventices qui représentent souvent une quantité double de celle qu'offre un hectare de maïs (environ 3 à 4 tonnes de matière sèche), il s'avère que la valeur nutritive d'un hectare de fanes de melon dépasse celle des cannes de maïs, d'autant qu'il s'agit de matière verte dont les animaux font une ingestion très supérieure (son coefficient d'encombrement est plus faible). En terme de journées de fourrage, du fait de cette consommation plus forte, un hectare de melon représente environ 150 jours pour une vache adulte, contre 270 dans le cas d'un hectare de maïs.

A Zirizicuaro, le premier cycle de culture concerne 620 hectares, soit 100 000 jours de fourrage, disponibles du début janvier à la fin février, une quantité suffisante à l'alimentation de 1350 bovins adultes durant 60 jours. Les 180 hectares de fanes du second cycle de culture fournissent 27 000 jours de fourrage au cours mois de mars, soit de quoi nourrir 900 bovins adultes en attendant la troisième récolte. Celle-ci libère à son tour 100 000 jours de fourrage qui peuvent être consommés par 1120 animaux au cours des trois derniers mois de la saison sèche. A titre de comparaison, les 800 hectares semés de maïs auraient permis l'alimentation de 1020 bovins durant les 7 mois qui suivent la récolte. A la condition de disposer d'un léger complément au cours du mois de mars, les animaux ne sont donc pas pénalisés par la culture du melon, même en ce qui concerne la stricte quantité des fourrages. Leur qualité quant à elle est nettement supérieure.

refusés par les acheteurs (pour leur taille, leur maturité excessive, leurs imperfections) sont vendus à bas prix (50 à 100 000 pesos pour trois tonnes de *pachanga* en 1989) dans les centres d'emballage. Distribués au bétail, ils permettent une forte augmentation de la production laitière au moment où le prix du lait atteint son niveau le plus élevé. Enfin, durant la saison des pluies, la mise en friche d'une importante superficie de terres arables, louées par les compagnies afin de pouvoir y semer le melon dès le mois d'octobre, permet d'y maintenir de grandes quantités de bétail, notamment les vaches allaitantes que l'on peut ainsi traire tout au long de l'année. On allège de la sorte la charge animale qui pesait sur les parcours et les problèmes de sur-pâturage qui pouvaient y exister.

Les plantations de melons contribuent donc à lever localement les problèmes de pénurie de fourrages qui se posaient depuis une quinzaine d'années. Ou plutôt, elles les déplacent, avec une acuité plus forte, vers les zones d'agriculture pluviale voisines. Car grâce aux revenus que leur procurent les compagnies exportatrices, les éleveurs qui ont loué leurs terres sont aussi mieux placés que leurs voisins pour acheter au prix fort les résidus de culture qui sont mis en vente dans la région. La contradiction entre les intérêts des *brokers* et ceux des oligarchies locales n'est donc qu'apparente. Même en cas de départ des compagnies, les grands éleveurs ont un répit avant que ne soit relancé le processus d'enclosures: leur capacité de résistance à une nouvelle saturation des ressources fourragères demeure de toute façon très supérieure à celle des petits producteurs.

Figure VIII: Occupation et appropriation de l'espace dans un ejido où sont implantées les compagnies exportatrices de melon.



Après les *brokers* et les dirigeants des associations de producteurs, ce sont donc les oligarchies locales et les grands éleveurs qui figurent aux rangs des principaux bénéficiaires de l'essor de la culture du melon. Ces circonstances expliquent le consensus qui existe à l'échelle régionale pour favoriser l'implantation des compagnies exportatrices. L'Etat, dont les besoins en devises fortes n'ont jamais été aussi urgents, a bien sûr joué un rôle moteur dans cette expansion, les facilités offertes aux compagnies pour contourner la loi agraire en témoignent. L'expérience enregistrée dans d'autres régions productrices laisse pourtant présager d'une prochaine remise en cause de la prospérité de ces dernières années.

Quelles perspectives à moyen terme?

L'afflux des *brokers* dans la région du Moyen Balsas depuis 5 ans correspond à une stratégie de rotation de leurs investissements entre les différents périmètres irrigués où la culture du melon est possible, en fonction des avantages comparatifs que présente chacun d'eux et des marges de bénéfices que l'on peut espérer y réaliser. Le climat des Terres Chaudes se prête à merveille à la production de fruits et légumes en contre saison, mais il n'est pas sans poser de sérieux problèmes à court terme, relativement aux parasites ou aux maladies qui menacent ces cultures. En l'absence de gelées ou d'une saison que l'on puisse comparer à l'hiver, le cycle de reproduction de ces parasites n'est jamais interrompu et l'on s'expose à des phénomènes de proliférations tout à fait incontrôlables.

Dans la vallée voisine du Tepalcatepec, qui bénéficie de conditions climatiques comparables à celle du Balsas, les coûts de la lutte phytosanitaire ont conduit à l'abandon de la culture du coton une vingtaine d'années seulement après son essor: il était devenu nécessaire d'y effectuer jusqu'à trente traitements pesticides par cycle de production, alors que dans la région de La Laguna -où le coton règne à l'état de monoculture depuis la fin du XIXe siècle, mais où l'hiver est très rigoureux- ces applications ne dépassent pas le nombre de six¹. Les firmes cotonnières ont déserté la vallée du Tepalcatepec dans le courant des années 1970, et les compagnies exportatrices de melon ont pris leur place. Et l'histoire s'est répétée. En 1988, pas moins de 25 applications différentes de produits phytosanitaires étaient devenues nécessaires pour mener à bien la culture. Elles représentaient alors près de 40% du total des coûts de production, lesquels étaient de 33 à 50% supérieurs à ceux observés près de Huetamo: 6 millions de pesos contre 4 à 4,5 millions². En 1989, le seuil de rentabilité de la culture y était fixé à 5 dollars par caisse exportée, quand les prix offerts au producteur ne dépassaient pas 3,5 dollars³. Les *brokers* ont donc à leur tour quitté cette région pour se diriger vers la dépression du Balsas ou l'Etat de Colima. On est ainsi passé d'une superficie moyenne dépassant chaque année 14 000 hectares de melon au début de la décennie, à moins de 3000 hectares en 1989⁴. Encore les rares parcelles où l'on poursuit la culture du melon ne bénéficient-elles plus du moindre financement de la part des compagnies exportatrices.

Celles-ci ont bien sûr une responsabilité considérable dans la prolifération des parasites. Par le biais des contrats de financement, elles ont fourni aux producteurs des quantités toujours plus importantes de pesticides qui s'avéraient de moins en moins efficaces. Au lieu de privilégier des méthodes de lutte biologique, elles ont favorisé l'apparition et la multiplication de formes résistantes, de plus en plus coûteuses à combattre. Il est vrai que l'importation et la distribution des produits phytosanitaires fait partie intégrante du négoce. A Tiquicheo, village de 2000 habitants, le développement de la production de melon a ainsi permis, en trois ans, l'ouverture de quatre magasins spécialisés dans la vente de pesticides... pour traiter moins de 450 hectares cultivés chaque année dans le municipe. S'y ajoute le fait que, bien souvent, les pouvoirs publics n'ont aucun droit de regard sur les techniques employées dans les périmètres directement cultivés par les compagnies. Ces dernières ont été accusées à maintes reprises d'utiliser sous un autre nom des produits interdits aux Etats Unis, tels que les piréthroïdes, pour lesquels on effectue ainsi un recyclage pratique et peu coûteux.

Près de 40 pesticides différents sont désormais employés dans la région pour lutter contre une douzaine de parasites (insectes, champignons, nématodes) qui infestent les parcelles à l'état latent. Mais la plus forte alerte est apparue voici trois ans, lorsque des

¹ A.Bartra et al. (1978) p.36.

² information fournie par l'Union Agricola Regional "José María Morelos" d'Apatzingan.

³ *La Voz de Michoacán*, 3 mars 1989: "Fuertes Pérdidas de los Meloneros de no Mejorar el Precio a Corto Plazo".

⁴ voir *La Voz de Michoacán*, 29 janvier 1989: "Por Falta de Financiamiento, Quedaron sin Sembrar más de 5000 Hectáreas de Melón" et information de la UAR "J.M.Morelos".

centaines d'hectares ont été détruits par une maladie probablement virale, la *doradilla*, que l'on n'a pu identifier ni traiter et qui persiste depuis lors dans les zones où la culture du melon est la plus ancienne. Tout porte donc à penser qu'à court terme la région du Moyen Balsas fera elle aussi les frais de la politique de prédation des compagnies nord-américaines et qu'elle sera délaissée au profit d'autres zones dont le potentiel productif sera demeuré intact. "On parle de se déplacer vers d'autres régions où le contrôle sanitaire serait moins coûteux et d'une structure rotative, basée sur un cycle de sept ans pour réduire au minimum l'effet des parasites"¹.

Mais même si les Terres Chaudes étaient intégrées à un ensemble de bassins producteurs entre lesquels les compagnies exportatrices feraient tourner leurs investissements, il y a fort à parier qu'elles ne retrouveront jamais la place qu'elles occupent actuellement sur le marché ni les retombées financières qui en découlent. Depuis quelques années, le flux de devises provenant de la culture du melon semble en effet se tarir face au protectionnisme du marché nord-américain et à l'émergence d'autres pays producteurs.

Car le melon mexicain concurrence durant tout l'hiver celui qui est produit en Floride avec des coûts de main d'oeuvre beaucoup plus élevés². Même si le transport et la distribution de leurs récoltes sont plus aisés, aucune économie d'échelle ne peut permettre aux producteurs de Floride de rivaliser avec les compagnies qui louent des superficies immenses de terrains ejidaux³. Leur *lobby* politique ne cesse donc de faire pression pour que soient établis des quotas d'importation limitatifs, des impôts douaniers plus importants, et pour que le melon mexicain, soupçonné d'être contaminé par des pesticides interdits, soit soumis à des contrôles de qualité très stricts. Ces requêtes ont abouti à la création d'une taxe d'importation de 9% et d'un impôt provisionnel de 35%. Ce dernier a été suspendu en 1985 et les experts du gouvernement considéraient alors que "son rétablissement expulserait du marché le melon du Michoacán"⁴. C'est ce qui s'est produit deux ans plus tard, occasionnant des pertes records parmi les producteurs de la vallée d'Apatzingán qui devaient déjà surmonter le coût des traitements phytosanitaires, et précipita le départ des *brokers* de la région. Ces mesures de protection se sont avérées suffisamment efficaces pour permettre le rapide essor de la culture de contre saison aux Etats Unis: alors que la superficie hivernale de melon ne représentait que 12 870 hectares en 1980, elle s'était étendue sur plus de 20 100 hectares six ans plus tard⁵.

A la concurrence opposée par les producteurs de Floride s'ajoute désormais celle des pays d'Amérique Centrale et du bassin des Caraïbes, qui ont été favorisés par les administrations Reagan et Bush depuis une dizaine d'années. L'initiative du Bassin des Caraïbes (CBI) lancée par la Maison Blanche et différents projets financés par la BID et la Banque Mondiale, sont ainsi venus appuyer les stratégies de diversification des périmètres de production, que mènent des multinationales comme la "United Brands", la "Mac Manus" ou la "Chiquita" dont les filiales sont présentes dans la région du Moyen Balsas. La culture du melon a ainsi connu une très forte impulsion en République Dominicaine, dans les régions de Choluteca au Honduras, de Sonsonate au Salvador, de Zacapa et San

¹ D.Barkin et T.King (1970) p.184.

² en 1989, le salaire payé aux Etats Unis aux journaliers agricoles était 8 à 10 fois supérieur à celui pratiqué par les compagnies exportatrices dans les Terres Chaudes.

³ voir R.Rama et R.Vigorito (1979): *El Complejo de Frutas y Legumbres en México*. ILET-Ed. Nueva Imagen. México 1979. p.129: "...il s'agit d'un type de production pour laquelle les économies d'échelle sur d'autres coûts ne permettent pas de compenser les économies de salaire (...) (D'autant que) les différences dans le coût des transports terrestres entre les régions productrices et les principaux marchés sont relativement peu significatives".

⁴ J.Lera (1987) p.261.

⁵ chiffres fournis par l'UAR "José Maria Morelos" d'Apatzingan, établis par l'Union National de Productores de Hortalizas d'après les statistiques du U.S. Departement of Agriculture.

José Pinula au Guatemala. Elle concerne surtout les grands propriétaires terriens et repose en partie sur l'emploi des paquets techniques "les plus modernes quant aux variétés, aux méthodes d'irrigation souterraine par goutte à goutte, à l'emploi de films plastiques sur le sol, (...) de chambres froides de pré-réfrigération", qui permettent de compenser les problèmes liés au transport maritime¹.

Au Mexique, ces conditions de productivité supérieure ont alerté les associations de producteurs, qui constataient en 1987 que "la participation de distributeurs nord-américains qui connaissent les systèmes de commercialisation aux USA, les facilités fiscales dont ils bénéficient, avec un taux d'imposition nul et les financements préférentiels de la CBI, placent définitivement le produit centre-américain dans une position de net avantage par rapport au produit mexicain sur le marché de l'Est des USA et sur les circuits contrôlés par les distributeurs qui produisent en Amérique Centrale"². Or ce sont ces mêmes distributeurs qui ont impulsé la culture du melon dans les Terres Chaudes. La percée commerciale des pays d'Amérique Centrale a de plus été appuyée par une campagne publicitaire qui mettait en garde les associations de consommateurs contre les résidus toxiques présents sur les melons mexicains. Cela s'est traduit par une rapide perte des parts de marché qui, si elles demeurent importantes, ont pourtant baissé de 20% en cinq ans.

Tableau XXVI: Provenance des importations américaines de melon et pastèques entre 1982 et 1987 (en milliers de tonnes)³.

| | 1982 | | 1983 | | 1984 | | 1985 | | 1986 | | 1987* | |
|----------|-------|-----|-------|-----|-------|-----|-------|------|-------|-----|-------|----|
| Régions | Tot. | % | Tot. | % | Tot. | % | Tot. | % | Tot. | % | Tot. | % |
| Mexique | 448,2 | 94 | 374,5 | 90 | 544,2 | 87 | 469 | 81,3 | 494 | 75 | 233 | 77 |
| Am.Cent. | 16,5 | 3,5 | 25,6 | 6 | 53,8 | 9 | 80,3 | 14 | 133,4 | 20 | 63,2 | 21 |
| Am. Sud | 10 | 2 | 14,5 | 3,5 | 22,3 | 3,6 | 21,4 | 4 | 27,9 | 4,5 | 5,1 | 2 |
| Autres** | 1,5 | 0,5 | 1,9 | 0,5 | 1,1 | 0,2 | 4,1 | 0,7 | 3 | 0,5 | - | - |
| Total | 476,2 | - | 416,5 | - | 621,4 | - | 575,7 | - | 658,3 | - | 301,3 | - |

* melon cantaloup uniquement. ** Israel, Australie et Nouvelle Zélande.

Sources: US Imports for Consumption: "Calendar Year 1982-1987". TSUSA. Washington DC. 1982-1987.

Les volumes exportés par le Mexique ne sont pas en cause et présentent même un légère augmentation au cours de la période considérée. Mais l'accroissement sensible des importations nord-américaines a coïncidé avec celui de la production locale de Floride, et la consommation apparente de melons entre les mois d'octobre et mai est ainsi passée de 261 453 tonnes en 1980 à plus de 371 570 tonnes en 1988, soit une augmentation de 42%⁴. Cette augmentation de l'offre s'est traduite au cours des dernières années par la sensible diminution des prix à la frontière. A partir du mois de février, lorsque la plupart des périmètres de culture sont en pleine production, les prix proposés au producteur subissent généralement une forte chute et ne se récupèrent qu'en fin de saison sèche, lorsque les pays d'Amérique Centrale, les premiers touchés par les pluies, interrompent leurs exportations. Surtout, depuis dix ans, et en dehors de ces fluctuations temporaires, les prix n'ont cessé de

¹ UNPH (1987): "Informe de la Misión a Centroamérica: Efectos del Programa de Iniciativa del Caribe (CBI) en la Producción de Frutas y Hortalizas para Exportación a Estados Unidos". Culiacán 1987, mimeo. pp.1-2.

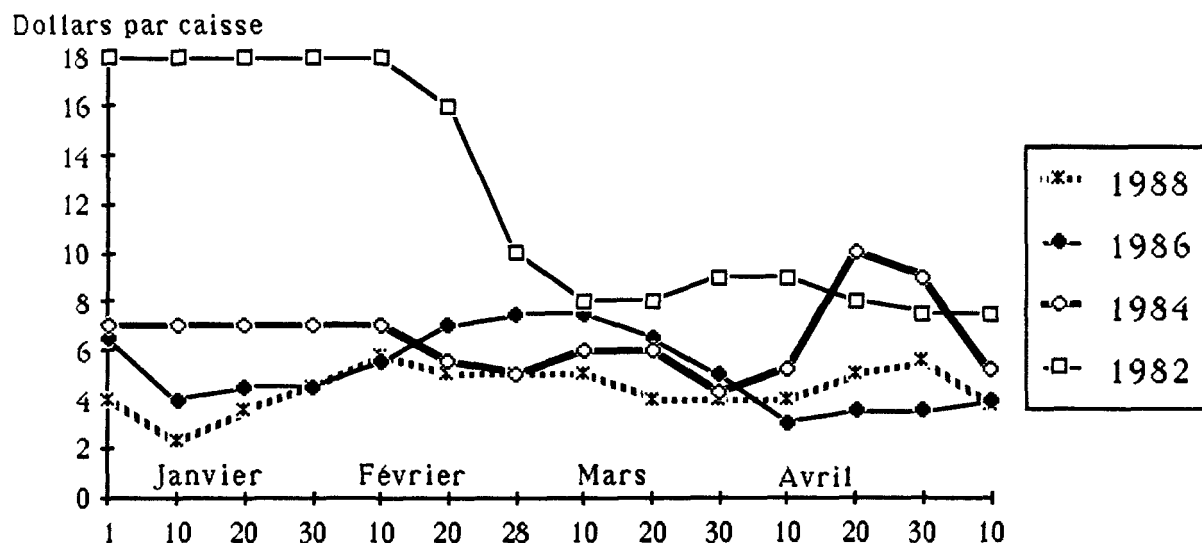
² Ibid. p.2.

³ les statistiques du TSUSA qui nous sont parvenues regroupaient, jusqu'en 1987, pastèques et melons cantaloup dans la même rubrique.

⁴ UNPH (1989): *Boletín Anual 1989*. Culiacán Sinaloa. 1989. p.28. Une consommation apparente de près de 397 000 tonnes était prévue en 1989, soit une augmentation de 52% par rapport au chiffre de 1980.

se dégrader saison après saison, dans une proportion qui a atteint 64% entre 1982 et 1988. Au cours des deux dernières années, cette baisse a été si sensible que le prix du melon sur la place de México a dépassé durant quelques semaines celui qui était proposé à la frontière. On a ainsi vu s'installer au Limon de P. et à Tuzantla des acheteurs "pirates", tournés vers le marché national, qui proposaient aux producteurs des prix supérieurs à ceux qui étaient alors en vigueur dans les centres d'emballage contrôlés par les associations et les exportateurs¹.

Graphique XVIII: Evolution des prix du melon pour l'exportation proposés au Michoacán entre 1982 et 1988.



Sources: Listes des prix en vigueur dans la vallée du Tepalcatepec 1982-1989. UAR "José María Morelos", Apatzingán (ces prix sont ceux qui sont appliqués par les associations locales dans la région du Moyen Balsas).

Il s'agit d'une tendance qui a peu de chance d'évoluer en faveur de la production mexicaine, compte tenu de la politique extérieure des Etats Unis, et des récentes promesses de soutien économique adressées au Nicaragua, au Panama et à la Colombie. Le seul atout réel que conservent les bassins du Balsas ou du Tepalcatepec réside dans leur proximité avec le marché nord-américain et les facilités de transport routier qui en découlent. Mais cet avantage est menacé à terme par l'activité des cargos frigorifiques qu'une entreprise comme la "United Brands" emploie depuis longtemps pour le transport des bananes. Tout porte à croire que la région de Ciudad Altamirano ne constituera bientôt plus qu'une pièce mineure sur l'échiquier des *brokers*, à mesure que de nouveaux centres de production, où la main d'oeuvre est encore moins chère qu'au Mexique, et pour lesquels les taxes d'importation sont plus légères, pourront être exploités.

Certains propriétaires des Terres Chaudes ont déjà anticipé cette évolution en prospectant les possibilités de produire d'autres fruits d'exportation, tels que la mangue ou le citron vert. Depuis 1984, sur les terrains irrigués du municipio de San Lucas où la rentabilité de la culture du melon était déjà mise en question, des plantations de manguiers ont été réalisées; elles dépassent une centaine d'hectares aujourd'hui. La chaleur du climat permet la maturation rapide des fruits et leur commercialisation dès le mois d'avril, bien avant ceux des principales régions concurrentes. Les mêmes *brokers* achètent les mangues sur les centres d'emballage du melon et les exportent suivant des canaux identiques, sans toutefois accorder pour cela le moindre crédit de campagne. La rentabilité des investissements étant différée sur cinq ans, peu de producteurs se sont risqués dans l'aventure jusqu'à présent. En tout état de cause, les exportateurs ne semblent pas voir un

¹ entrevue avec le personnel du centre d'emballage "El Brujo", à Limón de Papatzindán, municipio de Tiquicheo, mars 1989.

grand potentiel dans la région, pas assez en tout cas pour justifier la mise en place d'une infrastructure de financement et de commercialisation spécifique. Il est vrai que la mangue est soumise à des contrôles draconiens au passage de la frontière, les Etats Unis ayant proscrit l'usage du dibromure d'éthylène, seul produit actuellement capable d'éliminer les larves de la mouche du fruit. Or aucun producteur ne peut faire l'impasse sur ce traitement s'il veut préserver sa récolte. En ce sens, la mangue demeure une spéculation on ne peut plus hasardeuse¹.

Quoiqu'il en soit, le départ des compagnies exportatrices, qui s'avère inéluctable à terme, risque fort d'accroître la vulnérabilité des plus petits producteurs. Dans les ejidos où elles se sont implantées, il est à craindre qu'elles laissent derrière elles des sols épuisés par une culture intensive et souvent délavés par le mauvais contrôle de l'irrigation (et que dire des problèmes de salinité découlant du pompage des cours d'eau en période d'étiage?), après avoir détruit les clôtures qui protégeaient les parcelles des divagations du bétail. Elles placent ainsi les grands éleveurs dans une position idéale pour tirer partie de la situation, accentuer leur domination et relancer à leur gré le processus d'enclosures. Même dans les zones où l'infrastructure d'irrigation a été mise en place par les pouvoirs publics et ne disparaîtra donc pas avec les *brokers*, le déclin de la culture du melon semble coïncider avec le renforcement des activités d'élevage (voir la partie précédente). En dehors des périmètres irrigués enfin, la culture du melon n'a eu d'autre impact que d'offrir un emploi aux paysans pauvres qui allaient autrefois le chercher hors de la région. En tout état de cause, les "alternatives" que l'on voit apparaître sous une forme ou l'autre, en culture pluviale ou grâce à l'irrigation, ont surtout bénéficié à une petite élite et n'ont en rien permis d'élever la capacité d'accumulation de la masse des paysans pauvres. Ce sont finalement des recours qui leur sont interdits (l'émigration aux Etats Unis et le trafic des stupéfiants) qui ont eu l'impact le plus significatif sur l'évolution récente du système agraire régional.

3-Les recours illégaux: l'émigration aux USA et la culture des stupéfiants.

L'émigration aux Etats Unis: comment forcer les portes de l'Eldorado?

Depuis la fin des années 1940, les migrations saisonnières ont fait partie intégrante des systèmes de production des paysans pauvres. Il y a quelques années encore, la fin de la récolte du maïs annonçait l'exode des "hirondelles" vers les plantations sucrières du Golfe du Mexique ou les périmètres irrigués de la Côte Pacifique, et les villages demeuraient dépeuplés jusqu'à la fin de la saison sèche (voir le troisième chapitre). A partir des années 1960, ce flux saisonnier s'est accompagné de mouvements de plus longue durée, voir définitifs, en direction des centres urbains où le développement industriel était le plus fort. A partir de 1972, la construction des routes qui relient Huetamo à Zitacuaro, ou Ciudad Altamirano à Toluca rompt l'isolement de la région: Huetamo ne se trouve plus qu'à sept heures d'autobus du centre de México. Les journaliers agricoles qui devaient à cette époque se satisfaire de salaires variant entre 10 et 15 pesos dans leur région d'origine peuvent désormais prétendre aux 25 pesos offerts aux manoeuvres sur les chantiers de la capitale². A la même époque est entreprise la construction du complexe portuaire et sidérurgique de Lázaro Cárdenas, à l'embouchure du Balsas. Un grand nombre de paysans

¹ voir *Agro-Sintésis*, Vol.18, No 5, mai 1987, p. 12: "Posible Rechazo del Mango de Exportación Michocano". La région du Moyen Balsas représentait à cette date moins de 4% de la superficie nationale de manguiers (Ibid. p. 52).

² c'est l'écart observé par L. Arizpe (in *Campesinado y Migración*. SEP. México 1985, p.84), entre la ville de México et les vallées qui lui sont immédiatement voisines.

des Terres Chaudes a trouvé un emploi temporaire dans cette ville qu'il fallait construire de toute pièce. Par la suite, le développement touristique d'Acapulco et de Zihuatanejo sur la Costa Grande a permis d'alimenter et de prolonger ce flux de main d'oeuvre non qualifiée qui s'accommodait des plus bas salaires et des pires conditions de travail.

Ces chantiers ont absorbé nombre des personnes expulsées par la croissance des troupeaux et celle de la population humaine. Entre 1960 et 1980, la population des Terres Chaudes croît au rythme annuel de 1,5%, contre 2,1% pour l'Etat du Michoacán et 2% dans l'ensemble du pays. Surtout, la population active, elle, s'est réduite de 4% par an au cours de la même période¹. L'exode a surtout touché les hommes jeunes, en âge de travailler, les paysans sans terre et les fils de tenanciers minifundistes. Avec la crise des années 1980 cependant, ces possibilités d'emploi se sont réduites en même temps que les écarts de salaires entre les Terres Chaudes et les centres urbains. A Lázaro Cárdenas notamment, les manoeuvres des entreprises de construction ont été remplacés par les ouvriers qualifiés des grands groupes sidérurgiques². Depuis lors, l'émigration vers les Etats Unis a pris le relais de la précédente, et son impact social et économique a été beaucoup plus significatif.

Depuis des décennies, les travailleurs passés de l'autre côté du Río Grande ont constitué une main d'oeuvre idéale pour les patrons américains ainsi qu'un ballon d'oxygène précieux pour l'économie mexicaine. Cette émigration existe depuis plus d'un siècle, et n'a fait que croître au rythme du différentiel des salaires entre les deux pays. Elle a parfois pris une forme légale, lorsqu'entre 1942 et 1964, l'effort de guerre nord-américain puis la période de forte croissance économique qui l'a suivi ont requis la mise sur pieds du programme "bracero", qui prévoyait le recrutement de milliers de travailleurs mexicains pour une durée déterminée (voir le troisième chapitre). Mais depuis, l'émigration est devenue tout à fait illégale et soumise à une répression sévère: tout au long des années 1980, l'administration Reagan en a fait la cible des campagnes de lutte contre le chômage. La multiplication des contrôles policiers n'a pourtant pu empêcher des centaines de milliers de "dos mouillés" de passer clandestinement la frontière chaque année. Dans leur majorité, ces migrants sont originaires de la partie centre-occidentale du Mexique, l'Etat du Michoacán fournissant à lui seul 21% de leurs effectifs en 1980³. Il semble cependant, que la migration aux USA soit longtemps restée circonscrite à une zone qui englobait le Bajío, la région des Altos de Jalisco et l'Ouest du Michoacán. Selon les renseignements fournis par le recensement de 1980, elle aurait alors concerné moins de 1,2% de la population totale des Terres Chaudes et moins de 5,1% de sa population active⁴.

Pourtant, les 141 enquêtes réalisées entre 1987 et 1989 dans la région mettent en évidence que près des deux tiers (63%) des exploitations étudiées étaient concernées par la migration clandestine. Même les vallées plus enclavées du nord de la région sont désormais concernées puisque certains informateurs estimaient qu'en 1989, environ 10% de la population des villages de Tzetzenguaro et de Limón de Papatzingán résidait aux USA⁵. Tous les témoignages concordent en fait pour affirmer que l'émigration s'est développée de façon récente et très rapide, son essor coïncidant avec l'effondrement des revenus tirés de la culture du sésame. Son impact économique est en tous cas considérable. En 1976, alors que le salaire des journaliers agricoles tournait autour de 35 pesos (3 dollars) dans toute la partie centrale du Mexique, il s'élevait à 20-25 dollars dans les campagnes du Texas ou de

¹ voir I.Santacruz et R.M.Blatt (1988) p. 25.

² voir M.A.Zavala de Cosío (1988): "Análisis de las Migraciones Internas Mexicanas a Nivel Regional y Local: el Caso de Lázaro Cárdenas" in *Movimientos de Población en el Occidente de México*, cit. p.85.

³ G.López et S.Zendejas (1988): "Migración Internacional por Regiones en Michoacán" in *Movimientos de Población...* cit. p.52.

⁴ Ibid.

⁵ entrevue avec Luis Arroyo cit.

Californie et à 30 ou 40 dollars dans l'industrie¹. Douze ans plus tard, le salaire minimum agricole en vigueur aux Etats Unis demeurerait six à sept fois supérieur à ce qu'il était dans les Terres Chaudes, une région où il a pourtant suivi une très forte hausse depuis 1980 (voir la dernière partie de ce chapitre). En fait, la durée de l'emploi s'étendant sur toute l'année et non plus à 4 ou 5 mois, comme c'est le cas dans la région du Moyen Balsas, les revenus que peut espérer un journalier agricole sont 10 à 12 fois supérieurs à ceux qui l'attendent s'il reste à Huetamo. Ce différentiel de salaires, joint à la crise économique qui sévit au Mexique et au "rêve américain" que les migrants déçus se gardent bien de démystifier, a amorcé une gigantesque pompe à main d'oeuvre qui draine un nombre croissant de jeunes paysans. Toutes les classes sociales sont concernées par l'émigration. Tous les producteurs ne disposent pourtant pas des mêmes atouts pour tirer un bénéfice majeur de l'entreprise.

Depuis l'interruption du programme "bracero" en 1964, dans de nombreuses régions, l'émigration a reposé sur des réseaux clandestins qui s'étendent depuis les villages d'origine des travailleurs jusqu'aux portes des usines et des fermes où ils sont employés. Ces réseaux mettent en jeu d'anciens migrants, dont l'expérience est déjà longue, qui conservent de nombreux contacts aux USA ou s'y sont définitivement établis; ils organisent les passages clandestins de la frontière, l'acheminement des candidats jusqu'au lieu d'accueil et leur procurent l'hébergement, voir du travail. Leur connaissance du milieu est la meilleure garantie de succès et la plus efficace protection contre les services de migration. Il n'est pas rare que les émigrés originaires d'un village ou d'une micro-région, se retrouvent ainsi de l'autre côté de la frontière, dans une même ville, parfois sous la "protection" d'un même employeur, pour reconstituer une structure sociale identique à celle qu'ils ont laissée derrière eux. Ces conditions facilitent bien sûr grandement l'émigration, d'une part parce qu'elles favorisent l'encadrement et le suivi des candidats, et d'autre part parce qu'elles permettent d'atténuer le choc psychologique et culturel lié au déracinement, qui constitue un important facteur d'échec pour beaucoup d'entre eux.

Elles sont hélas rarement réunies pour les paysans des Terres Chaudes. Si les migrations saisonnières s'inscrivent dans une tradition ancienne, celles qui ont pour but les Etats Unis sont, nous l'avons vu, beaucoup plus récentes. Le programme "bracero" des années 1942-1964 a eu un impact très limité car les centres de recrutement étaient éloignés de la région et rares furent les paysans qui purent en bénéficier (voir le troisième chapitre). Les structures d'accueil demeurent en conséquence très réduites et leur accès est des plus sélectifs. Il faut pour cela bénéficier de relations privilégiées avec les groupes de pouvoirs, les "caciques" locaux, les oligarchies ejidales. Alors seulement s'ouvrent avec facilité les portes de l'Eldorado américain. A l'inverse, "ceux qui manquent de terres, ceux qui n'ont pas les ressources pour construire et maintenir un vaste réseau social qui les unisse à d'autres foyers, ceux qui n'ont pas d'influence dans les affaires de la communauté et qui, pour ces raisons, manquent d'alliés économiques, ne peuvent guère parrainer des migrants aux USA"². En devenant illégale, l'émigration s'est transformée en privilège: "le programme "bracero" recrutait une grande quantité de travailleurs salariés, alors que l'émigration clandestine absorbe une proportion majeure de propriétaires fonciers"³.

La grande majorité doit payer cher pour toucher au rêve américain. La migration constitue alors une opération coûteuse et très risquée pour qui ne dispose pas de parents ou de "protecteurs" bien implantés aux Etats Unis. Le candidat doit d'abord se rendre dans l'une des villes limitrophes, Nuevo Laredo, Ciudad Juárez ou plus souvent Tijuana en Basse Californie, et là, louer les services d'un passeur, le "coyote", qui lui fera franchir la frontière et le mettra en contact avec un réseau d'hébergement et d'emploi si ses moyens le justifient. Car les chances de succès sont bien sûr très supérieures pour le candidat qui sera

¹ d'après W.Cornelius: "Outmigrations from Rural Mexican Communities" cité par L.Arizpe (1985) p.84.

² I.Dinerman: "Patterns of Adaptation Among Households of US-Bound Migrants from Michoacán, Mexico" in *International Migration Review* XII, No 4, cité par L.Arizpe (1985) p. 85.

³ Ibid. p.86.

placé dans un restaurant ou une fabrique de Houston, Dallas ou Los Angeles, où il bénéficiera d'un travail stable et de la sécurité qu'offre l'anonymat d'une grande ville. A l'inverse, tout sera plus ardu s'il est lâché dans les vergers proches de la frontière, où les salaires sont moindres, le travail saisonnier et la police migratoire beaucoup plus active. Bien sûr, le prix à payer pour chacune de ces filières n'est pas le même. En 1988, il en coûtait 500 à 700 dollars pour trouver un emploi à Houston ou Dallas et pas moins de 1000 dollars pour aller à Chicago et bénéficier d'un salaire plus élevé. Dans tous les cas, un néophyte ne pouvait espérer passer la frontière pour moins de 300 dollars. Compte tenu des frais de transport et d'hébergement en route, le coût minimum de l'émigration, qui correspond aussi à la situation la plus risquée compte tenu du fort taux d'échec (chômage, expulsion...), s'élevait alors à 400 dollars environ, soit 4 mois de salaire pour un manoeuvre agricole. Un investissement considérable, presque hors de portée de la population la plus pauvre.

Il lui faut donc emprunter cet argent au taux de l'usure, et à la condition qu'elle puisse donner en gage un patrimoine suffisant. Or, pour les paysans sans terre ou minifundistes, l'émigration répond à un besoin de minimiser les risques de reproduction de la force de travail en multipliant les sources de revenus. Une telle exigence ne peut s'accommoder d'un fort endettement si sa rentabilité n'est pas garantie. A ce problème s'ajoute le fait que les petits ejidataires, dont la représentativité politique est faible lorsqu'elle n'est pas nulle, ne peuvent s'absenter longtemps du village, sous peine de voir mis en question leur droit à la terre et aux crédits publics de campagne ou d'équipement. Cette situation les oblige à de fréquents retours, renforce la précarité de leurs conditions de travail et réduit leurs revenus potentiels. Il apparaît en définitive que l'émigration aux USA constitue l'apanage d'une couche déjà favorisée de la population, et concerne des producteurs ayant atteint un niveau d'accumulation suffisant pour réaliser un tel investissement. Les plus pauvres, eux, doivent se contenter des emplois offerts dans les zones d'agriculture intensive du pays. Dans les Terres Chaudes, il est significatif que la plaine alluviale, où l'irrigation est la plus répandue, soit aussi la plus forte pourvoyeuse d'émigrants et qu'il faille recruter jusque sur le piémont les journaliers requis pour la culture du melon.

Même lorsque des paysans sans terre ou minifundistes parviennent à se procurer l'argent nécessaire, l'investissement qu'ils peuvent réaliser ne les mène bien souvent qu'aux emplois les plus précaires et les moins bien payés. Il leur faut aller de ferme en ferme, accepter les salaires et les conditions de travail que leur offrent les patrons nord-américains et, dans le cas contraire, s'exposer à être dénoncés et expulsés. En tout état de cause, le bénéfice qui est tiré de ce travail répond rarement à leur attente. Il consiste en des envois périodiques de dollars, qui permettent la survie d'exploitations situées en deçà du seuil de reproduction, mais qui demeurent insuffisants pour autoriser le moindre investissement productif et le saut qualitatif qui les placerait au dessus de ce seuil. Au contraire, l'endettement auquel ils doivent avoir recours les maintient sous la menace d'une faillite rapide si leur tentative n'aboutit pas.

La situation est très différente pour les secteurs aisés. Le capital investi pouvant être élevé, les candidats bénéficient de filières fiables, gages d'un emploi stable et bien payé. L'émigration s'inscrit alors dans le cadre de stratégies familiales, sur le long terme, et non plus pour assurer la survie immédiate: elle concerne surtout de jeunes célibataires qui se voient offrir ainsi la possibilité de se constituer un capital d'installation. Le séjour aux Etats Unis peut alors se prolonger et s'étendre sur plusieurs années. Les envois d'argent sont bien sûr plus importants et ne sont pas engloutis pour combler les trous de trésorerie de l'exploitation. Ils peuvent être investis dans l'achat de têtes de bétail qui se multiplieront à moindre frais sur la propriété du père ou grâce à son droit d'accès aux parcours ejidaux. L'émigré constitue ainsi un capital facilement mobilisable pour l'achat de terres ou de machines, lorsqu'il aura décidé de son retour et d'une installation définitive dans son village d'origine. La migration internationale constitue de la sorte un frein au morcellement des grandes exploitations. Les fils aînés, qui sont partis les premiers aux Etats Unis ont

souvent tendance à s'y établir de façon définitive¹ ou ont accumulé suffisamment pour installer un commerce à Huetamo ou dans l'une des villes de l'Altiplano. Le partage du patrimoine foncier peut alors se limiter aux seuls cadets, s'ils n'ont pas eux-mêmes réuni un capital suffisant pour assurer leur avenir.

En ce sens, l'émigration tend à renforcer les phénomènes de différenciation entre les extrêmes de la pyramide sociale plus qu'elle ne permet de les atténuer. Entre ces deux pôles se trouve cependant la majorité des migrants, ceux qui disposent d'un capital suffisant pour se laisser tenter par l'appel du dollar, sans qu'il leur garantisse pour autant une réussite facile. Leur mise initiale est souvent faible et les refoulements à la frontière nombreux, mais l'échec n'entraîne pas dans ce cas de conséquences aussi graves qu'elles peuvent l'être pour les plus pauvres. Après avoir réussi un premier voyage et établi des contacts solides avec les employeurs, l'émigration peut devenir récurrente et périodique, pourvu que la position du paysan dans la communauté ejidale lui permette de défendre son droit à la terre. Les dollars gagnés aux USA autorisent alors parfois des réussites sociales brillantes à de petits producteurs, leur donnent une complète autonomie financière et se traduisent par l'achat de terres et de bétail. Ces cas isolés servent à leur tour à nourrir le rêve américain dans l'esprit des plus pauvres et à multiplier le nombre des volontaires.

Si les dollars gagnés aux Etats Unis renforcent à terme la capacité d'expansion des oligarchies aux dépens des producteurs minifundistes, ils ont aussi permis d'améliorer sensiblement la situation des exploitations durement touchées par la chute des revenus du sésame. C'est en fait un flux continu de devises qui se déverse sur les Terres Chaudes. Certaines des enquêtes réalisées dans la région mettent en évidence des transferts dépassant 10 000 dollars par an, largement supérieurs au produit agricole brut des exploitations concernées. Le total des virements postaux en provenance des USA reçus dans les municipes de Huetamo, San Lucas et Tiquicheo au cours des 6 premiers mois de l'année 1988, représentait une somme d'un milliard 728 millions de pesos (plus de 751 260 dollars), soit une valeur équivalant aux deux tiers de la récolte régionale de sésame². Mais cette évaluation ne prend pas en compte les sommes qui sont envoyées directement par courrier, ni les transferts bancaires entre les Etats Unis et les Terres Chaudes, et encore moins les quantités qui sont ramenées par les migrants eux-mêmes lorsqu'ils reviennent au village. Elle constitue donc un indicateur des flux de capitaux destinés au maintien des familles, mais ne permet pas d'estimer le niveau de l'accumulation réalisée par les migrants, ni celui des investissements effectués en retour dans le secteur agricole. En se basant sur le témoignage de travailleurs expatriés, certains auteurs ont mis en doute l'importance de ces transferts vers le secteur productif³. Mais par leur nature, leurs enquêtes ne pouvaient tenir compte des investissements différés, réalisés par les anciens migrants revenus s'installer de façon définitive dans leur région d'origine, et qui sont beaucoup plus nombreux que ceux qui résident encore aux USA⁴. Les renseignements glanés dans les Terres Chaudes tendent au contraire à démontrer le fort impact du dollar dans l'achat de terres, de machines, et surtout de bétail. Il demeure pourtant très difficile de le chiffrer car les transferts réalisés par les migrants tendent de plus en plus à se confondre avec les sommes, plus considérables encore, qui proviennent depuis quelques années de la culture et du trafic des stupéfiants.

¹ les lois votées aux USA depuis dix ans (loi Simpson-Mazzoli de 1982, loi Simpson-Rodino de 1987) établissent un droit de séjour pour les travailleurs sans papiers qui peuvent justifier de leur présence ininterrompue sur le territoire américain depuis au moins cinq ans (grâce notamment au témoignage de leur employeur). Ce qui est impossible pour un journalier agricole qui doit passer d'une ferme à l'autre, s'avère en revanche beaucoup plus facile pour qui dispose d'un emploi stable en ville.

² I.Santacruz et R.M.Blatt (1988) p.26.

³ voir G.López C. (1986): *La Casa Dividida*. El Colegio de Michoacán-Asociación Mexicana de Población. Zamora 1986, et (1988): "La Migración a Estados Unidos en Gómez Farias, Michoacán" in *Migración en el Occidente de México*. El Colegio de Michoacán. Zamora. 1988. p.131.

⁴ voir E.Léonard et E.Mollard (1989) p.45.

Quand le cannabis devient "l'herbe sainte" des Terres Chaudes.

S'il est un secteur pour lequel la région du Moyen Balsas, comme l'ensemble de la chaîne côtière des Etats du Michoacán¹ et de Guerrero, a bénéficié d'avantages comparatifs dans la division internationale du travail, c'est sans aucun doute pour la production et le trafic de drogues. L'absence de routes et de chemins, la nature accidentée du relief, l'existence d'un maquis épineux très dense, facilitent le camouflage des plantations de cannabis et celui des pistes où atterrissent les avions de tourisme et les hélicoptères qui évacuent les récoltes, et constituent cette fois autant d'atouts pour une telle spécialisation. Ces conditions compliquent considérablement les opérations de répression et la surveillance policière a du mal à s'exercer hors des grands axes de communications (le cours du Balsas et les routes ou pistes qui se dirigent vers l'Altiplano). Comme pour la culture du melon ou l'émigration, il s'agit d'une activité totalement tributaire du marché nord-américain. Les premiers semis de cannabis semblent avoir été réalisés à la fin des années 1960, lorsque la demande aux Etats Unis a connu un essor très rapide. En 1972 était saisi un chargement de trois tonnes de *marihuana* à Tiquicheo, et depuis lors le trafic n'a cessé de s'intensifier. Mais le véritable "boum" de la culture s'est produit au début des années 1980, quand la chute de rentabilité du sésame et des productions vivrières s'est accélérée de façon dramatique. Depuis, la fièvre du cannabis semble avoir contaminé les Terres Chaudes: le mythe de l'argent facile et les réalités du trafic se mêlent dans tous les esprits et toutes les conversations.

Il est vrai qu'aucune activité, pas même l'émigration aux Etats Unis, ne peut rivaliser par ses bénéfices avec la culture du cannabis. En 1988, un kg et demi de marihuana, soit 4 ou 5 plantes séchées, avaient une valeur supérieure à celle d'une tonne de maïs ou celle d'un taurillon de 120 kg. La vente d'un quintal rapportait davantage que toute une année de travail dans un restaurant de Houston ou de Los Angeles, et plus que sept ans du salaire d'un journalier agricole dans les Terres Chaudes². Et de tels gains s'obtiennent à partir de très peu de travail. La superficie à semer est très sommairement débroussaillée, pour permettre un ensoleillement suffisant sans pour autant laisser les plantes au vu de tous. On effectue ensuite un semis très clairsemé, au bâton fousseur. Afin de faciliter le camouflage, la surface cultivée est atomisée en de petits lopins dispersés au milieu du maquis et les densités demeurent très faibles. Les travaux se limitent ensuite à un sarclage partiel et très rapide; ce n'est qu'à l'approche de la récolte que les producteurs sont astreints à une certaine vigilance pour éviter que la production ne leur soit dérobée. Après avoir été coupées, les plantes sont mises à sécher dans les anfractuosités rocheuses ou sur l'aire de culture, à l'abri d'un toit de feuillages. Quelques jours de travail suffisent donc pour mener à bien la culture et la productivité du travail est sans rapport avec celle qu'autorisent les autres activités qui sont à la portée du paysan des Terres Chaudes. Et ce d'autant plus que le climat de la région constitue un atout pour le trafic: le cannabis résiste très bien à la sécheresse, et les températures élevées et l'ensoleillement permettent le développement rapide des plantes. On récolte ainsi la marihuana dès le mois de septembre, bien avant que la production de la Sierra côtière n'arrive sur le marché. C'est à dire lorsque les prix offerts par les trafiquants sont les plus élevés.

Ces conditions ont permis l'expansion très rapide des superficies, au point que les plantations atteignent parfois des dimensions respectables³. Mais depuis quelques années, la culture et le trafic de la marihuana sont devenus l'objet d'une répression très sévère de la

¹ voir H.Cochet (1989) pp. 205-210.

² après la récolte de 1988, le prix offert au producteur tournait autour de 125 dollars par kg de marihuana sèche. H.Cochet (1990) a observé des prix variant entre 100 et 200 dollars dans la Sierra de Coalcoman (in "Cannabis et Pavot: Essor des Cultures Illicites et Spécialisation Régionale, un Exemple en Sierra Madre del Sur (Mexique)"). Ces chiffres sont largement supérieurs à ceux annoncés par les administrations mexicaine et nord-américaine de répression du trafic (3 à 16 dollars selon O.Noé Torres (1988): *México y Estados Unidos ante el Problema del Narcotráfico*. Centro Latinoamericano de Estudios Estratégicos. México 1988, cité par H.Cochet (1990) p. 14).

³ voir *La Jornada*, 1-VIII-1988: "Destruyen 50 Has. de Marihuana".

part de la police et de l'armée. Un bataillon est stationné en permanence à Huetamo et une demi-douzaine d'hélicoptères équipés de rampes d'aspersion d'herbicides permettent désormais aux soldats d'atteindre les plantations les plus reculées et les mieux dissimulées¹. Dans les villages, on a appris à vivre dans la peur du vrombissement des moteurs des hélicoptères ou des camions tout-terrain. La liste des exactions commises par les forces de l'ordre s'allonge chaque année: producteurs arrêtés et torturés, fuyards abattus, maisons pillées avant d'être incendiées. Il est vrai que les soldats ont affaire à forte partie et la lutte est sans pitié. Dans une société où la possession d'une arme fait partie intégrante de la culture, les profits tirés du trafic ont permis aux producteurs d'acquérir un arsenal nettement supérieur à celui dont disposent la police et l'armée. Les affrontements sont donc devenus de plus en plus violents et les victimes toujours plus nombreuses.

L'intensité de la répression a sans doute permis de limiter l'extension des cultures ces dernières années, mais elle a peu affecté les véritables organisateurs du trafic. Les coups portés aux petits producteurs ont surtout servi à éliminer la concurrence désorganisée qui nuisait aux intérêts de la mafia locale. Tout porte à croire en revanche que celle-ci bénéficie de protections qui assurent sa prospérité autant que celle des forces de l'ordre². Menacés par les incessants mouvements de troupes et par ceux des hélicoptères, confrontés à d'énormes problèmes de commercialisation car les routes qui mènent à l'Altiplano sont sévèrement contrôlées et ils n'ont qu'une mauvaise connaissance des marchés, les petits producteurs sont ainsi obligés à passer sous la coupe des grands trafiquants. Ils profitent alors de crédits gratuits, d'une protection efficace et de canaux de commercialisation sûrs, même si la récolte leur est achetée à "bas prix". Les trafiquants viennent alors chercher la marihuana dans les villages et l'évacuent le plus souvent par avion ou en hélicoptère, sans être menacés.

Pour le petit ejidataire, cette protection est d'autant plus nécessaire qu'il lui est impossible de semer le cannabis sur sa parcelle, au vu et au su de tous, ni sur les parcours en proie au sur-pâturage. A moins d'habiter les parties les plus isolées de la région et de cultiver la drogue en concertation avec ses voisins, il lui faut s'associer avec un grand propriétaire ou l'un des gros éleveurs de l'ejido, qui aura clôturé une portion des parcours suffisamment vaste pour y dissimuler les plants de cannabis. Le candidat doit alors se soumettre à des rapports de métoyage et assumer seul la responsabilité du délit en cas d'intervention des forces de l'ordre. L'expérience montre en effet qu'en alléguant de leur absentéisme, les grands propriétaires bénéficient souvent d'un non-lieu lorsque l'on découvre un semis de cannabis sur leur domaine, et que la répression se concentre sur les petits tenanciers qui y vivent. Dans tous les cas, les semis doivent s'effectuer le plus loin possible des habitations, de sorte que la production dépend dans une très large mesure des personnes qui contrôlent les superficies les plus importantes.

Outre le risque que fait peser la répression policière, le danger d'un tel engagement réside aussi dans le fait qu'il devient irréversible. Même dans des conditions de production défavorables, la culture de la marihuana permet d'accumuler plus en une saison qu'au long de toute une vie de labeur. Les plus démunis se voient ainsi offrir l'occasion d'acheter de la terre, du bétail ou une camionnette et de s'installer à leur compte. De tels sauts qualitatifs d'un pallier à l'autre de la pyramide sociale ne sont pas rares et il devient alors tentant pour leurs bénéficiaires de se retirer du trafic et de vivre grâce au capital qu'ils ont accumulé. Mais ce droit leur est souvent refusé par leurs "protecteurs". Il leur faut accepter de poursuivre la culture pendant quelques saisons ou de transporter de petites quantités de drogue vers l'Altiplano sous peine d'être rappelés à l'ordre: depuis quelques années, le nombre d'assassinats de paysans dont on dit qu'ils "avaient semé", ou d'enlèvements de jeunes enfants que l'on emploie pour passer la marihuana au travers des mailles du

¹ Ibid.

² après le limogeage du préfet militaire de la région de Ciudad Altamirano au printemps 1988, la rumeur a couru que cette sanction était due à la découverte, au milieu d'une plantation de melons de Valle Escondido, de 15 hectares irrigués de cannabis dont toute la population et la police locale connaissaient l'existence.

dispositif policier s'est multiplié. Autant de manifestations tangibles de cet engrenage, qui font reculer de plus en plus de volontaires et permettent la concentration du trafic en un petit nombre de mains.

C'est donc la mafia locale qui tire les principaux bénéfices de la culture du cannabis. On y retrouve nombre de grands propriétaires terriens, des gros éleveurs et certains commerçants de bétail parmi les plus influents de la région. Cette association entre l'élevage et le trafic de drogue n'est pas fortuite. Comme le souligne H.Cochet¹, la production de marihuana et l'élevage extensif de broutards relèvent de la même logique d'expansion et de concentration foncière. Ils tendent tout deux à privilégier la productivité du travail au détriment d'une possible intensification par unité de superficie. Pour les camoufler, il est nécessaire de semer les plants de cannabis avec une densité très faible sur une très grande superficie, de façon à les immerger et les rendre invisibles dans le maquis épineux. Les revenus obtenus à l'hectare, s'ils dépassent sans peine ceux que l'on peut espérer d'un semis de maïs ou de sésame, demeurent ainsi inférieurs à ceux que procure la culture pluviale du piment, a fortiori ceux des plantations irriguées de tomate ou de melon. De même que l'élevage, la culture du cannabis requiert le contrôle de l'espace et c'est son monopole qui donne accès aux plus forts bénéfices, aux rentes de situation dont bénéficient les plus gros trafiquants. L'analogie ne se limite d'ailleurs pas à ce trait: le "rancho" d'élevage est le paravent idéal et presque indispensable pour qui veut se lancer dans le trafic avec des chances de succès raisonnables. Les achats de bétail et de grandes propriétés d'élevage figurent au premier rang des moyens employés pour blanchir les narco-dollars. Au travers de prête-noms des grands domaines sont ainsi en voie de reconstitution: quelque soit l'angle sous lequel on étudie le phénomène, les intérêts des grands éleveurs et ceux des trafiquants se confondent largement.

Les retombées de la manne dépassent cependant largement cette petite élite. En juillet 1988, les journaliers employés au sarclage ou à la surveillance des plantations gagnaient 50 000 pesos par jour, soit quatre fois le salaire minimum alors en vigueur dans la région. Leur paie est plus élevée encore pour les travaux de récolte et de séchage, sans parler du transport. C'est encore bien peu par rapport aux risques encourus, car ce sont eux qui supportent le plus dur de la répression. Selon la *vox populi*, entre le quart et le tiers de la population de Huetamo vit grâce au trafic de drogue, de façon directe ou au travers des commerces, compagnies de transport ou de construction qui servent de façade légale et de fonds d'investissement aux "narcos". L'argent de la marihuana a largement profité aux centres urbains de la région, Huetamo et Ciudad Altamirano, ou à ceux qui lui sont proches, comme Zitacuaro. On a également assisté à l'émergence de villages champignons tels que Paso de Nuñez ou Limón de Papatzingàn, insignifiants il y a encore dix ans (les photographies aériennes en témoignent), et aujourd'hui presque plus peuplés que leurs chefs lieux municipaux, Caracuaro et Tiquicheo, grâce à la multiplication de commerces florissants où est lavé l'argent de la drogue.

Par le biais de l'émigration et surtout du trafic de stupéfiants, les Terres Chaudes se trouvent ainsi engagées depuis une dizaine d'années dans un mouvement de capitalisation qui a sensiblement modifié l'aspect des bourgs et des villages, en même temps que la problématique générale qui caractérisait jusqu'alors l'évolution du système agraire.

Afflux de dollars, accumulation et inflation.

Qu'ils proviennent de l'émigration ou de la production de marihuana, les revenus tirés des activités illicites semblent, à première vue, se traduire surtout en dépenses somptuaires, dans l'amélioration de l'habitat, l'achat d'électro-ménager ou de vêtements neufs, voire d'un véhicule. Cela est particulièrement sensible chez les trafiquants de drogue qui disposent soudainement de grandes sommes d'argent qu'il leur faut dépenser

¹ H.Cochet (1989) p. 210.

rapidement et sous n'importe quel prétexte. Plutôt qu'à un investissement superflu, ces dépenses semblent davantage correspondre à un premier pallier d'accumulation, par lequel doit passer le jeune paysan pour préparer son intégration et son installation définitive dans le village. La possession d'une maison "en dur" (briques ou ciment) est un premier pas vers le mariage et lui confère le statut de membre à part entière de la société villageoise; même si, dans le cas des émigrés, la perspective du retour s'inscrit dans le long terme. La construction a donc connu une forte impulsion dans toute la région. Dans des hameaux où n'existaient voici 10 ou 15 ans que des cases de torchis et quelques habitations de briques crues, se sont multipliées les maisons en ciment, dont beaucoup restent vides car leurs propriétaires sont aux Etats Unis. A Turitzio, ejido de 1600 habitants, on dénombrait en 1984 pas moins de 83 maçons occasionnels et 32 briqueteries artisanales, qui produisaient 1,2 millions de briques et de tuiles chaque année¹. L'inflation, déjà forte dans la région sous l'afflux des dollars, atteint des sommets pour le matériel de construction: il est en moyenne deux fois plus cher à Ciudad Altamirano qu'à Toluca, à 200 km de distance. Le phénomène est plus frappant encore dans les villages qui se sont développés récemment, comme Paso de Nuñez et Limón de Papatzingán, où l'installation d'antennes paraboliques a presque précédé l'électrification. Logiquement, la construction est aussi l'un des secteurs où les trafiquants de drogue placent leur argent en priorité.

Les dépenses somptuaires ne doivent cependant pas occulter l'importance des transferts de dollars vers le secteur productif, même s'ils n'ont souvent lieu qu'après avoir atteint ce premier pallier d'accumulation. L'acquisition de véhicules se situe sans doute à mi-chemin entre ces deux options. Entre 1984 et 1987, leur nombre s'est accru d'environ 50% dans l'ensemble de la région, pour s'établir à 1326 voitures de tourisme et 1920 camionnettes *pick-up*². Ces dernières sont aussi bien employées au transport des passagers que pour celui du bétail ou des récoltes. Un marché intéressant s'est ouvert avec l'implantation des compagnies melonnières, puisque le transport des fruits entre les plantations et les centres d'emballage mobilise un grand nombre de véhicules. Durant l'hiver 1989, la compagnie "Shipley Sales" payait 25 000 pesos pour chaque voyage et le propriétaire d'une camionnette pouvait ainsi gagner aisément 75 à 100 000 pesos en une journée, soit plus de 10 fois le salaire offert aux manoeuvres de la plantation.

Mais une camionnette coûte cher et les dollars des émigrés ou des petits trafiquants se sont davantage investis dans l'achat de bétail, les animaux pouvant se maintenir et se multiplier sur les terres de la famille ou les parcours indivis des ejidos sans requérir de grosses dépenses. En s'accommodant d'une attention limitée et de très peu de travail, l'élevage extensif constitue sans doute l'activité qui correspond le mieux aux intérêts d'une population mouvante et absentéiste. La possession de bovins lui permet de se bâtir un fonds d'investissement qui s'accroît seul ou presque, et constitue ainsi la meilleure préparation à l'achat d'une propriété ou d'un droit ejidal. La très forte croissance du troupeau bovin depuis 1980 -qui est passé de 138 600 unités à cette date à plus de 202 000 têtes en 1988- reflète cette stratégie d'accumulation.

En ce sens, l'émigration et le trafic de drogue ont certainement contribué à amplifier l'effet de saturation des ressources pastorales et fourragères. Et ce sont une fois encore les grands propriétaires et les oligarchies ejidales qui ont tiré le meilleur parti de ces transferts. Pour les émigrés qui n'ont pu obtenir un travail stable ou les seconds couteaux de la production de marihuana, les sommes accumulées dépassent rarement les coûts de construction d'une petite maison. Cela demeure insuffisant pour asseoir leur situation dans l'ejido. Les grandes familles d'éleveurs en revanche ont accru sensiblement leurs biens et leurs troupeaux. En augmentant les charges animales et la pression sur les parcours et les résidus de culture, ils éliminent aussi toute compétition possible de la part des petits producteurs incapables d'assumer les coûts d'alimentation du bétail. Pendant que les uns

¹ SPP (1984): *Censos Económicos: Huetamo*. mimeo, cité par H.Cochet, E.Léonard et J.D. de Surgy (1988) p. 88.

² I.Santacruz et R.M.Blatt (1988) p. 24.

deviennent de plus en plus tributaires des dollars de l'émigration ou du trafic pour survivre, les autres affermissent leur pouvoir et le contrôle exercé sur les moyens de production.

Car il en va de même pour l'accès à la terre. Sous l'afflux des narco-dollars, le prix des dotations ejidales et des propriétés d'élevage a subi une forte envolée. Même les terrains les plus éloignés des voies de communication s'échangent à prix d'or, en partie parce qu'ils sont aussi les plus propices à la culture du cannabis. Il faut désormais consacrer le produit de la vente de 7 taurillons de 150 kg pour acquérir un droit ejidal correspondant à un hectare de terre labourable dans la plaine alluviale. Ces conditions laissent sur la touche tous les petits tenanciers qui espéraient, grâce à l'émigration, avoir économisé suffisamment pour s'acheter un petit lopin ejidal et accéder par la même occasion à l'usufruit des parcours. Une telle inflation renforce et accélère bien évidemment les processus de concentration foncière qui étaient en cours depuis très longtemps. En même temps qu'elle alimente le flux des migrants partis tenter leur chance aux Etats Unis ou s'exiler définitivement dans les ceintures de misère des grandes villes de l'Altiplano.

De sorte que les alternatives d'accumulation mises en oeuvre avec le plus d'efficacité au niveau régional, celles qui paraissaient le mieux à même de permettre l'intégration et l'enrichissement des paysans minifundistes, ont également contribué à lancer un processus d'inflation qui concerne l'ensemble des moyens de production. Car l'augmentation des prix dépasse largement le seul domaine du foncier et s'étend notamment à la main d'oeuvre salariée. L'accumulation illicite tend ainsi à renforcer les stratégies "d'extensification" des systèmes de production, à accélérer l'expansion des troupeaux et la concentration foncière.

4- La crise de l'agriculture paysanne s'amplifie.

La main d'oeuvre agricole se raréfie.

Depuis une dizaine d'années, l'émigration volontaire et l'expulsion d'un nombre croissant de petits tenanciers et de paysans sans terre ont provoqué une réduction sensible de la main d'oeuvre agricole. L'hémorragie a été surtout sensible pour les moyennes et grandes exploitations qui ont fourni l'essentiel des expatriés aux Etats Unis. Le recours aux travailleurs salariés s'est donc généralisé, mais cette demande n'a pu être totalement satisfaite par les journaliers agricoles, dont le nombre a stagné et peut être même régressé dans le même temps. Il en est résulté une augmentation rapide du coût de la main d'oeuvre, que la culture et le trafic de drogue n'ont fait que renforcer, davantage par leur effet inflationniste (rappelons que les salaires offerts sur les plantations de cannabis sont 4 à 5 fois supérieurs à la moyenne régionale), que par le nombre d'emplois qu'ils ont permis de créer. Le salaire moyen des journaliers agricoles a ainsi progressé beaucoup plus vite que dans les régions d'agriculture intensive: au cours du cycle pluvial de 1988, il s'est élevé de 12 000 à 15 000 pesos, alors qu'autour de Zitacuaro ou dans la vallée de Zamora, les manoeuvres employés à la culture des fruits et légumes n'obtenaient que 6000 à 8000 pesos par jour de travail. Contrairement à la tendance observée dans l'ensemble du pays¹, le salaire agricole a suivi dans les Terres Chaudes une hausse nettement supérieure au niveau moyen de l'inflation, l'écart étant plus sensible encore si l'on se réfère aux prix des principaux produits de l'agriculture ou de l'élevage. Ainsi, en 1988, le paiement des

¹ entre 1982 et 1987 le salaire minimum agricole a été dévalué de 40% au Mexique (d'après J.L.Calva (1988) p. 28).

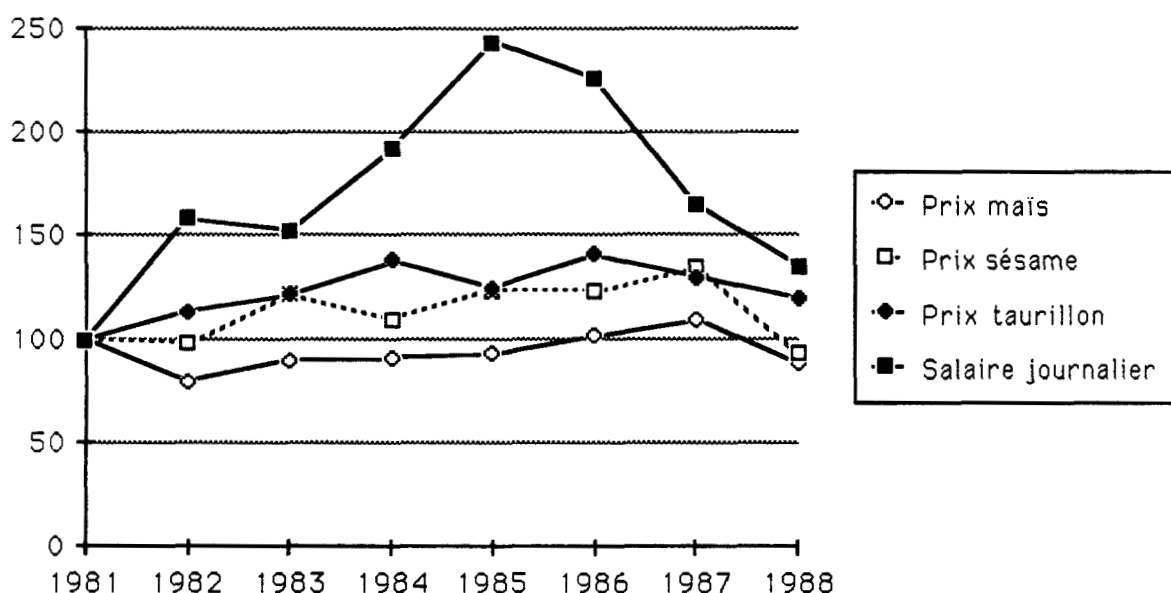
journaliers employés à la coupe du sésame représentait environ la moitié de la valeur des grains qu'ils avaient récoltés¹.

Tableau XXVII: Evolution du salaire moyen des journaliers agricoles dans les Terres Chaudes entre 1981 et 1988.

| Salaire: | 1981 | 1982 | 1983 | 1984 | 1985 | 1986 | 1987 | 1988 |
|-------------|------|------|------|------|------|------|--------|--------|
| Nominal | 180 | 450 | 850 | 1750 | 3500 | 6000 | 10 000 | 15 000 |
| Réel (1981) | 180 | 285 | 273 | 345 | 439 | 407 | 296 | 236 |
| 1981=100 | 100 | 158 | 152 | 192 | 244 | 226 | 164 | 135 |

Sources: Banrural Huetamo et enquêtes 1986-1989.

Graphique XX: Evolution comparée de l'indice des salaires agricoles et de ceux des prix des produits de l'agriculture et de l'élevage.



Sources: Tableau XXVII et Appendice IV.

L'augmentation des salaires n'a pas pour autant permis une réelle élévation du niveau de vie des paysans sans terre. Car les chiffres qui figurent ci-dessus correspondent aux périodes où la demande de bras est la plus forte: lors des travaux de semis, sarclages et récoltes du cycle pluvial, soit une période de plein emploi d'environ trois à quatre mois. Mais une fois la récolte du maïs terminée, la population des journaliers se retrouve sans ressources et prête à accepter n'importe quelle offre de travail. Ce qui permet notamment aux compagnies melonnières de payer leurs manoeuvres à la moitié du salaire qui était en vigueur au cours de la précédente saison des pluies et d'effectuer une exploitation forcée de cette main d'oeuvre. Dans ces conditions, la hausse qui s'est produite depuis 1980 s'est avérée insuffisante pour permettre le maintien d'une population nombreuse de paysans sans terre et pour l'empêcher de se retourner vers le trafic de marijuana ou l'exode vers les centres urbains. En tout état de cause, le différentiel des salaires entre les activités légales et celles qui ne le sont pas (culture du cannabis ou émigration aux Etats Unis) demeure tel qu'il est peu probable de voir cette tendance se renverser à moyen terme.

¹ la coupe du sésame est payée à la tâche, en fonction du nombre de gerbes récoltées par chaque travailleur. Une gerbe libère environ 2 kg de grain. Or, en 1988, le coût d'une gerbe et le prix au producteur d'un kg de sésame étaient identiques: 1000 pesos.

La désaffectation de la main d'oeuvre ne concerne pas seulement les journaliers agricoles et les zones de grande culture. Depuis une dizaine d'années, elle touche aussi de plein fouet les propriétés d'élevage qui ont vu chuter très fortement le nombre des petits tenanciers partis tenter leur chance en ville ou aux Etats Unis. Les rapports de métayage avaient déjà pratiquement disparu dans la région à l'abord des années 1970 (voir le troisième chapitre); ce sont désormais les contrats de fermage qui sont remis en question dans un grand nombre de ranchos. La situation des fermiers s'était pourtant améliorée sensiblement depuis la Réforme Agraire, grâce notamment aux prêts sans intérêts octroyés par les propriétaires. Mais la viabilité des contrats de fermage a peu à peu été remise en question par la chute de rentabilité de la culture du maïs, et à proximité des principaux axes de communication, comme dans l'ensemble de la plaine alluviale, plus aucun tenancier n'accepte de telles conditions. Pour obtenir à peu de frais les résidus de culture nécessaires à l'alimentation de leur bétail, les propriétaires doivent désormais laisser la terre à disposition des *arrimados* et leur permettre de posséder et d'entretenir sur le domaine un attelage de mules, voir 3 ou 4 bovins, sans exiger la moindre rente en contrepartie. La désaffectation pour le sésame les a en revanche libéré de l'une des principales revendications des tenanciers, à laquelle ils ne pouvaient céder sous peine de mettre en danger la reproduction du troupeau. En fait, même dans ces conditions, la population des ranchos tend de plus en plus à se réduire au seul caporal et à sa famille, et les rapports de production à évoluer vers le salariat, seule façon de stabiliser la main d'oeuvre nécessaire à la conduite du troupeau.

Le fermage n'a pas disparu pour autant; il subsiste encore sur le piémont et, de façon générale, dans les recoins isolés de la région (où des formes de métayage tendent aussi à réapparaître, mais cette fois pour la culture du cannabis...). Dans la plaine alluviale en revanche, il se limite aux terrains labourables des ejidos où la culture mécanisée sur une grande échelle est possible. Il concerne bien sûr en priorité les périmètres qui peuvent être irrigués et exploités pour la culture du melon. En zone d'agriculture pluviale, les parcelles des paysans qui ont émigré aux USA sont parfois louées elles aussi, mais pour toute la durée de l'année, de sorte que le fermier peut profiter des résidus de culture et éventuellement couvrir, grâce à leur vente, le coût de la rente. Même dans ces conditions, les locations de terre bénéficient surtout aux oligarchies et aux grands éleveurs qui y trouvent l'occasion d'accroître leur superficie fourragère à moindre frais en y cultivant le sorgho ou le maïs.

C'est donc à une pénurie de main d'oeuvre, surtout sensible durant le cycle pluvial, que doit s'affronter l'ensemble des systèmes de production. Le renchérissement des salaires s'est ainsi ajouté à la baisse de rentabilité du sésame et des cultures vivrières. La place laissée aux Terres Chaudes dans la division internationale du travail et l'enclavement de la région, qui accentue l'emprise des monopoles commerciaux, n'ont pas permis l'expression d'alternatives viables pour les petits producteurs. La seule qui ait pris une dimension significative, la culture du cannabis, tend au contraire à renforcer le cycle d'inflation des salaires et de marginalisation des autres cultures. Ainsi s'accélère un processus qui s'est dessiné depuis le début des années 1960, qui tend à privilégier la productivité du travail au détriment des revenus obtenus par unité de superficie: c'est désormais la logique de l'extensification qui détermine l'orientation des systèmes de production.

La spirale de l'extensification.

L'allègement de la charge en main d'oeuvre est un objectif partagé par tous les grands éleveurs. La hausse des salaires et le départ des petits tenanciers ont renforcé leur orientation vers la production extensive de broutards. Une telle option ne devrait pas entraîner de modifications sensibles des composantes techniques de ces systèmes de production. Mais pour faire face à la saturation des ressources fourragères dans l'ensemble de la région, la croissance des troupeaux doit s'accompagner d'une politique d'expansion spatiale, dirigée surtout vers les terrains labourables, et de l'achat de matériel agricole. Il devient ainsi possible d'étendre la superficie fourragère, grâce à la culture mécanisée du maïs et du sorgho, sans augmenter pour autant l'emploi de travailleurs salariés. En ce sens, le recours de plus en plus fréquent au tracteur ne correspond pas à une réelle intensification des systèmes de culture, mais s'accompagne plutôt d'une simplification des itinéraires techniques et de la stagnation, voir de la réduction des rendements en grain: c'est une fois encore l'obtention d'un maximum de fourrages pour un coût de production minimum qui est l'objectif recherché.

Malgré la puissance de traction et de l'outillage dont est doté le tracteur, il n'est presque jamais procédé à un labour profond, qui favoriserait beaucoup la culture, mais réduirait considérablement la levée d'adventices et, avec elle, la quantité de matière sèche disponible à l'hectare, et qui s'avère de surcroît long à réaliser et coûteux en énergie. On se limite donc à un travail superficiel au cultivateur et à un semis direct. Les façons culturales sont ensuite limitées au rapide épandage d'une quantité réduite de sulfate d'ammoniaque, l'engrais le moins cher disponible sur le marché local, à un buttage effectué avec le tracteur, et à une pulvérisation d'herbicide anti-dicotylédones, qui permet aux graminées de se développer entre les pieds de la céréale. Il n'est pas rare, nous l'avons vu, que certains éleveurs fassent également l'impasse sur la récolte du maïs, plantes et grain étant laissés entiers à la disposition du bétail. Le contrôle de grandes superficies de sorgho permet en revanche de louer les services de moissonneuses-batteuses venues de l'Altiplano, un investissement largement compensé par les gains de productivité qu'il autorise par rapport à l'emploi de travailleurs salariés. Autant d'économies d'échelles que seule une forte concentration foncière peut permettre.

Le changement technique n'est donc pas ici synonyme d'intensification. Il implique au contraire une concentration accrue des terres labourables, laquelle s'effectue au détriment des petites exploitations dont les rendements en grains demeurent sensiblement supérieurs. Cette logique d'expansion se traduit bien sûr par l'envoi de nombreux jeunes aux Etats Unis, qui renforcent à leur tour la capacité d'investissement de la famille. Mais au delà de l'achat de nouveaux terrains et de tracteurs, les dollars sont rarement employés à améliorer la capacité productive des sols (petite irrigation, amendements, lutte contre l'érosion...). Ils sont surtout placés hors du secteur agricole, en milieu urbain, dans le commerce, les transports ou le trafic de drogue et, de façon générale, dans toute activité qui demeure plus productive que l'élevage: l'unité entre les grands éleveurs et les oligarchies commerciales ne s'est pas démentie depuis la fin du XIXe siècle.

Situés sur une échelle d'accumulation totalement différente, les petits producteurs ont réagi à l'augmentation du coût de la main d'oeuvre salariée en cherchant à valoriser au mieux la force de travail familiale. Mais plutôt que d'intensifier son emploi sur l'exploitation, il s'avère beaucoup plus rentable de rechercher à l'extérieur des revenus plus conséquents. En consacrant par exemple les économies de la famille à l'envoi d'un fils aux Etats Unis. Les capitaux obtenus en retour pourront être employés au recrutement de journaliers. Mais en tout état de cause, cette réduction de la main d'oeuvre familiale se traduit par une orientation plus nette vers les activités les moins exigeantes en travail, l'élevage des broutards et la production de maïs et de sorgho en se basant sur des itinéraires techniques simplifiés. De telles stratégies autorisent la survie d'exploitations que leurs structures situent en deçà du seuil de reproduction. Elles permettent de freiner ou de retarder les mécanismes de décapitalisation qui devraient provoquer à terme leur disparition

et la reconcentration du foncier dans les mains des oligarchies. Mais il ne s'agit guère que d'un frein car ces exploitations ne seront pas reprises par des fils qui préfèrent demeurer aux USA ou conserver l'emploi qu'ils ont obtenu en ville. Et leur moindre capacité d'accumulation ne leur permettra jamais de concurrencer les grands éleveurs sur le marché foncier.

Toutes les techniques et les alternatives mises en oeuvre pour faire face au renchérissement du travail salarié tendent en définitive à renforcer le poids de l'élevage extensif dans les systèmes de production. Et à partir d'un certain seuil le processus d'extensification semble s'accélérer naturellement. La raréfaction de la main d'oeuvre induit l'augmentation des salaires des journaliers agricoles et celle du coût des productions qui en font l'usage le plus intensif; l'élevage des broutards et les cultures fourragères, qui sont peu exigeants en bras, tendent en conséquence à s'étendre à un nombre croissant d'exploitations; les possibilités d'emploi se réduisent dans la région et l'exode des paysans sans terre s'accélère; en période de pointe de travail, le manque de main d'oeuvre devient de plus en plus aigu et son utilisation de plus en plus coûteuse, etc... La spirale de l'extensification semble ainsi se prolonger à l'infini, sans que rien apparemment ne puisse en rompre la logique.

Elle doit en tous cas aboutir à un vaste mouvement de restructuration dont les oligarchies locales et les groupes qui déterminent l'orientation du système agraire seront les grands bénéficiaires. Les productions qui ont été introduites de façons récente dans la région (voir les deux premières parties de ce chapitre), outre le fait qu'elles dépendent à un degré majeur des possibilités d'irrigation, ne constituent que des alternatives dont la portée demeure limitée. Elles pourraient même, en dernier ressort, contribuer à accélérer les processus d'expulsion et de concentration foncière. C'est le cas, nous l'avons vu, pour la culture du cannabis, mais probablement aussi pour celle du melon, en particulier sur les périmètres directement contrôlés par les compagnies exportatrices. En dehors des terrains irrigués, tout semble indiquer que les troupeaux bovins auront remplacé à terme la population de paysans sans terre et de producteurs minifundistes.

CHAPITRE 6

Différenciation et restructuration sociale: quel avenir pour les producteurs des Terres Chaudes ?

Depuis une dizaine d'années, le développement de la crise économique nationale est venu renforcer les effets de la stagnation des prix du maïs et du sésame, et la dynamique d'évolution du système agraire semble s'être définitivement orientée vers le renforcement de l'élevage extensif. Mais l'accroissement de la pression foncière à l'intérieur des ejidos et sur les propriétés privées de la région, la pénurie de fourrages qui se généralise et devient plus aiguë d'année en année invalident les schémas d'accumulation qui avaient cours autrefois: le droit de vaine pâture sur les terrains cultivés et le libre accès aux parcours indivis sont remis en question; la réduction graduelle de la taille des exploitations ejidales grève les revenus des paysans et rogne leur marge d'accumulation en même temps qu'elle impose un plafond strict au nombre de têtes de bétail qu'il est possible d'y maintenir. Cette situation conduit à la mise en oeuvre de comportements très contrastés entre ceux qui disposent de superficies importantes et qui, même s'ils sont eux aussi touchés par le renchérissement des fourrages, conservent un système d'exploitation très extensif, et la grande majorité des producteurs, qui eux n'ont d'autre planche de salut que de maximiser les revenus obtenus sur des superficies en régression avec une main d'oeuvre familiale souvent excédentaire.

Mais l'intensification de leurs systèmes de production demeure sujette à l'établissement de conditions très favorables (irrigation, relations "privilegiées" avec les bailleurs de fonds et des commerçants en situation d'oligopole, voir le cinquième chapitre). La double-activité, qui débouche souvent sur l'exode, s'avère en définitive la seule option à la portée du plus grand nombre. Les conditions de la survie des petits producteurs dépendent ainsi de celles qui sont allouées aux travailleurs salariés, dans la région et en dehors de celle-ci, au-delà de la frontière avec les Etats Unis. Ces dernières sont-elles pour autant suffisantes pour permettre la reproduction d'un nombre croissant de petites exploitations ejidales et celle des petits tenanciers des ranchos d'élevage? Ou s'achemine-t-on vers un mouvement de restructuration qui rendrait aux Terres Chaudes le paysage social qu'elles avaient au début du siècle?

1- Comment combler les retards d'accumulation ?

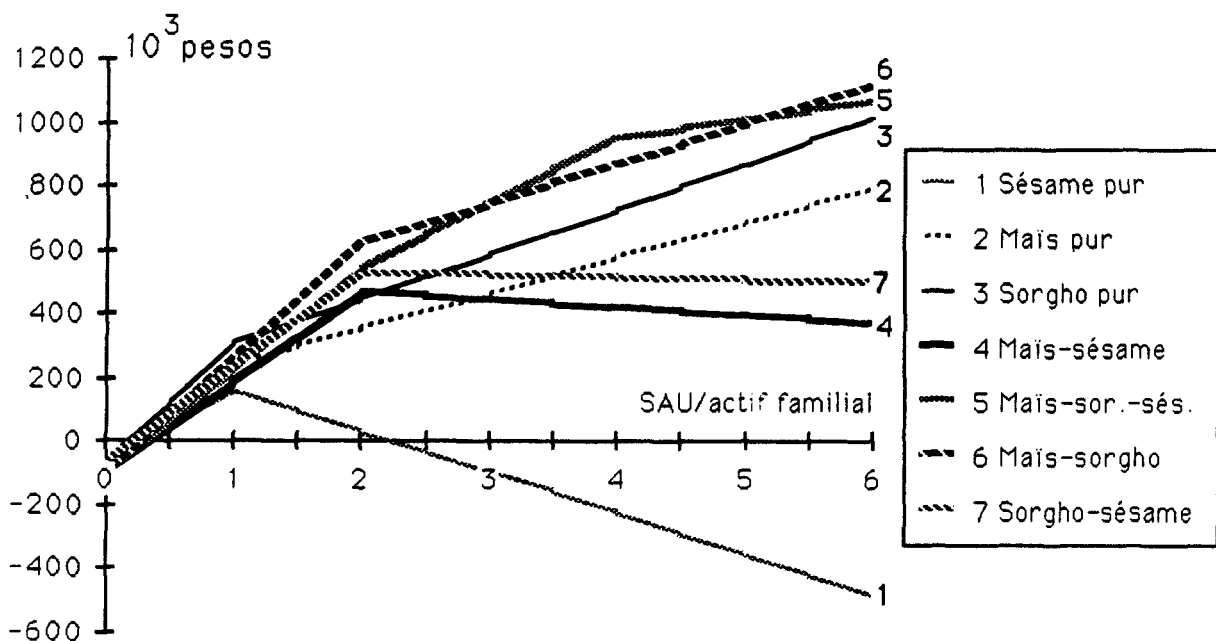
Des agriculteurs de plus en plus dépendants des éleveurs.

Dans les chapitres précédents, la chute de rentabilité des productions agricoles a été évoquée en relation avec la stagnation des prix de garantie et la hausse généralisée des salaires dans la région. Il importe pourtant de cerner avec davantage de précision les conditions de l'activité agricole au travers de l'analyse économique et technique. Certaines des contraintes les plus lourdes qui pèsent sur l'agriculture dans les Terres Chaudes sont imposées par la brièveté et l'irrégularité de la saison des pluies (voir à ce sujet le second

chapitre). Ces caractéristiques obligent à réaliser certains travaux (labours et semis, sarclages, récolte du sésame) sur des fourchettes de temps très étroites qui, si elles ne sont pas respectées, peuvent compromettre les rendements de façon définitive et imposent des charges de travail que la main d'oeuvre familiale peut difficilement satisfaire. Pour une culture donnée, on atteint ainsi rapidement le seuil de superficie qu'un homme seul peut travailler sans recourir à l'emploi de salariés agricoles. Au delà de ce seuil, et dans le contexte particulier de la région, le revenu monétaire dégagé à l'hectare est vite grevé par les coûts d'emploi de la main d'oeuvre. Il décroît sensiblement et, dans le cas particulier du sésame, la chute devient même rapidement dramatique.

Nous avons situé ce seuil à un hectare environ pour les trois cultures qui dominent le paysage des Terres Chaudes: le maïs, le sésame et le sorgho. Pour des exploitations orientées vers la monoculture de l'une de ces trois plantes et qui ne disposent pas d'une main d'oeuvre familiale abondante, les charges salariales deviendraient donc rapidement très lourdes. En revanche, les exigences particulières de chacune de ces cultures permettent de les associer aisément au sein d'un même système de production et d'étaler les pointes de travail qui se constituent dans les périodes sensibles du calendrier agricole: grâce à des cycle végétatifs de durées très inégales et à une vulnérabilité différente pendant la courte sécheresse du mois d'août, maïs, sésame et sorgho tolèrent des dates de semis très échelonnées et ne se font pas concurrence pour l'emploi de la main d'oeuvre (voir les chapitres 3 et 4). Les charges salariales sont alors réduites d'autant. Aussi avons nous tenté d'évaluer la productivité du travail et surtout les revenus monétaires autorisés par les trois cultures pures et par leur association dans des proportions variables: maïs-sésame, maïs-sorgho et maïs(1/2)-sorgho(1/4)-sésame(1/4). Dans le cas de ces associations et pour de petites superficies, il a été considéré que le maïs occupait la moitié de l'assolement, conformément aux exigences d'une agriculture paysanne encore largement orientée vers la satisfaction des besoins familiaux et à ce qui a pu être observé dans la majorité des enquêtes. A titre de comparaison, un septième exemple a été pris en compte, qui associe le sorgho et le sésame, même si un tel système de culture n'est apparu dans aucune enquête. Les calculs établissant le revenu monétaire en fonction de la superficie cultivée figurent en appendice IX; ils ont permis la réalisation du graphique suivant:

Graphique XX: Représentation des revenus par actif familial permis par les différents systèmes de culture considérés.



Source: Appendice IX.

Tant que les superficies demeurent limitées (moins de six hectares par actif familial pour le graphique précédent), les associations de cultures constituent donc la meilleure façon d'optimiser l'emploi de la main d'oeuvre familiale et les revenus dégagés à l'hectare. Ces conditions permettent la pérennité d'une certaine superficie de sésame au sein des rotations: les gains réalisés par rapport à l'emploi de travailleurs salariés compensent la faible valeur marchande de cette culture et font de l'association maïs-sorgho-sésame celle qui est la plus intéressante à mettre en place pour une surface par actif variant entre 3 et 5 hectares. Mais dans tous les cas, et plus encore lorsque les superficies s'élèvent, "l'option fourragère" fournit l'essentiel de la valeur ajoutée créée. Les systèmes qui donnent une place prépondérante au maïs et au sorgho sont les mieux rémunérés, essentiellement parce que la valeur des fanes permet alors d'élever de 50% le produit brut obtenu par hectare cultivé¹. Au dessus de cinq hectares, l'association maïs-sorgho s'impose et pour des superficies supérieures (7 à 8 hectares par actif familial), la culture pure du sorgho permet les plus gros profits, en partie parce que la mécanisation des façons culturales devient plus facile à mettre en place. Nous verrons d'ailleurs que ce système de culture tend à se généraliser dans les grosses exploitations de la plaine alluviale.

Dans ces circonstances, et même sans considérer la subordination de fait qui existe pour l'obtention des intrants et en particulier de la force de traction (paire de boeufs ou tracteur), les producteurs agricoles deviennent de plus en plus dépendants des grands éleveurs et des conditions économiques de l'élevage bovin. Le cours du taurillon influe désormais directement sur la valeur des résidus de culture et sur les revenus des paysans dépourvus de bétail. Cette évolution a pourtant contribué à augmenter sensiblement le produit brut des petites exploitations, grâce au renchérissement rapide des fourrages grossiers observé depuis quelques années dans toute la région. Autorise-t-elle pour autant une productivité du travail et des rémunérations en rapport avec celles dont bénéficient les éleveurs?

Les écarts de productivité s'accroissent.

Le graphique et les considérations qui précèdent n'ont de sens que si l'on situe les valeurs ajoutées et les revenus dégagés par chaque système de culture par rapport à un "seuil de reproduction" en-deçà duquel la survie des exploitations agricoles est directement menacée. Ce seuil correspond à un niveau minimum de productivité du travail qui permet l'entretien des moyens de production de l'exploitation et de la force de travail familiale. Il peut également s'interpréter comme un seuil de référence vis à vis des rémunérations que fournissent les activités salariées dans la région et à l'extérieur de celle-ci. Lorsque la productivité du travail sur l'exploitation descend en dessous de ce niveau, le paysan sera tenté de sacrifier les temps de travaux sur sa parcelle et le soin apporté aux cultures ou au bétail au profit des opportunités d'emploi à l'extérieur, voir d'abandonner totalement son lopin. Ou bien l'insuffisance des revenus tirés de sa parcelle l'obligera à consommer peu à peu son capital d'exploitation pour garantir la survie de sa famille: les outils ne seront plus remplacés ni les clôtures consolidées (et sans clôture, la protection et la vente des résidus de culture n'est plus possible, le revenu du paysan en sera directement affecté), les animaux, bovins ou porcs seront vendus en bas âge, avant qu'ils aient atteint une valeur commerciale intéressante. Dans tous les cas, la reproduction de l'exploitation et l'avenir de la famille sont compromis à moyen terme.

Mais ce seuil de reproduction ne correspond pas à une donnée immuable et constante. Il varie en fonction des besoins familiaux considérés comme minimaux en un lieu et un moment donnés. Aussi prendra-t-il des valeurs différentes dans la plaine alluviale, où le niveau des échanges et la diffusion des modèles de consommation d'origine urbaine contribuent à l'élever, et dans les zones reculées ou enclavées, où l'absence de

¹ en 1988, la valeur des grains récoltés sur un hectare s'élevait à 400 000 \$ pour le maïs (1 tonne à 400 000 \$) et à 408 000 \$ pour le sorgho (1,2 tonne à 340 000 \$). Mais leur fanes se monnaient au prix de 200 000 \$ par hectare dans la plaine alluviale (voir le quatrième chapitre).

communications tendent à réduire ce seuil au simple entretien biologique de la force de travail et au renouvellement du capital productif.

Il est cependant aisé d'établir un lien entre le seuil de reproduction et la valeur du salaire minimum en vigueur dans la région ou dans l'ensemble du pays. Le calcul d'un tel "salaire minimum" dans les Terres Chaudes n'est pas chose facile: la demande en main d'oeuvre demeure très saisonnière et les revenus des journaliers varient très sensiblement en fonction du cycle agricole. Les salaires sont ainsi multipliés par deux ou plus entre la saison sèche et le cycle pluvial. Une évaluation sommaire permet pourtant de situer le revenu annuel d'un ouvrier agricole à environ 2 millions de pesos, soit 800 dollars au début de l'année 1989¹. On parvient au même chiffre pour un emploi urbain dans la ville de México, si l'on considère un total de 250 jours ouvrables au minimum légal de 8000 pesos. Un tel niveau de rémunérations correspond à grands traits aux besoins d'entretien d'une famille de cinq personnes: trois tonnes de maïs (1 200 000 pesos) pour son alimentation et la consommation des animaux domestiques, environ 100 000 pesos pour le renouvellement des outils (harnais, araire, tarecuas, machetes...) et la consolidation de clôtures, et 600 à 700 000 pesos en ce qui concerne les coûts requis pour la production de ce maïs (intrants divers, main d'oeuvre, voir l'appendice VII) et pour assurer les autres besoins de la famille (vêtements, logement, scolarité...). La productivité minimum du travail permettant la survie d'une famille s'établit donc entre 750 et 800 dollars; c'est aussi le revenu minimum qui incitera le paysan à rester sur sa terre plutôt qu'à l'abandonner pour chercher un autre emploi: nous avons situé à ce niveau le seuil de reproduction.

Or les revenus que procurent les systèmes de production strictement agricoles que nous avons décrit précédemment se situent tous, sans exception, en-deçà de ce seuil de 800 dollars. L'association maïs-sorgho qui présente l'évolution la plus favorable ne l'atteint que pour une superficie supérieure à 13 hectares. Même si l'on considère les valeurs ajoutées et non plus les revenus nets -ce qui n'a pas grand sens compte tenu des coûts de main d'oeuvre qui demeurent incompressibles-, il faut au moins 6 hectares de maïs ou de sorgho pour se ménager une faible marge d'accumulation. Ces 6 hectares correspondent à la taille des parcelles qui furent distribuées aux premiers ejidataires il y a plus d'un demi-siècle. Aujourd'hui, une grande partie des exploitations de la région ne disposent plus que de la moitié ou du tiers de cette superficie. Ces conditions semblent exclure la majorité des producteurs des Terres Chaudes de toute perspective de reproduction élargie et condamner les systèmes d'exploitation qui n'ont pu intégrer un atelier d'élevage. En fait, l'étude de 141 enquêtes effectuées dans les cinq municipes de la région met plus clairement encore en évidence les différences de productivité qui existent entre les systèmes de production privilégiant l'élevage extensif et ceux pour lesquels les activités agricoles sont à l'origine de l'essentiel du revenu. Au-delà des imprécisions dues à la qualité de l'information recueillie ou aux conventions adoptées pour faciliter les comparaisons (voir l'appendice XI), les écarts de productivité enregistrés sont trop grands pour mettre en doute l'importance des mécanismes de différenciation qui opèrent au détriment des petits producteurs agricoles (voir le tableau XXVIII).

Il s'avère que l'élevage extensif permet une productivité du travail 4 à 6 fois supérieure à celle dont peuvent faire état les petits agriculteurs. Les écarts concernant les revenus par actif sont plus importants encore: de 1 à 5 et jusqu'à 1 à 7 en faveur des deux premiers groupes du tableau. Ces écarts et la position relative des différents groupes par rapport au seuil de reproduction sont à l'origine de la dynamique d'expansion de l'élevage bovin et de la subordination de l'ensemble des systèmes d'exploitation à la production de brouillards (à l'exception notable des paysans qui disposent de terrains irrigués et ont pu se spécialiser dans le maraîchage, mais il s'agit d'une très faible minorité). Mais les systèmes

¹ si l'on répartit les périodes d'emploi de la façon suivante: 45 jours pour les semis et les sarclages, à 12 000 \$ de salaire quotidien en 1988; 45 jours au moment des récoltes pour 15 000 \$ par jour; et trois mois d'emploi sur les plantations de melon au salaire minimum "officiel" de 8000 \$; soit un total de 1 935 000 pesos ou 775 dollars (1 dollar = 2500 pesos en janvier 1989).

Tableau XXVIII: Les écarts de productivité existant entre les différents groupes de producteurs
(en dollars US).

| | Très grands éleveurs | Grands éleveurs | Moyennes expl. familiales d'élevage | Petites expl. polyculture élevage | Maraîchers | Petits agriculteurs | Double-actifs et semi-prolétaires |
|------------------|-------------------------|--------------------|---|---|------------|------------------------|---|
| Sup. clôturée | 700-3500 | 175-500 | 20-150 | 7-20 | 2-10 | 0-8 | 0-4 |
| Sup. cultivée | 30-100 | 10-45 | 8-50 | 5-10 | 1,5-8 | 3-8 | 0-4 |
| Nb de bovins | 200-900 | 70-200 | 25-60 | 10-20 | 0-20 | 0-5 | 0 |
| Pdt brut (US\$) | 35 400 | 15 140 | 6100 | 2850 | 10 500 | 1700 | 530 |
| Charges ppnelles | 5400 | 4800 | 2100 | 820 | 3580 | 480 | 140 |
| Charges fixes | 2100 | 1040 | 400 | 190 | 500 | 110 | 40 |
| Capital constant | 7500 | 5840 | 2500 | 1010 | 4080 | 590 | 180 |
| VA/travailleur | 4300 | 3050 | 1550 | 1020 | 2100 | 720 | 310 |
| VA/hectare* | 20 | 36 | - | - | 920 | - | 110 |
| Rev. mon./Wr | 4000 | 2870 | 1270 | 970 | 1140 | 590 | 285 |
| Nb enquêtes | 12 | 18 | 20 | 27 | 11 | 26 | 21 |

* La valeur ajoutée par hectare n'a pu être évaluée dans le cas des exploitations pour lesquelles l'exploitation des pâturages indivis constitue l'une des bases du système de production.

Source: enquêtes auprès des producteurs de la région (voir le détail en appendice XI).

de production assurant la plus forte productivité du travail exigent des superficies considérables pour chaque actif: pour obtenir une valeur ajoutée équivalente au minimum de 800 dollars, il faut pouvoir vendre chaque année deux taurillons de 200 kg et une vache de réforme. Or les charges animales observées dans les exploitations des deux premiers groupes du tableau XXVIII varient entre 0,25 et 0,45 tête par hectare en moyenne. En considérant que les vaches adultes constituent environ 40% des effectifs des troupeaux et que les taux de fécondité dépassent rarement 50% sur les ranchos d'élevage, il faudrait disposer d'au moins 20 têtes de bétail pour vendre le nombre d'animaux considéré et donc disposer d'une superficie dépassant 60 hectares par actif familial.

Pour qui ne dispose pas d'une propriété de taille importante, la production de brouillards requiert donc le contrôle d'une grande étendue des parcours "indivis" d'un ou de plusieurs ejidos. Mais cette possibilité est désormais refusée aux petits producteurs dont le retard d'accumulation n'a pas permis de prendre part en temps voulu au mouvement d'enclosures et d'appropriation des indivis qui s'est propagé dans toute la région. Dans de nombreux ejidos, les pâturages qui restent encore libres de nos jours sont les plus pauvres et les plus éloignés des villages. Surpâturés, ils sont aussi souvent dépourvus de points d'eau permanents et deviennent donc inutilisables dès que la saison des pluies prend fin.

Pour la majorité des ejidatarios et pour les tenanciers des ranchos d'élevage à qui la spécialisation vers l'élevage extensif est refusée, le salut réside donc dans la combinaison d'activités agricoles et extra-agricoles, associant la production de grains et de fanes, les petits élevages de porcs, de poulets, voir de chèvres et, surtout, la vente de la force de travail excédentaire durant une grande partie de l'année. Les mouvements de migrations saisonnières amorcés il y a 50 ans se perpétuent désormais, nous l'avons vu, au-delà des frontières. Parmi les petits producteurs interrogés (les deux derniers groupes du tableau XXVIII), la moitié devait s'employer hors de son exploitation (comme journaliers agricoles ou artisans) et plus de 60% étaient allés aux Etats Unis ou possédaient un ou plusieurs fils "de l'autre côté" du Rio Grande. Dans tous les cas, les efforts déployés pour atteindre le seuil de reproduction et élever autant que faire se peut la marge d'accumulation, visent l'acquisition de têtes de bétail et à pérenniser le droit d'accès aux parcours indivis. Si le paysan n'y parvient pas, le poids des activités extra-agricoles tend à s'accroître et les revenus tirés de l'exploitation agricole se réduisent encore davantage. A terme, ils deviennent secondaires, le capital productif est alors peu à peu consommé, et l'exode définitif devient l'issue la plus probable.

Un essai de modélisation des systèmes de production.

Pour chacun des groupes de producteurs définis dans le tableau XXVIII, il est donc possible de caractériser un ou plusieurs systèmes de production, la rapide différenciation sociale ayant favorisé l'apparition de comportements très diversifiés. Mais avant de s'attacher à l'analyse détaillée du fonctionnement de ces systèmes, nous avons tenté, à partir des 141 enquêtes qui servent de base à notre échantillon, d'établir une relation entre la productivité du travail et la superficie pour chacun d'entre eux. Les enquêtes permettent en effet de cerner les caractéristiques techniques et économiques de chaque type d'exploitation et de dresser un modèle représentatif du groupe auquel elle appartient. Il ne s'agit pas pour autant d'établir une moyenne parfaite ou de dresser une courbe de régression en fonction des données recueillies. Car ces dernières reflètent également des modifications de comportement qui sont conjoncturelles et fausseraient tout essai de modélisation: une mauvaise récolte, des problèmes de santé ou familiaux peuvent impliquer de sensibles variations dans la composition du capital et les résultats économiques. Nous avons donc tenté de dresser les contours de systèmes de production cohérents, en respectant les orientations économiques et les composantes techniques des exploitations de chaque groupe (voir le détail des calculs en appendice XII).

On peut ainsi, pour un système de production donné, établir un lien linéaire entre la valeur ajoutée et la superficie en exploitation suivant une équation du type:

$$VA = a \text{ SAU} + b,$$

où le coefficient a reflète l'intensité d'exploitation du terrain. Une telle formulation ne laisse cependant pas de poser certains problèmes lorsque le système de production qui est décrit concerne aussi bien des propriétaires privés -pour lesquels l'évaluation de la superficie exploitée est possible, à défaut d'être facile- que des ejidataires qui ont accès aux parcours indivis et pour lesquels le calcul de la SAU devient impossible. Nous avons résolu ce dilemme en prenant des domaines privés comme base à l'élaboration des modèles correspondant aux grandes et très grandes exploitations d'élevage; d'une part parce que ceux-ci constituent la grande majorité de l'échantillon dont nous disposons pour ces deux groupes, et d'autre part parce que les exploitations ejidales qui s'y rattachent disposent de très importantes superficies de pâturages, qu'elles se sont appropriées, et qui leur ont permis d'adopter un système de production identique. En revanche, pour tous les autres groupes de producteurs, composés surtout d'ejidataires, nous avons considéré la superficie effectivement clôturée, c'est à dire celle du lopin ejidal, et celle des parcours qui ont été appropriés, quand cette dernière existe. Ces distinctions compliquent les comparaisons entre les groupes extrêmes de la typologie, mais les écarts de productivité sont dans ce cas trop importants pour en être altérés de façon significative.

Elles permettent en revanche de représenter graphiquement l'évolution de la productivité du travail en fonction de la superficie par actif pour chacun des systèmes de production que nous avons défini. On obtient alors, pour chaque système, un segment de droite, limité par la fourchette de superficies que chaque travailleur peut exploiter grâce aux moyens de production qui sont les siens. Le graphique XXI permet donc une comparaison entre les groupes suivants de la typologie¹:

- L'oligarchie (groupe A) s'appuie sur des propriétés dont la taille excède 500 hectares. Le système de production est très extensif, avec une surface par travailleur généralement supérieure à 150 hectares, et des charges en bétail qui varient entre 0,25 et 0,3 tête par hectare. Le taux d'extraction reflète ces caractéristiques: moins du cinquième du cheptel est vendu chaque année. Mais le faible niveau des charges proportionnelles et du capital immobilisé (le bétail excepté) permet l'obtention d'une très forte valeur ajoutée, même si elle varie lentement avec la superficie:

$$VA = 20 \text{ SAU} - 200 \text{ (en US dollars).}$$

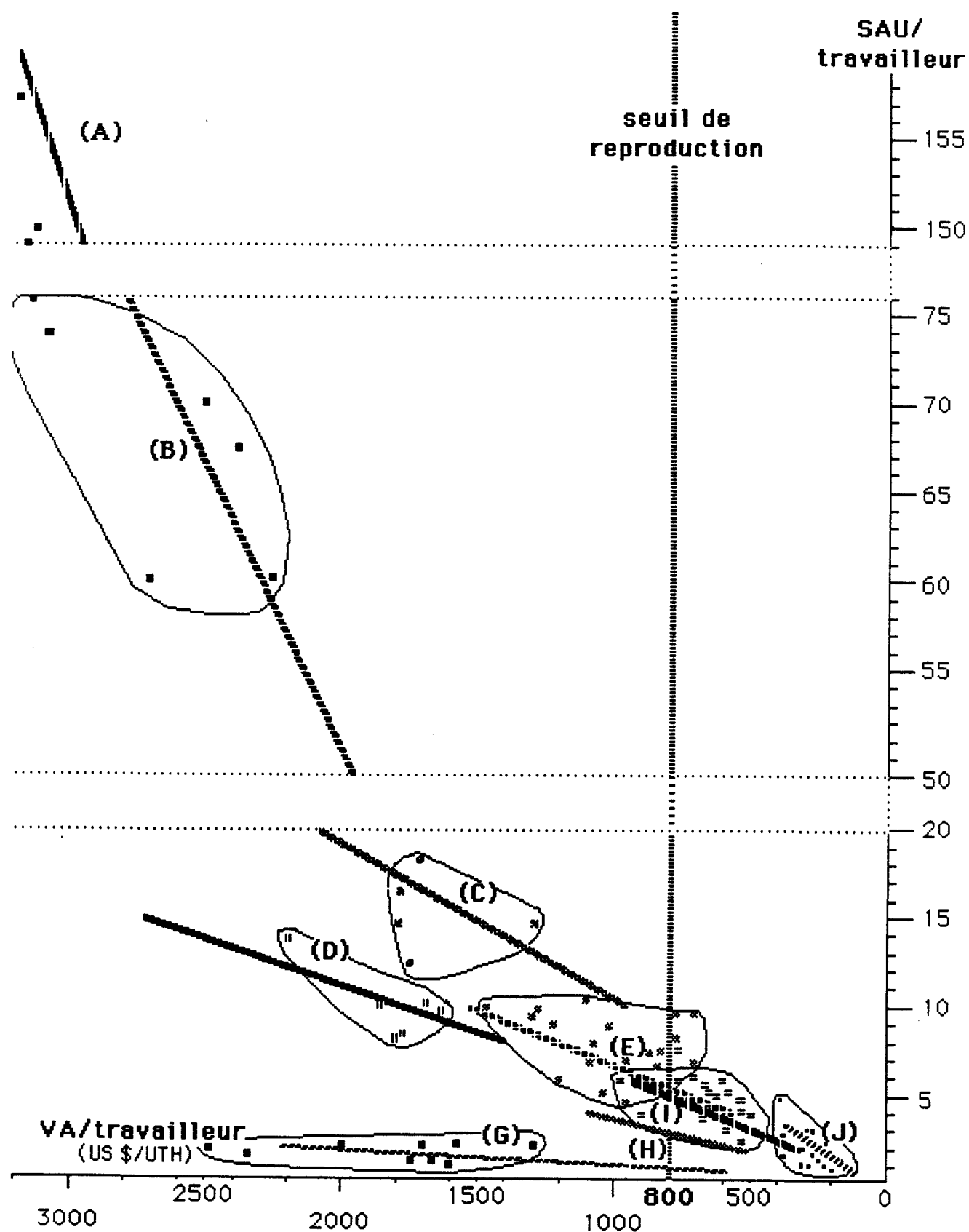
- Les grands éleveurs (groupe B) conservent un système de production encore très semblable au précédent, mais des superficies moins étendues (entre 150 et 500 hectares) les obligent à accroître la charge animale (jusqu'à 0,4 tête de bétail par hectare) et le taux d'extraction du troupeau (entre le cinquième et le quart des animaux sont vendus). En conséquence, la superficie par actif est plus réduite (elle s'établit à 100 hectares en moyenne) et le capital immobilisé par hectare (outils et clôtures) est souvent plus important afin de permettre une meilleure exploitation des pâturages et d'augmenter la production fourragère.

$$VA = 40 \text{ SAU} - 200$$

- Les exploitations familiales de taille moyenne (groupes C et D): Bien que ce groupe rassemble également des propriétés privées de taille plus "réduite" (jusqu'à 100 et parfois 150 hectares), nous nous sommes basés sur les exploitations ejidales qui constituaient la majorité de l'échantillon pour l'élaboration de ce modèle.

¹ les caractéristiques de chaque groupe seront plus largement détaillées dans la suite de ce chapitre.

Graphique XXI: Productivité du travail permise par les différents systèmes de production
(chaque point représente une enquête).



La superficie clôturée (terrains cultivés et parcours appropriés) varie de ce fait entre 20 et 40 hectares, mais le libre accès aux terrains indivis permet l'entretien d'un nombre respectable d'animaux. La limite concernant la charge en bétail est surtout imposée par la capacité de l'exploitation à assurer l'alimentation du troupeau durant la saison sèche. Elle se situe de ce fait autour de 1,5 tête par hectare clôturé. Cette contrainte et la forte compétition qui existe dans les ejidos pour accéder aux ressources fourragères conduisent ces exploitations à mettre en oeuvre certaines formes d'intensification: la superficie cultivée rapportée au nombre d'animaux est plus élevée, les ventes de lait et de fromage plus fréquentes, même si le taux d'extraction dépasse rarement le quart du cheptel. Ces caractéristiques et le fait que l'on ne prenne en compte qu'une partie de la superficie réellement exploitée permettent l'obtention d'une valeur ajoutée qui progresse beaucoup plus rapidement en fonction de la SAU:

VA = 112 SAU - 160 (Groupe C)

Ces tentatives d'intensification sont beaucoup plus poussées dans le cas des exploitations qui disposent de terrains irrigués. Les successions de cultures fourragères et la rotation des animaux entre des pâturages qui restent verts toute l'année permettent d'accroître les charges en bétail (2 à 2,5 têtes par hectare clôturé) et le nombre d'animaux vendus chaque année. La proximité de ces exploitations avec les centres urbains leur donne par ailleurs l'occasion de valoriser et de développer la production laitière et d'augmenter significativement leurs revenus. Malgré une plus forte mobilisation en main d'oeuvre (10 hectares par actif contre 15 dans le cas précédent) et en capital, sur des superficies moindres (15 à 30 hectares irrigués), la productivité du travail croît ainsi plus rapidement avec la taille de l'exploitation:

VA = 194 SAU - 160 (Groupe D)

- Les petites exploitations de polyculture-élevage (groupe E) se caractérisent par une forte combinaison de productions et d'activités qui visent à maintenir le niveau de la valeur ajoutée au dessus du seuil de reproduction, malgré leur taille réduite (6 à 15 hectares clôturé). La superficie par actif familial tourne autour de 6 hectares et la portion de l'espace qui est cultivée est beaucoup plus importante que dans les groupes précédents (exception faite des exploitations qui disposent de terrains irrigués). Mais le faible niveau relatif des ressources fourragères ne permet pas de dépasser une charge de 1,5 bovin par hectare clôturé et le taux d'extraction est même inférieur à celui des exploitations de taille moyenne qui fonctionnent dans les mêmes conditions. Bien que la taille du troupeau ne dépasse pas 10 à 20 têtes de bétail, la traite durant la saison sèche, les ventes de lait ou de fromage, l'embouche de quelques porcs et l'entretien d'une basse-cour parfois importante permettent d'élever sensiblement la valeur ajoutée de l'exploitation:

VA = 164 SAU - 80.

- Les "caporaux" (groupe F) disposent de revenus qui sont davantage fonction de la taille du troupeau dont ils ont la charge que des superficies qui sont laissées à leur disposition pour y cultiver maïs ou sorgho. Ces conditions particulières ne permettent donc pas leur représentation sur le graphique XXII.

- Les maraîchers (groupe G) ont pu mettre en place un système de production très intensif sur des surfaces réduites, grâce à la possession de terres irriguées et à un accès privilégié à certains canaux de commercialisation. Mais l'importance du capital immobilisé, celle des charges proportionnelles et les fluctuations du marché (voir le cinquième chapitre), les obligent souvent à se soumettre à des rapports de métayages avec les grands commerçants de fruits et légumes. La petite taille des exploitations (entre 4 et 8 hectares dont les deux tiers sont irrigués) et la forte mobilisation de main d'oeuvre (la superficie par actif familial ne dépasse que rarement deux hectares) autorisent pourtant une productivité

du travail très élevée. La valeur ajoutée créée progresse ainsi très vite avec la surface cultivée:

$$VA = 1285 \text{ SAU} - 160$$

- Les petits agriculteurs (groupes H et I), qu'il s'agisse d'ejidataires ou des petits tenanciers qui composent la main d'oeuvre des ranchos d'élevage (*arrimados*), rencontrent des conditions de production et d'accumulation très différentes de celles des maraîchers. Sur des superficies de tailles réduites (4 à 8 hectares), l'agriculture pluviale n'autorise, nous l'avons vu, qu'une bien faible productivité du travail. Le cheptel bovin est généralement très réduit et les charges animales ne dépassent pas 0,5 tête par hectare clôturé. Malgré le développement des petits élevages (porcs et basse-cour), la valeur ajoutée créée reste faible et ces paysans minifundistes doivent recourir à la vente de leur force de travail de façon systématique pour espérer atteindre le seuil de reproduction.

$$VA = 160 \text{ SAU} - 40 \text{ (Groupe I)}$$

...A moins que l'accès à certains débouchés commerciaux leur permette d'entreprendre des cultures mieux rémunérées, comme le piment ou l'arachide. Au prix d'un accroissement significatif de la charge en main d'oeuvre (les seuils de superficie dépassent alors rarement deux hectares par actif) la valeur ajoutée augmente alors beaucoup plus rapidement avec la taille de l'exploitation; mais sans permettre pour autant une rémunération du travail propre à assurer la sécurité matérielle de la famille et à amplifier de façon significative sa marge d'accumulation:

$$VA = 290 \text{ SAU} - 40 \text{ (Groupe H)}$$

- Les double-actifs et les semi-prolétaires (groupe J) ne peuvent guère compter que sur leur force de travail pour survivre. Les superficies varient entre 1 et 3 hectares, qui sont pris en location ou, plus rarement, prêtés par des parents. La seule activité d'élevage consiste en l'engraissement d'un ou deux porcs et de quelques volailles qui permettent d'obtenir une certaine valeur ajoutée, même quand la superficie cultivée est nulle. Mais la productivité de leur travail demeure de toute façon très nettement inférieure au seuil de reproduction:

$$VA = 110 \text{ SAU} + 25$$

Le graphique XXI illustre donc l'état de différenciation qui caractérise la société agraire des Terres Chaudes de nos jours. Pour l'immense majorité des ejidataires et des petits tenanciers, qui ne disposent d'aucune possibilité d'irrigation (groupes C, E, I et J), les opportunités d'intensification demeurent minimales. Les systèmes de production développés dans chacun de ces quatre groupes, procurent une valeur ajoutée qui progresse de façon relativement uniforme avec la superficie. Les pentes présentées par les segments de droite correspondants sur le graphique XXI sont peu différentes, et cela est particulièrement sensible pour les classes (E) et (I), qui regroupent des exploitations dont la position par rapport au seuil de reproduction est précaire et dépend de faibles variations de la superficie. Pour qui n'a pas accès aux débouchés commerciaux restreints qui permettent une relative intensification grâce à la culture du piment ou celle de l'arachide, c'est donc le contrôle d'une surface minimum qui détermine la survie de l'exploitation. Sur le graphique précédent, ce seuil se situe autour de cinq hectares par actif, mais tout semble indiquer qu'il ne cesse de se déplacer vers des superficies toujours plus importantes.

Malgré les tentatives d'intensification mises en oeuvre par certains groupes de producteurs, le glissement vers le bas de la plupart des segments de droites représentés sur le graphique ne s'est pas interrompu depuis une dizaine d'années. Les écarts d'accumulation ne cessent de se creuser entre les grands éleveurs et la masse des paysans minifundistes et, jusqu'à présent, seul le développement de la petite irrigation a permis de freiner cette différenciation. Mais cette alternative ne peut concerner qu'un nombre réduit de

producteurs compte tenu des ressources hydriques et du relief des Terres Chaudes. La pression qui se manifeste avec toujours plus d'acuité sur l'espace agricole et fourrager est sans doute l'expression la plus évidente de la crise de reproduction qui touche la majorité des exploitations de la région. Pour celles-ci, les solutions se sont progressivement réduites à une seule option: grandir, accroître la superficie par actif et pouvoir augmenter le poids de l'élevage bovin dans le système de production. Mais pour y parvenir, il faut souvent passer par l'émigration aux Etats Unis ou le trafic de drogue et nous avons vu que de tels recours contribuent à amplifier rapidement les effets de la crise et à rendre de moins en moins supportable la position des plus défavorisés. Il nous reste donc à préciser le rôle des différents groupes d'acteurs que nous avons défini dans le développement de cette crise, les réponses que chacun tente d'y apporter et les perspectives qui leur sont offertes à moyen terme.

2- Elevage naisseur et pénurie fourragère: expansion, intensification ou diversification?

L'oligarchie, en fer de lance des stratégies d'extensification.

La Réforme Agraire des années 1930, puis les distributions de terres qui touchèrent le piémont, en particulier les municipales de Caràcuaro et de Tiquicheo, dans le courant des années 1970, n'ont pas totalement fait disparaître les très grandes structures d'élevage extensif. Des domaines de plusieurs milliers d'hectares ont survécu aux politiques agraires les moins favorables et aux héritages successifs, d'autres se sont reformés sous l'afflux des narco-dollars. Si l'oligarchie a sensiblement évolué dans ses composantes au cours du siècle, la base de son pouvoir, la grande propriété terrienne n'a pas disparu pour autant. Douze exploitations pouvant se rattacher à ce groupe ont été étudiées, dont la taille varie entre 700 et plus de 3000 hectares, et il est probable qu'une vingtaine de domaines de plus de mille hectares (le plus souvent camouflés grâce aux jeux d'écritures) subsistent encore dans la région.

Leurs propriétaires appartiennent à l'élite capitaliste des Terres Chaudes; grands commerçants, principaux maquignons, industriels ou politiciens, ils vivent à Huetamo ou hors de la région et ne se rendent que rarement sur leur rancho. Leurs comportements productifs sont davantage dictés par le niveau des taux d'intérêt bancaires et par ceux de l'immobilier, ou par les taux de profit réalisés dans d'autres activités agricoles (dont bien souvent la production de stupéfiants), que par le potentiel des terrains et du cheptel dont ils disposent. Le système de production mis en place conserve donc un caractère très extensif. Les charges animales varient entre 0,25 et 0,3 tête de bétail par hectare seulement, et les taux d'extraction sont très faibles: selon les exploitations de l'échantillon, entre 12 et 25% du cheptel sont vendus chaque année, pour une moyenne de 19%. La production annuelle s'élève en moyenne à 14 kg de poids vif par hectare et ne dépasse jamais le seuil des 20 kg¹. Cela se traduit par l'obtention d'une valeur ajoutée à l'hectare qui est la plus basse de celles que procurent les divers systèmes de production rencontrés dans la région: à peine 20 dollars. Mais grâce à la concentration de superficies considérables et au faible nombre de travailleurs requis pour la surveillance du bétail, ces domaines sont aussi ceux qui offrent la rémunération du travail la plus élevée: entre 3500 et 5500 dollars par actif et par an, soit 4,5 à 7 fois le niveau du seuil de reproduction que nous avons défini.

¹ ces chiffres sont pourtant plus élevés que ceux offerts par des systèmes de production similaires dans la Sierra de Coalcoman, où les charges varient entre 0,1 et 0,15 bovin par hectare, les taux d'extraction sont de 12 à 13% et la production moyenne d'environ 11 kg de poids vif par hectare. Mais il faut aussi les comparer aux résultats obtenus dans la Huasteca, où la production de viande varie entre 100 et 150 kg par hectare et par an. Voir H.Cochet (1989) pp.256-257.

Dans le quatrième chapitre, nous avons vu que l'intensification de ces systèmes d'élevage serait techniquement et économiquement réalisable, grâce notamment aux relations établies par les grands éleveurs avec les producteurs d'aliments concentrés et les grands abattoirs de l'Altiplano, et à leur bonne connaissance des méthodes d'embouche. Mais leur intérêt les pousse davantage à orienter leurs investissements vers le contrôle et l'extension des circuits de commercialisation du bétail vif -où les taux de rentabilité ainsi que la vitesse de rotation du capital sont plus élevés- que dans l'amélioration des infrastructures de leurs ranchos pour y augmenter la production de brouillards. Les propriétés servent alors autant de structure d'accueil temporaire pour le bétail qui est acheté dans la région avant qu'il ne soit expédié vers les régions d'embouche, que de support à la production de taurillons. La hausse prolongée des prix du bétail au cours des dernières années n'a pas modifié ces comportements car les marges de bénéfice des maquignons se sont élevées en proportion, et leur position d'intermédiaires dans les réseaux de contrebande qui se sont alors formés vers les Etats exportateurs du nord du pays leur a même permis de s'assurer de très confortables plus values.

Les très grandes exploitations d'élevage présentent donc de faibles niveaux de consommation de capital constant. Les charges proportionnelles se réduisent généralement au maïs de mauvaise qualité que l'on distribue aux animaux les plus mal portants et à l'administration épisodique de sel et de vaccins ou de produits vermifuges à l'ensemble du troupeau. Hormis l'entretien des clôtures barbelées, la consommation annuelle de capital fixe se limite au renouvellement du petit outillage nécessaires à l'équipement des vachers et des petits tenanciers qui vivent sur le domaine: araires, jougs, machetes, selles, courroies, paniers pour le transport de la récolte etc... Cette main d'oeuvre demeure elle-même très réduite: un "caporal" pour surveiller 150 à 200 têtes de bétail et entre 4 et 10 "arrimados" pour la production de fanes et l'entretien des prairies naturelles.

La superficie par actif varie ainsi entre 80 et plus de 300 hectares suivant les propriétés, et moins de 5% de la surface totale sont généralement cultivés. Dans la majorité des cas, ce seuil est inférieur à 2%, mais pour le quart de l'échantillon enquêté, la topographie des terrains a justifié l'achat d'un tracteur et a permis d'accroître quelque peu la superficie semée et le niveau des réserves fourragères, grâce à la culture mécanisée du sorgho. Il s'agit d'une situation probablement moins répandue que sa représentation dans l'échantillon ne permet de le penser, car la plupart des domaines qui ont échappé aux expropriations sont situés sur les sols les moins propices à la culture attelée. Dans tous les cas, la majorité de la superficie est couverte de maquis épineux et de recrus arbustifs d'âges différents. Les tentatives d'implantation de prairies temporaires se sont soldées par des échecs répétés (voir l'exemple du "Plan d'Elevage du Sud du Michoacán" traité au quatrième chapitre). En raison d'une part d'un rapport de force qui n'est plus assez favorable aux propriétaires et ne leur permet pas d'imposer à des petits tenanciers hostiles et de moins en moins nombreux le semis de graminées fourragères au milieu des cultures de maïs. Et même quand l'essai a pu être mené à bien, la précocité et la résistance des variétés herbacées locales aux conditions climatiques difficiles, n'ont pas permis aux espèces allochtones de s'implanter et de se développer de façon satisfaisante. Aussi l'alimentation du bétail repose-t-elle sur des pâturages naturels dont la valeur nutritive reste faible, et qui ne permettent que des charges animales réduites (entre 0,1 et 0,17 tête de bétail par hectare selon les évaluations du ministère de l'agriculture, voir l'appendice V).

La présence des tenanciers qui produiront les fanes indispensables à l'alimentation des animaux en fin de saison sèche demeure donc nécessaire. Métayage et fermage ont progressivement disparu, nous l'avons vu, au profit de rapports de production plus souples, qui permettent aux tenanciers de bénéficier d'avances sur récolte à taux d'intérêt nul et de cultiver le maïs ou le sorgho sans autre prélèvement que celui de leurs résidus de culture. Compte tenu de la valeur prise par ces derniers, le niveau de la rente ainsi versée au propriétaire n'est pas pour autant négligeable. En fait, le faible revenu que procurent les cultures de maïs ou de sorgho si l'on ne peut en commercialiser les fanes a favorisé les désertions: plus les propriétés sont éloignées des voies de communication et les possibilités d'emploi comme salarié agricole sont faibles, plus le nombre de leurs tenanciers

s'amenuise. Enfin, la crainte des grands propriétaires d'entretenir sur leur domaine une population susceptible de se transformer en un noyau revendicatif, réclamant la création d'un ejido, a également limité le niveau de la force de travail qui y est employée.

Aussi le système d'entretien des troupeaux se maintient-il suivant un schéma très extensif, basé sur l'exploitation lâche des pâturages naturels, et celle des résidus de culture au cours d'une brève période, en fin de saison sèche. Le seul facteur d'intensification que l'on puisse y observer réside parfois dans un début de division des ranchos en parcs clôturés dont les pâturages peuvent être exploités successivement et de façon tournante. On évite ainsi le surpâturage sur l'ensemble de la propriété tout en favorisant les repousses et une plus grande longévité des prairies naturelles. Mais le nombre de ces parcs dépend encore davantage des précautions prises pour détourner la loi sur la concentration foncière et multiplier les écritures que d'une réelle volonté d'intensification, et leur taille varie généralement entre 150 et 300 hectares, qui équivalent aux dimensions d'une des grandes exploitations d'élevage qui seront décrites plus loin. Parfois également, quelques vaches allaitantes et leur suite sont amenées, pour la durée de la saison sèche, sur une parcelle ou un enclos proches du bourg. Des fanes et des aliments concentrés sont alors achetés pour permettre leur alimentation et leur traite durant quelques mois, sous le contrôle direct du propriétaire; un surcoût largement compensé par les ventes de lait frais, réalisées au prix fort durant toute cette période.

Mais ces divers essais demeurent limités dans leur signification et leur portée réelles. Pour les très grands éleveurs, la meilleure option a longtemps été d'étendre la superficie en conservant le système de production le plus extensif, puisque le faible niveau du capital constant permettait de conserver des taux de profit très élevés, même si à partir d'un certain seuil de superficie, la rémunération du travail cessait de progresser. Cette stratégie d'expansion a souvent concerné les terrains ejidiaux voisins des très grandes propriétés. Il a longtemps été possible d'y bénéficier d'immenses étendues de parcours indivis et du droit de vaine pâture qui y avait cours, moyennant une modeste contribution aux "oeuvres" des dirigeants locaux. Mais un tel schéma a été remis en question à partir du moment où le prix des terrains s'est élevé sous l'afflux des dollars de l'émigration et du trafic de marijuana, et quand les enclosures se sont étendues à l'ensemble de la région, contribuant à l'envol du coût des fourrages. La rentabilité du capital investi devenait alors inférieure à celle qu'offraient d'autres secteurs productifs, voire inférieure aux taux de profit garantis par les banques ou dans la spéculation immobilière.

L'oligarchie régionale a donc cherché à diversifier ses activités et à relativiser le poids de l'élevage extensif dans la composition de ses revenus. On la retrouve bien sûr propriétaire de la plupart des bâtiments du centre de Huetamo et de nombre des terrains à bâtir qui entourent la ville. La spéculation immobilière s'est aussi largement étendue à d'autres villes parmi lesquelles Zitácuaro, Morelia ou México. Le commerce a également attiré l'attention de ce groupe, parce qu'il permet un contrôle étroit sur la production agricole. Les très grands éleveurs se maintiennent à la tête des principaux magasins (épiceries, matériel de construction, véhicules et pièces de rechange...) de Huetamo et des autres chefs-lieux municipaux, mais aussi dans les grandes villes voisines, Ciudad Altamirano, Zitácuaro, Morelia... Le commerce du bétail conserve bien sûr les faveurs de ce groupe, pour les raisons qui ont déjà été exposées: on y trouve les principaux maquignons de la région (cinq cas sur les douze membres de l'oligarchie qui composent l'échantillon). Ce contrôle s'étend également aux principales boucheries de Huetamo et aux chaînes de transport de marchandises vers l'Altiplano: la plupart des gros transporteurs routiers stationnés dans la région leur appartient. Cette logistique leur a permis de prendre une place de choix dans le commerce des fourrages et des aliments pour le bétail (bottes de luzerne et chaumes de sorgho, sorgho, fumier de volailles, tourteaux et aliments concentrés Purina, Albamex etc...) importés en quantités chaque année plus importantes depuis le Bajío et les grandes villes de l'Altiplano. Il s'agit, avec la vente des brouillards, de l'un des secteurs les plus dynamiques et prospères du commerce régional.

Mais en renforçant le contrôle de ses bastions traditionnels, l'oligarchie n'a pas pour autant perdu l'occasion d'investir dans des secteurs qui se sont développés récemment et garantissent des taux de profit particulièrement élevés. Ainsi, l'essor des exportations de melon a été mis à profit par certains grands propriétaires qui ont passé des contrats de métayage avec de petits producteurs dépourvus de capitaux, leur fournissant pompes et intrants en échange de la moitié des bénéfices (voir le cinquième chapitre). Mais cet engagement à l'échelle de la production s'avère souvent trop risqué; on retrouve plus souvent l'oligarchie associée au financement des centres d'emballage du fruit qui lui garantissent des dividendes élevés et, surtout, beaucoup moins aléatoires. Enfin, la participation de certains membres de ce groupe à la production et au trafic de la marijuana n'est un secret pour personne: la possession de superficies très étendues, où le camouflage des plantes de cannabis est grandement facilité, et les activités de commerce et de transport vers les grandes villes de l'Altiplano ou les Etats du Nord constituent autant de paravents et d'instruments indispensables à ce trafic. La participation active des très grands éleveurs à la vie politique locale, régionale et nationale (les grandes familles se répartissent ou réservent à leurs hommes de confiance les postes de présidents municipaux et de députés locaux ou fédéraux) leur donne par ailleurs les protections et les appuis suffisants pour se bâtir une position inexpugnable et ne pas être inquiétés.

L'élevage de bœufs est devenu en définitive une activité parmi d'autres, parfois même secondaire, pour les membres de l'oligarchie. Cette diversification leur permet de parer à toute modification de la conjoncture économique nationale et à une crise qui toucherait un secteur d'activité en particulier. Cela a pu être vérifié au cours des années 1970, lorsque les grands négociants de grains ont abandonné la production et le commerce du sésame pour très vite réorienter leurs activités vers les ventes de taurillons et les importations de fourrages ou d'aliments concentrés. Depuis lors, quantité d'autres spéculations sont venues compléter leurs sources de revenus. Les capitaux circulent rapidement entre chaque secteur d'activité en fonction des bénéfices et des taux de profits autorisés par chacun. Mais nous verrons plus loin que cette diversification ne remet pas pour autant en cause la place centrale du rancho et du troupeau bovin dans l'édifice économique qui est ainsi construit.

Les grands éleveurs en quête d'espace et de fourrages.

Les possibilités de diversification dont dispose l'oligarchie n'existent pas toujours lorsque la taille du rancho et celle du troupeau se sont révélées insuffisantes pour réaliser des investissements importants. L'élevage bovin constitue alors la principale source de revenus et la pénurie qui se généralise quant aux ressources fourragères, leur renchérissement, font rapidement décroître sa rentabilité.

Car les surfaces à la disposition des grands éleveurs (18 cas étudiés) sont ici plus limitées: la taille des propriétés varie entre 150 et 450 hectares, soit en moyenne moins du quart de celles dont disposent les membres de l'oligarchie. Cette situation concerne aussi, bien sûr, les riches ejidataires, pour qui l'accumulation de parcelles ejidales et l'appropriation des parcours indivis (qui peut représenter une surface de 200 hectares) n'ont pas toujours suffi à assurer l'autonomie en matière d'affouragement. Les troupeaux sont en effet imposants, qui comptent entre 70 et 200 têtes de bétail, et les charges animales atteignent ou dépassent 0,45 bovin par hectare sur certaines propriétés privées du groupe. Si les pâturages naturels et les parcours ejidaux, indivis ou déjà appropriés, permettent dans la majorité des cas l'entretien du troupeau au cours du cycle pluvial, 90% des exploitations étudiées ont en revanche recours aux achats de fèves et toutes à celui d'aliments concentrés pour permettre au bétail de passer la saison sèche sans hécatombe. Les coûts d'alimentation élèvent donc sensiblement le niveau des charges proportionnelles; une situation qui n'a fait que s'aggraver depuis dix ans.

L'insuffisance des fourrages produits sur l'exploitation a conduit les éleveurs de ce groupe à prendre la tête du mouvement d'enclosures qui s'est propagé à l'ensemble des ejidos de la région et a finalement tourné à leur désavantage. Les contrats d'enclosures, passés avec des ejidatarios pauvres, et qui garantissaient à l'éleveur un droit d'exploitation des fanes variant de trois à cinq ans, ont provoqué la disparition du droit de vaine pâture dans la plupart des ejidos et ont favorisé à terme le rapide renchérissement des chaumes produits par les paysans. Les grands éleveurs se sont alors tournés vers les parcours indivis et la plupart, qu'ils soient ejidatarios ou propriétaires, s'y sont ainsi taillés des possessions de taille respectable. Cette logique d'expansion a pourtant trouvé ses limites lorsque la totalité ou presque de l'espace des ejidos voisins a été clôturée. Le prix des fanes et des pâturages a alors augmenté de plus belle, obligeant ces exploitations à entreprendre de timides essais d'intensification sur le territoire qu'elles contrôlaient.

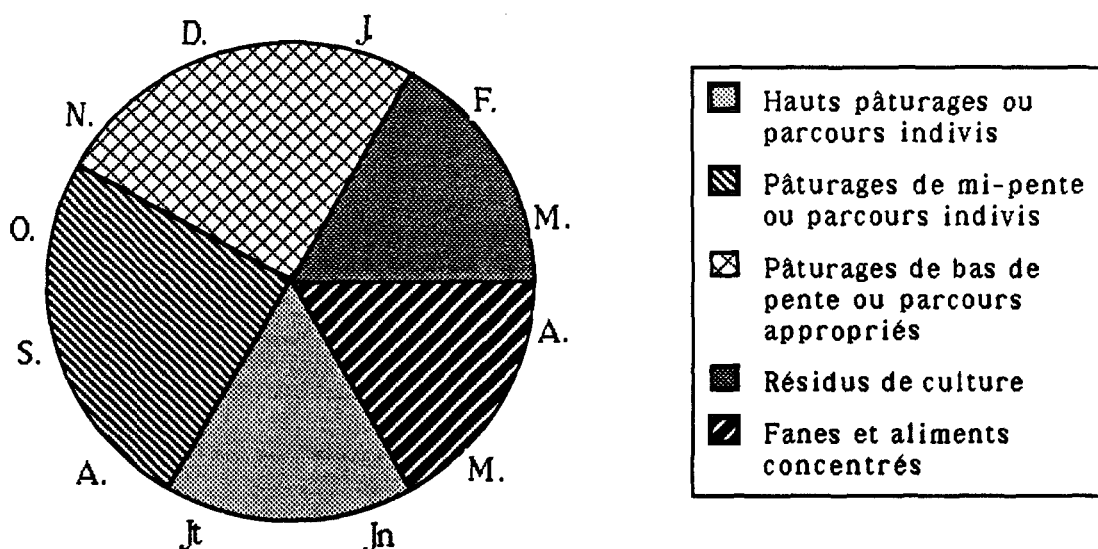
Ces tentatives reposent une fois encore sur l'emploi du fil de fer barbelé, qui devient un élément central du système de production. Comme dans le cas des ranchos de l'oligarchie, les exploitations sont divisées en parcs, de taille toutefois beaucoup plus réduite: entre 30 et 90 hectares pour les propriétés de l'échantillon, et 55 hectares en moyenne. Durant la saison des pluies, le bétail est ainsi introduit dans un parc lorsque la prairie naturelle y présente un stade de développement suffisant et une bonne valeur nutritive (à la montaison). En concentrant un grand nombre d'animaux sur une fraction de l'espace, on évite un gaspillage qui a souvent lieu lorsque le bétail se disperse, piétine les graminées et laisse de nombreux refus. Dès que le tapis herbacé est menacé par le surpâturage, les animaux sont alors transférés sur un autre parc. On peut ainsi ménager 2 ou 3 cycles de repousse à l'intérieur de chaque enclos et accroître sensiblement la production de matière verte. Il devient également possible de mettre en défens certains terrains de bas de pente, où l'humidité du sol est plus importante et la lignification des graminées plus tardive, qui seront interdits aux animaux au cours des dernières semaines du cycle pluvial et pourront être employés comme pâturages de bonne qualité pendant les premiers mois de la saison sèche. C'est généralement ce rôle qui est assigné au parcours ejidiaux qui ont été clôturés par les riches familles d'éleveurs. La multiplication des parcs permet enfin l'individualisation et la protection des surfaces cultivées dont les fanes seront exploitées par le bétail en fin de saison sèche.

Ces parcs offrent des formes et des dispositions variables, mais ils constituent le plus souvent des lanières verticales qui suivent les pentes et recourent les différents étages écologiques et types de végétation que présente l'exploitation. On y rencontre donc une grande variété de plantes herbacées ("aceitilla", "grama", "navajita") et d'arbres fourragers ("huizache", "pinzan", "parota") dont les cycles végétatifs et les périodes de fructification sont sensiblement différents, de sorte que le pâturage des animaux y est possible sur une très longue période. Les clôtures sont également placées de façon à ménager des abreuvoirs permanents. Les pâturages ainsi constitués ne bénéficient d'aucune attention particulière de la part des grands éleveurs. Aucun épandage d'engrais n'y est effectué et les refus sont très rarement fauchés. Tout au plus sont ils incendiés périodiquement, en fin de la saison sèche, pour limiter le développement des espèces ligneuses et favoriser le renouvellement de la strate herbacée. Ces feux mal maîtrisés sont souvent à l'origine d'incendies qui peuvent ravager des versants entiers.

Au début de la saison des pluies, c'est à dire dès le mois de juin, le bétail est généralement envoyé vers les parties les plus hautes de l'exploitation. Etant davantage arrosées par les premières précipitations, le redémarrage de la végétation y est plus précoce et permet très tôt l'alimentation du bétail grâce aux repousses arbustives, bourgeons et jeunes feuilles. La relative fraîcheur des températures y préserve en outre les animaux des attaques des taons, particulièrement virulents à cette époque. Dès que la végétation commence à se développer sur le reste de l'exploitation, le troupeau est déplacé vers les parcs qui se trouvent en contre-bas, et y demeure jusqu'à la fin de la saison des pluies. Lorsque le bétail bénéficie d'un accès aux parcours indivis, il y est maintenu le plus longtemps possible, c'est à dire jusqu'à ce que le surpâturage y soit trop important. A la fin

des pluies, il est enfin placé sur les prairies les plus basses qui ont été mises en défens depuis plusieurs semaines. Les parties semées ne seront ouvertes aux animaux qu'après l'épuisement de ces pâturages et le bétail devra alors se maintenir sur les chaumes de maïs et les tiges lignifiées des prairies naturelles jusqu'au retour des pluies. Un complément alimentaire (farines de sorgho et de maïs, tourteaux protéiques, parfois bottes de luzerne) devient alors rapidement nécessaire si l'on veut éviter des pertes de poids trop importantes et la mort de nombreux animaux, à une époque où se concentrent de surcroît la plupart des mises-bas. Le calendrier fourrager présente alors les caractéristiques suivantes:

Figure IX: Calendrier fourrager sur une grande exploitation d'élevage.



Cet effort visant une exploitation plus efficace des pâturages naturels est généralement renforcé par le développement des productions fourragères. La superficie cultivée atteint en moyenne 14% de la surface totale des propriétés de ce groupe, contre seulement 5% chez les membres de l'oligarchie régionale. Cet accroissement correspond surtout à l'essor des semis de sorgho, à l'initiative et sous le contrôle direct du propriétaire (et non plus par l'intermédiaire des petits tenanciers hébergés sur le domaine). Les terres labourables sont donc exploitées de façon plus continue, en recourant le plus souvent au tracteur. Cela est particulièrement évident dans les ejidos de la plaine alluviale, mais aussi pour toutes les propriétés privées qui sont accessibles par piste sans être trop éloignées des principaux villages. Il n'est pas rare que les grands éleveurs soient eux-mêmes propriétaires d'un tracteur (trois cas sur les dix-huit étudiés), pourvu que le marché de la location autour de l'exploitation assure la rentabilité de cet investissement (voir le quatrième chapitre). Mais l'augmentation de la superficie cultivée requiert encore souvent l'accroissement de la main d'oeuvre employée sur l'exploitation: la surface par actif passe à 75 hectares en moyenne sur les propriétés privées de ce groupe (entre 40 et 120 dans l'échantillon), contre 200 environ sur les domaines de l'oligarchie. La main d'oeuvre familiale est généralement plus importante -et l'absentéisme des éleveurs beaucoup plus réduit-, mais il est encore fait appel à un nombre variable de petits tenanciers (de 1 à 5 suivant les exploitations) chargés de cultiver le maïs sur brûlis pour fournir des chaumes et favoriser au cours des cycles suivants le développement du tapis herbacé.

L'accroissement de la surface cultivée s'avère pourtant insuffisant pour garantir l'affouragement du bétail pendant toute la saison sèche. Des fanes de maïs ou de sorgho doivent être achetées dans les ejidos voisins et représentent des superficies qui peuvent dépasser 30 hectares chaque année. S'y ajoutent au cours des derniers mois de sécheresse des distributions fréquentes d'aliments concentrés: farines réalisées avec le sorgho produit sur l'exploitation et le maïs acheté aux tenanciers, que l'on mélange avec des tourteaux de

soja ou de coprah achetés à Huetamo, Ciudad Altamirano ou Zitácuaro. Les aliments ainsi préparés ont l'avantage de coûter sensiblement moins chers que les concentrés Purina, Vaquero ou Albamex qui se vendent dans tous les chefs-lieux et les principaux villages de la région.

Le fractionnement de l'espace pastoral en plusieurs enclos a permis sur de nombreuses exploitations de diviser le troupeau en ateliers d'âges différents. Au cours de la saison des pluies, les vaches allaitantes et leur suite sont ainsi séparées de l'ensemble du troupeau; les veaux demeurent parqués dans un enclos proche des habitations pendant que les vaches sont rassemblées sur un parc de taille réduite qui lui est contigu. Elles sont introduites chaque matin dans l'enclos et traites avant de laisser les veaux téter quelques heures. En limitant les déplacements des mères, on augmente ainsi la quantité de lait que l'on peut prélever sans nuire au développement des jeunes. Les animaux les plus fragiles ou blessés sont souvent placés avec les vaches allaitantes afin de faciliter leur suivi et l'administration éventuelle de soins. Une telle division permet également de regrouper les génisses en un atelier homogène, où elles seront séparées de leur géniteur et accompagnées par un autre taureau, de façon à favoriser les croisements et l'hybridation des animaux.

On touche là au dernier des timides essais d'intensification menés par les grands éleveurs. Il s'agit du groupe où l'amélioration génétique des troupeaux a été la plus poussée, grâce à l'achat de reproducteurs sélectionnés, zébus pour la plupart (races Gyr, Brahman et Indobrasil), mais aussi de races à double aptitude, comme la Brune des Alpes. L'introduction d'animaux ayant un bon potentiel laitier sur des exploitations spécialisées dans l'élevage de bovins à viande a de quoi surprendre mais peut s'interpréter en fonction de deux objectifs: les croisements permettent d'obtenir, sur une génération, des animaux ayant une bonne conformation bouchère (effet hétérosis), mais aussi d'avoir des vaches capables d'amener les broutards à un poids satisfaisant en un temps plus court, tout en procurant à l'éleveur des revenus non négligeables grâce à la vente de quantités plus importantes de lait ou de fromage. Les exploitations les plus proches des bourgs sont aussi celles où les génotypes de la race Brune des Alpes sont les plus répandus, et où le mode de rémunération des vachers a le plus évolué, le salariat remplaçant le paiement par le produit de la traite. Les vaches sont alors traites sur de plus longues périodes et durant une bonne partie de la saison sèche, grâce notamment aux distributions d'aliments préparés (maïs acheté aux tenanciers, sorgho produit sur l'exploitation, tourteaux protéiques achetés au bourg etc...). Les prélèvements de lait dépassent rarement deux à trois litres par animal et par jour, mais ils permettent généralement de financer les achats de concentrés pour l'ensemble du troupeau.

Cette "intensification" très relative des systèmes de production vise en fait davantage à réduire les coûts d'alimentation du bétail qu'à accroître la valeur ajoutée obtenue à l'hectare. Le taux d'extraction moyen demeure le plus souvent inférieur à 25% et la production annuelle tourne autour de 26 kg vif par hectare. Ce dernier chiffre se situe à un niveau presque double de celui qui était observé sur les ranchos de l'oligarchie, mais il demeure très en-deçà des moyennes rencontrées dans la majorité des régions d'élevage du Mexique Central. Ces faibles niveaux de production se reflètent dans l'obtention d'un produit brut qui apparaît réduit si on le rapporte à la taille des exploitations: en moyenne 60 dollars par hectare, soit le double de la valeur qu'il atteint sur les très grands domaines, mais 3 à 4 fois moins que dans les petites et moyennes unités d'élevage de la région (voir la partie suivante).

Les ventes de broutards et de vaches de réforme constituent la quasi totalité du revenu monétaire, sauf dans le cas où les ventes de lait frais deviennent possibles ou quand la culture de la marihuana prend le pas sur les autres productions. Les récoltes de maïs et de sorgho, si elles peuvent intervenir dans une proportion de 20 à 30% dans la constitution du produit brut, sont en général consommées en totalité sur l'exploitation, en grande partie pour alimenter le bétail. Les résultats économiques sont affectés à un degré de plus en plus

important par le coût des tentatives d'intensification: multiplication des clôtures, inflation touchant les fanes, consommation croissante d'aliments concentrés. Rapportées à l'hectare, les charges proportionnelles sont ainsi en moyenne 4 fois plus élevées que sur les exploitations de l'oligarchie (20 dollars contre 5). La consommation annuelle de capital fixe reste pourtant limitée à l'entretien des clôtures et au renouvellement d'un outillage rudimentaire, sauf lorsque les producteurs ont acquis un tracteur. Le niveau du produit brut, comme celui du capital constant, est directement influencé par la position de l'exploitation vis à vis de ses principaux débouchés commerciaux ou centres d'approvisionnement. A mesure que croît son isolement, le prix des intrants s'élève et celui des produits vendus se réduit, proportionnellement aux coûts de transport et aux commissions des intermédiaires. Le manque à gagner peut atteindre 10 à 15% dans certains cas, mais il a volontairement été gommé dans les calculs pour permettre les comparaisons entre les différents groupes.

La valeur ajoutée obtenue par les grands éleveurs, si elle demeure faible quand on la rapporte à la superficie (36 US\$/ha en moyenne), permet en revanche une rémunération du travail très élevée grâce au faible niveau de la main d'oeuvre mobilisée: environ 3000 dollars, soit presque quatre fois la valeur du seuil de reproduction que nous avons défini. Ces chiffres reflètent le caractère encore largement extensif du système de production mis en oeuvre au sein de ce groupe. Ils mettent aussi en évidence l'existence d'une marge d'accumulation considérable, parfois accrue grâce aux cultures illicites qui n'ont pu être prises en compte dans ces calculs. Cette accumulation a été mise à profit par beaucoup pour réduire les rapports de prix défavorables qui pèsent sur les ranchos les plus isolés: la moitié des exploitations enquêtées possédaient au moins une camionnette, parfois un camion permettant le transport des taurillons et des fourrages. Mais les investissements réalisés le plus fréquemment visent à améliorer la sécurité fourragère des exploitations: acquisition d'un tracteur pour accroître la superficie cultivée sans recourir à une main d'oeuvre excessive, et, surtout, achat de barbelés visant à développer les enclosures et à étendre l'exploitation aux dépens des terrains ejidiaux.

Depuis quelques années toutefois, ces comportements se sont peu à peu modifiés face au phénomène de saturation foncière et de pénurie de fourrages qui pèse sur la région. Avec des moyens moindres que ceux de l'oligarchie, les grands éleveurs se sont également tournés vers d'autres secteurs et d'autres activités pour maintenir le niveau de leurs profits:

Quelles perspectives pour les grands et très grands éleveurs?

Depuis une quinzaine d'années, la brève relance de la Réforme Agraire dans la partie nord des Terres Chaudes, puis le rapide renchérissement des coûts d'alimentation du bétail ont soulevé nombre d'incertitudes et de craintes entre les membres des oligarchies régionale ou locales. Au début des années 1980, un nombre élevé de ranchos et de troupeaux, de tailles parfois importantes, ont été mis en vente et leurs propriétaires ont quitté la région. Ce mouvement s'est vite interrompu avec l'essor du prix des taurillons et, malgré la hausse qui touche désormais le prix de la terre, le marché foncier a retrouvé sa stabilité. La saturation de l'espace agricole et pastoral et la pénurie de fourrages placent pourtant les grands éleveurs devant la nécessité de modifier rapidement leur système de production ou la composition de leurs investissements s'ils veulent maintenir leurs marges de bénéfices et leurs taux de profit.

Les stratégies d'expansion sont désormais limitées, nous l'avons vu, par la hausse du prix des propriétés privées et le développement des enclosures dans les ejidos. Aussi, bon nombre de grands éleveurs ont fait l'acquisition d'un tracteur afin d'accroître les superficies cultivées de leur propriété et sa production fourragère, sans avoir à élever le nombre de leurs tenanciers. Les cultures fourragères peuvent ainsi s'étendre aux parcelles ejidales, que l'on loue aux petits producteurs qui ne peuvent les travailler. L'expansion correspond dans ce cas à une relative intensification des systèmes d'élevage, mais elle est forcément limitée aux étendues qui peuvent être cultivées avec un tracteur et par le niveau

de la main d'oeuvre que l'on peut mobiliser sans accroître considérablement les coûts de production.

Car les travailleurs continuent à désertter les ranchos. Cela est vrai pour les tenanciers dont le nombre n'a cessé de fondre malgré l'évolution favorable des rapports de production: la culture du maïs ou du sorgho ne présente guère d'attrait pour qui ne peut disposer des chaumes. Beaucoup d'éleveurs ont dû se résoudre à employer des salariés permanents pour stabiliser cette main d'oeuvre, mais le niveau des salaires dans la région limite nécessairement ces recrutements. La réduction du nombre de travailleurs concerne également les actifs familiaux. La rémunération du travail effectué sur le rancho, demeure inférieure à celle que procure un bon emploi aux Etats Unis, d'autant que le niveau de l'accumulation permet aux fils d'éleveurs d'avoir accès aux filières migratoires les plus sûres: les trois quarts des grandes exploitations d'élevage qui ont été enquêtées étaient concernées par la migration. Toute tentative d'intensification demeure donc limitée par le faible niveau de la main d'oeuvre et les coûts de recrutement des salariés. Seules les alternatives les moins exigeantes en travail, à savoir la pose de clôtures, un début de rotation des pâturages naturels, et l'extension de la culture du sorgho là où l'emploi du tracteur est possible, ont été menées à bien. Elles s'avèrent pourtant insuffisantes pour procurer une rémunération du capital investi (le prix du foncier, rappelons le, a beaucoup augmenté) comparable aux taux de profit qui ont cours dans d'autres secteurs d'activité.

La logique économique des élites n'a pas varié; elle vise toujours à *maximiser la rentabilité du capital*. Les grands et très grands éleveurs cherchent donc de plus en plus fréquemment à diversifier leurs sources de revenus. Nous l'avons vu au sujet de l'oligarchie régionale, mais cela se vérifie également pour les grands éleveurs, même si les capitaux consacrés à cette diversification sont alors moindres. Le commerce (y compris la location de services et de matériel agricole) et les activités de transport (fret et taxis collectifs) conservent bien sûr les faveurs de ce groupe: près des deux tiers des grands éleveurs interrogés avaient installé un fonds de commerce à l'échelon local. Mais il peut s'avérer tout aussi rentable d'investir dans l'émigration d'un ou de plusieurs enfants. Les envois périodiques de devises peuvent alors constituer une source appréciable de revenus, même si leur estimation est souvent difficile: ils atteignaient jusqu'à 4500 dollars par an pour l'une des exploitations étudiées, soit l'équivalent des deux tiers de la valeur ajoutée créée sur le rancho. L'évaluation du produit de la culture et du trafic de marijuana est plus difficile encore à réaliser, mais il ne fait aucun doute que les grands éleveurs, presque autant que les membres de l'oligarchie, se trouvent dans une position privilégiée pour en tirer de gros bénéfices. Si l'élevage extensif demeure à l'origine de la prospérité des grands et très grands éleveurs, son importance dans la composition de leurs revenus tend en revanche à se relativiser.

La propriété foncière, privée ou ejidale, et le système d'exploitation des ranchos ne sont pas pour autant remis en question. D'abord parce que la terre constitue un capital dont la valeur marchande ne cesse de progresser. Mais aussi parce que l'exploitation d'élevage constitue encore le support des autres activités, en particulier le commerce du bétail et le trafic de stupéfiants. Elle est également à l'origine du pouvoir politique dont bénéficient les oligarchies et qui leur donne accès à nombre d'autres spéculations. Enfin, le troupeau bovin représente un capital fragmenté que l'on peut mobiliser rapidement, ou qui se révèle au contraire très utile pour "immobiliser" et blanchir certains profits peu avouables, comme ceux du narco-traffic, dans l'attente d'un emploi ultérieur¹. Il n'est donc pas de l'intérêt des grands éleveurs de modifier en profondeur leur système de production et de sortir des schémas d'exploitation les plus extensifs ou semi-extensifs. Le problème se pose en revanche en de tout autres termes pour les éleveurs qui disposent de surfaces plus réduites, voire franchement limitées. Car les coûts d'alimentation augmentent alors sensiblement et il

¹ voir H.Cochet (1989) p.264.

devient nécessaire de les compenser par une plus forte production par unité de superficie et par animal.

3- Comment intensifier les systèmes d'élevage?

Lorsque la superficie par actif devient inférieure à 50 hectares, les systèmes extensifs de production développés par les grands et très grands éleveurs ne permettent plus d'atteindre le revenu minimum qui définit le seuil de reproduction. L'élevage bovin ne peut pour autant être remis en question car il demeure la seule activité qui, sur des terres non irriguées, autorise une productivité du travail et un niveau de rémunération suffisants. Mais la production de brouillards exige alors la mise en œuvre de systèmes d'exploitation plus intensifs, qui passent par le développement des cultures fourragères, une diversification des activités d'élevage et l'amélioration des soins prodigués aux animaux. Une telle intensification est cependant largement conditionnée par la superficie que l'on peut cultiver avec un tracteur, par la capacité de chaque exploitation à réaliser les investissements nécessaires et, en définitive, par sa position dans le processus d'accumulation différentielle qui a déjà été décrit.

Les exploitations de taille moyenne: accroître la production fourragère et le contrôle sur les indivis.

Plus de quarante années de différenciation sociale à l'intérieur des ejidos ont favorisé l'émergence d'une classe moyenne d'éleveurs qui s'appuie sur des troupeaux relativement étoffés (entre 20 et 40 têtes de bétail) pour assurer l'essentiel de ses revenus. Ces familles ont largement profité d'un espace fourrager longtemps resté ouvert au bétail, mais leurs marges d'accumulation ont été fortement affectées lorsque le droit de vaine pâture sur les terrains cultivés a été remis en question et quand le prix des chaumes a commencé à croître à un rythme beaucoup plus élevé que celui du bétail. Cette situation concerne également un certain nombre de propriétaires privés dont les ranchos se sont trouvés réduits, au gré des héritages, à des superficies variant entre 50 et 150 hectares de terrain accidenté, qui s'avèrent souvent insuffisantes pour permettre l'entretien du troupeau.

A mesure que se clôt l'espace fourrager qui demeurait disponible, ces éleveurs sont donc confrontés à la nécessité d'accroître leur production de fourrages, d'une part en augmentant la superficie qui lui est consacrée quand cela est possible, mais surtout en multipliant le nombre d'unités fourragères produites à l'hectare. L'envolée des coûts d'alimentation les amène enfin à élever la production du troupeau et les revenus qui en découlent s'ils veulent maintenir leurs marges de bénéfices. Ces exigences constituent la base d'une véritable intensification. Mais celle-ci demeure pourtant conditionnée par le prix de la main d'œuvre salariée dans la région, de forts recrutements pouvant immédiatement compromettre la rentabilité économique d'une telle tentative. Le comportement de ces éleveurs répond donc à la nécessité d'*optimiser la production fourragère et celle du troupeau dans les limites imposées par la force de travail familiale.*

A l'exception des petits propriétaires dont le pouvoir politique et économique n'était pas suffisant pour leur permettre de se lancer, à l'image des groupes précédents, dans l'usurpation de terrains ejidaux, ces éleveurs ont généralement participé au mouvement d'appropriation des parcours indivis, mais avec une réussite inférieure à celle des oligarchies: la superficie qu'ils ont pu y clôturer n'excède pas 20 hectares et la moyenne se situe plutôt autour de 10 hectares. Elle s'avère en tous cas insuffisante pour assurer l'entretien d'un troupeau de 30 bovins au delà de quelques semaines. Le système fourrager repose donc encore sur l'exploitation des terrains qui demeurent indivis, et ce durant une

grande partie de la saison des pluies, aussi longtemps que le surpâturage ne compromet pas l'alimentation des animaux. Ils sont alors rapatriés sur les parcours clôturés, le temps que la récolte ait pu être effectuée et que les chaumes soient disponibles.

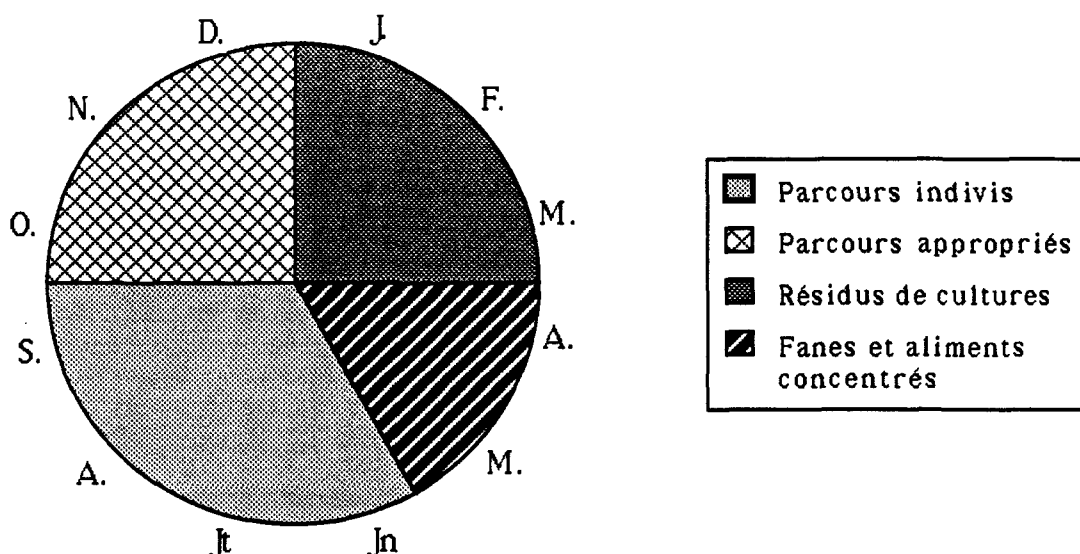
L'affouragement du troupeau au cours de la saison sèche pose en revanche un problème plus aigu. Car les pâturages naturels clôturés sont vite consommés, et une importante surface de fanes devient alors nécessaire si l'on veut éviter de fortes pertes au moment de la soudure¹. Les terrains cultivés représentent 35 à 70% de la superficie totale des exploitations (en moyenne 45%), soit entre 6 et 30 hectares, et comprennent la totalité de l'espace labourable. Maïs et sorgho se partagent l'assolement, mais le sorgho ne retrouve pas l'importance qui lui était assignée sur certaines grandes exploitations d'élevage, car les producteurs cherchent ici à couvrir d'abord les besoins alimentaires de leur famille et, éventuellement, de quelques porcs. Si le maïs subventionné par les pouvoirs publics est désormais disponible dans de nombreux villages grâce au réseau d'épicerie CONASUPO, il est souvent de très mauvaise qualité et les paysans mettent un point d'honneur à produire eux-mêmes leurs propres tortillas.

Le maïs est donc semé en priorité sur une surface qui correspond à ces besoins et le sorgho n'occupe que le terrain complémentaire. L'emploi des engrais chimiques devient systématique, alors qu'il était encore rare sur les grandes exploitations d'élevage, et même exceptionnel sur celles de l'oligarchie. Les applications sont limitées à un épandage de sulfate d'ammoniaque, l'engrais le moins cher sur le marché, mais elles représentent en moyenne 60 à 80 unités d'azote par hectare. Un grand nombre de ces éleveurs bénéficie pour cela des crédits de campagne à faible taux d'intérêt. L'évaluation de l'influence de cette fertilisation sur les rendements est difficile car les situations rencontrées sont très diversifiées et les mesures employées par les paysans souvent variables; l'hypothèse d'un rendement uniforme a donc été adoptée pour effectuer les calculs économiques, mais il est probable qu'une étude agronomique mettrait en évidence des rendements supérieurs à ceux que l'on peut observer sur les grandes exploitations d'élevage où la production de fourrages prend le pas sur celle de grains.

Le surplus de maïs et l'ensemble de la production de sorgho sont conservés pour l'alimentation du bétail en fin de saison sèche. Ils sont généralement moulus avec les rafles et ce procédé s'étend parfois à une certaine quantité de chaumes afin de faciliter leur assimilation par les animaux et réduire le gaspillage sur la parcelle. La récolte des cannes de maïs ou de sorgho mobilise alors un nombre important de travailleurs maïs, ayant lieu à une période creuse du calendrier agricole, elle peut s'étendre sur plusieurs semaines et s'effectuer avec la main d'œuvre familiale. Le calendrier fourrager repose ainsi sur l'exploitation de ressources et d'un espace relativement morcelés, qui concernent aussi bien les terrains indivis que les parcours clôturés et différentes parcelles cultivées. Il tend en cela à reproduire le schéma mis en place sur les grandes exploitations d'élevage:

¹ il faut au moins 20 hectares de chaumes de maïs pour assurer durant six mois l'alimentation d'un troupeau de trente animaux, compte tenu du gaspillage effectué. Voir les calculs effectués au second chapitre.

Figure X: Calendrier fourrager sur une exploitation ejidale de taille moyenne.



Ces efforts visant à augmenter la capacité fourragère des exploitations demeurent pourtant insuffisants pour garantir leur autonomie: plus de la moitié de l'échantillon enquêté procédait à des achats de chaumes auprès des ejidataires voisins et 85% de ces éleveurs devaient avoir recours à l'administration de compléments concentrés (farines de céréales, tourteaux de soja ou de coprah, son, aliments préparés...) pour assurer la soudure en fin de saison sèche. Les coûts de l'alimentation à cette époque de l'année (mouture des grains et broyage des fanes, achats de chaumes et de compléments) contribuent à élever considérablement le niveau des charges proportionnelles. Ils représentent en moyenne 62% de la consommation d'intrants des exploitations, et parfois même plus de 80%. La consommation annuelle de capital constant peut ainsi atteindre une valeur équivalente à celle que l'on observe sur certains grands ranchos et un niveau 4 à 5 fois supérieur si on le rapporte à la superficie contrôlée.

Afin de ne pas amputer davantage la marge d'accumulation, l'accroissement relatif de la superficie cultivée s'effectue en réduisant au maximum les recrutements de main d'oeuvre salariée. Les cultures se limitent souvent aux terrains plans, où l'emploi du tracteur devient possible pour de nombreuses tâches (labours, semis, buttages) et l'utilisation des herbicides se généralise à l'ensemble des parcelles, afin de limiter la charge de travail à l'occasion des sarclages. La plupart des travaux sont donc réalisés par la main d'oeuvre familiale. Celle-ci atteint un niveau sensiblement plus élevé que sur les grandes exploitations d'élevage et la superficie par actif tourne autour de 15 hectares.

La forte augmentation des charges proportionnelles amène surtout ce groupe d'éleveurs à compenser le manque à gagner par une productivité du troupeau accrue. Les taux d'extraction ne sont pourtant pas supérieurs à ceux que l'on peut observer sur les ranchos d'élevage (entre 20 et 25%), mais la production de viande à l'hectare augmente sensiblement (entre 35 et 40 kg par hectare et par an sur les propriétés privées de ce groupe dont la superficie exploitée est connue, contre 25 kg en moyenne chez les grands éleveurs) et, surtout, l'exploitation du potentiel laitier du troupeau devient beaucoup plus systématique. Au sein de l'échantillon, toutes les exploitations situées à proximité d'un bourg effectuent la traite durant 3 à 6 mois de saison sèche et vendent le lait frais. Celles qui n'ont pas accès à un tel marché commercialisent l'excédent sous forme de fromage, mais dans tous les cas, la traite s'étend sur plusieurs mois et empiète généralement sur une partie de la saison sèche. Les vaches allaitantes bénéficient alors d'un complément composé de farines de céréales et de concentrés, qui permet parfois d'accélérer le retour de couches et le rythme des vêlages. On observe alors un étalement de la période des mises bas qui

cessent de se concentrer entre les mois d'avril et de juin, pour avoir lieu tout au long de la saison sèche.

Cette diversification très relative des productions animales peut déboucher sur la création de nouveaux ateliers d'élevage. Lorsque le troupeau bovin ne consomme pas la totalité du sorgho et de l'excédent de maïs, une partie du grain produit est employée à l'engraissement de quelques porcs. Les techniques d'élevage demeurent très extensives: les porcs ne bénéficient d'aucun soin particulier et la mortalité demeure très élevée, en particulier pour les plus jeunes (épidémies, piqûres de scorpions, insolation...). Mises à part de petites quantités de maïs ou de sorgho, les animaux sont nourris à peu de frais, avec les déchets de la famille, et ils sont vendus encore jeunes, à un poids qui varie entre 50 et 70 kg. La moitié des exploitations enquêtées conservaient ainsi une ou plusieurs truies qui leur permettaient d'amener sur le marché entre 5 et 20 porcs gras à l'année.

Cette ébauche d'intensification se traduit par l'obtention d'une productivité du travail généralement supérieure au seuil des 1000 dollars. Une marge d'accumulation appréciable existe donc, qui se manifeste par la constitution d'un petit fonds de commerce (épicerie de village, ventes de sodas...), l'établissement d'un atelier artisanal (petite fabrique de savon) ou, plus fréquemment, par l'achat d'une camionnette (4 cas sur 12 étudiés). Mais pour ces éleveurs, l'investissement le plus rentable demeure l'émigration aux Etats Unis: les trois quarts des exploitations enquêtées avaient envoyé entre un et trois fils aux USA, et dans la moitié des cas, le chef de famille avait lui même directement participé à la migration. Les retours de devises, s'ils n'atteignent pas le niveau de ceux qui ont pu être observé chez les grands éleveurs, permettent pourtant d'étoffer le troupeau familial et de financer les achats de fourrages grossiers et d'aliments concentrés qui en découlent. Le bétail sert alors de fonds d'investissement pour acquérir un droit ejidal ou, si l'occasion se présente, s'approprier de nouveaux parcours, et ainsi préparer dans les meilleures conditions le retour et l'installation définitive des enfants expatriés. En ce sens, ce groupe est largement compromis dans les achats illégaux de terrains ejidaux et figure au rang des bénéficiaires du processus de recomposition sociale évoqué au début de ce chapitre.

Un tel schéma d'expansion est cependant largement compromis lorsque la superficie clôturée et la taille du troupeau ne permettent plus de dégager une marge d'accumulation comparable.

Les petits éleveurs, principales victimes de la saturation de l'espace pastoral.

Ce groupe est essentiellement composé d'exploitations ejidales, dont la taille équivaut à celle des dotations de terre initiales: 5 à 6 hectares de terrains plans ou jusqu'à 10 ou 12 hectares lorsqu'il s'agit de versants. Par manque de capitaux, elles n'ont généralement pas participé au mouvement d'appropriation des parcours indivis et, lorsque cela a été malgré tout possible (seulement 7 cas sur les 23 étudiés), les superficies concernées n'ont jamais dépassé 10 hectares (6,5 hectares de mauvais pâturages en moyenne). Ces petits éleveurs doivent donc assurer l'affouragement de leur bétail à partir de surfaces très réduites, même si l'accès aux parcours ejidaux leur est ouvert durant toute la saison des pluies. Ils ne sont pas les seuls dans ce cas: l'échantillon est complété par 4 très petits propriétaires (entre 16 et 25 hectares de versants), souvent d'anciens tenanciers ou caporaux d'un rancho d'élevage, qui ont pu acquérir un bout de terre et quelques animaux avant que le prix du foncier ne s'envole.

Les effectifs des troupeaux demeurent donc limités et varient entre 10 et 20 têtes, très souvent des animaux de type rustique (races "créoles" de petite taille) dont la valeur commerciale est faible, mais qui s'accommodent d'une alimentation pauvre et résistent mieux que le bétail sélectionné aux mauvais traitements. Leur nombre est pourtant encore

trop élevé en regard de la capacité fourragère des exploitations. En effet, le surpâturage des parcours qui demeurent indivis oblige souvent les petits éleveurs à ramener leur bétail sur les terrains qu'ils contrôlent dès la fin de la saison des pluies, bien avant que la récolte ait pu être effectuée et que les chaumes soient disponibles. Il leur faut donc laisser en friche une partie des terres cultivables pour que le troupeau puisse y pâturer durant les semaines qui précèdent la récolte. Cette friche remplit ainsi la fonction qui est assignée aux parcours clôturés par les moyens et grands éleveurs.

La surface cultivée, déjà limitée par la petite taille de ces exploitations, est donc encore amputée par cette exigence: elle s'élève en moyenne à 5,5 hectares et ne dépasse pas 8 hectares sur l'ensemble de l'échantillon enquêté. Le système de culture est ici autant destiné à assurer l'alimentation de la famille et à lui procurer un revenu complémentaire, qu'à garantir l'affouragement du bétail. Le maïs domine donc la moitié et jusqu'aux deux tiers de la superficie emblavée, le reste se partageant entre le sésame -pour une superficie équivalente à celle que peut cultiver la famille sans faire appel à la main d'oeuvre salariée- et le sorgho. Les parcelles bénéficient d'un travail plus important et souvent plus soigné que sur des exploitations de taille supérieure. Les labours sont effectués avec un tracteur quand la superficie et les relations avec le machiniste le permettent (voir le quatrième chapitre), les travaux de désherbage sont réalisés à la tarecua et complétés par le fauchage ultérieur des adventices et, dans le cas où des herbicides sont employés, les doses pulvérisées sont beaucoup plus importantes (2 à 3 litres par hectare): il est évident que la production de grains prend le pas sur celle de fourrages dans les objectifs de ces paysans. Dans tous les cas, l'essentiel du travail est fourni par la famille et les recrutements de salariés sont ponctuels et peu importants.

Bien qu'à peine 40% des exploitations étudiées bénéficient du crédit de campagne (les cas de *carteras vencidas*, ou producteurs qui n'ont plus droit au crédit pour ne pas s'être acquittés de la totalité de leurs dettes, sont nombreux au sein de ce groupe), l'application d'engrais est systématique sur les parcelles cultivées. Les quantités apportées sont variables et se situent en moyenne autour de 60 unités d'azote à l'hectare, mais elles sont très souvent fractionnées en deux applications qui ont lieu à la montaison et juste avant l'épiaison, de façon à accroître leur efficacité. Lorsque toutes les opérations de désherbage sont effectuées à la main, il n'est pas rare non plus que des plants de courges soient semés au milieu du maïs. Les fruits constituent alors une source auxiliaire de fourrage qui est distribuée au bétail et aux quelques porcs que l'exploitation engraisse au début de la saison sèche.

Malgré les efforts visant l'augmentation des rendements, la superficie cultivée et la production de chaumes sont insuffisantes pour permettre l'alimentation du bétail six mois durant, d'autant qu'un désherbage plus soigné réduit le nombre d'unités fourragères disponibles à l'hectare. Six hectares cultivés suivant une rotation maïs (1/2)-sésame (1/4)-sorgho (1/4) permettent l'alimentation d'environ 7 à 8 têtes de bétail durant une période aussi longue, quand la taille des troupeaux au sein de ce groupe dépasse presque toujours dix unités. Pourtant, le niveau des revenus dont disposent ces éleveurs ne leur permet pas d'effectuer des achats massifs de fanes sur les exploitations voisines: le tiers à peine de l'échantillon y avait recours. En fin de saison sèche, les animaux sont donc sous alimentés et il n'est pas rare que les vêlages, qui se produisent généralement à cette époque, soient alors fatals à la mère et à sa portée. Afin de soulager la charge en bétail et les coûts d'entretien du troupeau, les ventes doivent impérativement avoir lieu dès les premiers mois de la saison sèche, quels que soient les prix offerts par les maquignons: se débarrasser des animaux excédentaires plus tard, quand ils ont déjà perdu beaucoup de poids, serait encore moins rentable. Pour permettre la soudure avec la saison des pluies, la plupart des exploitations procède cependant à l'administration d'un complément alimentaire: excédent de maïs, sorgho ou son; les achats de tourteaux ou d'aliments préparés, beaucoup plus coûteux sont en revanche très limités.

Afin d'améliorer l'utilisation des fourrages disponibles par le bétail, certaines exploitations procèdent à la récolte des feuilles de maïs un peu avant ou juste après celle du grain. On évite ainsi un gaspillage important dû aux piétinements des animaux et aux vents parfois violents qui balayent les étendues planes durant la saison sèche. Les feuilles sont stockées dans une remise, parfois dans l'une des pièces de l'habitation et distribuées en époque de soudure aux vaches allaitantes et aux animaux les plus faibles. Cette récolte implique une surcharge de travail importante, d'autant qu'on ne peut différer longtemps l'entrée du bétail sur les parcelles cultivées. La productivité marginale de ce travail est faible, mais à l'opposé de ce qui était observé au sujet des précédents groupes de producteurs, c'est l'augmentation des revenus par unité de surface qui est ici recherchée, davantage que l'accroissement de la rémunération du travail.

L'alimentation déficiente des animaux n'autorise pas des niveaux de productivité élevés (les taux de fécondité sont souvent inférieurs à 50% et le taux d'extraction se situe à 18% en moyenne...) et ne permet d'amener sur le marché que des animaux d'un poids faible, mal cotés de surcroît pour leur conformation médiocre. Aussi les petits éleveurs sont-ils amenés à varier et diversifier le plus possible leurs productions animales. Cette diversification concerne les ventes de lait ou de fromage, dans la mesure où la disponibilité de fourrage permet d'effectuer des prélèvements de lait au cours de la saison sèche. Pour la majorité des exploitations ejidales en effet, l'éloignement des parcours libres où sont envoyés les animaux durant toute le cycle pluvial rend impossible la traite. 60% des exploitations de l'échantillon profitaient pourtant périodiquement des revenus tirés de la commercialisation de petits volumes de lait ou de fromage (la traite n'excède pas dans ce cas une durée de trois à quatre mois par vache).

L'effort de diversification concerne aussi d'autres ateliers d'élevage. Six producteurs au sein de l'échantillon élevaient un petit troupeau de chèvres, dont les effectifs pouvaient atteindre jusqu'à 30 animaux. Les chevreaux sont généralement vendus à l'âge de quatre à six mois, à l'occasion des fêtes de Noël ou de Pâques, pour un prix relativement élevé (la vente d'une douzaine de chèvres procure un revenu équivalent à celle d'un taurillon de 200 kg). Cet élevage devient pourtant de plus en plus difficile devant la multiplication des enclosures et la privatisation des parcours. Il est encore compliqué par l'hostilité des grands et moyens éleveurs qui n'hésitent pas à tuer les animaux qui pénètrent sur leurs parcelles. Or les clôtures à trois ou quatre fils s'avèrent inutiles pour retenir les caprins. Ces conditions imposent l'emploi permanent d'un berger, un paradoxe s'agissant d'un élevage qui est généralement adopté parce qu'il exige un minimum de soins et d'intrants.

L'engraissement des porcs est par contre beaucoup plus répandu: plus de 80% des exploitations de l'échantillon disposent de une à 5 truies et engraisent entre 3 et 30 porcs à l'année. On retrouve ces animaux parcourant les rues de tous les villages, où ils se nourrissent essentiellement de déchets. L'engraissement est terminé avec les excédents de maïs et les courges, mais les porcs sont rarement vendus à un poids supérieur à 60 kg. En trente ans, le rapport entre le prix de la viande de porc et celui du maïs s'est à peu près maintenu dans les Terres Chaudes, contrairement à ce que l'on peut observer en d'autres régions du Michoacán¹. Compte tenu de l'évolution du prix réel de la céréale au cours de cette même période (qui est resté relativement constant jusqu'à une date récente, voir l'appendice IV), et malgré la concurrence des poriculteurs du Bajío, la rentabilité d'un tel élevage a peu varié dans la mesure où il s'adresse à un marché local, relativement protégé par son isolement, et qu'il s'appuie sur des coûts de production extrêmement faibles. Sur les exploitations qui ont été étudiées, les ventes de porcs pouvaient ainsi représenter jusqu'à 30% du produit brut total.

¹ en 1960, un porc de 50 kg (40 *arrobas*) atteignait un prix équivalent à celui de 340 kg de maïs. En 1988, sa valeur atteignait 130 à 150 000 pesos, soit entre 330 et 375 kg de maïs (d'après les enquêtes réalisées sur les exploitations figurant en appendice XI). Dans la région de Coalcoman en revanche cette valeur s'est dévaluée de moitié entre 1910 et 1970 (voir H. Cochet (1989) pp.162-163).

Cette multiplication des activités d'élevage et la relative optimisation de l'emploi des ressources fourragères procèdent d'une logique économique semblable à celle du groupe précédent. Mais ici, la faible surface disponible oblige à diversifier beaucoup plus les productions et les sources de revenus (une part beaucoup plus importante des productions agricoles, sorgho et sésame, est mise sur le marché). L'intensification devient une nécessité absolue, et *c'est l'augmentation des revenus obtenus à l'hectare qui est recherchée, avant la rémunération immédiate du travail*. Malheureusement, le faible niveau des ressources qui peuvent être investies dans cette intensification en hypothèque largement la portée et les résultats économiques.

Car relativement au produit brut, le niveau des charges proportionnelles paraît élevé, gonflé par les coûts de l'alimentation et ceux des intrants employés à la production agricole. La consommation annuelle de capital fixe demeure faible car l'outillage des exploitations se limite généralement à un araire, deux jougs (dont la longueur correspond à l'espace inter-rang employé pour la culture du maïs d'une part, celles du sésame et du sorgho d'autre part), quelques courroies, tarecuas, machetes et paniers pour la récolte. S'y ajoute beaucoup plus rarement un pulvérisateur d'herbicides. Le niveau de la valeur ajoutée est pourtant souvent réduit et la productivité du travail dépasse rarement le seuil des 1000 dollars. Et pour le quart des exploitations qui composent l'échantillon, cette rémunération n'atteignait même pas le seuil de reproduction. Aussi bon nombre de ces petits éleveurs doivent s'employer comme salariés agricoles hors de leur exploitation ou comme artisans (maçons, potiers etc...) durant la saison sèche (13 cas sur 27 étudiés). La faible marge d'accumulation qui peut être dégagée, lorsqu'elle existe, ne permet en aucun cas de réaliser des investissements importants. Elle se destine le plus souvent à financer le passage d'un ou de plusieurs fils aux Etats Unis: les deux tiers des petits éleveurs enquêtés avaient participé à des degrés divers à l'émigration clandestine. Lorsque cette tentative réussit (les cas d'échec sont nombreux car les sommes investies sont nécessairement limitées), les envois de dollars constituent un véritable ballon d'oxygène pour l'exploitation. Ils peuvent alors représenter jusqu'à la moitié de la valeur ajoutée qui y est créée et plus de 60% de son revenu monétaire.

Les revenus tirés de l'émigration sont pourtant insuffisants pour que ces paysans puissent envisager d'étendre leurs exploitations. Leur avenir semble menacé à moyen terme car le prix de la terre, comme celui des fourrages leur interdit toute perspective d'accroissement du capital productif et d'expansion. Leur situation devient au contraire de plus en plus vulnérable à mesure que les ressources fourragères communes s'épuisent et que fond l'espace sur lequel ils peuvent développer leur système de production. Toute division des terres et du patrimoine productif à l'occasion d'un héritage les condamnerait en fait à passer sous le seuil des cinq hectares par actif que nous avons défini dans la première partie de ce chapitre, à une décapitalisation plus ou moins rapide et au changement complet du système d'exploitation, voire à la disparition pure et simple en tant que producteur agricole.

Les "caporaux", ces vachers des grands domaines d'élevage, se trouvent par bien des aspects dans une situation comparable, même si le salaire qui leur est versé ou le droit qui leur est alloué sur la traite du troupeau permettent d'accroître leur sécurité matérielle. Leur marge d'accumulation demeure strictement limitée par leur employeur et il leur est rarement permis de posséder plus de 10 têtes de bétail (leur nombre varie entre 6 et 12 selon les cas étudiés). Les bovins étant devenus, dans un contexte d'hyper-inflation, la seule forme d'immobiliser un petit capital sans qu'il ne se dévalue, cette limite les prive du seul avantage que leur procure leur situation: des entrées d'argent relativement importantes, mais limitées aux deux ou trois mois durant lesquels il leur est permis de traire les vaches allaitantes et de vendre le fromage (car les ranchos sont souvent éloignées des bourgs et la vente du lait frais devient alors impossible). L'argent accumulé au cours de cette période est rarement investi; il perd ensuite progressivement de sa valeur et est consommé pour couvrir les besoins de la famille durant le reste de l'année. Le petit troupeau qui a pu être acquis est

lui même menacé par la concurrence du bétail du propriétaire. Son existence demeure conditionnée par le niveau relatif des ressources fourragères du rancho.

En raison du surcroît de travail que représente la traite durant la saison des pluies, la surface cultivée doit être limitée, sous peine de ne pouvoir effectuer les travaux en temps voulu. Elle dépasse rarement celle dont disposent les petits éleveurs: entre 4 et 6 hectares. Ces petites superficies et la relative insécurité dans laquelle les "caporaux" sont maintenus conduisent à des comportements et des logiques économiques très semblables à ceux qui viennent d'être décrits. Le système de production est donc comparable à celui mis en place par les petits éleveurs et vise une forte diversification des sources de revenu: ventes de taurillons et de fromages, élevage de quelques chèvres, engraissement de porcs avec les courges et l'excédent de maïs... Les vachers se retrouvent également dans une situation aussi précaire face à la pénurie de fourrages qui se développe dans la région. Et même s'ils parviennent à se ménager une marge d'accumulation, celle-ci demeure trop faible pour leur ouvrir d'autre perspective que l'achat d'un droit ejidal ou d'une très petite propriété, et de se placer de "plein droit" dans le groupe des petits éleveurs.

L'irrigation, clé de l'intensification des systèmes d'élevage.

Une telle précarité n'a plus cours lorsque la possession de terres irriguées permet de s'affranchir de l'utilisation des parcours collectifs et des ressources fourragères extérieures à l'exploitation. L'accroissement des charges animales devient alors possible sans qu'il soit nécessaire pour cela d'effectuer des investissements supplémentaires. Mais le coût de l'irrigation, s'il n'est pas pris en charge par les pouvoirs publics demeure malgré tout hors de portée de la plupart des petites et moyennes exploitations. Cette situation demeure donc exceptionnelle à l'échelle de la région. Elle concerne essentiellement les villages situés au sud du municipe de San Lucas, qui ont été irrigués au début des années 1970, grâce aux travaux de la "Commission du Balsas", et quelques propriétés privées, où la topographie des terrains, les ressources hydriques (existence d'un cours d'eau permanent) et le niveau d'accumulation ont justifié l'achat d'une pompe à gros débit. Huit exploitations de ce type ont été étudiées, dont la superficie totale varie entre 10 et 50 hectares et la surface irriguée entre 8 et 40 ha (pour une moyenne de 20 hectares). Il s'agit donc d'exploitations de taille moyenne, qui disposent de troupeaux relativement importants: entre 40 et 70 animaux.

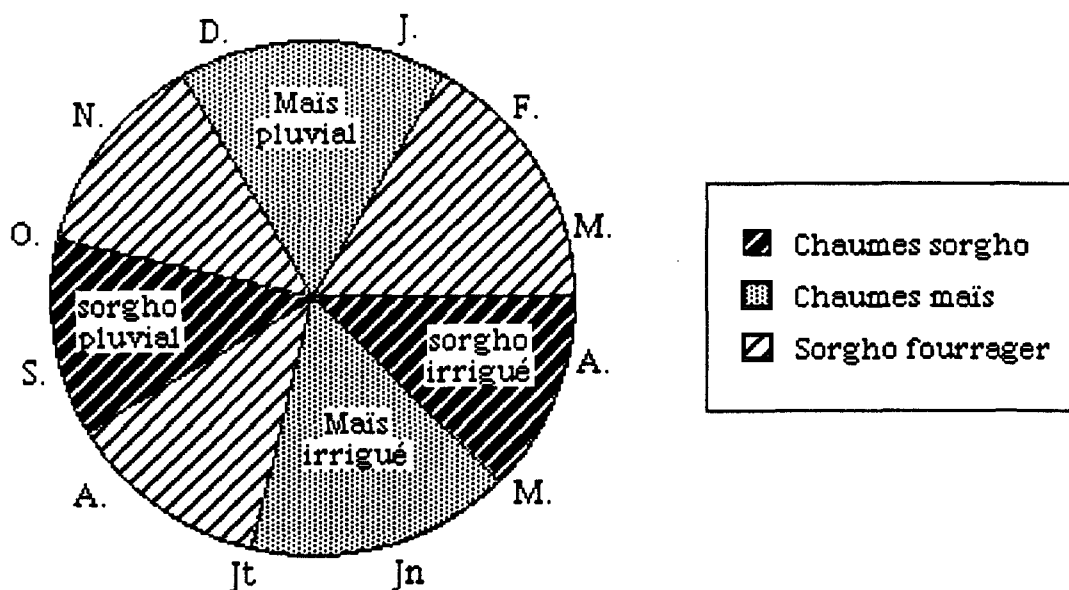
Les chargements en bétail sont donc élevés. Ils dépassent dans tous les cas 1,5 bovin et atteignent même parfois la limite de trois têtes par hectare clôturé. De telles densités impliquent la mise en place d'un système d'élevage intensif, d'autant que le recours aux parcours indivis est souvent très limité (sous la pression des grands éleveurs, ces derniers ont pratiquement disparu des zones planes les plus proches des principaux cours d'eau, où la plupart des terrains irrigués sont concentrés). Ces exploitations doivent donc produire des quantités importantes d'aliments et éviter au maximum l'apparition de "trous" dans le calendrier fourrager. L'espace est ainsi géré de façon à obtenir une production échelonnée de chaumes, de grains et de matière verte, qui permette le pâturage continu des animaux tout au long de l'année et l'administration de compléments au cours des rares périodes de soudure.

L'établissement de prairies temporaires sur lesquelles on puisse effectuer une rotation du troupeau est la meilleure réponse à cette exigence. Le sorgho fourrager constitue l'instrument privilégié d'un tel système. Il constitue un pâturage vert, abondant et de très bonne qualité lorsqu'il est exploité au moment de l'épiaison. Après le passage des animaux, il suffit d'effectuer un fauchage sommaire et une rapide fertilisation pour favoriser le recru des plantes et obtenir en quelques semaines une prairie presque aussi fournie qu'après le semis (voir le cinquième chapitre). Sur une année, on peut ainsi ménager quatre cycles de production entrecoupés de périodes de pâturage qui varient entre un mois et six semaines, parfois plus. Douze à seize mois après l'établissement de la prairie, la parcelle est labourée et une culture de maïs ou de sorgho-grain est alors entreprise. Elle fournira les chaumes consommés par le bétail durant les périodes de recru

des prairies, ainsi que le grain qui sera distribué comme complément aux vaches allaitantes et aux animaux les plus faibles.

Les trois plantes associées dans ce système de culture présentant des cycles végétatifs de durées différentes (110 à 120 jours pour le maïs, 90 pour le sorgho grain et 75 jours pour le sorgho fourrager), il est possible d'obtenir une production de fourrages très échelonnée, qui s'adapte de très près aux besoins de l'exploitation et ne laisse que de courtes périodes de soudure. Les rotations sont souvent tri-annuelles et se rapprochent du schéma suivant: maïs pluvial - sorgho irrigué - sorgho fourrager (12 à 16 mois) - maïs irrigué - sorgho pluvial - sorgho fourrager (12 à 16 mois) etc... Dans le cas d'une exploitation disposant de trois parcelles sur lesquelles cette rotation est mise en place, le calendrier fourrager présente alors l'aspect suivant:

Figure XI: Calendrier fourrager sur une exploitation irriguée disposant de trois parcelles.



Un tel système de culture permet de ne recourir que très rarement à l'utilisation des parcours naturels ou à des achats de fanes sur les exploitations voisines. Cela se produit ponctuellement, lorsque la pousse des prairies de sorgho a été mal programmée, et parce que le nombre d'animaux à maintenir par unité de surface ne permet pas une sécurité totale en ce domaine. Les éleveurs tentent pourtant de réduire au maximum ce risque. De fortes quantités d'intrants sont appliquées sur les parcelles irriguées: les doses d'engrais varient entre 80 et 100 unités d'azote par hectare, l'emploi de fortes quantités d'herbicides s'est généralisé, et des traitements anti-parasitaires nombreux sont devenus indispensables sur des terres cultivées sans interruption, sous un climat chaud. Les piétinements des animaux sur un sol rendu meuble par l'irrigation rendent de surcroît indispensable un labour profond, au tracteur, avant chaque semis. Le niveau des charges proportionnelles est donc élevé (entre 150 et 350 dollars par hectare en général). Il est renforcé par les nombreux traitements que doivent subir les bovins pour éviter la multiplication des tiques et des parasites internes.

Mais à ce prix, la disponibilité en pâturages verts permet d'accroître sensiblement la productivité du troupeau. Le taux de fécondité des vaches s'élève et la fréquence des naissances varie généralement entre 15 et 18 mois, parfois moins; les taux d'extraction demeurent supérieurs à 25% et dépassent parfois 30%. Les niveaux de production enfin sont en moyenne quatre fois supérieurs à ceux que l'on peut observer sur les grands domaines d'élevage: entre 60 et 90 kg de poids vif par hectare. Ces exploitations n'effectuent pas pour autant l'embouche des taurillons nés sur leurs terres; les structures de

commercialisation mises en place dans le cadre de la spécialisation régionale et le prix élevé des brouillards ont maintenu leur orientation vers l'élevage naisseur.

Pourtant le système d'affouragement à base de pâturages verts et les faibles distances couvertes par les animaux permettent d'élever sensiblement la production laitière. Et comme les plus importantes superficies irriguées voisinent avec les principaux bourgs, le lait frais peut être écoulé sur un marché très rémunérateur. Les vaches allaitantes sont traitées en toutes saisons, pour des périodes variant de 5 à 8 mois, et bénéficient d'apports de concentrés (farines de maïs ou de sorgho produites sur l'exploitation que l'on mélange avec de petites quantités de tourteaux protéiques). Les ventes de lait parviennent ainsi à représenter entre le quart et le tiers du produit brut et une proportion plus importante encore du revenu monétaire de ces éleveurs. Une spécialisation mixte vers la production de viande et celle de lait se dessine, qui est renforcée par la diffusion des caractères génétiques de la race Brune des Alpes, beaucoup plus importante ici que sur d'autres exploitations d'élevage. Le bétail entretenu, outre son bon état sanitaire dû aux conditions d'alimentation, présente généralement une conformation bouchère et des qualités laitières très supérieures aux moyennes régionales. De telles conditions permettent alors de limiter les sources de revenus à celles que procure le troupeau: il n'y a pas d'autre atelier d'élevage.

Une réelle intensification des systèmes d'élevage peut donc avoir lieu à partir du moment où le surcroît de travail qu'elle requiert bénéficie d'une rémunération équivalente à celle procurée par l'élevage extensif. Les ressources en main d'oeuvre sont élevées (entre 2 et 4 UTH permanentes) et la superficie par actif familial dépasse rarement 10 hectares, contre plus de 100, rappelons-le, sur les grandes exploitations d'élevage. La productivité du travail varie pourtant entre 1500 et 2000 dollars (soit une moyenne deux fois supérieure au seuil de reproduction), malgré le niveau élevé des charges proportionnelles et des charges fixes (coût d'entretien des systèmes d'irrigation). Ces éleveurs disposent donc d'une marge d'accumulation importante. L'émigration aux Etats Unis ou la mise en place d'un commerce sont pourtant moins fréquentes qu'au sein des groupes précédents, car le travail sur l'exploitation mobilise la quasi totalité de la main d'oeuvre familiale. L'excédent monétaire est plus souvent investi dans l'achat d'une camionnette, qui permettra de transporter le lait frais jusqu'au bourg, ou dans la plantation d'arbres fruitiers (manguiers ou citronniers) dont on espère que les compagnies melonnières permettront l'exportation. En tout état de cause, le futur de ces exploitations n'est pas menacé, même par la perspective d'une possible division par héritage: les niveaux d'emploi et de rémunération du travail demeurent suffisamment élevés. Même en deçà d'un certain seuil de superficie, l'irrigation et le capital accumulé doivent permettre de réorienter le système de production vers le maraîchage et l'exportation de fruits.

Pour les petites et moyennes exploitations d'élevage, les limites de l'intensification sont donc imposées par la capacité de chacune à produire une grande quantité de fourrages grossiers. Elles dépendent donc essentiellement de la superficie que l'on peut cultiver avec un tracteur et un minimum de main d'oeuvre, mais aussi de la surface qui reste disponible pour le pâturage estival du bétail, car la réduction et l'épuisement des parcours indivis menacent désormais directement ces éleveurs. Lorsque l'appropriation des parcours devient impossible ou qu'elle est très limitée par le manque de capital, les exploitations se trouvent souvent obligées de conserver à cet effet une portion significative de leur surface cultivable. Leur capacité d'entretien du troupeau au cours de la saison sèche s'en trouve directement affectée. C'est donc la marge d'accumulation et de reproduction des petits éleveurs qui se réduit avec la qualité et l'étendue des parcours indivis: leur seuil de reproduction s'élève à mesure que les pâturages naturels s'épuisent. Ils sont menacés par l'aggravation de la pénurie de fourrages et seraient condamnés par toute division de leur patrimoine. Les seules alternatives de survie à moyen terme sont bel et bien constituées par l'irrigation d'une partie de la surface cultivée d'une part, ou par l'appropriation et la mise en défens d'une superficie suffisante de pâturages naturels d'autre part. Deux options qui

semblent hélas hors de portée de la majorité d'entre eux. Leur avenir semble donc plutôt se dessiner au sein des groupes qui vont être étudiés dans la partie suivante.

4- Intensification ou double-activité: quelles alternatives pour les paysans minifundistes?

Lorsque les retards d'accumulation ou les divisions par héritage ont réduit les exploitations agricoles à de petites superficies (moins de 4 ou 5 hectares par actif familial), la spécialisation vers l'élevage naisseur devient impossible et la production vivrière ne permet plus d'obtenir une rémunération du travail suffisante pour assurer la survie d'une famille. La dégradation des termes de l'échange (bas prix des produits vivriers, accès indirect au marché...) ne fait qu'accélérer le glissement des exploitations minifundistes vers des seuils de productivité toujours plus faibles et précipite leur faillite. L'avenir de ces familles dépend alors des alternatives productives ou salariales, des faibles rentes de situation qui peuvent se présenter et pourront freiner la chute de leurs revenus. De telles alternatives sont apparues avec le développement de l'irrigation et celui, parallèle, des cultures maraîchères. Mais elles demeurent très localisées, constituent le privilège d'un petit nombre et imposent à ces producteurs une totale subordination au capital commercial national ou international; ce qui se traduit fréquemment par la mise en place de rapports de production proches du métayage. Elles ont certes permis d'enrayer localement les processus de paupérisation. Mais pour combien de paysans minifundistes? Et pour combien de temps?

Petite irrigation et productions maraîchères, ballons d'oxygène d'une minorité.

Le processus d'implantation des capitaux commerciaux sur les périmètres irrigués par la Commission du Balsas a été analysé au cinquième chapitre. Des réseaux de financement et de commercialisation ont été mis en place pour stimuler et capter les productions locales de primeurs en contre-saison; celles de tomates, courgettes, pastèques et melons essentiellement. Les grossistes de la capitale et les exportateurs de fruits et légumes ont pris le relais de la Commission du Balsas pour étendre à leur profit la superficie irriguée: des pompes à fort débit (voire de stations de pompage d'une capacité considérable) sont désormais employées. On peut les déplacer d'une parcelle, ou d'un périmètre, vers un autre et éviter ainsi que le capital fixe soit immobilisé en un lieu ou avec un type de producteur donné.

Un petit nombre de paysans a bénéficié de ces transformations pour modifier et intensifier considérablement son système de production. L'irrigation et la spécialisation vers le maraîchage leur ont permis *d'obtenir une forte productivité du travail en maximisant les revenus à l'hectare*. Sur les 10 exploitations étudiées, la rémunération du travail variait entre 1700 et 2500 dollars (2 à 3 fois le niveau du seuil de reproduction) et la valeur ajoutée créée par unité de superficie atteignait 800 à 1750 dollars: entre 20 et 50 fois les niveaux observés sur les grandes exploitations d'élevage. La culture d'un hectare de melons permet d'obtenir une valeur ajoutée équivalente au produit de la vente de 7 ou 8 taurillons, et dans le cas de la tomate, elle représente le prix de 4 ou 5 bovins. Mais une telle spécialisation exige également une forte mobilisation de main d'oeuvre: la superficie par actif varie entre 1 et 2 hectares de primeurs, ce qui n'exclue pas que ce seuil soit dépassé dans le cas d'exploitations où une certaine surface doit être préservée pour le pâturage de quelques bovins.

C'est donc la production de primeurs qui détermine l'orientation du système d'exploitation et l'établissement des calendriers de travail. Le plus souvent, une partie de la

surface est cultivée durant le cycle pluvial afin de satisfaire les besoins de la famille en maïs et, s'il y a lieu, ceux du troupeau en sorgho et en résidus de cultures. Mais en aucun cas ces productions ne doivent entraver ou retarder la préparation du sol et le semis des cultures maraîchères. Et il n'est pas rare que les parcelles destinées au maraîchage soient laissées incultes durant toute la saison des pluies pour en permettre le semis précoce, parfois dès la fin du mois d'octobre. Il importe en effet de récolter très tôt dans l'année si l'on veut échapper aux brusques variations de prix qui caractérisent le marché des produits frais - tant sur la place de México qu'aux Etats Unis- dès que le printemps et le réchauffement autorisent la concurrence de régions où le climat est moins favorable, mais qui sont mieux placées par rapport aux mêmes débouchés (région de Cuernavaca ou Etats du Nord-ouest du pays, voir le chapitre précédent). De la même façon, et quelle que soit la capacité d'accumulation de l'exploitation, un troupeau n'est constitué que dans la mesure où son entretien n'affecte pas les productions maraîchères, quant à l'espace et à la main d'oeuvre qui leur sont assignés.

Cette spécialisation se reflète dans la composition du produit brut, dont plus de 80% (en moyenne 85%) proviennent des cultures maraîchères. Il présente fréquemment un niveau comparable à celui que l'on peut observer sur certaines grosses exploitations d'élevage: parfois plus de 20 000 dollars, soit le prix d'un lot de 65 taurillons... Mais les gains réels des producteurs sont généralement très éloignés de telles sommes. Le produit des ventes de fruit est grevé dans une proportion de 50 à 60% par des coûts de productions eux aussi très élevés: fortes consommation d'intrants (semences sélectionnées pour le melon, doses très importantes de fertilisants et, surtout, lourd coût des traitements anti-parasitaires, qui augmente très rapidement avec la répétition des cultures sur une même parcelle ou un périmètre réduit); les charges en main d'oeuvre ne sont pas moindres à l'occasion des semis, du repiquage (cas de la tomate), des désherbages, des manipulations des melons et des pastèques (pour favoriser un développement symétrique du fruit et éviter les pourrissements), et enfin de la récolte. S'y ajoute enfin une forte consommation de capital fixe, en particulier sur les exploitations irriguées par pompage. Une telle spécialisation suppose donc un investissement considérable, qu'aucun paysan minifundiste n'est capable de réaliser. Or, nous l'avons vu, le système de crédit public mis en place dans la région ne couvre pas les productions maraîchères.

Les producteurs minifundistes tentés par l'aventure (c'en est une car le risque d'échec et d'endettement est important) doivent donc s'adresser aux grands commerçants ou aux exportateurs de fruits pour obtenir ces financements. Or, l'accès aux crédits privés n'est souvent possible qu'au travers d'un contrat de métayage passé avec certains entrepreneurs ou commissionnaires locaux, en général membres de l'oligarchie ou gros éleveurs (voir le cinquième chapitre). Et lorsque le paysan ne dispose pas lui-même de l'installation d'irrigation, cette pratique tend à devenir générale. Ainsi, sur les 10 exploitations maraîchères étudiées par enquête, 4 seulement étaient en situation de faire valoir direct. Le commerçant ou l'intermédiaire fait l'avance du capital et des pompes s'il y a lieu, et se charge de vendre la totalité de la production. Sur le produit de ces ventes, il se rembourse alors de la totalité du capital (constant et variable) consommé, et empoche la moitié du bénéfice net réalisé. Très souvent, le producteur n'a aucun contrôle sur la commercialisation des fruits et ne sait même pas à quel prix elle a été effectuée. Toutes sortes de manipulations et d'abus deviennent alors possibles. La majeure partie des profits demeure donc entre les mains des grands commerçants de fruits et d'une petite frange de l'oligarchie régionale, le producteur étant placé au dernier rang dans la répartition de la manne.

Même largement amputé par la rente versée au propriétaire du capital, le revenu monétaire tiré du maraîchage permet pourtant à l'ensemble de ces exploitations de se maintenir nettement au dessus du seuil de reproduction. Mais leur marge d'accumulation demeure limitée par rapport au capital d'exploitation qu'il leur faudrait constituer pour s'affranchir de rapports de production aussi défavorables. Elle permet parfois l'achat d'une pompe légère, beaucoup plus rarement celui d'un véhicule employé au transport des fruits

(1 cas sur 10 étudiés). Il n'est pas rare qu'un ou plusieurs fils soient envoyés aux Etats Unis, dans la mesure où les petites superficies exploitées permettent de réduire la force de travail familiale. Mais en aucun cas cette marge d'accumulation permet de prendre en charge la production et d'échapper aux monopoles commerciaux établis.

Là réside un grave problème pour les petits producteurs maraîchers, car la multiplication des parasites et l'appauvrissement progressif des sols imposent l'emploi de quantités toujours plus grandes de pesticides et d'engrais, l'utilisation de nouvelles variétés plus résistantes mais plus chères, et donc la réduction rapide des marges de bénéfice. Pour éviter ce problème, les compagnies nord-américaines installées sur les terrains ejidiaux ont limité la durée des contrats de location à cinq ans, et sur les terres irriguées du municipio de San Lucas, exploitées depuis longtemps par les *brokers*, il est devenu impossible d'obtenir un financement pour plus de deux années de culture consécutives. Les intermédiaires, grands commerçants ou compagnies exportatrices ont mis en place une structure rotative entre les différentes exploitations ou périmètres irrigués de la région et, sur des périodes plus longues, entre différents bassins de production à l'échelle continentale (voir le cinquième chapitre). Le déclin des productions maraîchères dans la dépression du Tepalcatepec a impulsé leur développement dans les Terres Chaudes, mais une semblable mésaventure menace à terme les paysans de la région. Ce départ priverait les petits maraîchers de l'accès aux capitaux et aux marchés, mais signifierait également pour beaucoup d'entre-eux la disparition des systèmes d'irrigation installés par leurs patrons. Le glissement vers les classes les plus défavorisées de la typologie (voir plus loin) risque fort de devenir alors inéluctable.

Pour les producteurs qui ont pu acquérir leur propre système de pompage et pour ceux qui sont installés sur des périmètres irrigués par la Commission du Balsas, ce départ n'aurait pas d'effets aussi dramatiques. Mais en l'absence d'alternatives de crédit, ces paysans seront amenés à réorienter leur système de production vers les cultures vivrières et fourragères peu coûteuses à mettre en place. L'irrigation leur laisse la possibilité d'effectuer deux récoltes de maïs par an dont l'une, effectuée au milieu de la saison sèche, peut être vendue aux acheteurs de l'Altiplano, sous la forme d'épis tendres payés deux ou trois fois plus chers que le grain sec (voir le cinquième chapitre). Trois exploitations ont été étudiées qui ont adopté ce système de culture et conservent une productivité du travail supérieure au seuil de reproduction, malgré leur petite taille (les superficies ne dépassent pas 3 hectares par actif). Les ventes d'épis tendres et celles de chaumes aux éleveurs voisins leur permettent de compenser la dégradation du prix du maïs à la condition de conserver des rendements élevés (1,5 tonne par hectare en moyenne). Ils y parviennent grâce à l'intensification relative des façons culturales: les doses d'engrais (100 unités par hectare) sont les plus élevées de la région, celles d'herbicides également, et ils procèdent à un labour profond avant chaque cycle de culture. A ce prix, est obtenue une valeur ajoutée relativement importante si on la rapporte à la taille des exploitations (250 dollars par hectare en moyenne), mais qui demeure insuffisante pour garantir une rémunération du travail élevée (toujours inférieure à 1000 dollars). Elle permet donc la reproduction de la force de travail mais n'autorise guère une réelle accumulation. Cela se vérifie par le faible nombre de bovins entretenus sur l'exploitation: une seule possédait un petit troupeau, limité à quatre vaches et leur suite.

Les petits ejidataires et les tenanciers des ranchos d'élevage en voie de paupérisation.

Lorsque l'irrigation n'est plus possible en revanche, la valeur ajoutée obtenue à l'hectare est souvent divisée par deux et l'exploitation se retrouve de façon presque systématique en dessous du seuil de reproduction. Sur des superficies qui varient entre 3 et 5 hectares par actif, les associations maïs-sorgho, maïs-sorgho-sésame ou la culture pure du maïs ne permettent pas d'obtenir une rémunération du travail suffisante (voir la première partie de ce chapitre). Le comportement de ce groupe est donc dicté par la nécessité de *valoriser au mieux l'emploi de la main d'oeuvre familiale tout en réduisant au maximum les*

coûts de la production agricole. Cela se traduit par une très forte diversification des activités sur l'exploitation, mais aussi en dehors de celle-ci: tout est mis en oeuvre pour que la force de travail familiale puisse être employée tout au long de l'année et parvienne à obtenir ce revenu minimum.

Une telle exigence peut se vérifier à travers l'analyse des systèmes de culture. Les rotations entre maïs, sorgho et sésame se rencontrent sur toutes les exploitations, dans des proportions diverses, toujours dans l'objectif de maximiser le revenu monétaire obtenu à l'hectare en évitant la formation de goulots d'étranglements et l'emploi de travailleurs salariés. Très souvent, une partie au moins de la surface cultivée est labourée avec un petit attelage de mules ou d'ânes pour réduire les coûts d'utilisation du tracteur, au risque de prendre du retard dans les semis. Les paysans s'efforcent le plus souvent d'effectuer les sarclages avec leur famille, sans recruter de journaliers, au détriment parfois de la qualité du travail réalisé. En revanche, et bien que l'accès aux crédits publics de campagne leur soit souvent refusé (beaucoup ont été exclus des listes de la banque pour non recouvrement, de sorte qu'un tiers seulement des 26 paysans minifundistes de l'échantillon bénéficiait de ces crédits), presque tous fertilisent leurs parcelles avec des quantités non négligeables de sulfate d'ammoniaque. Malgré les faibles ressources financières des exploitations, les doses appliquées sont alors comparables à celles que l'on observe chez les petits et moyens éleveurs (60 unités d'azote par hectare en moyenne).

Pour ce groupe de producteurs, la culture du maïs sur défriche-brûlis revêt un intérêt qu'elle a perdu aux yeux de beaucoup d'éleveurs davantage intéressés par les possibilités de mécaniser les façons culturales. Même s'il faut effectuer un travail important pour préparer le terrain en fin de saison sèche, la possibilité de semer plus tôt ces parcelles (dès les premières pluies) permet d'alléger le calendrier de travail et d'éviter la formation de goulots d'étranglement. Les doses d'engrais sont également plus réduites que sur les parcelles labourées (même si les temps de recru dépassent rarement 4 ou 5 ans de nos jours et ne permettent plus la reconstitution de la biomasse végétale) et, surtout, les travaux de sarclage sont beaucoup moins importants, de sorte que les coûts de production s'en trouvent sensiblement allégés. Nombre de producteurs minifundistes cherchent donc à combiner l'exploitation d'une parcelle labourable et la culture sur brûlis sur une superficie qu'il est possible de défricher sans dépasser la capacité de la force de travail familiale.

Le souci de réduire les coûts de production et d'éviter l'emploi de main d'oeuvre salariée devrait également se traduire par l'utilisation d'herbicides en lieu et place des sarclages. Moins d'un tiers des producteurs enquêtés en faisait pourtant usage. Cela s'explique par le fait que le maïs est encore très souvent associé à la courge et même parfois au haricot ou à quelques plants de pastèque ou de piment: la sécurité alimentaire de la famille prend encore le pas sur celle du bétail. Depuis quelques années, on assiste même à un regain d'intérêt pour la culture de la courge. Ses fruits sont utilisés pour engraisser quelques porcs durant l'automne, mais l'attrait de la culture provient surtout des graines qui, une fois séchées, sont très employées dans la cuisine mexicaine et font l'objet d'une demande constante à Mexico, Morelia et sur tous les marchés de l'Altiplano. Le kg de semences se vendait pour 2500 pesos en 1988 sur la place de Huetamo, quand un hectare de maïs et de courge associée peut en produire plus de 50. Sans tenir compte de la production supplémentaire de viande de porc qui en découle également, une telle association permet donc d'élever la valeur ajoutée créée à l'hectare dans une proportion atteignant 20%. Une marge qui justifie pour beaucoup le surcroît de travail lié aux sarclages.

A ces ventes s'ajoutent celles des récoltes de sésame et de sorgho. La production de maïs est plus souvent entièrement consommée sur l'exploitation, pour l'alimentation de la famille, celle de la basse-cour, des animaux de trait, éventuellement de quelques têtes de bétail, et l'engraissement des porcs. Si les effectifs bovins et la surface cultivée le permettent, les chaumes peuvent également être vendus aux éleveurs. Mais cela devient difficile dès que le paysan possède quelques animaux, car il lui faut alors mettre en défens les fanes nécessaires à l'alimentation de son petit troupeau, et donc installer une nouvelle

clôture, ce que peu de producteurs minifundistes ont les moyens de faire. L'acquisition d'une tête de bétail peut ainsi signifier à court terme une réduction significative des revenus de l'exploitation, l'affaiblissement de sa situation économique et représente souvent un pas difficile à franchir.

Mais la possession de bovins constitue encore le premier palier d'un lent processus d'accumulation. Elle permet d'affirmer le droit de l'ejidataire sur les pâturages naturels et peut lui éviter d'être totalement exclu des processus d'appropriation foncière qui sont en cours. 60% des producteurs minifundistes enquêtés étaient propriétaires de quelques têtes de bétail, sans que ce nombre dépasse cependant 7 animaux. Ces effectifs et les mauvaises conditions d'alimentation du bétail permettent pourtant rarement d'assurer un revenu monétaire minimum aux familles: la plupart ne parviennent à vendre un taurillon ou une vache de réforme que tous les deux ans, parfois plus. La production de lait est elle-même trop faible pour justifier son transport et sa vente dans les bourgs. Le rôle de l'élevage bovin est donc limité dans la composition du produit brut: les ventes d'animaux ou de laitages représentent en moyenne 18% à peine de ce total. Le bétail constitue davantage un petit capital, un fond de sécurité que l'on peut utiliser en cas de mauvaise récolte, de maladie, et pour parer à tous les coups durs d'une existence qui n'en manque pas. Cette recherche de sécurité peut s'effectuer au détriment de la production, car le surpâturage des parcours oblige de plus en plus fréquemment les paysans à réduire la surface cultivée et à conserver en friche une partie de la parcelle, où le bétail sera rapatrié dès la fin des pluies et pâturera durant la période précédant la récolte du maïs. Cette exigence limite à son tour la quantité de chaumes disponibles pour le bétail, pousse souvent les producteurs à récolter les feuilles de maïs, et même parfois à acheter de petites quantités d'aliment en fin de saison sèche. Sur d'aussi faibles surfaces, la rentabilité de l'élevage bovin est donc souvent douteuse, mais cette activité n'est pas pour autant remise en question pour les raisons qui ont été exposées.

L'élevage et l'engraissement de porcs tiennent en revanche une place plus significative dans la formation du revenu des exploitations. Les deux tiers d'entre elles possèdent une ou deux truies et engraisent entre 3 et 5 porcs chaque année. Comme chez les petits éleveurs, cet élevage demeure très rustique; les animaux, nourris surtout avec des déchets de tous types, sont "finis" avec les excédents de maïs et les courges pour les amener à un poids de 50 à 60 kg qui permet leur vente aux petits maquignons. Cette activité, qui mobilise une faible quantité de capital constant, peut représenter plus de la moitié des revenus monétaires de certaines familles. L'entretien d'une basse-cour procède de la même logique. Il se traduit rarement par la vente de poules ou d'oeufs sur les marchés de village, mais il permet en revanche d'améliorer sensiblement et à peu de frais le régime alimentaire de la famille.

Les marges réalisées sur chacune des activités agricoles ou d'élevage demeurent pourtant faibles. Les revenus monétaires sont réduits et la productivité du travail reste modeste: au sein de l'échantillon, elle atteignait en moyenne 670 dollars et 80% des producteurs étudiés se trouvaient en dessous du seuil de reproduction. Le recours à d'autres activités, hors de l'exploitation, devient donc indispensable. Les paysans minifundistes s'emploient comme artisans (maçon, boulanger, puisatier etc...) ou journaliers tout au long de l'année, dès que des trous se ménagent dans le calendrier agricole. Les migrations saisonnières constituent encore un recours fréquent, et si les plantations sucrières du Golfe du Mexique n'attirent plus désormais qu'une main d'oeuvre réduite, les périmètres irrigués du Nord-ouest du pays, ceux de la vallée du Tepalcatepec, ou les melonnières contrôlées par les compagnies exportatrices au sud de la région reçoivent chaque saison sèche leur lot de paysans pauvres. L'émigration aux Etats Unis est fréquente dans ce groupe, mais elle concerne à peine la moitié de l'échantillon enquêté, contre 65 à 75 % des petits et moyens éleveurs. Les revenus tirés de l'exploitation permettent en effet rarement d'accéder aux filières d'emploi les plus sûres. Le passage de la frontière s'effectue donc dans des conditions précaires et les petits producteurs doivent

ensuite chercher du travail dans les fermes frontalières, où la police migratoire est plus active et les salaires sont les plus bas. Le pourcentage d'échec et d'expulsion est donc élevé, et si les envois de dollars permettent de reproduire tant bien que mal les conditions d'exploitation, ils demeurent insuffisants pour franchir un palier d'accumulation et acquérir terre et bétail.

La situation des paysans minifundistes s'améliore lorsqu'ils ont accès à des productions dont la valeur ajoutée à l'hectare est élevée. Les cultures de piments ou d'arachide (voir le cinquième chapitre) sont pourtant limitées à des micro-régions où les conditions pédologiques et climatiques (sols sablonneux, légers et températures plus fraîches) sont favorables. Leur mise en place dépend surtout des accords passés avec un ou deux commerçants qui possèdent le monopole des achats dans la région et règnent sur un véritable marché captif. Aussi quelques dizaines de paysans seulement ont pu les intégrer à leur système de production, et la plus grosse part de la valeur ajoutée créée leur échappe. Les revenus obtenus à l'hectare augmentent alors pourtant jusqu'à 250-350 dollars, soit environ ce que gagnent les producteurs de maïs sur les terres irriguées. Même si les réquisitions de main d'œuvre sont élevées pour ces cultures et ne permettent pas d'élever la superficie par actif familial à plus de 3 hectares, la productivité du travail se maintient ainsi au niveau du seuil de reproduction et autorise parfois une faible accumulation.

Même dans ces conditions plus favorables, la reproduction élargie des exploitations minifundistes repose sur une quantité d'interrogations et d'incertitudes. Leur survie dépend au plus haut point des conditions macro-économiques nationales et internationales, du coût du crédit, des cours du maïs ou du niveau du salaire minimum. De très faibles variations de ces conditions, une fluctuation des taux de l'usure ou des prix de garantie, mais aussi une mauvaise récolte peuvent avoir de lourdes conséquences. La vente de la vache ou de la truie devient alors nécessaire, l'endettement s'accroît, le capital productif est rapidement consommé. Toute division ou amputation du patrimoine à l'occasion d'une succession a un effet plus grave encore: la plupart de ces exploitations se trouvent sur le fil d'un rasoir et le moindre écart, le moindre faux pas peut être fatal.

Cela est encore plus vrai pour les petits tenanciers des ranchos d'élevage. Les rapports de production ont pourtant évolué à leur avantage depuis une trentaine d'années: les prélèvements de grains effectués par le propriétaire ont disparu et une superficie importante est laissée à leur disposition pour la production de maïs (4 hectares par actif en moyenne). Mais ces conditions ne suffisent plus à assurer la survie d'une famille. Les tenanciers ont en effet à couvrir la totalité des charges proportionnelles nécessaires à la production et ne peuvent disposer des chaumes qu'ils ont produits. Cela revient à amputer d'un tiers la rémunération de leur travail. En fait, si l'on considère que les quatre hectares de chaumes permettent l'entretien de 6 têtes de bétail durant la saison sèche et la production supplémentaire d'un taurillon et demi, ce prélèvement représente alors 45% de la valeur ajoutée créée par le travailleur¹.

Ces conditions sont aggravées par le fait que les tenanciers ne peuvent guère bénéficier des pâturages du rancho sur lequel ils vivent. Afin que le troupeau du propriétaire ne souffre pas de concurrence, leur capacité d'accumulation est limitée à un très petit nombre de têtes de bétail: généralement 4, dont deux vaches. En fait, 75% des tenanciers étudiés ne possédaient pas le moindre bovin. L'isolement des propriétés, souvent éloignées des routes et des villages, rend de plus difficiles les ventes de laitages.

¹ pour une superficie par actif de quatre hectares, la part de la valeur ajoutée consacrée à la rémunération du travail s'élève à quatre tonnes de maïs (1 600 000 pesos) et à la vente de deux porcs de 50 kg (300 000 pesos), moins les charges proportionnelles nécessaires à cette production (engrais, herbicides et maïs pour l'engraissement des porcs, soit environ 300 000 pesos). La valeur de 1,5 taurillons produits grâce aux chaumes laissés sur la parcelle s'élève à 1 200 000 pesos environ. Le tenancier ne reçoit donc que 45% de la valeur créée, le taux de plus value (plus value/ rémunération du tenancier . 100) s'établissant à 75%.

Aussi les activités d'élevage se réduisent elles le plus souvent à l'engraissement de 2 ou 3 porcs. Dans ces circonstances, la rémunération du travail effectué sur le rancho demeure très faible (elle se situe autour de 650 dollars par an) et plonge les tenanciers dans une situation de plus en plus précaire. Comme les possibilités d'emploi au cours de la saison sèche sont extrêmement limitées loin des villages, ces producteurs dépendent à l'excès des conditions salariales qui leur sont fixées sur le domaine et du bon vouloir des propriétaires. Aussi n'est il pas surprenant que l'exode des petits tenanciers n'ait fait que se renforcer depuis 15 ans et qu'il soit de plus en plus difficile pour les grands éleveurs de conserver la main d'oeuvre nécessaire à la production de chaumes. Seuls les contrats de "caporaux" sont à présent recherchés par les tenanciers. Ceux qui n'y ont pas accès tendent à abandonner les ranchos pour se rapprocher des villages, y louer une petite parcelle et travailler la plupart du temps comme journaliers agricoles. Ils viennent y renforcer une population de semi-prolétaires qui ne cesse de croître.

Semi-prolétaires et double-actifs: pour combien de temps?

A la périphérie des chef-lieux municipaux et des principaux villages viennent ainsi échouer tous les exclus d'un processus de développement orienté vers la concentration foncière et l'extensification. Leurs baraquas de branchages et de carton goudronné y voisinent avec les maisons de briques et de ciment que se font construire les émigrés aux Etats Unis. Ils constituent une population de journaliers agricoles, de vendeurs à la sauvette, de petits artisans (maçons, ressemeleurs de sandales etc...), à qui un parent prête ou loue pour une somme modique un ou deux hectares de mauvaises terres. Certains sont parfois tenanciers-usufructiers d'un lopin ejidal plusieurs fois divisé, mais sa taille (moins de 3 hectares) ne permet en aucun cas le maintien d'une famille. Le maïs associé à la courge, parfois au haricot, est la seule plante cultivée. Les outils employés, à l'exception de la tarecua et du machete, sont le plus souvent prêtés par des parents, de même que les animaux de trait. La récolte est destinée à l'alimentation de la famille et l'éventuel excédent est parfois employé à l'engraissement d'un porc. Des 21 personnes de ce groupe qui ont été enquêtées, une seule possédait deux vaches. Il n'est pas rare en revanche que ces producteurs fassent l'acquisition d'un âne qu'ils emploient pour le transport du bois de chauffe, ramassé sur les parcours et vendu dans les villages.

Ces structures d'exploitation ne permettent bien sûr d'obtenir qu'un faible revenu monétaire et limitent la rémunération du travail à un plafond de 400 dollars (moyenne de 300 dollars). La seule alternative de survie consiste à *vendre sous n'importe quelle condition la force de travail familiale*. Les familles sont souvent nombreuses et les enfants travaillent comme journaliers dès l'âge de 11 ou 12 ans, parfois moins, aux tâches les plus dures et les plus exigeantes. Ils sont sous-payés (souvent aux deux tiers ou à la moitié du salaire qui est donné à un adulte), mais les besoins d'argent de la famille les obligent à accepter les pires conditions de travail. Cela demeure pourtant insuffisant pour permettre à la plupart des familles d'atteindre le niveau du seuil de reproduction que nous avons défini; beaucoup se trouvent dans un état de pauvreté absolue.

Ils constituent bien sûr une main d'oeuvre de choix pour les producteurs et les trafiquants de drogue. Les missions les plus risquées, la surveillance des plantations et, surtout, le transport des chargements de marijuana vers l'Altiplano leur sont généralement confiés. Les enfants sont souvent préférés pour cette dernière tâche: ils éveillent beaucoup moins l'attention des policiers et des militaires qui surveillent les routes et leur méconnaissance des intermédiaires constitue une sécurité pour les responsables du trafic. Ils sont généralement installés avec un paquet de marijuana dans un autobus et surveillés à distance par un homme de main qui prend en charge la drogue une fois le voyage terminé. Ils sont bien sûr les premières victimes de la répression policière, mais il est difficile à leurs parents de résister à la tentation des dollars que les trafiquants leur font miroiter.

Les activités que les semi-prolétaires peuvent développer dans la région, y compris celles qui sont illicites, sont pourtant insuffisantes pour leur garantir des conditions de vie

moins précaires. Les possibilités de travail se réduisent sur toutes les exploitations et, avec les trafiquants de drogue, les compagnies melonnières sont les seules à créer de nouveaux emplois. En tout état de cause, ces recrutements sont loin de pouvoir absorber la masse des expulsés et l'offre de bras provenant des producteurs minifundistes qui n'ont pas encore abandonné leur terre. Leur durée ne permet pas davantage d'obtenir un revenu suffisant pour maintenir une famille durant toute l'année. La périphérie de Huetamo ou des gros villages n'est souvent qu'une étape avant un exode cette fois définitif vers les zones où les possibilités d'emploi sont plus importantes et mieux réparties sur l'année: les grands bassins irrigués et les ceintures de misère des grandes villes voisines, Morelia, Acapulco et bien sûr Mexico.

Pour tous ceux qui ne disposent pas d'une superficie supérieure à cinq hectares, seule l'irrigation semble constituer une alternative de survie à moyen terme. Ceux qui n'en disposent pas sont entraînés dans une spirale de paupérisation dont le développement est parallèle à l'augmentation des marges d'accumulation des grands éleveurs et à l'extension des superficies qu'ils contrôlent. Face à la dépréciation du prix des produits vivriers, à l'augmentation du coût de la main d'oeuvre et à celui de la vie dans la région, l'élevage extensif s'est imposé comme la seule spécialisation qui permette la reproduction élargie des exploitations non irriguées. Mais un tel processus de spécialisation doit désormais s'effectuer dans un espace saturé, où le prix de la terre et celui des fourrages ne cessent de progresser. Les retards d'accumulation sont devenus définitifs et seuls la culture ou le trafic de stupéfiants permettent à un petit nombre d'inverser les mécanismes de différenciation qui sont en cours. Les autres, l'immense majorité des producteurs minifundistes, ne semblent avoir d'autre choix que la double-activité et une subordination totale aux éleveurs à qui ils fournissent les chaumes consommés par le bétail. Pour combien de temps? Le seuil de reproduction ne cesse de se déplacer vers des superficies de taille croissante et les dollars de l'émigration ne suffiront pas à permettre l'installation d'une nouvelle génération sur des exploitations encore plus petites. Le processus d'expulsion devrait donc s'accélérer et avec lui les mécanismes de reconcentration foncière. Peu à peu, le paysage social des Terres Chaudes évolue vers la forme qu'il avait à l'aube de la Réforme Agraire...

CONCLUSIONS

Malgré les transformations économiques et politiques enregistrées depuis plus d'un siècle, les mécanismes de différenciation sociale et de marginalisation ne se sont donc guère modifiés: l'histoire agraire des Terres Chaudes semble se répéter sous l'intervention d'acteurs dont le rôle et la physionomie ont peu évolué au long de cette période. Un siècle après la dissolution des communautés indiennes, qui servit de détonateur à un processus de concentration foncière sans précédent, les conditions économiques et sociales paraissent à nouveau réunies pour que se répète un tel phénomène. Le petit peuple des ejidos et des ranchos d'élevage risque fort d'être emporté par une crise qui sape les bases de l'économie paysanne, tout comme les bouleversements politiques et économiques du Porfiriato (ruine de la production indigène de coton et de cotonnades, lois de "désamortisation") précipitèrent la paupérisation et la marginalisation de la société indigène. La Réforme Agraire des années 1930-1950 a certes permis de redistribuer la propriété foncière. Mais elle n'a en rien modifié les mécanismes de différenciation et de subordination qui régissaient cette société agraire. Ceux-ci n'ont cessé de fonctionner, se renforçant à l'occasion de chaque crise dont ils accélèrent et amplifient les effets.

L'analyse historique nous renvoie surtout l'image d'une société "agie" de tout temps depuis l'extérieur; celle d'un système agraire dont le développement n'a jamais été autonome. Il s'agit d'un caractère commun à l'ensemble des économies latino-américaines, mais qui trouve dans les Terres Chaudes une expression presque caricaturale. Depuis les déplacements de populations organisés par l'Etat tarasque pour s'assurer le contrôle de ses circuits d'approvisionnement, jusqu'à l'implantation des *brokers* et des compagnies melonnières nord-américaines, en passant par l'expansion des grands domaines et la Réforme Agraire, les politiques définies à Tzintzuntzan, México ou Washington, et des acteurs ou des capitaux extérieurs à la région ont induit ou imposé les transformations subies par cette société. Et depuis plus de 500 ans, l'emprise de ces agents extérieurs n'a cessé de croître.

Une telle emprise était évidente au XVe siècle, quand l'Etat tarasque a organisé le peuplement de la région, imposé aux paysans déportés le tribut de coton et de cacao, et le travail obligatoire dans les mines d'or et de cuivre. Elle n'a pas été moindre lorsque les immigrants métis venus de l'Altiplano ont mis en place au XVIIIe siècle un système d'exploitation reposant sur l'appropriation privée du sol, la culture attelée, l'introduction de nouveaux rapports de production (fermage et métayage) et l'association de la canne à sucre et de l'élevage extensif. La diffusion progressive des éléments de ce système de production au sein des communautés indiennes n'a pas empêché les spoliations et leur disparition au profit des éleveurs métis. Cette dépendance s'est encore vérifiée lorsque le fractionnement des grands domaines a donné aux industriels du centre du pays (fabriquants d'huile et raffineries de sucre) l'occasion de s'appuyer sur une nouvelle bourgeoisie agraire pour extorquer à la paysannerie ejidale son surplus agricole et exploiter sa force de travail. Un système de production reposant sur la culture du sésame et les migrations saisonnières s'est mis alors en place, les "hirondelles" devenant la figure centrale de la société agraire des Terres Chaudes.

La soumission aux acteurs économiques extérieurs n'a cessé de croître depuis et a précipité la crise des systèmes de production nés de la Réforme Agraire. La chute des prix agricoles, la spécialisation vers l'élevage de bœufs ou le maraîchage, les conditions du

trafic de drogue ou de l'émigration clandestine ne peuvent être analysées qu'en fonction des conditions particulières de l'économie nord-américaine (productivité des céréaliers, demande en main d'oeuvre bon marché, en jeunes bovins ou en fruits frais). Si la frontière se ferme aux exportations de broutards¹ ou de melons, les capitaux qui stimulent ces productions abandonneront la région dans un état de sinistre. Si la répression contre l'émigration clandestine ou la culture de marihuana s'intensifie davantage, les petits paysans qui survivent grâce à ces deux activités risquent fort de disparaître en tant que producteurs indépendants. L'économie des Terres Chaudes fonctionne désormais dans les espaces que lui a assignés sa voisine nord-américaine, et aux conditions fixées par celle-ci.

Ici encore, cette insertion forcée dans la division internationale du travail ne constitue en rien une particularité des Terres Chaudes. Mais elle a eu lieu dans des conditions et avec des conséquences similaires à celles qui accompagnèrent le développement du marché national à la fin du XIXe siècle. Et c'est la spécialisation vers l'élevage extensif que l'on trouve au centre des mécanismes d'accumulation différentielle, de paupérisation et de concentration foncière qui caractérisent les grandes étapes de l'histoire agraire depuis la colonisation espagnole. Il y a plus de 300 ans, les troupeaux bovins ont été le vecteur de l'expansion métisse au détriment des communautés indiennes. Pour pouvoir résister à leur poussée, les indiens ont dû assimiler les éléments du système de production métis, en particulier la culture attelée et l'élevage bovin, qui devinrent des outils d'appropriation des terres communautaires. On retrouva plus tard les grands éleveurs contrôlant les réseaux d'usure qui permirent l'émergence et l'expansion des très grands domaines à la fin du siècle dernier. Leur pouvoir, un temps remis en question par la Réforme Agraire, s'est vite réaffirmé lorsque le bétail s'est avéré être le meilleur instrument de contrôle sur la terre et la production agricole des ejidos, au travers des locations d'attelages et du crédit qui leur était lié. L'élevage représentait alors la seule façon d'accéder aux rentes découlant du droit de vaine pâture et de l'utilisation des parcours indivis. Enfin, les grands éleveurs sont à l'origine du mouvement d'enclosures et d'appropriation foncière qui s'est étendu à l'ensemble des ejidos, en un phénomène semblable à celui qui accompagna la dissolution des communautés indiennes il y a une centaine d'années.

Au long de cette histoire, les éleveurs ont donc mis à profit les écarts de productivité et d'accumulation, qui leur donnaient un avantage définitif sur la petite paysannerie, pour accroître leur contrôle sur les moyens de production et s'approprier les rentes qui en découlent. Les efforts des petits producteurs se sont donc visés de tous temps l'acquisition de têtes de bétail permettant une semblable spécialisation vers l'élevage. Mais la chute des prix agricoles et la très forte pression sur l'espace agro-pastoral ont réduit à néant cet espoir: les retards d'accumulation enregistrés depuis des lustres sont devenus définitifs et la survie des exploitations minifundistes est cette fois directement mise en question. A moins de disposer de terres irriguées, seule la production extensive de broutards procure désormais une rémunération du travail qui permette la reproduction élargie des exploitations. Les systèmes de production sont entraînés dans une spirale d'extensification qui exclue un nombre croissant de laissés pour compte: à mesure que chutent les revenus paysans, les mécanismes de paupérisation, expulsion et concentration foncière s'accélèrent.

Des secteurs importants de la paysannerie auraient pourtant intérêt à intensifier leur système de production pour peu que les moyens leur en soient donnés. Sur des surfaces aussi réduites, les seules alternatives pour les paysans minifundistes résident dans la double activité, les migrations temporaires, ou dans l'augmentation du revenu obtenu à l'hectare. Le changement technique et les retombées de la seconde Révolution Agricole (moto-mécanisation, emploi d'engrais et de semences sélectionnées...), qui étaient censés y parvenir, n'ont pourtant pas permis d'élever de façon significative les rendements (la hausse

¹ même si les broutards nés dans les Terres Chaudes sont engraisés au Mexique, ce sont les exportations vers les USA qui déterminent le niveau des prix pour la viande bovine (voir le quatrième chapitre).

moyenne de 20% observée dans la région pour le maïs n'a en rien permis de compenser la chute des prix au producteur enregistrée depuis 30 ans). L'irrigation et la production maraîchère offrent certes les moyens d'une telle intensification. Mais la superficie irriguée plafonne à quelques centaines d'hectares sur la rive droite du Balsas et il sera difficile de l'étendre davantage.

Pour briser le cycle d'accumulation différentielle et de paupérisation, seule une révision radicale de la politique des prix pratiquée depuis plus de 30 ans peut permettre de redresser l'économie paysanne. L'ouverture des frontières aux importations de maïs et de soja nord-américains a précipité la ruine de la production alimentaire au Mexique. Dans les Terres Chaudes, l'absence d'alternatives et la valeur accordée aux chaumes ont permis de maintenir la production de maïs, mais ce sont les éleveurs qui en assurent une part de plus en plus élevée et la destinent à l'alimentation du bétail. Et l'application du gouvernement mexicain à mener à bien les ajustements structurels réclamés par le F.M.I., sa récente adhésion au G.A.T.T., ne laissent entrevoir aucune modification de cette politique.

Si l'on veut permettre à une famille disposant d'un lopin de 5 hectares de se maintenir au niveau du seuil de reproduction (revenu annuel de 800 dollars), il serait pourtant nécessaire d'élever le prix de garantie du maïs d'au moins 70%¹. Et pour que l'exploitation atteigne ce seuil sans avoir à vendre ses fanes et qu'elle puisse ainsi conserver intactes ses réserves fourragères, l'augmentation des prix devrait dépasser 120%. C'est la limite à atteindre si l'on veut permettre l'acquisition de bétail à ce type de producteur. Mais si l'on envisage la reproduction élargie de l'ensemble des paysans minifundistes, c'est à dire de tous ceux qui disposent d'une superficie comprise entre 3 et 6 hectares, c'est à un niveau supérieur à 1 100 000 pesos (ou 440 dollars) qu'il faudrait élever le prix de la tonne de maïs; c'est à dire multiplier par presque trois celui qu'elle avait en 1989. Une telle mesure justifierait à son tour l'emploi de plus grandes quantités d'engrais et d'une main d'œuvre plus importante, puisque la productivité marginale de ce travail en serait considérablement accrue. Et la progression des rendements serait sans doute beaucoup plus sensible qu'à l'issue de 30 années de diffusion du changement technique, au travers d'un crédit que peu de producteurs parviennent à rembourser.

Le relèvement des prix au producteur doit rendre possible une relance de la politique de crédit agricole; l'élévation du revenu des paysans constituant à son tour la meilleure garantie de recouvrement des prêts de campagne. Il est pourtant évident que sans une réforme du système de crédit public, la portée d'une telle relance sera limitée. Les producteurs doivent disposer d'une plus grande liberté pour l'acquisition d'intrants, la prise d'une assurance ou la vente de leurs récoltes. Surtout, il est indispensable que les réserves de Banrural soient accrues, que les versements au paysan aient lieu avant la date des travaux qu'ils sont censés financer, et que leur distribution au long du cycle agricole soit mieux répartie (actuellement, la tranche la plus faible est versée en fin de cycle, lorsque les besoins du producteur sont les plus élevés). Enfin, des prêts relais doivent être accordés pour permettre au producteur de faire face aux éventuels trous de trésorerie sans avoir à recourir aux services des usuriers locaux. Tout cela demeurera irréalisable si l'on n'éradique pas d'abord la corruption qui s'est généralisée dans l'administration régionale, et il s'agit sans doute de la réforme la plus difficile à mettre en oeuvre.

Les prêts de campagne ne doivent pas concerner uniquement les productions de maïs, sorgho ou sésame, mais aussi celles, comme le piment ou l'arachide, qui sont plus confidentielles à l'échelle de la région, mais tiennent un rôle essentiel dans le système d'exploitation de certaines catégories de producteurs. Il importe également que le crédit public prenne en charge le financement des cultures maraîchères de tomates, pastèques ou melons, de façon à briser le monopole détenu par les grossistes de México ou les exportateurs nord-américains, et à permettre l'augmentation des prix qu'ils imposent sur un

¹ ce calcul et les suivants sont réalisés à partir des évaluations établissant le revenu monétaire en fonction de la superficie cultivée pour différents systèmes de cultures, qui figurent en appendice IX.

marché captif. Les risques de non recouvrements des grosses sommes qu'exigent ces productions sont souvent invoqués pour justifier le désengagement de Banrural en ce domaine. Nous avons pourtant vu que les compagnies exportatrices de melon s'assurent de ces remboursements au travers des associations locales de producteurs. Il serait donc aisé de s'appuyer sur les structures existant déjà pour généraliser le crédit et l'étendre à l'ensemble des productions maraîchères.

Une politique de relance du crédit et de révision des prix de garantie ne permettra pourtant de rééquilibrer le paysage social que dans la mesure où elle sera accompagnée d'une redistribution foncière. Cette mesure doit d'abord concerner les ejidos, où l'appropriation anarchique des parcours s'est effectuée au profit exclusif des oligarchies locales. Les terrains indivis, qui ont joué un rôle déterminant dans le processus d'accumulation différentielle, sont devenus l'enjeu principal des conflits opposant les paysans minifundistes et les éleveurs, et constituent de nos jours la seule soupape au grave problème de pression foncière qui se creuse dans tous les ejidos. Seul leur fractionnement et une redistribution égalitaire (et non plus en fonction du capital accumulé par chacun et de sa capacité à financer la pose de clôtures) permettrait d'alléger ces problèmes. Une telle mesure viserait à constituer des exploitations d'une quinzaine d'hectares, dont la superficie permettrait l'entretien d'un troupeau bovin de 10 à 15 têtes, et une certaine autonomie en matière de fourrages. La marge d'accumulation des paysans minifundistes en serait sensiblement accrue et permettrait la formation d'une "classe moyenne", correspondant à grands traits aux exploitations de polyculture-élevage qui forment le groupe (E) de la typologie.

Si l'on veut que cette mesure bénéficie à l'ensemble des paysans minifundistes, qu'ils soient ejidatarios ou tenanciers d'un rancho d'élevage, il est peu probable que les parcours ejidales constituent un fonds de réforme agraire suffisant. L'évaluation de la superficie disponible et de la population qui pourrait en bénéficier est impossible sans un recensement exhaustif. Le dernier recensement agricole a eu lieu en 1970, et ne permet même pas une telle estimation. Selon ses données, la superficie totale des parcours représenterait environ 130 000 hectares. Mais une grande partie de ces terrains a été colonisée, défrichée et mise en culture par de petits paysans depuis des dizaines d'années, et une portion non moins significative est probablement constituée de versants rocheux dont la valeur en tant que pâturages est presque nulle. La réforme agraire doit donc également toucher les grands domaines d'élevage où les niveaux de production sont les plus faibles. Cela concerne en premier lieu les ranchos de l'oligarchie, qui se trouvent pour la plupart au dessus des seuils d'expropriation définis par la loi de Réforme Agraire. Mais dans bien des cas, les divisions fictives ou réelles entre héritiers et les coefficients de pâturage complaisants établis par les pouvoirs publics protègent les propriétaires. Ces critères d'utilisation du sol et les seuils d'expropriation ont été établis afin de permettre aux grands éleveurs d'intensifier leurs systèmes de production sans que leur droit de propriété ne soit remis en question. Une telle intensification n'a pas eu lieu et nous avons vu qu'aucun des grands propriétaires n'a réellement intérêt à l'entreprendre. Dès lors la révision à la baisse des seuils d'expropriation jusqu'à une superficie de 250 ou 300 hectares se justifie pleinement. Même si la plupart des terrains affectés sont accidentés ou pentus, le fonds ainsi constitué devrait permettre l'installation du plus grand nombre dans des conditions de productivité satisfaisantes.

Il importe cependant de ne pas répéter l'erreur qui fut commise lors de la Réforme Agraire des années 1930-1950, et de fournir un capital d'exploitation suffisant aux unités ainsi créées. Des crédits permettant l'achat de bétail et de barbelés doivent être accordés pour éviter que ne se reproduisent les mécanismes de subordination décrits au long du troisième chapitre.

Sur des exploitations d'une taille de 15 hectares, où le bétail serait appelé à stationner toute l'année, l'intensification des systèmes d'élevage devient aussi une

nécessité. Nous avons vu qu'il est possible, avec un investissement limité à la pose de quelques clôtures, d'instaurer un pâturage tournant et d'élever sensiblement les chargements en bétail. La diffusion de techniques simples de fenaison pourrait être rapide sur de petites exploitations, d'autant que la longue saison sèche permet un stockage facile du fourrage coupé. Enfin des lignes de crédit doivent permettre de contourner le monopole des grands maquignons sur les ventes d'aliments concentrés, d'urée ou de mélasse et faciliter l'acquisition de petits moulins à fléaux destinés à broyer les chaumes. Dans un autre ordre d'idées, la concentration des animaux sur une surface réduite rend plus aisé le parage de nuit et les transferts de fumier sur les parcelles cultivées. Elle simplifie enfin les opérations de traite en saison des pluies, lorsque la production des vaches est la plus élevée. Les conditions d'une augmentation des revenus à l'hectare et par actif peuvent donc être mise en place, qui freineraient considérablement les mécanismes de différenciation et d'expulsion. On peut aller plus loin encore, en envisageant la construction d'enclos dans chaque village, où les taurillons pourraient être rassemblés et vendus par lots, ce qui faciliterait les transactions avec les grands maquignons et permettrait d'élever le niveau des prix offerts aux plus petits éleveurs.

Une redistribution plus égalitaire de la terre, le relèvement des prix de garantie et la mise en place d'une politique de crédits ciblés devraient donc créer les conditions d'une véritable intensification et permettre la reproduction élargie des petites exploitations. Appliquées séparément, aucune de ces mesures ne permettrait pourtant d'enrayer les mécanismes d'expulsion et de concentration foncière. Si rien n'est fait très rapidement, les écarts d'accumulation entre éleveurs et paysans minifundistes ne cesseront de croître, et la situation des plus démunis de se dégrader. Depuis plus de 50 ans, seules les migrations saisonnières et la double activité ont permis la survie d'une paysannerie importante. Celle-ci semble pourtant avoir atteint un seuil de rupture. La crise de la production vivrière, l'extensification des systèmes d'exploitation hors des terrains irrigués menacent désormais directement sa reproduction. A défaut de donner aux petits producteurs les moyens d'intensifier leurs systèmes d'exploitation et de multiplier leurs revenus, les vaches pourraient très bientôt avoir chassé de la région les dernières "hirondelles". Et il est peu probable que celles-ci fassent le printemps dans les bidonvilles d'Acapulco ou de México...

Liste des illustrations.

Cartes:

| | |
|---|-----|
| Carte I: Une position enclavée sur le Tropique Sec mexicain. | 4 |
| Carte II: Les Terres Chaudes: topographie et voies de communication. | 7 |
| Carte III: Géologie des Terres Chaudes. | 9 |
| Carte IV: Les Terres Chaudes dans l'empire tarasque. | 21 |
| Carte V: La paroisse de Cutzio en 1765. | 35 |
| Carte VI: Echanges avec l'Altiplano et migration métisse au XVIII ^e siècle. | 39 |
| Carte VII: L'apogée des grands domaines: le paysage foncier des Terres Chaudes autour de 1920. | 57 |
| Carte VIII: Pluviométrie et humidité du sol dans les Terres Chaudes. | 61 |
| Carte IX: Principales voies de communication et essor du commerce régional au début du XX ^e siècle. | 77 |
| Carte X: Migrations et commerce saisonniers, les activités de contre-saison vers 1960. | 116 |
| Carte XI: Les Terres Chaudes et leurs principaux débouchés commerciaux en 1988. | 145 |
| Carte XII: Essor de la superficie irriguée et nouvelles productions agricoles, 1970-1989. | 194 |

Figures

| | |
|--|-----|
| Figure I: L'exploitation du milieu physique dans les Terres Chaudes au début du XVI ^e siècle (profil topographique). | 19 |
| Figure II: Les petits systèmes d'irrigation employés dans les Terres Chaudes vers 1930. | 65 |
| Figure III: Profil topographique d'une propriété des Terres Chaudes au début du XX ^e siècle. | 73 |
| Figure IV: Calendrier fourrager d'un rancho des Terres Chaudes dans la première moitié du XX ^e siècle. | 73 |
| Figure V: Occupation de l'espace dans un ejido des Terres Chaudes autour de 1960 (profil topographique). | 123 |
| Figure VI: Calendrier fourrager dans un ejido de la plaine alluviale en 1988. | 172 |
| Figure VII: Calendrier d'occupation de l'espace agro-pastoral dans un ejido de la plaine alluviale en 1988. | 173 |
| Figure VIII: Occupation et appropriation de l'espace dans un ejido où sont implantées les compagnies exportatrices de melon. | 204 |
| Figure IX: Calendrier fourrager dans une grande exploitation d'élevage. | 238 |
| Figure X: Calendrier fourrager sur une exploitation ejidale de taille moyenne. | 244 |
| Figure XI: Calendrier fourrager sur une exploitation irriguée disposant de trois parcelles. | 250 |

Graphiques:

| | |
|---|----|
| Graphique I: Caractéristiques climatologiques des Terres Chaudes. | 9 |
| Graphique II: La chute démographique dans les Terres Chaudes 1520-1630. | 26 |
| Graphique III: Participation de la population "de raison" dans l'évolution démographique au sud-est du Michoacán entre 1580 et 1765. | 32 |

| | |
|--|-----|
| Graphique IV: Evolution comparée des population des Terres Chaudes et de l'Etat du Michoacán entre 1870 et 1930. | 49 |
| Graphique V: Répartition de la terre entre propriétaires fonciers en 1930. | 58 |
| Graphique VI: Bilan hydrique dans la période de développement végétatif des cultures (15 juillet-25 août). | 60 |
| Graphique VII: Superficie totale distribuée dans les Terres Chaudes, 1930-1960. | 82 |
| Graphique VIII: Evolution des prix moyens au producteur du maïs et du sésame, et du prix de la viande à México 1930-1955. | 92 |
| Graphique IX: Evolution de la superficie cultivée entre 1920 et 1960. | 96 |
| Graphique X: Ventes mensuelles de bétail à l'extérieur des Terres Chaudes (1984-1987). | 146 |
| Graphique XI: Destinations des brouillards nés dans les Terres Chaudes (moyenne 1986-1988). | 147 |
| Graphique XII: Moyennes nationales des prix au producteur du maïs et du sésame, et prix de la viande à México 1960-1988. | 150 |
| Graphique XIII: Evolution des superficies de sésame, maïs et sorgho et de la population bovine 1930-1988. | 154 |
| Graphique XIV: Répartition de la propriété foncière privée dans les municipes de Tiquicheo et de Huetamo en 1988. | 181 |
| Graphique XV: Répartition du bétail déclaré dans les municipes de Huetamo et San Lucas en 1988. | 183 |
| Graphique XVI: L'expansion de la culture du melon pour l'exportation dans la région du Moyen Balsas (1979-1989). | 195 |
| Graphique XVII: Participation directe des compagnies exportatrices à l'essor de la superficie melonnière dans la région de Huetamo (1983-1989). | 199 |
| Graphique XVIII: Evolution des prix du melon pour l'exportation proposés au Michoacán entre 1982 et 1988. | 208 |
| Graphique XIX: Evolution comparée de l'indice des salaires agricoles et de ceux des prix des produits de l'agriculture et de l'élevage. | 219 |
| Graphique XX: Représentation des revenus par actif familial permis par les différents systèmes de culture considérés. | 224 |
| Graphique XXI: Productivité du travail permise par les différents systèmes de production. | 230 |

Tableaux:

| | |
|---|-----|
| Tableau I: Les concessions de terres au XVI ^e siècle, une comparaison Terres Chaudes-Altiplano. | 23 |
| Tableau II: Évolution de la population des Terres Chaudes sur les deux rives du Balsas entre 1520 et 1870. | 26 |
| Tableau III: Croissance de la population "de raison" dans le sud-est du Michoacán entre 1580 et 1765. | 31 |
| Tableau IV: Augmentation et répartition de la population entre 1860 et 1930. | 48 |
| Tableau V: Les principaux latifundia des Terres Chaudes au milieu des années 1920. | 56 |
| Tableau VI: Evolution des prix au producteur du maïs et du sésame entre 1930 et 1960 (moyennes nationales). | 91 |
| Tableau VII: Evolution et répartition par municipes de la population employée dans le secteur commercial 1930-1960. | 95 |
| Tableau VIII: Accroissement de la superficie de sésame dans les Terres Chaudes entre 1920 et 1960. | 96 |
| Tableau IX: Temps de travaux et productivité du travail sur une parcelle labourée, une comparaison entre maïs et sésame. | 100 |
| Tableau X: Evolution de la population de quelques propriétés de la région entre 1921 et 1960. | 129 |

| | |
|--|-----|
| Tableau XI: Part des principales oléagineuses dans la composition des huiles alimentaires au Mexique (1970-1984). | 136 |
| Tableau XII: Evolution des superficies, production et rendements du sésame dans les Terres Chaudes (1960-1988). | 141 |
| Tableau XIII: Participation des grandes régions d'élevage à l'approvisionnement en viande de la ville de México en 1979. | 142 |
| Tableau XIV: Evolution du prix des taurillons à Huetamo (en pesos par kg vif) entre 1981 et 1988. | 150 |
| Tableau XV: Superficie concernée par les crédits de campagne de Banrural 1979-1987. | 158 |
| Tableau XVI: Mécanisation lourde de l'agriculture dans les Terres Chaudes 1960-1984 (nombre de tracteurs par municipe et superficie concernée). | 163 |
| Tableau XVII: Coûts comparés de l'emploi du tracteur et de la traction animale sur une parcelle de 6 hectares en 1986. | 163 |
| Tableau XVIII: Rentabilité économique de l'exploitation d'un tracteur dans les Terres Chaudes en 1986. | 165 |
| Tableau XIX: Crédits à l'équipement délivrés par les banques de la région en 1988. | 168 |
| Tableau XX: Surpâturage et pénurie de fourrages dans les Terres Chaudes (1970-1988). | 171 |
| Tableau XXI: Répartition de la propriété foncière privée dans les municipes de Tiquicheo et de Huetamo en 1988. | 181 |
| Tableau XXII: Répartition du bétail déclaré dans les municipes de Huetamo et San Lucas en 1988. | 182 |
| Tableau XXIII: Indicateurs sociaux du "niveau de bien-être" dans les Terres Chaudes en 1980. | 183 |
| Tableau XXIV: Evolution des superficies d'arachide et de piment dans les Terres Chaudes entre 1978 et 1987. | 189 |
| Tableau XXV: Evolution des superficies contrôlées par les compagnies exportatrices dans la région du Moyen Balsas (Michoacán et Guerrero, 1983-1989). | 201 |
| Tableau XXVI: Provenance des importations américaines de melons et pastèques entre 1982 et 1987. | 207 |
| Tableau XXVII: Evolution du salaire moyen des journaliers agricoles dans les Terres Chaudes entre 1981 et 1988. | 219 |
| Tableau XXVIII: Les écarts de productivité existant entre les différents groupes de producteurs. | 227 |

Appendices

| | |
|---|-----|
| Appendice I: Evaluation des niveaux de population dans les Terres Chaudes 1520-1980. | 272 |
| Appendice II: Données climatiques concernant la région des Terres Chaudes. | 276 |
| Appendice III: Bases juridiques de la tenure du sol et de la propriété foncière au Mexique: les traits marquants des lois promulguées depuis 1856. | 277 |
| Appendice IV: Evolution des prix des principales denrées agricoles produites dans les Terres Chaudes. | 279 |
| Appendice V: Coefficients de pâturage établis par l'administration agricole dans la région des Terres Chaudes. | 282 |
| Appendice VI: Les exportations de bétail depuis les Terres Chaudes. | 283 |
| Appendice VII: Rentabilité économique des principales cultures pratiquées dans les Terres Chaudes 1988-1989. | 286 |
| Appendice VIII: Contrat de location de terres passé entre la compagnie <i>American Producers</i> et l'ejido de la Quetzeria dans le municipe de Huetamo. | 291 |
| Appendice IX: Calcul des revenus monétaires par actif familial permis par différents systèmes de culture. | 293 |
| Appendice X: Localisation des enquêtes réalisées dans la région des Terres Chaudes entre décembre 1986 et mai 1989. | 295 |
| Appendice XI: Les systèmes de production étudiés dans la région des Terres Chaudes: extraits des enquêtes économiques. | 297 |
| Appendice XII: Modélisation et résultats économiques des systèmes de production étudiés dans les Terres Chaudes. | 321 |

Appendice I

Evaluation des niveaux de population dans les Terres Chaudes, 1520-1980.

Les calculs ou évaluations des niveaux de population ont été entrepris de la façon suivante pour les différentes dates de référence:

_ 1520 : à partir des données concernant le nombre d'inactifs agricoles à l'époque précortésienne (10 à 15000 soldats et fonctionnaires), une estimation par défaut de 30000 habitants sur les rives gauches du Balsas et du Cutzamala (comprenant les agglomérations de Ajuchitlàn, Tlalchapa, Cutzamala, Pungarabato, Coyuca et Ziràndaro), plus riches en ressources agricoles et minières et directement menacées militairement, a été jugée raisonnable; de même, il a été attribué une population de 15000 âmes aux plaines alluviales de la rive droite du Balsas (villages de Cutzio, Huetamo, Purechucho...) et environ 5000 habitants au piémont de l'axe néo-volcanique (Nocupétaro, Caràcuaro, Tiquicheo...), soit un total de 50000 habitants pour l'ensemble de la région, étendue aux deux rives du Balsas.

_ 1540 : les chiffres avancés s'inspirent de la *Suma de Visitas de Pueblos*, citée par E. Càrdenas de la Pena¹. Celle-ci nous donne pour les villages de Ziràndaro, Coyuca, Cutzamala, Pungarabato le nombre de 7550 adultes mariés, lequel a été porté à 9000 pour tenir compte du bourg d'Ajuchitlàn, alors le plus important de la région. Les familles indiennes ayant selon Borah et Coock 4,5 membres en moyenne au moment de la conquête², la multiplication par le facteur 2,5 nous donne le nombre de 22500 retenu ici.

_ 1580 : les *Relaciones y Memorias de la Provincia de Michoacàn*³ contiennent le nombre de tributaires des localités suivantes: Cutzio, Ziràndaro, Guayameo, Coyuca, Pungarabato, Cutzamala et Ajuchitlàn. Pour prendre en compte les villages de la rive droite du Balsas ignorés par les "Relaciones", le nombre de tributaires de Cutzio a été majoré de 50%. Ces chiffres ont ensuite été multiplié par un coefficient 3,2, nombre de membres par famille à la fin du XVI^e siècle⁴.

_ 1605 : les sources employées ici sont les *Autos de Congregaciòn de Indios* reproduits par E. de la Torre Villar⁵ pour les villages de Ziràndaro et Guayameo, Cuitzeo et Huetamo, Pungarabato, Coyuca et Cutzamala. Pour Ajuchitlàn il a été fait une extrapolation tenant compte des évolutions observées dans les autres localités. Le nombre de tributaires obtenu a été multiplié par le coefficient 3,2.

_ 1632 : il s'agit ici des documents publiés par R. Lòpez Lara⁶, lesquels concernent l'ensemble de la région s'étendant sur les deux rives du Balsas. Dans le cas des "voisins mariés", il a été appliqué un facteur quatre pour prendre en compte les familles complètes. Ce facteur correspond à l'accroissement observé dans la taille des

¹E. Càrdenas de la Pena (1980) : *Tierra Caliente. Porciòn Sureste de Michoacàn*. SAHOP. México 1980. pp. 58-59.

²W. Borah et S. Coock (1963) op. cit.

³A. Ochoa et G. Sàncchez (1985) op. cit.

⁴M. O. de Mendizàbal cité par W. Borah (1975) in *El Siglo de la Depresiòn en Nueva Espana*. Ed. Era. México 1982. p. 13.

⁵E. de la Torre Villar : *El Tropico Michoacano...* op. cit.

⁶R. Lòpez Lara (1973) : *El Obispado de Michoacàn en el Siglo XVII. Informe Inedito de Beneficios, Pueblos y Lenuas*. Fimax Publicistas. Morelia 1973.

familles par rapport à la fin du siècle précédent et cité dans la bibliographie (facteur 5 vers 1670¹).

_ 1746 : le *Theatro Americano*² offre, avec luxe de détails concernant notamment la composition ethnique des populations, un tableau très complet de la région. Il y manque malheureusement les chiffres des paroisses de Cutzamala et Ajuchitlàn. Les familles appartenant à la juridiction de Ziràndaro mais situées par A.Villasenor sur la rive droite du Balsas ont été comptabilisées dans la paroisse de Huetamo. Un facteur 4 a été appliqué au nombre de familles en référence au chiffre donné par le baron de Humboldt pour la seconde moitié du XVIIIe siècle.³

_ 1760-1765 : les chiffres avancés pour les populations de la rive gauche du Balsas sont ceux donnés par C.Morin⁴. Pour le reste de la région nous nous sommes reportés aux documents d'archives publiés par O.Mazìn et I.González⁵ en fonction des détails qu'ils offraient. Ces précieuses sources permettent en outre un aperçu de la composition et la distribution de la population sur l'ensemble du territoire des paroisses.

_ 1770 : la "Ydea de la Juridicciòn de San Juan Huetamo"⁶, aimablement communiquée par A.Ochoa, nous permet d'observer l'accroissement de population qui s'est produit à la fin du XVIIIe siècle dans la région; en particulier pour ce qui concerne les "gents de raison". Le même facteur 4 a été employé pour le nombre de tributaires ou de familles.

_ 1790 : il s'agit des mêmes chiffres donnés par C.Morin⁷. Pour parvenir à la population totale, un coefficient de 1,4 a été appliqué au nombre de communians.

_ 1822 : l'*Analisis Estadístico de la Provincia de Michoacàn*⁸ est exhaustif quant aux niveaux de population des populations des partis de Huetamo et Tacàmbaro (ce dernier pour la commune de Caràcuaro). Pour les populations de Cutzamala et Ajuchitlàn qui n'étaient pas rattachées au Michoacàn, les chiffres ont été extrapolés à partir de l'augmentation globale de population des autres communes de la rive gauche (Coyuca, Pungarabato et Ziràndaro).

_ 1860 : J.G.Romero⁹ sans atteindre la précision de Lejarza ne laisse de zones d'ombre qu'autour de certains villages de la juridiction de Huetamo et sur l'ensemble de celle de Ziràndaro. Cette lacune a été comblée comme précédemment par extrapolation à partir de l'augmentation de la population des villages voisins.

¹ W.Borah (1975) op.cit. p.94.

² A.Villasenor y Sánchez (1748) : *Parte que Corresponde a Michoacàn en la Estadística del Theatro Americano*. Morelia 1852.

³ Cité par C.Morin (1979) : *Michoacàn en la Nueva Espana del Siglo XVIII*. Fondo de Cultura Económica. México 1979. p.44.

⁴ Ibid. pp. 84-90.

⁵ O.Mazìn G. (1986) : *El Gran Michoacàn*. El Colegio de Michoacàn- Gobierno del Estado de Michoacàn. Zamora 1986. I.González S. (1985) : *El Obispado de Michoacàn en 1765*. Gobierno del Estado de Michoacàn. Morelia 1985.

⁶ "Ydea de la Juridiccion de San Juan Huetamo. Extendida por persona comisionada que fue Dr Joseph Antonio Calderòn". AGN Historia. Tomo 73.

⁷ Op. cit. pp.84-90 et 91.

⁸ J.J.Martínez de Lejarza (1823) : *Análisis Estadístico de la Provincia de Michoacàn en 1822*. Fimax Publicistas. Morelia 1974.

⁹ J.G.Romero (1860) : *Noticias para Formar la Historia y la Estadística del Obispado de Michoacàn, Presentadas a la Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística*. in E. de la Torre Villar op. cit.

— 1870 : le *Boletín de la Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística* de 1872¹ offre les chiffres de la population de la municipalité de Caràcuaro (incluant Nocupétaro et Purungueo), et de l'ensemble du district de Huetamo. Pour évaluer le niveau de peuplement de la plaine alluviale, il a fallu, à partir de ce dernier chiffre, déduire les populations appartenant à la rive gauche du Balsas grâce à la répartition de l'ensemble de la population du district que révèlent les documents postérieurs présentés à continuation. Pour obtenir la population totale de la rive gauche, le solde du district de Huetamo a été ajouté aux chiffres donnés par les *Noticias Históricas sobre los Pueblos de Ajuchitlán, Coyuca, Cutzamala...*²

— 1882 et 1889 : les *Memorias del Gobierno del Estado de Michoacán* nous donnent dans leurs versions de 1883 et 1889 les chiffres correspondant à chaque municipalité des districts de Huetamo et Tacámbaro. Il a fallu soustraire au total de la municipalité de Huetamo ce que l'on pouvait penser équivalent à la population de Tiquicheo et ajouter celle-ci au chiffre de la municipalité de Caràcuaro pour évaluer l'implantation humaine sur le "piémont".

— 1910 : le recensement de 1910³, bien qu'extrêmement incomplet, offre cependant le montant de la population totale du district de Huetamo, circonscrit à cette époque à la rive droite du Balsas. L'évaluation concernant la population de la municipalité de Caràcuaro et de l'ensemble du "piémont", est le fruit d'une extrapolation faite à partir de l'augmentation globale de la population observée dans les districts de Huetamo et Tacámbaro et appliquée aux chiffres de 1889.

— 1921, 1930, 1940, 1950, 1960, 1970 et 1980 : les chiffres présentés sont ceux donnés par les différents recensements⁴ effectués à ces dates. La plaine alluviale a été schématiquement circonscrite aux municipes de Huetamo et San Lucas et le piémont de l'axe néo-volcanique à ceux de Caràcuaro, Nocupétaro et Tiquicheo.

¹ "Noticias Estadísticas del Distrito de Tacámbaro" et "Cuadro Sinóptico del Estado de Michoacán" in *Boletín de la Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística*, Tomo IV, 1872.

² *Noticias Históricas sobre los Pueblos de Ajuchitlán, Coyuca, Cutzamala, Coahuayutla, Petatlan, Tecpan, Atoyac*. Biblioteca Aportación Histórica. Ed. Vargas Rea. México 1947.

³ *División Territorial de los Estados Unidos Mexicanos correspondiente al Censo de 1910. Estado de Michoacán*. Secretaría de Fomento, Colonización e Industria. Dirección de Estadística. México 1910.

⁴ *Censo General de Habitantes 1921. Estado de Michoacán*. Departamento de la Estadística Nacional. México 1927.

Censo de Población 1930. Estado de Michoacán. Secretaría de la Economía Nacional. Dirección General de la Estadística. México 1933.

6o Censo de Población 1940. Michoacán. Secretaría de la Economía Nacional. Dirección General de la Estadística. México 1943.

7o Censo de Población. 6 de junio de 1950. Estado de Michoacán. Secretaría de Economía. Dirección General de Estadística. México 1952.

VIII Censo de Población 1960. Estado de Michoacán. Secretaría de Industria y Comercio. Dirección General de Estadística. México 1962.

IX Censo General de Población 1970. Estado de Michoacán. Secretaría de Industria y Comercio. Dirección General de Estadística. México 1971.

X Censo de Población y Vivienda 1980. Tomo 16. Secretaría de Programación y Presupuesto. INEGI. México 1983.

Tableau I: Evolution de la population de la région sud-est du Michoacàn 1520-1980.

| Années | Plaine alluviale | Piémont | Total Terres Chaudes |
|--------|------------------|---------|----------------------|
| 1520 | 15 000 | 5000 | 20 000 |
| 1580 | 4500-5000 | ? | ? |
| 1605 | 1800 | ? | ? |
| 1632 | 1400 | 750 | 2150 |
| 1746 | 2830 | 400 | 3230 |
| 1765 | 3125 | 1835 | 4960 |
| 1770 | 4050 | 1720 | 5770 |
| 1790 | 4830 | 3100 | 7930 |
| 1822 | 6700 | 1250 | 7950 |
| 1860 | 12 000 | 6400 | 18 400 |
| 1870 | 15 300 | 6715 | 22 015 |
| 1882 | 19 500 | 8300 | 27 800 |
| 1889 | 21 100 | 6110 | 27 210 |
| 1910 | 30 500 | 9900 | 41 400 |
| 1921 | 33 100 | 17 577 | 50 677 |
| 1930 | 32 700 | 17 878 | 50 578 |
| 1940 | 30 208 | 18 956 | 49 164 |
| 1950 | 33 158 | 20 942 | 54 100 |
| 1960 | 37 361 | 26 220 | 63 581 |
| 1970 | 45 842 | 31 181 | 77 023 |
| 1980 | 52 668 | 34 686 | 87 354 |

Le calcul de l'accroissement de la population blanche et métisse, c'est à dire des "gens de raison" (Tableau III), présente de sérieuses difficultés pour les XVI^e et XVII^e siècles. Les *Relaciones* tout comme *El Obispado de Michoacàn en el Siglo XVII* sont muets quant à la composition ethnique des populations. Mais y figurent certaines indications sur les terrains qui ne sont plus sous le contrôle des communautés, "estancias" de bétail, "ranchos" etc. A chaque fois, il a été considéré une moyenne de deux familles "de raison" et appliqué un coefficient de 5 à 6 qui correspond aux dimensions attribuées par Borah aux familles blanches à cette époque¹. L'extension de ce raisonnement à l'ensemble de la région a été affaire de bon sens prenant en compte la nature des terrains et l'attraction qu'ils pouvaient exercer sur une population pionnière. Les chiffres correspondant au XVIII^e siècle sont beaucoup plus fiables puisqu'ils sont directement tirés des documents détaillés publiés dans *El Gran Michoacàn* et *El Obispado de Michoacàn en 1765* ou de la *Ydea de la Juridiccion de San Juan Huetamo*, précédemment cités.

¹ W.Borah (1975) p.22.

Appendice II

Données climatiques concernant la région des Terres Chaudes.

Les données présentées à continuation ont été employées pour la réalisation des graphiques VI et VII. Elles proviennent du centre régional de la Secretaria de Agricultura y Recursos Hidraulicos (SARH) de Ciudad Altamirano. En dépit des imprécisions et du laxisme qui accompagnent généralement la collecte de telles données, il s'agit là de la base la plus fiable dont nous puissions disposer. Elles ont en outre le mérite de concerner des périodes suffisamment longues pour établir des moyennes significatives: de 1973 à 1983 à Aratichanguio, 17 ans pour la station de Tiquicheo (bien que les bornes n'aient pu en être précisées, elles s'étendent très probablement de 1970 à 1986), 30 ans, de 1944 à 1973 pour Huetamo. Si le choix de cette dernière station pour représenter la plaine du Balsas ne peut être discuté, un site plus septentrional aurait certainement mieux convenu pour le piémont ou la partie orientale de la région (Aratichanguio se trouve sur la rive gauche du fleuve). L'absence d'autres stations a fait loi en l'occurrence. Il a malheureusement été impossible de retrouver les séries de données ayant servi de base à ces moyennes. De ce fait, et bien qu'elle eût présenté un intérêt certain pour souligner l'irrégularité du climat, aucune analyse de variance n'a pu être réalisée.

Données climatologiques des stations de Huetamo et de Tiquicheo:

| Mois | Jan. | Fev. | Mar. | Avr. | Mai | Juin | Jlt | Aout | Sep. | Oct. | Nov. | Déc. |
|-----------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|
| Huetamo | | | | | | | | | | | | |
| Tm | 26 | 28 | 29,9 | 31,5 | 33,1 | 31,2 | 29,5 | 29 | 28,5 | 29 | 28,3 | 26,7 |
| P. | 6,9 | 2,2 | 0,9 | 3,5 | 20,4 | 164,6 | 182,9 | 190,9 | 174,9 | 61,2 | 13,6 | 7,3 |
| ETP | 123,2 | 131,6 | 165,6 | 79,2 | 197,2 | 184,8 | 176,4 | 170,9 | 155,4 | 152,4 | 138,2 | 128,3 |
| Hs | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 21,6 | 33,7 | 36,3 | 0 | 0 | 0 |
| Jp | 0,9 | 0,2 | 0 | 0,5 | 2,2 | 12,1 | 14,7 | 12,5 | 11,6 | 5,5 | 1,1 | 0,5 |
| Tiquicheo | | | | | | | | | | | | |
| Tm | 23,8 | 25,5 | 27,7 | 29,8 | 31,7 | 28,4 | 27,1 | 26,8 | 27 | 25,4 | 26 | 23,8 |
| P. | 14,4 | 2,7 | 0,7 | 5,4 | 21,6 | 157,2 | 208,4 | 198,7 | 192,1 | 64,6 | 9,4 | 3,6 |
| ETP | 93,9 | 114,6 | 146,3 | 166,1 | 189,8 | 174 | 161 | 152,5 | 137,7 | 127,3 | 114,6 | 95,9 |

Tm: température moyenne

P. : précipitations

ETP: évapotranspiration potentielle

Hs: humidité accumulée dans le sol

Jp: nombre de jours de pluie

Pour l'étude de la courte sécheresse du mois d'août, dénommée "canicule" dans les Terres Chaudes, des moyennes par périodes de cinq jours ont été utilisées. Nous nous sommes référés à la station d'Aratichanguio, située légèrement hors de la zone d'étude, mais qui est la seule à être représentative de la partie sud-orientale de celle-ci, là où le phénomène de la canicule est le plus aigu.

Bilan hydrique au cours de la période de développement végétatif du maïs:

| Mois | Juillet | | | | Août | | | | |
|------------|---------|------|------|------|------|------|------|------|------|
| Jours | 15 | 20 | 25 | 30 | 5 | 10 | 15 | 20 | 25 |
| Précip. mm | 27,4 | 26,7 | 24,9 | 35,9 | 19,2 | 20,8 | 32,2 | 20,6 | 48,1 |
| ETP | 25,4 | 23 | 27 | 30 | 25,2 | 24,6 | 21,2 | 22,6 | 22,4 |
| P-ETP | 2 | 3,7 | -2,1 | 5,9 | -6 | -3,8 | 11 | -2 | 25,7 |

Appendice III

Bases juridiques de la tenure du sol et de la propriété foncière au Mexique: les traits marquants des lois promulguées depuis 1856.

1- La loi de "désamortissement" foncier de juin 1856:

"La propriété des individus ne peut être occupée sans leur consentement, si ce n'est pour cause d'utilité publique et après indemnisation (...) aucune corporation civile ou ecclésiastique, quelque soit son caractère, dénomination ou objet, n'aura capacité légale pour acquérir en propriété ou administrer pour soi des biens-fonds, à l'unique exception des édifices destinés immédiatement ou directement au service ou objet de l'institution"¹.

2-L'article 27 de la constitution de 1917:

"La propriété des terres et des eaux comprises dans les limites du territoire national correspond originellement à la nation, laquelle a eu et conserve le droit d'en transmettre le contrôle aux particuliers, constituant la propriété privée.

"Les expropriations ne pourront se faire que pour cause d'utilité publique et moyennant indemnisation.

"La nation aura à tout moment le droit d'imposer à la propriété privée les modalités que dicte l'intérêt public, ainsi que celui de régenter l'utilisation des éléments naturels susceptibles d'appropriation, pour faire une distribution équitative de la richesse publique et pour veiller à sa conservation. Dans cet objectif seront dictées les mesures nécessaires pour le fractionnement des latifundia; pour le développement de la petite propriété; pour la création de nouveaux centres de population agricole avec les terres et les eaux qui leur soient indispensables; pour la promotion de l'agriculture et pour éviter la destruction de éléments naturels et les dommages que la propriété pourrait souffrir au préjudice de la société. Les villages, hameaux et communautés dépourvus de terres et d'eaux, ou qui les aient en quantité insuffisante pour les nécessités de leur population, auront droit à en être dotés, en les prenant aux propriétés les plus proches, en respectant toujours la petite propriété (...) L'acquisition des propriétés particulières nécessaires pour atteindre les objectifs exprimés ci-dessus sera considérée d'utilité publique."²

3-Ajouts à l'article 27 sous la présidence de M.Aleman (1947):

"Les propriétaires ou personnes en possession de propriétés agricoles ou d'élevage, en exploitation, à qui l'on aura délivré, ou l'on délivrera dans le futur, un certificat d'inaffectabilité, pourront promouvoir le "jugement de protection" contre la privation ou l'affectation agraire illégales de leurs terres et de leurs eaux.

"On considèrera comme petite propriété celle qui ne dépasse pas cent hectares irrigués (...) ou leur équivalent en d'autres classes de terres, en exploitation.

¹ recueilli dans *Economía Campesina y Agricultura Empresarial*. CEPAL-Siglo XXI. México 1982. p.21. La traduction a été faite par nos soins, comme celle de toutes les citations qui suivent.

² recueillis dans *El Desarrollo Agrario de México y su Marco Jurídico*. J.L.Zaragoza et R.Macias. CENIA. México 1980. Pp.27 et 29.

"Afin d'établir les équivalences, on comptera un hectare irrigué pour deux cultivables en agriculture pluviale; pour quatre de parcours de bonne qualité et pour huit de maquis ou de parcours en terrains arides.

"On considèrera de même, comme petite propriété, les superficies qui ne dépassent pas deux cents hectares exploités en agriculture pluviale ou comme parcours susceptibles d'être cultivés; cent cinquante hectares lorsque les terres sont consacrées à la culture du coton; si elles sont irriguées par des crues ou par pompage; trois cents, en exploitation, lorsqu'elles sont destinées à la culture de la banane, de la canne à sucre, du café, du sisal, du caoutchouc, du cocotier, de la vigne, de l'olivier, de la quina, de la vanille, du cacao ou des arbres fruitiers.

"On considèrera comme petite propriété d'élevage celle qui ne dépasse pas la superficie *nécessaire au maintien de cinq cents têtes de bétail bovin* ou leur équivalent des espèces mineures, dans les termes fixés par la loi, en accord avec la capacité fourragère des terrains.

"Si en raison d'ouvrages d'irrigation, de drainage ou tout autre faits par les propriétaires ou les personnes en possession d'une petite propriété à laquelle on a délivré un certificat d'inaffectabilité, on améliore la qualité des terres pour leur exploitation agricole ou l'élevage, cette propriété ne pourra être l'objet d'affectations agraires même si, en raison des améliorations effectuées, les maximas signalés ci-dessus sont dépassés, pourvu que les conditions requises par la loi soient réunies."¹

¹ *ibid.* pp.71-73.

Appendice IV

Evolution des prix des principales denrées agricoles produites dans les Terres Chaudes

Le suivi des prix des produits de l'agriculture et de l'élevage se heurte à un obstacle de taille dans la mesure où les données correspondant à la région des Terres Chaudes ne sont pas disponibles pour toute la période qui précède 1980... Il a donc été fait appel à des moyennes calculées au niveau national-avec toutes les incertitudes que cela implique- pour pouvoir couvrir les évolutions sur un long terme.

Le Tableau I concerne les trois principaux produits de la région, maïs, sésame, et viande de boeuf. Pour cette dernière variable, les prix indiqués sont ceux du marché de gros sur la place de México et peuvent donc paraître peu pertinents dans le cas d'une région qui exporte du bétail sur pied. Ils ont cependant le mérite de traduire assez fidèlement l'évolution des prix du bétail à l'échelle nationale et de constituer une donnée tout à fait fiable. Les données concernant maïs et sésame sont une moyenne nationale des prix offerts au producteur. A partir de 1980, ils correspondent à des moyennes effectuées dans l'Etat du Michoacán et constituent donc une approximation plus satisfaisante. Les prix réels sont rapportés à l'année 1972, qui fut la dernière à présenter un taux d'inflation relativement faible.

Tableau I : Evolution des prix du maïs, du sésame et de la viande de boeuf en pesos courants et réels (1972) entre 1930 et 1988.

| Années | Indice des prix (base 100 en 1972) | Maïs | | Sésame | | Viande | |
|--------|---------------------------------------|---------------|------------|---------------|------------|---------------|------------|
| | | Prix courants | Prix réels | Prix courants | Prix réels | Prix courants | Prix réels |
| 1930 | 10,3 | 78 | 757,3 | 121 | 1174,7 | 0,73 | 7,09 |
| 1931 | 9 | 48 | 533,3 | 107 | 1188,9 | 0,57 | 6,33 |
| 1932 | 8,4 | 53 | 630,9 | 121 | 1440,5 | 0,39 | 4,64 |
| 1933 | 9 | 49 | 544,4 | 152 | 1688,9 | 0,35 | 3,89 |
| 1934 | 9,5 | 52 | 547,4 | 155 | 1631,5 | 0,34 | 3,58 |
| 1935 | 9,5 | 62 | 652,6 | 157 | 1652,6 | 0,4 | 4,21 |
| 1936 | 10 | 83 | 830 | 201 | 2010 | 0,45 | 4,5 |
| 1937 | 11,9 | 118 | 991,6 | 257 | 2159,7 | 0,56 | 4,7 |
| 1938 | 12,7 | 109 | 858,3 | 220 | 1732,3 | 0,61 | 4,8 |
| 1939 | 12,5 | 104 | 832 | 301 | 2408 | 0,83 | 6,43 |
| 1940 | 12,9 | 95 | 736,4 | 296 | 2294,6 | 1,09 | 7,95 |
| 1941 | 13,7 | 102 | 744,5 | 337 | 2459,8 | 1,19 | 7,86 |
| 1942 | 15,1 | 113 | 748,3 | 398 | 2635,7 | 1,44 | 7,94 |
| 1943 | 18,2 | 174 | 956 | 556 | 3054,9 | 2,32 | 10,38 |
| 1944 | 22,4 | 251 | 1120 | 655 | 2924,1 | 3,75 | 15,04 |
| 1945 | 24,9 | 274 | 1100,4 | 835 | 3353,4 | 3,9 | 15,66 |
| 1946 | 28,7 | 298 | 1038,3 | 954 | 3324 | 4,37 | 15,24 |

| | | | | | | | |
|------|-------|------|--------|-------|--------|-------|-------|
| 1947 | 30,4 | 313 | 1029,6 | 895 | 2944,1 | 4,13 | 13,57 |
| 1948 | 32,6 | 303 | 929,4 | 1016 | 3116,6 | 4,03 | 12,45 |
| 1949 | 35,7 | 294 | 823,5 | 920 | 2577 | 4,47 | 12,51 |
| 1950 | 39 | 387 | 992,5 | 951 | 2438,5 | 4,92 | 12,6 |
| 1951 | 48,4 | 500 | 1033 | 957 | 1977,3 | 6,55 | 13,53 |
| 1952 | 50,2 | 500 | 996 | 975 | 1942,2 | 6,65 | 13,24 |
| 1953 | 49,2 | 499 | 1014,2 | 1033 | 2099,6 | 5,77 | 11,74 |
| 1954 | 53,8 | 515 | 957,2 | 1120 | 2081,8 | 5,98 | 11,12 |
| 1955 | 61,2 | 526 | 859,5 | 1182 | 1931,4 | 8,15 | 13,3 |
| 1956 | 64 | 636 | 993,7 | 1573 | 2457,8 | 8,6 | 13,43 |
| 1957 | 66,7 | 700 | 1049,5 | 1777 | 2664,2 | 9,52 | 14,27 |
| 1958 | 69,7 | 709 | 1017,2 | 1832 | 2628,4 | 10,39 | 14,91 |
| 1959 | 70,5 | 715 | 1014,2 | 1865 | 2645,4 | 11,85 | 16,8 |
| 1960 | 74 | 729 | 985,1 | 1915 | 2587,8 | 13,34 | 18,02 |
| 1961 | 74,7 | 749 | 1002,6 | 2015 | 2697,4 | 14,39 | 19,26 |
| 1962 | 76 | 762 | 1002,6 | 1982 | 2607,9 | 14,35 | 18,88 |
| 1963 | 76,5 | 942 | 1231,4 | 2037 | 2662,7 | 14,38 | 18,79 |
| 1964 | 79,7 | 945 | 1185,7 | 2068 | 2594,7 | 14,77 | 18,58 |
| 1965 | 81,3 | 959 | 1179,6 | 2090 | 2570,7 | 15,48 | 19,04 |
| 1966 | 82,3 | 918 | 1115,4 | 2101 | 2552,8 | 16,16 | 19,63 |
| 1967 | 84,7 | 940 | 1109,8 | 2455 | 2898,5 | 16,96 | 20,02 |
| 1968 | 86,3 | 934 | 1070,7 | 2456 | 2845,8 | 17,96 | 20,8 |
| 1969 | 88,5 | 894 | 1010,2 | 2517 | 2844 | 18,21 | 20,58 |
| 1970 | 93,8 | 905 | 964,8 | 2515 | 2681,2 | 19,12 | 20,38 |
| 1971 | 97,2 | 900 | 925,9 | 2585 | 2659,5 | 20,84 | 21,44 |
| 1972 | 100 | 902 | 902 | 2807 | 2807 | 22,14 | 22,14 |
| 1973 | 111,5 | 1109 | 994,6 | 3568 | 3200 | 25,88 | 23,21 |
| 1974 | 136,3 | 1463 | 1073,4 | 5490 | 4027,9 | 32,73 | 23,98 |
| 1975 | 159,3 | 1863 | 1169,5 | 5711 | 3585 | 35,6 | 22,35 |
| 1976 | 185 | 2167 | 1171,3 | 6421 | 3470,8 | 38,97 | 21,06 |
| 1977 | 233,6 | 2837 | 1214,5 | 8168 | 3496,6 | 45,4 | 19,43 |
| 1978 | 273,2 | 2912 | 1065,8 | 10805 | 3955 | 62,45 | 22,86 |
| 1979 | 321,8 | 3550 | 1103,2 | 12980 | 4033,6 | 86,18 | 26,78 |
| 1980 | 407,1 | 4791 | 1176,8 | 11210 | 2753,6 | | |

| | | | | | | | |
|------|---------|-------|--------|--------|--------|--|--|
| 1981 | 524,3 | 6425 | 1182,9 | 14524 | 2939,5 | | |
| 1982 | 826,2 | 8079 | 977,8 | 23285 | 2818,4 | | |
| 1983 | 1633,9 | 18081 | 1106,6 | 57432 | 3515 | | |
| 1984 | 2657,6 | 29620 | 1114,5 | 84022 | 3161,6 | | |
| 1985 | 4181,7 | 47941 | 1146,4 | 273554 | 6541,7 | | |
| 1986 | 7733,3 | | | | | | |
| 1987 | 17753 | | | | | | |
| 1988 | 37200,5 | | | | | | |

Sources: INEGI-INAH: *Estadísticas Históricas de México*, Tome I, pp.370, 371, 395, 396; Tome II, pp.745, 746

Banco de México S.A.: *Precios al Mayoreo, Costo de la Alimentación e Índice Nacional de Precios al Consumidor*.

El Mercado de Valores, No 6, 15 mars 1989.

SARH, Subprograma de Estudios, Información y Estadísticas Sectorial. Morelia.

Appendice V

Coefficients de pâturage évalués par l'administration agricole dans la région des Terres Chaudes.¹

Les coefficients de pâturage proposés par la commission technique sont évalués en fonction des différents types de végétation que présente la forêt tropicale caducifoliée selon les sols et l'altitude où elle est implantée. Les espèces dominantes sont, pour l'étage arboré, la parota (*Enterolobium cyclocarpum*), le pinzàn (*Pithecellobium dulce*), le huizache (*Acacia farnesiana*), le cueramo (*Cordia elaeagnoides*), la ceiba (*Ceiba pentandra*), le ciriàn (*Crescentia alata*), le capire (*Sideroxylon capiri*), le cuaulote (*Guazuma ulmifolia*), le guaje (*Leucaena glauca*), le brasil (*Haematoxylum brasiletto*), le corongoro (*Zizyphus sonorensis*), le cuachalate (*Amphytergium adstringens*) et le "hincha huevos" (*Pseudosmodium perniciosum*) et, pour la strate herbacée, la navajita banderilla (*Bouteloua curtipendula*), la grama (*Hilaria cenchroides*), l'aceitilla (*Cathastecum erectum*), le zacate colorado (*heteropogon contortus*) et *Hilaria cenchroides*. Ils correspondent à la superficie nécessaire à l'alimentation d'un bovin adulte sans apport extérieur:

| | Conditions du pâturage | | | |
|--|------------------------|-------|---------|--------|
| | Excellente | Bonne | Moyenne | Pauvre |
| Forêt tropicale moyenne sub-caducifoliée 200-1000 mètres. | 7,2 | 8,6 | 9,9 | 13,6 |
| Forêt tropicale basse caducifoliée sur sols rouges 200-1000 m. | 6,2 | 6,35 | 7,55 | 10 |
| Forêt tropicale basse caducifoliée 200-600 mètres. | 6,1 | 6,3 | 7,5 | 9,9 |

¹ il s'agit des chiffres fournis par la "Comisión Técnica Consultativa para la Determinación Regional de los Coeficientes de Agostadero". SARH, Estados de Michoacán y Colima. Pp 18-26, 43-50.

Appendice VI

Les exportations de bétail depuis les Terres Chaudes.

Les tableaux et graphiques présentés ci-dessous ont été réalisés à partir des données collectées auprès des "Associations locales d'éleveurs" (Asociaciones Ganaderas Locales) de Huetamo, San Lucas, Tiquicheo, Caràcuaro et Nocupétaro et de la "Secretaria de Fomento Agropecuario y Forestal" de l'Etat du Michoacán. Ils se basent sur les fiches de circulation que les commerçants et transporteurs de bétail doivent remettre aux administrations et associations locales pour toute expédition d'animaux hors de la région. Celles-ci sont malheureusement périodiquement brûlées et "l'Association Régionale" de Morelia qui en reçoit les copies n'échappe pas à cette pratique. Nous n'avons donc eu accès qu'aux données les plus récentes, concernant l'année 1988, peu représentative car elle correspond à une période de dépression du marché (restriction des exportations de brouillards en direction des Etats Unis provoquant un engorgement du marché national), qui succédait à une année où les ventes avaient été particulièrement élevées, ce qui amenait les éleveurs à réduire les extractions pour reconstituer leurs troupeaux. Seule l'association des éleveurs de Huetamo a pu fournir des données remontant à 1985, qui permettent de suivre sur une période plus longue les évolutions du marché. On remarquera l'importance de ce municipe où se vendent jusqu'à 50% des animaux exportés. Il rassemble certes le plus important troupeau bovin de la région, mais les maquignons de Huetamo drainent également une grande partie des brouillards de la région, notamment ceux du municipe de Tiquicheo dont les ventes apparentes sont sans commune mesure avec la taille du troupeaux (probablement près de 65 000 têtes de bétail en 1988).

Tableau I: les exportations de bétail des différents municipes des Terres Chaudes en 1988.

| | J. | F. | M. | A. | M. | Jn | Jt | A. | S. | O. | N. | D. | Total |
|-----------|------|------|------|-----|------|-----|-----|-----|------|------|------|------|-------|
| Huetamo | 1195 | 779 | 728 | 525 | 540 | 350 | 156 | 382 | 593 | 913 | 1118 | 972 | 8251 |
| San Lucas | 519 | 317 | 235 | 225 | 339 | 184 | 133 | 101 | 193 | 332 | 300 | 216 | 3094 |
| Tiquicheo | 141 | 84 | 97 | 32 | 130 | 40 | 7 | 19 | 99 | 301 | 270 | 178 | 1397 |
| Caràcuaro | 749 | 365 | 256 | 102 | 46 | 75 | 27 | 98 | 255 | 439 | 477 | 336 | 3225 |
| Nocupét. | 249 | 153 | 130 | 98 | 64 | 25 | 3 | 26 | 70 | 168 | 118 | 70 | 1174 |
| Total | 2853 | 1698 | 1446 | 982 | 1119 | 674 | 326 | 626 | 1210 | 2153 | 2283 | 1772 | 17141 |

Tableau II: les ventes mensuelles de bétail à l'extérieur du municipe de Huetamo entre 1984 et 1988.

| | 1984 ¹ | 1985 | 1986 | 1987 | 1988 | % exportations |
|-----------|-------------------|------|------|--------|------|----------------|
| Janvier | 1371 | 1484 | 1302 | 1950 | 1195 | 14,6 |
| Février | 1175 | 1455 | 1300 | 1327 | 779 | 11,6 |
| Mars | 1500 | 794 | 750 | 740 | 728 | 8,9 |
| Avril | 1036 | 730 | 342 | 323 | 525 | 5,8 |
| Mai | 1056 | 628 | 272 | 313 | 540 | 5,5 |
| Juin | 493 | 289 | 214 | 256 | 350 | 3,2 |
| Juillet | 513 | 133 | 67 | 60 | 156 | 1,8 |
| Août | 535 | 112 | 161 | 298 | 382 | 2,9 |
| Septembre | 907 | 464 | 323 | 541 | 593 | 5,6 |
| Octobre | 803 | 564 | 1172 | 2004 | 913 | 10,6 |
| Novembre | 2032 | 994 | 1753 | 2197 | 1118 | 15,8 |
| Décembre | 1068 | 1386 | 2220 | 1315 | 972 | 13,7 |
| Total | 12 289 | 9023 | 9876 | 11 324 | 8251 | 100 |

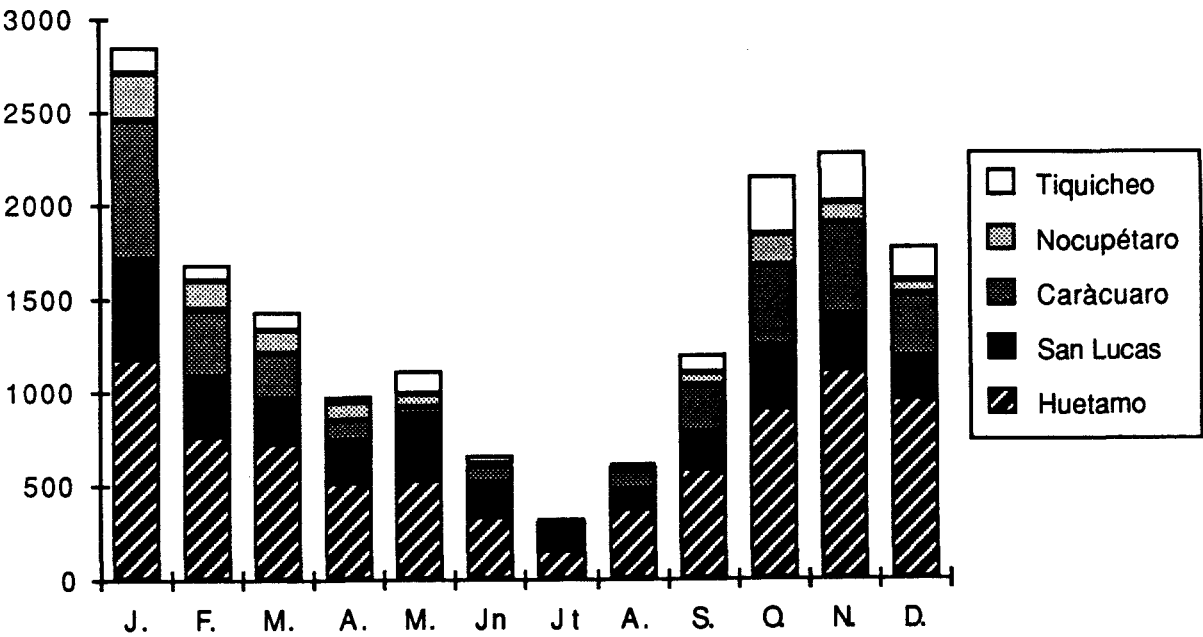
Tableau III: principales destinations du bétail exporté du municipe de Huetamo entre 1986 et 1988.

| Destination | 1986 | | 1987 | | 1988 | |
|--|-------|-----|--------|-----|-------|-----|
| | total | % | total | % | total | % |
| Bajío | 3355 | 34 | 3713 | 32 | 4597 | 56 |
| N-E Michoacán | 1260 | 13 | 878 | 8 | 1223 | 15 |
| Aguascalientes | 1131 | 11 | 2587 | 22 | 453 | 5,5 |
| Querétaro | 1170 | 12 | 778 | 7 | 386 | 4,5 |
| Huasteca | 733 | 7,5 | 522 | 4,5 | 315 | 4 |
| Altos de Jalisco | 451 | 4,5 | 254 | 2 | 8 | 0 |
| Etats du Nord (Durango, Zacatecas...) | 371 | 4 | 975 | 8,5 | 63 | 1 |
| Abattoirs (Morelia, México) | 1127 | 11 | 1364 | 14 | 865 | 10 |
| Autres destinations | 278 | 3 | 243 | 2 | 321 | 4 |
| Total | 9876 | 100 | 11 324 | 100 | 8251 | 100 |

¹ d'après S.Díaz C., T.Espinosa S., J.Mondragón U. (1985) : *Identificación de Proyectos Agroindustriales en la Región Este de Tierra Caliente, Michoacán*. Thèse professionnelle, U.A.Chapingo, Industrias Agrícolas. Chapingo 1985. p.349.

Graphique I: répartition mensuelle des ventes de bétail par municipe en 1988

têtes de bétail



Appendice VII

Rentabilité des principales cultures pratiquées dans les Terres Chaudes 1988-1989.

1- Cultures pluviales, cycle printemps-automne 1988.

| Cultures | Opération | Intrants et main d'oeuvre | Coût |
|---------------------------------|----------------------|-------------------------------|---------------|
| -Sésame | Prép. du sol | Tracteur et cultivateur | 35 000 |
| | Semis | Tracteur et cultivateur | 35 000 |
| | | 1 journalier | 12 000 |
| | | Semences | 15 000 |
| | Fertilisation | Sulfate d'am. (200 kg) | 80 000 |
| | | 1 journalier | 12 000 |
| | Buttage | 1 attelage de mules (1 jour) | 30 000 |
| | Sarclages | 8+8 journaliers | 190 000 |
| | Récolte | 140 gerbes ¹ | 140 000 |
| | Battage et transport | 3 journaliers ² | <u>45 000</u> |
| | Coût total | | 585 000 |
| | Produit brut | 350 kg de grain à 1100 \$/kg | 385 000 |
| | Revenu monétaire | | -200 000 |
| -Maïs (terres labourées) | Prép. du sol | Tracteur et charrue à disques | 70 000 |
| | | Tracteur et cultivateur | 35 000 |
| | Semis | Tracteur et cultivateur | 35 000 |
| | | 1 journalier | 12 000 |
| | | Semences | 4000 |
| | Fertilisation | Sulfate d'am. (200 kg) | 80 000 |
| | | "Triple 17" (100 kg) | 45 000 |
| | | 2 journaliers | 24 000 |

¹ la récolte du sésame est payée à la tâche, en fonction du nombre de gerbes qui sont ensuite mises à sécher dans l'attente du battage. En 1988, chaque gerbe était payée 1000 pesos.

² à partir du mois d'octobre, le salaire journalier est passé de 12 000 à 15 000 pesos dans la plus grande partie de la région.

| | | | |
|-------------------------|----------------------|---|--------------------------|
| | Buttage | 1 attelage de mules (1 jour) | 30 000 |
| | Sarclage | 7 journaliers | 84 000 |
| | Aspersion herbicide | <i>Esteron</i> (2 l.) 1 journalier | 16 000 12 000 |
| | Récolte | 6 journaliers | 90 000 |
| | Transport | 1 journalier | <u>15 000</u> |
| | Coût total | | 552 000 |
| | Produit brut | 1 tonne de grain | 400 000 |
| | | Fanes | <u>200 000</u> |
| | | Produit total | 600 000 |
| | Revenu monétaire | | 48 000 |
| -Maïs (défriche) | | | |
| | Prép. du sol | 20 jours de défriche | 240 000 |
| | Semis | 2 journaliers Semences | 24 000 4000 |
| | Aspersion herbicide | <i>Esteron</i> (2 l.) 1 journalier | 16 000 12 000 |
| | Désherbage | 4 journaliers (fauche) | 48 000 |
| | Récolte | 7 journaliers | 105 000 |
| | Transport | 1 journalier | <u>15 000</u> |
| | Coût total | | 460 000 |
| | Produit brut | 1,4 tonnes de grain | 560 000 |
| | | Fanes | <u>200 000</u> |
| | | Produit total | 760 000 |
| | Revenu monétaire | | 300 000 |
| -Sorgho | | | |
| | Prép. du sol | Tracteur et cultivateur | 35 000 |
| | Semis | Tracteur et cultivateur 1 journalier Semences | 35 000 12 000 5000 |
| | Fertilisation | Sulfate d'am. (200 kg) 1 journalier | 80 000 12 000 |
| | Buttage | 1 attelage de mules (1 jour) | 30 000 |
| | Aspersions herbicide | <i>Esteron</i> (2 l. + 2 l.) 2 journaliers | 32 000 24 000 |
| | Récolte | Moissonneuse-batteuse | 100 000 |

| | | | |
|------------------|----------------------|-----------------------------------|---------------|
| | Transport | 1 journalier | <u>15 000</u> |
| | Coût total | | 380 000 |
| | Produit brut | 1,5 tonnes de grain | 510 000 |
| | Fanes | <u>200 000</u> | |
| | Produit total | 710 000 | |
| | Revenu monétaire | | 330 000 |
| -Arachide | | | |
| | Prép. du sol | Tracteur et charrue à disques | 70 000 |
| | | Tracteur et cultivateur | 35 000 |
| | Semis | Tracteur et cultivateur | 35 000 |
| | | 3 journaliers | 36 000 |
| | | Semences | 50 000 |
| | Sarclages | 10 + 10 + 8 journaliers | 336 000 |
| | Récolte | 200 cuvettes de 5 kg ¹ | 400 000 |
| | Transport | 2 journaliers | <u>30 000</u> |
| | Coût total | | 952 000 |
| | Produit brut | 1 tonne fruits (1450 \$/kg) | 1 450 000 |
| | Revenu monétaire | | 498 000 |
| -Piment | | | |
| | Prép. des plants | 20 jours de soins et irrigation | 240 000 |
| | Prép. du sol | Tracteur et charrue à disques | 70 000 |
| | | Tracteur et cultivateur | 35 000 |
| | Plantation | Tracteur et cultivateur | 35 000 |
| | | 10 journaliers | 120 000 |
| | Fertilisation | Sulfate d'am. (200 kg) | 80 000 |
| | | "Triple 17" (100 kg) | 45 000 |
| | | 2 journaliers | 24 000 |
| | Buttage | 1 attelage de mules (2 jours) | 60 000 |
| | Sarclages | 4 x 5 journaliers | 240 000 |
| | Traitements parasit. | <i>Parathion-Tamaron</i> (5 l.) | 75 000 |
| | Récolte | 5 journaliers x 4 coupes | 300 000 |
| | Transport et séchage | 3 journaliers | <u>45 000</u> |

¹ la récolte est payée à la tâche, par cuvettes de 5 kg de fruits déterrés et détachés de la plante. Une cuvette était payée 200 pesos en 1988.

| | | |
|------------------|-----------------------------|-----------|
| Coût total | | 1 369 000 |
| Produit brut | 500 kg de piments à 4400 \$ | 2 200 000 |
| Revenu monétaire | | 831 000 |

2- Cultures irriguées, cycle automne-hiver 1988-1989.

- Tomates

| | | |
|----------------------|--|--|
| Prép. des plants | 20 jours soins et irrigation | 240 000 |
| Prép. du sol | Labour croisé avec disques Cultivateur + mise en planches | 220 000 70 000 |
| Plantation | 10 journaliers | 150 000 |
| Fertilisation | "Triple 17" (2 x 160 kg) Sulfate d'am. (160 kg) Urée (320 kg) 5 journaliers | 200 000 64 000 220 000 75 000 |
| Buttage | 1 attelage de mules (1 jour) | 45 000 |
| Sarclages | 2 x 5 journaliers | 150 000 |
| Traitements parasit. | 8 traitements | 560 000 |
| Récolte | 12 journaliers x 6 coupes | 1 080 000 |
| Transport | 4 voyages camionnette | <u>200 000</u> |
| Coût total | | 3 270 000 |
| Produit brut | 850 caisses à 6000 \$ | 5 100 000 |
| Produit net | | 1 830 000 |

- Melon¹

| | | |
|---------------|---|---------------------------------------|
| Prép. sol | Labour croisé avec disques Mise à niveau + rigoles Cultivateur + mise en planches | 320 000 70 000 70 000 |
| Semis | Traitement sol Semences hybrides Tracteur | 160 000 720 000 70 000 |
| Fertilisation | Nitrate d'am. (200 kg) Urée (500 kg) Cuivre Transport | 64 000 320 000 20 000 25 000 |

¹ Source: feuilles de comptabilité remises aux producteurs des ejidos de Cutzio et La Parota, municipale de Huetamo, en 1988; établies par la société "La Chiquita", elles ont été actualisées pour l'année 1989.

| | | |
|----------------------|---|------------------|
| Traitements parasit. | 30 produits différents | 1 430 000 |
| Irrigation | amortissement, surveillance | 250 000 |
| Main d'oeuvre | Sarclages, fertilisation, traitements et récolte | 1 180 000 |
| Transport | | <u>500 000</u> |
| Coût total | | 5 900 000 |
| Produit brut | 450 caisses export. (5 US\$) | 5 600 000 |
| | 300 caisses marché nat. | <u>4 500 000</u> |
| | Produit total | 10 100 000 |
| Produit net | | 4 200 000 |

Appendice VIII

Contrat de location de terres passé entre la compagnie *American Producers* et l'ejido de La Quetzeria (municipe de Huetamo).¹

Clauses:

Première: "L'Investisseur" fournira les semences, les fertilisants et les insecticides nécessaires, ainsi que la machinerie agricole et les opérateurs requis pour le succès de la culture, en utilisant les techniques qu'il aura choisies conformément à son expérience et à l'opinion du personnel technique de la SARH.

Seconde: Le nombre d'hectares auquel il est fait référence (...) correspond aux parcelles des ejidataires dont les noms sont détaillés dans la liste annexe; ce sont ces ejidataires qui fourniront la main d'oeuvre nécessaire pour exécuter les travaux qui leur seront assignés par "l'Investisseur".

Troisième: Pour les travaux exécutés conformément à la clause précédente, "l'Investisseur" assurera une rémunération de 7000 pesos de salaire journalier qui sera augmentée en fonction de l'évolution du salaire minimum national; les ejidataires seront obligés de respecter l'horaire de travail fixé par "l'Investisseur".

Quatrième: Dans le cas où une force de travail supérieure à celle dont la clause seconde fait référence serait requise, "l'Investisseur" et les autorités ejidales décideront qui des ejidataires de ce même ejido fourniront cette force de travail; et si celle-ci ne suffit pas, des travailleurs de la région seront engagés (...)

Cinquième: "L'Investisseur", en exécutant les travaux, donnera toute facilité aux ejidataires afin que ceux-ci assimilent la technologie de la culture du melon et qu'ils puissent réaliser eux-mêmes la dite culture après la durée de ce contrat.

Sixième: Ce contrat, valide pour le cycle de culture automne-hiver 1988-1989, pourra être prolongé jusqu'à deux cycles automne-hiver supplémentaires, à la condition que (...) l'on ne répète pas la culture du melon ou du cornichon sur les parcelles où ils auront été cultivés au cours du cycle immédiatement antérieur, et que les deux parties aient respecté le présent contrat².

Septième: Au terme de la récolte, motif de ce contrat, "l'Investisseur" s'engage à laisser les parcelles auxquelles la seconde clause se réfère proprement préparées pour la culture des produits vivriers au cours du cycle agricole suivant.

Huitième: Une fois la récolte obtenue, "l'Investisseur" paiera aux ejidataires mentionnés dans la liste annexe, et indépendamment de la clause trois, un montant de 300 pesos par caisse de melon qui ait été exportée.

Neuvième: Pour que la clause qui précède prenne effet, les ejidataires devront être présents lors de l'embarquement et de la récolte, afin de vérifier avec "l'Investisseur" ou la personne qu'il aura désignée, le nombre de caisses qui auront été embarquées.

¹ ce contrat concernait une superficie totale de 232,5 hectares pour l'hiver 1988-1989.

² les parties soulignées le sont de notre fait.

Dixième: Une fois ce contrat signé, approuvé et enregistré par le Ministère de la Réforme Agraire, "l'Investisseur" versera aux ejidataires auxquels il est fait référence dans la seconde clause, une avance de 350 000 pesos par hectare où il aura cultivé le melon et 100 000 pesos par hectare où il n'aura pas pu le faire, mais qui bénéficie de l'irrigation. Ces sommes seront décomptées, une fois la récolte effectuée et conformément à la neuvième clause.

Onzième: Les ejidataires acceptent de fournir leurs terres à "l'Investisseur" le premier juin 1988 pour le semis du melon et reconnaissent que le présent contrat ne concerne qu'un seul cycle de melon; en cas d'un deuxième semis, un autre paiement sera effectué selon l'accord auquel on sera parvenu à cette date.

Douzième: En cas de mauvaise utilisation de l'eau et du service d'irrigation, les sanctions prévues par la Loi Fédérale des Eaux seront appliquées aux ejidataires (...)

Treizième: Les termes de ce contrat, leur interprétation et leur application sont soumis aux dispositions de la Loi Fédérale de Réforme Agraire et de la Législation Fédérale sur l'Agriculture et l'Elevage (...) et en cas de conflit, le Ministère de la Réforme Agraire prendra les décisions appropriées.

Quatorzième: En accord avec la Circulaire 0117, toute pollution des eaux des canaux d'irrigation par l'utilisation ou l'application inadéquate de pesticides et autre produits chimiques, pourra motiver l'interruption du présent contrat.

le 7 mai 1988, signent les membres du Commissariat de l'ejido de La Quetzeria et Salvador Sánchez Magallon, représentant de la compagnie *American Producers*.

Appendice IX

Calcul des revenus monétaires par actif familial permis par différents systèmes de culture (milliers de pesos de janvier 1989).

1- Système sésame pur:

Produit brut: 350 kg de grain à 1100 \$: 385 000 \$

Charges fixes: cons. an. de Kl fixe (araire, tarecuas, remise): 60 000 \$

Charges proportionnelles: tracteur = 70 000 \$

engrais = 80 000 \$

semences = 15 000 \$

Valeur ajoutée (en milliers de pesos): VA = 220 SAU-60

Charges salariales: à partir de 1 hectare, CV = (SAU-1) . 350 = 350 SAU-350

Revenu monétaire: - de 0 à 1 hectare, RM = VA

- à partir de 1 ha, RM = VA - CV = 290-110 SAU.

2- Système maïs pur:

Produit brut: 1 tonne de grain à 400 \$: 400 000 \$

1 hectare de fanes: 200 000 \$

Total = 600 000 \$

Cons. an. de Kl fixe: araire, tarecuas, remise, grenier, barbelés (fanes) et pulvérisateur : 100 000 \$

Charges proportionnelles: tracteur = 105 000 \$ (labour profond tous les 2 ans)

engrais = 125 000 \$

herbicide = 16 000 \$

semences = 4000 \$

Valeur ajoutée: VA = 350 SAU-100

Charges salariales: à partir de 1 ha, CV = (SAU-1) . 240 = 240 SAU-240

Revenu monétaire: - de 0 à 1 ha, RM = VA = 350 SAU-100

- à partir de 1 ha, RM = VA-CV = 110 SAU + 140.

3- Système sorgho pur:

Produit brut: 1,2 tonne de grain à 340 \$: 410 000 \$

1 hectare de fanes: 200 000 \$

Total = 610 000 \$

Cons. an. de Kl fixe: araire, remise, barbelés, pulvérisateur: 75 000 \$

Charges proportionnelles: tracteur: 105 000 \$

engrais: 80 000 \$

buttage (tracteur) : 30 000 \$

herbicide : 16 000 \$

semences: 8000 \$

Valeur ajoutée: VA = 370 SAU- 75

Charges salariales: à partir de 1 ha, CV = (SAU-1) . 220 = 220 SAU-220

Revenu monétaire: - de 0 à 1 ha, RM = VA = 370 SAU- 75

- à partir de 1 ha, RM = 150 SAU + 145.

4- Système maïs (1/2)-sésame (1/2):

Produit brut: 1/2 PB maïs + 1/2 PB sésame = 492 500 \$

Cons. an. de Kl fixe = Cons an. maïs pur = 100 000 \$

Charges proportionnelles = 1/2 ch. p. maïs + 1/2 ch. p. sésame = 207 500 \$

Valeur ajoutée: VA = 285 SAU - 100

Charges salariales: à partir de 2 has, CV = (SAU-2) . 120 + (SAU-2) . 175 = 295 SAU - 590

Revenu monétaire: - de 0 à 2 has, RM = VA = 295 SAU - 100

- à partir de 2 has, RM = 490 - 10 SAU.

5- Système maïs (1/2)-sésame (1/4)-sorgho (1/4):

Produit brut: 1/2 PB maïs + 1/4 PB sésame + 1/4 PB sorgho = 549 000

Cons. an. de Kl fixe = cons. an. maïs pur = 100 000 \$

Charges proportionnelles = 1/2 ch. p. maïs + 1/4 ch. p. sorgho + 1/4 ch. p. sésame = 226 000 \$

Valeur ajoutée, VA = 323 SAU - 100

Charges salariales: - entre 2 et 4 has, CV = (SAU-2) . 120 = 120 SAU - 120

- à partir de 4 hectares, CV = (SAU - 2) . 120 + (SAU-4) . (55 + 87,5)
= 263 SAU - 810

Revenu monétaire: - de 0 à 2 has, RM = VA = 323 SAU - 100

- de 2 à 4 has, RM = 203 SAU + 20

- à partir de 4 has, RM = 60 SAU + 710

6- Système maïs (1/2)-sorgho (1/2):

Produit brut: 1/2 PB maïs + 1/2 PB sorgho = 605 000 \$

Cons. an. de Kl fixe = cons. an. maïs pur = 100 000 \$

Charges proportion. = 1/2 ch. p. maïs + 1/2 ch. p. sorgho = 245 000 \$

Valeur ajoutée, VA = 360 SAU - 100

Charges salariales: à partir de 2 hectares, CV = (SAU-2) . (110 + 120) = 230 SAU - 460

Revenu monétaire: - de 0 à 2 has, RM = VA = 360 SAU - 100

- à partir de 2 has, RM = 130 SAU + 375.

7- Système sorgho (1/2)-sésame (1/2):

Produit brut: 1/2 PB sorgho + 1/2 PB sésame = 487 500 \$

Cons. an. de Kl fixe = cons. an. sorgho pur = 75 000 \$

Charges proportion. = 1/2 ch. p. sorgho + 1/2 ch. p. sésame = 195 000

Valeur ajoutée, VA = 293 SAU - 75

Charges salariales: à partir de 2 has, CV = (SAU-2) . (110 + 175) = 285 SAU - 570

Revenu monétaire: - de 0 à 2 has, RM = VA = 293 SAU - 75

- à partir de 2 has, RM = 8 SAU + 495.

Appendice X

**Localisation des enquêtes effectuées dans la région des Terres Chaudes,
entre décembre 1986 et mai 1989.**

| Village ou hameau | Histoire | Histoire et S. de production | Système de production | Nombre d'enquêtes |
|------------------------------|----------|---------------------------------|--------------------------|----------------------|
| Municipe de Huetamo | | | | |
| Huetamo | 11 | 4 | 12 | 27 |
| Turitzio | 8 | 4 | 29 | 41 |
| Charàcuaro | 4 | 1 | 13 | 18 |
| Zicuiràn | 1 | 0 | 13 | 14 |
| Zirtzicuaro | 5 | 3 | 3 | 11 |
| Purechuchò | 0 | 3 | 3 | 6 |
| Las Trincheras | 1 | 2 | 3 | 6 |
| La Parota | 0 | 0 | 3 | 3 |
| Sanchiqueo | 1 | 1 | 1 | 3 |
| La Quetzeria | 0 | 0 | 3 | 3 |
| Quenchendio | 2 | 0 | 1 | 3 |
| Capeo | 0 | 1 | 1 | 2 |
| Santa María | 1 | 0 | 1 | 2 |
| San Jerònimo | 1 | 1 | 0 | 2 |
| Montecillo | 0 | 0 | 1 | 1 |
| Santiago Conguripo | 0 | 1 | 0 | 1 |
| Tierras Blancas | 0 | 0 | 1 | 1 |
| Paso de Corupo | 1 | 0 | 0 | 1 |
| Cuachalalates | 0 | 1 | 0 | 1 |
| Zapote de los Díaz | 1 | 0 | 0 | 1 |
| Total Huetamo | 37 | 22 | 88 | 147 |
| Municipe de San Lucas | | | | |
| San Lucas | 2 | 0 | 4 | 6 |
| Tacupa | 3 | 3 | 12 | 18 |
| Riva Palacio | 0 | 1 | 1 | 2 |
| Angao | 1 | 0 | 0 | 1 |
| Salguero | 0 | 1 | 0 | 1 |
| Total San Lucas | 6 | 5 | 17 | 28 |
| Municipe de Tiquicheo | | | | |
| Tiquicheo | 5 | 2 | 3 | 10 |
| San Carlos | 2 | 1 | 4 | 7 |
| El Zapote Grande | 1 | 2 | 1 | 4 |
| Tzetzenguarò | 3 | 0 | 0 | 3 |
| Limòn de Pap. | 1 | 2 | 0 | 3 |
| Zirùcuaro | 2 | 1 | 0 | 3 |
| Monte Grande | 0 | 1 | 1 | 2 |
| Cuarangueo | 1 | 1 | 0 | 2 |

| | | | | |
|-------------------------|----|----|-----|-----|
| Purungueo | 2 | 0 | 0 | 2 |
| Huahuasco | 0 | 1 | 0 | 1 |
| Paso del Tepehuaje | 0 | 1 | 0 | 1 |
| Ceibas de Trujillo | 1 | 0 | 0 | 1 |
| Ojo de Agua | 1 | 0 | 0 | 1 |
| San Miguel Canario | 0 | 1 | 0 | 1 |
| Total Tiquicheo | 19 | 13 | 9 | 41 |
| Municipio de Caràcuaro | | | | |
| Caràcuaro | 3 | 1 | 0 | 4 |
| Paso de Nuñez | 2 | 1 | 0 | 3 |
| El Naranjo | 1 | 0 | 1 | 2 |
| Chapacaricuaro | 1 | 0 | 1 | 2 |
| Zapote de los Gómez | 0 | 1 | 0 | 1 |
| Santa Fé | 0 | 0 | 1 | 1 |
| Guacamayas | 0 | 1 | 0 | 1 |
| Capire de Bravo | 0 | 1 | 0 | 1 |
| Total Caràcuaro | 7 | 5 | 3 | 15 |
| Municipio de Nocupétaro | | | | |
| Nocupétaro | 3 | 2 | 3 | 8 |
| Las Parotas | 0 | 2 | 2 | 4 |
| San Antonio | 1 | 1 | 0 | 2 |
| Agua Santa | 0 | 1 | 0 | 1 |
| La Estancia Grande | 1 | 0 | 0 | 1 |
| El Platanal | 1 | 0 | 0 | 1 |
| Total Nocupétaro | 6 | 6 | 5 | 17 |
| Municipio de Tuzantla | | | | |
| Tuzantla | 0 | 2 | 0 | 2 |
| Paso Nicolás Romero | 0 | 1 | 0 | 1 |
| Paso Tierra Caliente | 0 | 1 | 0 | 1 |
| Total Tuzantla | 0 | 4 | 0 | 4 |
| Autres municipios | | | | |
| Zirándaro | 1 | 0 | 0 | 1 |
| Cutzamala | 0 | 1 | 0 | 1 |
| Coyuca de Catalàn | 0 | 1 | 0 | 1 |
| TOTAL ENQUETES | 76 | 52 | 122 | 250 |

Appendice XI

Les systèmes de production étudiés dans la région des Terres Chaudes.

Du total d'enquêtes réalisées dans la région, 141 contenaient des données suffisamment précises pour caractériser l'exploitation étudiée et son système de production. Ces caractéristiques nous ont permis de rassembler les exploitations en différents groupes relativement homogènes, représentatifs d'un même système de production ou de systèmes de production différents, mais dont la mise en oeuvre répond à un même objectif de la part du paysan (c'est le cas par exemple du groupe 8 qui réunit des producteurs pratiquant une culture pluviale qui leur permet d'augmenter sensiblement les revenus obtenus à l'hectare). Ces données sont souvent le fruit d'estimations qui ont été faites lorsque aucune mesure précise n'était disponible. Cela se produit souvent dans le cas de très grands ranchos dont les dimensions exactes et les effectifs bovins ne peuvent être calculés avec certitude. Lorsque cette évaluation n'était pas possible (données manquantes ou suspectes), la case correspondante a été laissée en blanc.

Afin d'éviter les "artéfacts" dus aux conditions climatiques particulières à chaque année, les calculs économiques ont été réalisés à partir d'une hypothèse de rendements uniques pour toutes les exploitations de la région: 1 tonne de maïs, 1,2 tonne de sorgho et 350 kg de sésame par hectare (voir les appendices VII et VIII). Dans le cas d'exploitations disposant de terrains irrigués, les rendements du maïs ont été fixés à 1,5 tonne de grain. Les prix utilisés sont ceux qui étaient en vigueur au début de l'année 1989. En ce qui concerne la valeur des fanes, elle a été estimée à 200 000 pesos pour chaque hectare de maïs ou de sorgho et ne tient pas compte des variations qui existent d'un point à l'autre de la région.

Sur ces bases ont été évalués le produit brut (PB), les charges proportionnelles (CP), les charges fixes (CF), la valeur ajoutée par travailleur (VA/UTH) pour chaque exploitation. Lorsque cela était possible (la superficie réellement exploitée étant connue) l'estimation de la valeur ajoutée par hectare a été tentée (VA/ha), de même que celle du revenu monétaire obtenu sur l'exploitation. Ce dernier chiffre est, bien sûr, sujet à caution compte tenu des incertitudes qui peuvent entourer ce type de calculs (part de la production vendue, estimation de la force de travail salariée employée etc...).

Clés d'interprétation:

- Accès aux indivis:
 - 0: aucun accès.
 - +: accès conditionné (propriétaire privé devant payer un droit d'accès à l'ejido, quota concernant le nombre de têtes de bétail admises à pâturer).
 - ++: accès illimité à l'espace disponible (ejidataire)
- Fertilisation: nombre d'unités d'azote (N) employées par hectare cultivé.
- Ventes de lait:
 - 0: aucune.
 - +: ventes occasionnelles (durant la saison des pluies).
 - ++: ventes importantes sur la plus grande partie de l'année.
- Achats de fanes et d'aliments concentrés:
 - 0: aucun.
 - +: achats occasionnels.
 - ++: achats systématiques au cours de la saison sèche.
 - +++ : achats très importants, tout au long de l'année.

- Main d'oeuvre (Unités de Travail-Homme ou UTH):
 - adulte employé à plein temps sur l'exploitation= 1 UTH
 - tenancier n'effectuant que le semis du maïs= 0,5 UTH
 - enfant de plus de 12 ans mais scolarisé au village= 0,5 UTH
- Etats Unis:
 - voyages USA: nombre de périodes de travail effectuées par le chef d'exploitation.
 - fils aux USA: nombre d'enfants dépendant de l'exploitation séjournant aux USA au moment de l'enquête.
 - accumulation USA: o: nulle
 - +: faible (envois permettant la survie de la famille)
 - ++: assez forte (construction, achat d'un véhicule ou de quelques vaches)
 - +++ : décisive (achat de terres, d'un droit ejidal etc.)

1- L'oligarchie régionale.

| | A1 | A2 | A3 | A4 | A5 | A6 |
|----------------------|--------|--------|-------|-----------|-------|-----------|
| Sup. totale clôturée | 800 | 1500 | 1200 | 850 | 3100 | 860 |
| Sup. labourable | 6 | 25 | 15 | 30 | 150 | 62 |
| Sup. irriguée | 5 | 0 | 0 | 4 | 0 | 0 |
| Parcours appropriés | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | + |
| Nb de parcs | 4 | 9 | 11 | 5 | 10 | |
| Sup./parc | 200 | 167 | 109 | 170 | 310 | |
| Accès parcours ejid. | 0 | 0 | 0 | 0 | + | + |
| Maïs total | 14 | 35 | 22 | 24 | 57 | 40 |
| Maïs brûlis | 10 | 15 | 12 | 0 | 5 | 30 |
| Maïs pluvial | 4 | 20 | 10 | 24 | 52 | 10 |
| Maïs irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| N unités/ha | 0 | + | + | | 41 | |
| Herbicide l/ha | + | + | + | | 2 | |
| Sésame | 0 | 0 | 0 | 0 | 2 | 0 |
| Sorgho total | 5 | 0 | 5 | 6 | 24 | 50 |
| Sorgho pluvial | 0 | | 5 | 4 | 24 | 50 |
| Sorgho irrigué | 5 | | 0 | 2 | 0 | 0 |
| Crédit de campagne | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Arbres fruitiers | 0 | 0 | 0 | 200 mang. | | 0 |
| Nombre de bovins | 200 | 475 | 310 | 250 | 950 | 700 |
| Nombre vaches | 90 | 175 | 125 | 100 | | |
| Ventes totales | 50 | 70 | 60 | 45 | 150 | 140 |
| Ventes lait | 0 | 0 | + | + | + | ++ |
| Charge/ha clôturé | 0,25 | 0,34 | 0,26 | 0,29 | 0,32 | 0,8 |
| Achat fanes | 0 | 0 | 0 | + | + | ++ |
| Achat aliments | + | + | ++ | + | + | ++ |
| Caprins | 0 | 0 | 20 | 0 | 0 | 0 |
| Truies | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Porcs engraisés | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Equins | 4 | | 21 | 5 | 50 | 10 |
| Tracteur | + | 0 | + | + | + | propriété |
| Camionnette | ++ | ++ | 0 | + | 0 | 3 camions |
| UTH familiales | 0,5 | 0,5 | 1 | 1 | 3 | 1 |
| UTH employées | 3,5 | 6 | 5 | 5 | 9 | 11 |
| UTH totales | 4 | 6,5 | 6 | 6 | 12 | 12 |
| Fils aux USA | | 1 | 1 | | + | + |
| Voyages USA | | 0 | 0 | | 0 | + |
| Accumulation USA | | 0 | | | | + |
| Commerce | bétail | bétail | 0 | 0 | 0 | const com |
| Produit brut (US\$) | 16440 | 33730 | 26600 | 28800 | 60400 | 71500 |
| Charges prop. (US\$) | 2240 | 3160 | 3940 | 2240 | 9280 | 17260 |
| Charges fixes (US\$) | 600 | 1400 | 1480 | 1840 | 3800 | 4480 |
| VA/UTH | 3400 | 4486 | 3530 | 4120 | 3944 | 4147 |
| VA/ha | 17 | 19,4 | 17,65 | 29 | 15,2 | 57,8 |
| Revenu monétaire | 12750 | 22760 | 16365 | 17265 | 32480 | 26560 |

L'oligarchie régionale (suite).

| | A7 | A8 | A9 | A10 | A11 | A12 |
|----------------------|----------|-----------|-----------|-----------|-------------|--------|
| Sup. totale clôturée | 1580 | 700 | 1200 | 700 | 660 | 1000 |
| Sup. labourable | 0 | 80 | 20 | 30 | 100 | 0 |
| Sup. irriguée | 0 | 0 | 0 | 5 | 15 | 0 |
| Parcours appropriés | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb de parcs | 8 | 6 | 7 | 4 | 11 | |
| Sup./parc | 197,5 | 117 | 171 | 175 | 60 | |
| Accès parcours ejid. | 0 | 0 | | 0 | 0 | 0 |
| Maïs total | 35 | 65 | 16 | 20 | 6 | 15 |
| Maïs brûlis | 35 | 5 | 2 | 10 | 6 | 10 |
| Maïs pluvial | 0 | 60 | 4 | 5 | 0 | 5 |
| Maïs irrigué | 0 | 0 | 0 | 5 | 0 | 0 |
| N unités/ha | | 60 | 0 | + | + | |
| Herbicide l/ha | | + | 0 | + | + | |
| Sésame | 0 | 0 | 0 | 5 | 0 | 0 |
| Sorgho total | 0 | 15 | 0 | 20 | 100 | 0 |
| Sorgho pluvial | 0 | 15 | 0 | 20 | 90 | 0 |
| Sorgho irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 10 | 0 |
| Crédit de campagne | 0 | + | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Arbres fruitiers | 0 | 0 | 0 | 0 | 800 citron. | 0 |
| Nombre de bovins | 480 | 300 | 370 | 200 | 300 | 250 |
| Nombre vaches | 200 | 120 | 150 | 90 | 120 | 100 |
| Ventes totales | 90 | 50 | 70 | 50 | 60 | 50 |
| Ventes lait | 0 | ++ | 0 | + | ++ | 0 |
| Charge/ha clôturé | 0,28 | 0,4 | 0,3 | 0,28 | 0,45 | 0,25 |
| Achat fanes | + | + | + | 0 | 0 | 0 |
| Achat aliments | 0 | + | 0 | + | ++ | + |
| Caprins | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Truies | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Porcs engraisés | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Equins | | 0 | 46 | | | 10 |
| Tracteur | 0 | propriété | 0 | propriété | propriété | 0 |
| Camionnette | 0 | + | camion | camion | ++ | ++ |
| UTH familiales | 1 | 0,5 | 0 | 2 | 2 | 0 |
| UTH employées | 6 | 7,5 | 4 | 3 | 4 | 3 |
| UTH totales | 7 | 8 | 4 | 5 | 6 | 3 |
| Fils aux USA | | + | + | 0 | + | + |
| Voyages USA | | + | 0 | 0 | + | 0 |
| Accumulation USA | | + | | 0 | + | + |
| Commerce | épicerie | médecin. | vêtements | bétail | 0 | bétail |
| Produit brut (US\$) | 34240 | 38800 | 24800 | 28120 | 43320 | 18240 |
| Charges prop. (US\$) | 2300 | 5440 | 2760 | 4068 | 9800 | 2040 |
| Charges fixes (US\$) | 1000 | 2400 | 600 | 3200 | 3600 | 800 |
| VA/UTH | 4420 | 3870 | 5360 | 4170 | 4987 | 5132 |
| VA/ha | 19,6 | 44,2 | 17,8 | 29,8 | 45,2 | 15,4 |
| Revenu monétaire | 25340 | 14920 | 17440 | 13348 | 10010 | 13000 |

2- Les grands éleveurs.

| | B1 | B2 | B3 | B4 | B5 | B6 |
|--------------------|--------------|-------|-----------|-----------|-------|----------|
| Sup. tot. clôturée | 290 | 175 | 214 | 440 | 350 | 338 |
| Sup. labourable | 8 | 15 | 15 | 20 | 10 | 30 |
| Sup. irriguée | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Aprop. indivis | 100 | 45 | 0 | 0 | 0 | 90 |
| Nb parcs | 2 | 4 | 5 | 5 | 4 | 4 |
| Sup./ parc | 95 | 32 | 43 | 88 | 88 | 62 |
| Accès indivis | + | + | 0 | 0 | 0 | + |
| Maïs total | 16 | 15 | 10 | 8 | 12 | 16 |
| Maïs brûlis | 8 | 0 | 10 | 0 | 5 | 0 |
| Maïs pluvial | 8 | 15 | 0 | 8 | 7 | 16 |
| Maïs irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| N (u./ha) | | | + | 30 | | |
| Herbicide (l/ha) | | | + | 2 | | |
| Sésame | 0 | 0 | 0 | 2 | 0 | 4 |
| Sorgho total | 0 | 0 | 15 | 6 | 0 | 10 |
| sorgho pluvial | 0 | 0 | 15 | 6 | 0 | 10 |
| Sorgho irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Crédit campagne | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Primeurs irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Melon | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Fruitiers | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb bovins | 125 | 70 | 85 | 200 | 120 | 125 |
| Nb vaches | 50 | 35 | 40 | 110 | 50 | 60 |
| Ventes totales | 30 | 25 | 25 | 50 | 40 | 40 |
| Ventes lait | + | + | 0 | 0 | 0 | + |
| Ch./ha clôturé | 0,43 | 0,4 | 0,44 | 0,45 | 0,34 | 0,37 |
| Achat fanes | ++ | +++ | ++ | 0 | + | ++ |
| Achat aliments | ++ | + | + | ++ | + | ++ |
| Caprins | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb truies | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Porcs engraisés | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Equins | 0 | 1 | 6 | | 2 | 4 |
| Tracteur | 0 | 0 | 0 | + | 0 | 0 |
| Camionnette | camion | 0 | ++ | + | + | 0 |
| UTH familiales | 1 | 0,5 | 0 | 1 | 0,5 | 0 |
| UTH employées | 2,5 | 2,5 | 3 | 3 | 2,5 | 5 |
| UTH totales | 3,5 | 3 | 3 | 4 | 3 | 6 |
| Fils USA | | 1 | 0 | | | |
| Voyages USA | | 0 | + | | | |
| Accumul. USA | | 0 | + | | | |
| Commerce | alim. bétail | 0 | industrie | papèterie | + | épicerie |
| Produit brut | 15760 | 13920 | 11928 | 19936 | 14720 | 23520 |
| Ch. proportion. | 3748 | 4480 | 3728 | 3600 | 3120 | 8372 |
| Ch. fixes | 960 | 880 | 600 | 1000 | 500 | 400 |
| VA/UTH | 3157 | 2853 | 2533 | 4083 | 3700 | 2458 |
| VA/ha | 38 | 49 | 35,5 | 37 | 32 | 43,6 |
| Revenu monétaire | 7408 | 4560 | 4400 | 13600 | 9180 | 14318 |

Les grands éleveurs (suite).

| | B7 | B8 | B9 | B10 | B11 | B12 |
|--------------------|-------|----------|-------|-----------|------------|--------|
| Sup. tot. clôturée | 350 | 248 | 45 | 50 | 71 | 310 |
| Sup. labourable | 30 | 30 | 15 | 10 | 25 | 25 |
| Sup. irriguée | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Aprop. indivis | 200 | 0 | 30 | 40 | 30 | ? |
| Nb parcs | 3 | 8 | | | 1 | |
| Sup./ parc | 50 | 31 | | | 1 | |
| Accès indivis | + | 0 | ++ | ++ | ++ | ++ |
| Maïs total | 10 | 0 | 7 | 4 | 5 | 17 |
| Maïs brûlis | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Maïs pluvial | 10 | 0 | 7 | 4 | 5 | 17 |
| Maïs irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| N (u./ha) | 40 | + | 95 | 65 | 30 | 60 |
| Herbicide (l/ha) | + | + | 1 | 1 | 2 | 0 |
| Sésame | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Sorgho total | 20 | 30 | 3 | 6 | 13 | 6 |
| sorgho pluvial | 20 | 30 | 3 | 6 | 13 | 6 |
| Sorgho irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Crédit campagne | 0 | 0 | + | + | 0 | + |
| Primeurs irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Melon | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Fruitiers | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb bovins | 180 | 140 | 120 | 70 | 110 | 110 |
| Nb vaches | 85 | 60 | 50 | 30 | 50 | 50 |
| Ventes totales | 45 | 35 | 30 | 15 | 25 | 25 |
| Ventes lait | 0 | + | + | + | + | + |
| Ch./ha clôturé | 0,5 | 0,55 | 2,67 | 1,4 | 1,55 | 0,35 |
| Achat fanes | +++ | ++ | +++ | ++ | ++ | + |
| Achat aliments | + | +++ | +++ | ++ | ++ | ++ |
| Caprins | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb truies | 0 | 0 | 1 | 0 | 0 | 0 |
| Porcs engraisés | 0 | 0 | 5 | 0 | 0 | 0 |
| Equins | 5 | 0 | 1 | 2 | 3 | 2 |
| Tracteur | + | + | + | propriété | propriété | + |
| Camionette | 0 | 0 | 0 | 0 | ++ | + |
| UTH familiales | 1 | 1 | 2 | 1,5 | 1,5 | 1 |
| UTH employées | 3 | 2,5 | 0,5 | 1 | 1 | 1,5 |
| UTH totales | 4 | 3,5 | 2,5 | 2,5 | 2,5 | 2,5 |
| Fils USA | + | | 2 | 2 | 2 | |
| Voyages USA | 0 | | 0 | + | 0 | |
| Accumul. USA | 0 | | ++ | 2000\$/an | 4000 \$/an | |
| Commerce | 0 | épicerie | 0 | bar | épicerie | bétail |
| Produit brut | 19160 | 21496 | 15488 | 13580 | 15464 | 13480 |
| Ch. proportion. | 7820 | 8960 | 5624 | 3592 | 5387 | 3900 |
| Ch. fixes | 1720 | 1000 | 400 | 2400 | 2400 | 1400 |
| VA/UTH | 2404 | 3227 | 3786 | 3035 | 3070 | 3272 |
| VA/ha | 27,5 | 45,5 | | | | 26,4 |
| Revenu monétaire | 8980 | 8816 | 8934 | 6868 | 5360 | 4540 |

Les grands éleveurs (fin).

| | B13 | B14 | B15 | B16 | B17 | B18 |
|--------------------|-----------|-----------|-------|----------|-------|--------|
| Sup. tot. clôturée | 30 | 35 | 400 | 90 | 30 | 110 |
| Sup. labourable | 10 | 4 | 25 | 10 | 0 | 30 |
| Sup. irriguée | 0 | 2 | 0 | 0 | 30 | 0 |
| Aprop. indivis | 10 | 25 | 0 | 80 | 0 | 40 |
| Nb parcs | 1 | | 7 | | 6 | 3 |
| Sup./ parc | 1 | | 57 | | 5 | 37 |
| Accès indivis | ++ | ++ | 0 | ++ | + | + |
| Maïs total | 5 | 2 | 27 | 0 | 3 | 38 |
| Maïs brûlis | 0 | 0 | 10 | 0 | 0 | 0 |
| Maïs pluvial | 5 | 2 | 17 | 0 | 0 | 38 |
| Maïs irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 3 | 0 |
| N (u./ha) | 100 | | 72 | 0 | | + |
| Herbicide (l/ha) | 1 | 2 | 1 | 0 | | + |
| Sésame | 0 | 0 | 2 | 0 | 0 | 0 |
| Sorgho total | 5 | 4 | 5 | 0 | 42 | 0 |
| sorgho pluvial | 5 | 2 | 5 | 0 | 15 | 0 |
| Sorgho irrigué | 0 | 2 | 0 | 0 | 27 | 0 |
| Crédit campagne | + | + | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Primeurs irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Melon | 0 | 0 | 0 | 10 loués | 0 | 0 |
| Fruitiers | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb bovins | 100 | 100 | 150 | 100 | 120 | 70 |
| Nb vaches | 40 | | 65 | 40 | 60 | 35 |
| Ventes totales | 20 | 15 | 32 | 18 | 30 | 18 |
| Ventes lait | + | 0 | + | 0 | + | 0 |
| Ch./ha clôturé | 3,3 | 2,85 | 0,37 | 1,1 | 4 | 0,63 |
| Achat fanes | ++ | ++ | 0 | ++ | ++ | + |
| Achat aliments | ++ | ++ | 0 | + | ++ | + |
| Caprins | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 6 |
| Nb truies | 1 | 0 | 3 | 0 | 0 | 3 |
| Porcs engraisés | 5 | 0 | 25 | 0 | 0 | 15 |
| Equins | 4 | 0 | 10 | 0 | 2 | 3 |
| Tracteur | + | + | 0 | 0 | + | + |
| Camionette | 0 | 0 | + | 0 | + | 0 |
| UTH familiales | 2 | 0 | 2 | 0,5 | 1 | 1 |
| UTH employées | 0 | 1 | 2 | 1 | 1,5 | 3,5 |
| UTH totales | 2 | 1 | 4 | 1,5 | 2,5 | 4,5 |
| Fils USA | 5 | | 0 | 1 | | 0 |
| Voyages USA | 0 | | + | 0 | | 20 ans |
| Accumul. USA | 4500\$/an | | 0 | 0 | | 0 |
| Commerce | 0 | industrie | 0 | épicerie | 0 | 0 |
| Produit brut | 9816 | 5692 | 20592 | 5740 | 19316 | 12880 |
| Ch. proportion. | 2700 | 3140 | 4480 | 3000 | 8410 | 4176 |
| Ch. fixes | 500 | 160 | 1400 | 400 | 780 | 1800 |
| VA/UTH | 3308 | 2392 | 3678 | 2340 | 4050 | 1530 |
| VA/ha | | | 36,8 | | | 62 |
| Revenu monétaire | 6147 | 2380 | 12200 | 2340 | 7926 | 3705 |

3- Les exploitations de taille moyenne.

| | C1 | C2 | C3 | C4 | C5 | C6 |
|--------------------|------|--------|------------|------|------|--------------|
| Sup. tot. clôturée | 150 | 100 | 55 | 8 | 12 | 14 |
| Sup. labourable | 0 | 25 | 30 | 8 | 6 | 4 |
| Sup. irriguée | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Approp. indivis | 0 | 0 | 0 | 0 | 6 | 10 |
| Nb de parcs | 3 | 2 | 3 | | | |
| Sup./ parc | 50 | 50 | 18 | | | |
| Accès indivis | 0 | + | + | ++ | ++ | ++ |
| Maïs total | 10 | 35 | 10 | 1 | 4 | 2 |
| Maïs brûlis | 10 | 10 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Maïs pluvial | 0 | 25 | 10 | 1 | 4 | 2 |
| Maïs irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| N (u./ha) | 20 | 41 | | 0 | 80 | 40 |
| Herbicide (l./ha) | 1 | 0 | 2 | 0 | 0 | 2 |
| Sésame | 0 | 0 | 0 | 7 | 2 | 0 |
| Sorgho total | 0 | 0 | 20 | 0 | 0 | 2 |
| Sorgho pluvial | 0 | 0 | 20 | 0 | 0 | 2 |
| Sorgho irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Sorgho fourrager | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Arachide | 0 | + | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Crédit campagne | 0 | 0 | 0 | + | + | 0 |
| Primeurs irrigués | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Melon | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Fruitiers | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb bovins | 30 | 30 | 40 | 30 | 35 | 30 |
| Nb vaches | 14 | 15 | 18 | 16 | 17 | |
| Ventes totales | 6 | 6 | 9 | 7 | 9 | 7 |
| Ventes de lait | 0 | + | + | + | + | 0 |
| Charge/ha clôturé | 0,2 | 0,33 | 0,7 | 3,75 | 2,9 | 2,15 |
| Achat fanes | 0 | 0 | 0 | 0 | ++ | ++ |
| Achat aliments | 0 | 0 | ++ | ++ | ++ | ++ |
| Caprins | 6 | 5 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb truies | 3 | 0 | 0 | 0 | 3 | 0 |
| Porcs engraisés | 10 | 0 | 0 | 0 | 10 | 0 |
| Equins | 2 | 1 | 0 | 7 | 3 | 4 |
| Tracteur | 0 | 0 | propriété | + | + | + |
| Camionnette | 0 | 0 | ++ | 0 | 0 | ++ |
| UTH totales | 3 | 4 | 3 | 2 | 2 | 1 |
| Fils aux USA | 0 | 0 | | 1 | 2 | + |
| Voyages aux USA | 2 | 10 ans | | 0 | 0 | 0 |
| Accumul. USA | ++ | +++ | | | ++ | + |
| Autre activité | 0 | 0 | fab. savon | 0 | 0 | taxi, bétail |
| Produit brut | 4200 | 7520 | 8880 | 4324 | 5416 | 3560 |
| Ch. proportion. | 552 | 1128 | 2580 | 884 | 2340 | 1420 |
| Ch. fixes | 200 | 480 | 1200 | 240 | 200 | 260 |
| VA/UTH | 1150 | 1478 | 1700 | 1600 | 1435 | 1880 |
| VA/ha | 23 | 59 | 92 | | | |
| Revenu monétaire | 3448 | 2984 | 3420 | 3200 | 2630 | 1616 |

Les exploitations de taille moyenne (suite).

| | C7 | C8 | C9 | C10 | C11 | C12 |
|--------------------|-------|-----------|-----------|----------|---------|---------|
| Sup. tot. clôturée | 31 | 16 | 29 | 46 | 9 | 17 |
| Sup. labourable | 11 | 6 | 5 | 10 | 9 | 12 |
| Sup. irriguée | 0 | 0 | 0 | 16 | 0 | 0 |
| Approp. indivis | 10 | 10 | 20 | 20 | 0 | 5 |
| Nb de parcs | | | | | | |
| Sup./ parc | | | | | | |
| Accès indivis | ++ | ++ | ++ | ++ | ++ | ++ |
| Maïs total | 11 | 4 | 2 | 14 | 2 | 5 |
| Maïs brûlis | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Maïs pluvial | 11 | 4 | 2 | 14 | 2 | 5 |
| Maïs irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| N (u./ha) | 90 | 60 | 100 | 80 | 100 | 100 |
| Herbicide (l./ha) | 2 | 0 | 2 | 2 | 2 | 0 |
| Sésame | 0 | 1 | 0 | 1 | 0 | 0 |
| Sorgho total | 0 | 1 | 2 | 3 | 7 | 1 |
| Sorgho pluvial | 0 | 1 | 2 | 3 | 7 | 1 |
| Sorgho irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Sorgho fourrager | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Arachide | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Crédit campagne | + | ? | ? | + | + | 0 |
| Primeurs irrigués | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Melon | 0 | 0 | 0 | 16 loués | 9 loués | 6 loués |
| Fruitiers | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb bovins | 32 | 18 | 40 | 50 | 25 | 50 |
| Nb vaches | 16 | 10 | 19 | 24 | 13 | 25 |
| Ventes totales | 8 | 4 | 10 | 13 | 6 | 12 |
| Ventes de lait | + | + | + | 0 | + | + |
| Charge/ha clôturé | 1 | 1,12 | 1,33 | 1,08 | 2,8 | 2,9 |
| Achat fanes | ++ | 0 | ++ | + | + | + |
| Achat aliments | ++ | ++ | ++ | ++ | ++ | ++ |
| Caprins | 0 | 30 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb truies | 0 | 0 | 4 | 3 | 1 | 5 |
| Porcs engraisés | 0 | 0 | 15 | 15 | 5 | 25 |
| Equins | 0 | 6 | 4 | 3 | 0 | 0 |
| Tracteur | + | + | + | + | + | + |
| Camionnette | + | 0 | 0 | 0 | + | 0 |
| UTH totales | 1,5 | 1,5 | 2 | 3 | 2 | 2,5 |
| Fils aux USA | 1 | 2 | 2 | 1 | 3 | 1 |
| Voyages aux USA | 3 ans | 2 | 0 | 10 | 7 | 0 |
| Accumul. USA | + | 500 \$/an | 800 \$/an | | ++ | 0 |
| Autre activité | + | 0 | épicerie | commerce | 0 | 0 |
| Produit brut | 5760 | 4272 | 5960 | 9020 | 5692 | 8340 |
| Ch. proportion. | 3020 | 1364 | 3160 | 2540 | 2972 | 3450 |
| Ch. fixes | 400 | 200 | 240 | 600 | 240 | 600 |
| VA/UTH | 1560 | 1800 | 1280 | 1960 | 1240 | 1720 |
| VA/ha | | | | | | |
| Revenu monétaire | 1908 | 2064 | 2280 | 3572 | 2280 | 3880 |

4- Les exploitations de taille moyenne disposant de terrains irrigués.

| | D1 | D2 | D3 | D4 | D5 | D6 | D7 | D8 |
|-----------------|-------|-------|----------|------|-------|-------|-----------|---------|
| Sup. tot. clôt. | 24 | 51 | 8 | 30 | 20 | 40 | 25 | 25 |
| Sup. labourable | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 4 | 5 |
| Sup. irriguée | 24 | 21 | 8 | 16 | 20 | 40 | 19 | 10 |
| Approp. indivis | 0 | 0 | 0 | ? | ? | 0 | 0 | 0 |
| Nb de parcs | 5 | 3 | | 5 | 3 | 6 | | 3 |
| Sup./ parc | 4,8 | 17 | | 6 | 7 | 6,6 | | 8 |
| Accès indivis | ++ | + | ++ | + | ++ | 0 | ++ | + |
| Maïs total | 12 | 40 | 6 | 0 | 1 | 16 | 4 | 5 |
| Maïs brûlis | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Maïs pluvial | 6 | 20 | 3 | 0 | 1 | 0 | 4 | 5 |
| Maïs irrigué | 6 | 20 | 3 | 0 | 0 | 16 | 0 | 0 |
| N (u./ha) | 100 | 100 | 100 | | | | 100 | 80 |
| Herbicide | 0 | 2 | | | | | 1 | 1 |
| Sésame | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Sorgho total | 20 | 1 | 2 | 16 | 20 | 40 | 19 | 10 |
| Sorgho pluvial | 6 | 0 | 0 | 0 | 10 | 16 | 0 | 0 |
| Sorgho irrigué | 6 | 0 | 0 | 0 | 9 | 0 | 19 | 10 |
| Sorgho four. | 8 | 1 | 2 | 16 | 10 | 24 | 0 | 0 |
| Arachide | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Crédit camp. | + | 0 | + | 0 | + | 0 | 0 | 0 |
| Primeurs irrig. | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Melon | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Fruitiers | 0 | 0 | 60citron | 0 | 0 | 0 | 0 | 800mang |
| Nb bovins | 50 | 40 | 40 | 60 | 70 | 60 | 40 | 60 |
| Nb vaches | 25 | 19 | 17 | 25 | 32 | 25 | 15 | 23 |
| Ventes totales | 16 | 13 | 11 | 12 | 18 | 15 | 9 | 13 |
| Ventes de lait | + | + | + | + | + | + | + | + |
| Charge/ha clôt. | 2 | 0,8 | 5 | 2 | 3,5 | 1,5 | 1,6 | 2,4 |
| Achat fanes | + | 0 | ++ | ++ | + | 0 | ++ | ++ |
| Achat aliments | 0 | ++ | + | ++ | ++ | ++ | ++ | ++ |
| Caprins | 0 | 0 | 0 | 0 | 8 | 0 | 0 | 0 |
| Nb truies | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Porcs engrais. | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Equins | 0 | 0 | 0 | 0 | 3 | 0 | 0 | 2 |
| Tracteur | + | + | + | + | + | + | + | + |
| Camionnette | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | + | + |
| UTH totales | 3 | 2,5 | 2 | 1,5 | 4 | 4,5 | 2,5 | 2,5 |
| Fils aux USA | 0 | | 1 | | 0 | | 4 | |
| Voyages USA | 0 | | 13 ans | | 0 | | 0 | |
| Accumul. USA | 0 | | ++ | | 0 | | 1500\$/an | |
| Autre activité | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | | 0 | 0 |
| Produit brut | 12600 | 13040 | 6872 | 5280 | 12392 | 13800 | 8044 | 11340 |
| Ch. proportion. | 6392 | 7124 | 2960 | 2280 | 4230 | 5620 | 3040 | 5120 |
| Ch. fixes | 600 | 1000 | 300 | 400 | 600 | 800 | 800 | 1400 |
| VA/UTH | 1840 | 1960 | 1800 | 1720 | 1890 | 1640 | 1682 | 1930 |
| VA/ha | 200,3 | 96 | | 86 | | 164,5 | | 192 |
| Rev. monétaire | 4800 | 4120 | 3400 | ? | 6400 | 3780 | 2130 | 3220 |

5- Les petites exploitations de polyculture-élevage.

| | E1 | E2 | E3 | E4 | E5 | E6 | E7 |
|------------------|----------|----------|---------|-------|-------|-------|----------|
| Sup. tot. clôt. | 10 | 7 | 5 | 7 | 10 | 5,5 | 10 |
| Sup. labourable | 10 | 5 | 3 | 6 | 5 | 5,3 | 6 |
| Sup. irriguée | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0,2 | 0 |
| Approp. indivis | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 4 |
| Accès indivis | ++ | ++ | ++ | ++ | ++ | ++ | ++ |
| Maïs total | 0 | 2 | 2 | 3 | 3 | 4 | 4 |
| Maïs brûlis | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Maïs pluvial | 0 | 2 | 2 | 3 | 3 | 4 | 4 |
| Maïs irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| N (u./ha) | | 40 | 100 | 40 | | 80 | 100 |
| Herbicide l./ha | | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Sésame | 0 | 0 | 1 | 2 | 2 | 1 | 0 |
| Sorgho total | 0 | 3 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Arachide | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Crédit camp. | 0 | 0 | + | + | + | + | + |
| primeurs pluv. | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0,2 | 0 |
| Primeurs irrig. | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Melon | 10 loués | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Fruitiers | 0 | 21 mang. | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb bovins | 12 | 26 | 13 | 17 | 15 | 12 | 23 |
| Nb vaches | 5 | 12 | 5 | 7 | 5 | 5 | 12 |
| Ventes totales | 3 | 5 | 2 | 4 | 3 | 2 | 5 |
| Ventes lait | + | 0 | 0 | 0 | 0 | + | + |
| Ventes fromage | 0 | 0 | 0 | + | 0 | 0 | 0 |
| Récolte feuilles | 0 | 0 | + | + | 0 | + | + |
| Achat fanes | + | + | 0 | + | + | 0 | + |
| Achat aliments | + | + | + | + | + | + | ++ |
| Caprins | 0 | 0 | 0 | 0 | 10 | 0 | 0 |
| Nb truies | 0 | 1 | 4 | 1 | 2 | 5 | 0 |
| Porcs engrais. | 0 | 3 | 15 | 6 | 8 | 20 | 0 |
| Equins | 0 | 1 | 4 | 1 | 4 | 3 | 6 |
| Tracteur | 0 | + | 0 | + | + | 0 | - |
| Camionnette | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| UTH totales | 1 | 1,5 | 3 | 2 | 1 | 2 | 1 |
| Fils USA | 0 | 0 | 0 | 1 | 0 | 1 | 0 |
| Voyages USA | 1 | 0 | 3 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Accumul. USA | 0 | 0 | ++ | 0 | 0 | + | 0 |
| Autres activités | peon | 0 | artisan | 0 | 0 | peon | épicerie |
| Produit brut | 2760 | 2544 | 2480 | 2968 | 2280 | 3520 | 3104 |
| Ch. proportion. | 620 | 400 | 420 | 630 | 760 | 820 | 1264 |
| Ch. fixes | 240 | 200 | 100 | 120 | 100 | 200 | 320 |
| VA/UTH | 1900 | 1296 | 660 | 1109 | 1420 | 1250 | 1520 |
| VA/hectare | [190] | [277] | [392] | [317] | [142] | [440] | [152] |
| Rev. monétaire | 1860 | 1800 | 1820 | 1920 | 1120 | 2120 | 1300 |

Les petites exploitations de polyculture-élevage (suite).

| | E8 | E9 | E10 | E11 | E12 | E13 | E14 |
|--------------------|-------|------------|-----------|----------|----------|-------|-------|
| Sup. tot. clôturée | 15 | 5 | 20 | 6 | 4,5 | 7 | 13,5 |
| Sup. labourable | 8 | 5 | 9 | 4 | 4 | 7 | 10 |
| Sup. irriguée | 0 | 0 | 1 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Approp. indivis | 4 | 0 | 10 | 0 | 0,5 | 0 | 3,5 |
| Accès indivis | ++ | ++ | ++ | ++ | ++ | ++ | ++ |
| Maïs total | 2 | 2 | 4 | 3 | 1 | 4,5 | 5,5 |
| Maïs brûlis | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Maïs pluvial | 2 | 2 | 4 | 3 | 1 | 4,5 | 5,5 |
| Maïs irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| N (u./ha) | 80 | 40 | 40 | 60 | 20 | 60 | 60 |
| Herbicide l./ha | 0 | 1 | 0 | 1 | 0 | 0 | 0 |
| Sésame | 1 | 2 | 2 | 0 | 1 | 1 | 0 |
| Sorgho total | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 0,5 | 0,5 |
| Arachide | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Crédit campagne | + | + | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| primeurs pluv. | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Primeurs irrig. | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Melon | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Fruitiers | 0 | 0 | 100citron | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb bovins | 16 | 15 | 10 | 16 | 1 | 20 | 15 |
| Nb vaches | 9 | 7 | 5 | 5 | 0 | 12 | 8 |
| Ventes totales | 4 | 3 | 2 | 3 | 0 | 5 | 4 |
| Ventes lait | + | + | 0 | + | 0 | 0 | + |
| Ventes fromage | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | + | 0 |
| Récolte feuilles | 0 | + | + | + | 0 | + | 0 |
| Achat fanes | 0 | + | 0 | + | 0 | 0 | 0 |
| Achat aliments | ++ | ++ | + | + | 0 | ++ | ++ |
| Caprins | 0 | 0 | 0 | 0 | 31 | 4 | 0 |
| Nb truies | 1 | 0 | 2 | 1 | 1 | 4 | 1 |
| Porcs engraisés | 6 | 0 | 8 | 6 | 4 | 12 | 6 |
| Equins | 0 | 2 | 0 | 10 | 5 | 4 | 0 |
| Tracteur | + | + | + | + | + | + | + |
| Camionnette | + | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| UTH totales | 2 | 2 | 2 | 1,5 | 1 | 2,5 | 1,5 |
| Fils USA | 4 | 2 | 0 | 4 | 0 | 2 | 1 |
| Voyages USA | 0 | 1 | 1 | 1 | 1 | 0 | 1 |
| Accumul. USA | ++ | 700\$/an | 0 | 550\$/an | 0 | 0 | 0 |
| Autres activités | fret | com. sais. | billard | 0 | épicerie | 0 | 0 |
| Produit brut | 3020 | 2300 | 2580 | 2440 | 1484 | 4032 | 3104 |
| Ch. proportion. | 800 | 800 | 600 | 588 | 168 | 1392 | 910 |
| Ch. fixes | 240 | 160 | 400 | 160 | 80 | 160 | 320 |
| VA/UTH | 1000 | 680 | 792 | 1152 | 1235 | 990 | 1248 |
| VA/hectare | [132] | [268] | [80] | [280] | [275] | [354] | [140] |
| Rev. monétaire | 1920 | 1160 | 1320 | 1620 | 1188 | 2268 | 1680 |

Les petites exploitations de polyculture-élevage (suite).

| | E15 | E16 | E17 | E18 | E19 | E20 | E21 |
|------------------|-----------|-------|---------|----------|-----------|------|------|
| Sup. tot. clôt. | 16 | 10 | 12 | 12 | 25 | 25 | 20 |
| Sup. labourable | 7 | 7 | 3 | 12 | 0 | 0 | 9 |
| Sup. irriguée | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Approp. indivis | 0 | 0 | 9 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Accès indivis | 0 | ++ | ++ | ++ | 0 | 0 | 0 |
| Maïs total | 4 | 4 | 3 | 9 | 6+6 à 1/2 | 6 | 7 |
| Maïs brûlis | 0 | 0 | 1 | 0 | 6+6 à 1/2 | 6 | 1 |
| Maïs pluvial | 4 | 4 | 2 | 9 | 0 | 0 | 6 |
| Maïs irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| N (u./ha) | | 0 | 0 | | 20 | 20 | 35 |
| Herbicide l./ha | | 2 | 0 | 1,5 | 2 | 2 | 0 |
| Sésame | 0 | 1 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0,5 |
| Sorgho total | 3 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0,5 |
| Arachide | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Crédit camp. | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | + |
| primeurs pluv. | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Primeurs irrig. | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Melon | 0 | 0 | 0 | 8 loués | 0 | 0 | 0 |
| Fruitiers | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb bovins | 11 | 14 | 12 | 13 | 25 | 3 | 9 |
| Nb vaches | 5 | 6 | 5 | 6 | 12 | 1 | 4 |
| Ventes totales | 4 | 2 | 2 | 3 | 6 | 0 | 2 |
| Ventes lait | +++ | 0 | 0 | + | 0 | 0 | 0 |
| Ventes fromage | 0 | 0 | 0 | 0 | + | 0 | 0 |
| Récolte feuilles | 0 | + | 0 | + | 0 | 0 | 0 |
| Achat fanes | ++ | + | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Achat aliments | +++ | 0 | 0 | + | ++ | 0 | + |
| Caprins | 0 | 0 | 10 | 0 | 0 | 12 | 0 |
| Nb truies | 0 | 0 | 2 | 0 | 5 | 2 | 1 |
| Porcs engrais. | 0 | 0 | 8 | 2 | 30 | 10 | 5 |
| Equins | 0 | 2 | 2 | 0 | 2 | 5 | 3 |
| Tracteur | 0 | + | 0 | + | 0 | 0 | + |
| Camionnette | 0 | 0 | 0 | 0 | + | 0 | 0 |
| UTH totales | 1,5 | 1 | 2 | 2 | 5 | 1,5 | 2,5 |
| Fils USA | 0 | 0 | 1 | 5 | 2 | 0 | 3 |
| Voyages USA | 0 | 0 | 0 | 0 | 5 | 0 | 0 |
| Accumul. USA | 0 | 0 | 0 | 500\$/an | ++ | 0 | + |
| Autres activités | politique | 0 | briques | com.soda | 0 | peon | 0 |
| Produit brut | 8000 | 1640 | 2040 | 3120 | 5600 | 1740 | 2560 |
| Ch. proportion. | 5410 | 200 | 180 | 800 | 940 | 280 | 400 |
| Ch. fixes | 1040 | 80 | 80 | 180 | 400 | 200 | 280 |
| VA/UTH | 1192 | 1360 | 890 | 1070 | 852 | 840 | 720 |
| VA/hectare | 112 | [135] | [148] | [178] | 137 | 52 | 94 |
| Rev. monétaire | 1792 | 1272 | 1690 | 1972 | 4260 | 1260 | 1840 |

Les petites exploitations de polyculture-élevage (fin).

| | E22 | E23 | E24 | E25 | E26 | E27 |
|--------------------|-----------|------|--------|---------|----------|---------|
| Sup. tot. clôturée | 20 | 19 | 17 | 14 | 10 | 6 |
| Sup. labourable | 8 | 15 | 0 | 0 | 10 | 1,5 |
| Sup. irriguée | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 3,5 |
| Approp. indivis | 0 | 0 | 12 | 12 | 0 | 0 |
| Accès indivis | ++ | ++ | ++ | ++ | ++ | ++ |
| Maïs total | 6 | 3 | 5 | 2 | 5 | 2 |
| Maïs brûlis | 1 | 0 | 5 | 2 | 0 | 0 |
| Maïs pluvial | 5 | 3 | 0 | 0 | 5 | 2 |
| Maïs irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| N (u./ha) | 80 | 100 | 0 | 40 | 80 | 100 |
| Herbicide (l./ha) | 1 | 0 | 3 | 3 | 0 | 0 |
| Sésame | 0 | 2 | 0 | 0 | 2 | 0 |
| Sorgho total | 0 | 2 | 0 | 0,5 | 0 | 2,5 |
| Arachide | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Crédit campagne | + | + | 0 | 0 | + | 0 |
| primeurs pluvial | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Primeurs irrigués | pastèques | 0 | tomate | 0,25 | 0 | 0 |
| Melon | 0 | 0 | 0 | 0 | 10 loués | 2 loués |
| Fruitiers | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb bovins | 10 | 18 | 15 | 10 | 0 | 20 |
| Nb vaches | 3 | 7 | 5 | 3 | 0 | 10 |
| Ventes totales | 1 | 3 | 2 | 1 | 0 | 4 |
| Ventes lait | 0 | + | 0 | 0 | 0 | + |
| Ventes fromage | + | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Récolte feuilles | 0 | 0 | 0 | + | 0 | 0 |
| Achat fanes | 0 | + | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Achat aliments | + | ++ | + | + | 0 | + |
| Caprins | 0 | 0 | 0 | 0 | 35 | |
| Nb truies | 2 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 |
| Porcs engraisés | 7 | 3 | 6 | 3 | 4 | 4 |
| Equins | 3 | 4 | 2 | 1 | 2 | 1 |
| Tracteur | 0 | 0 | 0 | 0 | + | + |
| Camionnette | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| UTH totales | 2 | 1,5 | 2,5 | 1 | 1,5 | 1,5 |
| Fils USA | 2 | 1 | 1 | 1 | 0 | 0 |
| Voyages USA | 0 | 1 | 1 | 0 | 0 | 3 |
| Accumul. USA | 600\$/an | 0 | 0 | + | 0 | + |
| Autres activités | 0 | 0 | 0 | artisan | 0 | 0 |
| Produit brut | 2200 | 3540 | 2540 | 1264 | 2060 | 2600 |
| Ch. proportion. | 520 | 1600 | 300 | 180 | 648 | 620 |
| Ch. fixes | 200 | 320 | 240 | 140 | 160 | 320 |
| VA/UTH | 740 | 1080 | 800 | 944 | 840 | 1100 |
| VA/hectare | 72 | [85] | [116] | [67] | [124] | 260 |
| Revenu monétaire | 1440 | 1552 | 1925 | 840 | 1040 | 1380 |

6- Les "caporaux".

| | F1 | F2 | F3 | F4 | F5 | F6 |
|--------------------|-----------|------|------|------|------|------|
| Sup. tot. clôturée | 0 | 0 | 0 | 7,5 | 0 | 0 |
| Sup. labourable | 0 | 0 | 0 | 7,5 | 0 | 0 |
| Sup. irriguée | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Accès indivis | 0 | 0 | 0 | + | 0 | 0 |
| Maïs total | 6 | 2 | 3 | 5 | 2 | 5,5 |
| Maïs brûlis | 3 | 0,5 | 2 | 0 | 0 | 2 |
| Maïs pluvial | 3 | 1,5 | 1 | 5 | 2 | 3,5 |
| Maïs irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| N (u./ha) | 0 | 0 | 20 | | 4 | 30 |
| Herbicide (l./ha) | 0 | 0 | 0 | | 0 | 1 |
| Sésame | 0 | 1,5 | 2 | 0 | 0 | 0 |
| Sorgho total | 0 | 0 | 0 | 0 | 4 | 0 |
| Arachide | 0 | 0 | 0,25 | 0 | 0 | 0 |
| Crédit campagne | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| primeurs pluvial | pastèques | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Primeurs irrigués | 0 | 0,4 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Melon | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Fruitiers | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb bovins | 12 | 10 | 0 | 8 | 6 | 11 |
| Nb vaches | 6 | 3 | 0 | 2 | 2 | 4 |
| Ventes totales | 3 | 1 | 0 | 1 | 1 | 2 |
| Ventes lait | 0 | 0 | 0 | + | + | 0 |
| Ventes fromage | ++ | ++ | ++ | ++ | 0 | ++ |
| Achat fanes | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Achat aliments | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Caprins | 0 | 7 | 24 | 0 | 0 | 0 |
| Nb truies | 3 | 2 | 2 | 1 | 2 | 2 |
| Porcs engraisés | 15 | 6 | 10 | 3 | 10 | 8 |
| Equins | 0 | 0 | 0 | 1 | 1 | 0 |
| Tracteur | 0 | 0 | 0 | + | + | + |
| Camionnette | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| UTH totales | 3 | 2 | 3 | 1,5 | 2 | 1,5 |
| Fils USA | 0 | 0 | 0 | 3 | 0 | 0 |
| Voyages USA | 0 | 0 | 0 | 2 | 2 | 1 |
| Accumul. USA | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Autres activités | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Produit brut | 4760 | 3560 | 3700 | 4160 | 3656 | 2920 |
| Ch. proportion. | 360 | 288 | 320 | 1040 | 632 | 420 |
| Ch. fixes | 80 | 160 | 80 | 320 | 160 | 80 |
| VA/UTH | 1440 | 1520 | 1100 | 1840 | 1432 | 1612 |
| VA/hectare | | | | | | |
| Revenu monétaire | 4260 | 3080 | 3300 | 2640 | 2760 | 2360 |

7- Les producteurs de primeurs et de fruits.

| | G1 | G2 | G3 | G4 | G5 | G6 |
|--------------------|-----------|------------|-------|-----------|-------|------------|
| Sup. tot. clôturée | 1,5 | 42 | 6 | 4 | 24 | 4,5 |
| Sup. labourable | 0 | 7 | 0 | 0 | 9 | 0 |
| Sup. irriguée | 1,5 | 3,5 | 6 | 4 | 3 | 4,5 |
| Approp. indivis | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Accès indivis | 0 | + | 0 | 0 | ++ | 0 |
| Maïs total | 1,5 | 4 | 4 | 2 | 3 | 0 |
| Maïs brûlis | 0 | 4 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Maïs pluvial | 1,5 | 0 | 4 | 2 | 3 | 0 |
| Maïs irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| N (u./ha) | 100 | 0 | 100 | 100 | 100 | |
| Herbicide (l./ha) | 0 | 2 | 0 | 0 | 1 | |
| Sésame | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Sorgho total | 0 | 0 | 0 | 0 | 5 | 0 |
| Sorgho pluvial | 0 | 0 | 0 | 0 | 5 | 0 |
| Sorgho irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Arachide | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Crédit campagne | 0 | 0 | + | + | + | 0 |
| Primeurs irrigués | 1,5tom1/2 | 3,5past1/2 | 0 | 0 | 0 | 1 pastèque |
| Melon | 0 | 0 | 4 | 3métayage | 3 | 0 |
| Fruitiers | 10 mang. | 0 | 0 | 100 mang. | 0 | 450 mang. |
| Nb bovins | 0 | 19 | 0 | 0 | 40 | 0 |
| Nb vaches | | 9 | | | 20 | |
| Ventes totales | | 4 | | | 9 | |
| Ventes lait | | 0 | | | + | |
| Charge/ha clôturé | | 0,45 | | | 1,8 | |
| Achat fanes | | + | | | ++ | |
| Achat aliments | | + | | | + | |
| Caprins | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb truies | 1 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Porcs engraisés | 3 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Equins | 2 | 1 | 0 | 0 | 1 | 0 |
| Tracteur | + | + | + | + | + | + |
| Camionnette | 0 | + | 0 | 0 | 0 | 0 |
| UTH totales | 1,5 | 2,5 | 4 | 3 | 4 | 2 |
| Fils USA | 1 | 0 | | 2 | 1 | |
| Voyages USA | 3 | 8 | | 0 | 2 | |
| Accumul. USA | + | + | | + | + | |
| Autres activités | 0 | flet | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Produit brut | 4104 | 9760 | 13600 | 10080 | 16000 | 5200 |
| Ch. proportion. | 1064 | 3620 | 3760 | 2800 | 5560 | 980 |
| Ch. fixes | 200 | 600 | 600 | 260 | 600 | 640 |
| VA/UTH | 1902 | 2216 | 2310 | 2340 | 2460 | 1790 |
| VA/hectare | 1600 | 132 | 1540 | 1752 | 410 | 796 |
| Revenu monétaire | 1076 | 1840 | 7440 | 2650 | 8300 | 2000 |

Les producteurs de primeurs et de fruits (suite).

| | G7 | G8 | G9 | G10 | G11 |
|--------------------|----------|----------|----------|------------|------------|
| Sup. tot. clôturée | 10,5 | 11 | 5,5 | 9 | 6 |
| Sup. labourable | 5 | 2 | 1 | 5 | 5 |
| Sup. irriguée | 4 | 7 | 2,5 | 1 | 1 |
| Approp. indivis | 0 | 0 | 2 | 3 | 0 |
| Accès indivis | ++ | ++ | ++ | ++ | ++ |
| Maïs total | 4 | 4 | 1 | 3 | 1 |
| Maïs brûlis | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Maïs pluvial | 4 | 4 | 1 | 3 | 1 |
| Maïs irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| N (u./ha) | 100 | 100 | 100 | 40 | |
| Herbicide (l./ha) | 1 | 1 | 0 | 0 | |
| Sésame | 0 | 0 | 0 | 3 | 5 |
| Sorgho total | 1 | 1 | 0 | 0 | 0 |
| Sorgho pluvial | 1 | 1 | 0 | 0 | 0 |
| Sorgho irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Arachide | 0 | 0 | 0,25 | 0 | 0 |
| Crédit campagne | + | + | 0 | + | 0 |
| Primeurs irrigués | 0 | 0 | 0 | 2pastèques | 0 |
| Melon | 4 métay. | 7 métay. | 2,5 mét. | 0 | |
| Fruitiers | 0 | 0 | 0 | 0 | 100 fruit. |
| Nb bovins | 7 | 11 | 3 | 8 | 5 |
| Nb vaches | 3 | 5 | 1 | 4 | 2 |
| Ventes totales | 2 | 3 | 0 | 1 | 2 |
| Ventes lait | + | + | 0 | + | + |
| Charge/ha clôturé | 0,67 | 1 | 0,5 | 0,9 | 0,9 |
| Achat fanes | + | ++ | 0 | + | + |
| Achat aliments | + | ++ | 0 | ++ | + |
| Caprins | 5 | 0 | 15 | 0 | 0 |
| Nb truies | 2 | 1 | 1 | 0 | 1 |
| Porcs engraisés | 6 | 2 | 5 | 0 | 3 |
| Equins | 0 | 4 | 5 | 0 | 2 |
| Tracteur | + | + | + | + | 0 |
| Camionnette | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| UTH totales | 4 | 5 | 2,5 | 2 | 2 |
| Fils USA | 1 | 1 | 0 | 2 | 1 |
| Voyages USA | 2 | 2 | 1 | 0 | 0 |
| Accumul. USA | ++ | + | 0 | ++ | + |
| Autres activités | 0 | 0 | 0 | taxi | 0 |
| Produit brut | 15100 | 22440 | 9140 | 6780 | 3700 |
| Ch. proportion. | 5560 | 9800 | 2480 | 3000 | 760 |
| Ch. fixes | 720 | 720 | 320 | 400 | 320 |
| VA/UTH | 2204 | 2440 | 2520 | 1690 | 1320 |
| VA/hectare | 840 | 1112 | 1152 | 380 | 436 |
| Revenu monétaire | 3410 | 3202 | 3544 | 2224 | 2620 |

8- Les petits producteurs agricoles à la recherche d'alternatives.

| | H1 | H2 | H3 | H4 | H5 | H6 |
|--------------------|------|------|------|------------|----------|------|
| Sup. tot. clôturée | 7 | 3 | 7 | 5 | 5 | 6 |
| Sup. labourable | 7 | 3 | 7 | 5 | 2 | 5 |
| Sup. irriguée | 4 | 3 | 5 | 0 | 0 | 0 |
| Approp. indivis | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Accès indivis | ++ | ++ | ++ | ++ | ++ | ++ |
| Maïs total | 11 | 2 | 5 | 3,5 | 2 | 4 |
| Maïs brûlis | 0 | 0 | 0 | 0 | 1 | 0 |
| Maïs pluvial | 7 | 0 | 3 | 3,5 | 1 | 4 |
| Maïs irrigué | 4 | 2 | 2 | 0 | 0 | 0 |
| N (u./ha) | 100 | 100 | 100 | 80 | 80 | 80 |
| Herbicide (l./ha) | 1 | 1 | 2 | 1 | 1 | 0 |
| Sésame | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Sorgho total | 0 | 1 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Sorgho fourrager | 0 | 1 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Arachide | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 1,5 |
| Crédit campagne | + | 0 | 0 | 0 | 0 | + |
| primeurs pluvial | 0 | 0 | 0 | piment 1,5 | piment 1 | 0 |
| Primeurs irrigués | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Melon | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Fruitiers | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb bovins | 0 | 7 | 0 | 0 | 2 | 5 |
| Nb vaches | | 4 | | | 1 | 2 |
| Ventes totales | | 1 | | | 0 | 1 |
| Ventes lait | | + | | | 0 | 0 |
| Charge/ha clôturé | | 2,3 | | | 0,4 | 0,8 |
| Achat fanes | | + | | | 0 | 0 |
| Achat aliments | | + | | | 0 | 0 |
| Caprins | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb truies | 0 | 5 | 2 | 1 | 1 | 0 |
| Porcs engraisés | 0 | 30 | 15 | 5 | 3 | 0 |
| Equins | 0 | 0 | 3 | 2 | 2 | 2 |
| Attelage | 0 | 0 | + | + | + | + |
| Tracteur | + | + | + | 0 | 0 | + |
| Camionnette | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| UTH totales | 2 | 2 | 2 | 2 | 1,5 | 2 |
| Fils USA | | 0 | 4 | 0 | 0 | 0 |
| Voyages USA | | 1 | 0 | 1 | 0 | 1 |
| Accumul. USA | | | + | 0 | 0 | 0 |
| Autres activités | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Produit brut | 3480 | 4080 | 2880 | 2360 | 1480 | 2120 |
| Ch. proportion. | 1600 | 1820 | 1000 | 400 | 224 | 380 |
| Ch. fixes | 160 | 240 | 160 | 150 | 120 | 110 |
| VA/UTH | 860 | 1010 | 860 | 905 | 750 | 815 |
| VA/hectare | 245 | | 245 | 362 | | |
| Revenu monétaire | 816 | 1550 | 1272 | 1400 | 832 | 1300 |

9- Les petits ejidataires et les petits tenanciers des domaines privés.

| | I1 | I2 | I3 | I4 | I5 | I6 | I7 |
|--------------------|-------|------|---------|---------|-------|------|------|
| Sup. tot. clôturée | 3 | 6 | 6 | 8 | 6 | 8 | 8 |
| Sup. labourable | 2 | 4 | 2 | 6 | 3 | 5 | 6 |
| Sup. irriguée | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Approp. indivis | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Accès indivis | ++ | ++ | ++ | ++ | | | |
| Maïs total | 2 | 2 | 1 | 4 | 0 | 4 | 5 |
| Maïs brûlis | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Maïs pluvial | 2 | 2 | 1 | 4 | 0 | 4 | 5 |
| Maïs irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| N (u./ha) | 100 | 100 | 100 | 40 | | 60 | 100 |
| Herbicide l./ha | 0 | 0 | 0 | 0 | | 1 | 1 |
| Sésame | 0 | 2 | 1 | 2 | 2 | 1 | 1 |
| Sorgho total | 0 | 0 | 0 | 0 | 1 | 0 | 0 |
| Arachide | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Crédit campagne | + | + | 0 | 0 | 0 | + | + |
| Primeurs pluv. | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Primeurs irrig. | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Melon | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Fruitiers | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb bovins | 5 | 8 | 7 | 5 | 0 | 0 | 0 |
| Nb vaches | 3 | 4 | 3 | 3 | | | |
| Ventes totales | 1 | 2 | 1 | 1 | | | |
| Ventes lait | + | + | 0 | 0 | | | |
| Ventes fromage | 0 | 0 | 0 | 0 | | | |
| Charge/ha clôt. | 1,67 | 1,33 | 1,2 | 0,62 | | | |
| Récolte feuilles | + | + | 0 | 0 | | | |
| Achat fanes | 0 | 0 | 0 | 0 | | | |
| Achat aliments | + | + | + | + | | | |
| Caprins | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb truies | 1 | 0 | 0 | 1 | 1 | 0 | 0 |
| Porcs engraisés | 3 | 0 | 0 | 5 | 3 | 0 | 0 |
| Equins | 0 | 0 | 4 | 4 | 0 | 5 | 2 |
| Tracteur | + | + | 0 | + | 0 | + | + |
| UTH totales | 1,5 | 1 | 1 | 2 | 1 | 1,5 | 2 |
| Fils USA | 4 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 1 |
| Voyages USA | 0 | 0 | 1 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Accumul. USA | ++ | 0 | ++ | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Autres activités | maçon | 0 | artisan | artisan | pêche | peon | peon |
| Produit brut | 1380 | 1740 | 800 | 1700 | 700 | 1200 | 1480 |
| Ch. proportion. | 420 | 600 | 140 | 420 | 80 | 190 | 400 |
| Ch. fixes | 100 | 120 | 80 | 80 | 45 | 60 | 60 |
| VA/UTH | 580 | 1020 | 580 | 600 | 575 | 633 | 510 |
| VA/hectare | | | | | 96 | 118 | 127 |
| Rev. monétaire | 780 | 810 | 580 | 1120 | 575 | 832 | 980 |

Petits ejidataires et petits tenanciers des domaines privés (suite).

| | I8 | I9 | I10 | I11 | I12 | I13 | I14 |
|------------------|-----------|-----------|------|------------|------|----------|------|
| Sup. tot. clôt. | 10 | 10 | 5 | 3 | 6 | 11 | 8 |
| Sup. labourable | 10 | 9 | 5 | 3 | 4 | 5 | 8 |
| Sup. irriguée | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Approp. indivis | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Accès indivis | ++ | ++ | ++ | ++ | ++ | ++ | |
| Maïs total | 4 | 3 | 2,5 | 1,5 | 2 | 4 | 6 |
| Maïs brûlis | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Maïs pluvial | 4 | 3 | 2,5 | 1,5 | 2 | 4 | 6 |
| Maïs irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| N (u./ha) | 60 | 80 | 60 | 100 | 40 | 100 | 80 |
| Herbicide l./ha | 0 | 0 | 1 | 0 | 1 | 0 | 0 |
| Sésame | 4 | 6 | 0,25 | 1,5 | 2 | 2 | 0 |
| Sorgho total | 2 | 0 | 0,25 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Arachide | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Crédit camp. | + | + | 0 | 0 | 0 | + | 0 |
| Primeurs pluv. | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Primeurs irrig. | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Melon | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Fruitiers | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb bovins | 7 | 6 | 7 | 4 | 4 | 4 | 0 |
| Nb vaches | 3 | 3 | 2 | 3 | 2 | 3 | |
| Ventes totales | 1 | 1 | 1 | 1 | 0 | 1 | |
| Ventes lait | + | + | 0 | 0 | + | + | |
| Ventes fromage | 0 | 0 | + | 0 | 0 | 0 | |
| Charge/ha clôt. | 0,7 | 0,6 | 1,4 | 1,33 | 0,67 | 0,36 | |
| Récolte feuilles | 0 | + | 0 | 0 | 0 | 0 | |
| Achat fanes | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | |
| Achat aliments | + | + | + | + | + | + | |
| Caprins | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb truies | 1 | 1 | 0 | 3 | 0 | 0 | 2 |
| Porcs engrais. | 4 | 6 | 2 | 10 | 0 | 0 | 10 |
| Equins | 3 | 4 | 2 | 1 | 2 | 7 | 2 |
| Tracteur | + | 0 | + | + | + | + | + |
| UTH totales | 2 | 3 | 1 | 1 | 1 | 2 | 2 |
| Fils USA | 1 | 1 | 1 | 1 | 4 | 1 | 2 |
| Voyages USA | 1 | 10 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Accumul. USA | 1000\$/an | 1000\$/an | 0 | 0 | + | 200\$/an | + |
| Autres activités | 0 | fret | 0 | com. sais. | 0 | artisan | 0 |
| Produit brut | 2360 | 2600 | 1080 | 1520 | 760 | 1460 | 2308 |
| Ch. proportion. | 900 | 540 | 320 | 500 | 160 | 380 | 670 |
| Ch. fixes | 160 | 160 | 80 | 80 | 40 | 80 | 100 |
| VA/UTH | 655 | 640 | 680 | 940 | 560 | 500 | 770 |
| VA/hectare | | | | | | | 190 |
| Rev. monétaire | 1040 | 1560 | 620 | 772 | 380 | 820 | 1170 |

Petits ejidataires et petits tenanciers des domaines privés (fin).

| | I15 | I16 | I17 | I18 | I19 | I20 |
|--------------------|-----------|-------|-----------|-------|------|------|
| Sup. tot. clôturée | 8 | 6 | 7 | 0 | 0 | 0 |
| Sup. labourable | 3 | 3 | 4 | 0 | 0 | 0 |
| Sup. irriguée | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Approp. indivis | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Accès indivis | | ++ | ++ | | ++ | |
| Maïs total | 4 | 2 | 1,5 | 2 | 3 | 3 |
| Maïs brûlis | 2 | 3 | 1 | 0 | 2 | 2 |
| Maïs pluvial | 2 | 0 | 0,5 | 2 | 1 | 1 |
| Maïs irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| N (u./ha) | 40 | 0 | 40 | 50 | 20 | 0 |
| Herbicide (l./ha) | 0 | 2 | 0 | 0 | 1,5 | 0 |
| Sésame | 0 | 0 | 1 | 4 | 0 | 2 |
| Sorgho total | 0 | 0 | 1 | 0 | 0 | 0 |
| Arachide | 0 | + | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Crédit campagne | 0 | 0 | 0 | + | 0 | 0 |
| Primeurs pluvial | pastèques | 0 | 0 | 0 | 0 | 0,5 |
| Primeurs irrigué | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Melon | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Fruitiers | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb bovins | 0 | 2 | 4 | 0 | 5 | 0 |
| Nb vaches | | 1 | 2 | | 2 | |
| Ventes totales | | 0 | 1 | | 1 | |
| Ventes lait | | + | + | | 0 | |
| Ventes fromage | | 0 | 0 | | 0 | |
| Charge/ha clôturé | | 0,33 | 0,57 | | | |
| Récolte feuilles | | 0 | + | | + | |
| Achat fanes | | 0 | 0 | | 0 | |
| Achat aliments | | 0 | + | | 0 | |
| Caprins | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb truies | 1 | 0 | 1 | 1 | 0 | 0 |
| Porcs engraisés | 5 | 0 | 3 | 4 | 2 | 1 |
| Equins | 2 | 2 | 2 | 2 | 1 | 1 |
| Tracteur | 0 | 0 | + | + | + | 0 |
| UTH totales | 1 | 1 | 1,5 | 1 | 1 | 1,5 |
| Fils USA | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Voyages USA | 0 | 0 | 1 | 1 | 0 | 0 |
| Accumul. USA | 0 | 0 | 2000\$/an | 0 | 0 | 0 |
| Autres activités | 0 | pêche | 0 | maçon | pain | 0 |
| Produit brut | 1240 | 920 | 1100 | 1160 | 1040 | 1152 |
| Ch. proportion. | 300 | 135 | 240 | 400 | 160 | 80 |
| Ch. fixes | 120 | 80 | 80 | 120 | 80 | 172 |
| VA/UTH | 820 | 705 | 520 | 640 | 800 | 600 |
| VA/hectare | 98 | | | 106 | | 163 |
| Revenu monétaire | 720 | 620 | 600 | 420 | 720 | 820 |

10- Double-actifs et semi-prolétaires.

| | J1 | J2 | J3 | J4 | J5 | J6 | J7 |
|--------------------|------|----------|----------|---------|----------|------|------|
| Sup. tot. clôture. | 4 | 4 | 3,25 | 6 | 5 | 4 | 4 |
| Sup. labourable | 0,5 | 3 | 3 | 6 | 2 | 4 | 3 |
| Sup. irriguée | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Approp. indivis | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Accès indivis | | | | | | | |
| Maïs total | 1,5 | 2 | 1 | 1 | 1 | 2 | 2 |
| Maïs brûlis | 1,5 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Maïs pluvial | 0 | 2 | 1 | 1 | 1 | 2 | 2 |
| Courge associée | + | + | + | 0 | + | + | + |
| N (u./ha) | 0 | 80 | 0 | 40 | 60 | 60 | 25 |
| Herbicide l./ha | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Sésame | 0 | 0 | 0,5 | 0 | 1 | 2 | 0 |
| Sorgho total | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Arachide | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Crédit camp. | 0 | + | 0 | 0 | + | + | 0 |
| primeurs pluv. | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Melon | 0 | 0 | 0 | 6 loués | 0 | 0 | 0 |
| Fruitiers | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb bovins | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb vaches | | | | | | | |
| Ventes totales | | | | | | | |
| Ventes lait | | | | | | | |
| Ventes fromage | | | | | | | |
| Charge/ha clôt. | | | | | | | |
| Récolte feuilles | | | | | | | |
| Achat fanes | | | | | | | |
| Achat aliments | | | | | | | |
| Caprins | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb truies | 0 | 1 | 0 | 0 | 1 | 1 | 1 |
| Porcs engrais. | 0 | 2 | 0 | 0 | 4 | 5 | 4 |
| Equins | 0 | 2 | 2 | 0 | 1 | 2 | 2 |
| Tracteur | 0 | + | 0 | + | + | 0 | 0 |
| Attelage | 0 | + | + | 0 | 0 | + | + |
| UTH totales | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 2 | 1 |
| Fils USA | 0 | 2 | 0 | 0 | 2 | 0 | 1 |
| Voyages USA | 2 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Accumul. USA | 0 | 800\$/an | 0 | 0 | 700\$/an | 0 | + |
| Autres activités | peon | 0 | 5 ruches | peon | artisan | 0 | peon |
| Produit brut | 392 | 608 | 390 | 640 | 680 | 1100 | 560 |
| Ch. proportion. | 20 | 200 | 52 | 80 | 200 | 240 | 120 |
| Ch. fixes | 32 | 40 | 60 | 80 | 60 | 88 | 40 |
| VA/UTH | 340 | 368 | 278 | 480 | 420 | 390 | 400 |
| VA/hectare | 85 | 92 | 85 | 80 | 84 | 190 | 100 |
| Rev. monétaire | 340 | 300 | 220 | 480 | 280 | 660 | 320 |

Double-actifs et semi-prolétaires (suite).

| | J8 | J9 | J10 | J11 | J12 | J13 | J14 |
|-------------------|------|------------|------|------|-------|------|----------|
| Sup. tot. clôtur. | 2 | 1 | 0,5 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Sup. labourable | 2 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Sup. irriguée | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Approp. indivis | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Accès indivis | | | ++ | | | | |
| Maïs total | 1 | 1 | 0,5 | 2 | 1 | 1 | 1 métay. |
| Maïs brûlis | 0 | 1 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Maïs pluvial | 1 | 0 | 0,5 | 2 | 1 | 1 | 1 |
| Courge associée | + | + | + | + | + | + | + |
| N (u./ha) | 80 | 0 | 80 | 80 | 40 | 50 | 80 |
| Herbicide l./ha | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Sésame | 2 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 1 métay. |
| Sorgho total | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Arachide | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | + |
| Crédit camp. | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| primeurs pluv. | 0 | tomates | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Melon | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Fruitiers | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb bovins | 0 | 0 | 3 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb vaches | | | 2 | | | | |
| Ventes totales | | | 1 | | | | |
| Ventes lait | | | + | | | | |
| Ventes fromage | | | 0 | | | | |
| Charge/ha clôt. | | | 6 | | | | |
| Récolte feuilles | | | + | | | | |
| Achat fanes | | | + | | | | |
| Achat aliments | | | 0 | | | | |
| Caprins | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb truies | 0 | 0 | 0 | 0 | 1 | 0 | 2 |
| Porcs engrais. | 2 | 2 | 3 | 0 | 5 | 2 | 4 |
| Equins | 4 | 0 | 2 | 1 | 1 | 0 | 1 |
| Tracteur | + | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | + |
| Attelage | + | 0 | + | + | + | + | + |
| UTH totales | 2 | 2 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 |
| Fils USA | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Voyages USA | 0 | 0 | 1 | 1 | 0 | 0 | 1 |
| Accumul. USA | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Autres activités | peon | puisatiers | peon | peon | pêche | peon | peon |
| Produit brut | 600 | 404 | 500 | 368 | 480 | 420 | 420 |
| Ch. proportion. | 200 | 40 | 140 | 65 | 140 | 120 | 180 |
| Ch. fixes | 30 | 20 | 40 | 20 | 40 | 20 | 20 |
| VA/UTH | 185 | 172 | 320 | 283 | 300 | 280 | 220 |
| VA/hectare | 123 | 172 | | | | | |
| Rev. monétaire | 380 | 344 | 320 | 283 | 300 | 280 | 220 |

Double-actifs et semi-prolétaires (fin).

| | J15 | J16 | J17 | J18 | J19 | J20 | J21 |
|--------------------|-------|----------|------|------|-----------|------|-----------|
| Sup. tot. clôture. | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Sup. labourable | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Sup. irriguée | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Approp. indivis | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Accès indivis | | | | | | | |
| Maïs total | 1 | 1 | 0,75 | 0,25 | 1,5 à 1/2 | 0 | 0 |
| Maïs brûlis | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Maïs pluvial | 1 | 1 | 0,75 | 0,25 | 1,5 | 0 | 0 |
| Courge associée | 0 | + | + | 0 | 0 | 0 | 0 |
| N (u./ha) | 100 | 50 | 20 | 0 | 80 | | |
| Herbicide l./ha | 1 | 0 | 0 | 0 | 1 | | |
| Sésame | 0 | 0 | 0 | 1 | 1,5 à 1/2 | 0 | 0 |
| Sorgho total | 2 | 0 | 0,25 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Arachide | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Crédit camp. | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| primeurs pluv. | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Melon | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Fruitiers | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb bovins | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb vaches | | | | | | | |
| Ventes totales | | | | | | | |
| Ventes lait | | | | | | | |
| Ventes fromage | | | | | | | |
| Charge/ha clôt. | | | | | | | |
| Récolte feuilles | | | | | | | |
| Achat fanes | | | | | | | |
| Achat aliments | | | | | | | |
| Caprins | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Nb truies | 0 | 0 | 1 | 0 | 2 | 0 | 3 |
| Porcs engrais. | 1 | 4 | 4 | 1 | 8 | 3 | 15 |
| Equins | 0 | 2 | 2 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Tracteur | + | 0 | + | 0 | + | 0 | 0 |
| Attelage | 0 | + | + | 0 | + | 0 | 0 |
| UTH totales | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1,5 |
| Fils USA | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 2 | 0 |
| Voyages USA | 0 | 1 | 0 | 0 | 1 | 0 | 0 |
| Accumul. USA | 0 | 0 | 0 | 0 | + | 0 | 0 |
| Autres activités | maçon | poulail. | peon | peon | charpent. | peon | coqs comb |
| Produit brut | 600 | 700 | 400 | 280 | 700 | 360 | 1480 |
| Ch. proportion. | 240 | 320 | 108 | 40 | 280 | 140 | 540 |
| Ch. fixes | 24 | 40 | 20 | 30 | 20 | 0 | 20 |
| VA/UTH | 336 | 340 | 272 | 210 | 400 | 220 | 615 |
| VA/hectare | | | | | | | |
| Rev. monétaire | 220 | 340 | 272 | 210 | 350 | 220 | 920 |

Appendice XII

Modélisation et résultats économiques des systèmes de production rencontrés dans les Terres Chaudes.

1- L'oligarchie. (groupe A)

La charge animale s'établit autour de 0,25 têtes de bétail par hectare, nous avons donc fixé $N=SAU/4$.

La superficie par actif (caporal et "arrimados") est d'environ 200 hectares et la superficie cultivée par chacun d'eux est d'environ 6 hectares. Elle s'établit donc de la façon suivante: $Sc=0,03 SAU$

- Produit brut:

Les animaux vendus sont composés pour 1/3 de vaches de réforme et 2/3 de taurillons. Le taux d'extraction s'établit à 1/5 du troupeau environ. Si l'on considère le produit de ces ventes aux prix en vigueur en janvier 1989¹, on a $Pa= SAU/4 \cdot 1/5 \cdot (1/3 \cdot 840\ 000 \$ + 2/3 \cdot 760\ 000 \$) = 40 \cdot SAU$ en milliers de pesos.

Le maïs produit par les travailleurs du rancho représente (pour un rendement moyen d'une tonne par hectare) un produit $Pv=0,03 SAU \cdot 400 = 12 SAU$ en milliers de pesos.

D'où $PB = 52 SAU$.

- Charges proportionnelles:

Les travailleurs du rancho cultivant surtout des terres de défriche qui ne sont pas fertilisées, les charges proportionnelles se réduisent au coût d'alimentation du bétail durant la saison sèche et à l'emploi irrégulier de vaccins et produits déparasitants.

Aliments: 1 kg de mélange maïs-sorgho-tourteau pour chaque vache allaitante et par jour durant les 4 derniers mois de la saison sèche: $Ca= N/5 \cdot 120 \cdot (400 \text{ pesos}) = 9,6 N = 2,4 SAU$

Vaccins: environ 1000 pesos/ animal et/ an : $Cv= N = 0,25 SAU$

Charges proportionnelles $CP = 2,65 SAU$

- Charges fixes:

Elles se réduisent à la consolidation des clôtures (en moyenne 2000 pesos par hectare dans les enquêtes que nous avons réalisé) et au renouvellement d'un outillage réduit (araires et jougs, courroies, hache, machetes, tarecuas, éventuellement pulvérisateur d'herbicide...). Elles sont donc grossièrement estimées au niveau suivant:

$CF = 2 SAU + 500$

- Valeur ajoutée:

On obtient donc $VA = PB - CP - CF = 47,5 SAU - 500$ en milliers de pesos, et en dollars, $VA = 20 SAU - 200$ par approximation.

2- Les grands éleveurs. (groupe B)

La charge en bétail s'élève sensiblement passant à 0,4 tête par hectare; $N = 0,4 SAU$. De la même façon, la charge en main d'oeuvre tourne autour de $SAU/100$. La superficie cultivée se maintenant à environ 6 hectares par actif, on a $Sc = 0,06 SAU$.

- Produit brut:

Le taux d'extraction s'établit au 1/4 du troupeau; mais la vente d'animaux est parfois complétée par la traite des vaches allaitantes durant deux ou trois mois de la saison sèche, pour pouvoir vendre le lait frais dans les villages les plus importants.

¹ 2800 \$ par kg vif pour une vache (300 kg en moyenne) et 3800 \$ pour un taurillon (180 à 200 kg).

On a alors $Pa = (N/8 \cdot 760 + N/8 \cdot 840) + (N/4 \cdot 2 \text{ l./vache} \cdot 1000 \text{ \$/litre} \cdot 90 \text{ jours}) = 200 N + 45 N = 98 \text{ SAU}$.

$Pv = 0,06 \text{ SAU} \cdot 400 = 24 \text{ SAU}$

$PB = 122 \text{ SAU}$

- Charges proportionnelles:

La superficie par actif étant moindre, les parcelles cultivées sont plus souvent fertilisées (en moyenne 100 kg de sulfate d'ammoniaque par hectare) et l'usage des herbicides est plus répandu. La consommation d'intrants s'élève à (25 000 \$/ 100 kg + 8000 \$ / litre) par hectare cultivé. D'où: $CPv = 33$ $Sc = 2 \text{ SAU}$.

Le problème posé par l'alimentation du bétail durant la saison sèche est plus aigu, d'autant que les prélèvements de lait sont plus importants. Les quantités de fanes produites sur le rancho s'avèrent insuffisantes et il faut recourir aux achats extérieurs dans une proportion d'un hectare pour six animaux. S'y ajoutent les aliments concentrés distribués aux vaches allaitantes (2 kg par vache durant 4 mois) et le recours plus systématique aux vaccins et aux produits déparasitants (2000 pesos en moyenne par animal et par an). On a alors: $CPa = N/6 \cdot (200\,000 \text{ \$ par hectare de fanes}) + N/5 (96000 \text{ pesos d'aliments concentrés}) + 2 N = 55 N = 22 \text{ SAU}$.

$CP = 24 \text{ SAU}$

- Charges fixes:

Rapportée à la superficie, la consommation annuelle de capital fixe s'élève presque au double de ce qui était observé dans le cas précédent: les exploitations sont divisées en parcs de taille réduite afin de faciliter le pâturage tournant, le nombre de charrues s'élève, celui des pulvérisateurs également.

$CF = 4 \text{ SAU} + 500$.

- Valeur ajoutée:

$VA = 94 \text{ SAU} - 500$ en milliers de pesos, soit $VA = 40 \text{ SAU} - 200$ en dollars.

3- Les exploitations d'élevage de taille moyenne. (groupe C)

C'est la superficie clôturée par des exploitations ejidales qui est ici prise en compte, bien que les indivis interviennent pour une part importante dans l'alimentation du bétail. Aussi la charge en bétail s'établit autour de 1,5 animal par hectare et la surface cultivée Sc au tiers de la superficie totale.

- Produit brut:

Le taux d'extraction est de 1/4 ici aussi, les broutards représentant les deux tiers des ventes. Mais les vaches sont traitées sur une période plus longue, qui peut atteindre cinq mois (2 litres par jour et par vache). Le produit brut "animal" s'établit donc de la façon suivante (en milliers de pesos):

$Pa = N/4 \cdot (2/3 \cdot 760 + 1/3 \cdot 840) + N/3 \cdot 135 \cdot 2 = 287 N = 430 \text{ SAU}$

Les terrains cultivés le sont suivant une rotation maïs-sorgho:

$Pv = 1/3 \text{ SAU} (200 + 205) = 135 \text{ SAU}$

$PB = 565 \text{ SAU}$.

- Charges proportionnelles:

Les charges proportionnelles relatives aux cultures sont celles qui ont été évaluées en appendices VII et IX:

$CPv = 245$ $Sc = 81 \text{ SAU}$

La disponibilité de fanes sur l'exploitation ne représente que le tiers des besoins du cheptel durant la saison sèche. Il faut donc recourir à l'achat de 2/3 SAU hectares de fanes, soit l'équivalent de 133 SAU milliers de pesos. Les distributions d'aliments concentrés aux vaches allaitantes (2 kg par jour et par vache) et aux animaux les plus faibles durant cinq mois représentent: $N/3 \cdot 150 \cdot 2 \cdot 0,4 = 40 N = 60 \text{ SAU}$. Les frais vétérinaires enfin s'établissent à 2000 pesos par animal et par an, soit 3 SAU milliers de pesos.

On a alors $CPa = 196 \text{ SAU}$

et $CP = 277 \text{ SAU}$.

- Charges fixes:

Compte tenu d'un capital productif relativement important (l'emploi de la mécanisation légère est systématique et certaines exploitations possèdent leur propre tracteur), on établit $CF = 10 \text{ SAU} + 400$.

- Valeur ajoutée:

$VA = 278 \text{ SAU} - 400$ en milliers de pesos ou $VA = 112 \text{ SAU} - 160$ en dollars.

4- Les moyennes exploitations d'élevage disposant de terres irriguées. (groupe D)

L'existence d'une superficie irriguée dont la taille varie entre 15 et 30 hectares permet la mise en place d'un système d'élevage indépendant des parcours indivis et d'élever les charges animales jusqu'à un seuil de 2 têtes par hectare. Si le taux d'extraction varie peu par rapport aux exploitations du groupe précédent, le nombre d'animaux vendus est donc sensiblement plus élevé et la traite devient systématique durant six mois par an. La superficie cultivée s'élève aux 4/5 de la surface totale; elle est occupée par une rotation maïs (1/4) - sorgho grain (3/8) - sorgho fourrager (3/8) qui permet l'affouragement du bétail pendant toute l'année, sans interruption.

- Produit brut:

$Pa = N/4 \cdot (2/3 \cdot 760 + 1/3 \cdot 840) + N/3 \cdot 180 \cdot 2 = 317 N = 632 \text{ SAU}$

$Pv = \text{Produit maïs} + \text{produit sorgho grain} = Sc \cdot (1/4 \cdot 400 + 3/8 \cdot 410) = 203$

SAU

$PB = 835 \text{ SAU}$

- Charges proportionnelles:

L'irrigation et le piétinement des animaux oblige à un labour profond après chaque cycle de culture suivi de pâturage. L'emploi d'engrais chimiques et d'herbicide est également beaucoup plus systématique. Si l'on ajoute le coût du labour aux charges calculées en appendice IX, on obtient: $Cv = \text{coût tracteur} + \text{coût fertilisants} + \text{coût herbicide} + \text{coût moisonneuse (sorgho grain)} = 112 \text{ SAU} + 70 \text{ SAU} + 10 \text{ SAU} + 30 \text{ SAU} = 222 \text{ SAU}$

Les charges relatives au bétail se limitent à l'achat d'aliments concentrés pour les vaches qui sont traitées (2 kg par vache et par jour) et à l'emploi de déparasitants (important car sur les terrains irrigués les problèmes de parasitisme sont beaucoup plus aigus):

$Ca = N/3 \cdot (2 \cdot 0,4 \cdot 180) + 4 N = 52 N = 104 \text{ SAU}$

$CP = 326 \text{ SAU}$

- Charges fixes:

Elles doublent presque par rapport aux exploitations de même taille mais qui sont dépourvues d'irrigation. La nécessité de diviser l'espace fourrager, le coût d'entretien des systèmes de pompage ou des canaux d'irrigation et la présence plus fréquente d'un véhicule pour permettre le transport et la vente du lait sont à l'origine de cette augmentation:

$CF = 22 \text{ SAU} + 400$

- Valeur ajoutée:

$VA = 487 \text{ SAU} - 400$ en milliers de pesos, ou $VA = 195 \text{ SAU} - 160$ en dollars.

5- Les petites exploitations de polyculture-élevage. (groupe E)

Sur des surfaces variant entre 6 et 15 hectares sans possibilité d'irrigation, et malgré l'accès aux parcours indivis, l'entretien d'un troupeau bovin devient difficile. Si les charges en bétail se maintiennent autour de 1,5 tête par hectare, le taux d'extraction tombe à moins de 1/5 du cheptel et il faut conserver une partie de la superficie en friche pour constituer un pâturage utilisable en fin de saison sèche, lorsque les parcours sont épuisés. Aussi la surface cultivée n'excède pas les 2/3 de la SAU; elle est soumise à une rotation du type maïs (1/2) - sorgho (1/4) - sésame (1/4). Les activités productives sont

aussi diversifiées que possible, et l'engraissement de quelques porcs, les ventes de lait ou de fromage s'ajoutent à celles de bovins et des grains produits sur l'exploitation.

- Produit brut:

$Pa = \text{ventes de taurillons} + \text{ventes de vaches de réforme} + \text{ventes de lait} + \text{ventes de porcs}$
 $= N/10 \cdot 760\,000 \$ + N/10 \cdot 840\,000 \$ + N/5 \cdot 2 \text{ litres} \cdot 120 \text{ jours} \cdot 1000 \$/\text{litre} + SAU/2 \cdot 60 \text{ kg} \cdot 3000 \$/\text{kg} = 76 N + 84 N + 48 N + 90 SAU$ (en milliers de pesos) = 400 SAU.

Pv (voir l'appendice IX) = $2/3 SAU \cdot 398 = 265 SAU$

$PB = 665 SAU$

- Charges proportionnelles:

Celles relatives au système de culture sont évaluées en appendice IX. Elles sont équivalentes à $Cv = Sc \cdot 215 = 143 SAU$.

Les charges relative à l'élevage sont constituées par les coûts d'alimentation (les animaux ne sont presque jamais vaccinés): maïs pour les porcs (100 kg par porc engraisé), fanes pour le bétail et aliments concentrés les pour vaches (1 kg par jour et par vache allaitante). Les achats de fanes constituent la rubrique la plus importante: malgré la récolte des feuilles de maïs, les résidus de culture sur l'exploitation ne permettent de nourrir le bétail que pendant les 2/3 de la saison sèche. Il faut donc disposer d'environ 0,33 SAU hectares de fanes supplémentaires.

$Ca = 20 SAU + 0,33 SAU \cdot 200 + N/5 \cdot 120 \cdot 0,4 = 101 SAU$

$CP = 244 SAU$

- Charges fixes:

La consommation annuelle de capital fixe se limite au renouvellement du petit outillage, amortissement de l'aire, du joug et des harnais, renforcement des clôtures:

$CF = 10 SAU + 200$

- Valeur ajoutée:

$VA = 411 SAU - 200$ en milliers de pesos, ou $VA = 164 SAU - 80$ en dollars.

6- Les maraîchers. (groupe G)

Sur une superficie qui varie entre 4 et 8 hectares, l'intensification devient indispensable pour atteindre le seuil de reproduction; elle devient aussi possible dans ce cas puisque les 3/4 de la surface sont irrigués. Le modèle défini ici suppose que la moitié de la SAU est semée de melon durant la saison sèche, et qu'au cours du cycle pluvial, les 3/4 de la surface sont cultivés suivant une rotation maïs-sorgho. Du fait de la mobilisation de main d'oeuvre qu'exige le maraîchage, les ateliers d'élevage ont une moindre importance: la charge-animale s'établit à une tête par hectare (taux d'extraction de 1/4) et aucun porc n'est engraisé sur l'exploitation.

- Produit brut:

Le produit animal est composé par la vente de quelques taurillons et vaches de réforme et par celle de lait frais (les vaches allaitantes sont traites durant 3 mois par an).

$Pa = N/8 \cdot 840 + N/8 \cdot 760 + N/4 \cdot 120 \cdot 2 = 260 SAU$

Le produit d'un hectare de melon s'élevait en moyenne à 8 millions de pesos durant l'hiver 1989 (voir appendice VII); celui d'une rotation maïs -sorgho à 400 000 \$ si les fanes n'étaient pas vendues.

$Pv = 1/2 SAU \cdot 8000 + 3/4 SAU \cdot 400 = 4300 SAU$

$PB = 4560 SAU$

- Charges proportionnelles:

Les appendices VII et IX établissent le total des charges proportionnelles relatives au système de culture:

$Cv = Ch. \text{ maïs-sorgho} + Ch. \text{ melon} = 3/4 SAU \cdot 237,5 + 1/2 SAU \cdot 2220 = 1288 SAU$

Les charges dues à l'atelier bovin se limitent au coût des vaccins et produits déparasitants et à celui de l'aliment distribué aux vaches allaitantes (2 kg par vache et par jour):

$Ca = N/4 \cdot 2 \cdot 120 \cdot 0,4 + 2 N = 26 SAU$

$CP = 1314 SAU$

- Charges fixes

Elles sont élevées compte tenu du coût d'entretien du système d'irrigation (elles incluent fréquemment l'ammortissement d'une pompe) et du matériel d'aspersion qui est employé:

$$CF = 30 \text{ SAU} + 400$$

- Valeur ajoutée

On obtient: $VA = 3215 \text{ SAU} - 400$ en milliers de pesos, ou bien en dollars, $VA = 1285 \text{ SAU} - 160$.

7- Les petits producteurs agricoles à la recherche d'alternatives.
(groupe H)

Ces exploitations ont pu intégrer la culture du piment ou celle de l'arachide à leur système de production grâce aux accords passés avec les commerçants qui contrôlent l'accès à ces marchés. Nous avons considéré deux systèmes de culture possibles, l'un associant maïs sur les 4/5 de la superficie et le piment sur le reste, et l'autre combinant maïs (3/4 SAU) et arachide (1/4 SAU). La superficie cultivée s'étend dans tous les cas à la totalité de l'espace disponible. Le cheptel est réduit: la charge en bétail n'excède pas 0,5 tête par hectare (taux d'extraction de 1/4) et un nombre de porcs équivalant à SAU/2 est engraisé.

- Produit brut:

1- Système maïs -piment: (voir appendice VII)

$$Pv = 4/5 \text{ SAU} \cdot 400 + 1/5 \text{ SAU} \cdot 2200 = 760 \text{ SAU}$$

2- Système maïs arachide:

$$Pv = 3/4 \text{ SAU} \cdot 400 + 1/4 \text{ SAU} \cdot 1500 = 680 \text{ SAU}$$

Soit en moyenne, $Pv = 720 \text{ SAU}$.

Le niveau des ressources fourragères disponibles et la mobilisation de main d'oeuvre durant le cycle pluvial ne permettent pas de traire les vaches (elles pâturent alors sur les parcours indivis). On a donc:

$$Pa = \text{ventes bovins} + \text{ventes porcs} = N/8 \cdot 760 + N/8 \cdot 840 + \text{SAU}/2 \cdot 60 \cdot 3 = 100 \text{ SAU} + 90 \text{ SAU} = 190 \text{ SAU}$$

$$PB = 910 \text{ SAU}$$

- Charges proportionnelles:

Les calculs effectués en appendices VII et IX nous donnent:

$$Cv = 162 \text{ SAU} \text{ pour le système maïs-piment ou}$$

$$Cv = 110 \text{ SAU} \text{ pour le système maïs-arachide soit } Cv = 136 \text{ SAU} \text{ en moyenne.}$$

Les fanes permettant l'alimentation du bétail, les charges relatives à l'élevage se limitent aux coût d'alimentation des porcs et à la distribution de maïs aux animaux les moins bien portants en fin de saison sèche:

$$Ca = 40 \cdot \text{SAU}/2 + 20 N = 30 \text{ SAU}$$

$$CP = 166 \text{ SAU}$$

- Charges fixes:

Elles demeurent limitées par la faible consommation d'outils et de matériel (hormis le pulvérisateur nécessaire à la culture du piment). On a donc: $CF = 10 \text{ SAU} + 100$.

- Valeur ajoutée:

$$VA = 730 \text{ SAU} - 100 \text{ en milliers de pesos et } \underline{VA = 290 \text{ SAU} - 40} \text{ en dollars.}$$

8- Les petites exploitations ejidales et les "arrimados" des domaines d'élevage. (groupe I)

Les superficies varient entre 4 et 8 hectares, mais les 3/4 seulement de la superficie sont cultivés pour conserver un espace où les vaches peuvent être traitées et où le bétail revient pâturer lorsque les parcours sont épuisés. La charge en bétail ne dépasse pas 1/2 tête par hectare; un nombre de porcs équivalent à SAU/2 est engraisé chaque année. Les rotations de cultures sont du type maïs (1/2)-sorgho (1/2)-sésame (1/2).

- Produit brut:

L'appendice IX fournit le montant du produit brut pour le système de cultures considéré (si les fanes sont conservées pour l'alimentation du bétail de l'exploitation):

$$P_v = 3/4 \text{ SAU} \cdot 400 = 300 \text{ SAU}$$

Les vaches allaitantes sont traitées durant 4 mois; le lait est vendu frais ou sous forme de fromage. On a alors:

$$P_a = \text{ventes bovins} + \text{ventes lait} + \text{ventes porcs} = N/8 \cdot 840 + N/8 \cdot 760 + N/4 \cdot 120 \cdot 2 + \text{SAU}/2 \cdot 60 \cdot 3 = 250 \text{ SAU}$$

$$P_B = 550 \text{ SAU.}$$

- Charges proportionnelles:

$$C_v = 3/4 \text{ SAU} \cdot \text{Charges système maïs-sorgho-sésame} = 3/4 \text{ SAU} \cdot 160 = 120 \text{ SAU}$$

$$C_a = \text{maïs pour porcs et bétail} = 20 \text{ SAU}$$

$$C_P = 140 \text{ SAU}$$

- Charges fixes:

La consommation de capital fixe est équivalente à celle du groupe précédent:

$$C_F = 10 \text{ SAU} + 100$$

- Valeur ajoutée:

$$V_A = 400 \text{ SAU} - 100 \text{ en milliers de pesos, ou } \underline{V_A = 160 \text{ SAU} - 40 \text{ en dollars.}}$$

9- Les double-actifs et les semi-prolétaires. (groupe J)

La force de travail est ici égale à une personne, quelle que soit la surface cultivée. Celle-ci est le plus souvent prêtée ou louée par des parents ejidataires; elle est semée de maïs. Il n'y a pas de bétail mais des porcs sont souvent engraisés; leur nombre équivaut à $1/2 \text{ SAU} + 1$. Ce qui permet l'obtention d'un produit brut positif, même quand la surface cultivée est nulle.

- Produit brut:

$$P_B = 400 \cdot \text{SAU} + (1/2 \text{ SAU} + 1) \cdot 50 \cdot 3 = 475 \text{ SAU} + 150.$$

- Charges proportionnelles:

$$C_v = 170 \text{ SAU}$$

$$C_a = 100 \cdot 0,4 \cdot (1/2 \text{ SAU} + 1) = 20 \text{ SAU} + 40$$

$$C_P = 190 \text{ SAU} + 40$$

- Charges fixes:

$C_F = 10 \text{ SAU} + 50$ (nombre des outils employés sont prêtés, et le paysan n'est pas astreint à l'entretien des clôtures)

- Valeur ajoutée:

$$V_A = 275 \text{ SAU} + 60 \text{ en milliers de pesos et } \underline{V_A = 110 \text{ SAU} + 25 \text{ en dollars.}}$$

BIBLIOGRAPHIE

Livres et articles

- L.Arizpe (1985) : *Campesinado y Migración*. Ed. SEP. México 1985.
- P.Armillas (1947) : "Notas sobre Sistemas de Cultivo en Mesoamérica, los Cultivos de Riego y de Humedad en la Cuenca del Balsas ". in *Anales del INAH* , Tomo III 1947-1948. México 1949.
- R.Arreola C. (1979) : *Tacámbaro, Carácuaro, Nocupétaro, Turicato*. Gobierno del Estado de Michoacán. Morelia 1979.
- G.Arroyo (coord. 1989) : *La Pérdida de la Autosuficiencia Alimentaria y el Auge de la Ganadería en México*. Ed. Plaza y Valdes-UAM Xochimilco. México 1989.
- Banco de México SA (1943): *Monografías Comerciales: el Ajonjolí*. México 1943.
- Banco de México SA (1956): *Monografías Comerciales: el Ajonjolí*. México 1956.
- D.Barkin, T.King (1970) : *Desarrollo Económico Regional (un Enfoque por Cuencas Hidrológicas de México)*. Ed. Siglo XXI. México 1970.
- A.Bartra (1978) : *Zona Centro: Michoacán. Sector Agropecuario y Diagnóstico de los Factores Sociales*. SARH, Dirección General de Planeación-Ochoa y Asociados S.C. México 1978.
- R.Bartra (1969) : "Tributo y Tenencia de la Tierra en la Sociedad Azteca". *El Modo de Producción Asiático*. Ed. Era. 8a Edición . México 1986 .
- _____ et al. (1975) : *Caciquismo y Poder Político en el México Rural*. Ed. Siglo XXI-Instituto de Investigaciones Sociales UNAM. México 1975.
- _____ et G.Otero (1988) : "Crisis Agraria y Diferenciación Social en México" in *Revista Mexicana de Sociología* 1/88. Instituto de Investigaciones Sociales UNAM. México 1988.
- W.Borah (1975) : *El Siglo de la Depresión en Nueva España*. Ed. Era. México 1982.
- W.Borah, S.F.Cook (1963) : "Arboreal Population of Central Mexico on the Eve of Spanish Conquest". *Iberoamericana* 45. University of California Press. Berkeley & Los Angeles 1963.
- D.D.Brandt (1952) : "Bosquejo de la Geografía y la Antropología en la Región Tarasca". *Anales del Museo Michoacano No 5*. 2a Época. Morelia 1952.
- J.A.Bustamante (1988) : "La Política de Inmigración de Estados Unidos: un Análisis de sus Contradicciones" in *Migraciones en el Occidente de México*. El Colegio de Michoacán. Zamora 1988.

T.Bustamante, R.Ravelo, J.Salazar (1987) : *Historia de la Questión Agraria Mexicana. Estado de Guerrero 1867-1940*. Gobierno del Estado de Guerrero-U.A.Guerrero-CEHAM. México 1987.

E.Cárdenas de la Pena (1980) : *Tierra Caliente. Porción Sureste de Michoacán*. SAHOP. México 1980.

C.Cardoso (Coordinateur, 1983) : *México en el Siglo XIX (1821-1910). Historia Económica y la Estructura Social*. Ed. Nueva Imagen. México 1983.

H.Castillo (1987) : "Los Comerciantes Mayoristas de Alimentos de la Ciudad de México" in *Almacenamiento de Productos Agropecuarios en México*. El Colegio de Michoacán-ANDSA. Zamora 1987.

CEHAM (1988-1989) : *Historia de la Cuestión Agraria Mexicana*. 8 Tomes. CEHAM-Ed. Siglo XXI. México 1988-1989.

CEPAL (1982) : *Economía Campesina y Agricultura Empresarial (Tipología de Productores del Agro Mexicano)*. Ed. Siglo XXI-CEPAL. México 1982.

L.Chávez Orozco (1953) : *La Crisis Agrícola Novo-Hispana de 1784-1785*. Banco Nacional de Crédito Agrícola y Ganadero S.A. México 1953.

F.Chevalier (1953) : *La Formación de los Latifundios en México. Tierra y Sociedad en los Siglos XVI y XVII*. Fondo de Cultura Económica. México 1976. Inicialmente publié en français à l'Institut d'Ethnologie. Paris 1953.

J.H.Coatsworth (1976) : *El Impacto Económico de los Ferrocarriles en el Porfiriato*. Ed. Era. México 1982.

Hubert Cochet (1990) : "Cannabis et Pavot: Essor des Cultures Illicites et Spécialisation Régionale, un Exemple en Sierra Madre del Sur (Mexique)", en processus d'édition dans les *Cahiers de l'ORSTOM*.

H.Cochet, E.Léonard, J.D. de Surgy (1988) : *Paisajes Agrarios de Michoacán*. El Colegio de Michoacán. Zamora 1988.

S.F.Cook, L.B.Simpson (1948) : "The Population of Central Mexico in the Sixteenth Century". *Iberoamericana* 31. University of California. Berkeley 1948.

D.Cosío Villegas et al. (1965) : *Historia Moderna de México. El Porfiriato*. Ed. Hermes. México 1965.

_____ (Coordinateur, 1976) : *Historia General de México*. El Colegio de México _ Ed. Harla. México 1976.

H.Díaz- Polanco (1982) : *Formación Regional y Burguesía Agraria en México*. Ed. Era. México 1982.

J.M.Durán (1988) : *¿Hacia una Agricultura Industrial?* Universidad de Guadalajara. Guadalajara 1988.

_____ et A.Bustín (1983) : *Revolución Agrícola en Tierra Caliente de Michoacán*. El Colegio de Michoacán- CONACYT. Zamora 1983.

M. de Escobar : *Americana Thebaida. Crónica de la Provincia Agustiniense de Michoacán*. Balsal Editores. Morelia 1970.

- G.Esteva (1980) : *La Batalla en el México Rural*. Ed. Siglo XXI. México 1980.
- M.Fabris et C.Guevara (1983) : "Sector Campesino: Conducta Productiva 1960-1980. Un Anàlisis Comparativo a Nivel Municipal" in *Economía Mexicana, Serie Temática. Sector Agropecuario*. CIDE. México 1983.
- E.Feder (1982) : *Vacas Flacas, Ganaderos Gordos: las Ramificaciones Internacionales de la Industria del Ganado en México* in *El Desarrollo Agroindustrial y la Ganadería en México*. SARH Coordinación General de Desarrollo Agroindustrial. México 1982.
- L.Fernández, M.Tarrio (1988) : "Ganadería y Crisis Agroalimentaria" in *Revista Mexicana de Sociología 1/88*. Instituto de Investigaciones Sociales UNAM. México 1988.
- J.Figueroa D. (1899) : *Guía General Descriptiva de la Republica Mexicana. Tomo II: Estados y Territorios Federales*. Barcelone 1899.
- E.Florescano (1969) : *Precios del Maíz y Crisis Agrícolas en México 1708-1810* . Ed. Era . México 1986.
- _____ (1971) : *Origen y Desarrollo de los Problemas Agrarios en México (1500 - 1821)*. Ed. Era. México 1976.
- _____ (1977) : "Una Historia Olvidada: la Sequía en México" in *Nexos 32*. México 1977.
- E.Florescano, I.Gil (1976) : "La Epoca de las Reformas Borbónicas y el Crecimiento Económico" in *Historia General de México*. El Colegio de México-Ed. Harla. México 1976.
- F.Foglio M. (1936) : *Geografía Económico-agrícola del Estado de Michoacán*. Edit. Cultura. México 1936.
- A.Gal, J.Magana (1872) : "Noticias Estadísticas del Distrito de Tacámbaro" in *Boletín de la Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística. Tomo IV, No 9*. México 1872.
- J.García Payón (1941) : *Matlatzincas o Pirindas*. Encuadernables de El Nacional. México 1941.
- A.Gilly (1971) : *La Revolución Interrumpida*. Ed. El Caballito. México 1971.
- M.Godelier (1965) : *La Notion de "Mode de Production Asiatique" et les Schémas Marxistes d' Evolution des Sociétés*. Les Cahiers du CERM . Paris 1965.
- A.González G. (1937): *Explotación del Ajonjolí en Sinaloa*. Banco Nacional de Crédito Ejidal. México 1937.
- I.González S. (1985) : *El Obispado de Michoacán en 1765*. Gobierno del Estado de Michoacán. Morelia 1985.
- L.González (1982) : *La Querencia*. Ed. SEP. México 1982.
- L.González et al. (1972) : *La Economía Mexicana en la Epoca de Juárez*. Secretaria de Industria y Comercio. México 1972.
- G.Gordillo (1988) : "El Leviatán Rural y la Nueva Sociabilidad Política" in *Las Sociedades Rurales Hoy*. El Colegio de Michoacán-CONACYT. Zamora 1988.

A.Gunder Frank (1966) : *La Agricultura Mexicana : Transformaciòn del Modo de Producciòn (1521- 1630)*. Ed. Era. México 1982.

M.Gutelman (1971) : *Capitalismo y Reforma Agraria en México*. Ed. Era. México 1974. Inicialment publicat en francès aux éditions Maspero, Paris, 1971.

J.N.Guzmán A. (1982) : *Michoacán y la Inversiòn Extranjera 1880-1911*. UMSNH. Morelia 1982.

J.R.Heath (1989) : "El Financiamiento del Sector Agropecuario en México" in *Las Sociedades Rurales Hoy*. El Colegio de Michoacán-CONACYT. Zamora 1988.

P.R.Hendrichs P. (1945) : *Por Tierras Ignotas. Viajes y Observaciones en la Región del Río de las Balsas*. Editorial Cultura. México 1945.

C.Hewitt de Alcántara (1978) : *La Modernizaciòn de la Agricultura Mexicana 1940-1970*. Ed. Siglo XXI. México 1978.

A.de Ibarrola (1975): *Derecho Agrario, el Campo Base de la Patria*. Ed. Porrúa. México 1975.

I.P.Juárez G. (1981) : "Los Cortadores de Caña en los Ingenios de San Pedro y San Francisco Naranjal (Mpo de Lerdo de Tejada, Ver.)" in *Revista Mexicana de Sociología* 81/1. Instituto de Investigaciones Sociales UNAM. México 1981.

J.Ibarra L. et J.J.Brambila P. (1983) : "El Sector Soya dentro del Complejo Oleaginosas" in *Revista Chapingo No 42*. U.A.Chapingo. Chapingo 1983.

J.N.Iturriaga de la Fuente (1983) : "La Intervenciòn de CONASUPO en la Comercializaciòn de Oleaginosas" in *La Comercializaciòn de Productos Agrícolas en México*. Colegio de Postgraduados, Centro de Economía. Chapingo 1983.

K.Kaerger (1900) : *Agricultura y Colonizaciòn en México en 1900*. U.A.Chapingo. México 1986.

F.Katz (1980) : *La Servidumbre Agraria en México en la Epoca Porfiriana*. Ed. Era. México 1980.

A.Kirkby (1973) : *The Use of Land and Water Ressources in the Past and Present Valley of Oaxaca, Mexico*. University of Michigan Museum of Anthropology, Memoirs 5. 1973.

S.Lecoin (1988) : "Intercambios, Movimientos de Poblaciòn y Trabajo en la Diòcesis de Michoacán en el Siglo XVI". *Movimientos de Poblaciòn en el Occidente de México*. CEMCA-El Colegio de Michoacán. México 1988.

E.Léonard (1988) : "Emergencia y Desarrollo de un Caciquismo Ganadero en el Ejido de Turitzio" in H.Cochet, E.Léonard et J.D. de Surgy: *Paisajes Agrarios de Michoacán*. El Colegio de Michoacán. Zamora 1988.

_____, E.Mollard (1989) : "Caracterizaciòn y Perspectivas de las Agriculturas Periféricas" in *Relaciones No 37*. El Colegio de Michoacán. Zamora 1989.

J.Lera (1987) : "El Agronegocio de los Productos Perecederos en Michoacán: Estudios de Caso del Melòn, Pepino, Mango, Limòn y Fresa" in *El Almacenamiento de Productos Agropecuarios en México*. El Colegio de Michoacán-ANDSA. Zamora 1987.

A.Linares (1872) : "Cuadro Sinòptico del Estado de Michoacàn" in *Boletín de la Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística. Tomo IV.* México 1872.

T.Linck (1982) : *La Usura Rural en San Luis Potosí.* El Colegio de Michoacàn. Zamora 1982.

_____ et al.(1986) : *Poblaciòn y Poblamiento II: Ocupaciòn del Espacio y Migraciones.* El Colegio de Michoacàn. Zamora 1986.

_____ (1988) : "Aguacate, Caña y Migrantes, la Rgiòn de los Reyes, Mich." in *Migraciòn en el Occidente de México.* El Colegio de Michoacàn. Zamora 1988.

_____ (1988) : *El Campesino Desposeído.* CEMCA-El Colegio de Michoacàn. México 1988.

A.Lira, L.Muro (1976) : "El Siglo de la Integraciòn" in *Historia General de México.* El Colegio de México-Ed. Harla. México 1976.

G.Lòpez Castro (1986) : *La Casa Dividida.* El Colegio de Michoacàn-Asociaciòn Mexicana de Poblaciòn. Zamora 1986.

_____ (1988) : "La Migraciòn a Estados Unidos en Gòmez Farías, Michoacàn" in *Migraciones en el Occidente de México.* El Colegio de Michoacàn. Zamora 1988.

_____ et S.Zendejas (1988) : "Migraciòn Internacional por Regiones en Michoacàn" in *Movimientos de Poblaciòn en el Occidente de México.* CEMCA-El Colegio de Michoacàn. México 1988.

R.Lòpez Lara (1973) : *El Obispado de Michiacàn en el Siglo XVII. Informe Inédito de Beneficios, Pueblos y Lenguas.* Fimax Publicistas. Morelia 1973.

L.Martin (1960): *La Ganaderia Mexicana.* Banco de México SA. México 1960.

A.C.Martin del Campo (1988) : "La Política Econòmica Reciente y la Agricultura" in *Las Sociedades Rurales Hoy.* El Colegio de Michoacàn-CONACYT. Zamora 1988.

G.Martínez (1980) : "Las Fronteras Surorientales del Imperio Purhépecha". *La Cultura Purhé. II Coloquio de Antropología e Historia Regionales.* Colegio de Michoacàn-FONAPAS. Morelia 1980.

J.J.Martínez de Lejarza (1822) : *Anàlisis Estadístico de la Provincia de Michoacàn en 1822.* Fimax Publicistas. Morelia 1974.

O.Mazín G. (1986) : *El Gran Michoacàn. Cuatro Informes del Obispado de Michoacàn 1759-1769.* El Colegio de Michoacàn-Gobierno del Estado de Michoacàn. Zamora 1986.

Memorias del Gobierno del Estado de Michoacàn. Années 1877, 1883, 1884, 1885, 1886, 1887, 1889, 1892. Morelia 1877-1892.

L.Mendieta y Nuñez (1923): *El Problema Agrario de Mexico y la ley Federal de Reforma Agraria.* Ed. Porrúa. México 1986.

M. de Mendizabal (1939) : "La Demografía Mexicana. Epoca Colonial 1519-1810" in *Boletín de la Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística. Tomo 48.* México 1939.

J.Meyer (1983) : "La Fiebre Aftosa y la Unìon Nacional Sinarquista" in *Relaciones No16.* El Colegio de Michoacàn. Zamora 1983.

_____ (1987) : "Los 'Kulaki' del Ejido (los Años 30)" in *Relaciones* No29. El Colegio de Michoacán. Zamora 1987.

J.Moguel, R.Robles, B.Rubio (1988) : *La Epoca de Oro y el Principio de la Crisis de la Agricultura Mexicana. 1950-1970. Historia de la Cuestión Agraria Mexicana* 7. Ed. Siglo XXI-CEHAM. México 1988.

E.Montalvo, J.Rivera, O.Betanzos (1988) : *Modernización, Lucha Agraria y Poder Político. 1920-1934. Historia de la Cuestión Agraria Mexicana* 4. Ed. Siglo XXI-CEHAM. México 1988.

R.Montes de Oca et J.Zamorano (1983) : "La Articulación Agricultura-Industria en los Principales Granos y Oleaginosas" in *Economía Mexicana, Serie Temática. Sector Agropecuario*. CIDE. México 1983.

C.Morin (1979) : *Michoacán en la Nueva España del Siglo XVIII. Crecimiento y Desigualdad en una Economía Colonial*. Fondo de Cultura Económica. México 1979.

S.Navarrete (1988) : "Algunas Implicaciones de los Cambios en los Patrones de Asentamiento Indígena durante el Siglo XVI". *Movimientos de Población en el Occidente de México*. CEMCA- El Colegio de Michoacán. México 1988.

"Noticias Históricas sobre los Pueblos de Ajuchitlán, Coyuca, Cutzamala, Coahuayutla, Petatlan, Tecpan, Atoyac. Bibl. Aportación Histórica. Ed. Vargas Rea. México 1947.

A.Ochoa (1988) : "Arrieros, Braceros y Migrantes del Oeste Michoacano (1849-1911)". *Movimientos de Población en el Occidente de México*. CEMCA- EL Colegio de Michoacán. México 1988.

A.Ochoa, G.Sánchez (1985) : *Relaciones y Memorias de la Provincia de Michoacán 1579-1581*. Morelia 1985.

V.Oikión Solano (1986) : "Huetamo: Trinchera de la Revolución" in *Estudios Michoacanos I*. El Colegio de Michoacán-Gobierno del Estado de Michoacán. Zamora 1986.

L.Paré (1977) : *El Proletariado Agrícola en México. ¿Campesinos sin Tierra o Proletarios Agrícolas?* Ed. Siglo XXI. México 1977.

_____ (1981) : "Propuesta para la Participación de los Cortadores de Caña en el Proceso Productivo" in *Revista Mexicana de Sociología* 1/81. Instituto de Investigaciones Sociales UNAM. México 1981.

F. del Paso y Troncoso (1905) : *Suma de Visitas de Pueblos*. Papeles de la Nueva España Segunda Serie I. Imprenta de la Casa Real. Madrid 1905.

N.Percheron (1988) : "Colonización Española y Despoblación de las Comunidades Indígenas" in *Movimientos de Población en el Occidente de México*. CEMCA-Colegio de Michoacán. México 1988.

R.Rama, R.Vigorito (1979) : *El Complejo de Frutas y Legumbres en México*. ILET- Ed. Nueva Imagen. México 1979.

N.Reig (1982) : *El Sistema Ganadero-Industrial: su Estructura y Desarrollo, 1960-1980* in *El Desarrollo Agroindustrial de la Ganadería en México*. SARH, Coordinación de Desarrollo Agroindustrial. México 1982.

I. Restrepo, J. Sánchez C. (1969) : "El Arrendamiento de Tierras Ejidales: El Caso de Apatzingàn" in *Economía Política No 21*. México 1969

G. Rivera Marin (1983) : *La Propiedad Territorial en México 1301-1810*. Ed Siglo XXI. México 1983.

R. Robles B. (1988): "Migraciones Rurales y Jornaleros Agrícolas 1950-1970" in *Historia de la Cuestión Agraria Mexicana 7. La Epoca de Oro y el Principio de la Crisis de la Agricultura Mexicana. 1950-1970*. CEHAM-Ed. Siglo XXI. México 1988.

J.L. de Rojas (1987) : "El Control del Granero del Imperio y la Consolidación del Estado México". *Almacenamiento de Productos Agropecuarios en México*. El Colegio de Michoacán_ ANDSA. Zamora 1987.

J.G. Romero (1860) : *Noticias para Formar la Historia y la Estadística del Obispado de Michoacán*. Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística. México 1860.

M. Rutsch (1984) : *La Ganadería Capitalista en México*. Ed. Linea-CIIS. México 1984.

G. Sánchez D. (1979) : *El Suroeste de Michoacán. Estructura Económico -social. 1821-1851*. UMSNH. Morelia 1979.

_____ (1980) : "Movimientos Campesinos en la Tierra Caliente de Michoacán, 1869-1900" in *Movimientos Populares en el Occidente de México. Siglos XIX y XX*. Centro de Estudios de la Revolución Mexicana Lázaro Cárdenas. Jiquilpan 1980.

_____ (1980) : "Tenencia de la Tierra en Michoacán Prehispánico. Trabajo Campesino entre los Tarascos". *La Cultura Purhé. II Coloquio de Antropología e Historia Regionales*. El Colegio de Michoacán- FONAPAS. Morelia 1980.

_____ (1984) : "Las Crisis Agrícolas y la Carestía del Maíz en Michoacán (1886-1910)" in *Textual No 15-16*. U.A. Chapingo 1984.

_____ (1988) : *El Suroeste de Michoacán : Economía y Sociedad. 1852-1910*. UMSNH. Morelia 1988.

_____ et R.A. Pérez (1989) : *Caràcuaro de Morelos. Historia de un Pueblo de la Tierra Caliente*. SCP-UMSNH. En processus de publication.

V. Sánchez P. (coord. 1988) : *Sistema Agroindustrial Oleaginosas y Aceites Comestibles*. U.A. Chapingo, Programa Interdepartamental Integración Agricultura-Industria. Chapingo 1988, mimeo.

_____ et J.J. Flores V. (1987) : "Desarrollo Tecnológico, Dependencia y Situación Actual en la Industria Aceitera del Noroeste" in *La Agroindustria en México*. U.A. Chapingo. Chapingo 1987.

Secretaría de Agricultura (1973) : *El Mercado de Oleaginosas en México*. SA, Dirección General de Economía Agrícola. México 1973.

Secretaría de Agricultura y Recursos Hidráulicos, Comisión Técnica Consultativa para la Determinación Regional de los Coeficientes de Agostadero: *Estados de Michoacán y Colima*.

Secretaría de Hacienda y Créditos Públicos (1940): *Estudios Histórico-Económicos sobre los Estados de la República. Michoacán*. México 1940.

G.Sitjar et S.Osorio (1983) : "Una Aproximaciòn al Enfoque de Sistemas en la Ganaderia" in *Economia Mexicana, Serie Temàtica. Sector Agropecuario*. CIDE. México 1983.

R.Stavenhagen (1974) : *Neolatifundismo y Explotaciòn*. Ed. Nueva Imagen. México 1974.

J.Tavera C. (1968) : *Huetamo, Historia y Geografia*. Edition de l'auteur. Morelia 1968.

J.Teja A. (1979) : *Tuzantla, Tiquicheo, Juàrez, Susupuato*. Gobierno del Estado de Michoacàn. Morelia 1979.

E. de la Torre Villar (1984) : *El Tropico Michoacano, Hombres y Tierra*. Sidermex. México 1984.

J.Vega, P.A.Vives (1987) : *Làzaro Càrdenas*. Ed. Historia 16-Quorum. Madrid 1987.

A.L.Velasco (1892) : *Geografia y Estadística de la República Mexicana. Tomo VI Estado de Michoacàn de Ocampo*. México 1892.

M.Velàzquez C. (1987) : "El Sistema Agroindustrial de Oleaginosas en México: Caracteres Relevantes y Opciones de Desarrollo" in *La Agroindustria en México*. U.A.Chapingo. Chapingo 1987.

A.Villasenor S. (1748) : *Parte que Corresponde a Michoacàn en la Estadística del Theatro Americano*. Morelia 1852.

A.Warman (1976) : *...Y Venimos a Contradecir*. Ed. La Casa Chata. México 1976.

_____ (1980) : *Ensayos sobre el Campesinado en México*. Ed. Nueva Imagen. México 1980.

_____ (coord. 1982) : *El Cutivo del Maiz en México, Diversidad, Limitaciones y Alternativas. 6 Estudios de Caso*. Centro de Ecodesarrollo. México 1982.

_____ (1988) : "Los Campesinos en el Umbral de un Nuevo Milenio" in *Revista Mexicana de Sociologia 1/88*. Instituto de Investigaciones Sociales UNAM. México 1988.

J.B.Warren (1968) : "Minas de Cobre en Michoacàn". *Anales del Museo Michoacano. 2a Epoca*. Morelia 1968.

M.A.Winter (1988) : "Periodo Prehispànico". *Historia de la Cuestiòn Agraria Mexicana. Estado de Oaxaca. Tomo I*. CEHAM- UABJO- Gobierno del Estado de Oaxaca. México 1988.

J.L.Zaragoza et R.Macias (1980) : *El Desarrollo Agrario de México y su Marco Juridico*. CENIA. México 1980.

M.A.Zavala de Cosio (1988) : "Anàlisis de las Migraciones Internas Mexicanas a Nivel Regional y Local: el Caso de Làzaro Càrdenas" in *Movimientos de Poblaciòn en el Occidente de México*. CEMCA-El Colegio de Michoacàn. México 1988.

S.Zavala (1940) : *De Encomiendas y Propiedad de la Tierra en algunas Regiones de la América Espanola*. México 1940.

J.Zepeda (coord. 1988) : *Las Sociedades Rurales Hoy*. El Colegio de Michoacàn-CONACYT. Zamora 1988.

Thèses et mémoires

J.Aguirre A. (1986) : *El Mercado de Oleaginosas en México*. Thèse professionnelle. U.A.Chapingo, Economía Agrícola. Chapingo 1986.

J.A.Agustin (1988) : *La Producción de Hortalizas en el valle de Tepalcatepec, Mich.* UA Chapingo-CRUCO. Morelia 1988.

Asesoría Interdisciplinaria, S.C. (1983) : *Huetamo, Mich.* México 1983.

T.Bustamante A. (1990) : *Agroindustria Transnacional y Explotación Campesina. El Caso de la Producción de Melón en la Tierra Caliente de Guerrero*. UAM-Xochimilco, tesis de maestría. México 1990.

H.Cochet (1989) : *Des Barbelés dans la Sierra. Origine, Emergence et Transformation d'un Système Agraire au Mexique: la Sierra de Coalcomán*. Thèse de doctorat. Institut National Agronomique Paris-Grignon. Paris 1989.

S.Díaz C., T.Espinosa S., J.Mondragón U. (1985) : *Identificación de Proyectos Agroindustriales en la Región Este de Tierra Caliente, Michoacán*. Thèse professionnelle, U.A.Chapingo, Industrias Agrícolas. Chapingo 1985.

J.Espinosa A., M.Pulido, D.Munro et I.Hernández (1987) : *Diagnóstico de la Situación Actual de la Ganadería Bovina en el Valle de Apatzingán*. INIFAP Apatzingán 1987.

E.García M. (1945): "El Ajonjolí y su Aceite". Escuela Nacional de Economía. México 1945.

M.Guzmán P. (1989) : *Bosquejo Histórico de Tiquicheo*. UMSNH. Mécanografié inédit.

_____ (1989) : *Tuzantla. Ensayo Histórico*. UMSNH. Mécanografié inédit.

M.C.Labarthe (1969) : *La Provincia de Zacatula. Historia Social y Económica*. ENAH, tesis de maestría. México.

A.Pastor S. (1988) : "Estudio del Pasto Buffel en Temporal. Programa Ganadero del Sur de Michoacán". SARH Huetamo, 1988. Miméo.

Unión Nacional de Organismos de Productores de Hortalizas y Frutas (1987): "Efectos del Programa de Iniciativa del Caribe (CBI) en la Producción de Frutas y Hortalizas para Exportación a Estados Unidos". UNPH. Mazatlán 1987.

Statistiques et recensements

Recensements démographiques:

Censo y División Territorial del Estado de Michoacán verificados en 1900.

Índice Alfabético de la División Territorial del Estado de Michoacán de Ocampo, en orden de Tenencias, Haciendas y Ranchos, comprendidos en la Ley de 20 de julio de 1909.

Divisiòn Territorial de los Estados Unidos Mexicanos, correspondiente al Censo de 1910. Estado de Michoacàn. Secretaria de Fomento, Colonizaciòn e Industria. Direcciòn de Estadística. México 1917.

IV Censo General de Habitantes 1921. Estado de Michoacàn. Departamento de la Estadística Nacional. México 1927.

V Censo de Poblaciòn 1930. Estado de Michoacàn. Secretaria de la Economía Nacional. Direcciòn General de Estadística. México 1937.

VI Censo de Poblaciòn 1940. Michoacàn. Secretaria de la Economía Nacional. Direcciòn General de Estadística. México 1943.

VII Censo de Poblaciòn 1950. Michoacàn. Secretaria de Economía. Direcciòn General de Estadística. México 1952.

VIII Censo de Poblaciòn 1960. Michoacàn. Secretaria de Industria y Comercio. Direcciòn General de Estadística. México 1962.

IX Censo General de Poblaciòn 1970. Michoacàn. Secretaria de Industria y Comercio. Direcciòn General de Estadística. México 1971.

X Censo de Poblaciòn y Vivienda 1980. Michoacàn Tomo 16. Secretaria de Programaciòn y Presupuesto. INEGI. México 1983.

Recensements économiques et agricoles:

Algunas Estadísticas de Michoacàn. Direcciòn de Exposiciòn Estadística. México 1931.

Censo Ejidal de 1935. Datos Definitivos. Secretaria de la Economía Nacional. Direcciòn General de la Estadística. México 1941.

I Censo Agrícola y Ganadero de 1930. Estado de Michoacàn. Secretaria de la Economía Nacional. Direcciòn General de Estadística. México 1937.

II Censo Agrícola-Ganadero de los Estados Unidos Mexicanos 1940. Secretaria de Economía Nacional. Direcciòn General de Estadística. México 1951.

III Censo Agrícola, Ganadero y Ejidal 1950. Secretaria de Economía. Direcciòn General de Estadística. México 1956.

IV Censo Agrícola, Ganadero y Ejidal 1960. Estado de Michoacàn. Secretaria de Industria y Comercio. Direcciòn General de Estadística. México 1965.

V Censo Agrícola y Ejidal 1970. Estado de Michoacàn. Secretaria de Industria y Comercio. Direcciòn General de Estadística. México 1972.

Statistiques économiques diverses:

SARH (1980) : *Anuario Estadístico de la Producciòn Agrícola de los Estados Unidos Mexicanos.* SARH DGEA. México 1980.

Secretaria de Programaciòn y Presupuesto (1979) : *Anuario Estadístico de los Estados Unidos Mexicanos 1977-1978.* SPP Inegi. México 1979.

SPP (1981) : *El Sector Alimentario en México.* SPP Inegi. México 1981.

SPP (1982) : *Anuario Estadístico de lo EUM 1980.* SPP Inegi. México 1982.

SPP (1987) : *Anuario de Estadísticas Estatales 1985*. SPP Inegi. México 1987.

SPP Huetamo, recensements éconòmiques divers: Arroyo Hondo, Limon de Angandico, Bastàn del Cobre, San Jerònimo, Turitzio, Zicuiràn, Charàcuaro.

TSUSA (1982, 83, 84, 85, 86, 87): *U.S. General Imports and Imports for Consumption. Calendar Year 1982-87*. Washington D.C. 1982-87.

Archives consultées

Archivo General de la Nación: "Ydea de la Juridiccion de San Juan Huetamo. Extendida por persona comisionada que fue don Joseph Antonio Calderon". Historia T.73.

Archivo General de Notarias de Michoacàn: Distrito de Huetamo; notaires R.Escobar, F.Abejas et M.Méndez; Juzgado de letras; Juzgado de primera Instancia.

Archivo del Poder Ejecutivo de Michoacàn: Distrito de Huetamo; livres 1, 2, 5 et 7.

Archivo de la Reforma Agraria, Morelia, Michoacàn: Dotacion, distrito de Huetamo; dossiers 121, 387, ejidos de Turitzio, Ziritzicuaro, Cumburindio, San Jerònimo, Sanchiqueo et Capeo.

Périodiques

La Jornada (México): 06-08-1987, 06-06-1988, 08-06-1988, 10-06-1988, 13-06-1988, 01-08-1988 et 09-10-1988.

Uno + uno (México): 12-09-1988.

La voz de Michoacàn (Morelia): 05-07-1988, 11-09-1988, 28-09-1988, 29-01-1989 et 15-03-1989.

Pacto (Ciudad Altamirano): 30-09-1988.

Siglo Veinte (Huetamo): 10-04-1988, 24-07-1988.

Documents cartographiques

- SPP, INEGI: - Carta topogràfica 1/250 000 "Morelia" E14-1
- Carta topogràfica 1/250 000 "Ciudad Altamirano" E14-4
- Carta topogràfica 1/50 000 "Acuyo" E14 A53
- Carta topogràfica 1/50 000 "Aratichanguio" E14 A72
- Carta topogràfica 1/50 000 "Caràcuaro" E14 A43
- Carta topogràfica 1/50 000 "Coyuca de Catalàn" E14 A74
- Carta topogràfica 1/50 000 "Ciudad Altamirano" E14 A75
- Carta topogràfica 1/50 000 "Huetamo" E14 A64
- Carta topogràfica 1/50 000 "Papatzingàn" E14 A44
- Carta topogràfica 1/50 000 "San Jerònimo" E14 A63
- Carta topogràfica 1/50 000 "Tiquicheo" E14 A54
- Carta topogràfica 1/50 000 "Tuzantla" E14 A45

- Carta geològica 1/250 000 "Morelia" E14-1
- Carta geològica 1/250 000 "Ciudad Altamirano" E14-4

Photographies aériennes

- SPP, INEGI: vol 1970, 1/50 000, zone 20 A:
 - ligne de vol 24, photos 4, 6, 8 et 10
 - ligne de vol 25, photos 24, 26 et 28
 - ligne de vol 26, photos 8, 10 et 11
 - ligne de vol 47, photos 17, 19, 21, 23, 25, 27, 29, 31 et 33
 - ligne de vol 49, photos 20, 22, 24, 26, 28, 30 et 32
 - ligne de vol 51, photos 17, 19, 21, 23, 25, 27, 29 et 30
 - ligne de vol 53, photos 18, 20, 22, 24, 26, 28 et 30
 - ligne de vol 55, photos 19, 21, 23, 25 et 28.
- Aerofoto SA: vol de novembre 1961, 1/10 000:
 - photos 25, 29, 33, 37, 39, 43, 45, 47, 49, 51, 54, 56, 60, 64, 69, 71, 73, 75, 77, 79, 83, 87 et 89.